HAL
open science

La migration britannique en Bretagne intérieure : une étude sociolinguistique critique des idéologies, des assignations et des stratégies interactionnelles

Aude Etrillard

To cite this version:

Aude Etrillard. La migration britannique en Bretagne intérieure : une étude sociolinguistique critique des idéologies, des assignations et des stratégies interactionnelles. Linguistique. Université Rennes 2, 2015. Français. NNT : 2015REN20035 . tel-01260115

HAL Id: tel-01260115

https://theses.hal.science/tel-01260115

Submitted on 21 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE / UNIVERSITE RENNES 2

Sous le sceau de l'Université Européenne de Bretagne

pour obtenir le grade de :

DOCTEURE DE L'UNIVERSITE RENNES 2

Mention : Sciences du langage

Ecole Doctorale Sciences Humaines et Sociales

présentée par

Aude Etrillard

Préparée dans l'Equipe d'Accueil PREFics (4246)

Université Rennes 2

La migration britannique en Bretagne intérieure : Une étude sociolinguistique critique des idéologies, des assignations et des stratégies interactionnelles

Thèse soutenue le 4 décembre 2015

devant le jury composé de :

Cécile CANUT
Professeure, Université Paris - Descartes / *rapporteure*

Gilles FORLOT
Professeur, INALCO, Paris / *rapporteur*

Ronan CALVEZ
Professeur, Université de Bretagne Occidentale / *examinateur*

Monica HELLER
Professeure titulaire, Université de Toronto / *examinatrice*

Philippe BLANCHET
Professeur, Université Rennes 2 / *directeur de thèse*

Etrillard, Aude. La migration britannique en Bretagne intérieure : une étude sociolinguistique critique des idéologies, des assignations et des stratégies interactionnelles - 2015

REMERCIEMENTS

Au moment où s'achève mon parcours doctoral, je souhaite ici remercier tous ceux et celles qui, de près ou de loin, l'ont accompagné et ont contribué à son aboutissement.

Je souhaite tout d'abord remercier mon directeur de recherche, Philippe Blanchet, pour sa confiance, ses encouragements et ses orientations toujours rassurantes face à mes nombreux doutes. J'espère, Philippe, que ce travail saura refléter ton esprit d'ouverture. Je te remercie aussi pour les enseignements passionnés en Licence et Master auxquels je dois mon envie de plonger dans la recherche et dans cette quête de complexité.

J'adresse mes profonds remerciements à Cécile Canut, Monica Heller, Gilles Forlot et Ronan Calvez dont la présence au sein de ce jury de thèse m'honore.

Je souhaite remercier sincèrement tous les participant·e·s à cette recherche qui m'ont accueillie pour me confier les paroles et les réflexions qui m'ont permis de tisser ce travail. Un *thank you* particulier à P. qui a tant fait pour que j'accède à la complexité des trajectoires de vies présentée ici.

Ce travail doit beaucoup aux apports de deux de mes collègues au laboratoire PREFics. Un grand merci à Nadia Ouabdelmoumen pour ses réflexions, ses éclairages sociologiques essentiels et son amitié, ainsi qu'à Claire Lesacher, ma comparse d'aventure depuis nos premiers pas dans le monde de la recherche. Je vous remercie toutes les deux pour les relectures, les discussions, votre soutien et votre solidarité.

À James Costa, merci infiniment pour les relectures, les discussions et collaborations stimulantes qui auront alimenté ce texte. Merci également à Malo Morvan pour son érudition.

Je souhaite également remercier particulièrement Thierry Bulot, qui dirige l'équipe d'accueil PREFics et à qui je dois une grande partie de mon initiation à la sociolinguistique.

Merci à Nelly Bregeault, Laurence Bouvet-Lévèque et Isabelle Correia, pour leur travail indispensable et le soutien qu'elles apportent aux doctorant·e·s de l'UFR. Un merci également au pôle Écoles Doctorales de la DRV à Rennes 2 pour l'accueil toujours bienveillant et l'aide efficace apportée à « leurs » doctorant·e·s.

Et puis un grand merci aux collègues du PREFics et de l'UFR ALC, docteur·e·s et doctorant·e·s croisé·e·s au fil des années : Elen Jezequel, Nolwenn Troël-Sauton, Claire Vilpoux, Jeanne Meyer, Clément Ferré, Sahite Gaye, Amadou Abassi, Périg Bouju, Florence Piat, Marcela Patrascu, Florian Hémont, Faustin Lessouba, Vanessa Delage, Mélanie Texier, Thi Thanh Thuy Dang, Olivier Sarrouy, Bartholy Pierre-Louis.

Hors du cadre universitaire, je dois aussi l'aboutissement de ce travail à de précieux, patients et indéfectibles soutiens… À mes parents. Merci de nous avoir sensibilisés aux inégalités sociales et de nous avoir appris, à écouter, respecter et toujours tenter de comprendre nos semblables, ce que je crois, Hélène, Pierre et moi essayons de faire chaque jour, chacun à sa façon. À Hélène et Lionel, merci pour votre contribution d'indics et d'hébergeurs ! À Pierre et Marie-Charlotte, merci pour votre douceur. À Rose, Maël, Léna et Anaëlle, les quatre mous(que)tiques. J'aurai maintenant un peu plus de temps pour vous regarder devenir grands.

À Charlotte, Valentine, Jeanne et Sophie. Merci pour vos encouragements constants et pour votre amitié toujours aussi solide au travers des nombreuses épreuves, anciennes et nouvelles, que vous traversez avec force (malgré vos pieds fragiles). Vous formez un super club de combattantes inspirantes.

Charlotte, je clôture un chapitre commencé avec toi il y a six ans. Malgré les tempêtes de pleine mer, notre bateau n'a toujours pas viré de bord… Alors à nous, les nombreux 7 novembre à partager !

À Manue, mille mercis pour ton soutien, ton écoute bienveillante, ta finesse d'esprit et cette amitié qui n'a cessé de se consolider depuis 11 ans (déjà !).

À Fanny, Marion, Marc, Romain, Fiona, Amaury, Momo, Rodolphe, Francky et (re)Charlotte. Merci pour les encouragements, le ravitaillement en kouign-amann et sardines, les festins de Noël et tant d'autres joyeuseries. Quelques semaines après que je commençai cette thèse, il nous a fallu dire au revoir à Julien. Le « coquin de sort » s'est quand même trouvé une place chez nous tous et on a tenu bon. Il a, en tout cas, toute sa place entre ces pages.

Et puis merci à tous les ami·e·s qui ont égaillé ces années de belles discussions, de fous rires, de dîners délicieux, de sourires, etc., etc. : Laura, Didi (big up), Jojo, Manu Big'O, Rozenn, Marjorie, Amélie, Ludo, Gildas, Alexis, Charlotte « Stück » K., Ernesto… et ceux que j'oublie, repartis dans le tourbillon de la vie, qu'ils me pardonnent.

Many thanks to the Inman Community dudes for the great years in Cambridge/Boston (you're the be:st). Besitos mil a Patri, Lilia, Renan, João and Ben.

Thank you Sue Kalt for your kindness and for giving me the chance to work and meet great people at RCC. This experience certainly had an important impact on the political stance taken in this thesis. Many thanks to the RCC Language Department faculty, staff and students that would pop in the Language Lab for a chat or a request. I have learned a lot with you all.

Et puis, j'ai eu la chance de rencontrer un compagnon de route génial. Mille mercis, François, pour tes relectures et pour ton soutien, ta patience (!), ta curiosité, et tout ce qui a fait de ce chemin un beau moment, à Rennes, Nantes, Cambridge ou Paris. [Hourrah !]

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS 5

SOMMAIRE 9

NOTE LIMINAIRE 11

INTRODUCTION

LA MIGRATION BRITANNIQUE EN BRETAGNE INTERIEURE : UNE ETUDE SOCIOLINGUISTIQUE CRITIQUE DES IDEOLOGIES, DES ASSIGNATIONS ET DES STRATEGIES INTERACTIONNELLES 13

CHAPITRE I

DE CRISES EN OPPORTUNITES, LES CONDITIONS SOCIOECONOMIQUES D'UNE MIGRATION 23

1.1. Modernité : limites et dépassements 25

1.2. Les mobilités privilégiées : vers une définition englobante d'un phénomène social émergeant 42

1.3. Le mythe rural britannique 48

1.4. Imaginaires, langues et démographie : le contexte rural breton 54

1.5. Renouveau de la campagne ? 70

1.6. Enjeux sociolinguistiques de l'étude des migrations privilégiées 80

CHAPITRE II

BALISES ET TRAJECTOIRES THEORIQUES, EPISTEMOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES EN SOCIOLINGUISTIQUE 83

2.1. Perméabilités et polarités dans les sciences sociales du langage 83

2.2. Pour une analyse critique de la complexité des interactions et des discours 102

2.3. Problématiques et préparation du travail de terrain 125

2.4. Déroulement du travail de terrain 128

2.5. Discussion : Les paradoxes d'une démarche critique 140

CHAPITRE III

« ENGLISH SPOKEN » : PRATIQUES ET ESPACES ANGLOPHONES EN BRETAGNE INTERIEURE 143

3.1. Les espaces marchands anglophones 144

3.2. Pratiques anglophones pour l'accueil des « nouveaux arrivants » 165

3.3. Attitudes anglo(phono)philes d'autochtones : le privilège d'un capital anglophone ? 179

3.4. Un communautarisme Britannique ? 190

CHAPITRE IV

« FAIRE L'EFFORT » : ENJEUX IDEOLOGIQUES ET SOCIAUX DE L'APPRENTISSAGE DES PRATIQUES LANGAGIERES AUTOCHTONES 203

4.1. Principes idéologiques : cohésion territoriale et devoir du migrant 203

4.2. Exigences linguistiques pour l'insertion sociale et professionnelle 217

4.3. Stratégies d'apprentissages et obstacles 246

4.4. Contournements pratiques et interstices idéologiques 271

4.5. Du privilège de l'expatrié au devoir linguistique du migrant : des aménagements idéologiques 284

CHAPITRE V

CONDITIONS ET CONSTRUCTION DISCURSIVE DE LA LEGITIMITE A LA MIGRATION 293

5.1. La Bretagne, une « Petite » cousine 294

5.2. « Vive la différence ! » : Transnationalité, fixismes et subjectivités 316

5.3. (re)Définition, désir et mise en désir du territoire 326

5.4. Échecs et réussites : l'individu face à son parcours migratoire 367

CONCLUSION

« IL N'Y A PAS DE ROSES SANS EPINES » 385

BIBLIOGRAPHIE 395

TABLES DES ILLUSTRATIONS 409

Figures 409

Images 409

Cartes 409

CONTENU DU CD-ROM ANNEXE 411

TABLE DES MATIERES 415

NOTE LIMINAIRE

- **Conventions de transcription :**

Délimitation des segments sémantiques :	**/**	
Pause :	**..**	
Chevauchement des interventions :	**=**	
Interruption du locuteur :	**-/**	(ex : *« parce qu-/ »* ; *« oui mais-/ »*)
Allongement d'un son :	**:**	(ex : « *je suis allé au: magasin /*»)
Chute d'un son :	**'** ou **(**son chuté**)**	(ex : « i's ont » ou « i(l)s ont »)
Son accentué :	transcription en majuscule	(ex : « I TOLD him »)
Coupures effectuées dans les extraits:	**(…)**	
Éléments paraverbaux:	**(rires) ; (gonfle les joues)**	
Passages non retranscrits, car inaudibles:	**(xxx)**	

- **Traductions :**

Considérant que la citation est un travail interprétatif et afin de favoriser la continuité de la lecture du texte pour les non-anglophones, les citations de textes scientifiques anglophones sont traduites dans le texte, et la citation originale est proposée en note de bas de page. En revanche, considérant que la parole des participant·e·s doit être reproduite en minimisant les altérations, elle présentée d'abord dans sa version originale, à la suite de laquelle une traduction est proposée en italique, à l'exception de certaines interjections pour les entretiens (yeah/yes etc.).

L'orthographe standard est maintenue dans la traduction, même si elle ne l'est pas dans les discussions de forums originales. Par exemple, certains mots sont orthographiés comme leurs homophones (their/there ; here/hear ; to/too ou encore later/letter – un homophone dans la variété pratiquée par un·e intervenant·e pouvant ne pas en être un dans la variété d'un·e autre). Dans ces cas, la traduction reprend la signification qui était voulue.

La ponctuation originale est le plus souvent maintenue dans la traduction des extraits de forums en ligne.

La traduction essaye de rester fidèle au ton et au registre employés dans la version originale. Les idiomes ne trouvant pas d'équivalence ou les références implicites mobilisées par les intervenant·e·s sont expliqués en note de bas de page.

- **Choix énonciatifs :**

La première personne du singulier est utilisée pour souligner mon investissement subjectif et la nature interprétative de ces écrits. L'emploi du nous, ou de la forme impersonnelle signale l'inclusion du lectorat.

- **Citations :**

Si rien n'est précisé, les passages en italiques dans les citations sont le fait des auteur·e·s cité·e·s.

- **Rédaction épicène :**

Pour donner une visibilité égale aux femmes et aux hommes dans ce travail, mon choix s'est tourné vers l'adoption de formes épicènes. Ce choix étant intervenu en cours de rédaction et ayant été moi-même habituée jusqu'à lors à une rédaction non épicène, il est fort probable que cette intention ne soit pas respectée à tous les endroits du texte où elle devrait l'être. Une rédaction non épicène a été maintenue lorsqu'il s'est agi de rapporter les propos des participant·e·s à la recherche.

INTRODUCTION

LA MIGRATION BRITANNIQUE EN BRETAGNE INTERIEURE : UNE ETUDE SOCIOLINGUISTIQUE CRITIQUE DES IDEOLOGIES, DES ASSIGNATIONS ET DES STRATEGIES INTERACTIONNELLES

L'INSEE dénombre 13 760 immigré·e·s Britanniques en Bretagne pour le recensement 2011 (INSEE 2015a). Ces dernier·e·s forment la population étrangère la plus importante sur la Région administrative. Leur installation s'est faite par vagues successives et toujours plus importantes — de la fin des années 1980 jusqu'au dernier boom de 2004 — d'acquisition de biens immobiliers, principalement dans les zones rurales de la Bretagne intérieure. Ces arrivées dans la région font suite à de nombreuses installations de Britanniques en Provence et dans le Périgord depuis le milieu des années 1970. Le phénomène s'est ensuite généralisé à l'ensemble des milieux ruraux en France. Cette migration permanente se mêle à un flux d'installations en résidence secondaire de nombreux autres Britanniques. Elle trouve d'ailleurs son origine dans le développement d'un marché touristique résidentiel dans la région.

James et Sharon forment un couple de retraité·e·s britanniques d'un peu plus de soixante-dix ans qui ont choisi de s'installer dans une commune de 240 habitants en Bretagne intérieure. Peter est un ancien banquier londonien qui a mis fin à sa carrière pour devenir menuisier, comme son père. Mais contrairement à ce dernier, il établira son entreprise dans un village du Centre-Bretagne. Ian et Laura sont deux actifs qui ont quitté Bornemouth pour rénover un ancien bâtiment de ferme bretonne et s'y installer avec leurs deux enfants de 9 et 11 ans. La migration britannique en Bretagne s'est tissé d'une multitudes de situations similaires aux cas de James, Sharon, Peter, Ian et Laura. Ainsi, il serait ainsi tentant de considérer ce phénomène comme une « simple » réaction critique à l'hypermodernité et aux transformations sociales et géographiques imprimées sur les sociétés capitalistes pour leur développement : les migrant·e·s quittent les espaces où se polarisent d'autres mobilités. Ils rompent des trajectoires professionnelles que d'autres tentent d'intégrer. Ils cherchent des espaces à très faible densité de population. Pourtant la recherche présentée ici montrera notamment l'intrication paradoxale des parcours des migrant·e·s dans le contexte néolibéral actuel, caractérisé par l'endogénéisation de la critique du capitalisme (Boltanski et Chiapello 2011).

Alors, ce phénomène migratoire apparaît alors relativement atypique compaté à l'ensemble des mobilités entrantes en France, et plus généralement, dans les pays européens : il repose sur l'acquisition d'une propriété, il est en provenance de pays du « Nord », et il se fixe

dans des lieux que des milliers de personnes ont quittés pendant des décennies. Pourtant, il n'est pas un cas unique.

Depuis le milieu des années 2000, de nombreux·ses chercheur·e·s en sciences himaines et sociales se sont intéressé·e·s à ce type de migrations, liées au tourisme, en provenance des pays du Nord et de l'Ouest et semblant aller à rebours des flux migratoires mondiaux — de la Grande-Bretagne vers l'Inde ou les espaces ruraux européens, de la France vers le Maroc, des États-Unis au Panama, etc. Différents cadres conceptuels ont alors émergé pour tenter de saisir ces dynamiques dans leur ensemble. Dans cette recherche, je m'appuierai principalement sur deux de ces cadres. Le premier propose une approche socioanthropologique de ces phénomènes migratoires, rassemblés sous la catégorie de *lifestyle migrations* par Michaela Benson et Karen O'Reilly (2009), les chercheures ayant remarqué la centralité de la quête d'un meilleur *style* de vie dans le discours des migrant·e·s, accompagnée par un travail réflexif constant des migrant·e·s sur leur parcours. Ce cadre, centré sur les migrant·e·s, pourra être complété par une approche sociologique critique, abordant ces migrations comme des « mobilités privilégiées » (Croucher 2012). À la lumière des études postcoloniales, cette approche s'attache à considérer le privilège légal de mobilité que partagent les migrations de ce type, et le pouvoir socioéconomique potentiel des migrant·e·s dans les lieux de migration.

Les objectifs d'une recherche en sociolinguistique critique : étudier les relations entre migrant·e·s et entre migrant·e·s et autochtones, interroger les « arrangements » idéologiques sur le terrain

En se penchant sur les problématiques sociolangagières posées par ce phénomène migratoire, cette thèse est au croisement de deux projets des sciences sociales. D'une part, il s'agira de contribuer à l'étude critique (Heller 2002) des problématiques sociolangagières complexes (Blanchet 2000) dans les sociétés. D'autre part, l'intention est de participer à une meilleure compréhension de ces mobilités privilégiées. Les analyses présentées reposeront sur le croisement des discours recueillis lors d'entretiens semi-directifs avec des migrant·e·s et des autochtones et au cours d'observations de terrain, et de discussions en ligne sur un forum dédié aux résident·e·s britanniques en Bretagne.

À ce jour, il existe peu de travaux permettant de comprendre les migrations britanniques en Bretagne et leurs effets. Jacques Barou et Patrick Prado ont rédigé en 1995 une monographie intitulée *Les Anglais dans nos Campagnes*, dans laquelle un chapitre est consacré à l'acquisition des propriétés par les Britanniques dans le Morbihan, un département du sud de la Bretagne, en s'appuyant notamment sur une approche sociologique et sociohistorique des milieux ruraux. S'il n'y est pas question de migration, les auteurs y brossent néanmoins une esquisse efficace des

relations parfois problématiques entre les autochtones et les Britanniques, à une époque où ceux-ci étaient deux fois moins nombreux qu'aujourd'hui. Ainsi, il semble qu'une recherche actualisant et approfondissant le précieux travail effectué par Jacques Barou et Patrick Prado peut se révéler pertinent. Aussi, dans cette recherche, je souhaite contribuer à *actualiser les connaissances générales portant sur cette migration* particulièrement importante en Bretagne, en proposant ici un regard complexe sur les conditions de la migration. Par ailleurs, une approche critique des pratiques discursives amène nécessairement à s'intéresser aux idéologies traversant ces derniers, chez les autochtones comme chez les migrant·e·s. Ainsi, cette recherche proposera plus particulièrement *un éclairage sur les conditions idéologiques de la migration et de la socialisation des migrant·e·s.*

Depuis les travaux de Barou et Prado, deux ethnographies de la migration britannique, parues après le lancement de ce projet, ont été réalisées dans le Midi-Pyrénées par des chercheures britanniques. La première recherche a été menée par la sociologue Michaela Benson, et a contribué à l'élaboration du cadre conceptuel des *lifestyle migrations* (Benson 2011). La seconde a été proposée par Fiona Ferbrache (2011), à partir d'une approche sociogéographique. Néanmoins, dans ces deux travaux de recherches qui auront alimenté le mien, les autochtones demeurent quasiment absents et l'impact de la migration sur les territoires n'est pas abordé. De façon probablement corrélée, les dimensions linguistiques sont peu problématisées, voire éludées. Ceci contraste avec l'omniprésence de la thématique de la langue comme « problème » dans les discours, tant chez les autochtones que chez les migrant·e·s. Ainsi, ici, je souhaite compléter les approches des migrations britanniques proposées par Michaela Benson et Fiona Ferbrache, en *posant la question des relations entre migrant·e·s et entre migrant·e·s et autochtones et de l'impact social et linguistique de la migration britannique en Bretagne intérieure*. En effet, l'approche sociolinguistique implique de reposer au centre la question de la relation sociale qui ne peut se construire sans le langage. Il s'agit de s'interroger sur les stratégies interactionnelles et discursives déployées par les migrant·e·s et par les autochtones dans leurs relations sociales, mais également sur les cadres qui contraignent ou orientent ces stratégies. Le choix d'une approche critique, c'est-à-dire centrée sur les rapports de pouvoir et la répartition inégale des ressources, implique d'emblée de renoncer à toute ambition exhaustive[1], car elle amène à construire la recherche autour des inégalités sociales apparaissant sur le terrain. Aussi, ce sont dans leurs dimensions conflictuelles, hiérarchisantes ou problématiques — c'est-à-dire en leur qualité de rapports sociaux — que ces relations seront particulièrement étudiées.

Les pratiques anglophones, véhiculaires dans les domaines économiques et dans de nombreux domaines professionnels, bénéficient d'un certain prestige, et sont, dans une certaine

[1] Le choix d'une approche qualitative et interprétative implique d'autant plus d'assumer les limites inévitables de cette recherche.

mesure, « déjà là », par l'industrie culturelle mondialisée, par un enseignement scolaire s'étant généralisé à partir des années 1960, et dans le domaine du tourisme. Les recherches en sociolinguistique s'intéressant à l'accueil des migrant·e·s en France, ont jusqu'à présent étudié des situations dans lesquelles l'idée du devoir citoyen d'appropriation de *la* langue nationale entrainait une exclusion et une marginalisation des migrant·e·s face à un monolinguisme institutionnel. Le triptyque « une nation, une langue, une identité » trouve ses fondations au XIXe siècle dans le projet romantique et universaliste d'une communication homogène et univoque dans les États-nations émergents (Baggioni 1997). Il se trouve sans cesse réitéré, particulièrement dans les politiques de contrôle de l'immigration au milieu des années 2000, avec notamment le retour en grâce depuis dix ans de la rhétorique de « l'identité nationale »[2], et comme le rappelle Nadia Ouabdelmoumen, pour les migrant·e·s hors Union européenne, « la condition linguistique [à tout séjour sur le territoire français] est renforcée par la loi du 24 juillet 2006 relative à l'immigration et à l'intégration qui fait du Contrat d'Accueil et d'Intégration et de son Volet Linguistique un préalable à toute intention de séjour sur le territoire français. » (Ouabdelmoumen 2014, p. 15) Ainsi, « ce qui est présenté comme devant constituer un impératif politique, l'appartenance consentie à un groupe, engage en premier lieu la question linguistique. » (Canut 2007, p. 11) Ce faisant, la migration britannique offre l'opportunité d'étudier une situation sociolinguistique particulière : d'une part, les migrant·e·s ne sont pas issu·e·s des « minorités visibles » — ou, pour être plus explicite, ne sont pas racisé·e·s (Guillaumin 2002) — et bénéficient du privilège de libre circulation légale sur le territoire. D'autre part, les pratiques langagières de ces dernier·e·s bénéficient d'une place privilégiée sur les marchés officiels (Bourdieu 1982)[3].

De plus, la Bretagne est une région marquée par des rapports de force sociolinguistiques. L'imposition du français comme seule langue de l'institution, y compris à l'école, a constitué un contexte diglossique qui a favorisé l'abandon de la transmission du breton, particulièrement à partir des années 1950 à l'ouest de la Région, et du gallo, plus progressivement à l'est. À ceci, s'ajoute l'actuelle revalorisation politique de ces langues, plus récente concernant le gallo, dont le statut de langue de la Région Bretagne n'a qu'une dizaine d'années et qui reste pour l'instant symboliquement plus effacé que le breton.

Dans la prise en compte de ce contexte complexe, cette recherche a ainsi pour objectif *d'étudier les arrangements des idéologies linguistiques dans le cadre de ce phénomène migratoire* : que se passe-t-il lorsque la langue de la migration est une langue valorisée et quand les « origines » des migrant·e·s

[2] Dont on rappellera qu'elle trouve ses origines en France dans les discours du Front National (Noiriel 2007).

[3] En sociolinguistique, ce type de contextes, probablement perçus comme peu problématiques, semblent rarement étudiés, mais on peut néanmoins citer les travaux de Gilles Forlot (2006; 2008; 2010) sur la « communauté » — avec toute la prudence que le chercheur met derrière ce mot — française à Toronto, qui trouveront un écho dans ce travail.

sont *a priori* reconnues ? Assiste-t-on à des aménagements privilégiés, ou les injonctions et les contrôles pesant sur l'ensemble des populations migrant·e·s pèsent-elles également sur les Britanniques ? Quelle est la place accordée aux questions langagières par les autochtones et les migrant·e·s ? Enfin, pour résumer et paraphraser Alexandre Duchêne (2008, p. 6) quels rôles l'objectification des pratiques langagières joue-t-elle sur ce terrain ?

Architecture de la thèse

Le *premier chapitre*, intitulé « De crises en opportunités, des conditions d'une migration » propose une interprétation du contexte socioéconomique du sujet de recherche. Il permettra de contextualiser cette migration dans les logiques capitalistes contemporaines et mondialisées qui trouvent prise dans les imaginaires socioculturels britanniques de l'idylle rurale et dans la crise socioéconomique et démographique des milieux ruraux de la Bretagne intérieure. Dans une première sous-partie (1.1.), il s'agira de relever les conditions sociologiques et économiques qui semblent susciter le *départ*. La migration semble émerger d'une « crise éthique » du modèle néolibéral, ne permettant plus d'offrir le sentiment de sécurité nécessaire à l'épanouissement des individus. On observera un premier élément paradoxal en relevant que la réponse des migrant·e·s à cette crise ne s'apparente pas la revendication d'une alternative politique, mais qu'elle renvoie d'avantage à une mise à profit des opportunités en terme de flexibilité, de mobilité et de circulation du capital permises par le capitalisme néolibéral. Ceci nous mènera à une critique du « *lifestyle* », en considérant ce phénomène migratoire et l'intérêt croissant des individus pour leur style de vie, non comme une évolution sociologique, mais en continuité de la marchandisation croissante des pratiques sociales et de l'entrepreunarialisation des individus face à leur parcours de vie. En effet, une interprétation marxienne des rapports marchands comme rapports sociaux et de la sujétion croissante des rapports sociaux aux logiques marchandes dans les sociétés capitalistes contemporaines me permettra de considérer les processus de fétichisation à l'œuvre dans ces migrations, soit la mobilisation des mythes de l'idylle rurale et de la quête d'une vie meilleure pour le développement de nouveaux marchés. Suite à cette lecture critique des recherches effectuées sur les *lifestyle migrations* et mobilités privilégiées, je proposerai, dans une seconde sous-partie (1.2.), une synthèse des caractéristiques générales des migrations privilégiées, agrémentée de quelques observations préliminaires des dynamiques sur le terrain de cette recherche. Ces migrations apparaîtront alors comme largement intriquées dans les processus de la mondialisation et caractérisées par une grande flexibilité et une labilité qui les rendent difficilement isolables d'autres dynamiques, telles que celle du tourisme. Le troisième point de ce premier chapitre (1.3) concernera la spécificité des migrations privilégiées en milieu rural, en explorant les éléments sociohistoriques et médiatiques ayant mené à la constitution du mythe de

« l'idylle rurale » en Grande-Bretagne. Dans une quatrième section de ce chapitre (1.4), je présenterai certaines caractéristiques sociohistoriques, sociolinguistiques et démographiques des milieux ruraux bretons, ce qui nous amènera à observer comment ces caractéristiques alimentent un imaginaire de la campagne bretonne, notamment mobilisé dans le développement touristique. La cinquième section de ce chapitre (1.5.) proposera une chronique des installations britanniques en Bretagne, et mettra en avant la façon dont s'est organisé *localement* ce phénomène de la mondialisation. Enfin, je conclurai ce premier chapitre en soulignant les enjeux sociolinguistiques de l'étude des migrations privilégiées (1.6.).

En préalable à l'analyse du corpus, j'expliciterai mon positionnement dans le champ de la sociolinguistique et mes démarches méthodologiques dans un *deuxième chapitre* intitulé « Balises et trajectoires théoriques, épistémologiques et méthodologiques ». Dans un premier temps (2.1.), je proposerai une topographie du champ des sciences sociales du langage, en dégageant quatre polarités : l'étude descriptive des variations langagières, l'étude des situations interactionnelles, l'analyse du discours, et les approches sociologiques du langage. Ceci m'amènera à préciser mon ancrage théorique (2.2.), situé entre les trois derniers pôles dégagés précédemment, et articulant le projet d'une sociolinguistique de la complexité (Blanchet 2000) avec celui d'une sociolinguistique critique (Heller 2002). Dans cette seconde sous-partie, je préciserai ma conception des concepts et des notions principales qui seront déployés dans les trois derniers chapitres de cette thèse : idéologies langagières, discours, interactions et rapports sociaux. Il s'agira également de préciser les implications épistémologiques (travail réflexif, interprétatif et qualitatif) et éthiques (prise en considération des rapports de pouvoir dans le cadre d'une activité de recherche) de l'ancrage critique et complexe. La troisième section de ce second chapitre (2.3.) revient sur la genèse de cette thèse et la préparation du travail de terrain. J'y restituerai quelques hésitations et réajustements intervenus au cours de cette recherche. Dans une quatrième sous section (2.4.) je présenterai les différentes composantes du corpus et la méthodologie de recueil de données. Il s'agira de préciser les conditions d'entretien avec les autochtones et les migrant·e·s britanniques, ainsi que les précautions prises dans le cadre de l'intégration de discussions de forum au corpus. Ce deuxième chapitre se clôturera par une brève discussion qui reviendra sur les paradoxes me paraissant irrésolus dans la posture critique assumée dans cette thèse (2.5.).

Le *troisième chapitre*, intitulé « " English spoken " : pratiques et espaces anglophones en Bretagne intérieure », inaugure la présentation des analyses par l'étude de la place des pratiques anglophones sur le terrain observé. Cette entrée en matière sera l'occasion d'esquisser la structuration sociale et économique de la migration britannique. Dans la première sous-partie de ce chapitre (3.1.), on observera l'organisation locale d'un marché, soutenue par des médias locaux anglophones, dont les consommateurs et la plupart des producteurs sont les migrant·e·s

britanniques. Ce marché apparaîtra comme un réseau d'entrepreneurs indépendants, mis en difficulté par la saturation de l'offre et le déclin de la demande. On soulignera également le déploiement de stratégies commerciales anglophones par certain·e·s producteurs autochtones, et l'association des migrant·e·s britanniques à un statut de consommateur qui semble favoriser la légitimité de leur présence dans les milieux ruraux. Dans un deuxième point (3.2.), j'analyserai les pratiques anglophones observées dans les secteurs non marchands, soit dans certaines structures institutionnelles locales (conseils municipaux, conseil général) et dans des structures associatives. Ceci révélera l'attention particulière — et remarquable dans un contexte français — que les structures politiques locales portent à la diffusion d'informations auprès des migrant·e·s britanniques non francophones permettant un accompagnement dans leur installation sur les territoires. Dans une troisième partie (3.3.), je me pencherai sur l'inclination de certain·e·s autochtones à mobiliser leurs connaissances anglophones dans les interactions avec les migrant·e·s, et les raisons motivant ces attitudes favorables aux pratiques anglophones. La manifestation d'un intérêt pour la pratique de l'anglais témoignera d'une forme de privilège des migrant·e·s britanniques. Mais j'en relativiserai l'étendue, en constatant le non-partage des connaissances anglophones par l'ensemble des autochtones. Enfin, dans le quatrième et dernier point abordé dans ce chapitre (3.4.) nous nous pencherons sur la socialisation entre migrant·e·s britanniques et les motivations de leur mise en réseau. À cette occasion, nous observerons les structurations sociales dans ce processus, notamment les opérations de distinction entre classes sociales, ou également la socialisation par couple, ou par cellule familiale, plutôt qu'interindividuelle. On observera également les « disputes » ayant cours parmi les migrant·e·s britanniques et leurs fonctions dans l'affirmation de postures sociales et idéologiques chez ces dernier·e·s.

Le *quatrième chapitre*, intitulé « " Faire l'effort " » : enjeux idéologiques et sociaux de l'apprentissage des pratiques langagières autochtones », se présente en contrepoint au chapitre précédent. L'étude de la place des pratiques langagières autochtones permettra de montrer la relativité des privilèges linguistiques constatés dans le chapitre précédent. En effet, dans un premier point (4.1.) on relèvera d'abord la demande autochtone de l'apprentissage du français par les Britanniques pour dissoudre ce qui est représenté comme une frontière, une « barrière », à la cohésion territoriale. L'apprentissage du français est alors formulé comme un devoir moral, et et parfois un enjeu de distinction sociale entre migrant·e·s. La deuxième partie de ce chapitre (4.2.) fera le point sur les situations exigeant des connaissances en français, de la recherche d'emploi à l'isolement social subit. À cette occasion, nous pourrons commencer à observer une hétérogénéité des profils socioéconomiques des migrant·e·s et des besoins en termes de connaissances linguistiques, en remarquant certaines situations critiques parmi les chercheur·e·s

d'emplois. On remarquera une injonction à l'autonomie, permettant aux migrant·e·s francophones, là encore, de se distinguer des non-francophones considéré·e·s comme dépendant·e·s des aides extérieures apportées par les bilingues. Dans cette section je reviendrai également sur les connaissances des pratiques régionales mobilisées par certain·e·s migrant·e·s. Dans une troisième section (4.3.), je présenterai les stratégies d'apprentissage des pratiques langagières autochtones mises en place par les migrant·e·s, et les difficultés diverses rencontrées dans cet apprentissage. Ce faisant, des écarts en termes de ressources pourront apparaître, soit sous leurs formes financières, pour l'accès à des formations linguistiques payantes, soit sous la forme d'un habitus d'apprentissage favorisant la possibilité pour certain·e·s d'un apprentissage autonome, soit sous leurs formes de capacités cognitives avec les difficultés que certain·e·s migrant·e·s vieillissant·e·s disent éprouver à l'apprentissage. Par ailleurs, je soulignerai la forte conscience normative des apprenant·e·s, qui peut dans certains cas entraver l'apprentissage des migrant·e·s les plus inquiet·e·s par rapport à l'évaluation normative de leurs pratiques francophones par les autochtones et les migrant·e·s. À l'occasion d'une quatrième section (4.4.) je reviendrai sur la cohabitation du privilège linguistique avec les injonctions à l'apprentissage du français, en mettant en relief les diverses justifications d'un contournement de l'injonction. Outre l'attitude hégémonique de certain·e·s, la non-pratique du français semble plus largement liée à une asymétrie au niveau des attentes en terme de relation sociale entre certain·e·s migrant·e·s et les autochtones. Tandis que pour ces dernier·e·s le voisinage implique un engagement relationnel, certain·e·s migrant·e·s revendiquent le droit à l'individualité. La dernière section de ce chapitre (4.5.) se présente comme une discussion des résultats présentés dans les chapitres III et IV, interrogeant l'ambivalence relevée entre la présence d'un privilège linguistique et le maintien de l'injonction, parfois négociée, à l'apprentissage du français. Cette ambivalence sera rapprochée des processus de catégorisation et de l'autocatégorisation des migrant·e·s, laissant apparaître les différences de statuts et de « devoirs » en fonction des assignations : les Britanniques sont-ils des immigrés, des expatriés, ou des « nouveaux arrivants » ? On observera que la différenciation et de la hierarchisation entre les catégories d'immigrés et d'expatriés ne peut reposer uniquement sur une différenciation en terme de classe sociale, au regard de la disparité des situations socio-économiques des migrant·e·s britanniques, et qu'elle implique d'envisager les rapports sociaux de race qui la sous-tendent.

Le *cinquième chapitre* de cette thèse, intitulé « Condition et construction discursive de la légitimité à la migration », propose d'explorer les stratégies interactionnelles et discursives par lesquelles les migrant·e·s justifient et motivent leur présence sur le territoire breton, ou leur départ de ce dernier. Dans une première section (5.1.), j'analyserai les arguments généalogiques, historiques et culturels mis en avant pour forger une relation présentée comme spécifique entre

les Britanniques et la Bretagne. À partir de là, une analyse de ces productions discursives au prisme des rapports sociaux de race me permettra de discuter la *blanchité* attribuée aux milieux ruraux bretons, mais également aux migrant·e·s britanniques, impliquant la représentation d'un niveau de reconnaissance et de proximité socioculturelle. La blanchité est ici comprise comme « un construit social aux modalités dynamiques par lesquelles, en certains contextes sociohistoriques, certains individus ou groupes peuvent être assigné (selon un processus d'allo-identification) ou adhérer (selon un processus d'auto-identification) à une « identité blanche » socialement gratifiante. » (Cervulle 2013, p. 49) Cette dimension semble pouvoir expliquer pourquoi et comment les autochtones ne considèrent pas les migrant·e·s britanniques comme des immigré·e·s, et pourquoi et comment la plupart des migrant·e·s britanniques s'autocatégorisent comme expatrié·e·s. Dans cette section je reviendrai également sur le cas particulier des migrant·e·s britanniques se revendiquant d'une identité celte, une revendication qui apparaît comme une stratégie de distinction vis-à-vis des migrant·e·s anglo-saxon·ne·s. La deuxième partie de ce chapitre (5.2.) reviendra sur la forte revendication d'une identité britannique par les migrant·e·s et d'un droit à la « différence », présenté comme compatible avec une « intégration » locale. L'assimilation culturelle est présentée comme une absurdité pour la plupart des migrant·e·s britanniques, ce qui n'est pas sans paradoxe au vu des discours critiques de certain·e·s migrant·e·s à l'égard de la politique multiculturaliste britannique. Dans un troisième point (5.3.), je me pencherai sur la façon dont les migrant·e·s construisent leur attachement aux espaces de migration. Dans un premier temps, on observera que l'idylle rurale est un mythe à déconstruire pour de nombreux migrant·e·s, parfois au point de susciter un retour en Grande-Bretagne. Ce sera ici l'occasion de revenir sur l'écart entre les représentations de la vie rurale et de « l'aventure » migratoire que les sphères médiatiques *lifestyle* véhiculent, et l'expérience migratoire concrète. Je soulignerai les réajustements des attentes de certain·e·s migrant·e·s en terme de relation sociale : si certain·e·s, comme je le montre dans le quatrième chapitre, ne manifestaient pas le désir de se lier à leurs voisins, d'autres, bien que francophones, éprouvent des difficultés à trouver une proximité relationnelle avec des autochtones. Néanmoins, j'aurai l'occasion de montrer l'application de nombreux·ses migrant·e·s à observer et reproduire les pratiques et rites interactionnels locaux. De plus, je montrerai l'attachement au territoire de certain·e·s migrant·e·s qui se manifeste par la restauration et la transmission du patrimoine matériel et mémoriel local. Enfin, dans la dernière section de ce cinquième chapitre (5.4.), je m'intéresserai à la responsabilisation des migrant·e·s face à leur parcours migratoire, et l'exigence de montrer « la cohérence » et « le caractère positif » de ce parcours, y compris lorsqu'il se solde par un retour en Grande-Bretagne. Dans cette dernière section, on observera que les logiques responsabilisantes sont massivement partagées par les migrant·e·s et s'accompagnent d'une injonction à la réussite.

Dans cette même logique, les migrant·e·s semblent devoir faire preuve de résilience face aux difficultés financières ou aux problèmes de santé, sur lesquels elles·ils n'ont souvent pas prise, et parfois liés à la précarisation impliquée par un contexte néolibéral flexible et fluctuant.

En conclusion de cette recherche, je reviendrais sur les ambivalences et les paradoxes qui se dégagent de l'étude sociolinguistique de ce phénomène migratoire. Je reviendrai principalement sur la « gestion » contrastée du privilège par les migrant·e·s dans leurs relations aux autochtones. Je proposerai également un retour sur le paradoxe relevé entre l'individualisme parfois revendiqué, et souvent encouragé par la rhétorique de la responsabilisation, et les conformismes discursifs et les standardisations des conduites des migrant·e·s. De plus, je soulignerai comment le privilège de mobilité, de circulation du capital économique et d'autonomie peut impliquer un revers précarisant auquel sont soumis les migrant·e·s les moins affluents. Enfin je proposerai quelques perspectives de recherche émergeant de ce travail de recherche.

CHAPITRE I

DE CRISES EN OPPORTUNITES, LES CONDITIONS SOCIOECONOMIQUES D'UNE MIGRATION

Le rapport *Brits Abroad* de l'Institute for Public Policy Research for National Statistics estimait à 5,5 millions, le nombre de ressortissants britanniques vivant à l'étranger en 2006 (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 16). 9,2 % de la population du Royaume-Uni se trouverait donc hors le territoire (*Ibid.*, p. 16). Les grands mouvements migratoires en provenance de Grande-Bretagne ont commencé dès le XVIIIe siècle, lorsqu'ils participaient au développement du commerce international et à asseoir une autorité coloniale (*Ibid.*, p. 12). La période de l'entre-deux-guerres exceptée, ces flux migratoires à destination d'anciennes colonies ont augmenté de manière constante. Mais depuis la fin du XXe siècle, les destinations d'émigration et les populations émigrantes du Royaume-Uni se diversifient (*Ibid.*, p. 67). En 2002 et 2003, les premières estimations de cet exode en mutation montrent que la France se situe au quatrième rang des destinations privilégiées par les émigrés britanniques (Office For National Statistics 2011, p. 15) Figure 1), et en accueillait alors 43 100. Il est probable que ce chiffre soit en fait une sous-estimation[4], puisque d'après le dernier recensement INSEE, la France comptabiliserait 153 598 Britanniques (INSEE 2010). Dans des données plus récentes de l'ONS, l'Espagne s'avère également être une destination très prisée avant la crise économique de 2007. Bien que moins massives, des émigrations similaires s'observent dans d'autres pays du nord de l'Europe, en Suède, en Allemagne, en France et aux Pays-Bas principalement (Benson et O'Reilly 2009), mais également au Canada et aux États-Unis. L'explosion des migrations « Nord-Nord » et « Nord-vers-Sud » mobilise un nombre croissant de chercheur·e·s depuis les années 80, et alimente la problématisation des mobilités et migrations à l'âge de la globalisation (Croucher 2012).

En 2007, l'émigration britannique diminue globalement sa progression, pour la première fois, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, reflétant un climat économique exceptionnel et défavorable à la mobilité. Néanmoins, ils sont chaque année une dizaine de milliers à quitter les îles britanniques pour s'installer dans des pays toujours plus divers (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 36).

[4] Il existe peu de données exploitables antérieures au rapport de 2006 de Sriskandarajah et Drew. Concentrée sur les migrations entrantes, l'ONS n'avait réalisé que de rares et imprécises études sur l'émigration britannique. Les données de l'ONS, présentées ici, sont issues de l'International Passenger Survey, soit des estimations obtenues à partir des déclarations des voyageurs au départ et à l'arrivée du Royaume-Uni.

Dans ce chapitre, je propose de revenir sur les origines du phénomène migratoire. Il s'agira notamment d'articuler les conditions socioéconomiques qui ont favorisé les mobilités aux contextes idéologiques qui ont sucité certaines représentations des milieux ruraux d'une part, et de leur mise en marché d'autre part.

Afin de mieux comprendre ce qui motive la mobilité britannique, dans ce chapitre, l'objectif est de proposer une interprétation des contextes sociologiques et idéologiques qui ont conditionnés le désir de mobilité. En me basant sur la lecture d'une littérature émergente sur les nouvelles migrations en provenance des pays du Nord, et en la complétant par des perspectives sociolinguistiques, sociologiques et anthropologiques, je propose dans les lignes suivantes de mettre en avant les éléments qui ont conditionné l'émergence des migrations britanniques et qui me permettent de problématiser les interactions entre populations autochtones et migrantes. Ce premier chapitre s'attachera également à ces migrations à la lumière des processus sociaux globaux émergeant de la compression spatiale et temporelle (Harvey 1989) dans un processus de globalisation (1.1). Je proposerai alors une synthèse des caractéristiques de ces migrations ayant émergé dans les années 1980 (1.2). Dans un troisième temps, nous nous pencherons sur les représentations sociales des milieux ruraux en Grande-Bretagne qui auront influencé le désir de mobilité vers les campagnes, notamment bretonnes (1.3). La littérature portant sur ce type de mobilité s'est généralement attachée à décrire les conditions de départ des migrant·e·s, les « push factors ». Afin de montrer comment ces *push factors* rencontrent des *pull factors,* je propose de nous arrêter sur les conditions qui font du Centre-Bretagne un lieu d'accueil de ces migrations. Je reviendrais d'abord sur les implications politiques, économiques et identitaires de la constitution d'un imaginaire de la ruralité bretonne (1.4.). Ceci sera l'occasion de présenter le paysage sociolinguistique des campagnes bretonnes, tel qu'il est représenté et étudié, et les caractéristiques sociodémographiques du territoire. Ensuite, (1.5) il sera question de retracer l'histoire de la migration britannique et d'envisager l'impact de la migration sur le territoire étudié, et l'agentivité des autochtones dans ce phénomène migratoire. Plutôt que la conséquence d'un processus externe aux lieux de migration, il s'agit bien de souligner la complexité d'une dialectique local-global, dans laquelle les agents locaux prennent part dans un objectif de développement économique. Je cloturerai ce premier chapitre en soulignant les enjeux sociolinguistiques qui en émergent (1.6.)

1.1. MODERNITE : LIMITES ET DEPASSEMENTS

1.1.1. Une insécurité ontologique ?

Les motivations des migrant·e·s à quitter leur pays, les *push factors*, ont été un des axes privilégiés des recherches sur l'émigration britannique et plus globalement des migrations en provenance du Nord. C'est ainsi que les chercheures Michaela Benson et Karen O'Reilly ont proposé le concept de *Lifestyle Migration*[5] pour identifier une nouvelle forme migratoire, aux multiples visages, mais toujours motivée par une recherche, dans des sociétés modernes occidentales, d'un « mieux-être », d'un « mieux vivre », supposé irréalisable dans le lieu d'origine. En se penchant sur des migrations britanniques en Espagne (O'Reilly 2000) et dans le Lot (Benson 2011), et en rassemblant des travaux sur des phénomènes similaires hors Grande-Bretagne (Benson et O'Reilly (eds.) 2009), les auteures ont mis en avant des éléments fondamentaux pour comprendre ce qui pousse des populations occidentales à émigrer. Ainsi elles définissent la *lifestyle migration* comme :

> la mobilité relativement prospère d'individus de tous âges, s'installant, de manière saisonnière ou tout au long de l'année, dans des lieux qui, pour diverses raisons, sont considérés comme offrant le potentiel d'une meilleure qualité de vie. (*Ibid.*, p. 2).[6]

Je constate en effet comme d'autres auteur·e·s (Barou et Prado 1995 ; Ferbrache 2011 ; Benson 2011 ; O'Reilly 2000 ; Korpela 2010), un discours en réaction à la Grande-Bretagne actuelle, qui serait tissée de contraintes et d'angoisses. La grande majorité des migrant·e·s expriment la baisse de la qualité de vie avec, souvent, l'impression que les choses ont été autrement[7], élaborant une représentation de ce que devrait être, ou a été, le Royaume-Uni.

> Beaucoup de ceux qui quittent le Royaume-Uni parce qu'ils sont insatisfaits de ce qu'il est devenu […] sont fiers de la Grande-Bretagne telle qu'elle était il y a 30 ans, plutôt que de sa société contemporaine[8] (Sriskandarajah, Drew et Institute for Public Policy Research 2006, p. 55).

Bien que Sriskandarajah et Drew souhaitent souligner que les facteurs *attrayants* plutôt que *repoussoirs* sont mis en avant dans leur rapport sur l'émigration britannique (Ibid., 37), et si, pour certains, la migration se justifie simplement par une envie d'explorer le monde, il me semble plus systématique de constater des discours négatifs chez les Britanniques migrant en Bretagne, exprimant le rejet d'une évolution sociétale de ces dernières décennies. J'interprète ces discours

---

[5] Littéralement, il s'agirait de « migrations visant un certain style de vie ». Le terme est peu propice à la traduction vers le français, je l'ai donc gardé en l'état. Pour une analyse critique du concept, voir point 1.1.3

[6] « the spatial mobility of relatively affluent individuals of all ages, moving either part-time or full-time to places that are meaningful because, for various reasons, they offer the potential of a better quality of life » (Benson et O'Reilly, 2009, p. 2).

[7] La nostalgie exprimée par certain·e·s participant·e·s sera approfondie dans le cinquième chapitre, dans ce qu'elle nous révèle d'une représentation des territoires d'origines et de migrations. Voir aussi 1.3.

[8] Ma traduction : Many of those who left the UK because they were displeased with what it had become […] are proud of Britain as it was 30 years ago rather than contemporary society ». (Sriskandarajah et Drew, 2006, p.55.)

comme une conséquence de la compression de l'espace social (renforcement de la proximité des espaces par la concentration urbaine, la mobilité accrue, etc.) et du temps (accélération du rythme de vie, accumulation des tâches et des activités sur un temps réduit) imprimé par le modèle néolibéral de l'accumulation de ressources, de la flexibilité et de la fructification du capital (Harvey 1989, p. 284).

Dans le forum de discussion AngloInfo Brittany, rassemblant les Britanniques ayant, ou allant migrer en Bretagne (cf. 2.4.1 et 3.1.1.2), un des sujets de discussion les plus fréquemment abordés sont les raisons qui ont poussé les migrant·e·s à partir. Ici, trois réponses que j'ai considérées illustratives, postées à la suite par différents formeurs·ses (DF02. 2-4) dans la même discussion. À la question, « pourquoi êtes-vous partis ? », on répond alors :

2 akers 14/04/2009 at 21:17

Initially like you for economic reasons,which unfortunately have been slowly eroded by the shape of the present UK governments mishandling of just about everything.

However,we have found the pace of life here has more than compensated us for the reduced spending power we have lately,but am pleased to see looks to be about to slowly get better.

We do also find it so nice to be able to have a good chat about the worlds problems with our french neighbours,which in the UK we just didnt seem to find the time to do,all be it that we were both working our guts out to stand still..

Lastly, but I think one of the other main reasons,is to live in such beautiful surroundings without seeing litter piling up,louts standing on the corners looking for a fight and so on and so on,and before anybody says I must have lived in one hell of a place,we lived most our life in as Mr Brown now likes to call it'multicultural London' and were afraid to go out in the evening unaccompanied for fear of what might happen,and even now living here are in fear for our children who have to travel into London everyday,and when we watch the news are always fearful when anything regarding terrorism happens in the Capital...although my wife and I did live and work through the troubles of the IRA, how time dims ones memories....

[*Initialement comme vous pour des raisons économiques, qui malheureusement ont été érodées par les gouvernements britanniques actuels qui ont à peu près tout mal géré.*

Cependant nous avons trouvé ici un rythme de vie qui plus que compense la récente réduction de notre pouvoir d'achat, mais je suis heureux de voir qu'il semble que les choses commencent doucement à aller mieux.

On est content de pouvoir discuter des problèmes du monde avec nos voisins français, ce qu'on ne trouvait pas le temps de faire au Royaume-Uni, trop occupés à travailler d'arrache-pied pour avoir une situation stable.

Pour finir, voir les ordures s'amasser, des sales types à chaque coin de rue cherchant la bagarre et tout et tout, et avant que quelqu'un ne me dise qu'on devait vivre en enfer, nous avons vécus la plupart de notre vie dans ce que Monsieur Brown aime maintenant appeler le « Londres multiculturel » et nous avions peur de sortir seuls le soir, de peur que quelque chose nous arrive, et même en vivant ici maintenant on a peur pour nos enfants qui doivent se rendre à Londres tous les jours, et quand on regarde les infos on est effrayé quand quoi que ce soit lié au terrorisme se passe à la Capitale… bien que moi et ma femme ayons vécu et traversé les troubles de l'IRA, le temps affaiblit les souvenirs….]

3 Casual Reader, 14/04/2009 at 21:33

I left the UK in the early 90's to escape New Labour and what it was doing and going to do to ruin the country I loved. I had previously discovered Brittany during a holiday and had bought a holiday home here and so it seemed the obvious place to come and live. My intention had been to stay until I discovered somewhere else to go to but I fell hopelessly in love with the place and a French woman and now I can't ever leave!!

French wine and not having to ever cross the Channel to go on holiday are two other reasons..... Oh, and of course my beloved England no longer exists so I have nowhere to go back too!

Well, that's me.....

[*J'ai quitté le Royaume-Uni au début des années 90 pour échapper au Nouveau Parti Travailliste et à ce qu'ils allaient faire pour ruiner le pays que j'aime. J'avais découvert la Bretagne pendant des vacances et j'avais acheté une maison de vacances, alors ça m'a semblé que je pourrais venir vivre ici. J'avais l'intention de rester jusqu'à ce que je découvre un autre endroit où aller, mais je suis tombé complètement amoureux de l'endroit et d'une femme française et maintenant je ne pourrais plus jamais partir.*

Le vin français et ne pas avoir à traverser la Manche pour partir en vacances sont deux autres raisons.. Oh et bien sûr mon Angleterre chérie n'existe plus donc je n'ai plus d'endroit où rentrer !

Enfin, c'est mon avis...]

4 **Jivedance, 14/04/2009 at 21:35**

We came because we could have our own modest home without a mortgage. (We are retired but have not quite reached the official UK retirement age).

We lived in a London suburb and we were finding the day to day travelling around London was getting slower. The parking was difficult and sometimes impossible. I had to visit different houses everyday. All in all the whole thing just gradually wore us down. One to two hours to travel nine miles somedays. So we decided to come and make a new life.

Yes I know we are immigrants here but having said that we have joined in with our local community events and past times. We are not trying to create our own England here. We are trying to fit in with the Breton/French way of life. I love the fact that the shops shut on a Sunday and take two hours for lunch. We fit in around it.

We have family back in the UK who we miss and see when we can but all in all we are leading a much less stressful life.

[*Nous sommes venus parce qu'on pouvait avoir notre modeste maison sans contracter d'emprunt immobilier. (Nous sommes retraités, mais nous n'avons pas tout à fait atteint l'âge de la retraite au Royaume-Uni).*

Nous vivions dans une banlieue de Londres et nous trouvions qu'au quotidien les trajets autour de Londres devenaient de plus en plus longs. Se garer était compliqué et parfois impossible. J'ai dû visiter différentes maisons tous les jours. Au final tout ça nous a juste épuisés. Une ou deux heures pour un trajet de 9 miles certains jours. Alors on a décidé de venir pour avoir une nouvelle vie.

Oui je sais nous sommes immigrants ici, mais on s'est rendus aux évènements et activités de la communauté locale. Nous n'essayons pas de recréer notre Angleterre ici. Nous essayons de coller au mode de vie breton/français. J'adore le fait que les magasins ferment le dimanche et prennent deux heures pour le déjeuner. Nous nous adaptons bien.

Nous avons de la famille au Royaume-Uni, qui nous manque et à qui l'on rend visite quand on peut, mais au bout du compte on mène une vie bien moins stressante.]

Les deux premiers extraits illustrent ce que les forumeurs appellent le « *UK bashing* » : des discours acerbes produits sur le pays d'origine. On peut noter que les responsables politiques britanniques ont perdu toute crédibilité aux yeux de ces deux intervenants, principalement dans la gestion des questions économiques. Se révèle donc ici un discours sur la crise de « l'identité » politique et culturelle nationale, un discours que l'on retrouve de manière très marquée outre-Manche (Haigron 2012) et qui est plus que commun dans les contextes actuels de crises et de globalisation, notamment en Europe. Le dernier extrait montre un discours sensiblement différent : c'est prioritairement l'opportunité financière qui poussera la migration. On y souligne néanmoins des conditions de vie matérielle devenues inconfortables dans le pays d'origine ; ici une mobilité entravée.

En Grande-Bretagne, la population est urbaine à 93 % (Office For National Statistics 2013a). Le pays, suite à son histoire industrielle, a été marqué par une grande concentration urbaine dès le 18e siècle, mais également par une expansion constante de l'urbanisation. La

concentration des lieux de travail au cœur des métropoles, combinée à une expansion et une concentration de l'urbanisation rend difficile et de plus en plus long le trajet domicile travail. Par ailleurs, la spéculation immobilière, notamment sur les anciens logements sociaux (Harvey 2007a, p. 38), aura rendu particulièrement onéreux l'achat d'un bien immobilier en bon état et à une distance raisonnable des centres d'activités dans les métropoles, où les index immobiliers ne cessent de croître (Office For National Statistics 2013b). En contraste les lieux de migration semblent des endroits où l'espace et le temps retrouvent leurs formes « d'origines » rendant alors possible l'idéal d'une « nouvelle vie » : « *the good life* », une expression saturant autant les annonces immobilières, les articles de presse, que les discours des migrant·e·s.

Mais au-delà d'une critique de la saturation urbaine, la dégradation de services (éducation, services de santé), la montée de la délinquance[9], la baisse du pouvoir d'achat, la croissance du nombre d'heures travaillées sont également au cœur d'un discours sur le pays d'origine, et que la responsabilité de ces maux incombe aux politiques travaillistes ou conservateurs, selon sa tendance politique. Ce type de discours comparatif a été relevé par de nombreux·ses chercheur·e·s cité·e·s précédemment, s'intéressant à l'émigration occidentale, et domine par ailleurs dans les discours que j'ai pu recueillir, pour expliquer les raisons de cette migration.

En s'appuyant sur les travaux du géographe David Harvey (1989 et 2007), il est possible de voir apparaître ici les conséquences d'une politique économique néolibérale, pilier des politiques britanniques, depuis l'élection de Margaret Thatcher. Harvey, défini le néolibéralisme comme :

> « une théorie de la pratique d'une économie politique postulant que le bien-être de l'être humain peut mieux se réaliser par la maximisation des libertés entrepreneuriales dans un contexte institutionnel caractérisé par le droit à la propriété privée, la liberté individuelle, des marchés sans entraves, et le libre échange. » (Harvey 2007a, p. 22)[10]

L'auteur montre que ces politiques accentuent la division des classes par « l'accumulation de capital par dépossession » (*Ibid.*, p. 34) et la fragmentation de l'espace, étendent les processus de marchandisation [11] à diverses composantes sociales et environnementales, et sont conditionnées par une constante prise de risque, et une flexibilité insécurisante.

Elles ne sont néanmoins pas intrinsèquement remises en question dans des systèmes démocratiques, car leur légitimité repose sur un droit à la liberté individuelle, posé comme une

[9] À noter qu'il semble s'agir plus de la conséquence de la médiatisation croissante de la criminalité, que d'une véritable hausse de cette dernière. L'ONS reporte en effet que les crimes en Angleterre et au Pays de Galles n'ont cessé de diminuer depuis 1995. (Office for National Statistics, 2013, *Current level of crime – Crime Survey for England and Wales*, http://ons.gov.uk/ons/rel/crime-stats/crime-statistics/period-ending-march-2013/chd-1--story.xls, 23.5 Ko).

[10] Traduit de l'anglais : « Neoliberalism is a theory of political economic pratices proposing that human well-being can best be advanced by the maximization of entrepreunarial freedoms within an institutional framework characterized by private property rights, individual liberty, unencumbered markets, and free trade. » Harvey, 2007, p. 22.

[11] J'emploierai ce terme comme équivalent de l'anglais *commodification,* soit le processus par lequel une relation sociale prend la forme d'une relation marchande.

valeur des démocraties modernes. Ceci explique en partie que le « UK Bashing » présenté ici reste à distinguer généralement de la critique d'une économie politique. En fonction de leurs choix électoraux, la plupart des migrant·e·s britanniques lus ou entendus tiendront les gouvernements successifs pour responsables d'un pays « going to the dogs » (DF1. 11-12). C'est le mauvais pilotage du pays face aux opportunités offertes par un système capitaliste qui est souvent l'objet de ces discours, plus que la critique d'une idéologie et d'un contexte politique et économique plus global. Il reviendra alors à chaque individu de saisir les opportunités offertes par les logiques de marché (*Ibid.*, p. 24).

Néanmoins d'autres participant·e·s, tels que Jack et Kate (EI8) formuleront une critique de la direction néolibérale des politiques en Grande-Bretagne (fermetures des centres hospitaliers et flexibilisation des contrats horaires) et de l'adhésion générale à une priorité de la fructification du capital sur les relations sociales et la démobilisation syndicale. L'absence d'une critique politique radicale de leurs compatriotes, leur engagement syndical, et leur républicanisme les font se sentir plus proches d'un système politique français. La migration est alors une façon de marquer un rejet de ces projets politiques, bien qu'elle ne soit pas forcément suivie d'une continuité de l'engagement sur les lieux de migration. Paradoxalement, ce sont les dynamiques du capitalisme qui leur offriront, à eux aussi, l'opportunité de migration.

La décision de migrer part donc d'une volonté d'épanouissement personnel, après avoir subi les contraintes du marché du travail, de l'urbanité et d'un sentiment d'insécurité. Michaela Benson (2011) relève au cours de son travail ethnographique dans le Lot que des raisons plus intimes et individuelles ont déclenché le désir de migrer chez les migrant·e·s qu'elle rencontre. Au regard de mes propres observations, il me semble effectivement que des séparations, des difficultés relationnelles dans le réseau social d'origine ou le départ des enfants, sont des raisons parfois évoquées comme ayant incité à la migration. La recherche d'un équilibre entre vie professionnelle et vie familiale et d'opportunités de divertissement, d'une vie plus simple, ou de la possibilité de reprendre une socialisation de zéro, amène donc Benson et O'Reilly à parler de *Lifestyle Migration*. Les auteures (Benson et O'Reilly (eds.) 2009, p. 3) rejoignent Anthony Giddens (1991) pour inscrire ce type de discours dans l'émergence de la réflexivité du sujet social comme élément central de la construction d'une identité et d'un projet individuels, dans les sociétés modernes. Bien que la perspective de Giddens ne suffise pas ici à donner un cadre sociohistorique aux migrations britanniques, je rejoindrai dans un premier temps ces derniers pour considérer que la narration du projet de vie et de la trajectoire personnelle est un trait qui caractérise la construction identitaire des migrant·e·s rencontré·e·s. Anthony Giddens pose que, dans la « haute modernité », la fragmentation, la multiplicité des interprétations du réel,

et la conscience du risque amènent les individus vers la recherche d'une « sécurité ontologique », soit « un sentiment de continuité et d'ordre des évènements » (*Ibid.*, p. 243).

L'incompatibilité, voire l'incohérence, ressentie entre un projet personnel et les contraintes d'un lieu, pousse ces individus à chercher un ailleurs où l'idéal de « nouvelle vie » est possible, un lieu où il est possible de *se reconstruire*. Dans cette quête d'alternative, et de sécurité ontologique, il semble que les milieux ruraux se dessinent en des lieux idéaux, particulièrement au Royaume-Uni, où se décline dans divers aspects de la culture médiatique et littéraire un imaginaire romantique de la campagne (cf. 1.3). Paradoxalement, il est également possible de considérer que ce désir d'une nouvelle vie est particulièrement suscité, voire constitué, dans un processus de marchandisation.

1.1.2. Flexibilité et mobilités transnationales : dépasser les limites

Il n'aura échappé à aucun·e chercheur·e se penchant sur les migrations britanniques ou d'autres phénomènes similaires, qu'ils s'incluent dans des processus économiques de mondialisation, ou qu'ils en sont les résultats. Tou·te·s ces chercheur·e·s n'ont cependant pas accordé la même importance à cette observation dans leurs analyses. Pour Michaela Benson (2011), par exemple, il s'agit d'un des éléments ayant favorisé la mobilité, en terme de faisabilité, mais analyser les éventuelles implications que la dimension économique peut avoir sur la socialisation des migrant·e·s Britanniques en France vis-à-vis des populations locales ne fait pas partie des objectifs de ses recherches jusqu'à présent.

En revanche, Fiona Ferbrache (2011) commence à problématiser la nouveauté sociologique qu'implique ce type de migration dans la redéfinition des identités et des représentations géographiques sur le lieu d'émigration, dans le contexte de la mondialisation. Dans sa recherche doctorale portant sur des mobilités britanniques en Midi-Pyrénées, l'auteure s'appuie sur le sociologue espagnol Manuel Castells pour proposer une lecture complémentaire à celle de Benson du phénomène migratoire en montrant les impacts sociologiques et géographiques de la globalisation. Bien que son travail ne se focalise pas sur les relations migrant·e·s/autochtones, le positionnement de l'auteure dans la lignée de Manuel Castells pose à mon sens les premières bases vers une analyse critique des migrations britanniques. Car, pour Castells (1996), le processus de globalisation fait émerger une tension entre deux formes d'espaces : l'espace en lieu (*space as place*), et l'espace en flux (*space as flows*). Ce dernier pose que le flux est l'espace de la globalisation, celui où circulent les agents preneurs de décisions économiques, ayant la possibilité d'y circuler librement et d'y faire circuler leurs biens et l'information. La possibilité ou non de se départir de la contrainte spatiale, mais d'entrer

intentionnellement dans les flux et d'y choisir ses trajectoires sont des indicateurs d'un pouvoir de certains individus sur ces nouveaux espaces sociaux.

Cette flexibilité spatiale et l'accélération des temporalités à l'heure de la « haute modernité » sont supportées par un développement des technologies d'information, de communication et de transport, mais également par une réorganisation des frontières des États-nations, dans un objectif d'expansion de l'économie de marché. Elle facilite et accroît donc la circulation de biens, de savoir, de données, de capitaux et de personnes. Ceci implique alors une modification du rapport entre le temps et l'espace. Le temps est de moins en moins une contrainte pesant sur la mobilité, et l'espace social tend à se fragmenter dans la simultanéité du présent (*Ibid.*, p. 376).

> La tendance générale est d'aller vers une accélération du temps de rotation (les mondes de la production, de l'échange, de la consommation tendent tous à changer plus rapidement) et vers le rétrécissement de l'horizon de nos espaces. (Harvey 1989, p. 245)[12]

Le développement des compagnies aériennes low-cost, ayant profité de la dérégulation du trafic aérien au niveau de l'Union Européenne, est par exemple reconnu pour avoir ouvert de nouvelles destinations touristiques, et notamment résidentielles (Williams et Baláz, 2009[13]), en rendant accessible le transport aérien fréquent à un nombre croissant d'individus. Mais l'on sait aussi à quel point l'ouverture et la fermeture des lignes aériennes à bas coût s'ajustent aux fluctuations du marché. Par ailleurs, les accords frontaliers de l'Union Européenne ont favorisé les mobilités intraeuropéennes, l'industrie du tourisme occasionnel et résidentiel. Sur un modèle approchant, les Britanniques bénéficient par ailleurs d'accords passés avec certains pays du Commonwealth[14]. Sur ces deux aires géographiques, les ressortissants du Royaume-Uni ont la possibilité de garder des droits et bénéfices de leurs cotisations aux caisses auxquels ils sont éligibles en Grande-Bretagne. Ces aménagements favorisent la concentration des 4/5ème des migrant·e·s britanniques sur 10 pays (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 17). Enfin, le développement des médias digitaux et des communications, on le verra, joue un rôle primordial dans la migration qui est étudiée ici[15].

Et si les frontières éclatent, s'estompent, ou se flexibilisent pour certain·e·s, ces nouvelles configurations imposent alors une renégociation des assignations identitaires basées sur des espaces bordés de frontières, telles que la nationalité. C'est sur ce point que Fiona

---

[12] « The general trend is towards an acceleration in turnover time (the worlds of production, exchange, consumption all tend to change faster) and a shrinking of space horizons ». (Harvey 1989, p. 245)

[13] Les auteurs montrent par ailleurs comment la dérégulation au niveau européen répercute sur les localités la responsabilité d'aménager ou non une régulation favorable à l'installation de compagnies à bas coût, et donc la responsabilité de leur compétitivité. Ils rappellent par ailleurs que ces compagnies aériennes comptent sur des partenariats régionaux pour obtenir des subventions publiques permettant de réduire les coûts.

[14] Pour une liste des pays concernés, voir le site du département britannique du travail et des retraites : http://www.dwp.gov.uk/international/social-security-agreements/list-of-countries/

[15] cf. 3.1.1.2

Ferbrache (2011) axe son analyse pour interroger les géographies des migrant·e·s britanniques en s'appuyant sur le concept de transnationalité (Ong 1999). La chercheure montre une manifestation de la transnationalisation de l'Union Européenne et ouvre un possible nouvel angle d'analyse sur ces mobilités, en tant que marqueuses de hiérarchisations spatiales et de domination des espaces.

On peut en effet observer que les migrant·e·s Britanniques ont la possibilité de circuler, d'être propriétaires hors des frontières de leur État-nation, voir de recomposer les frontières dans un espace transnational européen, dans l'exercice d'une citoyenneté hors de l'espace national, et dans un contexte où *« bien-intégré ou non, vivre à l'étranger est toujours un marqueur social dans la société actuelle »* (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 60)[16]. Et si, à l'instar d'Eric Hobsbawm (1990), l'on s'appuie sur un matérialisme historique qui pose que les États-nations sont des structures territoriales ayant permis l'établissement et le développement d'un capitalisme industriel, alors on peut souscrire à la lecture qu'Harvey (1989, p. 238) fait de Deleuze et Guattari, et des propositions de Michel Foucault de lier pouvoir et espace, en voyant la reconfiguration permanente de la territorialisation comme un processus du capitalisme : « ce que le capitalisme déterritorialise dans une main, il le reterritorialise dans une autre »[17]. Ainsi, le concept de transnationalisme met en avant une évolution des capitalismes industriels modernes vers *l'accumulation flexible* d'un néolibéralisme postmoderne (*Ibid.*). Alors, l'émergence de ce qu'Aihwa Ong (1999) nomme la *citoyenneté flexible* (ou le transnationalisme) s'explique par la réarticulation constante de la dialectique entre États-nations et capitalisme :

> *Trans* connote à la fois le mouvement au travers l'espace et le franchissement des lignes, et le changement de nature d'une chose. Et en plus de suggérer de nouvelles relations entre États-nations et capital, la *trans*nationalité évoque également les aspects *trans*versaux, *trans*actionnels, *trans*lationnels, et *trans*gressifs des comportements et des imaginaires contemporains qui sont incités, permis et régulés par les logiques changeantes des états et du capitalisme. (*Ibid.*, p. 4)[18]

Pour l'auteure, dans un contexte de globalisation, les dynamiques culturelles qui amènent tel individu à migrer à tel endroit, et leurs pratiques, se superposent, s'imbriquent et se modulent avec et par des rationalisations économiques, dans un objectif d'accumulation. Ainsi, « les individus et les gouvernements développent une notion flexible de la citoyenneté et de la souveraineté de façon à accumuler capital et pouvoir » (*Ibid.*, p. 6). On retrouve ici l'idée, transversale à ce travail doctoral, de l'individu acteur, voir même entrepreneur (Boltanski et Chiapello 2011) dans le sens où il est responsable de ses trajectoires, résultant de calcul

[16] *« Well-integrated or not, living abroad is still a social marker in today's society. »* Sriskandarajah et Drew, p. 60

[17] Harvey, 1989, p. 238, interprétant Deleuze et Guattari, 1984, Mille Plateaux : « *Ce que le capitalisme décode d'une main, il l'axiomatise de l'autre* »

[18] « *Trans* denotes both moving through space or across lines, as well as changing the nature of something. Besides suggesting new relations between nation-states and capital, *trans*nationality also alludes to the *trans*versal, the *trans*actional, the *trans*lational, and the *trans*gressive aspects of contemporary behaviour and imagination that are incited, enabled, and regulated by the changing logics of states and capitalism. » (*Ibid.*, p. 4)

stratégique intégrant la notion de *risque*. Ainsi Ong, à la différence de Harvey et Castells restitue l'agentivité[19] des individus dans cette réorganisation des espaces (Ong 1999, p. 3). C'est ce qu'observe Alice, l'une des participantes à cette recherche, qui offre des services d'aide administrative aux anglophones :

Alice	et puis euh ils ont cette capacité/ grâce à cette euh capitalisation faite avec l'argent de pouvoir venir et acheter ailleurs/
Aude	mmm
Alice	et vivre enfin/ ils ont tous ce discours euh "oh la la euh"/ ils ils n'aiment plus leur pays quoi/
Aude	ouais ouais/
Alice	alors ça c'est euh/
Aude	ça j'ai remarqué aussi/
Alice	c'est évident/ il y en a quelques un- .. Euh: dont dont la femme reste ici avec les enfants/
Aude	ah ouais/
Alice	certains enfant naissent ici/ et le mari est toujours/ a toujours un pied là-bas/
Aude	ok/
Alice	y a beauc-/ ils sont m-/ mais je pense qu'on est tous un peu comme ça/ euh c'est l'argent qui GUIDE leurs choix/

Une observation de l'Institut for Public Policy and Research permet d'illustrer l'émigration britannique comme un flux dépendant de conditions structurelles et de politiques flexibles : Sriskandarajah et Drew (2006, p. 23) notent que de plus en plus d'émigrant·e·s non-qualifié·e·s privilégient les destinations intraeuropéennes, alors que l'accès à un visa pour ces travailleurs devient plus difficile pour l'Australie, le Canada et les États-Unis. Dans le cadre de politiques de migrations sélectives, les États-Unis et l'Australie obtiennent par ailleurs un pourcentage de migrant·e·s Britanniques occupant un emploi qualifié presque deux fois plus élevé (60 %) qu'en France (34 %), et qu'en Espagne (28 %) où les populations britanniques migrantes ont un niveau d'étude globalement moins élevé que dans les autres destinations. Michaela Benson remarque que le choix de la France, ou plus particulièrement du Lot, comme lieu de migration est un élément de distinction dans une assimilation des territoires au raffinement et à la sophistication, reste que le pays est une option envisageable également pour des populations potentiellement moins affluentes que les participant·e·s à sa recherche, dans les régions ou le marché immobilier est plus abordable : le Limousin, la Normandie ou la Bretagne, par exemple.

Aussi, tout le monde ne peut migrer où il le souhaite, et ces mobilités soulignent la hiérarchisation des espaces et des populations qui y vivent. En 2013, une polémique a révélé toute l'ironie de ces mobilités, lorsque des ministres britanniques ont envisagé de lancer une campagne publicitaire en Bulgarie et en Roumanie pour dissuader les migrant·e·s de ces pays de venir s'installer en Grande-Bretagne, en soulignant les aspects négatifs d'une migration dans le

[19] Une traduction du concept *d'agency* émergeant des études de genre et repris en sociolinguistique (Heller, 2011). Il renvoie à la capacité des individus à agir socialement. J'articulerai ce concept à celui d'habitus (cf. 2.2.1.2)

pays[20]. Or depuis quelques années, la Bulgarie et la Roumanie sont devenues des destinations privilégiées pour des touristes résidentiels et migrant·e·s britanniques, et un nouveau marché immobilier s'y est ouvert.

En septembre, le quotidien roumain Ghandul Info a alors lancé une campagne publicitaire pour inviter les Britanniques à continuer leur installation en Roumanie. Jouant sur l'ironie de la situation, le slogan de la campagne (« We may not like Britain, but you will love Romania ») est accompagné de courtes phrases vantant les avantages de la Roumanie en comparaison à la Grande-Bretagne et à d'autres lieux concurrents[21]. Tandis que la Grande-Bretagne souhaite réduire son attractivité pour les migrant·e·s économiques, la Roumanie souhaite la développer pour des migrant·e·s qualifié·e·s et le tourisme. Aussi, Michel Foucault propose de voir dans l'organisation, le partage, la construction de l'espace l'enjeu principal auquel les sociétés contemporaines font face :

> (…) l'emplacement humain, ce n'est pas simplement la question de savoir s'il y aura assez de place pour l'homme dans le monde (…) c'est aussi le problème de savoir quelles relations de voisinage, quel type de stockage, de circulation, de repérage, de classement des éléments humains doivent être retenus de préférence dans telle ou telle situation pour venir à telle ou telle fin. Nous sommes à une époque où l'espace se donne à nous sous la forme de relations d'emplacements. (Foucault 2004)

Ici, les *emplacements* tissent alors leurs relations sur le marché du tourisme résidentiel qui ne cesse de s'élargir, à mesure que les quatre coins du monde deviennent toujours plus accessibles. L'intensité et les trajectoires de ces flux migratoires sont indexées sur le pouvoir économique dont les migrant·e·s peuvent bénéficier en dehors du pays (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 31). Il est possible d'assimiler cette nouvelle migration occidentale à une pratique de consommation impliquant l'évaluation des pouvoirs d'achat et de la mobilité sur un marché, et les lieux de migration à des commodités soumises à une évaluation comparative sur le marché.

En 2006, l'Institute for Public Policy and Research ne prévoyait pas alors la fin d'une émigration britannique (*Ibid.*, p. 15). Mais au moment de la publication du rapport, les conditions financières en Grande-Bretagne et dans le monde ont commencé à rendre la migration en Bretagne un choix de moins en moins pertinent économiquement. Jacques Barou et Patrick Prado (Barou et Prado 1995, p. 176) montrent ainsi que le climat est favorable aux transactions immobilières lorsque les prix sur le marché en Grande-Bretagne s'envolent, l'investissement est alors d'autant plus profitable. Le pouvoir économique en boussole, le sud-est de l'Europe (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 36), mais également des territoires anciennement

[20] Syal R., 27 janvier 2013, « Immigration : Romanian or Bulgarian ? You won't like it here », *The Gardian*, url : http://www.theguardian.com/uk/2013/jan/27/uk-immigration-romania-bulgaria-ministers

[21] *« Nous n'aimerons peut-être pas vivre en Grande-Bretagne, mais vous allez adorer la Roumanie ».* Site de la campagne publicitaire : http://whydontyoucomeover.gandul.info/

colonisés (Croucher 2012 ; Benson 2013) deviennent pour les Occidentaux de nouveaux espaces résidentiels potentiels.

1.1.3. Le fétichisme du style de vie

La difficulté de trouver un terme et un cadre commun pour penser ces nouvelles migrations en provenance des pays du Nord tient à la relative diversité des profils sociaux des migrant·e·s (retraité·e·s, jeunes retraité·e·s, jeunes couples actifs, jeunes voyageurs et voyageuses), de la relative diversité de leur provenance (Royaume-Uni, France, Pays-Bas, Allemagne, États-Unis, Canada, milieu urbain, rurbain, etc.), de la diversité encore plus grande de leurs destinations (France, Maroc, Afrique du Sud, Europe de l'Est, Australie, Mexique, milieux urbains, rurbains, ruraux, etc.) et enfin du contexte et de la durée de leur mobilité (en résidence permanente, en tourisme intermittent, en résidence secondaire quelques mois dans l'année, le week-end, etc.). Pourtant un certain nombre de chercheur·e·s s'accordent à voir un lien entre des jeunes actifs passant six mois dans l'année à travailler en Grande-Bretagne pour financer les six autres mois de voyage en Inde (Korpela 2010), des cadres travaillant la semaine à Londres et rejoignant leur famille en Espagne le week-end (O'Reilly 2000), des retraités français passant l'hiver à Marrakech (Bousta 2007), ou encore des Américains résidant au Panama (Benson 2013).

Pour Benson et O'Reilly (O'Reilly et Benson 2009 ; Benson et O'Reilly 2009), on l'a vu, il s'agit de populations mues par le désir d'un nouveau style de vie, d'où le choix pour les auteur·e·s de les comprendre dans le cadre commun des *lifestyle migrations*[22].

> Les recherches montrent un discours commun dans lequel les informateurs et informatrices donnent sens à leur vie (Cortazzi, 2001) — la recherche d'un style de vie différent et d'une qualité de vie significativement meilleure sous-tend la migration. Nous posons ici qu'en dépit de particularité de chaque cas, ce souci commun pour un style de vie démontre qu'il s'agit d'un même phénomène – la *lifestyle migration*. (*Ibid.*, p. 609)[23]

Cependant pour Sheila Croucher (Croucher 2012), la catégorie de *mobilité privilégiée,* proposée par Vered Amit (2007) est plus englobante. Bien que, comme le rappelle l'auteure, sa définition doive souligner toutes les nuances et la relativité de la notion de privilège que l'on prendra soin d'apporter tout au long de cette thèse, il me semble que la proposition de Sheila Croucher est à ce jour celle qui permette le mieux d'appréhender l'intrication de ces mobilités dans des dynamiques géoéconomiques, et leurs conséquences dans l'expérience migratoire et sur les territoires.

---

[22] Ce cadre a notamment permis la mise en visibilité et le précieux rassemblement des travaux sur le sujet, notamment par la création d'un réseau de chercheur·e·s : Lifestyle migration Hub : http://www.uta.fi/yky/lifestylemigration/index.html

[23] « research shows a common narrative through which respondents render their lives meaningful (Cortazzi, 2001) – the search for a different lifestyle, a significantly better quality of life which underlies migration. We argue here that despite the peculiarity of each case, these common lifestyle concerns demonstrate that these different migrations can be considered as a single phenomenon – lifestyle migration. » Benson et O'Reilly, 2009, p. 609

Pourtant, dans un article exploratoire, Benson et O'Reilly (2009) ne manquent pas de mettre en lien ces nouvelles mobilités aux conditions matérielles et historiques des processus de globalisation. La dimension matérielle est constamment rappelée, que cela soit par l'observation des promotions commerciales immobilières et autres éléments contribuant à la mythification de certains espaces, de la relative affluence des populations migrantes, ou de la flexibilisation des parcours professionnels et des conditions de mobilité. Michaela Benson (Benson 2011) souligne que les conditions matérielles, accompagnées de conditions structurelles et des contingences de parcours individuels, conditionnent nécessairement la capacité de migrer ainsi que le choix des lieux de migration. Elle observe ainsi, que « ses informateurs », des migrant·e·s britanniques dans le Lot, proviennent pour la plupart d'une classe moyenne, et que migrer, et narrer le processus de migration, intègre une stratégie de distinction, dans une optique bourdieusienne (Bourdieu 1979), par rapport à « ceux qui restent », ou migrent ailleurs. Elle observe également que le lieu de migration est lui-même un marqueur de distinction : soit parce qu'il véhicule un certain capital culturel, ou parce qu'on lui attribue une certaine valeur.

Aussi, comme le synthétise Fiona Ferbrache (2011, p. 87), depuis les premières recherches au début des années 1990[24], à celles émergeant depuis le milieu des années 2000, il y a consensus parmi les auteur·e·s pour considérer que ce type de migration repose sur une posture de consommateur chez les migrant·e·s, plutôt que sur la recherche d'opportunité en matière d'emplois, de salaires et de confort économique par rapport aux pays d'origine. À propos du terme « lifestyle », Dhananjayan Sriskandarajah et Catherine Drew trouvaient dans leurs entretiens de groupe « que ce concept comprenait souvent des critères tels qu'un meilleur pouvoir d'achat sur le marché immobilier, un meilleur climat, de meilleures opportunités récréatives pour les migrant·e·s et leurs enfants » (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 40)[25]. Ainsi, si les Britanniques en milieu rural en France ne sont pas des migrant·e·s « économiques » au sens traditionnel du terme, les participant·e·s des diverses recherches, miennes comprises, révèlent bien que leur migration entre dans un calcul optimisant le rapport coût/bénéfice d'un certain choix de vie. Comme me le soulignera Alice une participante autochtone accompagnant les migrant·e·s dans leur démarches adiministratives, et tel que j'ai pu l'observer moi-même, par exemple au cours d'une réunion d'information pour nouveaux arrivants sur les impôts et les assurances en France, les dépenses en taxe, en transaction monétaire ou en assurance, ne sont pas troquées « à l'aveugle » contre un nouveau style de vie, mais sont souvent considérées en amont afin que les pertes économiques ne

[24] Les chercheurs Buller et Hoggart en Grande-Bretagne et Barou et Prado en France ont entamé les premières recherches sur le sujet. (Buller et Hoggart, 1992 ; Barou et Prado, 1995).

[25] « Our focus groups suggested that this concept often involved criteria such as better values for money in the property market, better climate, better recreational opportunities for themselves and their children. » (Sriskandarajah et Drew, 2006, p. 40)

soient pas trop importantes, voir pour que la migration soit rentable et un bon investissement. Qu'elle le soit effectivement est un autre sujet qu'il nous faudra aborder dans un contexte de crise économique.

Pourtant, ce trait central ne transparaissait pas dans la définition des *lifestyle migrations* citée plus haut, et qui se voulait englobante. Il me faut prendre quelques pages ici pour approfondir et critiquer la notion. Les écarts d'interprétations avec Benson et O'Reilly sont ténus, mais ils me semblent important, et permettront d'aller vers quelques propositions pour dessiner plus précisément les contours de cette migration.

D'abord, on pourrait tout simplement critiquer la notion de lifestyle migration, à l'instar de Croucher, sur le fait que tout-e migrant-e a pour optique d'augmenter sa qualité de vie, que cela soit pour trouver un travail, fuir l'oppression politique, par héliotropisme ou autre. Mais il faut reconnaître que les auteures élaborent la notion de *style de vie*, au-delà d'un sens commun, et comme émergeant spécifiquement du « monde développé » (Benson et O'Reilly 2009, p. 620).

Comme présenté dans la citation plus haut, c'est pour partie dû à la récurrence de cette préoccupation pour un meilleur style de vie dans les discours des participant·e·s aux diverses recherches que Benson et O'Reilly reprennent la notion de *lifestyle*. Cette reprise est influencée par l'utilisation du même terme par le sociologue Anthony Giddens (1991).

> En effet, bien que la quête personnelle d'une utopie se soit maintenue depuis des siècles, la récente augmentation de ce phénomène implique qu'il émerge en partie de l'évaluation réflexive des opportunités (si la vie sera mieux ici que là-bas) que Giddens (1991) identifie comme n'avoir été rendu possible que récemment, plutôt que de l'effet direct d'un privilège économique. (O'Reilly et Benson 2009, p. 3)[26]

Giddens propose en effet que la poursuite d'un *style de vie*, à travers le choix stratégique de différentes options, serait la marque d'une évolution sociétale générale spécifique au contexte de haute modernité. Ainsi l'émergence du projet réflexif de l'identité individuelle s'inscrit en conséquence de la dilution de l'ordre traditionnel par la logique de marché, et du développement de nouvelles pratiques sociales médiatisées (Giddens 1991, p. 5). Pour le chercheur, ces choix en terme de style peuvent être « *aussi* sous influences standardisées — sous la forme d'une marchandisation, étant donné que la production et la distribution du capital sont au centre des institutions de la modernité » (*Ibid.*) [27] (je souligne, car le mot « aussi » aura son importance). Ainsi, il semble que le choix d'un « style de vie » repose sur l'idée que la consommation participerait à la réalisation de l'identité individuelle, et autoriserait à devenir autre. C'est ainsi qu'on lit chez Benson et O'Reilly :

[26] « Indeed, although personalized quests for utopia have persisted for centuries, the recent increase in this phenomenon implies it emerges partly as a result of the reflexive assessment of opportunities (whether life will be better here or there) that Giddens (1991) identified as only recently made possible, rather than a direct outcome of relative economic privilege. » Benson et O'Reilly, 2009, p. 3

[27] « there are standardising influences *too* – most notably, in the form of commodification, since capitalistic production and distribution form core components of modernity's institutions. » (Giddens 1991, p. 5) (je souligne)

> La consommation permet aux individus de maintenir un style de vie reflétant de façon cohérente leur identité individuelle. Ces approches pour l'étude du style de vie alors proposent que « l'engagement dans un style de vie particulier ne reflète plus nos statuts déjà existants de membre d'une classe particulière, par exemple, mais dit quelque chose de ce que nous – en tant *qu'individus* – avons décidé vouloir être » (Sweetman, 2003, p. 529). (O'Reilly et Benson 2009)[28] [29]

Giddens regrette que *lifestyle* soit un terme qui puisse être « mal interprété » comme étant la problématique de seule une partie affluente de la population, puisqu'il est « repris dans la publicité et d'autres sources de promotion de consommation marchande » (Giddens 1991, p. 5).[30] En creux, on lit alors un paradoxe : la notion de style de vie émergerait de la haute modernité, dont « une des principales dimensions est le capitalisme » (*Ibid.*, p. 197). Puis, cette même notion serait « corrompue » dans la sphère publicitaire, pour générer artificiellement des styles de vie et « substituer » la réalisation de soi par la consommation (*Ibid.*, p. 197-198).

L'idée d'une « corruption » induit alors que Giddens considère que la notion style de vie aurait une origine et une fonction autre que son emploi dans l'économie de marché, et l'économie de marché ne serait qu'une cooccurrence (cf. la citation en note 27 et l'utilisation du mot « too/aussi »). Elle renverrait à l'idée qu'il puisse théoriquement exister une sorte d'habitus organique et originel, extérieur aux structures socio-économique. Or il semble que pour résoudre ce paradoxe il nous faille considérer que l'émergence de la notion d'un « style de vie », relève en fait dès le départ d'un fétichisme, et donc n'est pas extérieur à une *marchandisation* des productions sociales, et sa récence manifeste une avancée de cette marchandisation inhérente à l'organisation capitaliste de nos sociétés (Harvey 1989).

Le fétichisme est la redirection de son attention – et son désir – vers l'apparence extérieure de l'objet, et le voilement les conditions matérielles de production (*Ibid.*, p. 77). Ceci en fait un élément fondamental du système capitaliste, car il dissimule les rapports sociaux intégrés dans l'échange de marchandises :

> La forme valeur, la forme marchandise qui s'imposent comme des données simples et indépassables, occultent en réalité des rapports sociaux en se présentant comme la traduction catégorielle de rapports utilitaires entre les hommes et les choses. La conscience, qu'elle soit sociale ou individuelle, est ainsi enfermée dans un cadre rigide qui oriente et vicie tous ses mouvements. Elle tend par là même à réifier toutes les relations dans lesquelles elle est impliquée en mettant sous le sceau de l'immédiateté ce qui en réalité est socialement médiatisé. Je crois avoir un rapport immédiat avec l'autre, mais j'oublie que je le soupèse, que je le mesure à l'aune des rôles prévus par la société capitaliste. Je crois consommer de pures valeurs d'usage alors que je recherche des symboles sociaux dont ces valeurs d'usage apparaissent porteuses.

[28] « Consumption enables individuals to sustain a coherent lifestyle reflecting their self-identity. These approaches to the study of lifestyle thus argue that, 'engaging in a particular lifestyle no longer reflects our already existing status as members of a particular class, for example, but says something about who we – as *individuals* – have decided we want to be' (Sweetman, 2003, p. 529 original italics) ».

[29] Il faut préciser qu'elles nuancent ensuite la marge de liberté dont l'individu bénéficie dans ses choix, en intégrant la reconnaissance de l'effet structurant de l'habitus sur les choix individuels. Benson le note par exemple chez les participant·e·s, le fait de jardiner, de connaître les « produits du terroir » et démontrer ces connaissances et ce style de vie, notamment à d'autres Britanniques, est une manière de manifester un capital culturel, de la même manière que le choix du lieu de migration est un signe de distinction (Benson, 2011).

[30] « the term was taken up in adverstising and other sources promoting commodified consumption »

> […] Derrière les apparences de la réciprocité et de la complémentarité, derrière les échanges d'équivalents dans la sphère de la circulation des biens matériels et des valeurs symboliques, se manifeste un mécanisme de la distinction-opposition, de la domination et de la servitude sur lequel les individus marqués par l'individuation bourgeoise n'ont pas de prise. (Vincent 1973, p. 18-19)

Pensée en terme de fétiche, la notion de *lifestyle* mérite donc d'être étudiée au-delà des apparences pour faire apparaître ce qui sous-tend la migration. Je pose que la *lifestyle migration* est un fétichisme, dans le sens où elle implique des rapports marchands (consommations de divertissements, de produits immobiliers, de produits locaux, de services touristiques), dans lesquels sont voilés des rapports sociaux (mise en concurrence des territoires, folklorisation, [fierté des] appartenances identitaires, pouvoir de mobilité, pouvoir d'attractivité, pouvoir économique) derrière une représentation, notamment mythifiée, des espaces de migration et des autochtones. Ainsi posée, la migration n'est pas appuyée, entre autres, par le contexte de la globalisation, comme le posent O'Reilly et Benson (O'Reilly et Benson 2009, p. 3), elle *est* le processus. Plutôt qu'un changement culturel moderne, par la suite corrompu comme le poserait Giddens, l'émergence dans les années 1980 d'une préoccupation pour un style de vie, et des pratiques de consommation qui en découlent, manifeste l'expansion d'une logique de marchandisation, aux pratiques sociales et culturelles :

> La vie culturelle est souvent considérée comme étant extérieure plutôt qu'incluse dans la logique capitaliste. Les individus, dit-on, constituent leur propre histoire dans ces domaines de façon spécifique et assez imprédictible, en fonction de leurs valeurs et leurs aspirations, leurs traditions et leurs normes. Je tiens ces argumentaires pour erronés […]. […] s'il est en effet possible que le développement spéculatif dans ces domaines ne soit pas renforcé ou rejeté en fonction de la rationalisation a posteriori de la réalisation de profits, la profitabilité […] a depuis longtemps été impliquée dans ces activités, et le temps passant, la force de cette connexion a augmenté plutôt que diminué. *Précisément parce que le capitalisme est expansionniste et impérialiste, la vie culturelle dans de plus en plus d'aires est aux prises avec le système monétaire et la logique de la circulation du capital.* […] Partout où le capitalisme va, son dispositif illusionniste, ses fétichismes, et son système de miroir ne sont pas loin. (Harvey 1989, p. 344)[31]

Sweetman, que les auteures reprenaient dans une citation précédente, maintient le voile du fétiche, en induisant que c'est la pratique de consommation qui donne à voir ce que l'on a décidé d'être, et qui permet d'être ce que l'on a décidé. Or les questions qui se posent ici sont : pourquoi est-ce par les pratiques de consommation que l'on construit son identité individuelle ? Pourquoi la « consommation » d'espaces auparavant évités est à présent socialement acceptée comme amenant vers un style de vie désirable ? Et qu'est ce que ce type de construction implique dans les relations sociales ? Et finalement, pour répondre à ces deux questions, peut-on

[31] Cultural life is often held to be outside rather than within the embrace of this capitalist logic. People, it is said, make their own history in these realms in very specific and quite unpredictable ways, depending upon their values and aspirations, their traditions and norms. Economic determination is irrelevant, even in the famous last instance. I hold this argument to be erroneous […]. […] while it is indeed possible that speculative development in these latter domains would not be reinforced or discarded according to the post hoc rationalizations of profit-making, profitability […] has long been implicated in these activities, and with the passing of time, strength of this connection has increased rather than diminished. *Precisely because capitalism is expansionary and imperialistic, cultural life in more and more areas gets brought within the grasp of the cash nexus and the logic of capital circulation.* […] Wherever capitalism goes, its illusory apparatus, its fetishisms, and its system of mirrors come not far behind. Harvey, 1989, p. 344.

seulement penser la consommation comme une pratique sociale sans prendre en compte qu'elle implique, dans une logique de marchés des rapports sociaux de forces ?

Je propose donc que ces choix de migrations intégrants des styles de vie, ces désirs de réalisation de soi, où « ce qu'en tant qu'individu nous avons décidé d'être » pour reprendre les mots de Sweetman, sont induits et prescrits, pour la prospérité du marché, par les agents des marchés qui en bénéficient, en fonction des potentiels de consommation des individus et des conditions mêmes du marché. Ceci explique, je pense, la massivité et la récence du phénomène. La préoccupation pour un style de vie permet d'ouvrir de nouveaux marchés, et d'organiser de nouvelles formes de consommation.

Dans une perspective critique, sa récurrence dans les discours ne suffit pas à définir et analyser ce type de migration, puisque par la tautologie « les lifestyle migrations émergent d'une quête moderne pour un meilleur style de vie », on déplace l'attention sur ce qui doit être l'objet d'analyse : la reproduction et la répartition inégale des ressources dans un contexte migratoire.

Il ne s'agit pourtant pas ici de nier la réflexivité et l'agentivité des individus, leurs consciences d'être au monde, ni le fait qu'ils ne soient pas uniquement déterminés, y compris dans leur choix de migrer par les structures dans lesquelles ils évoluent. Dans les discours, comme Michaela Benson le souligne, des circonstances personnelles ont souvent orienté les migrant·e·s vers ce désir d'ailleurs. Mais, je pose que la réflexivité des individus n'est pas plus ou moins élaborée ou permise qu'auparavant. Ce qui change, c'est sa prise en considération comme d'un levier de consommation. L'émergence et le maintien d'un nouveau marché impliquent pour ses agents de susciter le même désir, d'orienter un même projet individuel, chez une multitude d'individus. Ceci explique pourquoi des destinations deviennent subitement massivement populaires (la France, l'Italie, puis l'Espagne, puis la Roumanie et la Bulgarie…).

Il ne s'agit pas non plus de postuler que les parcours de vie sur les lieux de migrations soient prédictibles et uniquement déterminés par cette logique capitaliste. Au contraire, on pourra voir que nombreux sont les tensions et paradoxes qui se révèlent chez les migrant·e·s entre leur intrication dans ces logiques et les motivations de leur migration, et la confrontation entre l'illusion et l'expérience. Pour Benson et O'Reilly, le terme de *lifestyle* permettrait de comprendre la complexité des trajectoires individuelles :

> En encapsulant cette forme de migration dans le terme lifestyle, nous déplaçons notre regard du mouvement en lui-même vers les choix de styles de vie faits avant et après la migration, et nous décentrons l'attention sur le mouvement en tant qu'évènement singulier. La migration initiale émerge alors comme l'objectif d'un voyage vers une meilleure façon de vivre (Benson, 2007). La lifestyle migration est donc intrinsèque aux trajectoires des individus, participant de

> leur projet individuel réflexif […] par lequel les migrant·e·s échappent au désenchantement en cherchant un style de vie alternatif. (Benson et O'Reilly 2009, p. 615) [32]
>
> […]
>
> Au centre de la conceptualisation de *lifestyle migration*, on trouve alors une inclination vers une analyse plus nuancée des circonstances individuelles […] et leurs influences sur les trajectoires des vies suite à la migration, tout en reconnaissant aussi qu'il y a divers prérequis historiques et matériels à cette forme de migration.[33] (*Ibid.*, p. 616)

Mais dans cette recherche, je pars du principe que ce qu'on peut appeler le global, le contexte, ou, plus précisément, les conditions matérielles et historiques, ne se réalise pas sur un niveau différent de celui de l'individu et du quotidien interactionnel. Soit, « qu'il n'existe pas de micro ou de macro » pour reprendre Monica Heller (2011, p. 40). Ainsi mon objectif sera également de restituer l'individualité, la complexité des parcours et dégrossir les traits dessinant les migrations britanniques. Et c'est le travail ethnographique qui aura pour but de restituer la complexité de ces parcours et mon objectif est d'identifier l'intrication de ces parcours dans des processus globaux. Ce regard ne doit pas découpler conditions globales et expériences individuelles, comme s'il s'agissait de contingences, mais les considérer comme les deux faces d'une même pièce. Les individus, aussi soulignées que soient leurs individualités, participent – d'une manière infiniment diverse — de dynamiques collectives.

Il me semble alors en effet prioritaire de continuer à nous pencher sur les conditions historiques et matérielles, pour éclairer nos explorations ethnographiques d'une part, mais également précisément pour ne pas encapsuler le phénomène migratoire et l'éloigner du système complexe duquel il émerge, de l'isoler d'autres dynamiques migratoires et des enjeux dans les lieux de migration.

Car, dernier élément de critique, et non des moindres, il me semble que parler de *Lifestyle Migration* masque également qu'une grande partie de ceux qui sont les *agents* de cette migration ne sont pas les migrant·e·s eux-mêmes, mais également les populations locales, élu·e·s, agents immobiliers ou particuliers, commerçant·e·s, membres d'association, ou toute autre personne impactant sur les réseaux socioéconomiques locaux. D'ailleurs, Benson et O'Reilly déplorent que, jusqu'à présent, l'impact de ce type de migration sur les destinations fût peu étudié.

Cette recherche a pour but de contribuer à y remédier. Mais cela implique de ne pas considérer les populations autochtones comme des spectatrices de la migration et de les inclure

---

[32] By encapsulating this form of migration within the term lifestyle, we shift the focus from the movement itself to the lifestyle choices inherent within the decision to migrate. In this manner, we replace migration in the context of the lives led before and after migration and draw attention away from the movement as a singular event. The initial migration therefore emerges as one point of the journey en route to a better way of life (Benson, 2007). Lifestyle migration is thus intrinsic to the lifestyle trajectories of individuals, a part of their reflexive project of the self […] whereby migrants escape disillusionment through seeking an alternative lifestyle. Studies. *Ibid*, p. 615

[33] Lifestyle migration, as a conceptualisation, thus holds at its core a commitment to a more nuanced insight into individual circumstances […] and their influence on the trajectory of lives following migration, while also recognising that there are various historical and material prerequisites for this form of migration. (*Ibid*, p. 616)

dans le spectre du champ de recherche sur ce type de migration, pour décentrer son regard du seul parcours des migrant·e·s.

1.2. Les mobilites privilegiees : vers une definition englobante d'un phenomene social emergeant

C'est en continuité des travaux de Vered Amit et de Sheila Croucher que j'inscrirai mon regard sur cette migration, en parlant de « Mobilités Privilégiées ». Le privilège repose sur une co-option : il s'autoattribut comme il se donne. Il peut revêtir diverses formes, et, comme le souligne Croucher, le privilège n'est pas absolu : pouvoir acheter une résidence en Inde ne préjuge pas d'une position socioéconomique dominante en Grande-Bretagne. Je propose d'ailleurs que cette relativité du pouvoir économique selon les espaces motive en partie ce type de migration. Le défi est donc d'embrasser les tendances partagées par ces contextes et populations (migrantes et autochtones) diverses.

On le verra il n'existe pas de frontières permettant de fermement distinguer les migrations privilégiées d'autres types de migration, et il est probablement possible de jeter des ponts avec de nombreux autres phénomènes de la globalisation. Mais c'est particulièrement avec la mobilité touristique qu'elle se confond par endroit. Le terme de mobilité tend à gommer la distinction entre le migrant et le touriste et à embrasser la flexibilité (notamment temporelle) des trajectoires étudiées. Je reviendrai par la suite, sur le choix des termes « migrant·e » et « migrations » pour objectiver le phénomène étudié dans cette recherche. Pour l'heure, ces derniers ne semblent pas incompatibles dans une tentative de définition du concept de mobilité privilégié, en six points.

1.2.1. Aux origines, le tourisme

Un des éléments les plus remarqués est donc le lien fort entre le tourisme et les mobilités privilégiées, au point que celles-ci floutent les catégorisations de touristes, résident·e·s secondaires, expatrié·e·s… et de migrant·e·s. Il a été observé par beaucoup que la migration privilégiée suit souvent et tout logiquement une expérience touristique préalable dans le lieu de migration ou aux alentours. Parfois, l'excursion touristique a été motivée par une exploration des possibilités de migrer. Certain·e·s participan·e·s rencontré·e·s pour cette recherche n'avaient jamais visité le lieu de leur résidence avant d'acheter, mais avaient visité d'autres régions rurales en France. Il est probable que certain·e·s ont eu le sentiment de connaître un lieu par la communication publicitaire, ou l'abondance d'articles et de reportages, ou par rapprochement à d'autres territoires connus.

Le choix de la destination convoque un imaginaire, voire un mythe, lui-même alimenté par des productions publicitaires et culturelles ayant pour but de valoriser les espaces ciblés, comme pour l'industrie touristique. Concernant les populations britanniques, c'est bien une histoire rurale spécifique qui a contribué au succès de l'idylle rurale Outre-Manche (cf. 1.3.). Il semble qu'en fonction des provenances géographiques et des liens historiques, notamment coloniaux, qui relient les espaces, les individus sont plus ou moins réceptifs à certains espaces et les médias contribuent plus ou moins à leur mythification.

Mais la définition des espaces dans le cadre de l'industrie du tourisme semble fortement imprégner les motivations (Williams et Hall 2000, p. 8). Aussi, dans l'optique de s'établir durablement, sinon de manière permanente, dans ces espaces, de nombreux·ses migrant·e·s décident de tirer profit du potentiel touristique de ces derniers (Croucher 2012, p. 5). Barou et Prado (1995, p. 183) observent par exemple très tôt la création d'établissements touristiques (terrains de golf, spas, gîtes et maisons d'hôtes), par les premiers migrant·e·s britanniques en Bretagne.

1.2.2. Provenances géographiques et sociales

Jusqu'à présent, il semble que toutes les recherches sur les mobilités privilégiées ont concerné des populations occidentales, Européennes ou Nord-Américaines. Ceci implique d'introduire potentiellement dans les recherches la problématique des rapports racisés, dans la constitution de réseaux sociaux et dans la compréhension des interactions sur les lieux de migrations, à l'instar des travaux de Sheila Croucher (Croucher 2011) sur des migrant·e·s Nords-Américains au Mexique, ou ceux de Michaela Benson (Benson 2013) sur ces mêmes populations au Panama. Un des aspects de l'enquête *Brits Abroad* de Sriskandarajah et Drew (2006) m'encourage par ailleurs à tisser un lien avec le retour dans le pays d'origine de certaines populations, à l'âge de la retraite, ayant migré dans des pays occidentaux, comme l'illustre le cas des Britanniques nés en Jamaïque et retournant s'y installer.

Il serait possible d'ajouter que dans certaines destinations telles le Sud de la France les populations migrantes sont principalement issues d'une classe moyenne aisée (Benson 2012). Et d'autres (Sriskandarajah et Drew 2006) observent que certaines destinations plus abordables, telle l'Espagne, sont devenues dans les années 2000 accessibles à des personnes aux revenus plus modestes, ayant bénéficié de l'accessibilité de l'emprunt en Grande-Bretagne, et/ou d'une revente de leurs biens immobiliers.

De par leur provenance, ces populations bénéficient souvent de fait (et parfois suite à une intervention politique, voir 1.2.6) d'un privilège en terme de mobilité, sous la forme de leur

passeport et des visas qui peuvent leur être octroyés en fonction de leur destination. Par ailleurs, je pose que les pratiques langagières peuvent également participer du privilège : ainsi les populations anglophones sont largement privilégiées, en principe, par le fait que l'anglais soit une langue supranationale. Ceci se trouve exemplifié dans une des affiches de la campagne publicitaire roumaine que j'évoquais plus haut. Dans une des affiches ayant pour but de susciter un désir d'y migrer chez les Britanniques, on peut lire :

Image 1 : Affiche de la campagne "Why don't you come over here ?". Source : Ghandul.info

Dans les faits, comme l'indique Mari Korpela en observant les Britanniques en Inde, et comme il en sera fortement question ici (Chapitre 3 et 5), l'anglais est rarement la langue qui permet de se socialiser amplement avec les populations locales. Par ailleurs, les « privilèges linguistiques », qui, j'en fais l'hypothèse à l'instar de Croucher (2012), participent au choix du lieu de migration pour une grande partie des migrant·e·s, s'incluent souvent dans une histoire, notamment coloniale et postcoloniale, qui sera nécessairement à prendre en compte dans une compréhension des mobilités privilégiées. Par exemple, Rachida Bousta (2007) documente une migration française au Maroc, et la migration britannique dans les espaces de l'ancien Commonwealth n'est pas non plus un hasard.

Dans cette définition large, il ne semble pas opportun de fixer un profil économique des migrant·e·s. Par exemple, en Grande-Bretagne la possession d'une maison n'est pas systématiquement le signe d'un véritable confort économique, et en Inde, les migrant·e·s Britanniques peuvent aussi bien être des jeunes actifs vivant de petits boulots précaires (Korpela 2010) que des retraités assurés à vie d'une pension plus ou moins élevée. Que

cela soit une affaire de « goût » et de « culture » (comme le souligne Michaela Benson (2012 ; 2011 ; 2010) dans une approche bourdieusienne (Bourdieu 1979)), ou de coût, le capital dont disposent les individus dessineront où et comment ils et elles vivent leur migration. Mais le privilège réside principalement dans le poids économique et politique des pays d'origine des migrant·e·s dans l'espace mondialisé.

1.2.3. La profitabilité en boussole

Migrer est un choix élaboré par les migrant·e·s, au regard d'une situation insatisfaisante dans leur pays d'origine et d'une potentielle amélioration des conditions de vie dans le pays de migration, comme le montrent les tenant·e·s de la *Lifestyle Migration*. Mais je propose de voir ces migrations comme s'inscrivant aussi dans une recherche de profit par les migrant·e·s, dans le cadre de l'achat d'un bien immobilier, ou d'un certain confort en terme de pouvoir d'achat. C'est l'idée centrale que les trajectoires des migrant·e·s ont dessinées par l'opportunité de bénéficier d'un privilège dans les nouveaux espaces en fonction de leur statut socioéconomique et géopolitique initial.

Il semble qu'une des conditions de la migration soit la possibilité d'une plus-value entre le lieu d'émigration et le lieu d'immigration, par exemple en revendant un bien en Grande-Bretagne, et en achetant bien moins cher une propriété plus grande en milieu rural. S'agissant des mobilités impliquant un achat immobilier, cette démarche est donc rendue possible par une mondialisation des marchés immobiliers, et par des politiques néolibérales amenant les individus à établir leurs propres stratégies entrepreneuriales sur les marchés, et impliquant une évaluation de la profitabilité des investissements sur tel ou tel territoire. Ceci expliquerait pourquoi les Britanniques sont particulièrement représentés au sein de ces mobilités : les politiques du logement en Grande-Bretagne dans la seconde moitié du vingtième siècle ont résulté, non seulement en un nombre élevé de propriétaires en Grande-Bretagne, mais également à une banalisation des activités de spéculation, et de transactions immobilières chez les particuliers (Harvey 2007a) encouragés par le secteur banquier par le développement de produits financiers flexibles et abordables (Bone et O'Reilly 2010). Jacques Barou et Patrick Prado notent que « Les Anglais ont la résidence plus mobile et l'argent plus fluide que leurs voisins français des couches moyennes équivalentes, à l'étonnement parfois des vendeurs » (Barou et Prado 1995, p. 183). Et les sociologues de souligner qu'à l'époque de leur recherche, un·e migrant·e sur deux avaient acheté sa maison dans l'optique de la revendre et sans pouvoir le chiffrer c'est un élément qui s'observe sur le terrain de cette recherche. En raison de cette intrication dans une stratégie de profit, les flux de migrations et les services affiliés semblent véritablement axés sur les

conjonctures économiques. La crise de 2007[34] a, par exemple, donné un grand coup de frein à l'émigration en provenance de Grande-Bretagne, comme on pourra le voir (cf. 1.5.1). Ceci explique pourquoi de nouveaux flux émergent subitement (Grande-Bretagne vers Bulgarie), quand d'autres s'amenuisent (Grande-Bretagne vers Bretagne).

Néanmoins, ces « calculs » ne sont pas allés sans certains paradoxes avec les postures de migrant·e·s « en quête de sens » et de l'authenticité présentée dans la mythification de ces espaces. Paradoxe que l'on retrouve bien souvent dans la condition de touriste, et que le regard ethnographique permet de souligner dans les trajectoires individuelles (Winkin 2001, p. 206-224). Et c'est pourquoi il est important de voir, au-delà des discours esquissant le désir d'un autre style de vie, pourquoi celui-ci a été suscité et quelles sont les conditions économiques de sa réalisation, au point de départ et au point d'arrivée.

Par ailleurs, la relativité du privilège est à prendre en compte, par exemple dans les travaux de Mari Korpela (2010), qui se penche sur des Occidentaux finançant leurs séjours réguliers en Inde, grâce à leurs revenus dans leurs pays d'origine. Être dans une situation confortable ici ne garantit pas d'échapper à la précarité là. On a vu par ailleurs que le choix des destinations dépend du capital culturel des individus (O'Reilly et Benson 2009), en corrélation avec les ressources dont ils disposent. On peut relever par exemple que dans leurs rapports *Brits Abroad*, Sriskandarajah et Drew (2006) parlent des expatriés aux États-Unis comme étant « les plus chanceux », au regard de la difficulté croissante d'y obtenir un visa. En fait, il s'agit très probablement de ceux qui sont le plus recherchés sur le marché du travail. Enfin, nombreux·ses sont les migrant·e·s britanniques, en France ou en Espagne et probablement ailleurs, étant dans une situation économique ou sanitaire critique, que cela soit des conséquences de la crise économique démarrée en 2007, d'un évènement personnel (maladie, divorce, décès), ou de la faillite d'une entreprise. Il est évident que ce type de migration, d'un isolement social, comme toute migration, est une prise de risque.

Cependant, les voyages de ces migrant·e·s, dessinent une géographie des dominations économiques, avec au point de départ des espaces concentrant les richesses et aux points d'arrivés, des territoires tournés vers un (re)développement : de la France au Maroc, de l'Allemagne à l'Afrique du Sud, de la Grande-Bretagne à l'Inde, l'Espagne ou la France rurale, etc. Le privilège réside dans le fait que la grande majorité n'était pas acculée au départ, mais a procédé

[34] À l'automne 2007, le cours de la livre par rapport à l'euro commence à s'éffondrer. Ainsi, de 1,48 € pour £1 en août 2007, on passe à 1,05€ pour £1 en décembre 2008. Entre 2009 et 2014, le taux reste plafonné autour de 1,20 €/£, et connaît encore quelques épisodes critiques, notamment en 2011. Ce n'est qu'en 2015 que l'on repasse la barre des 1,3 €/£. (INSEE 2015b) Les nombreux migrant·e·s britanniques touchant leurs revenus en livre sterling ont donc été sévèrement touchés par cette dévaluation.

à un choix délibéré, en fonction, notamment, du poids économique dont ils disposent dans le lieu de migration.

1.2.4. Temporalités flexibles

La pérennité de ces migrations reste incertaine. Si pour beaucoup il s'agit de s'installer pour de bon, pour d'autre la migration suit une temporalité plus flexible. Certains migrant•e•s sont par exemple des expatrié•e•s intermittent•e•s, que cela soit parce que leur résidence à l'étranger est saisonnière ou parce qu'une activité professionnelle est maintenue dans le pays d'origine. Karen O'Reilly observe par exemple certains Britanniques travailler en semaine en Grande-Bretagne et vivre en Espagne le week-end. Sur mon terrain, j'observe également des retours fréquents et assez longs en Grande-Bretagne. Certains envisagent également des retours définitifs, pour des raisons financières, ou de santé physique ou morale, ou des relocalisations dans d'autres destinations, comme le Portugal. En cela, ces migrations, éphémères et flexibles, s'inscrivent dans un contexte de postmodernité (Harvey 1989, p. 291) et ceci participe à la difficulté de les distinguer des flux touristiques (Williams et Hall 2000). Ceci montre que les opportunités de plus-value sont constamment réévaluées par beaucoup de migrant•e•s en fonction de leur satisfaction dans leurs nouveaux espaces.

Néanmoins, si le retour dans le pays d'origine est souhaité, il n'est pas systématiquement envisageable. La crise économique aura surpris de nombreux•ses Britanniques s'étant par exemple installés en France ou en Espagne. On relève alors dans certains médias la difficulté de revendre les biens immobiliers achetés, et le coût d'un retour en Grande-Bretagne. Tel que je peux le lire sur les forums et entendre dans certaines discussions, parfois la décision de migrer a été prise dans la précipitation. Séduits par l'opportunité immédiate, tous n'ont pas réalisé l'ampleur de l'engagement. Ici encore apparaîtra la relativité du privilège : si certains possèdent les ressources nécessaires pour se maintenir en mobilité, d'autres peuvent voir l'expérience migratoire comme un piège qui se referme.

1.2.5. Transnationalisation des espaces

Comme il fut détaillé dans le point 1.2, ces migrations ont éclaté grâce aux structures de la société de réseau (Castells 1996) et la compression spatiale et temporelle imprimée par le capitalisme. La mobilité des capitaux aura facilité les transactions, le développement des transports aura rétréci l'horizon spatial, le développement des télécommunications aura facilité la circulation des informations, des publicités et autres produits médiatiques diffusant les mythes nécessaires au désir de migrer. Mais également les télécommunications auront permis de

maintenir une proximité sociale avec les communautés d'origine des migrant·e·s, tel que le réseau familial, et également avec les institutions du pays d'origine, ne serait-ce que par les services en ligne (banques, caisses d'allocations et de retraites, etc.). Ainsi, sur ces terrains, rares sont les migrant·e·s en rupture totale avec leur pays d'origine, et j'ai déjà souligné le caractère transnational de ces migrations à l'instar de Ferbrarche (2011) et Croucher (2012). Il semble qu'un trait particulier de ces migrant·e·s est qu'ils continuent à jouir de leur citoyenneté d'origine dans ces nouveaux espaces.

1.2.6. Organisation locale de la mise en concurrence des territoires

S'il est un aspect qui ne semble pas encore avoir été aussi approfondi concernant les migrations, ce sont les aménagements locaux effectués pour favoriser ou pérenniser les migrations privilégiées. Je pose que, ces migrations sont soutenues par des stratégies locales de développement économique. Si ces espaces sont attrayants, car ils permettent aux migrant·e·s de bénéficier d'une plus-value, les autochtones et institutions locales ont également espoir de profiter de cette circulation de capitaux sur le territoire. Ainsi Benson et O'Reilly (2009) évoquent qu'au Panama et au Costa Rica, les États-Uniens souhaitant s'y installer pour leur retraite ou pour monter une entreprise bénéficient d'une procédure administrative facilitée. Et ceci sera particulièrement illustré dans le cinquième chapitre, sur le terrain choisi ici, les instances politiques locales et des autochtones tendent à faciliter l'installation de Britannique. Par le biais de la communication territoriale et l'offre de service, je pose que les territoires entrent en concurrence dans l'optique de se positionner sur ce marché que sont les migrations privilégiées. Sur d'autres terrains, les éléments facilitants ces mobilités peuvent être moins directe ou explicites, mais il y a fort à parier que les structures économiques et politiques sont le plus souvent en faveur de ces installations.

1.3. Le mythe rural britannique

Une des dimensions qui a traversé les analyses des discours et des interactions proposées dans cette recherche est la prise en compte d'une certaine représentation de *l'authenticité* des milieux ruraux et paysans en France et en Grande-Bretagne. Au-delà de leurs impacts sur le plan interactionnel, ces représentations sont par ailleurs essentielles à appréhender pour comprendre les motivations des migrant·e·s britanniques à s'installer dans les campagnes françaises. Jacques Barou et Patrick Prado sont les premiers à avoir identifié la représentation d'une idylle rurale (1995, p. 36) véhiculée en Grande-Bretagne depuis le XVIIIe siècle, qui se trouve alors renforcée par son contraste avec les mutations écrites plus haut à partir des années 1980 (cf. 1.1).

De par son histoire industrielle précoce, la Grande-Bretagne, et plus particulièrement l'Angleterre, se distinguent des pays agrariens du continent européen. Le rural paysan y est véritablement associé à une période préindustrielle, ou à l'Europe continentale :

> La campagne anglaise devient une industrie, au profit des grandes filatures, tandis, comme l'écrit Marx, que l'enclosure organise après 1760 le nouveau paysage — souvent magnifique — de la nature anglaise. Elle se transforme peu à peu en une sorte de parc paysager qui brille particulièrement dans le jardin anglais, exclusivement parcouru par l'aristocratie traditionnelle et surtout par la bourgeoisie nouvellement enrichie. L'homme rural n'y a guère de prise, l'homme de la ville n'y a plus de racines, et ce qui reste de ruralité devient dans l'inconscient anglais comme le signe même de l'altérité, avant de devenir celui du rêve perdu. (*Ibid.*, p. 50)

Au XIXe siècle, le monde agricole anglais s'effondre définitivement alors que la Grande-Bretagne permet la libre importation des produits agricoles internationaux. Cette crise agricole de 1880 va mener de nombreux·ses paysan·ne·s à grossir les rangs, non seulement des usines, mais également des bateaux en partance pour le Canada ou l'Australie, générant une des premières vagues d'émigration (*Ibid.*, p. 52). L'acquisition et le maintien d'une propriété en milieu rural deviennent très tôt en Grande-Bretagne le privilège des *landlords* et de la bourgeoisie émergeant du développement industriel. Manuel Castells en observe les répercutions actuelles, en comparant cette situation à celles d'autres pays européens où la bourgeoisie s'approprie principalement une identité et une histoire urbaine, conduisant à la gentrification des centres urbains en Europe. Cette tendance est limitée au Royaume-Uni, « où la nostalgie de la bourgeoisie dans la campagne se traduit par des résidences cossues dans les banlieues des métropoles, et parfois par une urbanification de charmants villages historiques aux abords de grandes villes ». (Castells 1996, p. 402)[35]

Les campagnes anglaises se sont urbanisées et les territoires les plus préservés de cette urbanisation ne sont restés qu'à la portée d'une élite aristocratique ou bourgeoise.

> Aujourd'hui, en dehors des zones de petites exploitations montagnardes du nord de l'Angleterre, une bonne partie de la terre est devenue la propriété des groupes d'affaires et des compagnies d'assurance, et se gère dorénavant à la City. Le rural est essentiellement maîtrisé par l'urbain. (Barou et Prado 1995, p. 53).

La paysannerie s'est donc effacée de l'espace rural, devenu un *paysage* maîtrisé par les classes dominantes, et un rêve inaccessible pour les autres. Il est alors aisé de comprendre, que, comme le montre Michaela Benson (Benson 2011, p. 149), migrer et construire sa légitimé dans les campagnes pour des individus de la classe moyenne, peut participer d'une stratégie de distinction au sein d'une classe.

En France, la révolution industrielle fut plus tardive et eut un impact moins radical sur les campagnes. C'est seulement au milieu du XXe siècle, lorsque le secteur tertiaire s'est développé,

[35] « This trend is limited in the case of the UK where the nostalgia of the gentry in the countryside translates into up-scale residence in selected suburbs of metropolitan areas, sometimes urbanizing charming historic villages in the vicinity of a major city. » (Castells, 1996, p. 402).

que les milieux ruraux ont définitivement été désertés. Les territoires les plus éloignés des centres urbains se sont trouvés dévalorisés, les prix du foncier s'y sont alors effondrés jusque dans les années 80 (Barou et Prado 1995, p. 48).

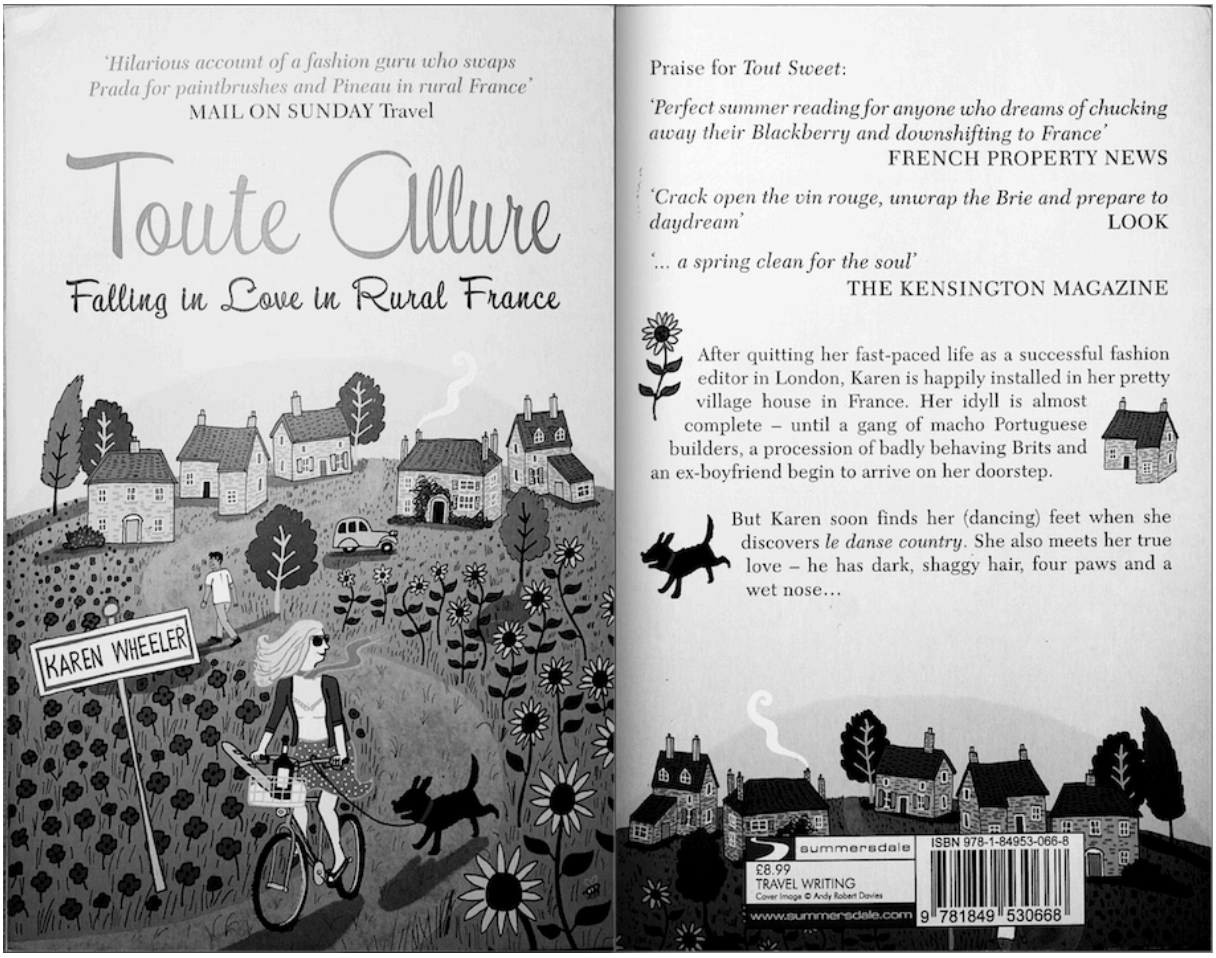
Ce décalage entre l'évolution des campagnes anglaises et les campagnes françaises et italiennes a donné lieu à une représentation romantique de ces dernières dans les productions culturelles outre-Manche, dès le XVIIIe siècle. Le *Voyage Sentimental* de l'Irlandais Laurence Sterne en 1768 inaugure un thème littéraire majeur : le récit d'une expérience dans les campagnes, principalement françaises. Si le livre de Sterne ne s'inscrit pas encore dans un courant naturaliste, les ouvrages qui feront suite laisseront peu à peu place aux paysages au détriment des autochtones (*Ibid.*, p. 103).

Ce thème s'actualisera en 1989, alors que l'émigration britannique n'en était qu'à ses prémisses, dans le livre au succès retentissant, *A Year in Provence* de Peter Mayle. Le livre est reconnu pour avoir suscité en Grande-Bretagne un engouement sans précédent pour l'émigration en France (*Ibid.*, p. 27). Dans ce récit d'une expérience migratoire dans les campagnes provençales, la caractérisation des autochtones y est à la fois caricaturale et bienveillante. Peter Mayle met en avant également un inconfort vis-à-vis du comportement de certains migrant·e·s et touristes britanniques dans les lieux de migration. L'adaptation du roman à la télévision par la BBC, encore un peu plus caricaturale, marquera la déclinaison de cette thématique en des productions médiatiques diverses, populaires et foisonnantes depuis l'explosion de ce type d'émigration dans les années 2000 (Sriskandarajah et Drew 2006). En témoignent des films (comme *The Good Year* (2006)), des émissions de « Télé Réalité » (*Little England,* depuis 2011), et une offre pléthorique de blogs, articles de journaux, et de romans ou mémoires inspirés de l'expérience de Britanniques en France rurale[36]. Pour décrire brièvement ces productions, le paysage y est un des personnages principaux, à travers des descriptions extatiques de la nature, ou des petits villages de France. Il s'agit généralement de l'histoire d'un parcours initiatique de Britanniques fortement individualisés par rapport à leurs compatriotes, qu'ils ou qu'elles soient touristes ou migrant·e·s. Les autochtones y sont clairement des gens « simples », représentants d'une authenticité rurale, ayant un caractère gentil et bourru, comme cela se reflète sur la couverture de *A Year in Provence* (Image 2). Dans les productions les plus caricaturales la mise en scène de cette simplicité peut-être relativement condescendante, dans sa mise en opposition à la modernité, et souvent l'excentricité, des migrant·e·s britanniques, eux/elles-mêmes dépeint·e·s le plus souvent de manière stéréotypée et caricaturale. Sur la couverture de *Toute Allure* (Image 3) sont mis en scène l'élégance de

[36] On peut citer par exemple la série *Tout…* de Karen Wheeler, *A la Mod* de Ian Moore, *Head over Heels in France* de Samantha Brick, la série *Serge Bastarde* de John Dummer, *Grape Expectations* de Caro Feely, *Bon courage les Anglais* de Peter et Katerine Wakefield, etc.

Image 2 : Première de couverture de A Year in Provence

Image 3 : Première et quatrième de couverture de Toute Allure



l'héroïne londonienne et l'environnement bucolique de la France rurale. En général, ces histoires sont des comédies ironiques, alliant parfois une romance, tirant parti des incompréhensions et des décalages socioculturels pour rythmer le récit de situations comiques ou romanesques. De l'émission *Little England* aux romans de Karen Wheeler, ce ton désuet et la romantisation de l'expérience migratoire, nous dépeint la migration comme une aventure amusante, avec toujours l'idée qu'elle est réussie seulement si les héros réussissent à se lier d'amitié avec des personnages archétypiques de la communauté d'accueil. À titre d'exemple, les dernières pages de *A Year in Provence* témoignent du ton général de ce type de productions. Avant ce passage, Peter Mayle et son épouse constatent le jour de Noël qu'ils n'ont plus d'électricité dans la cuisine :

> Traduction du passage[37] : C'est dans ces moments quand l'estomac est en crise que les Français déploient le côté sympathique de leur nature. Parlez-leur de problèmes de santé ou de ruines financières, soit ils en riront, soit ils compatiront poliment. Mais si vous leur dites que vous êtes en pleine misère gastronomique, ils seront prêts à remuer ciel et terre, voire à réarranger des tables de restaurants pour vous aider.
> Nous appelâmes Maurice, le chef de l'Auberge de Loube à Buoux, et nous lui demandâmes s'il n'y avait pas eu de désistement. Non. Toutes les tables étaient réservées. Nous expliquâmes notre problème. Il y eut un silence horrifié, et puis : « Vous allez peut-être devoir manger dans la cuisine, mais venez quand même. On s'arrangera. » […]
> Nous mangeâmes longtemps et bien, et parlâmes des mois qui s'étaient écoulés comme des semaines. Il y avait tant que nous n'avions pas vu et fait : notre français était resté un mélange de mauvaise grammaire et de jargon de bâtisseur ; nous avions réussi, on ne sait comment, à manquer le festival d'Avignon, la course d'ânes à Goult, la compétition d'accordéons, la sortie familiale des Faustin en août, le festival des vins à Gigondas, le concours canin de Ménerbes, et une grande partie de ce qu'il s'était passé dans le monde extérieur.

Les premiers paragraphes traduits ici reproduisent certains stéréotypes sur la « nature » française, et le dernier paragraphe liste les activités que le couple n'a pas eu le temps de faire après un an de vie en Provence, dessinant une multitude d'opportunités de divertissement pour l'année à venir. Soulignons ici que c'est généralement dans les régions du sud de la France et de l'Italie qu'est planté le décor de ces productions néo-romantiques. Ils ont ainsi été les premiers espaces à voir affluer des populations britanniques « hors saison » (cf. 1.5.1).

L'idylle rurale est donc un thème récurrent, et vendeur, dans l'environnement médiatique britannique. O'Reilly et Benson (O'Reilly et Benson 2009), à l'instar de Barou et Prado (1995),

[37] Citation originale : « It is at time like this, when crisis threaten the stomach, that the French display the most sympathetic side of their nature. Tell them stories of physical injury or financial ruin and they will either laugh or commiserate politely. But tell that you are facing gastronomy hardship, and they will move heaven and earth and even restaurant tables to help you. We telephoned Maurice, the chief at the Auberge de Loube in Buoux, and asked him if there had been any cancellations. No. Every seat was taken. We explained the problem. There was a horrified silence, and then : »You may have to eat in the kitchen, but come anyway. Something will be arranged. » […] We ate long and well and talked about the months that had gone as quickly as weeks. There was so much we hadn't seen and done : our French was still an ungainly mixture of bad grammar and builder's slang ; we had managed somehow to miss the entire Avignon festival, the donkey races at Goult, the accordion competition, Faustin's family outing to the Basses-Alpes in August, the wine festival in Gigondas, the Ménerbes dog show, and a good deal of what had been going on in the outside world. » Peter Mayle, *A Year in Provence*, pp. 206-7.

soulignent que la prégnance de cet imaginaire chez les migrant·e·s est déterminante dans leurs choix de traverser la manche et dans leur appréhension d'un nouvel espace.

> […] la construction sociale et matérielle de lieux spécifique offrant une façon de vivre alternative est cruciale ; c'est ce qui explique la destination choisie, révélant le rôle de l'imagination, du mythe et du paysage dans la décision de migrer. (O'Reilly et Benson 2009, p. 3)[38]

Les participant·e·s à ma recherche ne se distinguent pas de ceux de Barou et Prado (1995), Ferbrache (2011) ou Benson (2011) sur ce plan. D'une manière générale, c'est la recherche d'une « authenticité » perdue qui attirera massivement les Britanniques en milieu rural breton. Partir pour retrouver la simplicité rurale. Mais on le verra, la migration est pourtant rarement une affaire « simplement » réglée, et la renégociation de certains préconçus sur l'expérience migratoire se révélera un être un enjeu majeur dans le cadre d'une socialisation sur les lieux de migration. L*'authenticité* semble rester évidemment un argument commercial décisif dans l'approche d'un public touristique britannique (cf. 1.4.4 et 5.3) et dans l'établissement d'un marché immobilier Franco-Britannique. Ceci ce trouve illustré par exemple dans les mises en scène et descriptions des biens que l'on peut lire dans le magazine *French Property News* (Barou et Prado 1995, p. 32-34), et dans de nombreux autres sites et revues spécialisées dans la vente immobilière. Le calme, la nature environnante, l'ancienneté d'un village ou la petitesse d'un hameau sera le plus souvent mis en avant. Un effet médiatique en boule de neige participera à asseoir l'idylle bucolique française outre-Manche et constituer une sorte de fantasme collectif. Ces divers éléments composent un seul et même univers médiatique, comme peut en témoigner le commentaire de *French Property News* sur la quatrième de couverture de *Toute Allure* (Image 3). Cette « porosité des genres publicitaires », pour reprendre une formule de Catherine Bertho-Lavenir et Guy Latry (Bertho-Lavenir et Latry 2007), est un élément fondamental sur le terrain observé, et participe au succès collectif de l'idylle rural.

On observe plus récemment que dans le contexte de crise, les situations économiques parfois difficiles dans laquelle se trouvent certains migrant·e·s, et le désenchantement de l'expérience migratoire, deviennent de plus en plus un sujet médiatique en Grande-Bretagne, ainsi que dans certaines productions littéraires. Ce traitement médiatique est donc parfois l'occasion de déconstruire le mythe rural, dans une période où le flux de migration vers la France a nettement freiné et où le marché s'avère moins fructueux qu'il ne pouvait paraître[39].

---

[38] Ma traduction : « … the material and social construction of particular places offering an alternative way of living is crucial; this is what explains the exact destinations chosen, revealing the role of imagination, myth and landscape within the decision to migrate ». Benson et O'Reilly, 2009, p. 3

[39] Exemples parmi d'autres : Rawstorne T, le 24 février 2009, « Au revoir le dream... British expats in 'Dordogneshire' are now desperate to come home as the credit crunch hits France » *Daily Mail*, URL : http://www.dailymail.co.uk/property/article-1151294/Au-revoir-le-dream--British-expats-Dordogneshire-desperate-come-home.html ; Kirby E.J., le 6 août 2013, « Rural France: A tale of two villages », *BBC News*, URL : http://www.bbc.co.uk/news/world-europe-23586037?print=true ; Brick S., le 14 avril 2012, « Channel Hoppers :

1.4. IMAGINAIRES, LANGUES ET DEMOGRAPHIE : LE CONTEXTE RURAL BRETON

1.4.1. La terre, la nation et la région

Il nous faut à présent nous questionner sur les représentations des milieux ruraux en France et en Bretagne. C'est dans son opposition à la ville, et donc suite à l'urbanisation que la notion d'espace rural commence à émerger après la Révolution. Dans la construction de cette opposition dans l'imaginaire collectif, les espaces ruraux – et leurs acteurs paysans — sont les garants d'une authenticité dès lors que les espaces urbains émergent comme les tenants de la modernité. Cet imaginaire alimente la construction et la légitimité de l'espace national français, sous l'Empire, constitué de ses provinces, elles-mêmes caractérisées par les qualités ou défauts qui leur sont attribués au gré des époques, mais toujours liées à leur ruralité (Bertho 1980). Les milieux ruraux lient les identités régionales et nationales à la terre, par la pratique agricole et l'organisation des espaces naturels. Dans l'imaginaire romantique qui a servi de terreau à l'émergence des nationalismes, les campagnes inscrivent donc la nation dans une tradition de longue date et l'établissent comme entité naturelle et organique (Heller 2005, p. 323). Aussi, Barou et Prado notent la prégnance du rapport à la terre dans la notion de nationalité, et la mettent en lien avec cet encrage dans les espaces ruraux, et d'ajouter : « Notre droit de la nationalité se définit avant tout comme un jus soli, un droit du sol. » (Barou et Prado 1995, p. 11).

Dans son compte-rendu de la constitution et des rôles des imaginaires ruraux bretons, le travail de Catherine Bertho (Bertho 1980), dont le titre, *L'Invention de la Bretagne*, épingle l'idée d'une construction :

> la chronologie, le mode de formation, les fonctions assurées par l'image de la Bretagne s'inscrivent dans des évolutions sociologiques, politiques et esthétiques nationales dont on peut suivre la chronologie sur près de deux siècles. (Ibid., p. 45-46)

En effet, l'auteure note que la « personnalité provinciale » de la Bretagne n'est pas objectivée ou représentée avant le XVIIIe siècle. Elle n'est alors qu'une localité, et l'histoire qu'on lui écrit est celle des successions seigneuriales.

> C'est sous la plume des administrateurs et des savants de la République, du Consulat et de l'Empire que se structure pour la première fois la notion de personnalité provinciale à partir de quatre éléments associés : une civilisation rurale, saisie essentiellement à travers ses signes extérieurs (les costumes, coutumes, rites et superstitions... du folklore), une race, une langue et un paysage. (*Ibid.*, p. 47)

L'objectif des premiers temps postrévolutionnaires est de poser « le peuple en sujet de l'histoire », puis pour les premiers administrateurs, il s'agira de comprendre ce territoire identifié

How our French Dream Became a Nightmare », *Daily Mail*, URL : http://www.dailymail.co.uk/home/you/article-2128357/How-french-dream-nightmare.html

comme celui des chouans pour plus d'efficacité politique (*Ibid.*, p. 49). Élément qui aura son importance dans la suite de cette recherche, l'historienne relate que la langue bretonne « surgit aussi sous la plume des administrateurs comme élément fondamental de la culture rurale et comme obstacle politique à la pénétration d'une autre culture : la leur » (*Ibid.*, p. 50). Dans ces productions, Catherine Bertho note que *«* Le Breton s'identifie au rural Breton à l'exclusion du noble ou de l'urbain en même temps que se forme une image provinciale fondée sur la culture rurale, prise comme un ensemble précis de légendes, de superstitions et de coutumes particulières *»* (*Ibid.*). Sous la Restauration, les objectifs politiques du travail anthropologiques disparaissent pour tendre vers le folklorisme. Au XIXe siècle, on commence alors à patrimonialiser les pratiques rurales, et à les considérer, non comme des éléments dynamiques et évoluant au même titre que les pratiques urbaines, mais comme des « trésors » du passé à documenter, et préserver de la modernité (*Ibid.*, p. 47). Cette entreprise, non dénuée d'un certain rousseauisme, sera celle des linguistes et des premiers ethnologues.

Au début du XIXe l'offre et la demande d'ouvrages sur la Bretagne explosent, et Bertho de noter « l'érudition n'est qu'une version de la prise en charge de la gestion des affaires et la bourgeoisie, surtout, s'y adonne avec passion » (*Ibid.*, p. 48). L'auteure montre que les contributions aux représentations de la Bretagne ne sont pas, loin de là, le seul fait d'une élite bourgeoise et urbaine, pour ne pas dire Parisienne. Les auteurs bretons, qu'ils soient républicains ou qu'ils tendent vers la revendication de la souveraineté bretonne, contribuent à alimenter certains stéréotypes de la Bretagne, notamment pour ces derniers comme d'un territoire pieux. Leur structuration politique aura comme stratégie de maintenir les locuteurs bretons hors de « l'air des villes » corrompu. Dans la seconde moitié du XIXe et au tournant du XXe le stéréotype breton se caractérise par trois éléments : le régionalisme accentue l'idée d'une population qui s'entête à rester spécifiquement éloignée de la modernité ; le début du tourisme fait émerger l'idée d'un paysage, où les hommes, s'ils ne sont absents, sont vêtus de leurs costumes traditionnels ; l'exode des paysans bretons vers les villes fait émerger l'image, féminine, de la naïve Bécassine, des chansons de Théodore Botrel et d'une Bretagne « en bibelot » et en faïence de Quimper (*Ibid.*). Les consommateurs de cette dernière imagerie semblent être ces nouveaux déracinés, et Bertho d'ajouter :

> Tout se passe comme si la représentation de leur civilisation d'origine ainsi offerte aux provinciaux déracinés était juste assez proche de la réalité pour leur permettre de penser ce déracinement et juste assez dérisoire pour décourager toute valorisation d'un monde qu'il faut quitter.
>
> […]
>
> C'est à leur [*les ouvriers urbains et la toute petite bourgeoisie*] exemple que les ruraux Bretons, à mesure qu'ils accèdent à la culture nationale, adoptent comme célébration de la culture bretonne le fatras de meubles, bibelots et chansons de Théodore Botrel qui en étaient la

> représentation déformée. La boucle est alors bouclée. La représentation de la culture rurale devient la nouvelle culture rurale. (*Ibid.*, p. 62)

La fixation des stéréotypes de la Bretagne et de sa composante rurale qui s'est opérée alors nous amène à les rencontrer de manière très actuelle et y compris chez les habitants de la Bretagne, que cela soit dans « l'humour ethnique » (Le Coadic 2012), ou dans l'émergence d'un marketing territorial (cf. 1.4.4 et 5.3).

Néanmoins, « la nouvelle vague bretonne », démarrée à la fin des années 1960, participe à l'identification et la légitimation de la région sur le plan national d'abord et international ensuite. Cette nouvelle vague s'est appuyée sur le succès populaire, dans et hors la Bretagne de musiciens tels qu'Alan Stivell, et remets les origines celtes de la Bretagne au cœur de la définition identitaire, en faisant un élément de fierté. Le Festival Interceltique de Lorient, qui ne cesse de croître en fréquentation et en médiatisation chaque année, est l'illustration du succès de la célébration d'une ethnicité, partagée par les « *nations celtes* » et les « *diasporas celtes* »[40]. La dimension rurale de la Bretagne n'est pas spécifiquement soulignée dans le cadre de cette celtitude, et c'est plutôt la mer qui sera un élément fondamental du décor, et qui s'accordera avec la construction d'une image de marque pour le tourisme (cf. 1.4.4).

Pourtant, la campagne bretonne n'a pas été — et n'est toujours pas — isolée de la modernité. Si sa manifestation la plus marquante fut l'exode, le développement des réseaux routiers, l'industrialisation et les avancées technologiques ont aussi bouleversé les campagnes. Et bien que le réseau social continue de se structurer autour de l'entité communale, les hameaux se sont désenclavés à mesure que les foyers acquéraient une voiture, les associations proposant des activités sportives, éducatives et culturelles se sont multipliées, l'apparition des enseignes de grande distribution a offert des opportunités de consommations similaires à celles que l'on trouve en périphérie des centres-villes — affaiblissant les lieux de sociabilité que sont les commerces de proximité des bourgs —, les usines du secteur de l'agroalimentaire ont connu un boom, jusqu'au milieu des années 1990. L'agriculture y est devenue principalement intensive, et les travailleurs et travailleuses ne sont plus tant dans les champs que dans les usines, les bureaux, les zones commerciales ou des centres hospitaliers. L'écart entre le stéréotype et le vécu de la ruralité bretonne peut être grand en fonction de qui l'on y rencontre. Le vieillissement d'une population n'est pas pour autant synonyme d'une fixation des cultures et des pratiques. Alors, j'encadrerai ces descriptions de Ronan Le Coadic de guillemets prudents :

> Au cœur de la Bretagne intérieure, on rencontre aujourd'hui des paysans âgés qui, non seulement ne s'expriment généralement qu'en breton ou en gallo, mais dont tout le mode de vie paraît en décalage par rapport à la société englobante. Ils vivent en quasi-autarcie sur leur

[40] Au rang des « nations celtes » participant au FIL se trouvent l'Irlande, l'Écosse, le Pays de Galles, la Galice, les Asturies, la Bretagne et la Cornouailles. Consulté sur le site du Festival Interceltique de Lorient : http://www.festival-interceltique.com/festival/nations-celtes.cfm

> ancienne petite exploitation, se nourrissant presque exclusivement des produits de la ferme. Ils limitent leurs achats au minimum, n'utilisent en général que de modestes matériels de culture, car ils ne se sont pas endettés pour moderniser leur exploitation. Leur façon de marcher et leurs gestes, caractéristiques de leur milieu, sont inimitables ; de même que leurs pas de danse, dans les festoù-noz, ou leur façon de chanter, voire même de parler. Leur univers de valeurs n'est plus celui de leurs parents, mais il n'est pas non plus tout à fait celui de la société environnante. Le sens de beaucoup de comportements « modernes » leur échappe. (Le Coadic 2003, p. 374)

Bien qu'il s'agisse effectivement d'un nombre non négligeable de résidents de la Bretagne intérieur, il faut souligner que ces individus ne composent pas l'essentiel de la population actuelle qui y réside, ou du modèle agricole actuellement répandu, et ne peuvent être présentés comme un archétype de la Bretagne intérieure aujourd'hui. Par ailleurs, à travers les mots choisis ici, probablement pour la formule, il semble se dégager une certaine désuétude attendrie, où l'on archive déjà des pratiques décrétées « inimitables ». Mais ne sont-elles pas plutôt *inimitées* ? Et le sens de la modernité *échappe*-t-il véritablement à ces individus, où n'est-ce pas tout simplement un positionnement de leur part ou l'effet d'une contrainte économique que de ne pas s'être « modernisés » ? D'ailleurs, l'auteur de nuancer quelque peu, en montrant comment l'image du paysan s'intègre dans un mythe :

> Peut-on dire de leur mode de vie qu'il est caractéristique de la culture bretonne « authentique » ? Oui et non. Oui, parce qu'il bénéficie de la légitimité de la reproduction, voire du mythe de la pureté. Non, pour deux raisons apparemment contradictoires. D'une part, l'héritage culturel qu'ils préservent est très circonscrit : celui d'un terroir, et non pas celui de « la » culture bretonne. D'autre part, leur façon de vivre n'est pas spécifiquement bretonne, elle est universelle : ils se comportent avant tout en paysans. (*Ibid.*)

Il apparaît donc que c'est toujours « dans les terres », représentées reculées de l'urbain, qu'est identifié une authenticité de la Bretagne, parce que le modeste paysan breton décrit ici, sans qu'il ne le revendique, est la figure métonymique d'une identité régionale construite sur une histoire de dominé. Qu'importe le fait, comme Ronan Calvez (2012) le note, qu'au sein de la société rurale bretonne, il y ait toujours existé une petite et une grande bourgeoisie, et une noblesse. Et qu'importe le fait que, sur ces territoires aussi, la modernité a bouleversé les structures sociales et économiques. La paysannerie et l'imagerie d'une ruralité quasi archaïque semblent plus à même de justifier l'existence de l'identité régionale en l'inscrivant dans un naturalisme. Et ceci masque potentiellement les « intérêts » actuels (Simon et Le Gall 2012) de la reconstruction de cette identité authentique, parfois tintée, au gré des objectifs, de modernité.

1.4.2. Les pratiques langagières en milieu rural

Ces zones rurales au centre de la Bretagne se trouvent exactement entre les pôles principaux des deux aires linguistiques et culturelles historiques identifiées en Bretagne : la Basse-Bretagne à l'ouest, aire brittophone, et la Haute-Bretagne, aire gallophone. Le breton et le gallo

sont reconnus comme deux langues régionales par le conseil régional et font l'objet de politiques linguistiques, étant devenus des langues minoritaires au profit des pratiques francophones.

Si le breton est fortement identifié en tant que langue, ce n'est que récemment que le gallo s'affranchit pour certains acteurs du statut de patois et qu'il est ciblé par des politiques linguistiques et une revendication par le biais de pratiques associatives. Les locuteurs de gallo, eux-mêmes, n'identifient pas systématiquement ces pratiques langagières comme institutionnellement reconnues et légitimes. Jusqu'à tout récemment, les politiques linguistiques de la Région ne démontraient pas une volonté d'étendre la pratique gallophone à la pratique institutionnelle. On pouvait lire en creux la différence de traitement en matière de politiques, qui visaient la « transmission de la langue bretonne et de sa présence dans la vie sociale et publique ainsi qu'en faveur de la préservation du gallo » (Document du Conseil Régional de Bretagne édité en 2004, cité par Calvez 2012), et aux détails, on comprennait que le bilinguisme institutionnel par défaut est breton-français (Conseil Régional de Bretagne 2012, p. 74). Aussi les signalisations bilingues breton-français qui sont implantées dans des zones historiquement non brittophone dans l'est de la Bretagne, témoignent de ce rapport inégal. Au-delà, la création d'écoles Diwan et Dihun (écoles bilingues breton-français) sur cette partie de la région : on note aussi que 86 % des habitants de la Haute-Bretagne considéreraient qu'il fallait conserver la langue bretonne, soit, un tout petit pourcent de moins qu'en Basse-Bretagne (Broudic 2009, cité dans *Ibid.*, p. 7). L'identification du breton comme langue de Bretagne semble bien dépasser la basse Bretagne. Le même sondage dénombre 206 000 locuteurs du breton (*Ibid.*, p. 5). On trouverait autant de gallophones (Angoujard et Manzano (eds.) 2008), bien que la majorité ne semble pas l'identifier ou vouloir le déclarer, puisqu'en 1999, l'INSEE, dans une enquête sur déclaration, ne dénombrait que 32 704 locuteurs. Néanmoins, plus récemment la Région Bretagne semble avoir renforcé le volet gallo de sa politique linguistique, avec le développement d'un affichage trilingue, un soutien au lancement du label « Du galo, dam yan, dam vèr » par l'association Bèrtegn Gallèz[41].

Plusieurs éléments permettent de l'expliquer. Premièrement, la pratique reste stigmatisée (Blanchet et Le Coq 2007, p. 15), associée à un monde rural (Angoujard et Manzano (eds.) 2008) hors de la modernité, et on l'a vu, très peu valorisée sur le plan institutionnel. La langue bretonne, depuis le « renouveau » des années 70, a été intégrée dans des pratiques et produits culturels et institutionnels, et non plus perçue comme complètement antithétique du monde moderne. Deuxièmement, le gallo a été peu écrit, et encore moins a-t-il fait l'objet d'une quelconque normalisation avant les premiers cours de gallo et les procesus de patrimonialisation récente. Enfin, langue romane, le gallo pâtit de sa proximité relative avec le

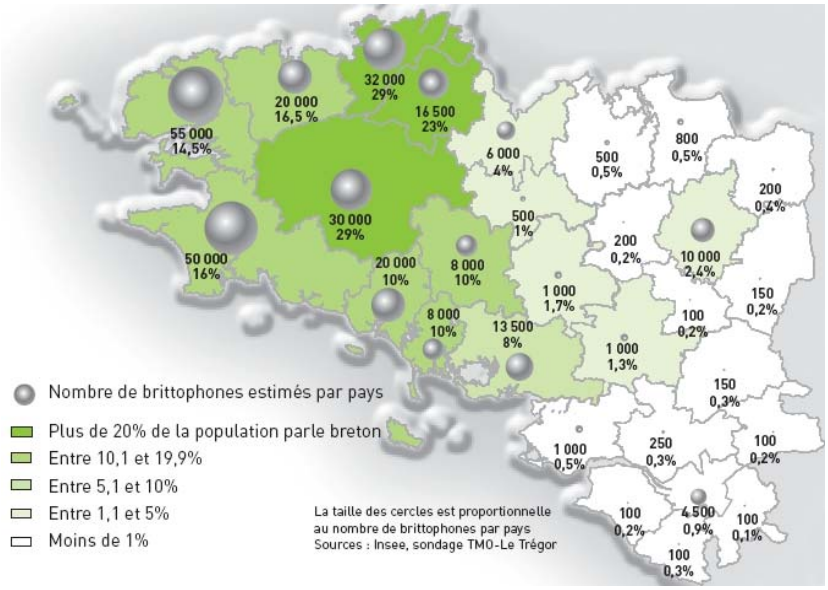
[41] Voir sur le site de la Région Bretagne : http://www.bretagne.bzh/jcms/prod_239355/fr/une-charte-et-un-label-pour-le-gallo?lg=fr, et le site de la charte « Du galo, dam yan, dam vèr » : http://www.dugalo.bzh

français comparativement au breton et impose d'élaborer un travail épilinguistique aux locuteurs et locutrices voulant qualifier les pratiques gallèses ou françaises, dans lequel l'enjeu peut être « est-ce du gallo ou du mauvais/vieux français ? ». On peut préciser ici que le processus de normalisation du breton tant à se construire en évitant les emprunts à la langue française, quitte à recourir au gallois (Calvez 2012). Le terme de gallo est originellement celui qui fut employé par les brittophones pour désigner ces pratiques, ce qui semble repris de plus en plus par des locuteurs non militant, tandis qu'en pays gallo, le plus souvent à l'est de la région, elles sont appelées patois. C'est dans le cadre d'une démarche militante que le terme a été repris et légitimé par des gallophones (Blanchet et Le Coq 2007, p. 13). Le statut que les locuteurs du gallo accordent eux-mêmes à leurs pratiques n'est d'ailleurs pas sans incidences sur les représentations des migrant·e·s britanniques (cf. Chapitre IV). Et dans une perspective marchande, le gallo, ne constitue pas un segment, et ne bénéficie pas de l'association attrayante à une ethnicité celte, vers laquelle nombre d'acteurs bretons tendent à construire l'image de la Bretagne (Simon et Le Gall 2012). Mais il est possible que depuis 2004, les représentations des pratiques gallèses se modifient sous l'impulsion des initiatives éducatives et associatives de revalorisation, notamment à et autour de Rennes, des pratiques langagières et culturelles du « pays gallo ».

Dans les lieux où mon enquête a été réalisée, c'est à dire là où les aires gallophones et brittophones se fondent, et où la toponymie est principalement en breton celtique, il est à noter que dans les stratégies individuelles, les gallophones tendent à valoriser une identité brittophone (Blanchet et Le Coq 2007). La tendance vers la représentation du breton celtique comme la langue de la Bretagne, qui transparaît autant dans les attitudes des habitants de la Bretagne que dans les institutions, s'apparente à la même idéologie monolingue fondant l'équation « une langue, une culture, une nation/région », y compris chez les différents groupes autonomistes bretons.

L'exploitation de l'enquête INSEE de 1999 sur les pratiques langagières a permis à l'Office de la langue bretonne d'éditer une cartographie par pays des pratiques brittophones (Carte 1). Bien que le nombre de bretonnant ait depuis diminué, d'après l'enquête de Fãnch Broudic (Conseil Régional de Bretagne 2012), on peut y voir que le poids des locuteurs dans le pays Centre-Ouest Bretagne était alors important, et que les locuteurs et locutrices restent plus nombreux·ses à l'ouest de la Région. Aussi Ronan Le Coadic note qu'« ils sont pour la plupart âgés et vivent généralement en milieu rural. » (Le Coadic 2003, p. 374)

Carte 1 : Estimation du nombre et du pourcentage de brittophones par pays. Source : Office de la langue bretonne 1999. Visuel : Conseil Régional de Bretagne



La baisse du nombre de locuteurs et locutrices est attribuée aux décès des « ancien·ne·s », et amortie par l'augmentation du nombre de locuteur et locutrices de moins de 18 ans, grâce à la scolarisation bilingue.

Par ailleurs, les chiffres présentés sur la carte ne présagent pas de la proportion de l'usage du breton dans les interactions quotidiennes. Aussi, étant donné que le breton celtique ne s'est plus transmis que rarement à partir des années cinquante entre parents et enfants, il est assez probable que le profil des locuteurs du breton qui le pratiquent dans le quotidien soit plutôt 1) des personnes âgées échangeant entre elles, 2) des personnes moins âgées, et plus rares, auxquelles le breton aura été transmis et qui le pratiquent avec leurs aînés cités plus haut, 3) les étudiants des écoles bilingues. Aussi je prendrai comme exemple le cas de trois maires et d'un conseiller municipal rencontrés au cours d'une enquête préliminaire en 2008, et de cette recherche doctorale en 2011 et 2012 (EC3). Ces quatre personnes, tous entre 50 et 60 ans au moment des interviews ne déclaraient parler le (ou un peu de) breton guère plus qu'avec quelques « anciens » de leurs communes. En creux j'y entendais aussi l'absence d'une pratique entre ces individus de la même génération.

Ronan Calvez (2012) observe alors trois sphères de pratique du breton : la sphère locale (ou celle des locuteurs natifs) ; la pratique militante demandant un certain niveau de volontarisme et tendant vers le standard des cours de breton ; et la pratique symbolique, celle de l'institution, et de l'Office de la langue bretonne. C'est cette pratique symbolique, se justifiant sur l'existence de la sphère locale, qui conduit alors vers des politiques hors la géographie historique de la pratique

bretonnante, telle que la signalisation breton-français en Haute-Bretagne ou des prescriptions et constructions lexicales s'appuyant sur le gallois, pour effacer les emprunts au français (*Ibid.*).

L'éclairage que fait Ronan Calvez se rapproche alors d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1983) proposant de voir comment l'invention des traditions est incluse par les élites dans un processus de légitimation de la nation, ou en l'occurrence, de la région. D'ailleurs, Calvez remarque :

> Alors que le phénomène de répartition fonctionnelle des échanges langagiers entre le breton et le français, ainsi que les représentations négatives accolées au premier, étaient acceptés par les bretonnants […] ce phénomène de diglossie a été, à l'inverse, mal vécu par des lettrés qui œuvraient à la renverser. Cependant, ces derniers disposaient tous d'un capital linguistique important, et le breton n'était pas pour eux un stigmate social comme il pouvait l'être pour la petite paysannerie [Martel, 2005]. Plus ou moins coupés socialement du monde rural, ces lettrés militants entretenaient une relation d'attirance-répulsion à l'encontre des paysans bretonnants. En fait, ce phénomène est toujours prégnant, et on est en présence d'un vrai rapport spéculaire : […] l'existence de bretonnants ruraux justifie et légitime la revendication linguistique – l'office mène en Basse-Bretagne de très nombreuses et louables enquêtes de collectage toponymique auprès des *« locuteurs de naissance »* [Office de la langue bretonne, 2010 : 10] qui permettent de justifier la création de toponymes bretons pour des communes de Haute-Bretagne [Le Squère, 2007 : 230-232]. (*Ibid.*, p. 653)[42]

Pour l'auteur, les politiques du breton sont alors construites en antagonisme et en mimétisme au français et à la nation française (la « spécularité »). On voit alors que les pratiques langagières, notamment dans l'espace rural, sont des ressources essentielles exploitées dans le processus d'identification et de revendication d'un territoire politique spécifique, par intérêts politiques et économiques divers.

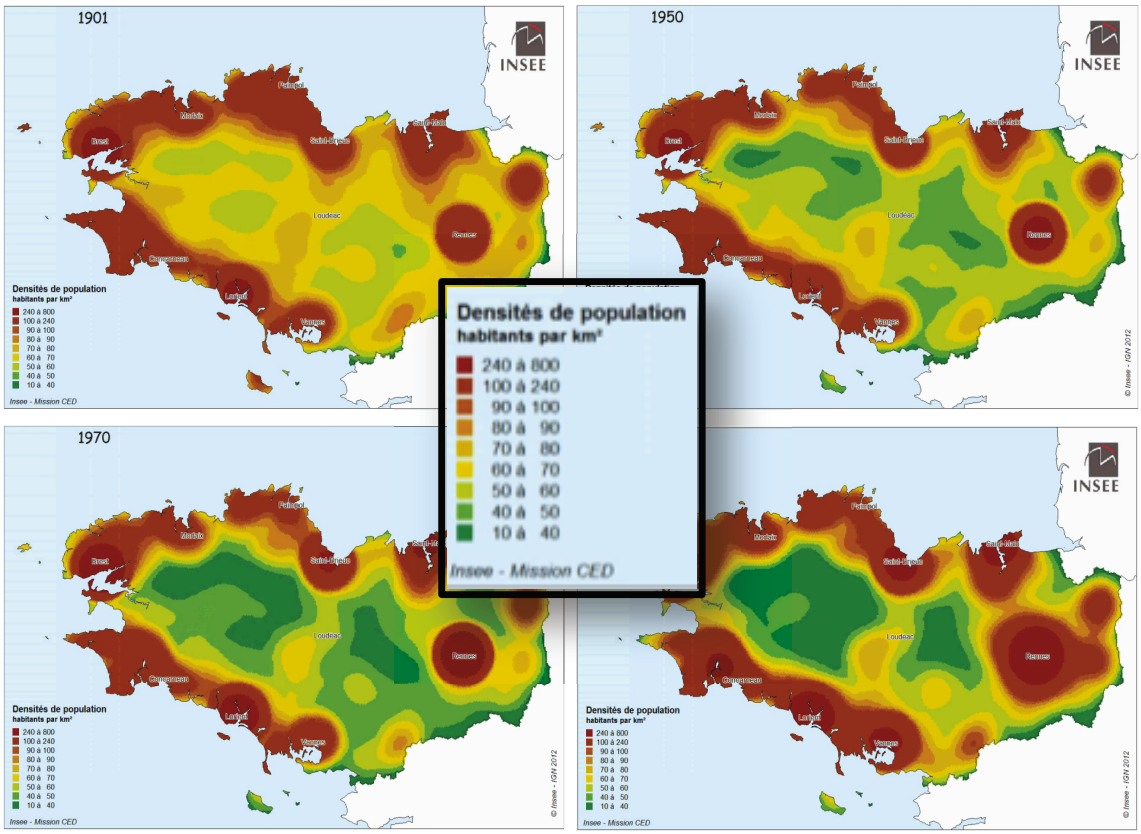
1.4.3. Un état des lieux sociodémographique de la Bretagne Intérieure

Ce que j'appelle ici la Bretagne intérieure est une zone géographique non institutionnelle aux contours diffus, et qui se répand au centre de la Région Bretagne sur ses quatre départements. Elle a été marquée très fortement par un exode rural continu au cours du XXe siècle, tel que l'illustrent les cartes ci-après (Carte 2). Ces espaces se sont véritablement vidés de leurs populations, au profit des zones côtières et des grandes agglomérations bretonnes et de leurs couronnes périurbaines. Le découpage institutionnel en « pays », bien qu'il n'ait pas servi véritablement à délimiter un terrain d'enquête en amont, nous permet d'accéder à des informations sur la situation démographique et économique de la zone étudiée. En retenant les données (INSEE 2013) des quatre pays sur lesquelles se sont déroulées principalement mes activités de recherches[43] (Pays Centre Ouest Bretagne, Pays Centre Bretagne, Pays de Ploërmel

[42] Ronan Calvez cite ici le travail de Roseline Le Squère sur la signalisation bilingue en Bretagne. Voir en bibliographie pour la référence complète.

[43] À l'exception d'un entretien, et d'autres observations dans mon cadre familial (cf. 2.4).

Carte 2 : Densité de la population en Bretagne en 1902, 1950, 1970 et 2008. Légende agrandie au centre. Captures d'écran (INSEE 2008b).

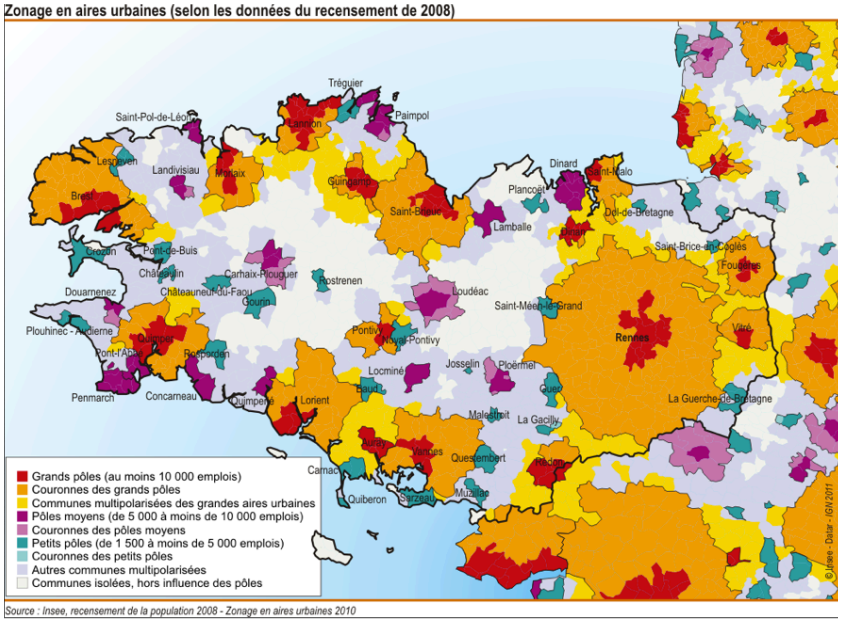


Carte 3 : en couleur, les quatre pays de la Bretagne intérieure

et Pays de Pontivy, voir Carte 3), on dégage quelques caractéristiques de la zone étudiée :

- Elle rassemble 9,6 % de la population bretonne sur un quart de la superficie de la région, avec une densité moyenne de 49 habitants/km^2, contre 117 habitants/km^2 sur toute la Bretagne.
- En Centre Bretagne et Centre-Ouest Bretagne, le solde naturel est négatif, tandis qu'il est tout juste positif dans les pays de Ploermel et Pontivy.
- La population, grâce aux migrations étrangères et françaises (INSEE, 2011), a recommencé à croître au début des années 2000. C'est d'ailleurs le moment où l'on note une progression des transactions immobilières des étrangers (cf. 1.5.1).
- Le revenu fiscal médian est 9 % moins élevé que sur toute la Bretagne (16 804, contre 18 745 euros)
- À noter que la part des retraites y est plus élevée que sur le reste de la région, sauf dans le Pays de Pontivy, qui compte en moyenne plus d'actifs dans sa population.
- Sur cette aire géographique, les villes de Pontivy (13 763 habitants), Loudéac (9 857 hab.), Ploërmel (9 067 hab.), et Carhaix-Plouger (7 659 hab.) constituent les principaux pôles d'activités (Carte 4)
- Les entreprises de services y sont les plus nombreuses, mais les plus gros employeurs sont les industries de l'agroalimentaire et les centres hospitaliers. L'emploi agricole, lui, décline.

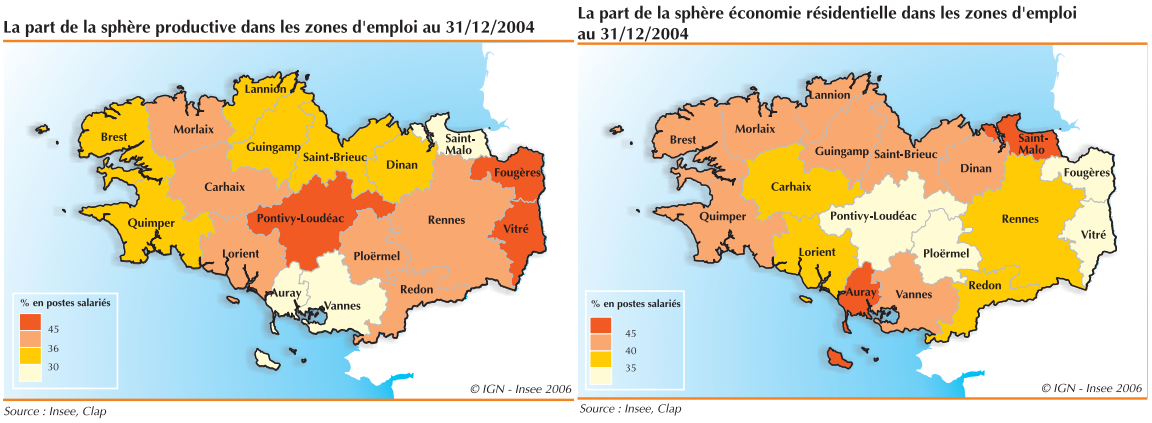
Carte 4 : Zonages en aires urbaines selon les données du recensement (INSEE 2008a).



L'INSEE (INSEE 2006) note qu'à la fin de l'année 2004, l'activité économique se centrait dans ces territoires sur la sphère productive, c'est-à-dire, la production agricole et industrielle,

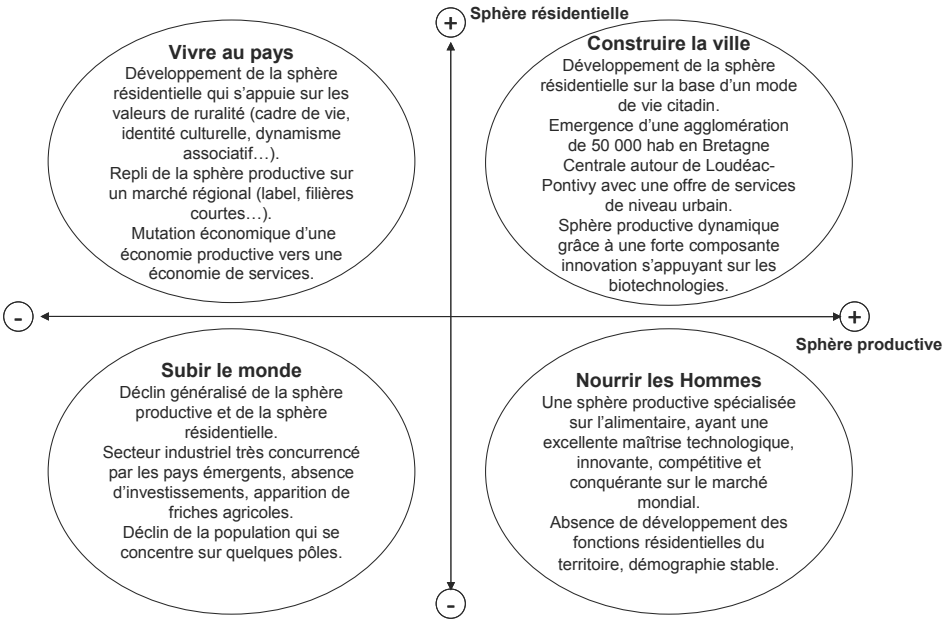
tandis que la sphère de l'économie résidentielle (commerces de proximité, services aux particuliers, transports, tourisme) n'était que peu développée (Carte 5).

Carte 5 : Comparatif du poids des sphères productives et résidentielles dans les zones d'emploi en Région Bretagne. Source : INSEE, 2006.



Il est très probable néanmoins que les migrations britanniques aient depuis contribué à diminuer cet écart, au regard de leurs productions et consommations dans ce secteur économique (voir Chapitre III). Mais plus fortement, la fermeture récente et à venir de nombreuses usines de l'agroalimentaire sur le territoire impactera très probablement l'économie des territoires. Les pays concernés doivent faire face à l'éclatement des sites de productions agricoles et de transformations agroalimentaires, toujours dans ce contexte de globalisation.

Les Conseils de développement des Pays de Pontivy et Centre Bretagne (2008) ont réalisé alors un travail de prospective pour envisager quatre scénarios possibles à l'horizon 2030 en fonction de la part des sphères productives et résidentielles dans l'activité économique locale. Ces derniers sont schématisés ainsi (*Ibid.*, p. 24) :



Dans l'objectif d'éviter le scénario catastrophe intitulé « Subir le monde », l'enjeu semble alors pour les collectivités de trouver une position stable et sécurisée sur des marchés, et d'affirmer une compétitivité et une attractivité du territoire. Ainsi on peut lire dans les pistes pour atteindre le scénario, idéal lui, de « vivre au pays », l'idée de se positionner sur un segment du marché touristique en affirmant une image de la « Bretagne centrale », par le marketing territorial. Cela recoupe partiellement les objectifs régionaux évoqués plus haut, mais il semble que l'on ajoute ici l'idée d'une spécificité culturelle qui a trait non à l'ensemble de la Bretagne, mais à cet espace spécifique qu'est le centre de la Bretagne. L'agentivité des acteurs du territoire transparaît donc dans une légère différence d'approche en comparaison avec les préconisations du document-cadre (Conseil Régional de Bretagne 2007) visant au développement de la « filière intérieure ».

1.4.4. La « mise en désir » de la Bretagne et de sa campagne

Dans le rapport des Conseils de développement des Pays de Pontivy et Centre Bretagne (2008, p. 8), les rédacteurs remarquaient que l'arrivée des Britanniques avait permis « aux communes les plus isolées de prendre conscience qu'elles possèdent des atouts pour attirer de la population ». En effet, la conscience de l'attractivité de ces espaces a donné naissance à de multiples initiatives, marquant l'entrée de la Bretagne intérieure dans l'économie du tourisme (cf. 5.3). Sans entrer tout de suite dans la matérialisation de cette prise de conscience dans les lieux d'enquête, il faut remarquer que, depuis les années 2000, les collectivités territoriales de Bretagne ont œuvré pour élaborer une image attrayante de la région, en particulier à destination des Britanniques. Tout en s'orientant vers une stratégie de modernisation de l'image de la Bretagne, le nouveau marketing territorial semble s'inscrire dans la continuité des représentations de la région et de ses habitants élaborée au fil des siècles, et se rend de plus en plus visible, avec la création de la marque Bretagne, et le lancement d'une nouvelle communication en 2010. C'est en 2004 que le Centre Régional du Tourisme en Bretagne[44], sous l'administration de Jean-Yves Le Drian, lance un travail de prospective « pour gagner la bataille de la compétitivité » (Conseil Régional de Bretagne 2007, p. 3) en matière de tourisme. Ce travail part du constat que le tourisme est une des ressources économiques importantes de la Région Bretagne, une ressource à développer et à préserver de la concurrence accrue par le développement des réseaux aériens en Europe.

Dans le document-cadre (Conseil Régional de Bretagne 2007), on trouve les lignes directrices, non sans paradoxes, qui auront mené aux politiques actuelles en matière de communication touristique. Il est question de préserver et revendiquer l'authenticité d'un

[44] Dorénavant CRT

patrimoine culturel et naturel, sans « l'enfermer dans une carte postale », en l'intégrant à la modernité. Il est à noter d'abord une claire tendance à la représentation du caractère unique et homogène de la Bretagne dans ses frontières administratives (les italiques sont de mon fait) :

> « L'attractivité de la Bretagne c'est avant tout *son identité*. C'est-à-dire sa *différence*. Si la Bretagne n'est comparable à *aucune autre région*, c'est parce qu'elle recèle des espaces, des paysages, un patrimoine, *une* culture, *une* langue, un climat, qu'elle a toujours su revendiquer, défendre, ou préserver et qui participent à la fois de *son image*… et de *sa magie*. » (*Ibid.*, p. 9)

Dans une injonction paradoxale, les chantiers annoncés par les documents-cadres comprendront le « travail » marketing afin de faire transparaître les différentes facettes d'une identité authentique, mais « sans la sacrifier ». Outre le fait que cette authenticité soit posée d'emblée comme existante, lorsqu'il est question de montrer les « différentes facettes » de la Bretagne, il s'agit plus de construire et mettre en valeur sa modernité et la multitude des éléments attractifs, qu'une diversité culturelle et sociale au sein du territoire. Il est clairement établi alors que la Bretagne doit se « positionner » (sous-entendu sur un marché) par le « prisme identitaire » (*Ibid.*), ceci pour se distinguer de ses concurrents. Une étude de positionnement par un cabinet de conseil marketing a alors visé à identifier « les éléments forts qui font l'identité bretonne ». Ceci servira par ailleurs à élaborer la marque Bretagne qui a pour but de renforcer l'identification d'un territoire spécifique, et « montrer sa valeur ajoutée » (Centre Régional du Tourisme et BVA 2009, p. 13), notamment chez les étrangers qui semblent jusqu'à présent ne pas identifier la Bretagne comme un espace spécifique par rapport au territoire français (Ibid). Le passage d'une identification politique et sociale d'un groupe et d'un lieu, à sa commodification apparaît alors de manière saillante dans ces projets de marketing territorial. On peut y voir, en s'appuyant sur David Harvey, le sceau du postmodernisme, en tant que stade contemporain du développement du capitalisme, qui « nous amène à accepter les réifications et la segmentation, voir même à célébrer l'activité de masquer et recouvrir, tous les fétichismes des localités, lieux ou groupes sociaux […] » (Harvey 1989, p. 117)[45].

Dans cette stratégie, l'intérieur de la Bretagne et la campagne deviennent un territoire « spécifique », non par des pratiques socioculturelles éventuellement différentes, mais par ses atouts naturels et des offres récréatives alternatives à celles du littoral. Cet « élargissement du territoire touristique » à l'intérieur répond alors à un objectif affiché de « compétitivité » : attirer plus de touristes d'horizons plus variés. Il permet au passage de tenter de désaturer les espaces littoraux et de rééquilibrer les inégalités économiques, en faisant du tourisme un outil de développement des milieux ruraux. Les leviers d'actions pour le développement de la filière intérieure sont alors le développement des structures d'accueil touristiques, l'expérimentation en

[45] Postmodernism has us accepting the reifications and partitioning, actually celebrating the activity of masking and cover-up, all the fetichisms of locality, place or social grouping […].Harvey, 1989, p. 117

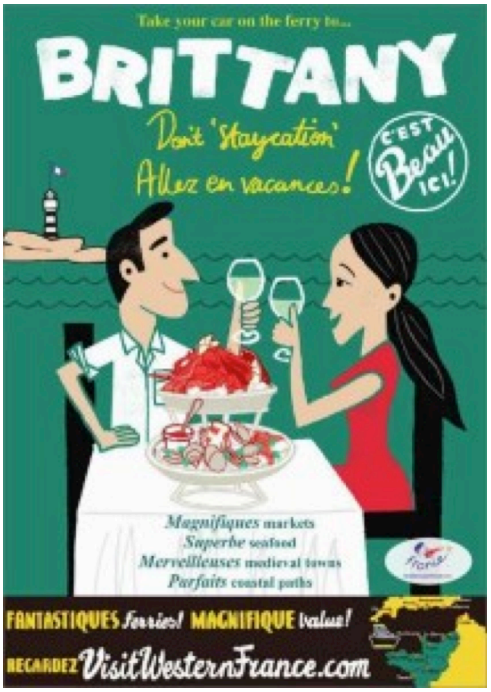
matière de tourisme écologique et la « mise en réseau d'acteurs » (Conseil Régional de Bretagne 2007, p. 15). Ces observations recoupent celles d'une certaine sociologie rurale :

> Pour Bertrand Hervieu et Jean Viard, le triomphe de l'urbanité et le règne de la mobilité s'accompagnent d'une « mise en désir des campagnes » [1996][46]. Après la privatisation de l'espace rural effectuée par la IIIe République pour favoriser la propriété paysanne, après sa transformation en outil de production par la Ve République, vient aujourd'hui l'ère de la « publicisation », des campagnes. Paysage et cadre de vie plus que lieu de production, la campagne est désormais considérée par les urbains comme un espace d'usages. (Alphandéry et Billaud 2009, p. 12)

En Bretagne intérieure, la population touristique est principalement Britannique ou en provenance de la région parisienne. Le CRT répertorie cette aire touristique comme une zone de villégiature, la principale clientèle touristique étant tout logiquement des résidents secondaires (cf. 1.5).

La Bretagne est la troisième région française la plus populaire chez les Grands Bretons. Les Britanniques constituent, de loin, la première clientèle touristique étrangère en Bretagne. Bien que le CRT note que la dépendance au public britannique est trop grande, et implique un impact trop direct en cas de crise, il fait l'objet d'une attention particulière dans le cadre de la stratégie marketing ciblée prévue par le document-cadre (Conseil Régional de Bretagne, 2007). En témoigne par exemple la campagne promotionnelle « C'est beau ici ! »[47] réalisée en 2012, en collaboration avec les régions Normandie et Pays de la Loire afin de lutter contre la baisse de la fréquentation touristique survenue en 2007. Avec le slogan « Don't staycation », l'objectif est de souligner la proximité de ces territoires avec la Grande-Bretagne auprès des Britanniques tentés de rester dans le pays pendant leur vacances, par souci d'économie. Outre sa présence dans les espaces publicitaires Outre-Manche (métro et presse papier), l'objectif de la campagne est également de développer un accueil personnalisé en office de tourisme pour les personnes en provenance de Grande-Bretagne. On notera l'utilisation sur l'Image 4 de mots « clichés » français de l'émerveillement, facilement compréhensibles car puisant dans le lexique anglais emprunté à l'ancien français (marvellous, superb, magnificent, fantastic, perfect),

Image 4 : L'une des six affiches de la campagne publicitaire "C'est Beau Ici!"



[46] Alphandéry et Billaud font ici référence à : Hervieu B. et Viard J., 1996, *Au bonheur des campagnes,* Éditions de l'Aube, 155 pages.

[47] Site internet de la campagne : http://www.visitwesternfrance.com/beau-ici/brittany.aspx

et la reprise d'une typographie typique des campagnes publicitaires des années 50, particulièrement au bas de l'affiche, renforçant l'idée d'un territoire préservé et authentique.

En consultant les versions anglophones des diverses documentations touristiques produites par la Région, et en les comparant avec les productions en d'autres langues, on observe également une différenciation notable de la communication. Elle y est à la fois plus légère, et plus personnalisée. Ainsi dans la section Langues/Language[48] du site d'accueil du tourisme de Bretagne on trouve deux contenus différents. Un premier texte se traduit de manière identique en français, italien, néerlandais, allemand, espagnol et breton. Un second a été rédigé spécialement à destination des Britanniques. S'il est moins dense en information, le second insistera très fortement sur la proximité des contextes linguistiques gallois et cornouaillais. On y trouve, à la différence des traductions dans les autres langues, l'utilisation d'expressions idiomatiques (« learning the lingo » ; « learn your Ps and Qs ») et un ton nettement moins revendicateur de la vitalité de la langue bretonne, voir relativisant l'importance de cette dernière (voire aussi 4.2.4.2.). Mais l'on retrouve clairement dans cette démarche la volonté de lier l'espace breton à ses origines celtes et à ses « cousins » des îles britanniques (voir aussi 5.1.2.3). Par ailleurs une section, « Being Breton »[49] en anglais n'existe dans aucune autre langue. On y raconte un passé de miséreux des Bretons des espaces ruraux isolés, le bon accueil et le « sourire celtique » que l'on reçoit dans la région. Et les auteurs de conclure par ces phrases :

> Breton farmers occasionally make it into national news because of their protests and a tiny minority of Bretons stridently call for independence. More commonly, young Bretons struggle to find full-time work in Brittany and have to head off, while retirees from across France settle here for the good life.
>
> *[Traduction : Les revendications de fermiers bretons se font parfois entendre dans les journaux nationaux, et une petite minorité de Bretons militent bruyamment pour l'indépendance. Plus souvent, les jeunes bretons éprouvent des difficultés à trouver du travail à temps plein en Bretagne et doivent partir, tandis que des retraités en provenance de toute la France s'installent pour vivre la belle vie.]*

Sans le dire explicitement ce dernier paragraphe est construit en écho aux représentations véhiculées sur la Bretagne Outre-Manche : une région d'où les jeunes doivent partir, et où les revendications politiques des ruraux se font entendre (cf. 1.5.2), mais offrant le potentiel de « la belle vie ». L'insistance pour décrire la ruralité bretonne accueillante dans les écrits anglophones, comparée aux autres productions plus tournées vers l'économie et l'histoire maritime, semble être la conséquence des éléments remarqués par l'étude sur « l'image de la Bretagne » dans les îles britanniques qui a été menée par BVA sur mandat du CRT :

> La préservation du rural « à la française » et la gastronomie sont valorisées dans les deux pays *[l'Irlande et le Royaume-Uni]*. Cette image peut venir teinter l'image de la Bretagne pour la rendre différenciante […] En revanche, un transfert d'image de la culture rurale française (…) peut

[48] Pour la version anglophone : http://www.brittanytourism.com/about-brittany/brittany-today/languages ; Pour la version francophone : http://www.tourismebretagne.com/a-propos-de-la-bretagne/bretagne-aujourd-hui/langues

[49] http://www.brittanytourism.com/about-brittany/brittany-today/being-breton

> être négatif quant à l'accueil du visiteur (…) L'image de l'accueil du public anglophone en France et par extension en Bretagne est à travailler. Les non-visiteurs confirment la nécessité de considérer la langue anglaise. (Centre Régional du Tourisme et BVA 2009, p. 28-29)

Les contenus anglophones sont truffés d'autres références soulignant différents liens historico-culturels, plus ou moins anecdotiques entre la Grande et la petite Bretagne, et une page entière y est consacrée[50]. Étonnamment, il n'est pas fait référence au fait que la première population étrangère en Bretagne est Britannique. Mais il s'agit bien dorénavant d'alimenter l'imaginaire des Britanniques et des Irlandais, de liens historiques, de représentations culturelles et identitaires : « En Angleterre et en Irlande, tout un imaginaire reste à construire autour de la Bretagne pour apporter de la différenciation avec des territoires locaux a priori jugés similaires. » (Centre Régional du Tourisme et BVA 2009, p. 32)

Pour tous les publics visés, cette nouvelle communication est assortie du slogan « Be Breizh ! » qu'on invite à intégrer dans ses pratiques et que l'on explique en ces termes :

> En français : « Be Breizh ! » est une invitation au monde à être transformé par la Bretagne. C'est un processus unique qui permet à toute personne foulant le sol breton de retrouver la force qui est en elle en puisant dans celle de la Bretagne. « Be Breizh ! » peut ainsi être utilisé pour souhaiter « bon courage ou bon vent ! » à quelqu'un. Pour les aficionados de Star Wars, « Be Breizh ! » est la déclinaison bretonne de « Que la force de la Bretagne soit avec toi ! »
>
> En anglais[51] : What is it to 'be Breizh'? Breizh is the Breton word for Brittany so to 'be Breizh' is an invitation to the world to be transformed by Brittany. It's an invitation to get under the skin of the real Brittany; to discover its stunning coastline and unspoilt countryside; to taste the freshest of seafood and the finest local produce and to understand the unique Breton culture and identity. Use it as you wish: as an expression of goodwill, strength and courage or, for Star Wars fans, as a way of expressing 'may the Breton force be with you'! Whatever you do, visit Brittany and be Breizh!

Ce slogan et son explication reprennent les préconisations du « code de la marque » Bretagne (Bretagne Développement Innovation 2010), en liant la notion de force des éléments naturels au caractère des Bretons, et en « modernisant » l'image de la Bretagne par l'utilisation du verbe anglais « be » (on aurait pu imaginé un slogan en français : « soyez/vivez Breizh ») et la convocation d'une référence populaire, intergénérationnelle et « décalée », a priori bien loin de la Bretagne (Star Wars). On peut observer que, par jeu graphique, le mot « be » est d'ailleurs utilisé comme logo réduit de la marque Bretagne :

Image 5 : Logo complet et logo réduit (à droite) de la marque Bretagne. Source : Bretagne développement et innovation, 2010.

[50]http://www.brittanytourism.com/about-brittany/brittany-through-the-ages/links-between-brittany-great-britain

[51] Le slogan est absent des versions italienne et espagnole.

Il serait pourtant erroné de considérer que cette construction s'opère dans une simple prescription politique. L'un des axes de travail du CRT a été de construire une image dans laquelle les Bretons pourraient se reconnaître. Aussi, ces politiques du tourisme contribuent autant à la fierté d'être breton par la « valeur ajoutée » que comporte cette identité (Duchêne et Heller (eds.) 2012), qu'au renforcement et à la différenciation politique et économique de l'institution Bretagne. En clin d'œil au travail de Catherine Bertho, on pourrait parler d'une permanente réinvention de la Bretagne. À la différence, ici, que cette réinvention est une pratique conscientisée, affichée clairement et positivement comme des perspectives politiques : « rajeunir l'image de la Bretagne », intégrer les dynamiques de la globalisation et se différencier pour exister sur le marché de « l'Europe des régions ».

1.5. Renouveau de la campagne ?

1.5.1. Chronique des migrations britanniques en Bretagne

Les migrations britanniques se donc construites notamment dans le cadre de l'émergence d'un marché immobilier spécifique : l'achat de résidence secondaire. Jacques Barou et Patrick Prado (1995, p. 24) établissent un lien direct entre les lieux de fréquentation touristique et les régions où se concentrent les achats de biens immobiliers. C'est en effet aux premières heures du tourisme que des Britanniques, des Néerlandais et des Allemands deviendront résidents secondaires. Puis certains décideront de basculer leur résidence principale dans ces lieux de villégiatures.

Les auteurs font remonter les premières installations de Britanniques en milieu rural en France à 1960, dans le Lot. Jusqu'à lors, les zones de villégiatures s'étaient concentrées sur les rives de la Manche et de la Méditerranée. Mais une minorité issue d'une élite intellectuelle en Grande-Bretagne s'installe en Midi-Pyrénées et prépare néanmoins le terreau de nouvelles vagues d'installations qui se succéderont, toujours plus grandes : une première au début des années soixante-dix, une seconde à la fin, puis une troisième à la fin des années 80 (Buller et Hoggart 1994, p. 174) et enfin la plus récente au début des années 2000. Barou et Prado (1995, p. 138) montrent l'appel d'air qu'a constitué ces premières installations : certains de ces pionniers, se sont orientés vers la création de gîtes et d'hôtels, et se sont tournés vers une clientèle britannique, qui à son tour découvrit une abondance de biens immobiliers, parfois grandioses, en vente, à un prix défiant toute concurrence sur le marché britannique. C'est à partir de ce moment que peut alors se créer véritablement un nouveau marché structuré par des services divers (publicités, journaux spécialisés, interprétariat, produits bancaires) et un réseau transnational de particulier et de professionnels de l'immobilier. Ce marché explosera en 1989, année de parution

de *A Year in Provence* dans le sud de la France, alimenté par les motivations décrites précédemment. S'il semble alors que l'expérience touristique restera la plupart du temps un prélude à l'achat d'une résidence, et que la plupart des acheteurs n'ont pas l'intention d'en faire une résidence principale, de plus en plus prendront l'initiative de s'installer de manière pérenne. C'est dans ces années que le marché s'ouvre au-delà de la traditionnelle population bourgeoise et aristocrate qui faisait villégiature sur les côtes française (Thorold 2008), et est investit par les ménages de classe moyenne.

En Espagne comme en France, les premières populations britanniques à s'installer ont privilégié initialement les régions touristiques traditionnelles : la Costa del Sol, les Canaries, le Midi, la Provence, les côtes normandes et bretonnes. Mais les prix ont là aussi augmenté. Parallèlement, des régions plus rurales et moins explorées, comme la Bretagne intérieure, la Basse-Normandie, le Poitou ou le Berry pour la France, Murcia et Almeria pour l'Espagne, ont commencé à retenir l'attention de nouveaux acheteurs (Barou et Prado 1995 ; Sriskandarajah et Drew 2006, p. 44) lors de la troisième vague d'installation, à la fin des années 80 observée par Henry Buller et Keith Hoggart (Buller et Hoggart 1994 ; Hoggart et Buller 1994).

Saturation oblige, le marché s'étend alors à d'autres régions rurales, plus au nord et moins touristiques, comme la Bretagne intérieure[52], attirant au passage une population plus jeune et aux revenus moins élevés que lors des premières vagues dans le sud de la France (Gervais-Aguer 2006, p. 50).

L'estimation du nombre de résidents britanniques en France et ailleurs reste imprécise, puisque les personnes en « double résidence » restent souvent dans l'angle mort des organismes de statistiques. Il est certain que cela concerne néanmoins un nombre important de ces migrant·e·s (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 30), entre deux espaces nationaux.

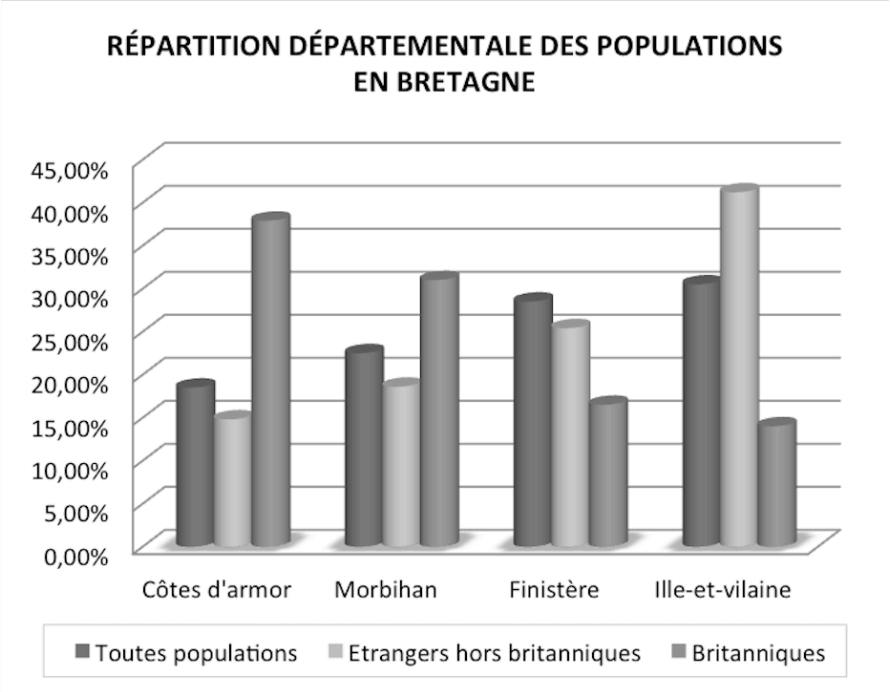
En se basant sur le recensement INSEE 2009, 9 % des 153 600 Britanniques installés en France ont choisi la Région Bretagne (INSEE 2010; INSEE 2012). La Bretagne reste la région française la moins concernée par les flux migratoires internationaux, mais la cinquième destination privilégiée par les migrant·e·s britanniques. Le pourcentage d'étrangers, certes en augmentation, n'y est que de 2,7 % au recensement 2010 (*Ibid.*). De 4 500 en 1999 la population britannique en Région Bretagne est passée à 11 000 en 2005, puis 14 000 en 2009 (*Ibid.*; INSEE 2010; INSEE 2015a). Enfin, le recensement 2011 montre une légère baisse de ce chiffre, attestant les départs observés par les informateurs de cette recherche. Parmi les 93 300 immigrés[53] en Bretagne, 13 760, sont originaires du Royaume Uni, soit plus d'une personne sur six (*Ibid.*).

[52] Le Poitou-Charente, le Berry et la Normandie ont également été concernés par le phénomène.
[53] Terminologie de l'INSEE, soit des « *individus nés étrangers dans un pays étranger* ».

Selon Barou et Prado (Barou et Prado 1995, p. 177), l'impulsion en Bretagne est donnée par une famille anglaise qui se lance dans l'immobilier en 1986 et se tourne vers la presse britannique pour attirer des acheteurs. La famille s'installe dans le pays de Pontivy, prospecte aux alentours, achète et revend quelques biens à des compatriotes, puis s'établit en tant que véritable agence immobilière. Par la suite, certains notaires de la région adaptent alors leurs services pour la clientèle anglophone.

En s'appuyant sur l'Atlas des immigrés en Bretagne, qui exploite les chiffres du recensement 2007 (INSEE 2010 chiffre exploités pour le Tableau 1), on remarque que les Britanniques suivent les tendances inverses des autres populations du territoire, privilégiant les départements les moins densément peuplés. Ainsi, alors que le Finistère et l'Ille-et-Vilaine attirent les populations autour des centres urbains bretons de Brest et Rennes, plus des deux tiers des Britanniques choisissent les départements du Morbihan (31 %) et des Côtes-d'Armor (38 %) (Figure 1).

Figure 1 Répartition des populations sur les départements de la Région Bretagne. Source : INSEE, 2010



Une cartographie et une analyse des transactions immobilières concernant des étrangers en Bretagne (Carte 1, ci-après) par la Cellule Economique de Bretagne[54] nous montrent une forte concentration des transactions en Bretagne intérieure. Comme on peut le voir illustré par la ligne noire sur un graphique comptabilisant les transactions annuelles effectuées par des étrangers (Figure 3, ci-après), 83 % des transactions immobilières sont effectuées par des Britanniques. La CEB accompagne ces chiffres de l'analyse suivante :

[54] À présent CEB.

1. Les investisseurs britanniques achètent en général des biens moins cher que la moyenne régionale, d'où une concentration en Bretagne intérieure.
2. « Parmi les acheteurs, on compte une bonne proportion de cadres et de plus en plus de retraités ; ils représentent en 2010 un acquéreur sur trois. »
3. « La tranche des 40-50 ans était la plus représentée au début du mouvement (jusqu'en 1993) ; depuis 1994, les plus de 50 ans sont les plus nombreux et représentent plus de la moitié des acquéreurs chaque année. » (Cellule Economique de Bretagne 2012, p. 2)

Ce dernier élément confirme les observations du rapport Brits Abroad, dans lequel les auteurs notaient en 2006 une « augmentation récente de la proportion de migrant·e·s approchants l'âge de la retraite » (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 20) et « une hausse spectaculaire des populations classées en tant que « personnes au foyer ou autres adultes », qui ont plus que quadruplé dans cette période [début de siècle] […]. Il est probable que ce groupe soit constitué de retraités britanniques. » (*Ibid.*, p. 28) [55] Sans discuter le fait que les retraités forment la plus grande proportion de migrant·e·s britanniques en Bretagne intérieure, j'ajouterai que l'on constate empiriquement qu'un nombre inconnu de couples, actifs avec enfants, s'y sont également installés. Il apparaîtra clairement dans le documentaire *Mon Voisin est Anglais* de Roland Thépot (voir 2.3.3 et 2.4.6), dans les entretiens avec certains élus et sur le site communautaire AngloInfo, que ces familles impactent de manière importante sur les territoires. On note que parmi les Britanniques entre 30 et 59 ans, l'INSEE dénombre 60% d'actifs. Le taux d'activité est donc nettement moins élevé que celui des non-immigrés en Bretagne (88%) et que celui des immigrés toutes nationalité confondues (78%). Ce faible taux d'activité s'explique par la plus forte présence des plus de 50 ans chez les Britanniques. Empiriquement, on constate que de nombreux·ses cinquagénaires sont en pré-retraite. Par ailleurs, on remarque parmi les Britanniques un écart important entre le taux d'activité des hommes (69%) et celui des femmes (50%) (INSEE 2015a).

Nous verrons dans le Chapitre III que les Britanniques en recherche d'activités semblent prioritairement monter de petites entreprises de services, et principalement d'entretien de la maison (jardinage et travaux divers). Enfin, il me faut ajouter ici une observation empirique qui aura également son importance dans les analyses : parmi les migrant·e·s Britanniques rencontré·e·s s'installant dans les campagnes bretonnes, aucun n'était issu des minorités ethniques Britanniques.

[55] « recent strong growth in the proportion of people nearing retirement age emigrating » (Sriskandarajah et Drew, 2006, p. 20) et « dramatic rise in the category of people classed as 'housepeople or other adults', which more quadrupled in this period [begining of the century], to around 32,300 in 2004. This group is likely to be made up of retired Briton*s*. (*Ibid.*,p. 28) »

Carte 6 : Localisation des transactions immobilières des étrangers par canton et par pays — Cumul de 1988 à 2010. Source : CEB, 2012.

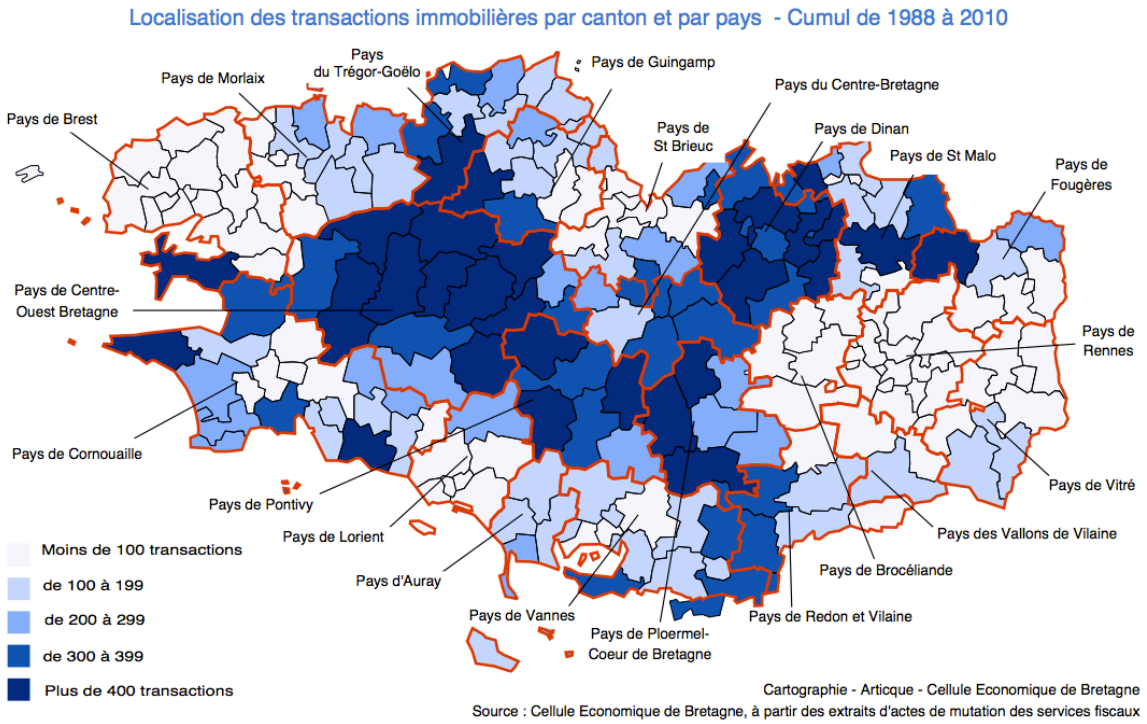
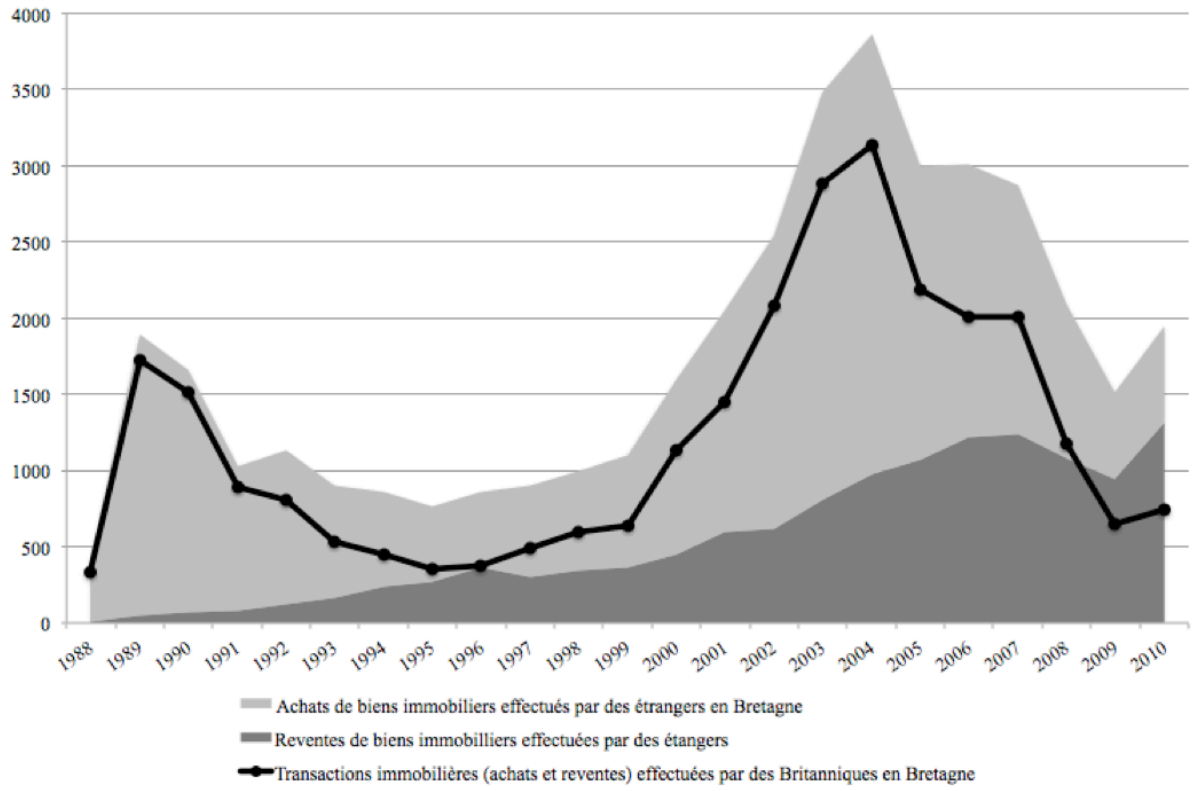


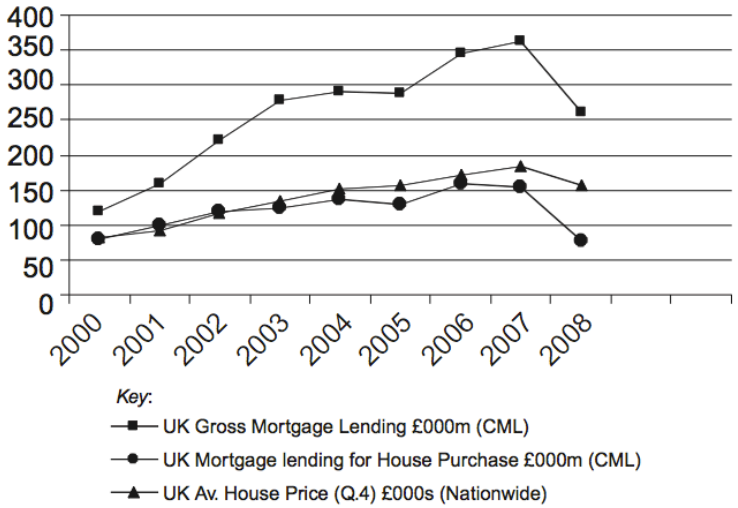
Figure 2 : Nombre de transactions immobilières effectuées par des étrangers entre 1988 et 2012. Source : CEB 2007 et 2012



Les précieuses données de la CEB, accumulées depuis 1988 (Cellule Economique de Bretagne 2012 ; Cellule Economique de Bretagne 2007), répercutées sur la Figure 2, documentent l'émergence d'un marché et nous renseignent sur les dynamiques du phénomène migratoire en soulignant deux vagues d'installations : une première, courte, de 1989 à 1990 et la seconde, plus importante, de 2000 à 2004. Il faut noter ici que le pic impressionnant de la seconde vague serait probablement atténué si l'on pouvait y soustraire la part de ces transactions, qui consistaient en des reventes de bien. En effet, bien que les données ne soient pas disponibles pour la seule population britannique, on notera que toutes populations étrangères confondues, la part des reventes (aire foncée) dans les transactions immobilières, n'a cessé d'augmenter également, à l'exception d'une période de gel du marché entre 2007 et 2009. La mise en rapport du marché immobilier britannique et celui du lieu d'immigration est un élément central dans la décision d'achat, ce qui rend, on l'a vu, le nombre de nouvelles installations cyclique et très dépendant des conjonctures économiques sur les deux pays. La première baisse du nombre de transactions en 2005 semble se corréler avec une augmentation significative des prix des maisons en Bretagne (*Ibid.*).

La seconde chute à partir de 2007 serait plus dépendante des conditions du marché britannique comme le montre la figure 4 proposée par John Bone et Karen O'Reilly (2010, p. 236), où l'on note une forte baisse en 2007 des prix des maisons en Grande-Bretagne :

Figure 3 : Prix des maisons au Royaume-Uni et montant des prêts immobiliers 2000-2008. Source : Bone et O'Reilly, 2010, 236



La bulle immobilière, suite à une spéculation encouragée par le milieu banquier, éclate en Grande-Bretagne. Le prix des maisons diminue, et la revente est moins profitable.

La CEB semble observer une reprise des transactions (ventes et achats) à partir de 2010, ce qui demandera à être confirmé lors des prochaines études. Mais il y a fort à parier que la

grande vague du début des années 2000 ne sera pas atteinte de nouveau. Premièrement, parce que les prix des biens immobiliers achetés par les étrangers ne cessent d'augmenter :

> Globalement, pour une maison avec ou sans terrain, les montants moyens investis ont maintenant nettement dépassé la barre des 100 000 **€**. Les prix ont augmenté de 76 % depuis 2002. Il s'avère que les transactions à plus de 150 000 **€**, pour l'acquisition d'un maison, sont de plus en plus fréquentes ; elles représentaient moins de 10 % des transactions en 2002 et 28 % en 2006. Pour une revente, les prix négociés à plus de 150 000 **€** représentaient 11 % des transactions en 2002 et 32 % en 2006. (Cellule Economique de Bretagne 2007)

Deuxièmement, parce que le parc immobilier disponible à l'achat n'est pas une ressource inépuisable. Enfin, l'ouverture de nouveaux marchés, en Europe de l'Est par exemple, va probablement impacter la région. Cependant, il semble probable que le marché garde une dynamique cyclique, du fait de sa dépendance à des mécanismes qui dépassent la seule Bretagne intérieure.

1.5.2. Organisation du marché immobilier

Face à l'engouement d'individus en provenance de Grande-Bretagne (et de façon moins prononcée, des Pays-Bas et d'Allemagne (Barou et Prado 1995)), et des grandes métropoles françaises) pour des biens immobiliers en milieux ruraux, les acteurs locaux du marché ont tôt fait de s'organiser pour maintenir le développement du marché. Comme on l'a vu plus haut, en Bretagne intérieure, les premiers ponts vers la Grande-Bretagne ont été jetés par une famille anglaise en 1985 qui achète des biens et les revend à des Britanniques, avant de devenir une agence immobilière à part entière. Barou et Prado notent que c'est sur de petites structures similaires que se créent les marchés immobiliers au centre de la Bretagne, plutôt que par de grands groupes immobiliers comme cela put être le cas sur la côte. Ainsi établis localement, ces « micros » agences se structurent autour d'un réseau de connaissances composé de notaires et de particuliers. Des notaires modifient alors leurs services, intègrent des interprètes dans les transactions ou apprennent l'anglais, et développent un réseau transnational en allant chercher des clients directement en Grande-Bretagne lors de salons (*Ibid.*, p. 178) ou par la publicité dans les médias et revues spécialisées outre-Manche (Buller et Hoggart 1994). Que cela soit sous la forme d'initiatives sporadiques de la part de petites agences et de notaires, ou d'une médiatisation plus régulière, les réseaux locaux ont contribué nettement à rendre ces propriétés visibles sur le marché international. Le marché immobilier franco-britannique a fait naître une diversité de services, soit dans les structures existantes, soit au sein de nouvelles petites entreprises. Une des participantes déjà évoquées, Alice, s'est par exemple établie à son compte pour accompagner les nouveaux arrivants dans des démarches diverses : de la recherche de maisons aux demandes de permis de construire. Et elle n'est pas la seule à fournir ce type de services.

Henry Buller et Keith Hoggart (*Ibid.*) remarquaient la complexité de l'intrication des intérêts globaux, locaux et individuels dans les changements auxquels font face les espaces ruraux notamment.

> Lorsque l'on cherche dans la littérature des exemples de ce qui a causé une évolution, trois facteurs principaux ressortent. D'abord, et peut-être de manière plus évidente, on trouve une vision du changement rural par l'urbain, dans lequel la campagne est agie par des forces provenant des villes, imposant des changements à une population représentée réfractaire. […] Une seconde force de changement émane [...] des activités d'un petit groupe de migrants après leur installation. […] La troisième tendance, rare, est un changement d'origine locale dans la direction ou le rythme de développement. Reste à débattre et à vérifier empiriquement si ces changements inspirés localement peuvent être considérés comme des initiatives autonomes. Ce qui est clair, c'est que les contextes nationaux et régionaux offrent aux agents locaux des opportunités de promouvoir de nouvelles formes de changement socioéconomique […]. (*Ibid.*, p. 174)[56]

Les chercheurs observent alors que le rôle des acteurs locaux ne fut pas simplement de recevoir et satisfaire une demande. Il s'est agi très tôt de tirer profit du nouveau marché qui se profilait en l'organisant, le stimulant et le maintenant au-delà d'un effet de mode.

À cette époque, on l'a vu beaucoup de villages dans la Bretagne intérieure ont été véritablement désertés. Ceci explique notamment pourquoi on parle parfois de villages constitués « à majorité d'Anglais ». Je n'ai pas pu identifier précisément de communes où c'est effectivement le cas. Sans mettre en doute complètement ces propos, il convient d'être prudent, car j'ai pu entendre de nombreuses fois une surestimation du nombre de Britanniques installés dans les communes. La rumeur a tendance bien souvent à grossir les traits. Mais comme le notent les élus de la région, la situation était véritablement critique pour le maintien de certaines infrastructures communales. Plusieurs écoles ont pu se maintenir, voir s'agrandir, depuis le boom des années 2000, des commerces (cafés et épiceries) ont été repris par des nouveaux arrivants britanniques, et l'on peut supposer que ces arrivées ont généré de nouvelles recettes grâce à une augmentation du nombre de contribuables imposables.

Les acquisitions de ces Britanniques diffèrent globalement des biens qui intéressent les nouveaux acquéreurs autochtones. Ces derniers sont prioritairement attirés par des terrains constructibles ou du bâti neuf, tandis que les ruines, les corps de fermes ou les maisons de bourg intéressent particulièrement les acquéreurs britanniques. Ces nouveaux acquéreurs étaient donc d'autant plus bienvenus que nombre de ces types de biens avaient été laissés à l'abandon. (cf.

[56] « When we search the literature for examples of what has caused such a turnaround, three main factors stand out. First, and perhaps most obviously, we find an urban-oriented vision of rural change, wherein the countryside is acted upon by forces that originate and spread out from cities; imposing change on what is often portrayed as a reluctant country population. […] A second force for change emanates […] from the activities of a small number of in-migrants after they settle in a place […] The third strand, which is not found that commonly, is where a change in the direction or pace of development has a local origin. Whether such locally inspired changes can be regarded as autonomous local initiatives is open to debate and empirical verification. What is clear is that regional and national trends and 'moods' present opportunities for local agents to promote new forms of socio-economic change […]; » Buller et Hoggarth, 1994, p. 174

5.3.2.3). Pourtant, à mesure que le marché se développe on commencera à parler de la hausse des prix du foncier et de la difficulté croissante pour les jeunes actifs d'accéder à la propriété dans ces régions.

La hausse bien réelle des prix de l'immobilier (Cellule Economique de Bretagne 2012) peut être imputée à différents facteurs. D'abord, comme en Angleterre, et à l'instar de cette famille, par qui tout aurait commencé, certains acheteurs ont procédé en tant qu'investisseurs achetant, réparant parfois les bâtisses, et les revendant lorsqu'une plus-value était possible. Deuxièmement, les locaux ont eux-mêmes ajusté leurs prix lorsque cette nouvelle clientèle est arrivée. Comme l'explique Fabrice, un participant autochtone, il se dit sur le terrain observé, que « l'on vend mieux aux Anglais ». Cela a donc fait partie des stratégies des autochtones que de se tourner prioritairement vers des acheteurs britanniques, en haussant les prix. Troisièmement, la rareté croissante de certains biens les plus prisés, tels que des corps de ferme ne nécessitant pas trop de travaux de rénovation, augmentera leur valeur considérablement. Il faut aussi souligner que la hausse est d'autant plus impressionnante que les prix initiaux étaient bas. Il est possible que la rénovation de ce patrimoine ait incité des autochtones à se tourner à nouveau vers ces biens, et peut-être l'augmentation des prix en ville a-t-elle poussé une nouvelle frange de la population vers l'intérieur, ce qui n'a pas été vérifié ici. Pourtant la Cellule Économique de Bretagne observe que les prix restent plus élevés en Ille-et-Vilaine, département le moins prisé par les Britanniques (*Ibid.*), mais le plus prisé des autochtones. L'inflation des prix semble donc toujours concerner les zones périurbaines et les couronnes aux abords des métropoles, telle que Rennes.

Ces discours se sont illustrés le 20 février 2005, lorsque le collectif A-Stroll, apparenté au mouvement socialiste autonomiste breton, a mené une manifestation dans la commune de Bourbriac (Côtes-d'Armor), contre la spéculation immobilière et l'occupation du parc immobilier par les résidences secondaires[57]. La manifestation a rassemblé entre 60 et 100 personnes. Ce type d'évènement ne semble pas s'être présenté à nouveau. Le porte-parole du collectif A-Stroll déclarera ensuite qu'une fin avait été mise au mouvement, accablé par le fait que son esprit anti-globalisation fut perçu comme un message de haine contre les Britanniques dans les médias, notamment outre-Manche, ce que ne souhaitaient pas ses membres[58]. Il est vrai que les protestations d'A-Stroll revêtaient d'autres facettes – sociolinguistiques, du fait de la reconnaissance de l'anglais, et non du breton, par les institutions locales — floutant la distinction

[57] Pour deux comptes-rendus journalistiques de l'événement : Moss S., 23 février 2005, « To the Village of Hate with an olive branch », *The Guardian*, http://www.theguardian.com/world/2005/feb/24/france.stephenmoss ; Wyatt C., 19 mars 2005, « Brittany Property Boom stirs tensions », *BBC News*, http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/4363679.stm.

[58] AFP – 11 décembre 2007

entre un mouvement anti-capitaliste et l'idéologie nationaliste monolingue discutée plus haut. Et les slogans, « La Bretagne n'est pas à vendre » et « Des logements pour tous les Bretons, par pour les colons », repris par exemple par l'article de *The Guardian*, ou encore le texte qui fut lu lors de la manifestation, ne semblent pas non plus encourager à la distinction entre résidents non bretons temporaires et permanents, bien que les porte-parole expliqueront par la suite qu'ils n'ont pas d'animosité envers les Britanniques prolétaires, mais envers les spéculateurs. Enfin, le choix de la commune de Bourbriac pour cette manifestation ne fut probablement pas le choix le plus approprié pour passer un autre message : la commune avait été médiatisée peu de temps auparavant, car l'office notarial avait précédemment été tagué d'un « Brits Out ! ».

Mais A-Stroll souhaitait aussi dénoncer la « cupidité » de certains agents locaux ayant participé à l'implantation de ce marché immobilier, appelant les habitants à ne pas céder aux sirènes de la spéculation. Bien que, à ma connaissance, ces protestations publiques soient restées un fait unique, il est commun d'entendre ici et là que l'installation des Britanniques porte préjudice aux acheteurs autochtones. Et l'on peut bel et bien constater qu'une partie de ces discours est en fait alimentée par la peur d'être dépossédé des « terres » bretonnes, de ne plus être chez soi, dû à leur l'acquisition par des « non-Bretons », qu'ils soient en résidence secondaire ou principale.

L'ouverture de ce marché a impliqué aussi une entrée en compétition, car il est bien question pour le territoire de tenter de garder une dynamique d'attractivité. Il s'agit donc de donner une image positive du territoire, accueillante aussi bien pour de nouveaux touristes que pour de nouveaux résidents. Les politiques d'accueil y jouent un rôle central, car, comme le montre l'exemple d'A-Stroll, les différentes frictions vécues sur le territoire sont très rapidement relayées par les médias, du fait du lien fort qui perdure, notamment via ces mêmes médias, entre les Britanniques et le pays d'origine. L'autre rôle majeur dans la diffusion d'une image positive est celui de la publicité et de la communication médiatisée sur une « image » du territoire, comme on a pu l'évoquer précédemment. Et outre le champ de la publicité immobilière (Hoggart et Buller 1992, p. 106), la requalification des espaces ruraux passe par une politique de développement économique centrée sur le tourisme, avec la mise en visibilité du potentiel récréatif de ces régions, et l'élaboration d'une identité territoriale reconnaissable. Ces deux volets feront l'objet d'une analyse approfondie dans les prochains chapitres.

1.6. ENJEUX SOCIOLINGUISTIQUES DE L'ETUDE DES MIGRATIONS PRIVILEGIEES

J'ai donc posé quelques bases permettant d'orienter un travail critique sur les migrations privilégiées et, à l'instar de la proposition de Sheila Croucher (2012), de penser ce que nous disent ces migrations sur la répartition des ressources dans le monde, sur les processus de la globalisation, les territoires de migration et les autres formes migratoires. Le défi reste donc d'analyser les dynamiques de ces systèmes, complexes (Morin 2005), qui ne sont pas circonscrits ou hiérarchisés entre un plan micro–local et macro-global, mais qui s'actualisent en permanence dans une multiplicité de dialectiques.

La quasi-absence d'une analyse de l'agentivité des populations autochtones dans le phénomène migratoire, voire de son impact sur les territoires, est un élément frappant dans la plupart des recherches ayant porté sur le sujet. Ceci est d'ailleurs souligné également par Karen O'Reilly et Michaela Benson qui nous invitent à écrire ce nouveau chapitre dans le champ de recherche qui a émergé. C'est donc un des objectifs de cette recherche. Mon intérêt pour cette perspective est sans nul doute autant lié à une trajectoire personnelle, qu'à mon inscription disciplinaire en sociolinguistique (cf. 2.2.1.1). Il nous faudra donc nous interroger sur la façon dont s'actualise le contexte décrit dans ce chapitre, dans les rapports entre autochtones et migrant·e·s britanniques, et entre migrant·e·s.

La notion d'interaction recouvre un vaste champ et une multitude de pratiques, que je m'efforcerai de dégager dans les chapitres suivants. Mais je peux d'ores et déjà poser le cadre interactionnel comme étant un espace potentiel de socialisation et de négociation des catégorisations identitaires par les pratiques de communication, impliquant des pratiques langagières et discursives et l'élaboration de stratégies pour entrer en contact, en fonction des normes et rites interactionnels connus, des valeurs symboliques attribuées aux pratiques et des ressources des interactants. Les pratiques langagières et la mise en discours de représentations se sont révélées en effet prégnantes dans les discours sur la migration dès mes premières prises de contact avec les participant·e·s de cette recherche : de l'injonction à « faire l'effort » d'apprendre le français à l'apparition de pratiques anglophones dans le « paysage » sociolinguistique, la dimension langagière des relations sur le terrain semble forte. Par ailleurs, les connaissances et représentations en matière de pratiques communicationnelles qu'ont préalablement les migrant·e·s et autochtones orientent la mise en relation des individus.

Or, dans la plupart des travaux de recherche cités sur ce type de migration, la question langagière est relativement peu abordée. Pourtant, tous remarquent que cette dimension joue un rôle essentiel dans l'expérience migratoire, soit comme « barrière majeure à

l'intégration » (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 44), soit en tant que « compétence » (*language skills*) facilitant la vie des migrant·e·s si elle est acquise (Benson 2011, p. 20 ; 30 ; 49 ; Ferbrache 2011, p. 142 ; 173 ; 194). Mais les pratiques langagières et les discours sur les pratiques langagières ne font pas l'objet d'une réflexion spécifique. La liste des problèmes liés à un faible niveau de connaissances langagières chez Sriskandarajah et Drew (2006) en est une illustration (je numérote) :

> 1) Empêche la conversation et la socialisation avec la communauté locale, rendant difficile l'orientation dans la bureaucratie locale et les réglementations en matière d'immobilier ;
>
> 2) Inhibe les activités communautaires organisées dans la langue locale, telles que la vie politique locale ou les associations locales ;
>
> 3) Interfère dans la scolarisation des enfants ;
>
> 4) Amoindris le niveau de service qui peut-être reçut, en particulier lorsque que des termes techniques sont utilisés par exemple par les médecins ou les avocats (*Ibid.*, p. 44).[59]

Dans cette liste, on observe une façon de considérer les langues comme un véhicule de communication, un outil ni plus ni moins. Ailleurs, on mentionne parfois rapidement que l'anglais est pratiqué par les locaux (Casado-Diaz 2009, p. 96) amenuisant les occasions de pratiquer les langues locales, ou au contraire absent des pratiques des autochtones (Benson 2009, p. 128-129).

Tout se passe dans ces recherches comme si la dimension langagière et interactionnelle avec la population locale relève d'une telle évidence qu'elle ne fait pas l'objet d'une analyse approfondie. D'une manière générale, il faut souligner que les recherches sur le sujet ont principalement été conduites par des chercheur·e·s Britanniques, et les problématiques sont globalement centrées autour de la narration par les participant·e·s de leurs expériences migratoires et leur représentation de ce nouvel espace. Pour aller au-delà du constat de l'importance (ou non) d'acquérir un capital linguistique intégrant les pratiques locales, il nous faut nous interroger sur le « pourquoi » et les conséquences dans l'expérience de socialisation. Ceci nous donnera à voir un autre degré de complexité dans la relation entre Britanniques et autochtones, où ces derniers ne sont plus les hôtes passifs, voir inexistants.

Le choix, pour contextualiser, de la mise en lien des dynamiques migratoires avec celles du capitalisme contemporain, s'est fait en cohérence avec le choix d'une démarche critique dans les analyses des dimensions langagières et interactionnelles présentées dans le chapitre suivant. Dans l'introduction de *Paths To Post-Nationalism*, Monica Heller intègre la sociolinguistique

[59] «1. preventing conversing and socializing with local community, making it extremely difficult to navigate local bureaucracy and/or business or property regulations ; 2. inhibiting community activities organised in the local language, such as engagement with the local politics or local community organisations ; 3. disrupting chilren's education ; 4. jeopardising the level of services that can be recieved, particularly when technical terms are used, for example by doctors and lawyers » (*Ibid.*)

critique dans une anthropologie sociale et linguistique, ce qui l'amène à penser la répartition des ressources sociolinguistiques dans le contexte de la globalisation :

> ce qui importe dans la « globalisation », ce sont les façons dont les marchés locaux et régionaux sont intégrés dans des marchés globaux, via des régimes de régulation basés sur la coopération économique plutôt que sur un colonialisme. (Heller 2011, p. 20)

et

> le langage n'est pas une fenêtre transparente rendant visible les processus sociaux, mais plutôt un élément constitutif de ces derniers. (*Ibid.*, p. 49)[60]

Alors l'analyse des pratiques sociolangagières et interactionnelles nous permettra de questionner les divers enjeux qui se sont révélés dans ce premier chapitre, soit les (re)constructions identitaires (trans)nationales et communautaires, la mise en compétition des territoires par la marchandisation des pratiques culturelles, sociales et langagières, ou en bref la matérialisation de la globalisation dans les milieux ruraux de Bretagne. Elle nous permettra également de questionner la construction du lien social et des solidarités sur des territoires pris entre crises et renouveau.

[60] « what is important about « globalization » is the ways in which local and regional markets are integrated into global ones via regimes of regulation based on economic cooperation rather than colonialism » et « Language is not a tranparent window into social processes but, rather, a constitutive element of them ».

CHAPITRE II

BALISES ET TRAJECTOIRES THEORIQUES, EPISTEMOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES EN SOCIOLINGUISTIQUE

Les problématiques langagières se sont révélées intrinsèques aux phénomènes migratoires britanniques en Bretagne, dès mes premières rencontres avec ce sujet. Au fur et à mesure que je pris contact avec les participant·e·s à cette recherche, *la langue, les langue*s, apparaissaient systématiquement comme des éléments saillants, tant dans les discours des autochtones que dans ceux des migrant·e·s. Le sujet trouvait de toute évidence une certaine pertinence à être traité par une approche sociolinguistique. Mais avant de pénétrer au cœur de l'analyse, il me reste néanmoins à définir cette approche sociolinguistique et à dégager les problématiques émergeant spécifiquement des paradigmes théoriques choisis.

Pour rendre possible la définition de mon positionnement dans le champ sociolinguistique proposé dans cette deuxième partie de chapitre (2.2), il m'a semblé nécessaire de revenir préalablement sur ma représentation de ce champ complexe, pluri-interdisciplaire et polynomique (2.1). Dans la troisième et quatrième partie de ce chapitre, je détaillerai plus spécifiquement l'approche méthodologique qui découle de ce positionnement et qui fut mise en œuvre pour ce travail doctoral (2.3 et 2.4). En conclusion, une très brève discussion portera sur les paradoxes difficilement réconciliables qui me semblent demeurer dans mon positionnement, notamment des dilemmes éthiques posés par l'approche critique choisie (2.5).

2.1. PERMEABILITES ET POLARITES DANS LES SCIENCES SOCIALES DU LANGAGE

2.1.1. La relation entre langage et société : entre quatre pôles

2.1.1.1. Pluralités des approches

Loin d'être monolithique, la recherche en sociolinguistique reflète la fluidité et l'ubiquité des objets de son analyse : les relations entre langages et dynamiques sociales. Les chercheur·e·s se réclamant de la sociolinguistique se trouvent alors tous confronté·e·s au défi de la définir, ou, du moins, de se situer dans le vaste champ qu'elle comprend. Pierozak et al (2013) rappellent combien l'exercice est d'autant plus ardu et nécessaire que l'histoire des sciences sociales du

langage est plurielle. Le terme *sociolinguistique* peut en effet renvoyer à des paradigmes différents, voire divergents. Réciproquement, une approche étiquetée « sociolinguistique » dans un contexte institutionnel pourra trouver un autre nom dans un autre contexte. Cette fluidité sémantique s'explique par quatre facteurs majeurs. Premièrement, les histoires des sciences sociales du langage s'éclatent sur plusieurs continents[61] et disciplines des sciences humaines (linguistique, psychologie) et sociales (anthropologie, sociologie), chacun de ces contextes ayant donné naissance à diverses ramifications théoriques autour des relations entre langage et société. Deuxièmement, les enjeux de reconnaissance institutionnelle donnent lieu, en fonction des institutions d'appartenance des chercheurs, à des stratégies diverses, les principales alternatives étant : soit une inscription en tant que sous-discipline (de la linguistique, de la sociologie, de l'anthropologie), soit l'affirmation d'une différenciation et d'une autonomie disciplinaire, notamment pour constituer une potentielle alternative à une linguistique déjà constituée en tant que discipline autonome. Troisièmement, les multiples formes des relations entre langage et société et des méthodes pour les approcher rendent le champ sociolinguistique nécessairement diversitaire. Enfin, certains paradigmes transversaux aux sciences humaines et sociales auront produit une diversification des approches sociales du langage et mené à des pollinisations entre des auteurs de disciplines différentes, mais partageant un cadre théorique.

Anthropologie linguistique, sociologie du langage, ethnographie de la communication, analyse du discours, sociolinguistique et d'autres catégorisations encore (Blanchet 2007) sont des termes qui se croisent, se superposent parfois, et sont autant de chemins qui se présentent aux jeunes chercheurs en quête de positionnement et de méthode dans le champ des sciences sociales du langage. Aussi, des concepts similaires y sont interrogés et employés (Heller 2008), et nos bibliographies démontrent souvent comment nous nous tenons rarement aux seules références des travaux de ceux dont nous partageons entièrement la définition de *la* sociolinguistique.

Ironiquement, les sociolinguistiques sont donc confrontées dans leurs positionnements aux enjeux sur lesquels beaucoup d'entre nous nous penchent : la tension entre identification et catégorisation des pratiques, notamment dans le cadre de leur institutionnalisation. Je suis, pour ainsi dire, sociolinguiste comme je suis francophone. Ceci ne suppose donc pas (i) que je pratique l'intégralité des pratiques regroupées — par moi-même ou par d'autres — dans cette catégorisation, et (ii) que cela exclue d'autres affiliations dans le champ des sciences sociales. Ainsi, dans une orientation interprétative, la sociolinguistique « n'est pas une forme d'expertise, mais plutôt une pratique sociale influencée et située » (Heller 2011, p. 6)[62]. Reste néanmoins à

[61] Eut égard à ma formation, le point de vue développé dans ce chapitre restera malheureusement franco, anglo et américanocentré, et masque probablement d'autres possibles histoires de la sociolinguistique.

[62] Passage traduit : « I argue for a sociolinguistics that is not a form of expert knowledge, but rather an informed and situated social practice » (Heller 2011, p. 6)

expliciter le sens historique, théorique et institutionnel que j'appose à cette « étiquette » disciplinaire que je revendique par ailleurs.

2.1.1.2. Les polarisations du champ en quatre projets

Pour se faire, il me semble utile de revenir sur *une* histoire des diverses approches scientifiques de la relation entre langage et société. L'objectif est ici de retracer les divers courants et disciplines qui auront influencé cette recherche, que cela soit pour m'en distancer, ou pour m'y affilier, et de donner à voir les principales références qui ont été prise en compte pour constituer mon positionnement dans ce champ.

J'ai choisi de distinguer quatre dynamiques ayant émergé plus ou moins simultanément et qui constituent selon moi les principales aires d'analyse du langage dans sa relation dynamique à la société. Il ne s'agit pas non plus de proposer une cartographie exhaustive des sciences sociales du langage, mais de présenter les grandes tendances qui auront influencé le travail présenté ici :

- La sociolinguistique comme étude des pratiques linguistiques « avérées », en réaction à la linguistique structurale.
- L'anthropologie, l'ethnographie et la microsociologie des pratiques interactionnelles où l'objet d'analyse devient plus largement le langage et la communication quotidienne.
- L'analyse du discours comme analyse de l'expérience et de l'histoire subjective et politique dans la production discursive.
- La sociologie du langage pour la théorisation de l'ontologie des pratiques langagières en tant que pratiques sociales spécifiques.

Ces quatre axes ont tous entretenu des relations dynamiques les uns avec les autres, et le plus souvent les sociolinguistes circulent entre ces derniers. Afin de ne pas en tracer les frontières, je les propose sous la forme de « pôles » vers lesquels les différents contributeurs cités sont plus ou moins attirés. Ces (re)présentations et distinctions de divers courant ne sont certainement pas neutres et trouvent leurs sources dans l'approche résolument interdisciplinaire de ma formation en sciences du langage (voir 2.2.1.1).

2.1.2. Analyser les variations des formes linguistiques et leurs catégorisations

2.1.2.1. La cooccurrence de langue et société

Les monographies retraçant l'histoire de la sociolinguistique s'accordent généralement pour trouver les fondations de la sociolinguistique dans l'influence des travaux d'Émile Durkheim sur le linguiste Antoine Meillet. Meillet tranche alors avec l'abstraction de la langue chez Saussure pour la présenter pour la première fois en tant que « fait social », partant de l'observation que groupes sociaux et communautés langagières entretiennent les mêmes frontières et que la langue est à la fois inexistante sans ceux qui la pratiquent et « extérieure » à ces

derniers (Calvet 2013, p. 5-6). Malgré les propositions de Meillet, la linguistique structurale se développe en s'éloignant de la notion sociale. Et c'est Basil Bernstein, dans le cadre de ses travaux en sociologie de l'éducation qui va inscrire les pratiques langagières réelles en tant qu'objet des sciences sociales, en soulignant les conditions sociales à l'œuvre dans l'apprentissage langagier (Bernstein 1961).

Pour Louis-Jean Calvet (2013), bien que ses travaux seront ensuite critiqués pour leur manque en matière d'analyse linguistique, Bernstein ouvre un nouveau champ de recherche, ce qui permet alors à William Labov de positionner ses travaux dans le champ sociolinguistique. En approfondissant les approches d'Edward Sapir, qui travaille le lien entre culture et langage, et les remarques de Meillet, Labov se décentre donc de l'analyse de formes standards et abstraites qui forment les principaux objets des linguistes et intègre une analyse des « attitudes » et des « usages » pour comprendre le changement linguistique et la constitution des communautés linguistiques autour des consensus normatifs entre locuteurs. Entretenant un lien avec l'approche fonctionnaliste de Roman Jackobson, et usant principalement d'une approche quantitative, Labov se penche sur des environnements urbains diversitaires et modélise les pratiques en fonctions des locuteurs et des contextes. Dans les productions de Labov se lit l'enjeu de la reconnaissance de l'apport fondamental de la sociolinguistique en linguistique, notamment dans une opposition aux approches générativistes ne permettant pas d'analyser le langage « en mouvement ». Ce projet est donc avant tout celui d'une description des dynamiques et des changements des structures linguistiques. Mais ce qui sera alors considéré comme étant la sociolinguistique pour les uns, n'en restera qu'une dimension pour d'autres.

2.1.2.2. Premières diversifications des approches

En effet, en parallèle, John J. Gumperz et Dell Hymes développent un autre type d'approche, bien qu'apparenté, en s'appuyant sur le développement de la pragmatique pour Hymes, et sur la microsociologie des interactions, développée par Goffman[63] et l'école de Chicago, pour Gumperz. Ces apports théoriques leur permettent d'argumenter pour une inclusion de l'analyse des pratiques communicationnelles et partant des pratiques langagières dans l'analyse des phénomènes sociaux. Ici aussi l'analyse des structures interactionnelles nous informe sur leurs significations sociales, mais le projet diverge de celui de Labov, de par l'objet de son analyse à la fois plus large et plus événementiel (le déroulement de la conversation, plutôt que les formes linguistiques traversant une communauté sociolinguistique) et par le refus d'un découplage entre pratiques sociales et pratiques linguistiques (Heller 2013, p. 396). Précisons encore une fois que la sociolinguistique de Labov n'est pas pour autant imperméable aux

[63] Lui-même également influencé par le courant pragmatique.

approches de Gumperz et Hymes et les deux approches sont utilisées conjointement dans les travaux de nombreux·ses sociolinguistes. Certains chercheurs considèrent cependant qu'il est nécessaire de différencier une approche sociologique et anthropologique du langage, d'une analyse linguistique de la fonction sociale des pratiques linguistiques. Par exemple, Peter Trudgill tient à garder le terme sociolinguistique pour désigner des travaux se penchant prioritairement sur les formes et structures linguistiques, et désigne toute autre approche, y compris interactionnelle, comme étant du ressort de la sociologie (Wardhaugh 2006, p. 14). On trouve plus couramment des définitions nuancées, ou qui se concentrent sur une polarisation entre sociologie et linguistique, par exemple chez R. Hudson (1996), où la sociolinguistique et la sociologie du langage sont deux pôles d'un axe sur lesquelles les chercheurs choisissent de se positionner en fonction de leurs intérêts de recherche (les formes linguistiques pour les uns, les formes sociales pour les autres). Dans cette perspective, on peut alors considérer que les approches de Gumperz et Hymes se trouvent quelque part entre ces deux pôles. Typiquement, la sociolinguistique est alors « l'étude du langage en relation avec la société », tandis que la sociologie du langage étudierait « la société en relation au langage » (passages traduits (*Ibid.*, p. 4)). Aussi il s'agirait pour la première de partir du « micro », la pratique, pour aller vers le « macro », la société, et pour la seconde d'opérer le chemin inverse.

2.1.2.3. Les premiers travaux sociolinguistiques en France : la linguistique sociale

En France, Jean-Baptiste Marcellesi et Bernard Gardin (1974) sont les premiers à parler de sociolinguistique, bien que les idées circulaient depuis un certain temps (Marcellesi, Bulot et Blanchet 2001). Via Gardin les recherches « américaines » circulent en France, et via Marcellesi, une perspective marxiste permet d'axer l'analyse sur les rapports institutionnalisés de dominations entre locuteurs de variétés standard et dominantes et locuteurs de variétés non normées et dominées, notamment dans les aires régionales où elles sont en contact (*Ibid.*). Les auteurs de *L'Introduction à la Sociolinguistique* ne cachent pas leur difficulté à définir ce qu'est la sociolinguistique, et nous proposent une structuration du champ en sous-groupes, qui, bien que restant assez confuse, souligne déjà les débats épistémologiques qui continuent à faire l'objet de discussion[64] et recoupe les quatre polarités différenciées dans ces pages. Ils distinguent en effet la « sociolinguistique des sociologues », de, premièrement, ce qu'ils appellent à la suite de Fishman « la sociolinguistique interactionnelle », et secondement de la « linguistique sociodifférentielle »

[64] On notera l'ouverture du livre sur la distinction entre une linguistique ethnologique, et une linguistique sociologique, que je relierai au débat autour du statut ontologique attribué à la *culture* en sociolinguistique (voir 2.1.3.2). Bien que les auteurs n'ont pas l'intention de remettre en cause le caractère sociologique qu'une culture peut avoir (parlant par exemple de culture de classe), et bien que les termes du débat semblent bien datés à présent, par exemple dans la distinction paradoxalement ethnocentrée, difficilement justifiable, et difficilement justifiée par les auteurs, entre sociétés « simples et primitives » d'un côté et des sociétés « complexes et de classes » de l'autre.

qu'ils baptisent pour plus de simplicité la « linguistique sociale ». Cependant, les deux premières approches ne seront guère développées en tant que telles dans la suite de l'ouvrage, et sont présentées comme « noyant » les questions qui intéressent les auteurs. Par un subtil glissement discursif, la linguistique sociale est posée comme sous-groupe dominant de la sociolinguistique, et sous-titre *l'Introduction à la sociolinguistique*[65]. Les auteurs définissent alors les objets et approches de cette linguistique sociale : « la détermination des constantes dans les conduites linguistiques des groupes (…), la dialectologie, la lexicologie politique et technique et l'analyse de discours » (Marcellesi et Gardin 1974, p. 15). On peut néanmoins constater que, dans leurs pratiques, les auteurs absorbent nécessairement certains concepts des autres sous-ensembles sociolinguistiques distingués, de par l'orientation politique de l'analyse. Par exemple, le concept de diglossie est importé à la suite de Ferguson, Fishman et Gumperz. La sociolinguistique de Marcellesi et l'école de Rouen qui naît alors se développent autour des méthodes d'analyse du discours, ce qui sera une spécificité française (cf. 2.1.4.). Par ailleurs, dans le contexte français, la sociolinguistique de la variation et des discours épilinguistiques apparaît comme un moyen particulièrement pertinent d'exposer la prégnance d'un modèle monolingue en France et de penser la structuration des politiques et les paysages linguistiques et culturels en région et territoires outre-mer.

2.1.2.4. Limites de l'approche variationniste

Une certaine approche de la sociolinguistique est donc polarisée en linguistique, si bien que Calvet par exemple considère qu'elle est *la* linguistique, en opposition aux approches structurales et abstraites de Chomsky. Grâce à elle se révèle la complexité équivalente des structures linguistiques normées et non normées, le rôle de la socialisation dans l'apprentissage langagier et la hiérarchisation sociale des pratiques. Elle amène également le développement d'une didactique des langues prenant en compte la variété des connaissances langagières des apprenants. Grâce à ces recherches, se révèlent également l'impraticabilité et la nature purement théorique de la notion de langue — une catégorisation homogénéisante et cloisonnante de pratiques linguistiques. Enfin, elles permettent de plaider pour une analyse linguistique qui se décentre des corpus artefactuels.

Néanmoins, une critique demeure à l'encontre de ceux qui comme Trudgill considèrent que les sociolinguistes n'ont pas de travail d'analyse à produire sur la dimension « sociale » en elle-même. Cette façon d'éluder le « social », en bornant à l'observation de la covariation, et de le

[65] Marcellesi rappellera plus tard qu'un second volet de cette introduction devait traiter du bilinguisme (Marcellesi, Bulot et Blanchet, 2001), sans préciser, toutefois, si ce volume aurait porté sur d'autres approches en sociolinguistique.

poser comme consensus sans discuter de la diversité des approches sociologiques, ne semble alors pas si différente de la perspective de Saussure :

> Pour lui, le fait que la langue soit une institution sociale est simplement un principe général, une sorte d'exhortation qu'après lui reprendront bien des linguistes structuralistes, sans jamais se donner les moyens heuristiques d'assumer cette affirmation : on pose le caractère social de la langue et l'on passe à autre chose, à une linguistique formelle, à la langue « en elle-même et pour elle-même ». (Calvet 2013, p. 7)

Finalement, il pourra sembler que la sociolinguistique se justifie en tant que *la* linguistique dès lors qu'on la restreint à une analyse *linguistique* des pratiques.

De plus, paradoxalement la polarisation de la sociolinguistique dans l'unique champ linguistique et en réaction à la linguistique structurale semble jusqu'à présent avoir mené à une inscription aux « marges » et à la périphérie de la linguistique structurale :

> Pour la plupart des linguistes théoriques ou formalistes, la sociolinguistique est une linguistique appliquée (ce qui atteste bien de l'occultation du préfixe *socio-*, dénoncée par Fishman (1991)), et une réserve de corpus et de données pour tester des théories ou des hypothèses formelles. Certes, cette perception extérieure du champ n'est pas à mettre au passif des sociolinguistes ; mais le fait qu'ils semblent souvent accepter d'endosser cette posture peut davantage l'être. (Gadet 2004, p. 87)

Alors, il s'est agi, pour certain·e·s, de développer une épistémologie des pratiques langagières non comme simples « traces » de la dimension sociale, mais comme action sociale dans une approche sociologique du langage (Boutet, Fiala et Simonin-Grumbach 1976 ; Fishman 1991) ou dans une approche sociopragmatique des interactions. Ainsi une différenciation de — plutôt qu'une inclusion dans — la linguistique devient prioritaire dès lors qu'il s'agit de donner à la sociolinguistique les moyens d'intégrer le débat épistémologique en sciences sociales et d'élargir son champ d'action au-delà de la description et l'analyse linguistique.

2.1.3. Analyser les situations interactionnelles

2.1.3.1. Les linguistes en ethnographes

Dell Hymes et John Gumperz ont tenté de rassembler les chercheurs se penchant sur « la base sociale de la communication verbale »[66] (Gumperz et Hymes (eds.) 1972, p. v) sous les termes *sociolinguistique* et *ethnographie de la communication*. Mais cette entreprise semble être restée un succès partiel : la *sociolinguistique* reste souvent assimilée à la tendance exposée dans le point précédent, tandis que l'analyse des pratiques interactionnelles et de communication est plus volontiers associée au secteur des sciences *de la communication* qu'aux sciences *du langage*, repoussant à l'arrière-plan la notion de langage. On peut se demander, à l'instar de Gabrielle Varro (1999) et Philippe Blanchet (2007) si l'intitulé « sciences du langage » en France ne tend pas à rester une synecdoque désignant la seule linguistique, ce qui peut d'autant plus s'actualiser

[66] Passage traduit : « the social basis of verbal communication » (Gumperz et Hymes, 1972, p. v)

que les approches structuralistes continuent à dominer en linguistique et que les sciences de la communication ont développé une reconnaissance institutionnelle distincte des sciences du langage et tendent à abriter les travaux en anthropologie des situations interactionnelles. Outre-Atlantique cette différenciation est également en partie illustrée par la distinction historique, institutionnelle et méthodologique entre anthropologie linguistique et sociolinguistique, bien qu'à la fin des années 2000 Gumperz et Cook-Gumperz continuaient d'en discuter la pertinence, proposant de voir la sociolinguistique comme un développement méthodologique de l'anthropologie du langage par l'emploi des outils de la linguistique (Gumperz et Cook-Gumperz 2008, p. 532).

L'on peut en effet retrouver les socles communs des chercheurs en sciences du langage et en sciences de la communication en retraçant l'influence de l'approche pragmatique sur les travaux de Hymes et Gumperz à la fin des années 1950.

Dell Hymes partant d'une formation de linguistique s'aperçoit que dans son projet d'analyser la « parole », l'unique approche linguistique est insuffisante. Au même moment, les théories de l'analyse linguistique intègrent l'approche pragmatique d'Austin et Searle et la notion de « performance » de l'énonciation, les chercheurs en communication de l'École de Palo Alto se penchent sur les actes non intentionnels et la contextualisation, et les sociologues de l'École de Chicago élaborent des méthodes permettant l'accès aux pratiques en contexte. S'en suit donc chez Hymes une tentative de théorisation englobante de la situation de communication par l'analyse du « contexte », par la considération du locuteur comme acteur social, et par la prise en compte des divers éléments (implicites ou non) donnant des informations sur l'acte de communication. Il modélise cette approche et la concentre dans sa typologie S.P.E.A.K.I.N.G (Hymes 1972 ; Salins 1992 ; Winkin 2001).

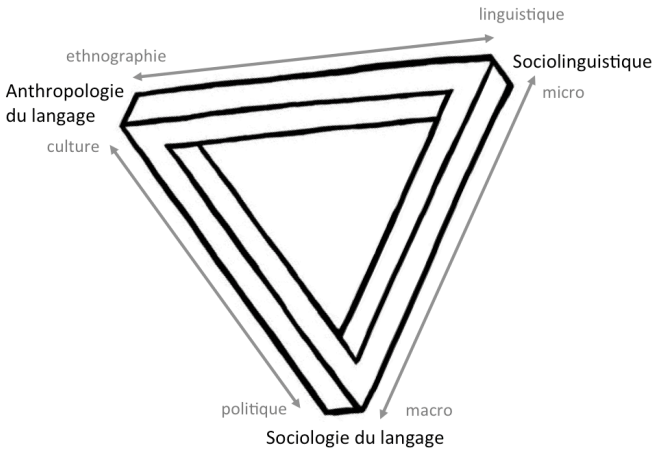
John Gumperz aussi part d'une formation et d'une pratique en linguistique pour se tourner vers l'analyse ethnographique des interactions, non seulement en tant que lieux et instants de la pratique et du changement linguistique, mais en tant que lieux et instants de la différenciation et des inégalités sociales (Gumperz et Cook-Gumperz 2008 ; Heller 2011 ; 2013). Partant de ce qu'il pense être au départ une simple méthode de recueil de données linguistiques « avérées », l'ethnographie, Gumperz voit alors dans les pratiques qu'il observe, non seulement des formes linguistiques, mais des pratiques langagières, des actions sociales. Les problématiques qu'il développe s'axent autour de deux questions :

> (…) si la variation dans la communication donne des informations sociales, alors par quels moyens et de quelles manières sont communiquées ces informations ? Qu'est ce que le locuteur doit savoir pour parler de façon appropriée (Gumperz 1972, p. 14) [67]

En puisant dans leurs savoir-faire méthodologiques pour l'observation des comportements sociaux, cette sociolinguistique américaine « tendance anthropologique » [68], s'appuient alors sur les travaux de Mead et de Malinowski, tournés vers une analyse de la pratique communicationnelle, les approches ethnométhodologiques de Sacks et Garfinkel et la microsociologie d'Ervin Goffman. Aussi, particulièrement chez Gumperz, la sociologie et l'anthropologie sont convoquées en tant que cadres théoriques pour l'analyse des pratiques langagières, et s'opère également une dilution de la distinction entre la sociolinguistique interactionnelle et l'anthropologie linguistique. L'approche linguistique anthropologique, à l'image de sa discipline connexe, l'anthropologie sociale, s'appuiera elle aussi sur divers théoriciens sociaux, principalement Pierre Bourdieu, Michel Foucault et plus récemment Anthony Giddens (Duranti 1997, p. 11).

En mettant bout à bout les positionnements exposés dans le point 2.1.2.1 et 2.1.2.2, on pourrait alors illustrer la distinction respective entre les différents travaux sur les relations entre langages et sociétés dans le domaine anglo-saxon par ces principes d'oppositions[69] :

Figure 4 : Principes généraux d'oppositions dans les définitions disciplinaires anglo-saxonnes en sciences sociales du langage (adaptés des manuels de Hudson (1996), Wardhaugh (2006) et Duranti (1997))



[67] Passage traduit : « (…) if variable communication does communicate social information, then how and in what way this information is communicated ? What does the speaker need to know to speak appropriately ? » (Gumperz 1972, p.14)

[68] Rappelons que le projet d'une anthropologie linguistique est bien antérieur aux efforts de Gumperz et de Hymes pour développer une ethnographie de la communication. Dès les fondations de l'American Society of Anthropology en 1902, l'anthropologie linguistique est présentée comme l'une des quatre composantes de l'anthropologie, et c'est dans ce cadre que Franz Boas, puis Edward Sapir et Benjamin L. Whorf exploreront les rapports entre langage et perception du monde. Cependant, les apports des sociolinguistes (Duranti 1997, pp. 52-83) et les critiques de Sapir ou Mead (Blommaert 2007) vont amener certains anthropologues à s'éloigner des approches structuralistes des langues et des cultures employées dans les travaux séminaux, pour évoluer vers un paradigme constructiviste notamment face à l'observation *in situ* de la diversité langagière et de la variation interindividuelle.

[69] Le choix ici du triangle de Penrose, objet impossible, pour schématiser ces principes d'opposition permet de souligner que ces oppositions ne se situent pas sur les mêmes plans : l'anthropologie linguistique qui s'oppose « typiquement » à la sociolinguistique peut différer de celle qui s'oppose à la sociolinguistique et ainsi de suite.

En pratique, les chercheurs s'accordent généralement sur l'impossibilité d'apposer des frontières distinctes sur ces continuums, et de circonscrire les différentes aires. Par exemple, Alessandro Duranti reconnaît qu'en sociolinguistique et en anthropologie du langage, certains « objets d'étude tels que les registres de langues, genre et langage, les actes de paroles et le discours ont été partagés le plus souvent (…) et ont constitué des opportunités de fertilisation de l'une et l'autre discipline. » (*Ibid.*, p. 14)[70]. Ben Rampton (2007) souligne d'ailleurs que l'approche « hymesienne » s'est développée en Grande-Bretagne d'abord chez les linguistes, et l'on peut faire le constat similaire en France où langage et ethnographie se trouvent principalement en contact dans les travaux de chercheurs en sciences du langage. Aux États-Unis (Fishman 1991), comme en Europe le chemin de la sociologie vers la sociolinguistique semble bien rare. Et, comme j'ai pu le souligner dans la synthèse du premier chapitre, la dimension langagière en sociologie reste souvent ignorée malgré l'angle d'analyse pertinent qu'elle peut offrir.

2.1.3.2. Discussions autour de l'approche anthropologique : culture et société

Le concept de *culture* est fondamental dans l'approche ethnographique des interactions. Elle est pensée comme une matrice abritant les codes nécessaires à l'interprétation interindividuelle. Agissant en tant que grille d'analyse des situations de communication, mais également comme guide de comportement dans les situations, le partage des codes est un enjeu essentiel dans les rapports interculturels. Le travail de Gumperz permet de mettre en avant que :

> (…) parler à un membre d'une autre communauté linguistique *[speech community]* est difficile, non seulement parce qu'on ne connaît pas les mots, mais parce qu'on ne partage tout le dispositif nécessaire pour comprendre ce que ces mots disent, font, signifient, ce qu'il faut en penser, sur lesquels doit porter notre attention, etc. Mais plutôt que de supposer que l'on ne sait pas, on suppose le contraire : nous usons en toute insouciance de nos propres grilles pour évaluer et interpréter la communication des autres. Quand cela tourne mal, nous rejetons la faute sur eux, les considérants comme des individus défaillants (…) ou comme membre de groupes défaillants (…). (Heller 2013, p. 396)[71]

Cette sociolinguistique interactionnelle a alors fait émerger l'analyse de la communication interculturelle, les conflits, l'identification ou l'adaptation aux codes de l'autre, comme une dimension prioritaire de ce champ de recherche, et particulièrement dans les situations d'apprentissage des langues (par exemple chez Cook-Gumperz (ed.) 2006; Blanchet 2000; Salins 1992; ou Piller 2011). Néanmoins, en posant l'inégalité dans l'interaction (et donc dans la société) comme le fruit de l'ignorance des codes de l'autre, l'approche de Gumperz s'attire des critiques

[70] Passage traduit « Other areas of study such as speech register, language and gender, speech acts, and discourse, have been more often shared with linguist anthropologists and have thus provided opportunities for crossfertilazation between the two disciplines » (Duranti 1997, 14)

[71] Passage traduit : « talking to someone from a different speech community is hard not just because you don't know the words, but because you don't share the whole apparatus for understanding what they mean, what they do, what they signify, how to feel about them, which ones to attend to, and so on. But rather than assume we don't know, we usually assume we do: we blithely use our own frames to evaluate and interpret the communication of others. When it goes wrong, we blame them, either as defective individuals (…) or as members of a defective group (…) » (Heller 2013, p. 396)

dénonçant l'absence d'une mise en relief des structures sociales de reproduction, notamment intentionnelle, des rapports de pouvoir dans les évènements considérés comme des échecs de communication.

Aussi ce qui semblait se dessiner comme un continuum entre la linguistique sociale, l'anthropologie linguistique et la sociologie du langage, trouve une pierre d'achoppement dans la notion de *culture* en tant que répertoire de connaissances sur « l'agir social » (ou « culture as a background knowledge », telle que définie par Sacks dans *Directions in Sociolinguistics* (Gumperz et Hymes (eds.) 1972).

Judith Irvine (2012) rappelle néanmoins que lorsque Gumperz et Hymes développent leur projet, la critique politique de la notion de culture n'a pas encore émergé en sciences humaines et sociales. Masquelier (2005, p. 80) montre aussi que chez Hymes, dès 1971, le projet est aussi d'intégrer l'analyse des activités de communication à une pensée d'un contexte social et *politique* (voir aussi Scollon et Scollon 2007). Chez Gumperz, le projet de la sociolinguistique interactionnelle est de « trouver des cas typiques de situations clés ou d'évènements de langage significatifs pour l'analyse de l'arrière-plan social et ethnographique. » (Gumperz et al. 1989, p. 15) On trouve également, chez l'auteur, les prémisses d'une approche critique en sociolinguistique : « Nous devons articuler une explication en termes politiques et institutionnels à une perspective centrée sur la micro-analyse de la pratique […] quotidienne » (*Ibid.*, pp. 112-113). Par ailleurs, Irvine souligne qu'Hymes et Gumperz n'étaient pas indifférents à l'étude des rapports de pouvoir, mais ils les situaient plutôt *entre* les groupes culturels qu'en leur sein.

> L'explication réside probablement dans son projet (ainsi que celui de Gumperz) de légitimer le plurilinguisme face au monolinguisme qui grandissait et s'affirmait dans la société américaine et dans la théorie linguistique chomskyenne. (Irvine 2012, pp. 63-64) [72]

Avec les travaux de Hymes et Gumperz, on déconstruit pour la première fois la frontière entre catégories sociales et langagières (Gumperz 1972, p. 15) et le langage n'est plus un simple miroir ou une représentation du social. Ce décloisonnement explique probablement pourquoi ces derniers se sont particulièrement attachés à maintenir les dialogues interdisciplinaires plutôt qu'à marquer le périmètre d'une sociolinguistique interactionnelle. Un approfondissement critique des théories sociales et de la notion de culture va toutefois se trouver nécessaire afin de montrer les apports spécifiques d'une telle approche au sein des sciences sociales.

[72] Passage traduit : « Very likely the explanation lies in his (and Gumperz's) project of legitimating multilingualism, in the face of a growing and assertive monolingualism in American society and Chomskyan linguistic theory. » (Irvine 2012, pp. 63-64)

2.1.4. Les discours et les significations

Dominique Maingueneau (1993) désigne l'Analyse de Discours comme une autre « nébuleuse », née de la mise en lien de divers courants intellectuels et ayant évolué au grès d'autres. Elle est intégrée dans l'approche sociolinguistique par l'École de Rouen et est assimilée à une sociologie du langage chez Pierre Achard (1993), tantôt donnée en tant que méthode, tantôt en tant que discipline à part entière.

Aux États-Unis, c'est Zellig Harris qui en 1952 propose pour la première fois une « méthode d'analyse de discours » (Harris 1969), qui permet de mettre en évidence des « structures régulières entre des discours tenus par des personnes différentes ».

Formelle, cette analyse du discours est présentée comme complémentaire d'une linguistique descriptive parce qu'elle propose non seulement une analyse à l'échelle de la syntaxe, mais à celle des combinaisons d'énoncés. Elle n'en reste pas moins une critique de l'approche structurale « acontextuelle » lorsqu'elle permet à Harris de poser le contexte social et culturel de l'énonciation comme intégré à la production de sens, et donc à prendre en compte dans l'analyse de la production langagière (*Ibid.*).

En France, l'analyse du discours est l'héritière d'une forte tradition de l'analyse de textes littéraires et institutionnels et de la philologie et elle est ainsi d'abord utilisée principalement pour l'analyse des productions écrites. Elle naît d'une « triple mouvance » (Maingueneau 1993) alliant linguistique structurale, psychanalytique lacanienne, ainsi que le marxisme althussérien, dans le projet de développer une « science de l'idéologie », l'idéologie politique dissimulée dans le discours. Elle intègre également à la fois les apports de la pragmatique, impliquant que le discours est lui-même un acte social et l'approche dialogique de Volochinov offrant un cadre pour l'analyse de la polyphonie, de l'intertextualité et de l'idéologie dans les discours.

Les sociolinguistes français·e·s de la première heure venant principalement des études de lettres, c'est tout logiquement dans leur formation qu'ils puiseront pour analyser leur corpus. C'est ce qui amène Jean-Baptiste Marcellesi, à commencer son travail sociolinguistique par l'analyse de discours politiques (Marcellesi, Bulot et Blanchet 2001). Il partira de la méthode harrissienne et des termes-pivots pour développer et systématiser une analyse du discours à entrée lexicale (*Ibid.*). Cette perspective sur la construction du sens à l'échelle discursive l'amènera par la suite à analyser non seulement les pratiques langagières, mais les discours épilinguistiques, en tant que lieux de catégorisation et d'évaluation des pratiques sociolangagières.

Parallèlement, « l'école française d'analyse de discours » se trouve influencée de plus en plus par une approche foucaldienne des discours institutionnels et des régimes de savoir, suite à la parution de l'*Archéologie du Savoir* (Foucault 1986 [1969]). Dans le travail d'analyse, les

idéologies ne sont plus considérées comme dissimulées en sous-texte, mais plutôt comme traversant, gravitant autour, conditionnées par et conditionnant les « formations discursives » (Maingueneau 1993). Il s'agit alors de travailler le paratexte, l'intertextualité, et l'intratextualité d'énoncés, principalement émis dans les contraintes institutionnelles, et porteurs « d'enjeux historiques, sociaux, intellectuels… » (*Ibid.*)

Dans les aires anglo-saxonnes, c'est plus récemment qu'émerge l'influence d'une approche marxiste notamment en Grande-Bretagne sous l'appellation Analyse Critique du Discours (CDA). Cette influence contribuera fortement au tournant résolument critique des travaux actuels en sciences sociales du langage (Rampton 2007, p. 588), bien que la CDA soit par ailleurs le sujet de certaines discussions par les tenants de l'approche ethnographiques lorsque l'analyse de discours, par exemple de textes institutionnels, est prise comme une fin en soi et ne documente pas l'articulation complexe de ces discours et idéologies avec les pratiques (Blommaert et al. 2001).

En dehors de l'École de Rouen, le concept de discours reste soit informellement convoqué chez des sociolinguistes de la tendance anthropologique qui l'assimilent parfois à la « parole » (*speaking*) de Hymes (par exemple Masquelier 2005). Pourtant le concept de discours, en tant que processus à la fois transversal et discontinu des constructions de sens, ainsi que la pratique de son analyse nécessitent bien d'être problématisés et situés si l'on en vient à les employer dans une recherche sociolinguistique. Par ailleurs, Maingueneau (1993) souligne la nécessité heuristique de l'élaboration d'un projet spécifique à l'analyse du discours (AD), notamment dans la définition de son objet. Pour lui, l'AD n'a pas pour objet la conversation ordinaire ni tout ce qui est « discours » (contrairement, par exemple, à Pierre Achard[73]). Il souhaite se concentrer sur la production discursive « contrôlée » dans le cadre de dispositifs institutionnels. Ici encore émerge alors une critique des ethnographes, qui soulignent alors qu'une telle approche ne peut qu'être incomplète si elle concentre ses analyses sur des productions textuelles et ne s'articule pas avec des données ethnographiques permettant d'analyser le discours en tant que processus (Rampton 2007, p. 588). Tout performatif puisse-il être parfois, le discours institutionnel ne présage pas systématiquement d'une action institutionnelle observable et juridiquement encadrée. Au contraire, ils peuvent être accompagnés de décisions paradoxales et ces écarts méritent précisément que l'on s'y intéresse. Par ailleurs, cela amènerait alors à croire en l'existence de pratiques sociolangagières « ordinaires » qui ne s'articuleraient pas dans des dispositifs institutionnels et idéologiques, ce qui peut être fortement discuté dans une approche

[73] « Nous appellerons "discours" l'usage du langage en situation pratique, envisagé comme acte effectif, et en relation avec l'ensemble des actes (langagiers ou non) dont il fait partie » (Achard 1993, p. 10).

interactionnelle critique qui cherche précisément à établir la non-séparation et l'intrication complexe des aires discursives « ordinaires » et « institutionnelles ».

Reste que si les « façons de dire et les façons de faire » peuvent différer (Boutet et Maingueneau 2005), de nombreux·ses sociolinguistes et sociologues du langage considéreront le projet d'une analyse du discours comme entrant dans leurs domaines. Par ailleurs, la collaboration en France entre analystes du discours et sociologues du langage aura permis de construire une passerelle vers l'analyse de la *pratique* discursive.

2.1.5. Analyser l'efficacité sociale du langage

En France, le groupe SLADE composé, entre autres, de Pierre Achard, Gabrielle Varro et Paul Wald, approchera le discours en tant que lieu de l'idéologie et des processus institutionnels, et inscrira alors les sciences sociales du langage dans le champ de la sociologie (Achard 1995, p. 83). La *sociologie du langage* de Pierre Achard (1993) se concentre principalement sur une approche althussérienne et foucaldienne de l'analyse du discours[74], et elle pose comme essentiel l'apport de l'approche pragmatique pour l'analyse de la performativité langagière, dès lors qu'elle implique un interlocuteur, correspond à des contextes et à des effets sociologiques. Qu'elles soient appelées formations discursives chez Achard, ou formations langagières dans la sociolinguistique de Josiane Boutet (Cambon et Léglise 2008), le projet sera non seulement d'observer *l'effet* de la structuration dans les pratiques interactionnelles, mais aussi la structuration dialogique de la vie sociale dans l'activité langagière. Aussi, cette approche sociolinguistique nécessite-t-elle d'être informée des théories sociales. Mais, comme on a commencé de le voir plus haut, plus d'un·e chercheur·e a souligné que le *socio* de sociolinguistique est souvent resté un impensé de nombreux travaux dans le domaine (Gumperz et Cook-Gumperz 2008, p. 588 ; Boutet et Heller 2007 ; Varro 1999 ; Fishman 1991). Et comme le soulignaient Fishman (1991) et Achard (1986), les sociologues semblent souvent traiter le sujet langagier avec une indifférence égale. Le *socio* ou le *langagier* est tantôt un « allant de soi » non problématisé, tantôt un miroir pour l'autre.

Ceci amène à l'application en sociolinguistique des théories « sociales » à des analyses qui « restent de nature corrélationnistes où langagier et social sont liés par des manières de co-occurer ensemble » (Boutet et Heller 2007, p. 207). On assiste même parfois à la volonté de prouver la théorie par « le corpus » et de structurer l'analyse du langage autour d'une architecture théorique

[74] Et donc y comprit de l'analyse du discours scientifique. On lit en effet chez Achard la conscience de l'auteur d'être lui-même dans une production discursive, dans un processus institutionnel. Ceci confère alors à la sociologie du langage à la fois son inscription dans un projet sociologique plus vaste, mais également un statut spécifique, métathéorique, dans ce champ large. Pour Achard, la sociologie du langage est donc un élément incontournable à l'élaboration d'une épistémologie de la sociologie (voir par exemple Achard 1995).

préexistante et indiscutée. Ce peut être par exemple le cas dans la sociologie du langage de Bourdieu, qui, dans une certaine mesure, tend à illustrer les théories plus générales de ce dernier. Achard (1984) démontre dans une critique de *Ce que parler veut dire* (Bourdieu 1982), comment la sociologie du langage de Bourdieu « se contente de reconduire au sein de l'activité langagière les hypothèses globales implicitement adoptées par ailleurs » (Achard 1986, p. 7)[75].

Il n'est pas question ici de rejeter les apports de Bourdieu au champ sociolinguistique, et encore moins l'ensemble de son cadre théorique qui sera convoqué ici à de nombreuses reprises. Mais il s'agit d'entourer leur reprise d'une précaution. En effet, la popularité de *Ce que parler veut dire* chez les sociolinguistes peut être problématique, car elle tend, ou peut-être a tendu, vers un monopole, figeant le débat sociologique au sein des sciences du langage du fait qu'elle offre une sociologie « clé en main » qui s'adapte à une analyse des pratiques langagières. Tout se passe donc parfois dans le champ sociolinguistique, comme si la sociologie était homogénéisée autour de la pensée bourdieusienne[76]. De même, en pensant le langage en tant que sociologue, en même temps qu'il a pu légitimer le travail des sociolinguistes, peut-être Bourdieu les a-t-il finalement privés de leur légitimité à contribuer à une autre approche du langage en sociologie. Alors, la sociolinguistique deviendrait une sociologie « appliquée » au langage :

> Le mérite de Pierre Bourdieu, c'est-à-dire le fait de poser explicitement une sociologie du langage, se trouve limité dans ses effets, dans la mesure où la polémique est axée en direction des linguistes exclusivement, et où les postulats implicites de la sociologie ne sont pas discutés. Le langage est alors traité comme un sous-domaine de la culture, et les modèles sociologiques classiquement appliqués à la « "sociologie de…" (sociologie de l'art, sociologie de la médecine, sociologie de l'éducation, etc.) servent de base à la sociologie du langage. (Achard 1984, p. 77)

Pour Achard, ainsi une approche sociologique du langage doit s'intéresser à « l'efficacité sociale du langage, c'est-à-dire non seulement comme *signe* d'un pouvoir venu d'ailleurs, mais comme lieu d'exercice du pouvoir » (souligné par l'auteur *Ibid.*, p. 66). Il en découle donc que ses analyses ne se posent pas seulement sur la « macro-théorie » de ce qui donnerait « l'autorité au langage du dehors » (Bourdieu 1982), mais sur les actions sociales des individus.

---

[75] Je ne rejette pas pour autant les apports de Bourdieu, essentiels par la mise en lumière dans les champs de la sociologie et des sciences de l'éducation du rôle des pratiques langagières dans la reproduction sociale. Je puiserai beaucoup dans la sociologie critique de Bourdieu au cours de l'analyse. Néanmoins il faut souligner que Bourdieu ne confère pas un statut ontologique au langage, mais instrumental, en critiquant les approches pragmatiques de la performativité (Bourdieu 1982; Achard 1984).

[76] Pour illustrer les inconvénients d'un plaquage des grilles bourdieusiennes, j'ai par exemple le souvenir au début de ma formation de la venue d'un sociolinguiste, dans le cadre d'un séminaire à l'Université Rennes 2. À la suite de sa présentation et de deux tours de parole dans la discussion, le sociolinguiste s'était appuyé sur *La Domination Masculine* pour souligner, amusé que la participation orale à la discussion fût exclusivement masculine et que nous autres, étudiantes, avions peur de participer. Le fait est que je levais la main pour prendre la parole depuis le tour précédent, mais je n'avais apparemment pas été remarquée. Or, dès que cette réflexion fut émise, elle impliquait que toute prise de parole féminine ne serait plus autonome, mais se ferait grâce aux encouragements discutant. Elle deviendrait alors un événement dans lequel on pourrait scruter l'insécurité de la discourante. Aussi, j'attendis quelques tours de parole avant de demander à nouveau à participer, au risque de ne jamais pouvoir la prendre. Ici, la volonté de voir une intériorisation de la domination masculine masquait le pouvoir « actif » dont bénéficiait l'intervenant s'il désirait rééquilibrer l'égalité dans la situation de communication, au lieu de stigmatiser ici les dominées comme responsable de leur propre domination, ce qui ne facilite pas leur prise de parole dans l'espace publique. Cette anecdote illustre le problème lié à l'apparente occultation des discussions et nuances autour de l'intériorisation de la domination chez Bourdieu, que l'on peut trouver – en autre -chez Dubet, chez Delphy, chez Lahire ou encore chez Boltanski.

Or, comme souligné dans la Figure 4 (p. 91) on a souvent assimilé l'approche sociologique du langage avec une approche « macro » (par exemple chez Fishman 1991). Et au contraire, s'agissant des approches ethnographiques en sociolinguistique, le principal reproche vise la tendance chez les ethnographes à maintenir la contextualisation de la dimension sociale dans le seul « ici et maintenant » de l'interaction. La conséquence apparaît de manière saillante, dans certains guides méthodologiques pour l'enquête, par exemple chez de Salins où l'on observe par exemple que la dimension émique de l'analyse de l'interaction (Salins 1992, p. 55) est restreinte au contexte formé par les seuls interactants, au moment de l'interaction, et non nécessairement à son emboîtement plus large dans une dimension sociale, malgré une intention d'analyser « ces petites manifestations sociales qui participent à la forme sociale » (*Ibid.*, p. 12). L'analyse de la compétence de communication, ce que Masquelier et Trimaille (2012, p. 78−79) appellent « l'échafaudage » de Hymes est pris alors comme une fin en soi. Cette perspective peut être paradoxalement liée à l'influence de l'ethnométhodologie et de ses suites dans les travaux d'Erving Goffman qui théorise la totalité du social dans les interactions : puisque *le social* se construit dans l'activité interactionnelle, c'est par l'analyse de cette activité que l'on y accède. Chez Goffman, il s'agit même d'une posture assumée de préférer aux « grandes théories » générales — qui ne sont, pour lui, pas véritablement aptes à éclairer la réalité de la vie sociale ordinaire— une analyse exclusivement basée sur l'observation des interactions qui cristallisent déjà l'ordre social (Winkin 2001, p. 107). En poursuivant le raisonnement, il s'agit donc de ne pas poser par principe l'existence d'une structure, mais de la faire émerger par l'analyse : l'interaction fait exister « son théâtre ».

Ceci implique, il me semble, deux options épistémiques paradoxales : soit l'on considère tautologiquement que le « social » est ce que l'on observe dans l'instantané de l'interaction, et nul besoin alors de le problématiser, il s'agit simplement de le décrire pour l'atteindre ; soit l'on considère que les logiques sociales font partie du contexte disponible au regard de la chercheure, mais qu'elle refuse alors de voir, afin de maintenir son approche « de bas en haut ». L'effet, me semble-t-il, dans un sens comme dans l'autre, est de « brider » le travail interprétatif, en se privant des outils intellectuels permettant l'élaboration d'une analyse recherche[77] [78].

Pourtant, comme souligné plus haut par ailleurs, dès les prémices de la sociolinguistique, le projet est bien d'inclure la sociolinguistique dans les sciences sociales, avec par exemple Basil Bernstein qui dans sa contribution à *Directions in Sociolinguistics* « montre que la sociolinguistique

[77] On retrouve ici la frustration de Ronald Wardhaugh face à la distinction entre sociolinguistique et science du langage (voir 2.1.2.2) ou celle de Gabrielle Varro (1999) qu'elle illustre par la circonscription d'un sujet tel que « les parlers jeunes » à la linguistique dans le manuel d'Henri Boyer (1999) empêchant la mise en lien avec, par exemple, la sociologie et les sciences de l'éducation.

[78] Je reviendrai sur ces paradoxes, car ils ont joué un rôle essentiel dans mon orientation critique, et soulèvent d'autres questionnements épistémologiques (voir 2.2.2).

peut et doit s'accrocher dans les théories sociales générales » et, « si (…) les systèmes de parole sont générés, ou contrôlés, par des formes de relations sociales, alors les découvertes, aussi fascinantes et bien décrites soient-elles, ne peuvent être expliquées sans une théorie des relations sociales » (passages traduits de Bernstein 1972, p. 465−466).

Aujourd'hui, ce sont les développements plus récents d'une approche critique en sociolinguistique, sur lesquels nous reviendrons (2.2.1), qui portent une problématisation du social. Et bien que ces approches sociolinguistiques critiques se maintiennent explicitement dans une perspective ethnographique (Heller 2011), il ne s'agit plus ici de choisir entre un niveau macro ou micro, mais bien d'intégrer une dialectique dans le cadre de chaque recherche, de la rencontre avec le terrain aux analyses des corpus constitués.

2.1.6. Vers une dépolarisation ?

Toutes les approches décrites ici ont pour objectif commun de donner un statut ontologique spécifique aux activités langagières. Elles apparaissent dans les années 1960 à divers croisement des sciences du langage, de la communication et de la société, grâce aux apports de la pragmatique, des paradigmes compréhensifs et du constructivisme. Ces approches sociolinguistiques [79], nécessairement interdisciplinaires, sont amenées à continuellement se positionner dans une construction institutionnelle où il est plus légitimement admis de tracer les frontières que de les transgresser. Dans le champ universitaire français, *social* et *linguistique* semblent en effet garder une certaine viscosité, qui se manifeste par une réticence à considérer que la dénomination *linguistique* puisse renvoyer non seulement aux *langues*, mais également au(x) *langage(s)*, et par une rareté de la problématisation du langage en sociologie.

Mais ces cloisonnements — ou polarisations comme j'ai préféré les appeler ici — que Wardhaugh (2006) ou Fishman (1991) regrettaient en observant que les chercheurs intéressés par les relations entre langage et société avaient tendance à resserrer leurs approches théoriques autour de leurs disciplines « mères », semblent aujourd'hui se dissiper grâce à une pratique de recherche plutôt articulée autour de thématiques qu'attachées à la démonstration d'un modèle théorique. La diversité des horizons disciplinaires des contributeurs de périodiques tels que *Langage et Société*, *Journal of Sociolinguistics*, ou *Discourse Studies* en témoignent parfois. Et Boutet et Maingueneau de noter :

> On assiste ainsi à un triple décloisonnement : des disciplines, des types de discours et des traditions intellectuelles nationales. À notre sens, cela ne signifie pas que doivent se dissoudre les divergences théoriques et les débats épistémologiques ; ils sont en effet une condition *sine qua non* de la recherche.

[79] J'utiliserai dorénavant ce terme pour désigner ce que j'ai appelé jusqu'à présent dans ce chapitre les sciences sociales du langage.

> Cette reconfiguration ouvre des perspectives très stimulantes, peut-être inédites, mais qui ne vont pas sans risques : plus l'éventail des possibles est vaste et plus il devient tout à la fois difficile et nécessaire de justifier les choix théoriques et méthodologiques que doivent faire les chercheurs. (Boutet et Maingueneau 2005, p. 40)

S'en illustre par exemple les travaux sur le genre, sur les contextes urbains, sur les conflits sociaux, ou sur les migrations qui combinent et recomposent les différentes approches décrites jusqu'à présent. Le travail de recherche exposé ici est lui-même le fruit d'une partielle dépolarisation. Si les analyses sociophonétiques et grammaticales sont absentes des chapitres à venir, je convoquerai néanmoins tant l'analyse du discours, la sociologie du langage et l'ethnographie de la communication dans mes analyses des pratiques langagières en tant que pratiques sociales.

Et comme le rappellent Josiane Boutet et Dominique Maingueneau plus haut il ne s'agit pas d'effacer les débats épistémologiques qui perdurent dans ces reconfigurations, mais plutôt de s'orienter grâce à eux. De même, Didier de Robillard (2009 ; 2008) souligne que les choix de nos références, tout aussi diverses soient elles nous positionnent et colorent intrinsèquement l'épistémologie de nos productions, d'où la nécessiter d'historiciser nos démarches (Pierozak et al. 2013). Car au fil de ce décloisonnement, on a pu voir en effet une multitude de positionnements bourgeonner (de Robillard 2007 ; Blanchet 2007), à mesure que chacun d'entre nous assemble les fils tissant le canevas de nos recherches.

Au contact les uns des autres, chacun oppose les questionnements épistémiques qui lui sont propres. Blommaert (2007) rappelle d'ailleurs l'aspect cyclique de certains débats en sciences du langage et à d'autres endroits des sciences humaines et sociales, et souligne que ces débats eux-mêmes méritent d'être historicisés.

Certains des débats fondamentaux ont été efficacement résumés par exemple par Véronique Castelloti et Didier de Robillard (2001, p. 68). En m'appuyant sur ce passage et en y ajoutant les éléments de discussions énoncés au fil de cette première partie de chapitre, je propose donc une suite d'oppositions. Le principe de la mise en opposition a l'avantage de clarifier ces débats, mais a les défauts de la caricature. Aussi il me faut souligner qu'on ne trouve pas forcément d'auteur·e·s en sociolinguistique tenant une posture radicale. Les fils argumentaires sont souvent plus complexes et nuancés.[80] :

[80] Il ne s'agit pas d'opposer deux groupes (la colonne 1 et la colonne 2), chaque ligne « opposition » est à lire indépendamment des autres, bien que certaines oppositions peuvent se trouver logiquement articulées dans les travaux.

Opposition 1	
Langage miroir Les formes linguistiques et sociétés sont des entités distinctes, mais *covariantes* (Labov 1976). Ceci peut amener certains ensuite à comprendre le langage en tant que reflet, trace, symbole ou des constructions sociales. Alors on se tourne vers une approche bourdieusienne (Bourdieu 1982).	*Langage matrice* Langage et société se *coproduisent*. Ceci implique de penser les pratiques langagières en tant qu'actions sociales, et pour certain·e·s y compris dans la structure des formes langagières sur le plan discursif (Achard 1995) ou interactionnel (Mondada 2001, p. 156).
Opposition 2	
Relations dialectiques Il y a une matérialité du langage qui contraint le social et réciproquement il y a une matérialité du social qui contraint le langage, chez Achard (1995) dans un versant sociologique et discursif et chez Mondada dans un versant linguistique et interactionnel.	*Relation dialogique* Le langage coproduit le social en tant qu'il est le moyen d'émergence et d'actualisation des *représentations* (approche complexe, dialogique chez Blanchet (2000 ; 2007)) et des *significations* (d'après l'approche herméneutique chez Robillard (2007 ; 2008 ; 2009))
Opposition 3	
Approche culturelle Les groupes culturels sont des entités structurées autour de — et produisant des — représentations communes du monde qui se confrontent, s'échangent et s'altèrent dans des contacts interculturels et il faut privilégier cette entrée pour observer les contacts entre groupes distincts.	*Approche critique* La constitution de groupes culturels parfois par le regard même des chercheur·e·s, peut potentiellement diluer et dissimuler les structurations sociales et politiques qui à la fois transcendent et hiérarchisent les catégorisations désignées par le terme *culture*.
Opposition 4	
La contextualisation permet de désamorcer l'objectivation La mise en relief du contexte du sujet de	*La contextualisation est une forme d'objectivation* Toute empirique que soit une recherche, la délimitation du contexte par les chercheur·e·s

recherche, mais également du travail de recherche, permet de faire émerger les processus interprétatifs et de les rendre compréhensibles aux autres.	et sa description participent toujours déjà à la construction d'un objet, particulièrement si elles sont posées comme étant dissociées du travail interprétatif des chercheur·e·s. La moindre sur le terrain, la moindre contextualisation, le moindre parti pris théorique ne peut que partir d'une hypothèse, d'un « préjugement ».

Opposition 5

Structuralisme	*Constructivisme*
Il existe différents niveaux d'action sociale (micro/macro), qui obéissent à des logiques et des forces distinctes (voire, l'un des niveaux doit être choisi de manière prioritaire sur l'autre dans le travail scientifique).	Il y a une relation dialectique ou il y a une relation complexe entre ordre social et interaction, structure et individu, et étudier l'individu implique d'étudier la structure qu'il produit et qui le produit.

Il ne s'agira pas de trancher le vrai du faux parmi ces oppositions, ou de considérer certaines perspectives comme des théories « totales ». C'est le projet méthodologique et éthique de cette recherche qui justifiera des positionnements vis-à-vis de ces perspectives, afin de construire une interprétation cohérente « partielle et provisoire » (Corcuff 2012, p. 19) d'activités sociolangagières.

2.2. Pour une analyse critique de la complexite des interactions et des discours

2.2.1. Complémentarités des pensées complexes et critiques

2.2.1.1. Formation et choix interprétatifs

Dans la description ainsi faite des différentes approches et débats en sociolinguistique, mon positionnement pour une approche critique et complexe des dimensions langagières et sociétales est déjà probablement apparu.

Ayant fait l'essentiel de ma formation à l'Université Rennes 2, et ayant été initiée à la recherche dans le cadre d'un mémoire de Master déjà dirigé par Philippe Blanchet (voir 2.3.1),

mon entrée dans le champ s'est articulée avec une *Linguistique de Terrain* (Blanchet 2000). Élaborée en critique de la domination de la linguistique structurale et des épistémologies positivistes, influencée par la pragmatique et le paradigme de la complexité (Morin 2005), la sociolinguistique, ou la linguistique de terrain, chez Philippe Blanchet, propose d'analyser « la diversité complexe des pratiques attestées » (Blanchet 2000, p. 11). Interprétative, l'approche implique alors une dimension réflexive, articulée avec une pratique ethnographique et une approche interdisciplinaire ouverte.

Il s'agit d'une approche co-constructiviste impliquant que le corpus n'est pas un ensemble de données stables et objectives, mais le fruit d'une collaboration entre l'enquêtrice et les « enquêté·e·s », dans la production de sens. La méthode d'enquête et d'analyse s'appuie sur une ethnographie des pratiques langagières, interactionnelles et discursives, impliquant leurs *contextualisation*s afin de mettre en avant la prise en compte de ce contexte par les interactants dans leurs activités communicationnelles, y compris ici, chez l'enquêtrice (*Ibid.*, p. 101). Ceci amène à intégrer le *terrain*, défini comme les lieux et instants où l'enquêtrice entre en contact avec les participant·e·s à sa recherche, dans le concept de *contexte*. Il n'est donc pas préexistant à l'enquête, mais construit par les chercheur·e·s pour l'enquête, d'abord par « hypothèse souple », voire par intuition, puis élargit, déplacé ou restreint au fil des rencontres sur ce terrain et des questions qui en émergent. L'hypothèse n'est donc pas ici une question fermée qui orientera définitivement la recherche, mais en quelque sorte le pari que des problématiques sociolangagières vont émerger aux moments et aux endroits choisis. La démarche reste donc empirique, telle que décrite chez Philippe Blanchet (*Ibid.*, p. 28), et implique une perspective qualitative et subjective sur les phénomènes observés (voir aussi 2.2.3.3).

Elle implique de considérer les phénomènes langagiers en tant que « phénomènes ouverts » autour de trois principes :

> Les trois principes clés d'une méthode de pensée complexe sont en effet le *dialogisme* (intégration des paradoxes et antagonismes binaires dans un ensemble tiers […]), la *récursivité* (rétro-proaction en hélice puisqu'il s'agit de penser des systèmes ouverts et évolutifs et non une causalité linéaire : les pratiques linguistiques engendrent et permettent les systèmes linguistiques qui engendrent et permettent les pratiques linguistiques), l'*hologrammie* (le tout est dans la partie qui est dans le tout... : toute la société est dans la langue qui est dans toute la société qui...). (Blanchet 2007, p. 34)

Dès lors, plutôt que le resserrement sur les disciplines, elle favorise le décloisonnement constaté précédemment et une approche interdisciplinaire (Blanchet 2000, p. 71), de par la prise en compte d'une diversité d'éléments de l'environnement observé, et de l'ensemble et de la continuité des évènements communicationnels.

En plus d'une pratique « hymesienne » de l'enquête sociolinguistique, la linguistique de terrain de Philippe Blanchet permet alors l'utilisation des méthodes d'analyse du discours (*Ibid.*,

p. 52), d'analyse conversationnelle, et de la microsociologie. En effet, l'objectif est non pas d'appliquer une méthode d'analyse, et de prouver sa pertinence pour l'observation d'un objet, mais de prioriser la production de connaissance la plus complexe possible sur un sujet, en l'occurrence la dimension sociale des pratiques langagières et la dimension langagière des relations sociales.

Il s'agit donc de « l'étude du langage ancrée dans ses conditions sociales de production – véritable pétition de principe de la sociolinguistique. » (Boutet et Heller 2007, p. 306). Mais, en prenant en compte les critiques portées à la sociolinguistique interactionnelle et à la tradition d'une sociolinguistique bourdieusienne qui ont été mise en relief précédemment, cette pétition nécessite par ailleurs une problématisation de ce qui est appelé *social*. « Connaître le terrain » implique alors d'aller au-delà du rassemblement de données démographiques, géographiques, et éventuellement historiques, au-delà de sa *description*. La notion de *contextualisation* dans cette perspective ne peut se trouver réduite à une liste d'éléments immédiatement observables dans le cadre de l'interaction et aux données disponibles pour objectiver le terrain. La dimension « sociale » des pratiques langagières devra alors s'ancrer dans des théories transversales permettant de comprendre les dynamiques sociologiques. En d'autres termes, si l'interprétation des discours et pratiques observées est bel et bien le fruit de la subjectivité de la chercheure, il n'en reste pas moins que cette subjectivité s'ancre dans les cadres théoriques qui l'influencent, et qu'elle doit tendre à les expliciter. Et, pris dans une dynamique récursive chère à Morin (2005), l'interprétation et l'emploi d'un cadre théorique sont eux-mêmes liés aux trajectoires sociales et intimes des chercheur·e·s. C'est ainsi que j'interprète la relation entre les approches complexes et critiques en sociolinguistique, s'amenant l'une à l'autre constamment. Mais au-delà de ce va-et-vient, que je continuerai de discuter ci-après, il faut souligner par ailleurs que trois objectifs communs peuvent se dégager des postures critiques et complexes en sociolinguistique :

1) Ouvrir le champ sociolinguistique sur les sciences sociales
2) Privilégier la méthode ethnographique pour une meilleure compréhension de l'enchâssement des trajectoires individuelles dans des dynamiques collectives et institutionnelles
3) Ouvrir la réflexion portant sur les choix interprétatifs et sur les contextes sociohistoriques des cadres d'analyses convoqués.

2.2.1.2. Alternance des perspectives

L'approche critique peut donc s'inscrire logiquement dans une approche complexe, puisqu'elle implique l'explicitation d'un paradigme théorique dans lequel elle se situe — l'entrée par les rapports de pouvoir et la distribution inégale des ressources — et la réflexivité de la

chercheure vis-à-vis de sa propre participation aux dynamiques sociales. Une recherche complexe, prenant donc en considération la subjectivité des interprétations, ne peut à son tour qu'accepter d'être influencée par les conditions sociohistoriques et politiques dans lesquelles évoluent les chercheur·e·s :

> la science n'est pas hors du temps, de l'espace, de l'Histoire, de la vie sociale, culturelle, etc. Elle y participe pleinement de façon dialectique, en recevant les mouvements et y contribuant. (Blanchet 2000, p. 90)

Et c'est bien ainsi que l'on peut interpréter le recours actuel à la critique des modèles néolibéraux et des approches postmodernes, chez un nombre croissant de linguistes anthropologues, sociolinguistes et d'analystes du discours. En effet, l'approche critique en sociolinguistique émerge à nouveau à la fin du XXe, au moment ou une accélération exponentielle de l'accumulation et de la concentration de capital se sont articulées avec les moyens technologiques et économiques de la mondialisation (Moïse et al. 2006), accompagnant également le retour de la critique du capitalisme en sociologie (Boltanski et Chiapello 2011; Corcuff 2012). Aussi, dès lors que la mondialisation ouvrait une multitude de nouvelles problématiques en sociolinguistique (mise en réseau des espaces, délocalisations de la production de biens et de services, mobilités croissantes, reconfigurations postcoloniales, capitalisation des connaissances linguistiques devant des compétences professionnelles, etc. (pour un tour d'horizon de ces problématiques, voir Coupland (ed.) 2010)), s'intéresser au contexte d'émergence de ces thématiques implique de comprendre les articulations des sociétés avec leurs économies et les rapports de pouvoir émergeant de la structuration d'une société capitaliste se ramifiant aux quatre coins du monde :

> Une sociolinguistique de la globalisation nécessitera une approche holistique et systémique dans laquelle les évènements locaux seront analysés localement et translocalement, et dans lequel le système mondial avec ses inégalités structurelles est pris comme contexte (et non comme explication) des évènements et des actions langagières. (Blommaert 2003, p. 612)[81]

De plus, la néolibéralisation des politiques mondiales ne s'est pas fait sans impacter la production de la recherche elle-même, favorisant d'un côté la circulation des idées et la mobilité des chercheur·e·s, et précarisant d'autre part leur statut dans un contexte de rationalisation économique de la production de connaissance et de crise du secteur public.

L'alternance des polarités tantôt « relationniste » (Corcuff 2012; Tsitsipis 2007), tantôt matérialiste, permet la critique constructive des interprétations de l'une et l'autre. Pour aller au-delà de l'approche « en miroir » de la sociologie de Bourdieu, et comprendre le tissage mutuel des structures sociétales et des individus, il faut par exemple intégrer une dimension foucaldienne à cet individu, en tant qu'il produit des *stratégies*, adaptées ici et là à ses positions, en tant qu'il peut

[81] « A sociolinguistics of globalization will need a holistic and world-systemic view in which local events are read locally as well as translocally, and in which the world system with its structural inequalities is a necessary (but not self-explanatory) context in which language occurs and operates. » (Blommaert 2003, p. 612)

parfois résister, ignorer, modifier les structures. Cette perspective permet de s'éloigner de la tentation essentialiste ou excessivement déterministe. Mais d'un point de vue critique, ceci ne doit se faire alors qu'à la condition de ne pas délaisser la question de la contrainte *matérielle* posée (par des institutions et par les agents) aux individus au cours de leurs trajectoires diverses. En d'autres termes, toute stratégie n'est pas toujours réalisable ou même pensable. Au cours de ces cinq dernières années, mon expérience personnelle de précaire à un endroit du globe (en tant que jeune chercheure en sciences sociales en France), et simultanément de privilégiée à un autre (en tant que jeune diplômée occidentale travaillant dans un quartier défavorisé et multiethnique de Boston), a probablement favorisé mon appropriation d'un paradigme critique, permettant la mise en visibilité de la structuration complexe et intersectionnelle des rapports de pouvoir. Je suis moi-même dans un parcours multidimensionnel, et ne peux par exemple me considérer unilatéralement comme dominée. Et le fait même d'avoir cette possibilité d'un parcours multidimensionnel, par ma mobilité par exemple, et parce que j'ai accumulé un certain capital symbolique, marque un privilège. L'éthique de l'approche critique implique de réfléchir non seulement à nos histoires sociales, intimes et politiques, mais également aux rapports de domination et aux privilèges dont nous héritons et que nous reproduisons, activement ou passivement. Il s'agit alors de comprendre sur quoi repose la distribution des ressources à quels instants, et comment les individus usent stratégiquement de leurs privilèges, relatifs et/ou accumulés, et de leur habitus dans leurs trajectoires. Il s'agit de proposer une lecture multidimensionnelle et non linéaire des rapports sociaux, d'observer où se cumulent les positions de pouvoir, et la responsabilité politique de la reproduction des inégalités, comment elles s'exercent matériellement sur les individus sous la forme de contraintes ou de privilèges, et enfin comment les individus s'émancipent éventuellement de certaines contraintes, ou désamorcent éventuellement certains privilèges.

C'est dans le cadre de cette approche que le premier chapitre de cette thèse fut consacré à une problématisation sociologique des phénomènes migratoires observés. J'ai fait le choix interprétatif de voir ce terrain non seulement comme le site de mes entretiens et observations, mais comme un processus social, un phénomène migratoire, une manifestation de la globalisation qui repose sur la répartition et l'exploitation inégale des ressources – notamment langagières – mobilisées par les individus. Un phénomène qui met donc en lien et hiérarchise des espaces globaux et des espaces locaux, et qui amène les individus à s'y positionner, à s'y mettre *en rapport*. En entrant par les *rapports sociaux,* tels que définis par Kergoat[82], on dépasse ainsi une distinction

[82] Je dois l'apport de cette approche théorique à Nadia Ouabdelmoumen dont le travail permet d'illustrer la pertinence d'une optique matérialiste, prenant acte du subjectivisme. Je reviendrai ci-après sur les apports du concept de rapports sociaux pour l'analyse des pratiques et des interactions.

micro-macro pour prendre une approche dialogique du lien inextricable des pratiques interindividuelles et des dynamiques sociétales :

> La notion de rapport social renvoie donc simultanément à un principe d'engendrement (les rapports sociaux produisent et reproduisent, par la médiation des enjeux, les pratiques sociales, lesquelles en retour agissent sur les tensions que sont les rapports sociaux) ; et à un principe heuristique (les rapports sociaux servent à comprendre les pratiques observées). (Kergoat 2010, p. 62-63)

Considérant les pratiques langagières comme des pratiques sociales, l'approche critique et complexe en sociolinguistique tendra vers une analyse du rôle spécifique du langage dans ces principes « d'engendrement » et « heuristiques » (voir 2.2.2)

Une approche à la fois critique et complexe en sociolinguistique se pose donc dans les « tensions » traversant « l'épistémologie des sciences sociales et humaines » (Achard 1998, p. 12), soit entre « universalisme et particularisme » (*Ibid.*), entre relativisme et positivisme, entre subjectivisme et déterminisme, et pour le formuler plus positivement, entre les paradigmes relationnistes et matérialistes. Elle nécessite une alternance constante des perspectives et amène la chercheure à se focaliser sur les conflits, contradictions et paradoxes observés, plutôt que sur la démonstration tautologique d'un modèle théorique. En rejoignant Didier de Robillard sur ce point (de Robillard 2009), le conflit devient une force motrice de la réflexion épistémologique et met à jour les manques des diverses approches en fonction des problématiques soulevées et des outils qu'elles impliquent d'utiliser pour y répondre.

Le choix de tendre vers l'une ou l'autre de ces approches me met donc dans la posture paradoxale de me revendiquer d'approches dont je reconnais les manques, mais de justifier néanmoins de leur pertinence dans ce qu'elles permettent d'atteindre les objectifs d'une recherche, au moment et à l'endroit où elle est réalisée. Et l'on pourrait remplacer « sociologies » par « approche » dans ces propos de Corcuff :

> Toutes les sociologies ont des manques et des fragilités, même si elles ne se valent pas toutes. Cela fonde l'indépassable pluralisme théorique des sciences sociales, n'acquiesçant pas pour autant à une épistémologie relativiste, et leur dynamisme, les conduisant à remettre régulièrement leur ouvrage sur le métier dans la confrontation avec les mouvements du réel. (Corcuff 2011a, p. 209)

Interdisciplinaire et interprétative, cette approche nécessite alors un travail de définition des nombreux concepts manipulés, empruntés à diverses disciplines, afin de les distinguer d'autres usages. Ce sera l'objet de la section à suivre. Elle implique également d'expliciter le choix des méthodes et du positionnement épistémique articulant réflexivité, statut de la recherche produite et rapports sociaux dans le cadre de l'activité de recherche et d'interprétation.

2.2.2. Implications conceptuelles et théoriques

La recherche porte sur différents aspects de l'activité sociolinguistique des participant·e·s à la recherche. Je me pencherai à la fois sur l'activité *méta* et *socio* langagière des participant·e·s à l'enquête, et notamment les discours vis-à-vis des pratiques des migrant·e·s, sur les discours explicatifs de la migration, et sur les stratégies interactionnelles de socialisation mises en place par les migrant·e·s et les populations locales. *Langues*, *discours* et *interactions* sont donc les trois principaux concepts qui vont nous préoccuper dans les pages suivantes.

2.2.2.1. Idéologies langagières et la catégorisation des pratiques langagières en langues

Un regard sociolinguistique induit de considérer l'activité langagière comme un moyen d'expression et de reconnaissance des appartenances communautaires et des rapports sociaux (Blanchet 2000). Les individus produisent et articulent une variété de pratiques langagières et leur attribuent des valeurs symboliques à mesure qu'ils élaborent des stratégies interactionnelles dans la variété de leurs expériences socioculturelles. La reconnaissance [83], la (dé)légitimation, la transgression ou la reproduction des normes et catégorisations langagières s'inscrivent dans les processus d'organisation sociale. Les pratiques langagières en tant que ressources symboliques et matérielles sont à la fois moyens et produits des hiérarchisations sociales, et de la construction de communautés et d'identités.

Ainsi l'observation ethnographique et l'analyse des stratégies interactionnelles et des discours sur les pratiques interactionnelles devront permettre de mettre au jour les processus à l'œuvre dans l'organisation sociale, et notamment les changements impliqués par l'arrivée récente d'une population migrante dans les lieux d'enquête.

Dans une approche critique, on s'attachera à comprendre comment les pratiques langagières, et de leur attribution de valeurs sociales, économiques et culturelles, sont des instruments et des enjeux de pouvoir au sein des rapports sociaux et ainsi mettre au jour le rapport dialectique entre les interactions et l'organisation sociale, politique et économique des sociétés.

La notion de langue ici ne renvoie donc pas à des formes objectives et stables, mais à des catégorisations de pratiques politiquement et socialement construites comme telles dans les processus d'organisation sociale. Aussi, afin de clarifier les emplois qui en seront faits dans le

[83] Dans ce travail, la reconnaissance est entendue comme définie par le philosophe Axel Honneth : « un sujet, pour autant qu'il se sait reconnu par un autre dans certaines de ses capacités et de ses qualités […] découvre toujours aussi des aspects de son identité propre, par où il se distingue sans nul doute possible des autres sujets » (Honneth 2013, p. 26) En synthétisant ses lectures de Honneth, Philippe Corcuff complète : « Est donc posé, par Axel Honneth, "un lien nécessaire entre la conscience de soi et la reconnaissance intersubjective" (entre sujets) (Honneth, 1997, p. 1273). C'est pourquoi, "la disparition de ces relations de reconnaissance débouche sur des expériences de mépris et d'humiliation qui ne peuvent être sans conséquences pour la formation de l'identité de l'individu", explique-t-il (Honneth, 2004, p. 133). » (Corcuff 2006)

texte, les termes de langue, patois, ou des désignations spécifiques (anglais, français, gallo, breton…) ici ne seront pas considérés comme des concepts porteurs d'une dimension heuristique mise à profit dans l'analyse, mais comme des éléments du discours, des représentations. Ceci est rendu possible dans la mesure où mon projet n'est pas d'analyser et cataloguer les formes linguistiques employées, mais d'observer les attitudes dont elles font l'objet, les places institutionnelles et les normes sociales qui contraignent ou facilitent leurs emplois.

Pour autant, il ne s'agit pas de disqualifier radicalement la portée scientifique du terme de *langue*, pertinent, notamment, pour le travail linguistique, sémantique ou didactique. Mais l'approche critique et constructiviste et le projet d'analyse de l'usage social des catégories langagières amènent à s'interroger sur les locuteurs en tant qu'acteurs sociaux, plutôt que sur les spécificités morphologiques (lexicales, syntaxiques, phonologiques) « avérées » de leurs pratiques langagières. On laisse alors de côté le projet de l'étude de la variation et de la forme conversationnelle ainsi que celui aux sources d'une certaine anthropologie linguistique, pour se concentrer sur « les ressources, la communication et le discours comme objets — et sujets — de la recherche » (Heller 2002, p. 27).

Pour être le plus explicite possible, à chaque emploi du mot *langue* ou de ceux assimilés à cette catégorie sémantique, il me faudrait apposer le terme *catégorisation* (« l'anglais » deviendrait « la catégorisation-anglais »). Pour des raisons évidentes de lourdeur, je me contenterai donc du travail de définition proposé ici auquel correspondront les emplois à venir.

Ce sont donc les idéologies langagières qui seront particulièrement analysées dans ces pages. Et dans une perspective critique, comme le formule efficacement l'anthropologue du langage Jane Hill, en s'appuyant sur la définition originelle de Michael Silverstein (1979, p. 193) :

> Les idéologies linguistiques sont des ensembles de positionnement intéressés qui se présentent comme des « allants de soi » partagés, et qui rationalisent et justifient les formes et fonctions du texte et de la parole. (Hill 2008, p. 33-34)[84]

Jane Hill et de nombreux·ses anthropologues s'étant attaché·e·s à définir et problématiser les les idéologies langagières (Schieffelin, Woolard et Kroskrity (eds.) 1998; Kroskrity (ed.) 2000) appuient donc particulièrement sur *l'intérêt* des individus à s'inscrire dans certaines idéologies linguistiques. Et c'est dans l'optique de creuser la notion du *privilège linguistique et langagier* et de la répartition inégale des ressources que je garderai cette définition empreinte du matérialisme de son auteure. Par ailleurs, ces travaux soulignent le caractère « de sens commun » des idéologies, ou comme Susan Gal le développe :

> (…) les idéologies linguistiques créent une autorité discursive par le truchement de processus de naturalisation, de détemporalisation et d'essentialisation, et donnent ainsi substance et du grain à moudre aux concepts larges de méconnaissance, d'hégémonie et de légitimation. La

[84] Ma traduction : « Linguistic ideologies are sets of interested positions about language that represent themselves as forms of common sense, that rationalize and justify the forms of text and talk. » (Hill 2008, p. 33-34)

> tâche est d'expliquer comment des formes linguistiques, lorsqu'elles sont interprétées au filtre de certaines idéologies linguistiques, apparaissent comme des preuves des qualités morales, intellectuelles et esthétiques des locuteurs et de démontrer que, lorsqu'elles sont liées aux conceptions du savoir, de l'identité, du groupe, et de la beauté, les idéologies linguistiques justifient un vaste et divers ensemble d'aménagements politiques. (Gal 1998, p. 329)[85]

Ainsi, alors même qu'elles sont produites et construites dans des contextes sociohistoriques et ont des effets politiques, les idéologies linguistiques peuvent néanmoins apparaître au locuteur comme des vérités objectives qu'ils mobilisent au quotidien. On peut donc souligner la fonction différenciatrice et organisatrice, horizontale et verticale des idéologies, qui permettent la classification, l'indexicalisation[86], l'iconisation[87] (Irvine et Gal 2000), et la hiérarchisation des pratiques langagières et de leurs locuteurs.

L'utilisation du terme idéologie langagière impose une précision face une fois de plus à la nuance entre langagier et linguistique. Costa et al. (2012) proposent de contourner cette impasse de la traduction en optant pour l'acronyme ILL (Idéologies des Langues et du Langage) et le maintien d'une distinction entre les idéologies *linguistiques*, qui consisteraient en un classement « des langues et toute variété linguistique dans l'articulation des discours et des pratiques » et les idéologies langagières qui « regrouperai[en]t les discours et les pratiques plus spécifiquement liés aux pratiques langagières, communicatives et interactionnelles, ainsi qu'à l'évaluation et la sélection de traits langagiers particuliers » (*Ibid.*, p. 242). La distinction proposée par les auteurs, renvoyant à la distinction entre discours épilinguistique et métalangagier est poreuse, néanmoins cette distinction ne m'est pas apparue pertinente pour l'analyse proposée dans les chapitres suivants : peut-il y avoir d'idéologies linguistiques sans idéologies langagières ? L'idéologie langagière peut-elle ne pas apporter d'idéologie linguistique ? Aussi, en concordance avec le choix du terme « pratiques langagières » pour renvoyer à l'ensemble des pratiques communicationnelles et interactionnelles verbales et paraverbales, je choisirai de parler dans ces lignes d'idéologies langagières, y associant cependant la définition de Jane Hill des idéologies

---

[85] Ma traduction : « (…) linguistic ideologies create discursive authority through processes of naturalization, detemporalization, and essentialization and thus to give substance and analytic bite to broad concepts such as misrecognition, hegemony, and legitimation. The task is to explicate how linguistic forms, when interpreted through particular linguistic ideologies, come to be seen as evidence of the moral, intellectual, and aesthetic qualities of speakers and to demonstrate that, when linked to ideas about knowledge, identity, groupness, and beauty, linguistic ideologies provide the justification for widely varying political arrangements. » (Gal 1998, p. 329)

[86] À la suite de Michael Silverstein (1992), les anthropologues du langage américains mobilisent la notion d'index/indices dans un sens proche, mais élargit, de déictiques : tandis que les déictiques sont considérés comme des marqueurs principalement spatiotemporels et relationnels du contexte d'énonciation, les indexes englobent également les éléments linguistiques et discursifs de l'interaction qui signifient le positionnement de l'énonciateur dans son contexte sociocultuel (Duranti 1997, p. 18). L'alternance codique peut ainsi indexer un positionnement politique, le passage du « *vous* » au « *tu* » peut indexer une modification du rapport social, l'écriture épicène peut indexer la présence de femmes dans des collectifs, etc. Comme pour les déictiques, l'interprétation partagée des indexes, dépend de l'accès qu'a l'interlocuteur au contexte auxquels se référent ces indexes (contexte construit dans le même temps par l'indexicalisation).

[87] « *L'iconisation* implique une transformation de la relation signifié/signifiant entre les éléments (ou des variétés) linguistiques et les images sociales auxquelles ils sont liés. Les éléments linguistiques qui indexent des groupes sociaux ou des activités sociales apparaissent comme des représentations iconiques de ces dernières, comme si un élément linguistique pouvait en quelque sorte décrire ou donner à voir la nature inhérente ou l'essence d'un groupe social. » (passage traduit de Irvine et Gal 2000, p. 37)

linguistiques. Je préciserai au passage que ce choix reste relativement arbitraire, car je ne considère pas pour autant erroné l'usage commun et synecdochtique de « linguistique » pour y inclure le langagier, tout comme, je l'ai précisé, l'approche *sociolinguistique* pour moi peut désigner diverses sciences sociales du langage.

2.2.2.2. Le discours : des interprétations et des performances

Le *discours* des participant·e·s, sur les pratiques langagières, sur les lieux d'enquêtes et sur les individus avec lesquels ils sont en contact, est donc ce qui nous intéressera essentiellement dans les trois prochains chapitres.

Ceci implique de considérer, à l'instar de François Leimdorfer :

> (…) les discours comme des actes et comme des pratiques, pratiques individuelles et pratiques sociales, dans leur récurrence et leur stabilité. Par exemple, ne pas considérer l'identité (sociale, ethnique, nationale, religieuse, sexuelle, d'âge, professionnelle, etc.) seulement comme un ensemble de représentations, mais comme le résultat d'un acte qui construit et donne à voir une identité dans les relations interlocutoires précises. (Leimdorfer 2010)

La dimension pragmatique d'une telle approche est évidente, prêtant aux pratiques langagières la capacité de performer le « réel », entendu comme l'environnement perçu par les individus, et dans lequel ils évoluent. Il s'agira de se pencher sur les processus interprétatifs qui sont impliqués par la production discursive, et plus généralement, par la socialisation. On y apportera cependant une double nuance. La première s'appuie sur une critique herméneutique de l'approche pragmatique, pour laquelle il s'agit de ne pas occulter que les chercheur·e·s eux-mêmes sont pris dans cette démarche interprétative, et donc que la description de « ce qui est à voir dans les relations interlocutoires » est une *interprétation* de ces relations, plutôt que des phénomènes existant objectivement.

Deuxièmement, dans une perspective critique, on peut discuter la conséquence problématique d'une approche exclusivement discursive des relations sociales lorsque François Leimdorfer propose que :

> L'originalité de l'approche discursive est de combiner l'observation d'une structuration de groupes d'un point de vue externe (identifier les acteurs occupant une position identique dans un rapport par exemple) et l'observation des pratiques discursives qui forme le groupe par des catégorisations. Ainsi une analyse de discours ne posera pas a priori l'existence de groupes, de classes sociales ou même d'ethnies, mais s'intéressera aux collectifs construits dans et par le discours et la relation langagière. En retour, la catégorisation discursive délimitant des groupes (parler de « jeunes », « d'immigrés », etc.) fait d'une certaine manière « exister » ces groupes, et l'actualité politique montre constamment comment certaines catégorisations peuvent être un enjeu de conflits et de mouvement sociaux. (*Ibid.*)

Si je souscris évidemment à l'originalité du point de vue de l'approche discursive et langagière, il me faut cependant souligner que je n'interprète pas les « groupes » sociaux uniquement comme émergeant des *discours*. L'exercice d'un pouvoir peut ne pas être discursif et participer néanmoins de la constitution de groupes. On peut illustrer ceci avec les cas où la

condition et l'emplacement physiques des individus sont contrôlés. Dès plus subtils aménagements urbains menant à un confinement de certaines populations (la localisation de logements sociaux, l'organisation des réseaux de transport, l'interdiction de certains espaces à certains individus — de fait ou par l'instrument monétaire) par exemple, à l'exercice d'une violence physique sur les corps, on trouve une contrainte matérielle menant à — et menée par — la constitution de « groupes ». Certes, les activités et les catégorisations discursives d'un groupe social sont des éléments incontournables de sa mise en visibilité, de son émergence, de sa structuration et de sa reproduction. En revanche, le discours ne peut-être considéré comme le seul ou le premier espace de construction des collectifs, notamment lorsque la dimension des ressources, non plus symboliques, mais matérielles, est prise en compte.

Pour être tout à fait explicite, il me paraît nécessaire d'appuyer sur la distinction entre la *matérialité* et l'illusion de *naturalité*, essentialisant les individus et leurs actions. J'ai posé en amont la nature *relationnelle* de toute catégorisation (ethnique, culturelle, linguistique, de race, de genre, de classe, etc.) et des structures sociales, bien qu'elle ait par ailleurs un *effet* sur les individus. Et je m'emploierai à déconstruire l'apparente naturalité (*Ibid.*, p. 5) des catégorisations sociales, et des discours, instrument de la reproduction des rapports sociaux comme l'ont montré l'articulation des théories sociales foucaldiennes en posant les sujets sociaux en tant qu'acteurs (ou agents), et les études critiques portant sur les *constructions* de genre, de race et de classe, en tant qu'idéologies structurantes des sociétés modernes s'appuyant sur la contrainte matérielle. Aussi je tenterai d'éviter l'*explication* d'un discours par sa mise en correspondance systématique avec des caractéristiques sociologiques du groupe, pour me concentrer sur une interprétation de la signification et de l'effet potentiel des discours.

C'est donc dans cette dimension discursive, que l'on reconnaîtra comme étant à la fois large et restreinte, que se pose une sociolinguistique complexe et critique. Il s'agira d'interpréter dans les discours la construction de discussions, de consensus, de positionnements et de représentations, dans les interactions entre individus, en tant que participant fortement de la dynamique sociale, y compris dans sa complexité, c'est-à-dire dans la prise en compte de ses paradoxes, ses contradictions, ses ruptures, ses évolutions, etc. Le sens, ainsi construit, est pris en tant que « nœud relationnel » (*Ibid.*, p. 4)

On gardera par ailleurs la définition de *représentation* proposée par Leimdorfer comme :

> (…) un rapport de légitimation sociale entre un penser, un dire et un faire, entre les mots, les choses et les actes, entre les sujets, les groupes et les relations. (*Ibid.*, p. 9)

Ici, cette définition se rapproche de ce qui peut être appelé *idéologie*, dans le sens où la représentation enchâsse une perspective individuelle dans une perspective collective. Mais l'idéologie se fait plus particulièrement l'objet d'une analyse critique du discours, car elle se

comprend comme une perspective collective politique et donc structurante. Labiles, les représentations ne peuvent pas moins se trouver stabilisées dans leur (re)production discursive les produisant et s'appuyant sur elle pour construire leur cohérence. C'est l'aspect dialogique du discours qui, comme toute activité sociale, est double et paradoxal : constituant l'individu en tant qu'être unique et différent des autres par la production de sens, mais aussi en tant que lié et semblable aux autres, par la prise en charge interprétation ou discussion de certaines significations produites par les autres, ainsi que le rappelle Pierre Achard en s'appuyant sur Grice (1979) :

> Par prise en charge des posés ou des préconstruits, les sujets, interpellés en acteurs, acceptent (partiellement ou totalement) les places sociales que ces marques construisent et la situation de départ qu'elles présupposent. (Achard 1995, p. 86)

La pratique discursive participe donc à la construction d'un *je* et de l'environnement à partir duquel il se défini. La perspective critique implique cependant de souligner que tous les discours n'ont pas le même poids, la même portée, en fonction de qui l'émet et des ressources dont le discourant dispose pour asseoir la performativité de son discours. Aussi comme le propose Pierre Achard encore, « l'efficacité sociale d'un […] discours repose sur la contradiction entre le *dit*, et la place d'énonciateur de ce que *dit* suppose *pour se dire* » (Achard 1984, p. 68).

Dès lors, le paradigme complexe rejoint ici encore le paradigme critique, car la prise en compte du contexte de production des discours ainsi que de sa qualité interactive, soit l'intrication des discours dans d'autres discours. Et l'objectif de comprendre l'environnement social que produit l'activité discursive la plus ordinaire nous mène vers une méthode ethnographique et son pendant, la contextualisation (Blommaert 2007, p. 687) comme on le développera ci-après (2.2.3.2).

2.2.2.3. Interactions, stratégies et rapports sociaux : de la subjectivité aux structures sociales

Le terme *interaction* souvent employé dans ce travail doit être ici distingué et articulé aux *pratiques sociales* et aux *rapports sociaux*. J'ai déjà repris plus haut la définition des rapports sociaux par Danièle Kergoat, pour qui le rapport social constitue une « tension » qui se « cristallise peu à peu en *enjeux* autour desquels, pour produire la société, pour la reproduire ou "pour inventer de nouvelles façons de penser et d'agir", les êtres humains sont en confrontation permanente » (Kergoat 2010). L'auteure présente ainsi les rapports sociaux comme une matrice évolutive, transmise, interprétée, reproduite et altérée dans et par les *pratiques* (cf : citation p. 107). Les *rapports sociaux* seraient donc une perception problématisée de l'activité sociale, actualisée dans les pratiques. Dans cette optique, j'envisagerai alors les interactions sociales comme les lieux et instants des pratiques sociales, soit là où les rapports se forment, et là où s'exerce leur force

idéelle ; mais aussi là où cette dernière est déconstruite ou altérée. Parmi les pratiques sociales, les pratiques langagières ont une place privilégiée, car elles constituent non seulement une action, mais sont également mobilisées pour la coordination, l'organisation, le commentaire d'autres pratiques.

> L'interaction sociale, dans ses formes variées, allant de la conversation ordinaire aux échanges professionnels et institutionnels, est le lieu prototypique de l'usage des ressources linguistiques, outre que de la construction de l'ordre social, des relations, des positions et des identités catégorielles des participants. C'est donc sur ce *locus* privilégié, à la fois pour les pratiques des acteurs et pour les observations des chercheurs, que se focalise le travail de recueil et d'enregistrement des données. (Mondada 2001, p. 143)

Cette définition de Mondada puise donc chez Goffman l'idée de la réalisation permanente et ordinaire de l'ordre social dans la « rencontre » interindividuelle quotidienne :

> Par interaction (c'est-à-dire l'interaction de face à face), on entend à peu près l'influence réciproque que les participants exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres ; par une interaction, on entend l'ensemble de l'interaction qui se produit en une occasion quelconque quand les membres d'un ensemble donné se trouvent en présence continue les un des autres ; le terme "une rencontre" pouvant aussi convenir. (Goffman 1973, p. 23)

Ces « actions respectives » peuvent être des mises en mots, ou des gestes, mais la réciprocité implique nécessairement une activité communicationnelle et a minima une activité interprétative. En reconnaissant ce niveau pragmatique, on reconnaît alors la force critique de l'individu, son libre arbitre dans les stratégies interactionnelles qui tendent souvent à la reproduction de la structure, mais parfois à sa déconstruction. L'interaction en fonction de ses conditions peut être un espace ou la structure sociale est labile. En cohérence avec les critiques déjà relevées concernant l'approche de Goffman (2.1.5), il me faut apporter une nuance face à cette définition : pour proposer une analyse des interactions, il faut non seulement s'intéresser à la dimension ici et maintenant de l'interaction, mais ce qui fait qu'elle est ici et maintenant, rendue possible dans les conditions observées. Ainsi je prendrai la précaution de rappeler que l'analyse des interactions ne permet pas, pas plus qu'aucune approche sociologique et sociolinguistique, selon moi la compréhension *totale* de l'activité sociale et de ses conditions. L'interaction est, entre autres, et c'est en ceci qu'elle nous intéresse, un évènement sociologique qui s'inscrit dans des histoires collectives et individuelles, et dans lequel peut s'exercer dans le même temps le sens critique et l'individualité.

2.2.3. Implications épistémiques : réflexivité, contexte et interprétation, approche qualitative

2.2.3.1. Un travail réflexif partiel

L'approche critique et l'approche complexe partagent une attention particulière à la réflexivité des chercheur·e·s sur leur production. Pour la première, il s'agit de comprendre

comment l'activité de chercheur-e est un rapport social portant des enjeux de pouvoir, pour les chercheur·e·s et pour les populations étudiées. Elle donne donc une orientation éthique au travail réflexif, qui sera développé dans la section 2.2.4. Dans une approche complexe, on insistera plus fortement sur le rôle épistémique du travail réflexif, en tant qu'il étaye les méthodologies qualitatives contre les illusions positivistes (Blanchet 2000). Il s'agit en effet de reconnaître la subjectivité du travail de recherche, tout en asseyant sa rigueur méthodologique en donnant à voir le plus possible les processus interprétatifs à l'œuvre dans la production de connaissance, du choix des problématiques à l'analyse en passant par les rencontres avec les informateurs.

C'est dans cet objectif que j'ai détaillé précédemment mes ancrages théoriques et que je proposerai une chronique de mon parcours doctoral en fin de chapitre. Cependant en allant au bout de cette perspective il faut reconnaître que je ne peux révéler l'exhaustivité des éléments qui m'orientent : d'abord parce que je peux être consciente de tous ces derniers ; deuxièmement parce que certains me paraîtront non-pertinents et/ou trop intimes pour être exposés ici ; et troisièmement, car il est peut-être, je l'espère, une part « d'inédit » dans les formes et les contenus trop intriqués dans l'intertexte de références pour en être isolés. Aussi, courir après une auto-analyse exhaustive et les traces des éléments qui orientent nos recherches reviendrait à la quête d'une illusoire objectivité que l'on a par ailleurs rejetée en s'inscrivant dans un paradigme interprétatif.

Ce paradoxe est d'ailleurs relevé par une critique herméneutique portée sur l'argument de la réflexivité pour asseoir la scientificité d'un travail. Didier de Robillard par exemple en sociolinguistique souligne que toute entrée dans un terrain et donc la contextualisation est préalablement située et *déjà* orientée par des préjugés, ou préjugements (de Robillard 2009). Il s'agit ici de considérer qu'il serait théoriquement possible de mettre en question radicalement la « réalité », ou plutôt le partage de la signification proposée, du moindre concept manipulé par les chercheur·e·s et de le problématiser. Dans cet esprit je rejoindrais Philippe Corcuff, qui parle, lui, des « présupposés anthropologiques » qui préorientent notre regard, revêtant « une double dimension : à la fois carburant (champ de visibilité) et obstacles (champ d'invisibilité) dans la recherche. » (Corcuff 2011b, p. 196).

L'auteur propose alors de voir la rigueur scientifique non dans le seul travail réflexif des chercheur·e·s mais dans son croisement avec celui des autres, dans l'évaluation, la relecture et dans la prise en considération d'une pluralité de modèles théoriques en sciences sociales. Chez Corcuff, cette pratique de la mise en résonnance des paradigmes permet d'éviter l'utilisation « systématique » d'une théorie qui prétendra pouvoir penser la totalité des phénomènes sociologiques (Corcuff 2011a, p. 9), et d'éviter donc de travailler continuellement à prouver la véracité d'une théorie en partant des cadres dessinés par la même théorie. Elle permet d'envisager

la pertinence de multiples théories pour la diversification des points de vue sur un sujet donné. Néanmoins, elle implique de justifier de la cohérence théorique et éthique de la mise en résonnance des théories. Ce travail de justification alimente alors un travail réflexif : pourquoi user de telle théorie plutôt que d'une autre, qu'elles sont les questions auxquelles je veux répondre, quel est mon angle sur le sujet et pourquoi ? Il doit porter alors aussi bien sur les façons de construire la recherche, de rassembler les éléments produits en « corpus », de les lire et de les analyser en vue de répondre aux questions posées en amont, ou en chemin. Il est en effet d'autant plus nécessaire lorsque la principale « matière » analysée est discours puisque :

> « Construire l'objet "discours" revient à tracer les limites — toujours provisoires et à fins opératoires — dans le *continuum* des paroles dites, à partir d'une approche qui permette à la fois l'observation et l'analyse de la signification des pratiques et des rapports sociaux » (Leimdorfer 2011, p. 10)

2.2.3.2. De la contextualisation à une interprétation du contexte

Analogiquement, le travail de contextualisation des productions discursives doit être pris avec les mêmes précautions que le travail réflexif. Puisque, dès lors que je considère l'existence de présupposés anthropologiques et de l'orientation du regard de la chercheure en fonction de ses positionnements théoriques, sociologiques ou encore affectifs, je ne peux en effet considérer que je procède simplement de « bas en haut », de l'empirique vers l'analytique. Le danger est en effet qu'*une* « mise en scène objectivante et déresponsabilisante [soit] réalisée, séparant fictivement les interprétations de corpus et les interprétations de contexte, et en donnant aux interprétations de contexte un statut factuel dont est censée découler immanquablement l'interprétation du corpus, laissant le chercheur enregistrer ce sens simplement. », pour reprendre des propos de Didier de Robillard[88]

Ces réflexions sur le concept de contextualisation entrent en résonnance avec une série de difficultés éprouvées aux premières heures du travail d'analyse proposé ici. Au moment d'amorcer ces analyses, je ne pouvais ignorer le fait qu'en amont j'avais une interprétation, tant informée par des convictions politiques que par des théories sociologiques, d'un monde social structuré par la reproduction d'inégalités entre les individus qui le constituent. Et bien que souhaitant maintenir un regard radicalement empirique « naïf » « ouvert », prêt à « observer » le moindre geste à « recueillir » le moindre propos, il était difficilement concevable d'ignorer que ces éléments orientaient déjà ce regard et que, par conséquent, j'avais commencé mon travail interprétatif avant même de réaliser mes premiers entretiens[89]. Par ailleurs, il me semblait être

[88] : Robillard, D., de, 2010, « Contribution au débat du Réseau francophone de sociolinguistique: les « langues-cultures » sont-elles neutres dans le cadre d'une recherche, particulièrement francophone ? », 11 p.

[89] La construction elle-même de la notion de terrain réduit l'idéal empirique puisqu'elle implique une hypothèse : celle qu'il me sera possible de trouver des éléments à analyser dans le domaine plus ou moins délimité que je considère mon terrain.

arrivé à épuisement de ma grille d'analyse : il m'était possible de *décrire* les nombreuses formes interactionnelles que j'avais observées. Je percevais les diverses stratégies interactionnelles que les informateurs développaient, pour se différencier, se lier, se représenter, s'identifier, se valoriser, etc. Je pouvais voir que certaines étaient plus efficaces que d'autres, et en trouvais souvent les raisons dans le parcours de vie des informateurs et informatrices. On aurait peut-être alors pu considérer que j'avais ainsi atteint le but initial de ma recherche. Néanmoins, ces analyses, se restreignant à une analyse « micro », contribuaient faiblement à produire une compréhension du phénomène migratoire que j'observais. Non que j'eusse peur de produire une ethnographie incomplète, puisqu'elle le serait nécessairement. Mais cela me mettait en porte à faux avec la posture *interprétative* (Blanchet 2000) à laquelle j'avais l'ambition de contribuer dans mon travail : les connaissances produites ne dépassaient pas le seul contexte du terrain.

Par ailleurs, l'interpellation de plusieurs enquêté(e)s autochtones, me rappelaient les limites de mon travail :

> **Nadine**: vous vous rendez compte c'est quand même euh un p'tit pat'lain de rien du tout/ y a strictement RIEN/ nous on comprend pas POURquoi des Anglais viendraient viennent ICI franchement/

Dans un premier temps, à Nadine, et à d'autres, je reproduisais, face à ces interrogations, le discours des Britanniques interrogés à ce sujet : les conditions économiques ont rendu possible la recherche du calme, d'un autre rythme de vie, d'espace. Les informateurs et informatrices semblaient peu satisfaits·e·s par ce discours, qu'ils connaissaient déjà bien par ailleurs, et qui moins qu'une interprétation, consistait en une description des phénomènes qui ne faisait pas forcément sens pour ces derniers. Par ailleurs, les « facteurs » économiques ne semblaient que maigrement justifier la migration : tous ces facteurs existaient déjà depuis longtemps, en Centre Bretagne ou ailleurs, et influençaient l'intensité du phénomène, plutôt que ne l'expliquaient et je n'avais donc fait qu'une corrélation entre « des données ».

Un second évènement vint faire écho à ces réflexions. Grâce à une énième reconfiguration de mes veilles documentaires, j'ai pu découvrir un rassemblement de chercheur·e·s autour de mes thématiques : les migrations de populations occidentales dans des pays étrangers, dans des zones de tourismes, et entre autres dans des zones rurales[90]. Ces travaux d'horizons théoriques et méthodologiques variés, ainsi que les travaux plus récents de sociolinguistes sur les dynamiques de la mondialisation (voir 2.2.1.2) m'ont permis d'intégrer mon terrain de recherche dans un phénomène mondial, et de commencer à l'interpréter à la lumière de théories sociales aux portées plus généralisatrices, tels que les travaux d'Anthony Giddens, de Manuel Castells ou de David Harvey mobilisés dans le premier chapitre. C'est alors que j'ai

[90] Le chapitre 1 offrait un retour sur l'ensemble de ces travaux.

commencé à considérer ce terrain comme un processus, plutôt qu'un lieu, qui met donc en lien et hiérarchise des espaces globaux et des espaces locaux, et qui amène les individus à s'y positionner. Les conséquences de ce choix interprétatif sur ma perception des phénomènes, et des pratiques interactionnelles que j'observe sont alors grandes et me permettent de réinterpréter les enjeux sociaux de la place accordée ou négociée des pratiques identifiées comme anglophones sur mon terrain.

En renégociant cette interprétation du terrain de ma recherche, il me semble alors avoir opéré le retournement du « sablier », préconisé par Philippe Blanchet (*Ibid.*, p. 40) : « La démarche va du global (prise d'indices multiples en contexte complexe par observation participante) à l'analytique […] pour revenir à une synthèse interprétative » (*Ibid.*, p. 41). Ce va-et-vient, inductif/déductif, de l'étude de cas au global, du global à l'étude de cas, fait d'ailleurs particulièrement sens dans le cadre interprétatif de la globalisation : un phénomène dont les formes plurielles se déclinent, en fonction des contextes où il se manifeste.

Il s'agit donc de mettre en place une trajectoire dialogique entre l'empirisme relatif du travail de terrain et les hypothèses d'une interprétation du monde par les théories sociales. Il ne s'agit pas de résoudre le paradoxe ni de choisir l'une ou l'autre option, mais, « à la Morin », de comprendre ces deux pôles comme nécessaires à l'interprétation complexe.

2.2.3.3. Principes qualitatifs : des questions ontologiques aux méthodes ethnographiques

Pierozak *et al.* soulignent à quel point la dimension *qualitative* des recherches en sociolinguistique est peu problématisée :

> Pour s'opposer aux linguistes, les sociolinguistes considèrent souvent que leur méthodologie, leurs outils (par opposition à la méthode (Morin, 1986)) définiraient le caractère qualitatif de leur travail. Ainsi, le travail par entretiens ou étude d'« interactions » serait par nature qualitatif. Il est clair que ces observables peuvent être utilisés de manière quantitative, de même qu'un tableau de chiffres peut se voir interpréter qualitativement (…). (Pierozak et al. 2013, p. 115)

On pourrait donc d'emblée définir l'approche quantitative comme une production de données calibrées pour être analysées systématiquement via une procédure identique et répétitive. La recherche en sociolinguistique, empirique, peut donc tout à fait correspondre à un traitement quantitatif au moins partiel. Ce peut être par exemple le cas lorsqu'on réalise par exemple un traitement statistique du corpus. À la suite de la réflexion initiée par Pierozak et al, il s'agit alors de penser le qualitatif comme une approche ontologique, les auteurs rappelant par ailleurs que la *qualité* signifie la « manière d'être » (*Ibid.*, p. 120). Une recherche qualitative se distinguerait alors en ce qu'elle questionne prioritairement la façon d'être des individus avec qui les chercheur·e·s collaborent. De là, il s'agit alors de ne pas calibrer chaque interaction, observation, interview,

discours… pour les passer au filtre d'un logiciel, de ne pas baser une interprétation sur une suite successive et systématique de procédures. Ainsi, les questions auxquelles l'analyse tentera de répondre au moment de produire une analyse doivent susciter une réflexion critique et compréhensive pour l'interprétation de la signification sociale des pratiques interactionnelles, discursives et langagières des individus. Pour la présente recherche, elles se résumeront à cette liste :

- quels sont les processus sociolangagiers qui se jouent sur le terrain que j'ai choisi ?
- Quels sont les éléments me signifiant les rapports entre individus et groupes d'individus dans les discours et pratiques observées ?
- Quelle est la dimension langagière impliquée dans ces rapports ?
- En quelle mesure les interviews et les interactions observées participent-elles de ces rapports ?

Comme souligné plus haut également, des hypothèses émergent au fil de la recherche et dès les premiers moments ou l'on se penche sur un sujet pour le faire devenir un projet de recherche. Pour autant, la question n'est pas de vérifier une information. Mon hypothèse méthodologique, ou mon pari pourrait-on dire, est que mes rencontres avec tel informateur, ma lecture de tel article, de tels forums, etc., vont me permettre d'alimenter une interprétation concernant des processus sociolangagiers et de proposer des réponses aux questions ontologiques posées plus haut.

L'approche ethnographique permettra alors de maintenir ce cap ontologique et interprétatif, puisqu'ainsi que le propose Jan Blommaert : « Il n'est plus à démontrer que la connaissance ethnographique est interprétative et hypothétique et échappe à toute circonscription positiviste. » (Blommaert 2007, p. 684)[91] En effet, l'approche ethnographique implique qu'une rencontre et qu'une *relation* s'établissent entre les chercheur·e·s et les informatrices et informateurs. D'une part, ceci implique donc de voir cette relation comme un rapport social, j'y viendrai dans le point suivant. Mais elle amène également à faire face à la non-systémacité des pratiques sociales, aux paradoxes, à leur complexité, c'est-à-dire à leur *qualité*. Aussi peut-elle permettre aux sociolinguistes de ne pas tomber dans la tentation de fétichiser les pratiques langagière : l'approche sociale implique que nous travaillions non pas pour et sur des *langues*, mais pour et avec des *locuteurs* en tant qu'ils sont situés socialement. Ainsi le travail de recherche ethnographique se décentrera de la donnée pour se concentrer sur les relations humaines, pour reformuler la proposition d'Isabelle Violette (2010, p. 104).

[91] « One should not have to argue (…) for the fact that ethnographic knowledge is interpretive and hypothetical and escapes any attempt at positivist circumscription. These fundamental assumptions set ethnography apart from many other social scientific branches and these assumptions are firmly theoretical. » (Blommaert, 2007, p. 684)

2.2.4. Implications éthiques : la recherche comme rapport social

2.2.4.1. La relation enquêtrice-enquêté·e·s : le privilège d'interpréter et d'écrire

Dès lors que l'on pose un objectif ontologique au questionnement scientifique, émerge inévitablement la question de la *relation* de la chercheure aux enquêté·e·s et à son propre milieu socioprofessionnel.

En sociolinguistique, on a parfois tenté de résoudre le paradoxe de l'observateur, soit l'influence portée par la simple présence des chercheur·e·s sur les interactions qu'ils/qu'elles voudraient observer. Dans cette quête vaine, dans la mesure où l'on considère que les interactions sont « altérées » par les chercheur·e·s dès lors qu'on reconnaît que l'analyse est avant tout une interprétation, il s'agissait néanmoins de reconnaître qu'une forme de pression est exercée, aussi indirecte puisse-t-elle être, par les chercheur·e·s sur les personnes participant à leurs enquêtes. Dès lors qu'a émergée la critique d'une anthropologie occidentale ethnocentrée, le pouvoir des chercheur·e·s sur les participant·e·s s'est révélé s'étendre à un pouvoir de représenter les « observé·e·s », à la diffusion du travail de recherche, ou encore au statut des interprétations des participant·e·s par rapport à celles des chercheur·e·s. En effet, en s'appuyant sur Foucault (1986 [1969]), Monica Heller souligne :

> Il ne peut y avoir de savoir produit en dehors de relation de pouvoir, ce qui implique que certaines personnes soient plus susceptibles de définir et poser les questions que d'autres ; les questions qu'elles posent leur feront sens eu égard à leur positionnement dans le monde et à leurs intérêts, et le savoir produit réinscrira ces rapports de pouvoir en participant à leur compréhension, les normalisant par là même — c'est à dire, les rendant invisibles et donc moins sujets à la critique et à la contestation. (Heller 2011, p. 35)[92]

Le pouvoir est donc intrinsèque à la condition des chercheur·e·s en sciences sociales : qu'importe le rayonnement d'une recherche, le statut de cette dernière est censé lui donner une forme assertion institutionnelle, sinon de vérité, de légitimité, et participer à la légitimation des chercheur·e·s eux-mêmes et de leur compréhension du monde.

Sur le terrain, j'ai recueilli de nombreuses « rumeurs » au sujet des Britanniques, chez ces derniers, comme chez les autochtones. « *Il paraît* qu'il y a des villages où il n'y a que des Anglais », « *on dit qu'*ils viennent pour avoir la sécurité sociale », *« on dit qu'*ils vivent entre eux », « *je me suis laissé dire qu'*ils apportent leurs matériaux de construction » etc. Présentées comme des témoignages indirects, non vérifiés, réinterprétés, transmis, elles n'en sont pas moins des éléments empiriques mobilisés dans la rencontre et les stratégies interactionnelles. J'aurais l'occasion donc d'exploiter ces « rumeurs », ici et là, y compris dans leurs formes produisant des

[92] Traduction de l'anglais : « No knowledge can be contructed outside the relations of power, which render certain kinds of people more likely to be defining the questions and doing the asking than others ; the question they ask will make sense to them because of their position in the world and the interests they have with respect to that world, and the knowledge they produce will serve to reinscribe those relations of power in ways of understanding which normalize them—that is, which render them invisible and hense less susceptible to critique and contestations. »

sujets collectifs, en ce qu'elles peuvent informer des positionnements des uns et des autres vis-à-vis du phénomène migratoire. Ce que je souhaite souligner ici est l'intérêt, chez les autochtones et chez les migrant·e·s, pour ce phénomène migratoire qui, ne ressemblant à aucun autre, reste flou, interroge et parfois inquiète. Ainsi ai-je été amusée lorsque dans un forum anglophone j'ai pu rencontrer ce propos (DF3) :

84 Mithras posted on : 17/02/2004 at 20:20

(…) I wonder how many of us are speaking French, or trying to mix with the locals, when in Brittany. Is there any data on this? It'd make an interesting Phd project. (…)

[*(…) Je me demande combien d'entre nous parlent français, ou essayent de se mélanger aux locaux quand nous sommes en Bretagne. Il y a-t-il des données là dessus ? Ça ferait un sujet de doctorat intéressant. (…)*]

Mon propos vient dix ans après ceux de « Mithras », et il ne répond certes pas à la question statistique qui est posée ici, et qui me sera posée très souvent, sous différentes formes[93], au cours de mon parcours de recherche. Cependant, il montre le statut du discours scientifique, dont il convient alors de prendre la mesure de sa dimension potentiellement génératrice de connaissances et de croyances, en tant qu'il pourra être à son tour interprété et participer à la reproduction ou à l'émergence de nouvelles représentations du monde étudié.

Alors, au cœur de la relation entre chercheur·e·s et enquêté·e·s sont les interrogations suivantes :

- « qui a la possibilité de poser quelle question » (*Ibid.*, p. 34)[94]
- quelle est la connaissance produite, pour quoi et pour qui ? (*Ibid.*, p. 35)

C'est ainsi que le travail réflexif, s'il est effectué en cohérence avec un cadre critique revêt une dimension éthique, en tant qu'il impose aux chercheur·e·s d'observer dans quels rapports sociaux ils se placent, vis-à-vis des participant·e·s d'une part, et vis-à-vis de leur champ socioprofessionnel d'autre part.

Le statut de doctorante offre un éclairage particulier sur ce double positionnement : ni encore totalement légitimée dans le champ professionnel de la recherche ni exclue de ce dernier. Mon positionnement a souvent été ambivalent dans le cadre de mes relations avec les informateurs et informatrices. Il me semble par exemple avoir souvent pris la position de *l'étudiante* sollicitant « l'aide » de ces derniers pour ma recherche. Cette position que je considère à présent comme trop timorée et déprofessionalisante m'a parfois délégitimée, mais me permettait également de favoriser l'établissement d'un lien de confiance avec les informateurs et informatrices, en tentant de désamorcer le potentiel pouvoir que la prise de possession de leur parole pouvait me donner. À d'autres instants pourtant, dès les premières rencontres, alors même

[93] La question la plus récurrente qui m'est posée sur le sujet est celle de l'intégration (« Est-ce qu'ils s'intègrent les Anglais ? »), vient ensuite celle du langage (« Est-ce qu'ils parlent la langue ? », avec sa variante négative « Ils ne doivent pas beaucoup parler français les Anglais ? »). La difficulté est donc ensuite d'expliquer que je ne cherche pas à répondre à ces questions, mais à étudier les trajectoires et les discours sur le terrain.

[94] « who gets to ask which question » (*Ibid.* p. 34)

donc que ma recherche était en cours et qu'apparaissaient plus de questions que de réponses, on me renvoyait à un statut d'experte. Aujourd'hui, je ne pourrais à nouveau vouloir refuser ce statut ou tenter de le déconstruire radicalement, puisque je le comprends comme indissociablement lié au choix de m'inscrire dans le dispositif de la recherche institutionnelle, positionnant autant ceux qui s'y inscrivent que ceux qui restent au-dehors. L'ignorer, ou prétendre l'avoir désamorcé reviendrait à le dissimuler.

Il me faut alors assumer pleinement ce que je considère être ce statut, mais également ce qui est impliqué par ce statut dans mes relations, avec toutes les responsabilités qu'il implique par ailleurs, ce qui justifie encore une fois le travail réflexif. Mais cela amène également à considérer la potentielle dimension heuristique des interprétations des participant·e·s.

François Leimdorfer propose qu'il soit possible de dégager les principes distinguant la posture d'une réflexion « spontanée » et celle des chercheur·e·s :

> « La différence entre une sociologie discursive "spontanée" et une sociologie discursive "scientifique" tient à la plus grande rigueur et systémacité de la seconde, aux efforts du chercheur pour varier et croiser les points de vue et les méthodes d'observation, et pour, au mieux, les subsumer par un point de vue décalé, "méta", et englobant. » (Leimdorfer 2010, p. 7).

Mais, par ailleurs, cette propension à la réflexion scientifique, telle que définie, ne peut-être considérée comme l'apanage des chercheur·e·s, notamment car certain·e·s participant·e·s opèrent parfois un croisement des points de vue similaire. Plus d'une fois, au cours de cette recherche, j'aurais été surprise par l'efficace analyse et interprétation que les informateurs et informatrices développaient. Et plus d'une fois, mon propre regard s'est trouvé contredit, développé ou initié par la pertinence d'une remarque soumise par des participant·e·s. C'est pour cette raison que le mot de « participant » a été choisi, me semblant plus en mesure de souligner l'agentivité des de ces derniers et l'influence de leurs réflexions sur ce travail qui se les approprie.

La situation d'entretien favorise d'ailleurs la réflexion complexe des participant·e·s. Il s'agit donc de réaliser un compte-rendu « humble » (Blanchet 2000) de cette réflexion scientifique, en tant qu'il n'émerge pas, et c'est heureux, de l'unique point de vue de la chercheure, mais s'appuie sur, et mobilise, le travail réflexif des autres. Parfois, cette posture m'a menée vers ce que j'estime à présent être des « erreurs » au cours de mes entretiens : j'ai eu tendance à formuler des opinions sur le vif, qui n'étaient pas le fruit d'une analyse, et donc qui relevait de cette même sociologie discursive. J'ai parfois eu également quelques difficultés à éviter des catégorisations pourtant essentielles, telles que « langue », « Britanniques », « Anglais ». Néanmoins, j'ai également noté que l'évitement de certaines de ces catégories, soit par des périphrases, soit par des termes tels que « pratiques langagières », compliquait et allongeait mes questions, ce qui a pu rendre l'entretien parfois difficile à suivre, notamment pour Patrick et

James, participants britanniques qui avaient choisi d'être inteviewés en français. L'écoute de mes entretiens, un exercice que j'ai parfois trouvé éprouvant face à mes erreurs, me rappelle à mon statut d'étudiante, en cours de formation, notamment à la situation d'entretien.

Une autre dimension a impliqué un positionnement par rapport aux informateurs. Si certains membres de ma famille vivent et/ou travaillent sur les lieux d'enquête, ce n'est cependant pas un lieu auquel je peux me revendiquer appartenir. Me sentir proche, certainement, puisque j'ai moi-même grandi *pour partie* dans un milieu rural en Bretagne, moins éloigné des côtes et des centres urbains que les communes dans lesquels j'ai enquêté. *Pour partie*, car j'ai par ailleurs toujours été scolarisée dans la plus grande ville des environs, Vannes, et c'est vers cet environnement social que j'ai plutôt tendu à me socialiser, plutôt qu'au sein de la municipalité dans laquelle j'ai résidé jusqu'à la majorité.

Néanmoins, cette relative proximité, et le point de vue de mes proches qui résident et travaillent en Bretagne-Intérieure a, je pense, clairement influé sur ma volonté d'intégrer la perspective des autochtones qui a largement fait défaut dans le domaine des migrations privilégiées jusqu'à présent. Elle distingue alors mes problématiques de celle de Michaela Benson qui entreprend son ethnographie de la migration britannique dans le Lot en posant les autochtones à la périphérie des enjeux auxquels sont confrontés les migrant·e·s.

Pour les participant·e·s autochtones, je venais « de Rennes », et j'étais donc extérieure aux communes du Centre-Bretagne. Cette extériorité s'est matérialisée par le long trajet que j'effectuais pour me rendre sur les lieux d'enquête. Trajets à l'occasion les informateurs et informatrices ont été les témoins amusés et patients de ma méconnaissance des lieux, lorsque je me perdais dans le maillage de routes départementales et arrivait en retard, ou lorsque, anxieuse, je demandais des indications détaillées pour retrouver le chemin du retour.

Dans le même temps, pour les participant·e·s britanniques, je suis également française, et, de par ma démarche, potentiellement vectrice d'un message que certains participant·e·s voudraient faire passer auprès d'un public autochtone. C'est dans cette double extériorité, relativisée ici et là dans les différentes connivences qui émergeront dans mes interactions avec les participant·e·s, que je produis mes interprétations.

2.2.4.2. La recherche doctorale : une socialisation et une individuation professionnelle

Pierre Bourdieu a posé que le « le champ scientifique est un champ social comme un autre, avec ses rapports de force et ses monopoles, ses luttes et ses stratégies, ses intérêts et ses profits » (Bourdieu 1976, p. 89). Les pratiques y sont donc mues en partie par des processus de

légitimation institutionnelle et s'y actualisent, les enjeux des groupes et de ses membres : se reconnaître, se différencier, s'institutionnaliser, se distinguer et faire circuler les connaissances.

Dans le cadre du doctorat, l'enjeu serait alors de basculer de la sphère étudiante, au champ professionnel de l'enseignement et de la recherche. Cet entre-deux se manifeste institutionnellement, avec souvent un double statut d'étudiant·e et d'enseignant·e-chercheur·e (notamment via la contractualisation des financements de thèse et la pratique de l'enseignement). On pourrait donc considérer que les années de doctorat sont le moment d'une *socialisation professionnelle* : des normes et des formes seront intégrées, identifiées, et représentées, que l'on veuille par là ensuite être reconnu, « s'insérer » dans ce milieu et/ou « contester » ses normes (Castellotti et de Robillard 2001, p. 53). Cette socialisation est sanctionnée par une série de rites de passage, et celui, culminant, de la soutenance de thèse.

Au passage, on peut souligner que la thèse elle-même se révèle comme la métonymie d'un ensemble de pratiques qui n'apparaîtront néanmoins pas dans ces lignes. Elle est associée de bout en bout à l'expérience doctorale au point qu'elle est souvent perçue comme le seul objectif et la seule activité. L'institution universitaire semble corroborer ce fétichisme. Ainsi dans les universités françaises, pour s'inscrire en doctorat, on signe une Charte des Thèses. Celle me concernant, à l'Université Rennes 2, parle des droits et devoirs liés à une *« inscription en thèse* », du « *déroulement de la thèse »,* etc. Elle représente la globalité d'une expérience doctorale.

Dans un cadre qualitatif, elle est aussi le lieu d'écriture où l'auteur·e bénéficie de plus d'espace pour l'investir de sa subjectivité, désambiguïser son discours, en développer sa complexité et rendre visible et compréhensible le sujet qu'il-elle a choisi. Mais elle demeure intrinsèquement un écrit institutionnel et rédigé en direction de son premier lectorat : un jury. En même temps que l'exercice est « calibré » par des normes plus ou moins instituées et plus ou moins négociables selon les communautés de chercheur·e·s, et que son contenu manifeste un positionnement dans le champ social de la recherche, le travail doctoral doit par ailleurs être singulier et constituer un apport inédit au champ scientifique.

L'écriture de la recherche est donc un acte discursif et nécessite l'appropriation d'un répertoire de pratiques partagées par le groupe ciblé. Elle est intrinsèquement liée à un positionnement et est « auto-éco-exo-normée » (Blanchet 2000, p. 125) au sein du groupe. Cette activité discursive mobilise un imaginaire, une représentation et une identification, des normes circulant dans l'espace discursif. Elle aboutit en partie à une reproduction de ces normes. En bref, il s'agit de produire une représentation d'un travail de recherche, le faire exister dans un sociolecte reconnaissable et que l'on se représente partagé par une communauté de chercheur·e·s.

Il ressort de cela que, me concernant, les enjeux fondamentaux dans l'écriture de recherche sont de ne pas se faire emporter par une trop forte volonté de « faire comme », de maintenir une originalité du fond et de la forme tout en respectant « les règles du jeu » et composer un propos accessible et inédit. Tout·e scripteur·e bénéficie en effet de marges de manœuvre dans lesquelles il/elle doit pouvoir exprimer une certaine individuation par rapport à sa communauté de recherche. Peut-être les marges des « nouveaux et nouvelles entrant·e·s » sont-elles d'autant plus amples que le lectorat et les évaluateurs et évaluatrices ont conscience que ces derniers sont dans un processus de socialisation professionnelle. D'un autre côté le souci de conformisme pour intégrer un groupe et y être reconnue, et l'anticipation d'une évaluation peut m'amener (nous amener ?) à réduire les marges dont je peux bénéficier.

Il paraît donc important d'apprendre également à diverger, à produire un discours moins « collectif » et d'accepter le conflit éventuel avec son lectorat. De la façon la plus banale, apprendre à écrire nos recherches commence donc par un apprentissage par mimétisme et se poursuit par un devoir d'appropriation, de variation des pratiques, et de critique.

2.3. PROBLEMATIQUES ET PREPARATION DU TRAVAIL DE TERRAIN

J'ai donc fait part des principes théoriques et méthodologiques qui auront irrigué cette recherche. Il s'agit à présent de revenir sur le déroulement de la recherche et sur la façon dont ces principes en fonctionnements ont pu être mis en place, et dont certains ont émergé en chemin. Il s'agit donc ici de décrire le cadre méthodologique et de revenir sur les différentes étapes qui ont mené à la constitution du corpus étudié.

2.3.1. Premières rencontres du sujet

À la rentrée 2007, j'entrais en Master Langues et Littérature en Francophonie à l'université Rennes 2. Dans le cadre d'une Licence d'Anglais, les quelques cours d'initiation à la sociolinguistique, dispensés par Thierry Bulot et Philippe Blanchet, m'avaient convaincue que d'autres approches des langues et du langage que celles de la linguistique structurale et de la grammaire générative dispensées plus largement dans mon parcours universitaire, me permettraient d'explorer mieux la dimension sociale des pratiques langagières, notamment anglophones, et la compréhension de certaines tensions, inégalités et de certains conflits sociétaux. Cet attrait vers la réflexion sociologique m'avait déjà opposé un long dilemme à ma première inscription à l'Université lorsqu'il me fallut choisir entre une licence d'Anglais et de Sociologie.

Aussi, tout logiquement, la poursuite de mes études en sociolinguistique me permettait d'abord de reconstruire le lien entre langage et société, qui se trouvaient trop souvent découplés en Licence d'Anglais, et deuxièmement de me confronter à mes propres représentations et pratiques langagières : mon insécurité en français écrit eu égard à une grande conscience de mes lacunes importantes en orthographe pouvait commencer à trouver une explication dès lors que je commençai à comprendre les notions de normes langagières.

Les premiers mois de cette formation de master furent consacrés à l'élaboration d'un sujet de recherche pour une initiation à la recherche en sociolinguistique. Face à mon intérêt maintenu pour les pratiques anglophones, et à la condition dans le cadre du master de formuler des problématiques en lien avec des aires francophones, la migration britannique en milieu rural breton m'est alors déjà apparue comme un sujet pouvant susciter des questions de recherches pertinentes en sociolinguistique. En effet, bien que n'étant pas moi-même originaire de la Bretagne intérieure, mais du proche « pays » vannetais, certains membres de ma famille travaillant et/ou vivant en Bretagne intérieure, formulaient leur conscience de cette migration, principalement négativement. « Les Anglais achètent tout », « Ils n'apprennent pas le français », « dans les supermarchés on entend que l'anglais », « je ne vendrai pas ma maison à des Anglais », furent les premières réflexions dont j'eusse écho et elles présageaient ce qu'une approche sociolinguistique pouvait apporter à ces phénomènes alors peu étudiés.[95]

Aussi, me suis-je employée dans ma recherche de Master à rencontrer des migrant·e·s britanniques dans le pays de Pontivy, pour comprendre et entendre leurs perspectives sur le sujet. Cette recherche visait par ailleurs à appliquer les concepts sociolinguistiques et méthodologiques plutôt qu'à les questionner ou à apporter de nouvelles propositions dans ce domaine. Portée sur les *représentations sociolinguistiques* des migrant·e·s britanniques, je trouvais généralement au cours de cette recherche, un consensus chez les migrant·e·s autour des représentations élaborées par la « population d'accueil », telle que je l'appelais alors. La reprise des discours, parfois stéréotypés, des autochtones chez les migrant·e·s décrivant leurs compatriotes était frappante, et s'intégrait dans une stratégie de légitimation des migrant·e·s. En effet, les personnes interviewées tendaient principalement à utiliser cet espace de discussion pour justifier de leurs pratiques interactionnelles et de leur conformité avec les attentes des autochtones identifiées, à savoir l'apprentissage du français, la fréquentation des commerces locaux, l'évitement du regroupement entre Britanniques.

Principalement axée dans la perspective de ces nouveaux arrivants, cette première recherche ne me permit pas de questionner à proprement parler les rapports entre les autochtones et les migrant·e·s. Elles révélaient par ailleurs des paradoxes que j'avais quelques

[95] Je n'eus connaissance alors que des travaux de Barou et Prado (1995). Les publications sur le phénomène sont pour la plupart sorties en 2009 et je n'en eus connaissance qu'en 2011.

difficultés à expliquer, notamment en terme d'écart entre les pratiques langagières et les discours sur les pratiques chez les personnes interviewées. Elle permit de constituer néanmoins un programme préliminaire pour l'entrée en doctorat et d'identifier les problématiques saillantes.

2.3.2. Questions de départ

Dans le cadre de ma candidature à un financement ministériel de thèse, le projet développé avait pour objectif de se pencher sur la rencontre entre populations autochtones et les migrant·e·s. Les questions de départs à cette recherche furent donc :

- quelles stratégies sont mises en place dans et pour (ou contre) la rencontre entre autochtones et migrant·e·s ?
- Quelles problématiques langagières, sociales et culturelles se révèlent par ce phénomène migratoire ?

L'intention avait été initialement d'élargir la recherche à toutes les migrations internationales en milieu rural breton. Mais, dès les premiers mois, il est apparu que la proportion de Britanniques parmi les populations étrangères était si massive, que le contexte de phénomène migratoire était si spécifique et que les populations autochtones dégageaient des problématiques si distinctes, qu'une étude plus englobante des migrations internationales en milieu rural ne pourrait se faire avec un seul et même cadre et sans avoir dégager les spécificités de ces différentes mobilités. Une telle étude aurait donc, soit invisibilisé les autres types de migrations ou les autres nationalités, soit consisté en une approche comparative des relations entre les autochtones et les migrant·e·s en fonction de leur provenance, avec tous les risques d'essentialisme que ceci pouvait comporté. Par ailleurs, au moment de commencer cette thèse, la littérature des *lifestyle migrations* et des migrations privilégiées n'avait pas émergé et l'on comprenait peu les mécanismes à l'œuvre dans ce phénomène migratoire. Très vite, l'objectif a donc également été de proposer une réflexion sur les spécificités structurelles des migrations en provenance de Grande-Bretagne, en restreignant donc mon terrain autour des populations de nationalité britannique.

Le choix des termes « Britanniques » et « autochtones » jusque dans le titre de la thèse et la distinction qui en découle fut également problématique, dans la mesure où ceci semble poser d'emblée l'existence de deux types de populations isolables, ce qui peut s'avérer contraire à la perspective complexe et critique exposée plus haut. Mais elle part du constat empirique que, principalement désignées comme les « Anglais », les populations britanniques sont distinguées et différenciées sur place. On le verra, la thèse offre évidemment une perspective beaucoup moins homogène et on observera une hétérogénéité de positionnements. Le terme autochtone permet de désigner les individus non migrants, sans leur réserver l'exclusivité du terme de « locaux »

puisqu'on ne peut exclure que certain·e·s migrant·e·s se revendiquent de cette identité locale. Ce choix efface également le présupposé d'une relation accueillant/migrant dans le terme initial de « population d'accueil ».

2.3.3. Protocole initial

L'enquête devait permettre d'observer des lieux et instants où se développaient des discours de différenciation ou de reconnaissances identitaires, des discours épilinguistiques et où serait rendu visible le quotidien interactionnel des participant·e·s.

Mon protocole d'enquête initial prévoyait alors qu'à la suite de premières observations, seraient formés des groupes pour réaliser des entretiens collectifs. L'idée était de pouvoir voir se jouer des positionnements autour d'une discussion après la projection d'un documentaire découvert en début de doctorat. Ce documentaire, *Mon voisin est Anglais*, réalisé par Roland Thépot en 2009, suit le parcours de trois familles britanniques s'installant en Centre-Bretagne. Ce dernier laissant une large place à la parole de Britannique reprenant les thématiques récurrentes révélées par la première enquête et par mes propres observations est par ailleurs considéré comme faisant partie du corpus.

Il était prévu ensuite d'assortir ces entretiens collectifs d'entretiens individuels systématiques avec les mêmes informateurs.

2.4. DEROULEMENT DU TRAVAIL DE TERRAIN

2.4.1. Construction du corpus

2.4.1.1. Les entretiens

En pratique la séquence chronologique observation/ entretien collectif/ entretiens individuels, ne fut pas véritablement respectée. D'une part, car les personnes contactées ont pour la plupart manifesté leur intérêt immédiat pour un entretien, d'autre part, car des opportunités d'observations sont venues au fur et mesure de rencontre avec les informateurs. Par ailleurs, seuls trois entretiens sont issus du dispositif « projection et discussion » (EC1 ; EC2 ; EC3). S'il s'est montré efficace pour « briser la glace » et offrir des pistes multiples de discussion, et si les participant·e·s ont montré leur intérêt pour ce film, le dispositif s'est avéré trop chronophage pour être vraiment efficace. Pour le troisième entretien, de par les contraintes des conditions d'interview, j'ai d'ailleurs réduit la place du documentaire, en proposant aux participant·e·s de réagir seulement à certains extraits.

La stratégie méthodologique des *focus group*s a finalement été moins utilisée que prévu pour des raisons de faisabilité. Le territoire de l'enquête étant relativement vaste, et les réseaux de transports ne facilitant pas un rassemblement aisé, je peinais à mettre en place ces entretiens qui posaient trop de contraintes aux participant·e·s. Aussi, j'ai renoncé à poursuivre ce type d'entretiens, d'autant qu'il ne m'a pas semblé offrir un apport supplémentaire aux observations, sinon celui d'attester de certains discours en les enregistrant.

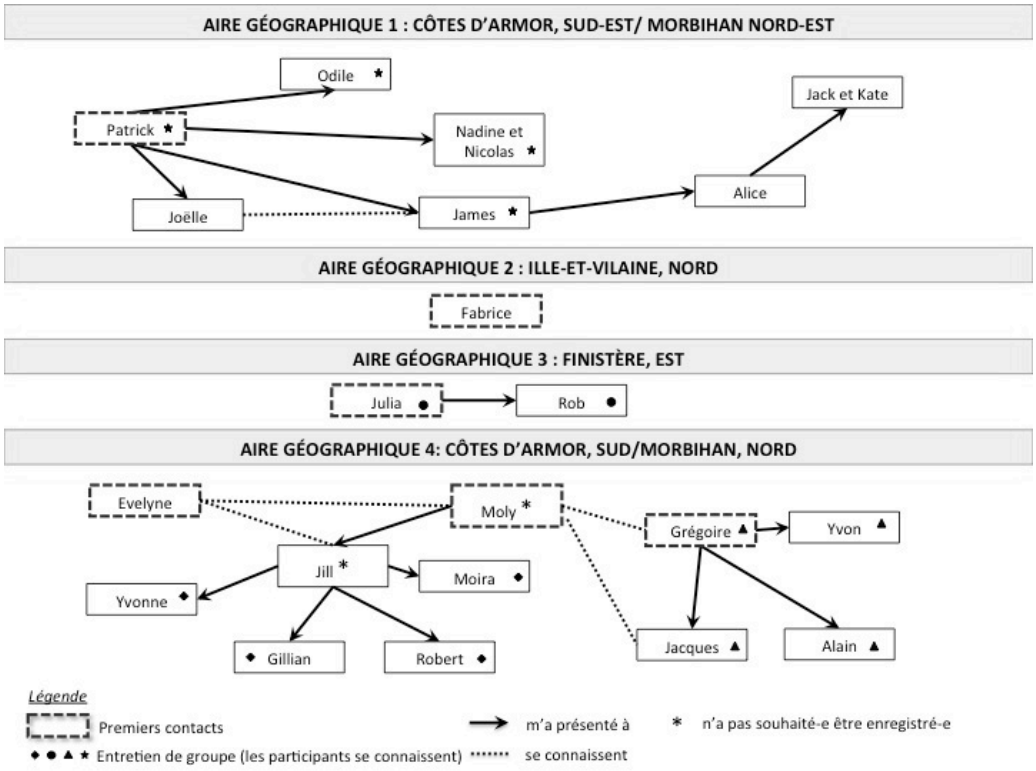
La prise de contact avec les informateurs s'est faite de proche en proche : cinq personnes contactées initialement ont permis l'organisation d'entretiens avec 17 autres personnes. Une autre personne, Fabrice, m'a contactée directement après avoir su que je travaillais sur ce sujet via la diffusion dans un quotidien régional d'un entrefilet sur mes recherches. J'ai représenté en Figure 5, p. 130, les réseaux formés par les personnes interviewées, répartis dans trois groupes représentant des zones géographiques distinctes. Sur ce schéma, ne figurent donc pas les personnes ayant plus informellement participé à cette recherche, rencontrées par exemple dans des situations d'observation, ou avec lesquels j'ai participé à des discussions informelles.

Les entretiens et observations « formelles » se sont étalés sur la période de février 2011 à avril 2012. On peut cependant considérer que les observations informelles ont été plus étalées depuis le mémoire de master, jusqu'à présent, étant moi-même exposée au sujet via mon entourage familial autochtone vivant et/ou travaillant sur le terrain d'enquête.

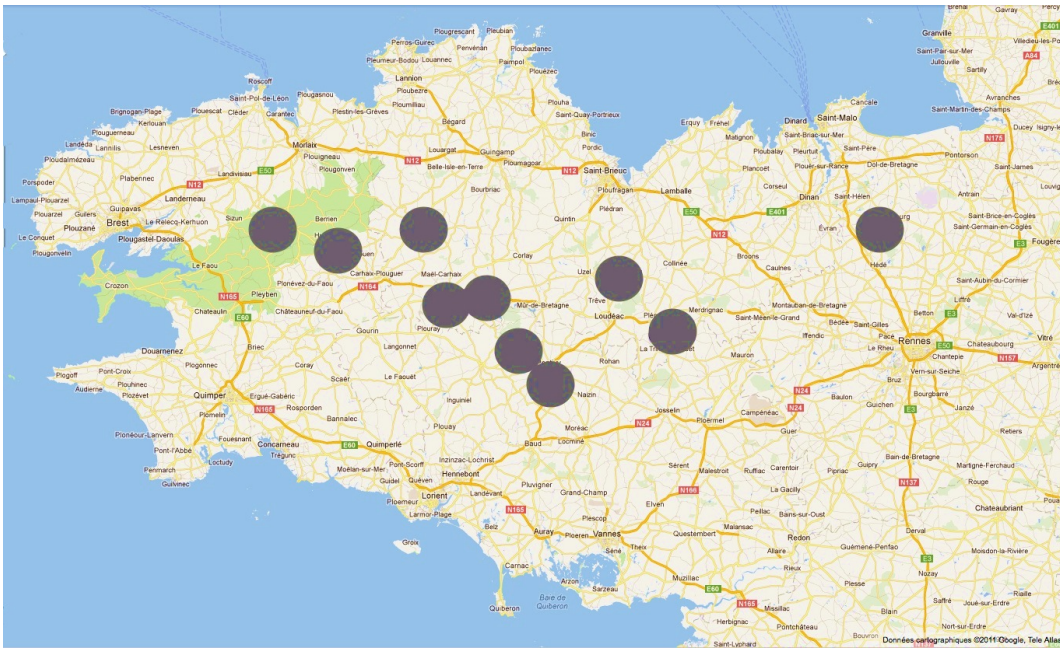
Sur la Carte 7 p. 130 les points indiquent les aires où se sont déroulés les entretiens et/ou les observations. Ils restent volontairement imprécis, pour préserver l'anonymat des participant·e·s. Dans ce même intérêt, des noms fictifs de communes ont été créés, et ceux des participant·e·s ont naturellement été changés. On peut constater que je ne me suis pas restreinte à des frontières institutionnelles. Ce que j'appelle ici Bretagne Intérieure, ou Centre-Bretagne, pourrait être contesté par de nombreux·ses autochtones (notamment pour les entretiens réalisés plus au Nord-Est de la région). L'objectif fut de rester concentrer sur des zones très peu peuplées, et éloignées des zones côtières car j'ai fait l'hypothèse qu'en général l'économie touristique et le marché immobilier des résidences secondaires y offraient un contexte socioéconomique clairement distinct de celui de la Bretagne Interieure, particulièrement dans les secteurs comme la Baie de Saint-Malo, la rade de Dinan, ou encore le Golfe du Morbihan, pour citer les zones où l'on trouve un nombre assez important d'acquisitions britanniques (cf. 1.5.1). Néanmoins, on peut souligner que l'ensemble des zones côtières de Bretagne ne suit pas un modèle économique similaire à celui de ces zones devenues des stations balnéaires depuis les premières heures du tourisme dans le courant du XXème siècle. Ainsi, de nombreuses communes proches des côtes se trouvent être dans des configurations socioéconomiques plus proches de celles du Pays de Pontivy que de la région malouine. Comme explicité plus haut, le *terrain*, ici, est plus considéré

comme une situation que comme un site géolocalisable. J'ai donc évité ces zones bien que je ne me suis donc pas restrainte à des frontières institutionnelles. En revanche, j'ai bien souhaité que mes rencontres s'étalent tant en Haute-Bretagne qu'en Basse-Bretagne, afin d'envisager les différences de traitement des pratiques langagières régionales sur les deux zones.

Figure 5 : Relations entre les participant·e·s aux entretiens



Carte 7 : Lieux des entretiens et/ou d'observations. Fond de carte : Google Maps



2.4.1.2. Les forums

Au cours de l'année 2012, le terrain s'est élargi à une nouvelle dimension, avec l'incorporation dans le corpus de discussions de forum sur un site de mise en réseau des expatriés britanniques en Bretagne. Ces discussions, et le site lui-même offraient une entrée sur un espace interactionnel à la fois virtuel et intriqué dans le territoire côtoyé par de nombreux·ses migrant·e·s. Il s'est révélé comme un lieu riche en termes de négociation des représentations, de description des pratiques de socialisation et de construction de réseaux sociaux. Ce contexte de production clairement différent de la situation d'entretiens permet d'observer parfois d'autres types de discours, souvent moins consensuels qu'en entretiens et donne à voir l'hétérogénéité des points de vue sur différents sujets. En tant qu'espace discursif anonyme pour ceux qui le souhaitent, il est un espace qui permet l'expression de multiples idéologies, y compris les plus conflictuelles et les moins « politiquement correctes ». Je n'ai néanmoins retenus aucun discours sur le forum qui ne rencontrait pas une observation de terrain, ou les déclarations des participant·e·s.

Cette précaution m'est apparue nécessaire du fait que les déclarations de forums peuvent se trouver parfois éloignées des expériences interactionnelles sur le terrain d'une part, et d'autre part, car l'anonymat permet le *trolling*, des positionnements parfois plus agressifs et tranchés que ce qui ne serait possible d'exprimer dans l'espace interactionnel non-virtuel et qui ont précisément pour but de s'attirer l'hostilité des autres « posteurs ». La modération du forum empêche cependant les propos considérés les plus virulents. Pour prendre un exemple concret, les discours racisants sont plus explicitement exprimés dans les forums que dans les entretiens. Néanmoins, mes observations et les propos des participant·e·s corroborent l'existence de rapports sociaux de race dans ce contexte migratoire.

Le forum vient donc compléter et éclairer efficacement le travail ethnographique, bien que j'estime qu'il en fait également véritablement partie, étant un espace interactionnel fortement utilisé par les migrant·e·s (cf. 3.1.1.2), qu'ils soient contributeurs actifs ou seulement lecteurs. C'est également un espace qui offre des conditions de productions discursives intéressantes, car il est un ensemble de conversations dans laquelle les intervenants ne peuvent se couper directement la parole, à l'exception du modérateur, et pendant laquelle ils disposent d'un temps et d'un espace, sinon infini, plus long, permettant notamment la construction d'argumentaires et de jeux rhétoriques. Bien qu'anonyme, cet espace n'est pas libre pour autant. Il est régi par des normes interactionnelles explicites dans les conditions d'utilisation du forum, qui peuvent donner lieu à des modérations, ou implicites.

L'utilisation de ces interactions offre l'inconvénient majeur de ne généralement pas pouvoir inscrire le discours produit dans un contexte détaillé, notamment dans le parcours sociohistorique des intervenants. Alors que j'ai voulu éviter de solliciter la participation de migrant·e·s et d'autochtones installé·e·s aux abords de certaines stations balnéaires et installé·e·s en résidence secondaire, je ne peux garantir que les extraits de forum cités ne proviennent pas d'intervenants correspondant à ce profil. Néanmoins, encore une fois, je considère que l'aspect diffus de ce terrain évite par ailleurs d'en faire un artefact. Consciente du caractère flexible et péripathétique de ce type de migration, et que les résident·e·s secondaires d'un jour sont les résident·e·s permanent·e·s d'un autre, et inversement, j'ai en effet très vite considéré comme illusoire d'apposer de fermes frontières à mon terrain. La sélection des fils de discussion s'est donc faite de telle sorte que j'ai veillé à ce que la plupart des intervenant·e·s indexent leur statut de résidents permanents en Bretagne Interieure, bien que des intervenants correspondant à d'autres profils puissent se mêler à la conversation.

Par ailleurs, l'anonymat du forum, et l'impossibilité de solliciter une explicitation de la part des intervenant·e·s, amènent parfois certains doutes quant à l'interprétation d'énoncés, notamment de part l'usage important de l'ironie par les intervenant·e·s. C'est une des raisons pour lesquels le travail de terrain et d'entretien est un travail essentiel et permet parfois d'offrir quelques contradictions aux représentations échangées dans les forums. Cependant, ils sont le plus souvent écrits en anticipation du travail interprétatif de l'interlocuteur, ce qui donne lieu à quelques expliciations. Par ailleurs, comme on le verra, on trouve des habitués des forums qui y remplissent des rôles interactionnels récurrents. C'est le cas par exemple de la forumeuse baptisée *orme*, qui participe à une grande partie des discussions depuis 2006. Au fil des interventions des habitués comme Mickrest, Keith, ou encore Sammiegolden, il est possible de reconstituer certains pans des histoires de vie, notamment car ce forum est un espace où l'on se raconte.

Le contenu du forum étant en accès libre sur la toile, je l'ai ici reproduit sans changer les pseudonymes des participant·e·s à l'exception des pseudonymes qui révélaient un nom de famille. Les graphies sont d'origines, et les traductions tentent de se rapprocher au mieux la ponctuation initiale ainsi que les styles langagiers. Afin de ne pas susciter plus de lecture qu'il n'en faudrait, certains passages des postes sont tronqués (marqués ainsi : (…)) et ceci a été fait dans la mesure où cela n'enlevait pas d'éléments contextuels (explicitation du ton, du sujet, relations sémantiques, etc.) nécessaires à la compréhension des énoncés.

2.4.2. Les participant·e·s aux entretiens

Dans cette section je présente quelques brefs éléments biographiques au sujet des participant·e·s aux entretiens. Au fil des chapitres à venir et des citations de corpus mobilisées, j'aurai l'occasion de revenir plus en détail sur certains aspects de ma relation avec certain·e·s participant·e·s lorsque ceci sera éclairant pour l'analyse.

Patrick et Joëlle

Patrick est la première personne à avoir répondu à mes sollicitations. Originaire d'Angleterre et célibataire, il s'est installé, en Centre-Bretagne en 2007, après l'acquisition et la restauration d'une longère dans une petite commune que j'appellerai ici Corenteuc[96], une commune d'un peu plus de 200 habitants. Ne pouvant révéler la façon dont je l'ai rencontré sans rendre transparente son identité, je me contenterai de dire qu'il est impliqué dans plusieurs activités associatives autochtones et franco-britanniques.

Patrick a un peu plus de soixante ans, il est à la retraite, et comme de nombreux participant·e·s, il a exercé plusieurs métiers, de l'enseignement au commerce dans le bâtiment. Patrick a rencontré son amie Joëlle par l'intermédiaire d'un site de rencontre. Joëlle est française, cependant ne vit pas en milieu rural, mais dans une ville de l'Ouest, ou elle est enseignante à la retraite.

Dans sa jeunesse, Patrick a vécu quelques mois en France, et a appris alors le français, qu'il parle couramment. Les entretiens se déroulent en français. En dehors de l'entretien collectif EC1 (cf. *infra*), un premier entretien individuel de 12 minutes a été réalisé avec Patrick en Mars 2011, puis un second entretien avec la participation de Joëlle en mai de la même année. Ce second entretien a duré 1h07. Tous les entretiens avec Patrick se sont déroulés chez lui.

James

James est arrivé en 2002 avec sa conjointe Sharon. Il a été cadre dans un domaine de l'industrie et est à présent. En 2009, il a été sollicité par le candidat à la mairie de Corenteuc pour faire partie de sa liste électorale. James a accepté et fut élu. Il participe à diverses activités associatives sur le territoire. Les entretiens avec James se sont également déroulés en français. Après l'entretien collectif (EC1), j'ai retrouvé James chez lui pour un entretien individuel d'1h28 en mai 2011.

Marie-Odile

Odile est française, elle a travaillé en région parisienne, tout en gardant depuis 25 ans une maison à Corenteuc commune voisine de celle de sa mère. À sa retraite en 2006 elle est revenue

[96] Ces noms sont fictifs pour des raisons évidentes de confidentialité. Ils ont remplacé les noms d'origines aussi bien dans le corpus présenté dans le CD-Rom annexe que dans les extraits présentés dans ce volume.

s'installer définitivement. Elle est également une membre active de l'association des seniors des communes des alentours. Aux dernières élections municipales, elle est devenue également conseillère municipale de Corenteuc. Après l'entretien collectif (EC1), j'ai retrouvé Marie-Odile chez elle pour un entretien individuel de 29 minutes en mai 2011.

Nadine et Nicolas

Nadine est originaire de Corenteuc. Elle a travaillé également en région parisienne dans un ancien service public français et est revenue en Bretagne au moment de sa retraite, avec son mari Nicolas, qui, lui, n'est pas de la région. Ils vivent la moitié du temps en Centre-Bretagne et l'autre moitié dans une ville de Bretagne. Ils participent aux activités associatives et municipales de la commune. Après l'entretien collectif (EC1), j'ai retrouvé Nadine et Nicolas pour un entretien individuel de 1h29 en mai 2011.

Alice

Alice réside dans une commune que je nommerai ici Pléan à une trentaine de kilomètres de Corenteuc. Elle a grandi dans la commune voisine à celle de Pléan, elle indique être « du pays ». Elle aussi est partie travailler ailleurs pendant un temps : elle a notamment passé une dizaine d'années en Grande-Bretagne après son DEUG d'anglais, ou elle a effectué diverses professions. Elle n'a cependant pas attendu sa retraite pour revenir s'installer en Centre-Bretagne, et elle a démarré une entreprise d'accompagnement anglophone dans les démarches administratives en France. C'est via James, qui a fait appel à ses services, que je l'ai contacté. Au moment où je rencontre Alice, son compagnon est Britannique, reconverti d'un métier de la finance à l'artisanat. L'entretien avec Alice s'est déroulé chez elle, en janvier 2012 et a duré 1h45.

Kate et Jack

C'est Alice qui m'a orientée vers Kate et Jack. Tous deux Britanniques, ils sont arrivés en 2009 à Pléan, avec l'ambition de vivre de leur préretraite et de l'activité complémentaire, une offre de service, de Jack. Quelques mois après leur installation, Jack a eu des problèmes de santé, qui ont bouleversé leurs plans initiaux. Kate s'est alors inscrite en tant que demandeuse d'emploi. Elle a passé quelques formations, et, lorsque cela est possible, elle enchaîne à présent les contrats à durée déterminée dans le secteur des services. Mon entretien avec Kate et Jack s'est déroulé en février 2012 à leur domicile, et il a duré 2h44.

Fabrice

Le parcours de Fabrice ressemble légèrement à celui de Alice. Après une expérience de quelques années en Écosse, ce dernier est revenu vivre en Bretagne, ou il a trouvé un emploi dans le secteur social dans une petite ville rebaptisée Jougon ici. Amené à côtoyer des Britanniques dans sa profession, Fabrice m'a contactée, curieux d'en savoir plus sur cette migration.

L'entretien avec Fabrice s'est alors déroulé dans le bureau que j'occupais à l'Université Rennes 2, en janvier 2012. Il dure 54 minutes.

Julia

Julia est Britannique, originaire d'Angleterre, et est venue s'installer proche de la côte Finistérienne avec son mari il y a une dizaine d'années. Suite au décès de son mari, elle a revendu son bien et cherché une maison plus petite à quelques kilomètres de là dans l'intérieur des terres, dans une commune que j'appellerai ici Plourez. Elle a été enrôlée dans l'équipe municipale de sa commune, dont elle est là seule résidente britannique permanente, mais où de nombreux·ses Britanniques sont en résidence secondaire. L'entretien avec Julia a eu lieu en janvier 2012, chez elle, en présence de Rob (cf *infra*). Il a duré 1h19.

Rob

Rob est un ami de Julia et se trouve présent à faire des travaux lorsque je viens la rencontrer. Il nous rejoint pendant l'entretien. Il a quitté son emploi dans le secteur bancaire en Angleterre et s'est installé il y a quelques années en Centre-Bretagne, avec son compagnon puis seul lorsque ce dernier a voulu repartir à Londres. Il est employé à divers endroits dans le secteur du tourisme et vit dans la petite ville de Triffin, voisine de Couëran.

Évelyne

Évelyne est française, originaire d'une autre région, mais ayant une partie de sa famille en Bretagne. Elle a vécu une petite vingtaine d'années en Cornouailles anglaise. Son mari est Britannique et ils se sont installés en Centre-Bretagne, avec leur enfant. Deux raisons ont motivé la migration : d'une part les opportunités professionnelles de son mari se restreignaient, d'autre part le désir de se rapprocher des membres de la famille aux alentours. C'est en tant que formatrice FLE et enseignante d'anglais que j'ai rencontré Évelyne. Elle exerce son activité dans diverses structures associatives et institutionnelles. J'ai rencontré Évelyne en observation participante dans les locaux de l'une des associations pour laquelle elle travaille, puis pour un entretien à son domicile en février 2012. L'entretien a duré 1h06.

Jill

Jill est Britannique et anime bénévolement des ateliers de conversation franco-anglais. Elle n'a pas souhaité être enregistrée ni être interviewée sur son propre parcours.

Moly

Moly est employée par une association franco-britannique et c'est dans le cadre de cette seule fonction qu'elle a accepté de participer à cette recherche.

Moira

Moira est Écossaise et s'est installée en Centre-Bretagne avec son mari pour pouvoir vivre à la campagne à sa retraite. Elle a été interviewée dans le cadre d'atelier de conversation franco-anglais dans une commune rebaptisée Guerlévin.

Gillian

Gillian est anglaise, elle vit dans le Centre-Bretagne avec son mari depuis 7 ans. Elle a été interviewée dans le cadre d'atelier de conversation franco-anglais à Guerlévin.

Robert

Robert est un des seuls français actifs dans l'association franco-britannique. Il participe aux ateliers de conversation franco-anglais à Guerlévin.

Yvonne

Yvonne participe aux ateliers de conversation franco-anglais et habite Guerlévin. Elle est française et était enseignante dans un collège de la région.

Grégoire

Grégoire est secrétaire de mairie dans une petite commune que nous appellerons Léron, non loin de Guerlévin. Il a répondu très positivement à une demande de renseignement envoyée par courrier électronique une centaine de mairies du Centre-Bretagne.

Yvon

Yvon est le Maire de Léron, une commune d'un peu plus de 800 habitants.

Alain

Alain est agriculteur et adjoint au maire de la même commune.

Jacques

Jacques est également adjoint dans l'équipe municipale, il est employé d'une structure de la communauté de commune.

2.4.3. Organisation des entretiens

Les interventions de ces 23 participant·e·s se répartissent sur 13 entretiens semi-directifs.

a) Entretiens collectifs

Trois d'entre ces entretiens, on l'a vu, sont réalisés sous la forme de *focus group,* appuyant la discussion sur un documentaire.

Le premier (EC1) a été enregistré chez Patrick avec James, Nadine, Nicolas et Marie-Odile, chez Patrick en mars 2011. M'étant perdue sur les routes, je suis arrivée en retard.

L'entretien ne dure ainsi que 18 minutes. Il fait suite à la projection du documentaire *Mon Voisin est Anglais*.

Le second (EC2) a été enregistré dans les locaux de la mairie de « Léron » avec Grégoire, Yvon, Alain et Jacques, en février 2012. Il fait suite à la projection du documentaire *Mon Voisin est Anglais*. Les cinq dernières minutes de l'entretien ont été retirées du corpus car un autre intervenant qui n'est pas au courant que l'entretien est enregistré vient se joindre à la discussion. L'entretien dure 42 minutes.

Le dernier (EC3) ayant été réalisé en février 2012 dans le cadre d'ateliers de conversation franco-anglais dans une association, avec la contrainte de discuter une heure en français, puis une heure en anglais m'a amenée à sélectionner des extraits du documentaire abordant différentes thématiques :

- Extrait 1 : les raisons poussant les Britanniques à venir s'installer en Centre-Bretagne
- Extrait 2 : retour d'une jeune fille britannique sur son apprentissage du français et sur son sentiment d'appartenance
- Extrait 3 : le discours d'un avenir impossible en Angleterre et une identité anglaise
- Extrait 4 : la re-scolarisation des enfants en France
- Extrait 5 : retrouver du travail en France ; la méfiance des « Français »
- Extrait 6 : l'adaptation des commerçants
- Extrait 7 : l'isolement de certains Britanniques, la « barrière de la langue »

Cet entretien dure 1h50min.

Dans ces entretiens je pose mes questions régulièrement en prenant appui sur ce qui est dit dans le documentaire. Avec le recul, j'interprète le choix méthodologique de me servir du documentaire comme une tentative d'impacter le moins possible le cours de la discussion avec mon propre discours. Utiliser ce média peut me donner l'illusion que je n'ai pas à le prendre en charge le discours qui y est développé, et que la réaction qui est suscitée chez les participant·e·s aurait pu exister hors l'entretien, puisque ces mots ne sont pas les miens. Néanmoins il me semble qu'il aura contribué à homogénéiser les discours des informateurs dans les premières minutes qui suivent la diffusion.

b) Entretiens individuels

J'appelle entretiens individuels (EI) tous les entretiens n'ayant pas été conçus pour alimenter une discussion de groupe. Ils sont semi-structurés, dans le sens ou l'objectif fut de mener une conversation libre, avec, cependant, une liste de thématiques à aborder, sans ordre chronologique :

- Susciter une histoire de vie

- Susciter une description de l'environnement paysager
- Susciter une description de l'environnement social
- Susciter une description de l'environnement culturel
- Susciter une description de l'environnement langagier
- Interroger sur la signification du mot *intégration*.
- Interroger sur la signification du mot *migrant*

Les questions n'ont donc pas été rédigées en amont, et les autres thématiques abordées dans l'entretien sont le fruit d'une conversation libre entre les participant·e·s et moi-même.

Les entretiens individuels ont tous été réalisés au domicile des participant·e·s. À l'exception de l'entretien de Fabrice, réalisé dans un bureau de l'Université Rennes 2, et des entretiens non enregistrés de Jill et Moly, qui ont été réalisé dans les locaux d'une association. Ce sont également les deux entretiens pendant lesquels je ne me suis pas appuyée sur cette grille, les deux informatrices ayant souhaité n'être interrogées qu'au sujet de l'association.

Il me faut par ailleurs noter ici que les « non-Britanniques » interviewé·e·s ont été surpris·es par les questions concernant leur propre histoire de vie, s'attendant à ce que les questions portent exclusivement sur les migrant·e·s britanniques.

2.4.4. Séances d'observations « formelles »

J'appelle « observations formelles » les moments où m'a présence en tant qu'observatrice menant une recherche sur la migration Britannique a été explicitement exposée et pendant laquelle j'ai ouvertement pris des notes, sans enregistrement. Elles sont au nombre de trois et ont toutes été réalisées dans les locaux d'une même association.

OB1 : Cours de FLE – Intermédiaire

OB2 : Ateliers de conversation franco-anglais

OB3 : Séance d'information sur les démarches administratives qu'implique un déménagement à long terme en France (impôts, services de santé, etc.)

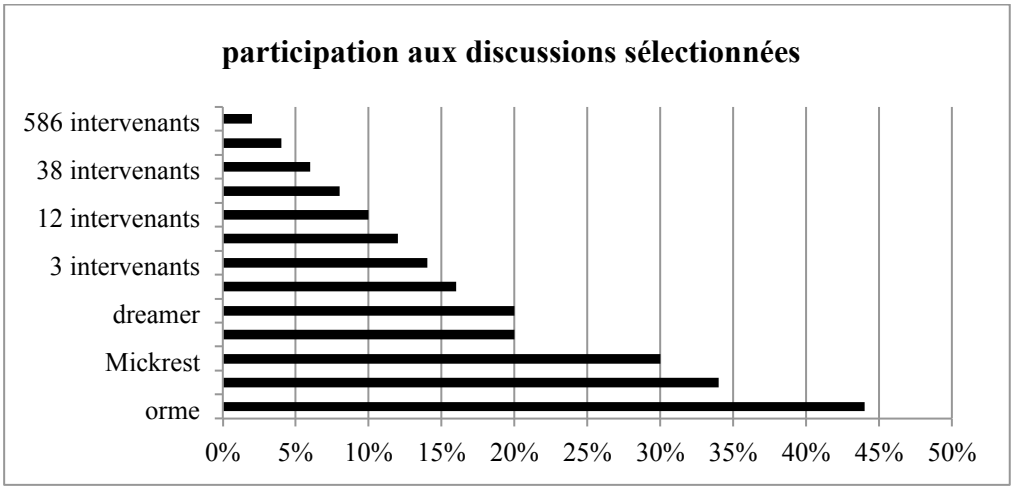
Au cours de ces séances, j'ai toujours été frappée par l'accueil positif que les migrant·e·s britanniques m'y ont fait, et l'intérêt pour mon travail. A chaque fois certains ont cherché à me parler pour me poser certaines questions et pour donner leur perspective sur certains sujets évoqués pendant les événements observés.

2.4.5. Sélection de fils de discussions sur le forum

Les discussions de forums (DF) ont été choisies en fonction des thématiques abordées en lien avec les questions de départ. Les thématiques retenues furent donc :

- les définitions et les appartenances identitaires
- la description des milieux ruraux bretons (paysage, société, culture, langues)
- l'accueil des Britanniques en Bretagne
- les pratiques langagières
- le mal-être de certains migrant·e·s
- les conditions économiques en Bretagne rurale
- les motivations liées à la migration
- les stratégies de socialisation mises en place

Sur les 773 pseudonymes[97] utilisés dans les 51 discussions sélectionnées, on trouve cependant quelques contributeurs réguliers, avec, notamment, 1 utilisatrice, « orme[98] », que l'on retrouve sur 44 % des conversations sélectionnées, et cinq autres utilisateurs que l'on trouve dans 30 à 15 % de ces conversations. L'écrasante majorité des intervenants ne participe cependant qu'à une seule de ces conversations :



La plus ancienne discussion sélectionnée date du 16 juillet 2003, et la plus récente du 1er octobre 2013. Ainsi, la mobilisation de ce corpus permet par ailleurs d'étirer l'intervalle temporel sur lequel se base l'enquête. Par exemple, l'un des fils de discussion les plus anciens se nomme « Invasion » et fut commencé par un intervenant autochtone pour manifester sa crainte d'une « invasion » britannique. La discussion datant de 2004, soit au moment où les installations étaient

[97] Si l'on prend en compte le fait qu'un même intervenant puisse utiliser plusieurs pseudonymes, le véritable nombre d'intervenants différents dans ce forum doit être moins élevé que celui-ci.

[98] Les graphies des pseudonymes, y compris la casse, sont gardées en l'état.

les plus nombreuses, nous donne une idée de l'atmosphère qui pouvait régner à cette époque. Aussi, la plupart des extraits de corpus sont assortis de leur date de publication.

Une fois de plus, les éléments biographiques récoltés dans d'autres discussions paraissant éclairantes pour l'analyse des discours tenus seront précisés au fil de l'analyse.

2.4.6. Autres éléments versés au corpus

Une approche ethnographique amène généralement à « faire feu de tout bois ». Aussi, nombreux auront été les documents récoltés au fil des rencontres ou des recherches en ligne, et versés au corpus présenté dans le CD-Rom annexe ou qui viendront illustrer nos propos au fil des chapitres à venir: magazines, captures écran de sites web, matériel promotionnel ou institutionnel, questionnaires envoyés aux mairies, etc..

2.5. Discussion : Les paradoxes d'une demarche critique

La difficulté d'un travail scientifique critique et complexe réside probablement dans la dimension potentiellement « paralysante » (Heller 2011, p. 35) de la prise en compte de notre subjectivité et de notre participation à des rapports de pouvoirs, d'autant plus que le travail réflexif que cela implique peut « nous conduire à notre propre essentialisation et à celle des autres » (*Ibid.*)[99].

La paralysie peut-être dépassée par un travail réflexif qui tend, non pas à nous objectiver, mais à nous décentrer, puisque les chercheur·e·s et les participant·e·s à leur recherche prennent part à des processus, des rapports, des relations, des interactions, toujours évolutifs et dynamiques, toujours ouverts (Blanchet 2000, p. 68). Ces processus se fondent donc sur une dialectique et l'on pourra prendre alors appui sur la formulation efficace par Althusser de la critique de la « centration » en tant qu'illusion idéologique, plutôt qu'en tant que nécessité structurelle :

> Depuis Copernic, nous savons que la terre n'est pas le « centre » de l'univers. Depuis Marx, nous savons que le sujet humain, l'ego économique, politique ou philosophique, n'est pas le « centre » de l'histoire (...), que l'histoire n'a pas de « centre », mais possède une structure qui n'a de « centre » nécessaire que dans la méconnaissance idéologique. Freud nous découvre à son tour que le sujet réel, l'individu dans son essence singulière, n'a pas la figure d'un ego centré sur le « moi », la « conscience » ou « l'existence » (...) que ce sujet humain est décentré, constitué par une structure qui elle aussi, n'a de « centre » que dans la méconnaissance imaginaire du « moi », c'est à dire dans les formations idéologiques où il se « reconnaît ». (Althusser, 1964)[100]

[99] Adaptation de ce passage « [the question of our own positions] can of course be a paralyzing question, one which, just to make matters worse, also forces us to essentialize ourselves and others ».

[100] On trouve la citation chez (Maingueneau 1992)

C'est donc la relation à l'autre et son processus infini de stabilisation qui doivent être au cœur du travail d'analyse. Pour analyser la dynamique dialectique, il convient d'identifier les « centres » idéologiques, notamment les égocentrismes, qui tendent à se stabiliser, soit les rapports de pouvoir impliqués dans les positionnements identitaires, dans les stratégies interactionnelles, dans « l'écrasement » de la multiplicité des significations possibles (Cambon et Léglise 2008, p. 25), ou encore l'*effacement* (Irvine et Gal 2000) idéologique de l'hétérogénéité des pratiques et des discours.

Cependant, on pourrait arguer que cette prise en compte de la dialectique qui sous-tend les rapports humains, dans le cadre même de la production langagière, ne résout pas le dilemme éthique et politique posé précédemment : s'il y a, telle une force gravitationnelle, une tendance toujours à l'absorption de l'altérité, le discours scientifique n'est-il pas un autre centre tendant à écraser, lui aussi, la pluralité des interprétations et des significations ?

Dans la relation qu'établissent les chercheur·e·s avec les objets et les participant·e·s à leur recherche, l'objectif serait donc de pouvoir passer d'une relation dialectique, impliquant un rapport de pouvoir entre les altérités, à une relation dialogique (Morin 2005) dans laquelle l'altérité est à préserver en tant que moteur des processus interprétatifs. Si cette posture semble idéale, la posture critique implique néanmoins d'être sceptique quant à sa complète faisabilité : si le « moi » et « l'institution » sont les « centres » permettant aux chercheur·e·s de se stabiliser dans leur relation au monde interprété, la dérégulation de cette force induit potentiellement l'obsolescence du travail de recherche au sein d'une institutionnalisation du savoir dont le « moi-chercheur-e » dépend lui-même. À nouveau, pointe alors la contradiction existentielle des chercheur·e·s critiques en sciences sociales : à la fois montrant et actualisant les rapports de pouvoir qu'ils/qu'elles montrent, et devant à ces rapports de pouvoir leurs capacités de les démontrer. Et puisque les chercheur·e·s, comme tout être humain, participent à l'« ordre du discours » régulant le sens (Foucault 1971), le paradoxe ne semble donc pas pouvoir être résolu. Il n'est peut-être pas à résoudre, mais à reconnaître simplement, pour s'interroger sur ce que cette condition de la production scientifique implique socialement.

On notera donc que deux types de dialectiques émergent de mes positionnements exposés dans ce chapitre : une dialectique méthodologique dans laquelle le discours des participant·e·s ne sera pas seulement considéré comme analysé, mais également comme participant à la réflexion analytique, et une dialectique théorique impliquant de prendre en compte l'articulation et les oppositions de différents univers théoriques pour, je l'espère, l'enrichissement de l'analyse.

CHAPITRE III

« ENGLISH SPOKEN » : PRATIQUES ET ESPACES ANGLOPHONES EN BRETAGNE INTERIEURE

Dans les recherches récentes portant sur les migrations britanniques en France et en Espagne, les pratiques anglophones sont à plusieurs reprises envisagées comme des marqueurs de reconnaissances entre Britanniques (Ferbrache 2011, p. 238 ; Casado-Diaz 2009, p. 99). Pourtant, au-delà du constat, la problématique langagière est soit éludée, soit désinvestie de toute dimension sociologique. Chez Michaela Benson (2011, p. 30), il est frappant de voir, par exemple, que tout en soulignant la constance d'un discours liant « l'intégration » à l'apprentissage du français, pour les Britanniques installés dans le Lot, la chercheure considère que la non-pratique du français n'empêche pas les Britanniques d'établir des relations avec la population locale en partageant des « intérêts communs » (*Ibid.*, p. 49). Ce paradoxe ne sera ensuite jamais interrogé dans son travail ethnographique. Quelles sont les nuances derrière le discours liant intégration et langue ? Et quels sont ces « intérêts communs » dont parle Michaela Benson ? Chez Karen O'Reilly (2009, p. 111), on entrevoit les dimensions sociales, identitaires et émotionnelles des pratiques langagières, lorsque la chercheure se penche brièvement sur les discours des enfants britanniques ayant d'abord été scolarisés dans une école espagnole, puis inscrits à l'école « internationale » suite à un échec dans la première. Alors que dans la première expérience la langue des autres est intimidante, stressante, voire violente, le contexte multilingue de l'école internationale amène les enfants à renégocier positivement leurs rapports aux altérités langagières, autour d'une identité plurielle valorisée. Cependant, là encore, les conflits autour des pratiques langagières restent traités comme des allants de soi, ou comme des « symptômes » à peine articulés aux dimensions sociologiques par ailleurs observées, et ce en dépit du fait que ces quelques observations permettent d'entrevoir que les pratiques langagières ouvrent des problématiques au-delà de la circulation d'information entre individus.

En effet, « la langue » s'impose comme une problématique constante, et parfois centrale, dans toutes les conversations se portant sur la migration britannique en Bretagne.

Dans les Chapitres III et IV, l'objectif sera donc de réfléchir aux enjeux langagiers de ce phénomène migratoire. C'est donc la régimentation des langues (Kroskrity (ed.) 2000) que j'observerai ici, soit les mécanismes de restriction, d'autorisation ou encore de valorisation des pratiques langagières dans le contexte politico-économique observé. Et ainsi que Paul Kroskrity le souligne en s'appuyant sur la distinction gramscienne entre l'action directe de l'Etat et son

influence hégémonique sur les sociétés (*Ibid.*, p. 3), ces mécanismes de régulation m'intéresseront tant dans leurs formes institutionellement implémentées que dans leur actualisation dans les discours et pratiques des migrant·e·s et des autochtones.

Dans ce chapitre, j'observerai les places attribuées aux pratiques anglophones sur les lieux de migration. La formulation de positionnements vis-à-vis de l'anglais nous donnera une première perception de ce qu'impliquent les idéologies langagières en présence pour les migrant·e·s et les relations entre migrant·e·s et autochtones, et sera l'occasion de comprendre la mise en relation des migrant·e·s britanniques entre eux sur le territoire.

D'abord, il s'agira d'interroger la place faite à « l'anglais » dans les activités marchandes sur le territoire (3.1). Puis, je poursuivrai cette esquisse en me penchant sur les pratiques anglophones dans le domaine des services publics, associations, et autres institutions non marchandes développant des dispositifs d'accueil des migrant·e·s anglophones (3.2). Ceci m'ammènera à l'observation des attitudes anglophiles de la part des autochtones dont les migrant·e·s semblent pouvoir bénéficier (3.3). Enfin, pour cloturer ce chapitre, je reviendrai sur la structuration d'un réseau social transnational britannique (3.4).

3.1. Les espaces marchands anglophones

3.1.1. Des transactions marchandes entre Britanniques

3.1.1.1. Central Brittany Journal : un mensuel de mise en réseau

Un réseau économique plus ou moins formel s'est développé entre de nombreux·ses Britanniques du Centre-Bretagne. Ce réseau se manifeste notamment par une forte tendance à effectuer des transactions immobilières entre Britanniques. En effet, comme le souligne la Cellule Économique de Bretagne :

> Un peu plus du quart [des] reventes (26 %) se sont négociées entre investisseurs britanniques, proportion qui a fortement diminué (elle était de 36 % en 2008).

et

> Sur 23 ans, on compte près de 12 500 reventes, qui représentent 31 % du total des transactions recensées. Ce sont en majorité des reventes entre compatriotes britanniques, mais la moitié sont des reventes à des Français. (Cellule Économique de Bretagne 2012)

Mais le réseau économique britannique se matérialise plus explicitement dans les médias anglophones locaux apparus dans les années 2000[101]. En version papier deux mensuels

[101] Il existe également des médias anglophones qui couvrent l'ensemble du territoire. The Local (http://www.thelocal.fr/) par exemple, ou The Connexion (http://www.connexionfrance.com/). Ceux-ci n'ont pas été intégrés au corpus, car il s'agit surtout de se concentrer sur le contexte centre-breton.

anglophones payants étaient distribués sur abonnements en Bretagne. L'un d'eux, *Brit Mag*, a fait faillite et a cessé de publier en décembre 2012.

Le second, le *Central Brittany Journal*[102], se porte mieux. Moins centré sur la création de contenus journalistiques, il consiste principalement en une mise en réseau entre acheteurs et vendeurs de services. Le mensuel est vendu un euro, mais est principalement financé par plus de 150 annonces publicitaires présentes dans chaque numéro et la section des petites annonces. Il se compose d'articles sur le patrimoine breton (danses, architecture, étymologie, etc.) et de chroniques aux thématiques parfois adaptées aux catégories des annonceurs, comme on peut l'observer sur l'Image 8 (ci-dessous), où la chronique de « Mr Biznuz » portant sur les stratégies administratives et financières pour les entrepreneurs est illustrée par des annonces offrant des services administratifs et financiers. Le journal se vend par abonnement à des milliers d'exemplaires à travers le Centre Bretagne et se fait principalement connaître par le bouche-à-oreille. On peut également en trouver des exemplaires dans certains offices du tourisme.

Image 6 : Encarts publicitaires, CBJ, septembre 2012, p.6

Il apparaît clairement comme le support d'un réseau d'entrepreneurs britanniques proposant des services aux migrant·e·s britanniques. Par exemple, sur l'Image 6 (ci-contre), les annonces laissent à penser que la clientèle de l'épicerie et du bar est en grande partie britannique. Dans la première, on invite d'ailleurs le lecteur à « venir bavarder », impliquant que ce bar est un possible lieu de socialisation entre Britanniques. S'abonner au CBJ est présenté comme une démarche de soutien à cette microéconomie.

> The Central Brittany Journal was launched in 2004 with the specific **purpose of helping small businesses to survive and prosper** by putting them in contact with new customers.
> http://www.thecbj.com/about-the-central-brittany-journal/
>
> [*Le Central Brittany Journal a été lancé en 2004 dans le but spécifique d'aider de petites entreprises à survivre et prospérer, en les mettant en lien avec de nouveaux clients.*]

Des annonceurs autochtones ont également identifié le réseau que représente le journal. Il s'agit alors pour ces derniers de mettre en avant leurs services anglophones, on note par exemple la mention « English Spoken » (encarts de gauche sur l'Image 8, p. 146 et Image 6, p.145).

Cependant, la grande majorité des petites annonces et publicités mentionnent un contact britannique. Des dizaines d'offres de maisons à vendre, de services de gardiennage, d'entretiens de jardin, de brocantes, de réparations diverses illustrent une spécialisation de la population

[102] Dorénavant CBJ

Image 7 : Couverture du Central Brittany Journal, septembre 2012

Image 8 : Chronique et annonces publicitaires assorties, CBJ, janvier 2012

Central Brittany Journal – January 2012

10 Mr Biznuz

Help & Advice

REDUCE TAXES
SELF EMPLOYED
BUSINESSES
We can assist you with French-English set up procedures and ensure that all European and French laws are respected.
Tax returns, accountancy for companies or self-employed (Euro Compta Ltd). URSSAF returns, VAT returns. Registration of French or British companies. Free appointment.
Ltd
ZI Bellevue 22200 Saint-Agathon
Tel: 02 Fax: 02
ltd@wanadoo.fr

Help Direct!
Need Bob's your uncle
General help in daily life
www.helpdirect.fr Help for English speakers
@free.fr
Tel: 02 / 06

Allianz
tel: orias: 07022497
Henri
All Insurance
Home Vehicle Health Life
English spoken
02
henri. @agents.agf.fr www.agf.fr/

AXA
Guillaume
(56) Tel: 02
Your local English speaking Insurance Agent.
Home Car Health
Banking & Investments Business Insurance
Email: agence. @axa.fr
http://www.axa. isurance.com/

BURO+ express
Office Supplies Stationery Printers
Fax machines Photocopying
ZAE du Poher, Carhaix (near McDonald's)
Tel: 02 Fax: 02

Mr Biznuz

2011 certainly proved to be a much more dramatic year in terms of global finance than most people expected. I must admit that I was surprised by the rapidity with which confidence in the Euro collapsed, and the complete inability of those in charge to get a grip on the situation.
The constant meetings and worried expressions reminded me very much of the behaviour that one sees amongst the executives of large companies, before they are forced to declare themselves insolvent.
We have all had to deal with this situation in business; the golden rule is not to have more outstanding credit with anyone than you can afford to lose. This is generally not too difficult a rule to follow when dealing with small businesses, but large organisations often try to push you into a corner, demanding three months credit, and insisting on being the sole supplier or sole purchaser in key areas of your business. If you enter into such an agreement with anyone, it is inevitable that if they go down, you go down with them.
European governments have extended their role from core government activities to being large-scale service providers: they effectively stand behind banking services, and also offer health care, pensions, regulatory services, education and training, and subsidies upon which many businesses rely. It would seem that they are failing to run these services at a profit, and, like any other business, are now in danger of being wound up by their creditors. In this situation, small businesses would find themselves at the end of the queue, and could not expect to be paid anything that they are owed. The best advice is, therefore, to reduce exposure to these organisations as much, and as rapidly, as possible.

MBZ

www.thecbj.com

britannique dans des secteurs d'activités tournés vers le marché britannique, et particulièrement gravitant autour de la « maison » [103].

S'il ne s'agit pas d'offrir des services en lien avec le bien immobilier acquis, alors l'offre se présente comme culturellement spécifique : traiteurs indiens[104], organisation de « quiz nights » et de « fish'n'chips nights » dans certains bars, librairies anglophones, confiseries et épiceries britanniques, séances de cinéma en version originale, etc. On trouve également une offre abondante de services habituellement plus rares en Centre-Bretagne, tels que des cours de poterie, de dessins et de peinture, de couture, ou tels que les services de soins aux animaux domestiques (toiletteurs, promeneurs, gardiennages, etc.).

3.1.1.2. AngloINFO Brittany : entre diaspora et territorialisation

Le site internet AngloInfo est un autre média anglophone d'importance sur le territoire. Il se divise en une multitude de franchises régionales, dans les régions et villes du globe où sont concentrées des populations britanniques :

> Whether you are moving on a temporary expat job assignment, are a student or a retiree, a second homeowner or a permanent emigrant, if you are settling in a new country, many things are unusual, complicated or just difficult. **AngloINFO is here to help you to at every stage of expat life** - whether you have been living abroad for ten years or are just thinking about making the move. The AngloINFO mission is **to give you the clear, hard, reliable information, which you need** - when you need it!
>
> http://www.angloinfo.com/
>
> [*Que vous soyez un expatrié temporaire pour des raisons professionnelles, un étudiant, un retraité, le propriétaire d'une résidence secondaire, ou un émigrant permanent, si vous vous installez dans un nouveau pays, beaucoup de choses sont inhabituelles, compliquées ou tout simplement difficiles. AngloINFO est là pour vous aider à caque étape de la vie d'expatrié – que vous ayez vécu à l'étranger pendant dix ans ou en êtes seulement à penser à partir. La mission d'AngloINFO est de vous donner les informations claires, sûres et documentées dont vous avez besoin – quand vous en avez besoin.*]

Le site se présente donc comme une ressource incontournable pour les Britanniques en mobilité, en concentrant et en traduisant certaines informations capitales en langue anglaise.

Tout logiquement, la franchise AngloInfo *Brittany* a fait son apparition au début des années 2000. Le site suit à quelques éléments près le même modèle que le CBJ (annonces immobilières, agenda des sorties, petites annonces, publicités pour les commerces locaux, répertoire des adresses utiles et des commerces locaux, articles d'informations administratives).

[103] « La maison », son acquisition et son entretien, est souvent au cœur du projet migratoire, et ce parfois aux dépens des objectifs de socialisation.

[104] De nombreux·ses migrant·e·s britanniques déclarent que les spécialités culinaires qui leur manquent le plus sont les spécialités indiennes, considérées comme faisant partie du patrimoine culinaire britannique.

Image 9 : Capture d'écran de la page d'accueil de angloinfo.com[105]

Sur une page du site, il est d'ailleurs annoncé : « everything you need for life in Britanny – local information you can trust »[106]. Néanmoins, en ce qui concerne le contenu informatif du site, s'il est vrai que les rubriques couvrent des thématiques essentielles (« Moving, Housing, Working, Money, Family, Healthcare, Transport, Lifestyle »), les articles y reprennent des informations assez générales sur les démarches administratives en France, et n'offrent pas de perspectives spécifiques sur la vie en Bretagne.

Mais le site dispose par ailleurs d'un forum de discussion anglophone, à partir duquel j'ai constitué une partie importante de mon corpus. Le forum est un espace aux multiples usages. Il contribue à la mise en réseau des Britanniques et autres migrants occidentaux sur le territoire. Il est également un espace pour offrir ses services, pour partager ses connaissances en terme de « bonnes pratiques » interactionnelles et pour échanger des conseils, par exemple pour se sortir d'une situation administrative complexe, et de bonnes adresses, par exemple des restaurants de *Fish and chips* dans les extraits suivants (DF31) :

1 **coothead posted on : 23/03/2009 at 07:41**

At [bar 1] this Friday, [name of the cook] fish chips and mushy peas along with her awesome home-made batter etc. They start serving from 6 in evening till 10,that's this Friday 27th march. you don't need to book,but would recommend if travelling. I have to say its the best fish i have had and its always a popular event. So, go on treat yourselves to a lovely meal out - doesn't cost the earth, is dilicous, friendly atmosphere while helping to support a local business. just a punter

[105] On notera que la carte donne à voir les foyers d'immigration britannique dans le monde.

[106] Traduction : « Tout ce qu'il vous faut en Bretagne – des informations locales et sures »

[*Au* [*bar 1*] *ce vendredi, fish and chips avec purée de pois de* [*nom de la cuisinière*] *et sa fabuleuse panure faite maison, etc. Ils commencent le service à 18 h jusqu'à 22 h, c'est ce vendredi 27 mars. Vous n'avez pas besoin de réserver, mais je vous le conseille si vous faites le trajet. Je dois dire que c'est le meilleur fish and chips que j'ai mangé et il y a toujours du monde. Alors, allez-y, faites-vous plaisir avec un bon restaurant – ça n'est pas hors de prix, c'est délicieux, il y a une atmosphère sympathique, tout en soutenant un commerce local.*]

2 seymour posted on : 23/03/2009 at 13:00

I didnt know [bar 1] had a restaurant. Sounds worth a visit.

[*Je ne savais pas que le* [*bar 1*] *avait un restaurant. On dirait que ça vaut le coup.*]

3 on the job posted on : 23/03/2009 at 14:50

Just a reminder to all those missing their Fish and Chips mushy peas that [bar 2] in [town 1] is having another of it's now famous Cod and Chip nights friday. Probably a good idea to phone and book [telephone number] as word of their exsellence is spreading fast.

[*Un simple rappel à tous ceux qui sont en manque de Fish and chips et de purée de pois que le* [*bar 2*] *à* [*commune 1*] *va organiser une autre fameuse soirée cabillaud-frites vendredi. C'est sûrement une bonne idée d'appeler pour réserver vu que leur excellente réputation se répand rapidement.*]

4 adcoll posted on : 23/03/2009 at 19:06

Don't forget fish and chips are available most nights of the week at [bar 3] in [town 2]. Eat in or take away. Absolutely fantastic and great value.

[*N'oubliez pas que le fish and chips est disponible la plupart des soirs de semaine au* [*bar 3*] *à* [*commune 2*]. *Sur place ou à emporter. Vraiment délicieux et bon marché.*]

5 umpa lumpas are my friends posted on : 23/03/2009 at 23:03

well i sincerely hope all you customers out there,thats customers for all retail british based oulets,try and support them,because if you dont,then in next year or two you may not have the option of dining at any british type eating place. the hard times are here in brittany just as they are in england. and the likes of the [bar 4] in [town 3], [bar 3] and [bar 1] in [town 2] need all the support they can get from existing and new customers.

heres opening for all us brits out here we can all ride this economic storm and enjoy the reason we came out in the first place!!!!

[*Et bien j'espère sincèrement vous les clients, les clients de commerces britanniques, essayez vraiment de les soutenir, parce que sinon, d'ici un an ou deux il se peut que vous n'ayez plus d'adresse britannique où manger. Les temps sont durs ici en Bretagne, tout comme en Angleterre et les bars du genre de* [*bar 4*] *à* [*commune 3*], [*bar 3*] *et* [*bar 1*] *à* [*commune 2*] *ont besoin de tout le soutien possible venant de leurs clients existants ou à venir.*

Voilà l'opportunité pour nous autres les Brits de chevaucher cette tempête économique et profiter des raisons pour lesquelles nous sommes venus initialement.]

Au-delà d'une illustration de la facette virtuelle de l'organisation du marché britannique en Centre-Bretagne, ces extraits témoignent par ailleurs d'une mobilisation pour le maintien d'une offre spécifique aux Britanniques sur les lieux de migration. En effet, des intervenants appellent ici au soutien de ces commerces (extraits 1 et 5), face aux difficultés imputées aux difficiles conditions économiques actuelles. Cependant, de par le nombre de commerces dont il est question ici, on peut noter également qu'au-delà de la crise économique, la saturation de l'offre à destination des Britanniques peut être la cause de la faillite de nombreux commerces, j'y reviendrai.

Ces espaces médiatiques anglophones locaux[107] nous révèlent le rapport apparemment paradoxal à l'espace de ce type de migrations, à la fois diasporiques, et territorialisées. En effet, ces espaces médiatiques font exister un réseau britannique revendiquant ses spécificités culturelles hors des frontières nationales, par la mise en réseau des populations et par l'offre de services et de produits britanniques auparavant inexistant dans les lieux de migrations. AngloINFO apparaît comme une structure diasporique virtuelle se ramifiant aux quatre coins du globe et reposant sur un cadre de référence juridique, politique et culturel commun aux individus de nationalité britannique, jusque dans les forums où l'on débat amplement sur la politique intérieure et extérieure du Royaume-Uni. Les usagers du forum peuvent être des résidents secondaires ou permanents, ou encore des Britanniques envisageant une installation en Bretagne.

Cependant, contrairement aux organisations diasporiques, ces migrant·e·s n'ont pas de devoir de soutien financier du pays d'origine, mais seulement de soutenir les marchés britanniques locaux émergents. Alors, dans le même temps, ces médias semblent favoriser la construction et l'ancrage des réseaux qu'ils soutiennent dans les espaces de migration. Avec cet objectif affiché de « reterritorialisation », on s'éloigne ainsi du modèle typique d'une mise en réseau diasporique. Ici, l'espace en flux de Manuel Castells (1996, cf. 1.2) vise donc à se recomposer dans un espace-lieu, au moins pour le temps de l'expérience migratoire.

3.1.1.3. Un réseau entrepreneurial britannique

Ces espaces marchands britanniques effraient de nombreux·ses autochtones : on peut entendre ici et là que les artisans français ne profitent pas autant de l'arrivée des migrant·e·s que les migrant·e·s eux-mêmes. De plus, on remet parfois en question le professionnalisme des entrepreneurs britanniques, notamment dans les métiers du bâtiment, et la légalité de leurs entreprises. Cette partie de l'offre en marché noir leur permettrait, selon certains autochtones, de pratiquer des prix défiants toute concurrence française. Enfin, on trouve quelques cas d'arnaques, avec par exemple des personnes repartant de Bretagne sans s'être acquittées de leurs dettes. Patrick raconte que ceci peut détériorer l'image de l'ensemble des Britanniques dans certaines communes :

Aude	tu penses que les gens qui sont méfiants/ c'est qu'en fait ils sont timides quoi/
Patrick	peut-être peut-être peut-être/ je- je dirais/ hum/ .. euh je pourrais peut-être enregistrer ça[108]/ mais euh/
Aude	on pourra : /

[107] Le forum AngloInfo, n'est pas le seul forum consacré aux Britanniques en Bretagne. Certains forums nationaux ont des sections régionales d'une part, et au moins un autre forum, qui semble moins fréquenté qu'AngloInfo cependant, a été créé par des migrant·e·s.

[108] Patrick craint qu'une image négative et simpliste des Britanniques et des autochtones ne soit produite. Aussi aura-t-il tendance au cours de nos entretiens à censurer les témoignages de tensions.

Patrick à (nom de commune)/ (passage tronqué[109])/ eumh j'ai trouvé les gens : moins accueillant/
Aude ah ouais ? /
Patrick et : plus plus MÉFIANT/ et .. apparement/ selon ce qu'on m'a raconté/ euh il y a avait beaucoup d'Anglais qui travaillaient euh : / au noir/ on dit sur le noir ? /
A. et J. AU noir/
Patrick euh : qui habitait à (nom de commune)/ et : j'ai compris qu'il y avait des des entreprises de maçonnerie par exemple/ qui ont : / les les gens ont disparu en laissant des dettes derrière/
Aude ah ouais/
Patrick des choses comme ça/ alors.. c'est : / il y a une entreprise euh : qui s'appelle/ c'est (entreprise 1) et puis en face il y a (entreprise 2)/ qui font des (passage tronqué)/
Aude oui/
Patrick alors j'y suis allé euh : / il y a quatre cinq ans/ et y a un panneau dans le la vitrine/ c'est marqué euh "English Spoken"/ ou quelque chose comme ça/
Aude mmm/
Patrick alors je suis entré/ et j'ai regardé un peu (passage tronqué) parce que je voulais en acheter/ et euh j'ai parlé avec la dame.. assez jeune euh : / qui était dans le magasin/ et : j'ai commencé en disant / bon je vois que vous parlez euh/ vous parlez anglais/ .. (prend un ton dédaigneux) "S'il le faut"/
A. et J. (rires)
Patrick elle n'a pas du tout été euh : accueillante/ et puis euh : / je pense qu'elle a euh aussi/ 'fin je sais pas / j'ai eu j'ai eu l'impression qu'elle a eue de mauvaises expériences/

Je préciserai ici que les Britanniques sont loin d'être les seuls à offrir des services de travaux et d'entretien domestique au noir et qu'il m'est impossible de vérifier s'ils y ont recours tendanciellement plus que les autochtones. Mais c'est une représentation qui prévaut. La défiance à l'égard de ceux qui sont appelés les « cowboy builders » est d'ailleurs partagée par les artisans britanniques conventionnés en France, à l'instar de ce forumeur (DF30)[110] :

92 Dodge68 replied on 24/06/2011 at 19:05

I agree a lot come here as retired and with the money of selling in the uk ok thats fine, but then you have thoses who sell who are office workers renovate there house and over night they become BUILDERS ha wot a joke iv been here for ten years and its the same thing over and over again iv been in the building industry 27 years lucky for me iv kept going but its got harder over the years because of these so called builders so my points is how they manage to stay is beyond me they must work in the chicken factories and other departments similar to this so those who have done this i say thankyou and let the tradesman do there job

[*Je suis d'accord, beaucoup viennent ici en tant que retraités et avec l'argent de la vente de leur maison en Grande-Bretagne ça, ça va, mais il y a aussi ceux qui vendent, qui travaillent dans des bureaux, rénovent leur maison et puis en un jour ils deviennent BATISSEURS, ha quelle blague, ça fait dix ans que je suis là et c'est toujours la même chose, je suis dans le bâtiment depuis 27 ans, heureusement pour moi j'ai maintenu mon activité, mais c'est plus dur chaque année à cause de ces soi-disant bâtisseurs, en tout cas ce que je veux dire c'est que je comprends pas comment ils arrivent à rester, ils doivent travailler dans les usines de poulets et d'autres secteurs similaires, à ceux qui font ça je dis merci et laissez les artisans faire leur boulot.*]

D'autre part, c'est la structure en réseau qui est reprochée par certains autochtones. Ceci empêcherait les entreprises françaises d'accéder au marché britannique et constituerait notamment un obstacle à l'apprentissage du français.

[109] Certains passages de cet entretien sont coupés pour préserver l'anonymat des intervenants.
[110] Voir aussi par exemple DF13, DF17, DF33.

Toutes ces problématiques se trouvent rassemblées dans cet extrait, où j'interroge Alice sur ces rumeurs :

Alice .. Et y en a qui travaillent ici maintenant hein/ ..
Aude .. Ils font quoi ? /
Alice **Comme euh Margaret Thatcher leur a bien : appris ils sont toujours euh autoentrepreneurs**/ enfin ils sont
Aude ouais ouais/
Alice À leur compte HEIN
Aude ouais/
Alice (en riant) **individualisme à fond les ballons/ on continu/ « on a fait ça chez nous » bé-../**
Aude .. mmm/
Alice on est vite euh passé pour un gauchiste ici/ hein c'est (rires)/
Aude ouais ouais/ non mais ça sur euh/
Alice euh donc ils sont - alors euh-/ et c'est/ **ils sont à leur propre compte et c'est /pourquoi/ une fois de plus y en a TRES peu qui parlent euh français../**
Aude ouais/
Alice **POUR être en capacité de se faire employer/**
Aude mmm/
Alice **il y en a quelques-uns, mais pas beaucoup/.. .. Ils sont MAJoritairement à leur compte/**
Aude et euh : alors euh : moi j'entends aussi des Anglais[111] qui se plaignent de:/leurs euh voilà de ces gens-là qui se lancent dans des métiers qu'ils ne maîtrisent pas non plus/ et qui font par exemple des travaux dans les maisons, etc./ et qui
Alice (rires)/ oui
Aude sont pas forcément ex- escrocs mais qui euh : / qui sont pas forcément super euh/ ..
Alice des des -
Aude -pas super sérieux sur le travail/
Alice des Britanniques euh se plaignant d'autres Britanniques ?
Aude mmm
Alice **oui oui/ bah euh bien sur oui ça c'est une vérité euh/ … (tout bas) il y a aussi des artisans euh français qui euh bossent pas euh super**
Aude OUAIS OUAIS OUAIS/
Alice Bien/ moi je suis allée aider un : huissier/ j'étais là pour traduire euh/ boulot de merde fait par un artisan français/
Aude ouais ouais/
Alice ça m'a bien s: idéré quand même/ parce que : .. /ha j'pensais que bon/
Aude ouais/
Alice MAIS il y a oui euh/ moi j'arrive à- peut-être à analyser ça de la façon suivante/ je dis pas que j'ai raison/ .. .. **En Angleterre on- enfin bon au Royaume-Uni on peut être *builder* et ça couvre euh plein de sortes de métier/**
Aude ouais/
Alice ..
Aude oui oui c'est ça/
Alice **alors quand on fait plein de choses à la fois/ je sais pas si on arrive à en faire une bien**/ et peut-être euh :
Aude en tout cas ça colle pas avec le système français/ qui est plus sur la / vraiment sur la spécialisation/
Alice (s'éclaircit la gorge) ouais/
Aude des métiers du bâtiment/

[111] Dans cette intervention, je m'appuie sur mon entretien avec Patrick, au cours duquel il a lui-même reproduit la plainte de certains autochtones concernant le professionnalisme de ses compatriotes. À noter que dans certains entretiens, j'utilise moi-même régulièrement « les Anglais » pour catégoriser de manière erronée les Britanniques. Alice, pourtant veille, le plus souvent, à ne pas employer l'un des termes pour l'autre au cours de l'entretien, comme on le voit au cours de cet extrait.

Alice	ouais/ voilà/ moi je mets ça/ j'analyse ça un peu comme ça/ et euh/ mais bon/.. Oui euh
Aude	ouais/
Alice	(plus bas) il y a aussi peut-être certainement d'autres facteurs/ .. ..
Aude	..
Alice	**y en a qui se débrouillent quand même bien aussi**/

Alice nuance donc la réputation de mauvais artisans qu'auraient les Britanniques s'établissant à leur compte, notamment en renvoyant aux travaux d'artisans français de mauvaise facture[112]. Tout au long de l'entretien, cette participante prendra le temps de déconstruire les stéréotypes et généralités. Aussi, la perception négative du travail des artisans du bâtiment britanniques, par les autochtones, est ici expliquée par une différence dans la structure de ce corps de métier en Grande-Bretagne.

Alice, lie le choix de se tourner vers le statut d'indépendant et d'autoentrepreneur à un trait politico-culturel spécifique à la Grande-Bretagne, où l'on a favorisé l'entrepreunariat individuel. Les migrant·e·s britanniques semblent en effet reproduire ainsi un modèle économique néolibéral et hégémonique reposant sur la croyance que la multiplication des activités entrepreneuriales et leur mise en compétition participent à l'émulation économique et au développement personnel de l'individu-entrepreneur. Cette dimension se trouve être l'un des paradoxes majeurs de ce type de migration : on a pu voir dans le premier chapitre le manque de sécurité ontologique exprimé par les migrant·e·s dans le cadre d'une structure socioéconomique posant la responsabilisation des individus face à leurs trajectoires sociales. Pourtant, ce type de migration n'aurait peut-être pas pu se réaliser hors de ce contexte de responsabilisation et d'individualisation. Et, la reproduction d'un modèle économique entrepreneurial dans les lieux de migration continue d'exposer les migrant·e·s au risque de la faillite, du surmenage et à une fragilisation des dispositifs de protection sociale des travailleurs, particulièrement dans le cadre du travail au noir. C'est, dans une version bien plus modeste, une actualisation du mythe du Far West et de ses cowboys, d'un espace d'opportunités économiques où tout un marché est à créer.

Alice lie par ailleurs ce choix du modèle d'organisation entrepreneurial à l'absence d'un capital linguistique francophone chez de nombreux·ses Britanniques, dans la séquence 338-340. Il n'est cependant pas tout à fait clair si elle considère que cette structure en réseau amène à l'absence de pratique du français ou si c'est l'absence de connaissances en français qui guide les migrant·e·s vers ce type d'activité professionnelle. Néanmoins, et j'y reviendrais, « la capacité de se faire employer », pour reprendre les mots d'Alice, hors du réseau britannique, est largement associée au facteur langagier, du moins pour l'exercice d'un emploi qualifié ou reposant sur la capacité à interagir avec les populations autochtones. C'est ainsi que Kate par exemple a dû

[112] J'apprendrai plus tard que son compagnon est un artisan du bâtiment dont le travail est apprécié. Il a lui-même quitté un emploi qualifié du secteur tertiaire pour lancer son entreprise en France. À ce moment de l'entretien, Alice ne souhaite pas évoquer ce dernier.

renoncer à exercer le métier de chef de rayon qu'elle exerçait en Grande-Bretagne dans un grand magasin.

La dimension langagière peut effectivement participer à expliquer la tendance des migrant·e·s entrepreneurs à proposer des services non pas à l'ensemble de la population du Centre-Bretagne, mais à sa frange britannique. Cet espace marchand anglophone se distingue par ailleurs de l'espace marchand déjà existant en tant qu'il est en mesure de produire des marchandises considérées conformes aux standards et aux demandes britanniques. On peut noter par exemple sur l'Image 6, p. 145, que la précision « under British ownership » constitue un argument commercial. Ce réseau d'entrepreneurs et le type de marchandise semblent par ailleurs souligner le statut de consommateurs auquel sont assimilés les migrant·e·s britanniques, y compris donc au sein des réseaux britanniques.

Comme j'ai pu le mentionner précédemment, cette spécialisation des travailleurs indépendants britanniques ne va pas sans un risque de saturation du marché, et ce d'autant plus depuis que la crise de 2007 a considérablement réduit le pouvoir d'achat des migrant·e·s et leur propension à consommer des services (cf. intervention 5 de l'extrait p. 149).

On peut constater de nombreux échecs commerciaux, notamment celui de nombreuses petites épiceries britanniques, concurrencées par les rayons britanniques des supermarchés, souvent considérées trop lointaines sur le territoire étendu qu'est le Centre-Bretagne, et dont de nombreux·ses migrant·e·s se passent en accumulant des stocks de produits britanniques lors de leur visite en Grande-Bretagne.

3.1.1.4. Légitimité d'un marché britannique

Mais il semble, par ailleurs, que c'est en tant que source de développement économique que cette forme de communautarisme marchand, peut être légitimée. D'une part, parce qu'elle rejoint les aspirations locales pour le développement territorial. D'autre part, parce qu'elle s'articule de manière non conflictuelle, mais additive au tissu socioculturel local. Je proposerai l'idée qu'un tel réseau, ne se présentant pas comme un groupe revendicateur d'une identité culturelle, mais comme correspondant à un désir de consommateurs, reste relativement acceptable. En effet bien que, y compris chez les Britanniques, on retrouve ici et là une rhétorique assimilationniste (« when in Rome… », DF18 : 33) exprimant une réticence à l'établissement de commerces spécialisés pour les Britanniques, il se dégage généralement des discussions un positionnement intermédiaire soulignant l'inoffensivité des pratiques marchandes exotiques, par exemple dans cette discussion (DF3) :

125 **shirleyl posted on : 27/02/2004 at 14:17**

(…) **i hardly think a fish 'n chip shop in your local town would do much damage**. So what you are saying is at home (uk i presume) you have never been for a curry, pizza or a keebab on your way home

from the pub??? i think not, well why is it just chip shops that get all the stick? I would love one in our town - would probly use it once a week - and if you dont like fish'n chips is simple you dont go into it. There is a mac's in Carhaix why dont you complain about that? I have lived here for 4 years, never go back to the uk (not once) and would love the real macoy near us. **The Bretons love eating fish and they serve frites with nearly every meal so whats the problem - they might enjoy them you never know.**

There is a chinese in Carhaix and i dont hear anyone moaning about that.(…)

[*(…) Cela m'étonnerait que l'installation d'une boutique de Fish'n'chips dans nos petites villes ne cause du tort. Chez vous (je suppose en Grande Bretagne) vous n'avez jamais été manger un curry, une pizza ou un kebab en rentrant du pub ??? Je pense que si, alors pourquoi en faire toute une histoire avec les vendeurs de fish'n'chips ? J'adorerais qu'il y en ait un dans notre ville – j'irais sûrement toutes les semaines – et si vous n'aimez pas le fish'n'chips, c'est simple, n'y allez pas. Il y a un macdo à Carhaix, pourquoi vous ne vous en plaignez pas ? Ça fait 4 ans que je vis ici, je ne suis jamais retournée en Grande-Bretagne (pas une seule fois) et j'adorerais en avoir un vrai de vrai près de chez moi. Les Bretons adorent manger du poisson et ils mettent des frites à presque tous les repas alors où est le problème – peut-être qu'ils aimeraient même ça. Il y a un chinois à Carhaix et je n'entends personne s'en plaindre. (…)*]

126 Helena-Irlandaise posted on : 27/02/2004 at 15:20

I'm with Shirley on this one. **A ship chop (hic!) never interfered with the indigenous culture of any place, nor did a chinese takeaway, nor anything in that line. There is only a problem when a glut of them opens up within a small radius,** and I haven't heard a single person on the forum suggest that they'd want that. (…)

[*Je suis d'accord avec Shirley sur ce coup un Pish'n'Chif (hips!) n'a jamais altéré la culture indigène d'un endroit, pas plus qu'un chinois à emporter ou quoi que ce soit du genre. Il n'y a de problèmes que quand un certain nombre s'ouvrent dans un petit périmètre, et je n'ai entendu personne dans ce forum dire que c'est ce qu'ils souhaitent. (…)*]

[…]

130 Miranda posted on : 27/02/2004 at 21:16

(…) I wouldn't say that a Fish & Chips shop in Brittany would change much, and I'm not even sure that it would do good business.

I've been living here for a good while now and I've never even thought about fish & chips, I enjoy the food here so much!

[*Je ne dirais pas qu'une boutique de Fish'n'Chip changerait les choses, et je ne pense même pas que ça marcherait. Ca fait quelque temps que je vis ici et je n'ai jamais pensé à un fish'n'chips, j'aime tellement la cuisine d'ici.*]

131 SALLY posted on : 27/02/2004 at 22:00

I have no great desire for a fish and chip shop in Brittany but do not think that one would do any harm to the Breton way of life, any more than the occasional Creperie harms an English village. (…)

[*Je n'ai pas une grande envie qu'un fish'n'chip ne s'installe en Bretagne, mais je ne pense pas qu'une boutique ne ferait du mal au style de vie breton, pas plus que la présence d'une rare crêperie ne ferait du mal à un village anglais. (…)*]

Anecdotique d'apparence, la thématique du marché culinaire est récurrente, mais elle est souvent l'occasion de positionnements et d'assignations. Il faut souligner que cette conversation, intitulée « Invasion », démarre par les reproches faits par l'un des rares autochtones s'aventurant sur le forum de discussion[113], concernant la tendance des Britanniques à ne pas modifier leurs pratiques de consommation et à s'adapter au marché local. Le forumeur autochtone craint alors

[113] Trois contributeurs autochtones interviennent explicitement en tant qu'autochtones sur les 51 discussions sélectionnées. « Breizh » est celui qui lance ce sujet. Breizh est un autochtone ayant travaillé à Paris pendant 12 années avant de revenir s'installer en Centre-Bretagne. « farnan » est un autre contributeur autochtone (cf. p. 184 et 238). Il est marié avec une femme britannique et vit en Norvège. Enfin « yann alan » est un autochtone anglophile, marié à une autochtone. Des trois il semble être le seul contributeur régulier néanmoins l'interface du forum ne permet pas une recherche par auteur des postes, donc il est possible que d'autres interventions de Breizh et farnan m'aient échappée.

que sa région ne devienne qu'une « Petite Bretagne ». Ici néanmoins, on peut commencer à noter que les quelques arguments, servant à asseoir la légitimité d'une entreprise de Fish'n'Chips, tendent à relativiser l'impact du marché britannique. Premièrement, parce qu'il n'est pas si grand (« There is only a problem when a glut of them opens up within a small radius », DF3 : 126). Deuxièmement, car les pratiques culinaires ici sont considérées comme proche des pratiques locales (« The Bretons love eating fish and they serve frites with nearly every meal », DF3 : 125). Le caractère invasif et menaçant des pratiques britanniques « visibles » en milieu rural breton, est souvent articulé, y compris chez les autochtones, à leur nombre et à leur compatibilité avec les pratiques locales.

Néanmoins, l'installation de commerces est présentée comme l'occasion d'un possible contact interculturel entre migrant·e·s et autochtones. On aime par exemple à répéter que les autochtones achèteraient leur thé dans les épiceries britanniques[114], et la découverte de la culture, alors encapsulée dans un folklore culinaire, pourrait se faire par la consommation de produits d'importation ou de spécialités diverses. Cependant, chez les autochtones la réputation des mets britanniques reste relativement mauvaise et associée à une excentricité culinaire, ainsi qu'à un modèle économique privilégiant la qualité industrielle à l'authenticité artisanale, à la restauration rapide plutôt qu'à la cuisine « maison ». Dans ce sens, la thématique peut au passage être perçue comme étant moins neutre chez les autochtones que chez les migrant·e·s britanniques.

3.1.2. La langue anglaise pour s'ouvrir au marché britannique

3.1.2.1. Pratiques commerciales anglophones des autochtones

Dès les prémisses de ce phénomène migratoire, Jacques Barou et Patrick Prado (1995) soulignaient que les notaires et agences immobilières avaient tôt fait d'adapter leurs services, notamment en se dotant d'interprètes au moment d'effectuer les transactions immobilières. Afin de rester compétitifs, face aux nouveaux entrepreneurs britanniques, et pour profiter de cette nouvelle clientèle, les agents du tissu économique semblent considérer comme légitime l'utilisation de l'anglais dans la transaction commerciale. Aussi l'équipe municipale de Léron raconte comment le personnel d'un magasin de matériaux de construction a adapté son service à cette nouvelle clientèle.

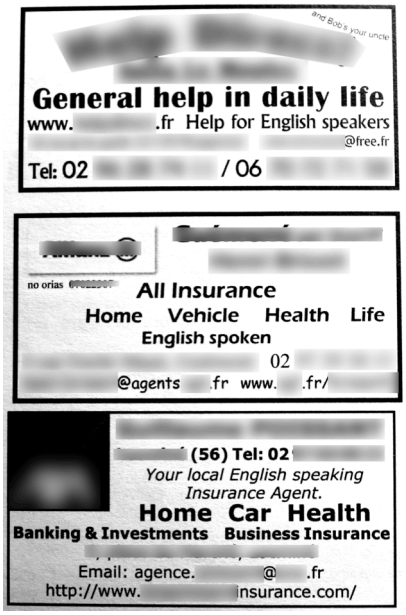
Jacques moi je m'étais laissé dire que quand ils faisaient venir les matériaux ils faisaient venir d'Angleterre/ c'est vrai ça ? /
Yvon … pfff ça s'est fait un petit peu je vais pas dire le contraire/
Alain ouais

[114] Voir par exemple l'extrait d'un reportage de France 3 Bretagne sur l'épicerie britannique de Gouarec : http://france3-regions.francetvinfo.fr/bretagne/2012/12/10/dans-le-pays-fanch-gouarec-l-heure-anglaise-161703.html

Yvon	non mais plus maintenant/**je vois Point P par exemple bon bah voilà la clientèle est anglaise hein/**
Aude	ouais/
Alain	c'est ce que j'allais dire/ j'allais prendre l'exemple de Point P là tu vois/ c'est assez impressionnant /
Jacques	oui voilà/ je m'étais laissé dire ça mais/
Alain	**et l'équipe euh de Point P a été obligé de se mettre à l'anglais**
Aude	ah ouais/
Alain	**et c'est vrai que c'est impressionnant comment les gens parlent anglais quoi/**
Yvon	Point P c'est un magasin de matériaux hein/
Aude	ouais ouais j'ai/
Yvon	sur [nom d'une commune voisine] ouais leur clientèle est anglaise/

Pour ce faire, plusieurs commerçants de la région ont en effet offert des formations en anglais à leurs employés sur la base du volontariat. On trouve d'autres types d'adaptation des services à la clientèle anglophone. Une banque locale a par exemple créé un site internet en anglais, où l'on trouve par exemple un glossaire, des panneaux « English Spoken » ou des drapeaux britanniques ornent ici et là les devantures des commerces. Alors, les espaces médiatiques anglophones sont également des espaces identifiés et investis par des autochtones pour la promotion de ces services anglophones, comme l'illustre l'Image 10 : des assureurs proposent une gestion des dossiers en anglais.

Image 10 : Encarts publicitaires du CBJ, septembre et janvier 2012, p. 10



Ce type d'adaptation a semblé nécessaire pour offrir un argument de vente supplémentaire à une clientèle anglophone qui semble effectivement mettre en concurrence les marchés britanniques et français pour certaines marchandises :

DF3 INVASION

93 shirleyl posted on : 19/02/2004 at 10:31

breizh, I see your point about the brits bringing over their kitchen sinks, pluming equipment, even doors and windows. **Why do you think they do this ? my guess is because they are too frightened to go to the brico's here and try asking for these things incase the staff dont speak english - which is ridiculus in my opinion**. Maybe any of you that have done this would like to tell us why you go to all the trouble to bring your wares here instead of buying locally? (…)

shirley

[*breizh, je vois ce que vous voulez dire au sujet des Britanniques qui viennent avec leur évier, matériel de plomberie, voir des portes et des fenêtres. Pourquoi pensez-vous qu'ils fassent ceci ? Mon avis est qu'ils ont trop peur d'aller à Brico ici et demander ces équipements, au cas où le staff ne parle pas anglais – ce qui est stupide, je pense. Peut-être que ceux d'entre vous qui ont déjà fait ça peuvent nous expliquer pourquoi vous vous embêtez à apporter votre équipement ici au lieu d'acheter local ? (…)*]

(…)

98 **Mickrest posted on : 19/02/2004 at 20:58**

We do try to support local commerce in Brittany at every opportunity, **but must confess that when we came to buy a kitchen, we saw the model we wanted in France but then found that the exact same model was available for 35% less in England**. So guess what we did?

There 's a limit. Mick

[*Nous essayons vraiment de soutenir le commerce local en Bretagne dès que possible, mais je dois avouer qu'au moment d'acheter notre cuisine, nous avons vu le modèle que nous voulions en France, mais le même modèle se vendait 35 % moins cher en Angleterre. Alors, devinez ce qu'on a fait ?*]

99 **lowenek posted on : 19/02/2004 at 21:06**

Mick,
That is what the EEC is about isn't it? I would do the same.

[*Mick,*
C'est le principe de la communauté européenne non ? J'aurais fait la même chose.]

On peut noter ici la flexibilité des pratiques de consommation des migrant·e·s britanniques, favorisée notamment par la relative proximité du pays d'origine. Ici, il n'est pas question d'un patriotisme économique, mais bien d'une mise en concurrence au moindre coût. La thématique de la vie chère en France, et particulièrement en Centre-Bretagne, irrigue les forums et les migrant·e·s développent une multitude de stratégies à la recherche du prix le plus bas. L'enjeu pour les commerces locaux est donc de capter ces populations volatiles.

Si je soulignais précédemment que les entrepreneurs britanniques avaient eu tendance à produire pour une clientèle exclusivement britannique, il faut par ailleurs rappeler qu'un certain nombre d'autochtones anglophones a également démarré de petites entreprises destinées à investir le seul marché britannique. Comme on peut le voir dans le premier encart de l'Image 10 : Encarts publicitaires du CBJ, septembre et janvier 2012, p. 10, plusieurs autochtones ont par exemple monté leur entreprise d'aide aux non-francophones. C'est le cas d'Alice, participante à l'enquête citée précédemment. Dans cet extrait, je lui demande comment elle en est venue à cette activité :

Alice .. J'dirais que c'est : euh c'est c'est vraiment un réseau euh qui pfff/ y a eu des éléments déclencheurs/ y a eu des Anglais que j'ai connus eumh : / via euf à titre personnel comme ça/ qui ont euh qui m'ont parlée de d'autres qui venaient : qui cherchaient une résidence secondaire/ euh : au tout début secondaire /et puis euh parce que bah euh je/ connaissant bien le territoire moi j'ai regardé/ personnellement/ et j'ai trouvé UNE maison à [nom de commune]/ et ces deux familles sont venues s'installer là/
Aude oui/ définitivement ?
Alice l'une est restée définitivement l'autre pas/
Aude ok/
Alice et ce sont ces gens-là qui m'ont dit à l'époque/ "mais tu sais que ce que tu fais c'est euh"/
Aude mmm/
Alice ils m'ont payé pour ce service et moi je : / *(gonfle ses joues)*
Aude ouais/
Alice ça m'a coûté quoi ? / euh trois coups de fil/ mais ils ils m'ONT dit /ben voilà ce que ce que : /si tu si si tu /par exemple tu maîtrises tellement bien la langue que bah vas-y fait ça/
Aude ouais/

Alice j'étais en recherche d'emploi/ j'avais pas de licence d'anglais de la fac de machin- (rires)/ j'avais un bac plus deux mais-/ qu'est-ce ? /.. Et : un autre petit examen en langue anglaise/ mais bon/ qu'est-ce ? / et puis : et puis j'ai foncé tout de suite parce que ça ça euh je suis quelqu'un qui n'aime pas la la monotonie/ et c'est EXTRêmement varié/

Alice explique que cette idée de monter son entreprise n'était pas la sienne, mais que l'opportunité de mobiliser ses connaissances en anglais[115], sans avoir à les sanctionner par un diplôme, l'a convaincue de lancer son activité. Quelques secondes plus tôt elle mentionne :

Alice et **puis je connaissais bien MON territoire**/
Aude ouais/
Alice et les systèmes comment ils sont organisés/ les institutions/ et : .. Et puis : .. .. / et puis donc j'ai créé bah j'ai créé ça/ ce ce serVICE euh/ au tout début c'était vingt-quatre heures sur vingt-quatre euh sept jours sur sept/ démarche euh administrative euh quelle qu'elle soit/ et puis après vu que ça ça a très vite euh bien marché/
Aude mmm
Alice donc **j'ai démarché d'autre euh d'autre euh professionnels quoi pour proposer les mêmes services/ c'est à dire les notaires les : .. LES gens de l'autres côtés de la l- de la langue quoi hein**/ les gens francophones/
Aude oui voilà/
Alice pour euh dire que bah finalement j'aurais pu faire de la médiation entre EUX
Aude ouais/
Alice et puis ces populations qui : venaient d'arriver/ .. Voilà/
Aude et ce côté là marche bien aussi ? / ça marchait bien aussi ? /
Alice ouais/ mmm/ (bois son thé)/ je travaille régulièrement avec euh : **deux trois QUATRE notaires**/
Aude d'accord/et vous avez un statut de euh auto-entepr entrepreneur ou : ce genre de chose/
Alice NON en 2005 ça n'existait pas/
Aude ah bah oui c'est vrai/
Alice non/ **j'étais en profession libérale/ pendant cinq ans**/

Offrant ses services aux professionnels « de l'autre côté de la langue », notamment aux notaires de la région, Alice leur permet de s'adapter donc à cette nouvelle clientèle, tout en capitalisant sur la bonne connaissance de son « territoire ». Ici on peut noter les multiples frontières symboliques mobilisées par Alice pour se positionner dans cet espace social : à la fois des deux « côtés » de la langue, et sur son territoire, elle bénéficie d'une légitimité à circuler dans ces différents espaces symboliques.

On trouve aussi de nombreuses offres de cours de français dispensés par des autochtones, hors des institutions publiques ou associatives, ou encore le cas d'un jeune homme ayant tenté de créer une épicerie britannique. Ces activités reproduisent également le modèle économique du petit entrepreneuriat que l'on retrouve dans les réseaux britanniques. Elles ne permettent généralement pas de dégager de hauts revenus et maintiennent parfois les entrepreneurs dans une insécurité économique. Alice semble par ailleurs regretter que ses services ne puissent pas exister autrement que dans ces microstructures, notamment dans le service public. D'autant plus que,

[115] Rappelons qu'Alice a vécu de nombreuses années en Grande-Bretagne.

comme on pourra le voir ensuite, ces entrepreneurs sont pourtant sollicités sporadiquement par des structures administratives et associatives.

La représentation du pouvoir économique des migrant·e·s britanniques influence directement sur la volonté des commerçants à adopter des pratiques anglophones dans une stratégie de profit, et peut en justifier la demande chez certains consommateurs britanniques. Au cours de notre entretien, Alice me montrera une série de questions que des clients britanniques lui posent concernant le service de santé français. Dans l'une des questions, on peut lire ceci :

> « There is now a large number of UK people in France. Is it possible that in the important matter of health care more English translations of medical documents could be made available? (We are paying customers!) »
>
> [*« Il y a, à présent, un grand nombre de Britanniques en France. Est-ce possible, concernant le domaine important de la santé, que plus de documents traduits en anglais soient mis à disposition ? (Nous sommes des clients/nous payons!) »*]

Outre un écart probable entre les notions britanniques et françaises d'usagers des services de santé, on voit ici que le nombre de ressortissants britanniques et le principe du service au consommateur justifient une demande de pratiques anglophones. Pour autant, je ne peux affirmer que ce type de remarque fasse l'unanimité chez les Britanniques, mais l'hégémonie linguistique ne produit pas uniquement d'effets sur ceux qui reproduisent ces discours et se distille dans un ensemble complexe de pratiques et de discours ambivalents. Ainsi que je le développerai dans le Chapitre IV, la posture la plus courante, est qu'il faut apprendre et se tenir au français dans toutes circonstances, mais elle est parfois plus théorique que mise en œuvre.

3.1.2.2. « valued residents », la légimation par l'apport économique

De nombreux·ses Britanniques semblent donc conscients de leur pouvoir économique, et de l'espoir qu'ils suscitent sur le territoire de migration. Dans une discussion de forum débattant sur le sentiment des Britanniques concernant leur légitimité sur le territoire on peut lire par exemple (DF 14) :

7 Stevem4 posted on : 25/09/2006 at 17:50

> (…) With regards to my comment on contributing to the economy. I by no means meant to suggest that the economy of Brittany would collapse without english input, BUT I do think that it would be sorely missed. **The manager of Mr Bricolage told me himself that t it's the english that keep his business thriving, not to mention the beautiful breton properties that are being bought and renovated.** So yes, I did mean we contribute significantly as I believe we represent the 'euro anglais' (a lovely term coined by an immoblier I met), but I am under no illusions as to the overall financial contribution to Brittany.
>
> [*(…) en ce qui concerne mon commentaire sur la contribution à l'économie, je ne suggère en rien que l'économie de la Bretagne s'effondrerait sans l'apport anglais, MAIS je pense vraiment qu'il manquerait cruellement à cette dernière. Le manager de Mr Bricolage m'a dit lui même que ce sont les Anglais qui font tourner son affaire, sans oublier les belles propriétés bretonnes qui sont achetées et rénovées. Donc oui, je voulais bien dire que nous contribuons significativement, comme je pense que nous représentons les « euro-anglais » (une jolie expression trouvée par un agent immobilier que j'ai rencontré), mais je ne me fais pas d'illusions quant à notre contribution financière sur l'ensemble de la Bretagne.*]

Pour beaucoup, « l'activité économique » apportée les légitime sur le territoire et les distingue notamment d'une catégorisation de migrant•e•s :

Alice	on va on va/ ouais voilà/ alors Y A un truc FOU/ et MÊME chez les gens là/ là là là ouais alors moi je suis contente que je me : souvienne/ de me souvenir de ça/ .. Parce que CA je l'ai entendu à ma grande surprise chez beaucoup/ chez **TOUS quasiment/ unanimement**/ même des gens voyez 'fin je veux dire unanimement euh : de gauche euh jusqu'à droite/ 'fin voilà quoi/
Aude	hun/
Alice	euh **: leur pays a UN problème/ c'est l'immigration/**
Aude	hunhun/
Alice	**alors c'est quand même fort de café pour des gens qui- viennent ici/ ils le disent ICI en plus/**
Aude	ouais /mmm/
Alice	**mais alors après (rires)/ quand vous grattez un peu vous dites "attends, mais tu fais quoi là toi ? "/**
Aude	hunhun/
Alice	et ils vous disent **"oui mais moi j'demande rien/ (rires)/**
Aude	hunhun
Alice	**à l'État/** enfin voilà/ je ne sais pas en quelle mesure ils exagèrent ou pas/ je veux bien croire euh : / mais alors ça affecte TOUS les gens de tout bord/

En effet ici et là, on retrouve par exemple des discours rapprochant typiquement migration et « assistanat » dans un des plus grands débats ayant eu cours sur le site Anglo-Info (DF3). Comme on peut le voir cependant dans l'extrait suivant, les réactions peuvent être plus nuancées que celle dont Alice a pu être témoin, avec notamment trois contributeurs (Helena, Mick et Guy) qui chercheront à déconstruire ce type de discours tenus par trois autres (Jill, Steve et Joe)[116] et en soulignant le privilège des populations de l'Union européenne :

60 Joe posted on : 08/02/2004 at 01:42

I just like Steve I will be entering Brittany by the front door. I will not be hidding in the back of some poor truckers lorry.

I will be also be doing my very best to contribute to both the Breton economy and way of life. What has happened in the U.K. and to many other European counties can not be compared to the plight of MOST economical "Migranants"

Helena offered :

« Also, let's not forget that immigrants suffer too through this neglect of the issue; imagine how we all would feel arriving in Brittany and finding that we aren't allowed to work because our applications to reside there take many months – even years – to process (easy on the jokes about French bureaucracy lol). I can assure you that I, for one, would have absolutely no hesitation in taking a black market »

Most (I agree not all) do not come to the U.K. because they want to WORK and be part of the community that they arrive in. **They come to the U.K. for what they can TAKE from the community.** This surely is proved by how many borders they have to cross just to get to the U.K. They like you Helena are only to willing to work the Black Market avoid tax and many other "rules" that the rest of us have to live by. The next thing is a local business that has been running for decades goes under because it can't compete with black labour..... Please stay away from Brittany

Helena you wrote :-

« As somebody who is preparing to move to Brittany within the coming months I am extremely interested in the Bretons' concerns about me and other immigrants to their land. »

[116] Pour lire la totalité de la séquence thématique sur la différenciation entre immigration en Grande-Bretagne et migrant•e•s britanniques en Bretagne, voir DF3, 29-72, pp. ??- ??.

There certainly seems to be a grievance which airs itself every now and then, I can understant your interest with concerns of the Breton's about the "invasion" **but my experiance (and that of many others) is that the Breton's view the current europe wide problem of immigration as somthing quite seperate from the "Brit invasion"** It would indeed as you have said Helena be great to see more offerings from Breton's in the debate - but I fear - it is not likely for the following reason

This summer I had a long chat with a Frenchman - oppppssssss Breton. My french is at best poor (but I am working on it) it was with the guy whose house I purchased. We have spent many hours with John Pierre over about 3 months discussing many things via our freind interpreter putting the world to rights.

One day the topic got around to "immigration" John Pierre went in to a bit of a fit with the usual french animated fists banging on the table... Almost at once he stopped and asked our freind not to relay what he had said... and asked our freind to apoligise to us and explain that he had realised that we may have been offended and assume we were the target of his anger.

What John Pierre was angry about turned out to be the French (not Breton lol) problem of economic migrants. He then explained that he viewed the "Brit" invasion as the reverse of economic migration. Money to the area - old run down properties being renovated and improving other property prices in the area. He also added that he and other locals have a view that the people that were moving from the U.K. to his area were doing so because they wanted what the Breton's had and **were prepared to spend money to get it**. **"Brits were not comming to Bretagne to suck on the stone of the fruit - but - to nerture the tree" he informed us.**

(…)
Helena please don't be offended but talking the way you do about being prepared to undermine the Breton economy will only class "Brits" as economical migrants... opppssss head down.

Joe.

(Won't read the replies until Tuesday when I get back from the land of the chilled out ---> Bretagene) It would be informative if a Breton could reply to this post !!!!!

[*Traduction : Tout comme Steve, j'entrerai en Bretagne par la porte de devant. Je ne vais pas me cacher à l'arrière du camion d'un pauvre routier.*

Je vais aussi faire de mon mieux pour contribuer à la fois à l'économie et au style de vie bretons. Ce qui est arrivé au Royaume-Uni et à de nombreux autres pays européens ne peut pas être comparé à la détresse dans laquelle sont la PLUPART des « migrants » économiques.

> *Helena a proposé :*
>
> *« Aussi n'oublions pas que les immigrés souffrent aussi de la négligence sur ce sujet ; imaginez comment nous nous sentirions tous si en arrivant en Bretagne nous nous rendions compte que nous ne pourrions pas travailler parce que nos demandes de permis de séjour prendraient des mois — voir des années — (doucement sur les blagues sur la bureaucratie française lol). Je peux vous assurer que, moi la première, je n'aurais aucune hésitation à travailler au noir. »*

La plupart (je suis d'accord, pas tous) ne viennent pas au Royaume-Uni parce qu'ils veulent TRAVAILLER et faire partie de la communauté dans laquelle ils arrivent. Ils viennent au Royaume-Uni pour ce qu'ils peuvent PRENDRE à la communauté. La preuve en est le nombre de frontières qu'ils doivent traverser pour se rendre au Royaume-Uni. Ils, comme vous Helena, n'acceptent que trop volontiers de travailler au noir, éviter les impôts et bien d'autres « règles » auxquelles nous devons tous nous conformer. Et la suite c'est qu'une entreprise locale qui aura tourné pendant des années s'effondrera parce qu'elle ne peut pas être compétitive face au travail au noir….. S'il vous plaît, restez loin de la Bretagne.

> *Helena, vous avez écrit :*
>
> *« Me préparant à m'installer en Bretagne dans les mois à venir je me suis extrêmement intéressée aux inquiétudes des Bretons à mon sujet et au sujet des autres immigrés vers leur terre. »*

Il semble effectivement qu'un certain mécontentement se fait entendre de temps en temps, je peux comprendre votre intérêt pour l'inquiétude des Bretons envers « l'invasion », mais de mon expérience (et de celle de beaucoup d'autres) les Bretons voient le problème actuel européen de l'immigration comme quelque chose de tout à fait séparé de « l'invasion britannique ».

Cela serait effectivement formidable de voir plus de retours de Bretons dans le débat – mais je crois – il y a peu de chance pour les raisons suivantes :

Cet été j'ai eu une longue conversation avec un Français – opppsssss Breton. Mon français est au mieux pauvre (mais j'y travaille) c'était avec le mec à qui j'ai acheté la maison. Nous avons passé de nombreuses heures avec John Pierre sur à peu près 3 mois à discuter de beaucoup de choses par l'intermédiaire de notre ami interprète, en refaisant le monde. Un jour, le sujet fut « l'immigration » John Pierre commença une conversation agitée avec l'habituelle façon française de taper du poing sur la table… Tout d'un coup il s'arrêta et demanda à notre ami de ne pas traduire ce qu'il venait de dire… et il demanda à notre ami de s'excuser et expliqua qu'il réalisait que nous avions peut-être été offensés en pensant être les cibles de sa colère. Il se trouvait que ce contre quoi John Pierre était en colère était le problème français (et non Breton lol) des migrants économiques. Ensuite il expliqua qu'il voyait l'invasion « Britannique » comme le contraire de la migration économique. De l'apport d'argent pour le secteur – de vieilles maisons dilapidées rénovées et améliorant les prix de l'immobilier dans le secteur. Il ajouta également que lui et d'autres locaux pensaient que les personnes venant du Royaume-Uni s'installaient parce qu'ils voulaient ce que les Bretons avaient, et ils étaient prêts à dépenser de l'argent pour ça. « Les Britanniques n'étaient pas venus en Bretagne pour récolter les fruits, mais pour prendre soin de l'arbre » nous a-t-il dit. (…)

Helena s'il vous plaît ne le prenez pas mal, mais parler comme vous le faites d'être prête à le faire ne va faire que classer les « Brits » parmi les migrants économiques.

Opppsss je baisse la tête

Joe]

61 roley posted on : 08/02/2004 at 01:52

Having worked in and around London for a long time I can sort of see where you are at steve, I know it is a lot different to living in notts, but I have lodged where the indigenous are out numbered by immigrants, yes it is a little strange ,[I am not trying to take the p iether] but what makes a man ..or women cling to the underside of a train to try and gain entry to this country , abject poverty, no future, I am sure there are many reasons, **the one thing is, we take our wealth for granted, they have none.**

Also, we have in notts, all the other problems you have mentioned, but sadly we cannot blame it all on the immigrants, it's just a minority who for one reason or another .do not, will not, fit within our society .....why? another debate I am sure. **Surely if you want to escape to Brittany, you must expect the poor from the east to escape too.**

Guy

[*Ayant travaillé dans et autour de Londres pendant longtemps, je peux voir à peu près quelle est votre perspective steve, je sais que c'est très différent de vivre à Nottinghamshire, mais j'ai vécu là où les indigènes sont moins nombreux que les immigrés, oui c'est un peu bizarre.* [*je ne dis ça pour me la ramener non plus*] *mais ce qui amène un homme.. ou une femme à s'accrocher pour parvenir à rentrer dans ce pays, la pauvreté abjecte, pas de futur, je suis certains qu'il y a beaucoup de raisons, le fait est que nous pensons que notre richesse va de soi, et ils n'en ont aucune.*

Et à Nottingham nous avons tous les autres problèmes dont vous avez parlé, mais malheureusement, nous ne pouvons pas le mettre sur le dos des immigrants, c'est seulement une minorité, qui pour une raison ou une autre ne s'intègre pas et ne s'intégrera pas à notre société…… pourquoi ? c'est un autre débat j'en suis sûr. Si vous voulez vous échapper en Bretagne, vous devez vous attendre à ce que les pauvres de l'Est s'échappent aussi.]

(…)

63 Steve555 posted on : 08/02/2004 at 13:16

Helena - there is nothing remotely similar between my family uprooting and emigrating and a family of hungarian gypsies for example with nothing but the expectations of free housing, handouts, and medical care. As Joe rightly said **Brits are an asset to the breton way of life** not a burden sucking the state dry. **I expect to fully intergrate with the french in business and social skills and my eleven year old daughter will speak fluent french within a year. (…)**

[*Helena — il n'y a rien de commun entre ma famille qui se déracine et émigre et une famille de gitans hongrois par exemple, qui n'attend rien d'autre que des logements gratuits, l'aumône et la sécurité sociale. Comme Joe l'a dit justement les Britanniques sont un atout pour la vie bretonne, pas un fardeau qui vie sur l'état. J'espère que je m'intégrerai pleinement avec les Français grâce à mon entreprise et mon aisance sociale et ma fille de onze ans parlera couramment français dans un an. (…)*]

L'éthos du migrant pour une partie des participant·e·s semble incompatible avec ceux du travailleur et du consommateur. La capacité d'entrer « par la porte de devant » (DF3, 61) n'est pas pensée comme le privilège légal des citoyens de l'UE, mais comme une vertu que n'ont pas les

migrant·e·s hors UE. La distinction entre les migrant·e·s et les « résident·e·s » s'opère alors autour de la contribution à l'économie légale. En guise d'argument, Joe mobilise le discours positif à l'encontre des Britanniques qu'il aurait recueillis d'un autochtone. Cette pratique dialogique lui permet de présenter ce discours comme représentatif de l'avis de l'ensemble des autochtones. Bien qu'il ne soit pas généralisé, il est certain que ce type de discours soit en effet produit par certains autochtones. C'est d'ailleurs un point de vue que l'on peut retrouver dans certains médias, par exemple cet extrait du récit par Micheal Wright de son installation en Limousin. Wright interroge son buraliste :

> 'May I ask, Monsieur…'
>
> 'Oui ?'
>
> '… How do you feel about all the English people who are moving in the area. Does it bother the locals ?'
>
> 'Pas du tout,' he replies, raising his eyebrows as if I'd just asked him if he minded my doing the cancan in his shop. 'We like the English. They renovate the old houses that nobody wants.' And then he lowers his voice. '**We'd much rather have les Anglais than all these immigrants from Lille.** They cause no end of trouble.' He nods meaningfully. 'Wherease the English tend to keep to themselves.'
>
> 'But do you think it's possible for un Anglais … for someone like me to become integrated in the region ?'
>
> 'Mais oui,' he replies. 'You speak good French. But you have to be patient. It will take six month. You'll see.'
>
> C'est la Folie, Richard Wright, page 63-64
>
> [*« Puis-je vous poser une question monsieur …*
>
> *Oui ?*
>
> *Que pensez-vous de tous ces Anglais qui s'installent dans la région ? Est-ce que ça ennuie les locaux ?*
>
> *Pas du tout, répondit-il en haussant les sourcils comme si je lui avais demandé si je pouvais danser le French Cancan dans sa boutique. Nous aimons les Anglais. Ils rénovent les maisons dont personne ne veut plus »*
>
> *Et à voix basse il reprend.*
>
> *« On préfère avoir les Anglais que tous ces immigrés venant de Lille. Ils posent toujours des problèmes. »*
>
> *Il hoche la tête d'un air entendu.*
>
> *« Alors que les Anglais restent discrets.*
>
> *Mais pensez-vous que c'est possible pour un Anglais, pour quelqu'un comme moi de s'intégrer dans la région ?*
>
> *Mais oui, répond-il. Vous parlez bien français. Mais il faut être patient. Ça va prendre six mois, vous verrez. »*]

On trouve par ailleurs une crainte réelle d'être « classé parmi les migrants économiques » (DF3, 61). Aussi, lorsqu'un forumeur britannique formule que les Britanniques seraient des « visiteurs indésirables » en Bretagne, un certain nombre de voix s'élèvent contre ce propos :

> **3 nymphaea posted on : 25/09/2006 at 14:33**
>
> Unwanted visitors! **We are valued residents**. **If we don't value ourselves then others won't value us either.** Perhaps the poster of "unwanted visitors", just made a slip of the tongue... nymphaea
>
> [*Des visiteurs indésirables ! Nous sommes des résidents estimés. Si nous ne nous estimons pas nous-mêmes alors les autres ne nous estimerons pas non plus. Peut-être que la langue de celui qui a écrit « visiteurs indésirables » a fourché... nymphae*]

Je reviendrai sur cette distinction entre migrants/immigrés et résidents/expatriés/nouveaux arrivants, car comme on peut déjà le voir apparaître dans certains extraits, le pouvoir économique n'est qu'une facette de l'argumentation de cette distinction, et s'articule avec d'autres motifs de différenciation (cf. 5.1.2.2) et avec la question du devoir d'apprentissage du français (cf. Discussion 3).

Pourtant, la représentation de puissance économique des Britanniques, alors même qu'elle peut être relativisée, s'avère à double tranchant. Comme j'ai pu le présenter dans le chapitre introductif, nombreux·ses sont également les autochtones reprochant aux Britanniques la hausse du prix de l'immobilier. Ceci est évoqué par des conseillers municipaux dans cet extrait d'entretien (EC3) :

Yvon	dans les premiers temps, c'était pas forcément des gens très aisés. Et puis bon, progressivement y a des gens plus aisés qui sont venus qui ont acheté des belles choses et qui ont fait des très belles choses hein/
Greg.	oui y a eu plusieurs vagues/
Jacques	un peu babacool quoi/
Greg.	après y a eu une deuxième vague en 2 000 200/
Yvon	**oui oui qui avaient de l'argent là parce qu'ils achetaient/ enfin peut-être pas assez d'argent en Angleterre/ mais suffisamment ici pour acheter de belles choses/**
Jacques	et les premiers qui sont arrivés/ le couple là/ ils ont revendus à ceux qui arrivaient/ alors soit qu'ils sont repartis aussi dans leur pays /ou qu'ils ont réinvestis ici euh/ **parce que l'immobilier avait été multiplié par euh peut-être par 10 j'en sais rien hein/** y avait des vielles bâtisses là qui avaient plus beaucoup d(e) valeur/ **c'était la valeur d(e) la pierre c'est tout/** mais euh ils achetaient ils achetaient ça a des petits/ **c'était inespéré pour eux/c'était**
Yvon	**ah pour les gens d'ici/ les jeunes d'ici qui voulaient construire à ce moment-là c'était un petit peu gênant/**
Jacques	ah oui oui/
Yvon	mais ça bon bah **y a pas de roses sans épines** hein/

Ici on observe cependant que la hausse des prix de l'immobilier est un mal nécessaire au développement du territoire : « il n'y a pas de rose sans épine ». Et Yvon, le Maire de sa commune d'ajouter plus tard dans l'entretien : « il y aurait beaucoup de villages morts en Bretagne s['il n'] y avait pas les Anglais. »

3.2. Pratiques anglophones pour l'accueil des « nouveaux arrivants »

Dans les secteurs non marchands des services institutionnels et associatifs, il est également remarquable de constater la mobilisation de ressources anglophones pour communiquer avec la population anglophone, à différents niveaux du maillage territorial institutionnel.

3.2.1. Dans les institutions publiques

3.2.1.1. Documentations et interlocuteurs anglophones en mairies

La mairie est souvent justement identifiée par les migrant•e•s comme un lieu où se concentrent les informations concernant les diverses démarches administratives à connaître. Certaines municipalités ont alors adapté certaines de leur pratiques aux populations anglophones.

Cela s'est concrétisé par endroits notamment par la sollicitation de candidatures britanniques aux élections municipales. En tant que citoyens de l'Union européenne, les Britanniques peuvent en effet participer aux élections locales et européennes. Ils ne peuvent cependant qu'être conseillers municipaux, les sièges de maire et adjoint au maire étant réservés aux personnes de nationalité française. Aussi, ayant recherché particulièrement à percevoir les points de contact entre les populations britanniques et autochtones, deux des participant•e•s à cette recherche, James et Julia, étaient élus municipaux dans leur commune respective au moment de l'entretien. Tous deux ont été sollicités par la tête de liste, afin de faire lien avec les résidents secondaires ou permanents britanniques de la commune et de faciliter la transmission des informations :

Aude oui/ qui c'est qui vous a euh/ enfin c'est quelqu'un qui est venu vous voir pour être conseiller municipal ? / comment ça s'est passé ? /
James euh.. En 2008 Mme le maire elle m'a approché/ dit il il y a **beaucoup beaucoup des Britanniques dans la commune/ il y a plus de tr- dix personnes/ et c'est logique que ..**
Aude **qu'il y ait quelqu'un**
James **il il y a un Britannique au conseil municipal**/
Aude mmm/
James et je crois je crois que elle a demandé Patrick mais il a dit non/ .. Euh .. Et peut-être euh s elle a **elle m'a demandé après/ parce que de tous les Britanniques du secteur je peux parler le mieux**/

L'argument mis en avant par la Maire de la commune de James est celui de la représentativité, ce qui est, en soit une approche intéressante : elle révèle une légitimation des populations britanniques, notamment dans leur participation aux décisions politiques locales. Parallèlement, elle démontre une segmentation de la population avec l'idée qu'un Britannique sera plus à même qu'un autochtone de porter les intérêts de ses compatriotes. Cependant, en pratique, il s'avère que la représentativité n'est pas l'objectif essentiel de cette sollicitation. En effet, plutôt que de se faire l'écho de ses compatriotes, la mission de James semble plus être celle d'une diffusion des informations municipales auprès de ces derniers :

James (sourit) mais non/ **mais mais quand quand j'étais élu j'ai dit à Mme le maire/ "qu'est-ce que je peux faire ?"/** parce que/ je sais bien - j'ai- il y a des problèmes avec la langue/
Aude mmm/
James pour moi/
Aude mmm/
James euh et aussi les les coutumes des des .. Brrr juste les choses comme euh "ce champ-là c'est de E-/

Aude ouais/
James moi je ne connais pas ça/mais il y a beaucoup beaucoup/ on doit faire des choses avec so-and-so/
Aude ouais/ mmmhmm/
James c'est : .. **Et j'ai dit peut-être euh je peux faire un petit .. COURRIER pour des Britanniques parce que il y a beaucoup beaucoup des choses qu'on peut faire/ MAIS si on ne /**
Aude **sais pas/**
James **si on ne parle pas /**
Aude **ouais/**
James **si on ne lit pas/**
Aude mmm/

(…)

James eum : … et - mais … euh : peu à peu on on a appris/ C'EST c'est pour ça aussi que j'ai.. **J'ai : euh : j'ai commencé.. des courriers pour des Britanniques/ parce que il y a des choses/ par exemple on ne on ne DOIT pas euh .. Faire des ch : oses euh : ../**
Aude **construire ?/**
James **euh pendant euh/ le DIMANCHE/**
Aude oui ! /
James oui le dimanche/
Aude tondre la p'louse (rires)/
James peut-être euh pendant : dix heures et douze heures/
Aude mmm/
James MAIS pour DImanche c'est interdit/
Aude MMM/
James PERsonne ne connaît/
Aude bah oui/ c'est euh/
James **-moi moi quand quand je suis je suis [*inaudible*] en Angleterre on on tond la pelouse euh le dimanche après-midi/**

James reconnaît qu'il n'est pas en mesure de prendre part aux affaires courantes de la commune. Il a donc la charge de diffuser ses connaissances des pratiques et règles locales et d'anticiper les besoins en la matière chez les Britanniques, particulièrement chez les non-francophones ne pouvant acquérir ces connaissances en l'absence de contact avec les populations locales. C'est donc ainsi que James a commencé à produire un bulletin municipal augmenté pour les résidents britanniques de la commune. Il y propose une brève biographie d'un des conseillers, les informations usuelles d'un bulletin (dates et lieux des évènements communaux), et les agrémente d'informations sur les rites et règles à respecter. Avec la collaboration d'autres habitants de la commune, une page entière est à présent consacrée au patrimoine historique de Corenteuc (voir aussi 5.3.2.3). Sur la page suivante, la première page d'un exemplaire de ce bulletin illustre cet effort d'explicitation des rites (Image 11, p. 168). On peut noter par exemple la description de la traditionnelle cérémonie des vœux, et l'insistance pour inviter les lecteurs à venir participer aux évènements qui rythment la vie municipale.

On peut d'autant plus relativiser la représentativité de tels conseillers, que le taux d'inscription des résidents britanniques sur les listes électorales semble rester relativement bas. Ceci explique ainsi les quelques difficultés ressenties par James en début de mandat :

Image 11 : Version anglaise du bulletin municipal de Corenteuc

LE COURRIER

Issue 12 Winter 2011

BEST WISHES FOR 2011 – MEILLEURS VŒUX POUR 2011

Our councillor for this edition is

I was born in 19 and my childhood was spent at (56). I moved to where I live with my wife and our two children aged years , and , aged years. I was first elected to the council in 2001.

Being a , I have a variety of organisational and entrepreneurial skills which I hope I bring to the common good of the commune through my presence on the council.

HOLIDAYS

The only bank holiday is
January 1st – New Year's Day (Jour de l'An)

The dates of school/college holidays are
Mid term February 26 – March 14
(Spring April 23- May 9)
(Easter Sunday is April 25th)

Sunday March 27th is the date summertime begins when **the clock moves forward one hour.**

COUNCIL MEETING

The latest council meeting was held on November 30th Discussion of various topics took place including progress of the project for communal sewerage treatment in the bourg, arrangements for the various events which are currently in planning (cérémonie des voeux…), traffic calming and other traffic safety issues and the position on A D S L. There was also a presentation from a member of CIDERAL on the benefits of producing a "Carte Communale"

EVENTS IN

La cérémonie des vœux

This year, the "ceremony of wishes" (La cérémonie des vœux) will take place on Sunday 9th January at the salle des fêtes commencing at 11h30.

Everyone in the commune is invited to meet so that they can pass on their "meilleurs vœux" for a "bonne année" to each other. It is also normal to add "bonne santé" as good health is perhaps the most important aspect of ones life during the coming year. A glass of wine and nibbles will be served by the council and a short address will be given by the "maire" outlining briefly the council's work in 2010 and hopes for 2011

Look out for the annual communal bulletin in January giving more detail on the life of the commune and the services available both in the commune and department (mainly within the Pays).

Theatrical group

The local theatrical group, will be performing during early January in our locality.

09 January 15h00 Salle des Fêtes
15 January 21h00 Salle des Fêtes
22 January 21h00 Salle des Fêtes
29 January 19h30 Salle des Fêtes

Two plays are being presented.
"Le Rustre" in one act and "Au camping des flots bleus", a play in three acts by Yvon Tabouret.
Try to get to one of their performances. Even though you may not understand all the jokes, plays on words and subtleties of language, you will be able to enjoy the atmosphere and gist of the play.

Annual dinner organised by and in aid of FNACA

FNACA (Fédération Nationale des Anciens Combattants en Algérie) is the association which supports the members of the community who fought for France in the war in Algeria between 1954 and 1962. In there are still 15 members (including three late members' widows).

On February 26th, the annual meal (couscous) will be held at the salle des fêtes. All are welcome and tickets will be available from any members of FNACA from the beginning of February.

1

James MAIS je dois dire **que il y a des Britanniques au début qui a dit "QUI est euh (faisant la moue) QUI est James ? " / Qui nous : nous : dit qu'est ce qu'on peut faire et qu'est ce qu'on ne doit pas faire ?/**
Aude ouais/
James Et …/
Aude (rire)/
James ça c'était un peu difficile au au début/
Aude faut accepter euh…/
James = **MAIS maintenant ils comprennent bien je crois**/
Aude mmm/
James …/
Aude …/ d'accord/ Donc vous vous faites le premier pas : euh : un peu vers eux quoi/ pour qu'en suite ils puissent euh/ ils puissent plus 'fin mieux communiquer avec les autres euh/ les autres gens de la commune quoi/ ça marche ?/
James oui (hoche la tête)/

Seule résidente britannique à l'année dans sa commune, qu'on appellera ici Plourez, Julia est donc également en charge de la relation entre les résidents secondaires et le conseil. Elle s'occupe en plus des espaces verts de la commune, et prend une part active dans les événements festifs de la commune, mais elle admet ne pas pouvoir avoir de rôle administratif à jouer, en dehors de l'orientation de ses compatriotes.

Le Maire de la commune de Léron admet avoir également pensé à solliciter la candidature d'un résident ou d'une résidente britannique. Il y a cependant renoncé, car, le système de suffrage des communes de moins de 1000 habitants impliquait de ne pas choisir une liste de candidats dans son ensemble, mais de choisir dans la liste les candidats que les électeurs voulaient voir au conseil, et de barrer ceux dont on ne souhaitait pas l'élection. Le Maire, ne souhaitait pas courir le risque que le candidat britannique fût le seul de la liste à ne pas être élu, et n'étant « pas sûr que les gens soient près à voter pour un Anglais ». Il est intéressant de noter donc que la légitimité des Britanniques à occuper des sièges de conseillers municipaux ne va pas de soi. Mais Jacques, un adjoint au maire nuance :

Jacques **oh si : si quelqu'un est bien impliqué dans la vie de la commune j'pense qu'on voterait pour lui/**
Yvon oui oui oui/
Jacques s'il se : si / s'il s'implique = s'il est là/
Aude si on le voit bien-/
Jacques s'il prend les choses en main : / j'suis sûr que oui/
Aude ouais/
Jacques oh oui oui oui/
Yvon mmm/ **après il faut que la personne parle euh/ parle bien français/**
Aude c'est ça ouais/
Jacques oui oui/ ah oui/
Yvon s'exprime bien/ comprenne bien = les choses aussi/
Jacques **= et est au contact des gens/**
Yvon si on a un élu qui comprend rien à no : s à ce qu'on dit en conseil ça va être un peu gênant/
Jacques ouais/

Ainsi la condition d'une adhésion de la population et du conseil municipal à une candidature britannique serait donc une relative maîtrise du français et l'implication active dans la

vie communale, et ce sont en effet deux caractéristiques que partagent James et Julia. Tout porte à croire qu'une réticence se basant uniquement sur l'origine géographique ne serait que minoritaire dans la région.

Mais la mairie de Léron a développé d'autres types de ressources anglophones. Elle a par exemple organisé un pot d'accueil et d'information pendant lequel une traductrice fut chargée, selon le Maire, de « faire passer des messages » et de présenter la commune aux résidents britanniques. Un guide de la commune, réalisé en français par une jeune habitante dans le cadre de sa formation dans le secteur du tourisme, fut intégralement traduit par deux résidentes britanniques (voir aussi 5.3.2). Enfin, le site internet de la commune offrant une multitude d'informations pratiques, administratives et touristiques a également été traduit en anglais.

Il ne s'agit pas ici de suggérer que ces trois exemples représentent une norme en matière de politique municipale sur le territoire. Ceci serait d'autant plus exagéré que, il faut le rappeler, ma démarche d'enquête m'a menée à aller vers des points de rencontre entre populations autochtones et britanniques. C'est bien l'intérêt pour penser l'accueil des migrant·e·s britanniques qui a conduit la mairie de Léron à répondre à ma requête et la mairie de Couëron à m'orienter vers Julia. Alice, qui a démarché les municipalités autour de chez elle afin d'obtenir une salle de permanence pour offrir ses services aux migrant·e·s britanniques, témoigne que l'accueil fut mitigé dans plusieurs communes :

1	**Alice**	(…) vers euh 2006/ j'ai commencé à taper aux portes des mairies/ "bah voilà c'que j'fais"/
2	**Aude**	d'accord/
3	**Alice**	**dans d'autres pays ç : a passe dans le service public/ en France .. Non/**
4	**Aude**	hmmm/
5	**Alice**	**en France le français est LA langue ../**
6	**Aude**	ouais/
7	**Alice**	officielle/ j'dis "bah écoutez moins je vous propose un deal/ je sais que **je suis une entreprise PRIVEE (rire)/ MAIS.. Euh : gracieusement est-ce que vous pouvez me prêter une salle**/
8	**Aude**	ah ouais ? /
9	**Alice**	et j'ai eu/ quat' mairies l'on fait / pendant quatre ans là/ j'ai fait les permanences dans les mairies/
10	**Aude**	ah ouais ! / c'est vachement bien/
11	**Alice**	alors c'était marrant parce que : dans certaines mairies euh on m'a refusé hein/
12	**Aude**	ouais/
13	**Alice**	"Sûrement pas euh"/(rires)/ les mairies d'une certaine orientation[117]/ "Mais ça va PAS euh" (rires)/
(…)		
14	**Alice**	oui/ alors c'est pareil/ j'ai fait/ je suis née ici/ je connais plein de gens/ donc j'me **- j'ai commencé par LA où je connais les maires/**
15	**Aude**	oui oui oui/
16	**Alice**	bref en enfin**/ faut marcher comme ça tout le temps/**

[117] Plus tard dans l'entretien, on comprend qu'Alice sous-entend ici les mairies considérées à gauche, qui d'une part ne verraient pas d'un bon œil la marchandisation d'un service, qui comme le souligne Alice pourrait relever d'un service public, et qui d'autre part aurait tendance à assimiler les populations britanniques aux logiques néolibérales.

17	**Aude**	ouais/
18	**Alice**	évidemment/(plus bas) des fois je suis allée à la commune / eumh : donc/ le premier à accepter c'était [Commune 1]/
19	**Aude**	hunhun/
20	**Alice**	euh / sa fille était ma meilleure amie il y a vingt ans de ça/ (rires)
21	**Aude**	oui ça aide/
22	**Alice**	et puis voilà/ bon c'est pas spécialement quelqu'un avec lequel JE partage des opinions politiques/ MAIS c'est : je suis pas non plus à l'opposé enfin voilà/ j'aime bien son bon sens euh/ sympa/ donc voilà/ **et je pense que moi ou un autre il aurait dit oui aussi quoi/**
23	**Aude**	ouais/
24	**Alice**	donc là j'ai commencé et puis après je suis allée tout de suite/ vu qu'il avait accepté euh/ j'suis allée euh dire ça à d'autres/ à [Commune 2]/ donc aussi accepté/ et à [Commune 3]/ qui a aussi accepté/ tout ça ce sont trois petites communes auTOUR de [Ville 1]/
25	**Aude**	d'accord/
26	**Alice**	sur lesquels il y a pas mal de Britanniques et puis à chaque fois le même discours/ la secrétaire qui me dit *(ton désapprobateur)* **"ah oui mais ils apprennent pas le français" euh lala/**
27	**Aude**	**(rires)**
28	**Alice**	**"c'est pénible euh/ ils viennent pour l'urbanisme euh/ pour leur permis de construire euh/ alors là ils comprennent rien"**/ enfin/
29	**Aude**	hunhun/
30	**Alice**	donc je fais aussi tous les permis de construire *(inaudible)*/

C'est son réseau social local et sa qualité d'autochtone, au sujet duquel elle insistera particulièrement pendant l'entretien, qui a permis à Alice de développer des partenariats avec certaines mairies[118]. Elle indique par ailleurs qu'elle vient combler un besoin en terme de service pour les Britanniques (2). Elle tourne en dérision la prégnance d'une idéologie monolingue, tenue par exemple par les personnels municipaux. On note par exemple dans le tour de parole 26 l'interjection « euh lala » permettant d'insister sur le caractère stéréotypé et répétitif du discours rapporté, et en 27 la mise à distance par l'emploi à répétition de l'interjection « euh » permettant de parodier le ton désapprobateur. Je n'ai pas retrouvé une telle critique de l'idéologie monolingue chez d'autres autochtones rencontrés, mais nous reviendrons plus amplement en fin de chapitre sur les idéologies langagières portant sur la pratique du français (cf. Chapitre IV).

Cependant, si Alice remarque et reproche que le service public en France est officiellement monolingue, on ne peut qu'être frappé de constater qu'une partie de la population anglophone, en Centre-Bretagne tout le moins, bénéficie d'une offre de service dans sa langue plus développée qu'aucune autre population migrante allophone, et ce au-delà même du maillon municipal.

[118] On remarque cependant une contradiction dans son discours, révélant d'une part la stratégie « par proximité » qu'elle a dû développer (168 ; 170), puis déclarant que son identité n'a pas influencé l'accueil favorable du maire de la commune 1 (176).

3.2.1.2. Le guide des « nouveaux arrivants en Côtes-d'Armor » : une documentation institutionnelle ciblée

Au cours de cette enquête, un document a particulièrement aiguisé mon intérêt. Il s'agit d'un livret bilingue anglais-français, édité en juin 2006 par le Conseil Général des Côtes-d'Armor pour « *l'accueil pour les nouveaux arrivants* » (Image 12). Rappelons que le département des Côtes-d'Armor est le plus concerné par l'immigration britannique, et le moins concerné par l'immigration d'autres provenances. Près d'un tiers des Britanniques en Bretagne auraient en effet élu domicile dans ce département (cf. 1.5.1). Ce fascicule fut mis à disposition sur le site internet du conseil Général, dans les mairies du Département, dans les Offices de Tourisme et dans diverses autres structures institutionnelles.

Bien que cela ne soit pas formulé explicitement, les choix éditoriaux et graphiques ciblent directement les Britanniques. On peut par exemple observer en page six (Image 12, à droite) le drapeau britannique et en fond d'image, le ferry traversant la manche. En feuilletant le livret, on comprend d'autant mieux l'enjeu de générer ce type de documentation pour cette population.

D'abord une section spécifique est consacrée aux normes en matière de constructions[119] et de la nécessité de recourir à des services de professionnels certifiés. Par ailleurs, des sections entières orientent les lecteurs vers la création d'entreprises et de gîtes ruraux (

Image 13, sections « Home Improvements / Je fais le maçon » et « Work Matters/ Je trouve un job »). Bien qu'il ait été réalisé en réponse à un besoin, sous la forme de *Frequently Asked Questions*, le livret semble montrer que les Britanniques sont incités à contribuer au développement économique via l'industrie touristique et l'entrepreunariat, et via la consommation de services divers.

Le fascicule témoigne, tout en y contribuant, d'une distinction entre les populations migrantes britanniques, considérées comme des « nouveaux arrivants », et les populations d'autres provenances pour lesquels aucune brochure de ce type, et encore moins dans leur langue maternelle, n'a été produite. Il est en effet remarquablement rare que les institutions françaises produisent des documents en d'autres langues que le français, en dehors des documentations touristiques[120].

Pour la réalisation de cette brochure, le Conseil Général n'a cependant pas agi sans interlocuteur. Elle fut en effet réalisée grâce à une association particulièrement importante sur le territoire, sur laquelle je me pencherai dans le point suivant.

---

[119] Contrairement aux autres populations migrantes, les Britanniques en Bretagne sont majoritairement propriétaires de leurs logements (77 %).

[120] On peut remarquer qu'une petite fraction de l'information disponible sur le site de la sécurité sociale est disponible en anglais. Et au moment où ces lignes sont écrites, le Conseil d'État vient de mettre en ligne pour la première fois des traductions de certaines de ses décisions en Anglais, Arabe, Allemand, Mandarin et Espagnol.

Image 12 : Couverture et sixième page du livret d'accueil pour les nouveaux arrivants, juin 2006

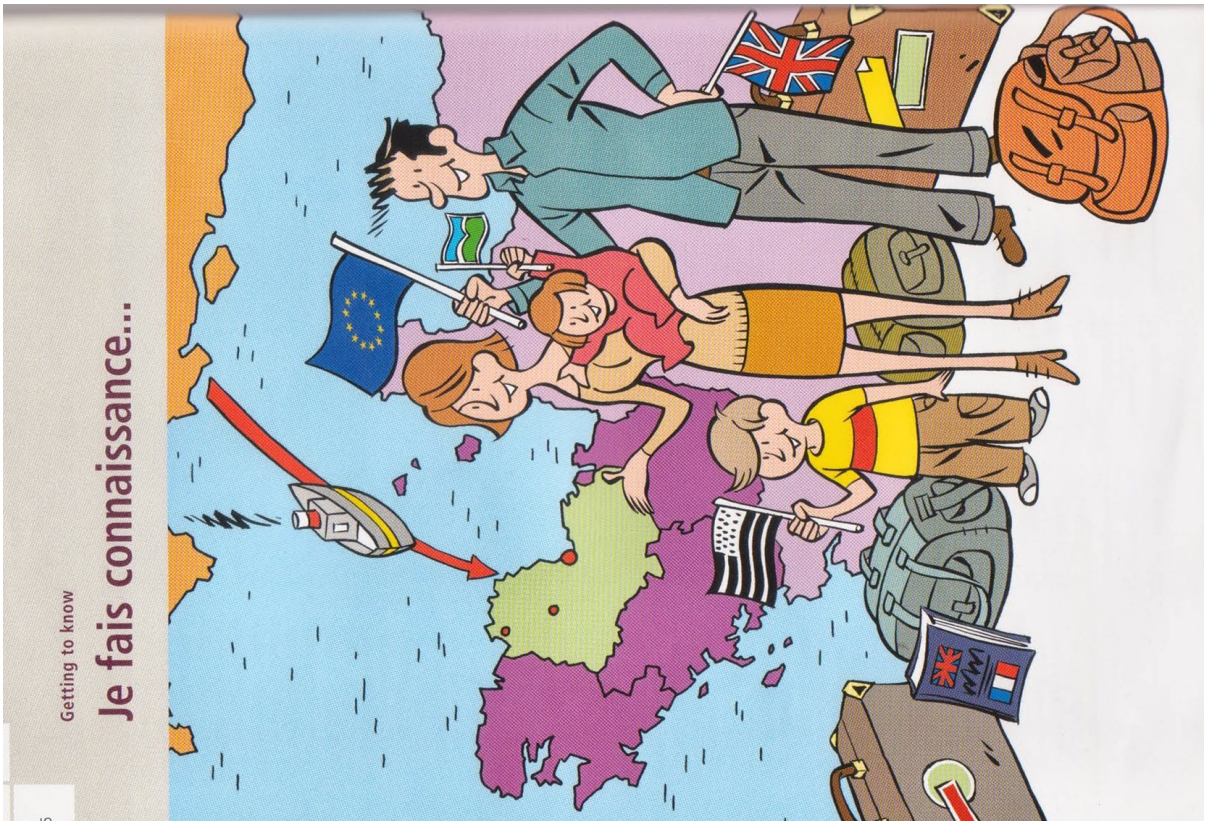


Image 13 : Sommaire du guide du nouvel arrivant an Côtes-d'Armor, juin 2006

Contents

Välkommen Welkom Vítejte Merhba Bem-vindo Wëllkom Velkommen Kalos ilthate Witajcie

Getting to know

Je fais connaissance page 6

1 I'm intending to move to France permanently. What must I do before moving to France ? J'ai l'intention de m'installer en France. Que dois-je préparer ? 7
2 Where do I start looking for information ? Où puis-je chercher de l'information ? 7
3 How is France run ? Comment la France fonctionne-t-elle ? 8

Home improvements

Je fais le maçon page 9

1 I'm thinking of doing some work on my house. What are the regulations ? J'ai l'intention de faire quelques travaux dans ma maison. Quelles sont les règles ? 10
2 My house is not connceted to either a septic tank or mains drainage. What are the rules ? Ma maison n'a ni fosse septique ni tout-à-l'égout. Quelles sont les règles ? 10
3 My house needs a complete re-wire. What are the regulations ? Ma maison a besoin d'être totalement ré-électrifiée. Quelles sont les règles ? 11

Family matters

Moi et ma famille page 12

1 I'm moving here with my children. Is there any help provided ? Je m'installe avec mes enfants. Quelles sont les aides ? 13
2 How does the education system work ? Comment fonctionne le système éducatif ? 14
3 School Holidays / Les vacances scolaires 14
4 What do I need to do regarding getting into the French system ? Que dois-je faire pour intégrer le système de santé français ? 15
5 Do I need a complimentary insurance ? Ai-je besoin d'une assurance complémentaire ? 15
6 Do I have to register with a G.P. ? Dois-je être enregistré auprès d'un médecin généraliste ? 15
7 What services are available for mature citizens ? Quels sont les services pour les personnes âgées ? 15/16
8 I'd like to employ someone to help in the house or garden. What is the easiest way ? J'aimerais employer quelqu'un pour m'aider à la maison ou au jardin. Comment faire ? 16
9 Where do I declare my income tax ? Où dois-je faire ma déclaration d'impôts sur le revenu ? 17
10 Where do I pay tax ? Où dois-je payer ? 17

Work matters

Je trouve un job page 18

1 I'd like to work. How do I start looking for a job ? J'aimerais travailler. Comment dois-je chercher un emploi ? 19
2 Can I be self-employed ? Puis-je travailler occasionnellement ? 19
3 I'd like to start my own business ? How do I go about it ? J'aimerais créer mon entreprise. Que dois-je faire ? 20
4 What if I start work and then register it later ? Puis-je commencer à travailler et régulariser par la suite ? 20
5 I plan to open a Gîte, B&B or Guest House. How do I go about it ? Je voudrais ouvrir un gîte. Que dois-je faire ? 21

Daily life

Ma vie de tous les jours page 22

1 Can the Office de Tourisme help me ? L'Office de Tourisme peut-il m'aider ? 23
2 I would like to go fishing. Where can I get a permit ? J'aimerais pêcher. Où puis-je obtenir un permis ? 24
3 I've brought my car over ? Do I have to change the number plates J'ai amené ma voiture. Dois-je changer les plaques d'immatriculation ? 24/25
4 I need to change my driving licence. Is my driving licence valid ? Dois-je changer mon permis de conduire ? Le mien est-il valide ? 25
5 What are the speed limits ? Quelles sont les limitations de vitesse ? 25
6 What are the rules about driving offences ? Quelles sont les sanctions en cas d'infraction ? 26
7 Public Holidays / Les jours fériés 26
8 Religious Traditions / Les traditions religieuses 26
9 Gourmet traditions in the Côtes d'Armor Gastronomie et saveurs en Côtes d'Armor 27
10 Press / La presse 28
11 I've heard that inheritance laws are very different in France. Who can give me some advice ? J'ai entendu dire que les lois sur l'héritage sont très différentes en France. Qui peut me conseiller ? 28/29
12 I've been told that French Banks don't like overdrafts ? Is this true ? On dit que les banques en France n'aiment pas les découverts. Est-ce vrai ? 29
13 Some more tips / Quelques tuyaux en plus 29
14 Emergency numbers / Les numéros d'urgence 30

3.2.2. Dans les structures associatives

3.2.2.1.L'association franco-britannique, une structure sociale et politique centrale

Plusieurs petites associations britanniques ont émergé sur le territoire générant une offre importante de loisirs (théâtre, arts plastiques, club de lectures et de cricket) ou de service religieux. On en trouve notamment trace dans AngloInfo et le Central Brittany Journal, ou au salon annuel AngloInfo. Cependant une association attire particulièrement l'attention sur le territoire, tant elle est clairement identifiée, aussi bien par les Britanniques que par les autochtones, et tant son impact sur le territoire est important.

Cette association fut fondée en 2003 par une résidente britannique du Centre Bretagne, actuelle présidente de l'association, afin de contribuer à « *l'accueil des nouveaux arrivants et leur intégration dans la population locale* »[121]. La présidente ne correspond pas tout à fait au profil de la plupart des Britanniques qu'elle accueille à l'association : elle est arrivée en France dans les années 1960, et est venue s'installer en Centre-Bretagne avec son conjoint issu d'une famille notable du secteur. En principe, cette association se veut résolument franco-britannique et met l'accent sur l'échange. En pratique, la grande majorité de ses adhérents est britannique, bien que quelques autochtones soient des membres actifs de l'association, y compris du bureau d'administration.

L'association offre toute une gamme de services à ses adhérents, dont une composante importante est un accompagnement en anglais à travers des démarches administratives en France. Cet accompagnement peut être individuel ou collectif, sous la forme de conférences thématiques en anglais avec parfois la présence d'un interlocuteur spécialisé dont les propos seront traduits s'il n'est pas anglophone. Au départ fonctionnant uniquement sur le bénévolat de quelques-uns, l'accroissement de l'association a permis l'embauche d'un salarié français, remplacé ensuite par une salariée britannique, à temps partiel pour l'accueil, l'information administrative, l'organisation d'évènements et l'intendance générale de l'association. L'association met aussi en place un nombre important d'activités de loisirs (visites touristiques, ateliers artistiques, une kermesse annuelle – appelée « fête de l'intégration », repas festifs, spectacles, etc.), ainsi qu'un club de conversation franco-anglais, et héberge des cours de français pour tous niveaux et une bibliothèque anglophone. Une petite cotisation annuelle est demandée aux adhérents, puis pour chaque activité, un tarif est fixé pour rémunérer les intervenants et enseignants et pour les autres frais occasionnés. Cette association constitue donc une plateforme importante de distribution des connaissances et soutient les stratégies sociales et économiques des populations migrantes.

[121] Extrait de la présentation de l'association sur son site internet.

Elle est particulièrement bien identifiée par les institutions locales et a obtenu des financements de la communauté de commune et de fonds européens. Certaines mairies des environs n'hésitent pas, en cas de problème de communication avec des administrés, à les orienter vers cette association, ou à demander à l'association de les aider à expliquer certains points à leurs administrés :

Grég. oui puis vu qu'y a [nom de l'association] aussi c'est vrai que : / dès qu'on : /
Alain ouais ça aide/
Grég. **on a eu des soucis entre voisins français et anglais c'est vrai qu'on avait fait appel à eux pour de la médiation**/
Aude ouais/
Grég. parce que bah les fr- anglais parlent pas très bien français/ les Français parlaient pas anglais/ donc euh/ bon nous on se retrouve un peu milieu/
Yvon pis personne voulait faire l'effort de : /
Aude ouais/
non pour des des limites de terrain pour des histoires de voisinage le truc basique hein/ c'est vrai que du coup euh /
Yvon 'fin les Français n'étaient pas trop fins/
Grég. les deux enfin a priori étaient pas très très fins/ donc du coup c'est vrai qu'on a eu l'occasion de faire appel à eux/
Yvon **mais aussi des fois quand on a quelqu'un un anglais par exemple euh/ toi (à Grégoire) quand tu es là ça va mais si/ moi euh j'hésite pas par exemple à appeler [nom de l'association]/**
Aude ouais/
Yvon je vois [nom 1] anglais/ où là je comprends rien de ce qu'il m'raconte /où il parle pas un mot de français euh/ ou plutôt que on arrive à comprendre quelques mots mais bon euh/ pff/ plutôt /alors après j'dis je vais appeler [nom de l'association] pour qu'ils fassent interprète/ alors je lui passe le téléphone/ je reprends/
Aude ah ouais/
Grég. c'est pas simple parce que quand il faut qu'ils fassent euh les appels France Télécom EDF/
Aude ouais/
Grég. ou même euh changer leur permis en permis euh Français euh/
Aude tout ce qui est démarche administrative/
Grég. là bon ffff ils sont= *** /puis c'est normal hein/
Yvon bon c'est géré /pis y a quelqu'un là-bas pour les aidés/
Aude ouais ouais/
Yvon mais maintenant pour euh : pour bénéficier des aides [nom de l'association] faut une cotisation donc à l'association/
Aude ouais faut être adhérent /c'est ça/
Yvon et certains veulent pas adhérer quoi/ c'était le cas de de l'anglais euh machin de qui a acheté le terrain [précision sur le terrain] là/ donc j'avais appelé [nom de l'association]/ y m'dise ouais mais il a pas cotisé euh ninninnin/ **bon j'ai dit dépatouillez moi 5 minutes et puis : pff**/
Aude ouais/
Yvon **je vous payerai un pot pour cette fois et puis/**
Aude (rires) nan mais la cotisation est pas est pas /
Yvon non non/
Aude super chère non plus hein/
Yvon non non mais bon y a certains qui veulent pas / alors/ bon les Anglais y tout aussi hein/ faut : /
Aude mmm/
Yvon ils sont pas tous en odeur de sainteté non plus de ce côté-là et/
Aude mmm/
Yvon c'est un petit peu dommage hein/ surtout quand ils parlent pas du tout l'anglais quoi/ euh qu'ils adhèrent pas/ à cette association/
Aude mmm/

L'association a donc pris une place importante dans le paysage politique local, comme peut en témoigner le livret délivré par le Conseil Général. De manière tout à fait frappante, en concertation avec la communauté de communes, le syndicat d'initiative local, soit l'Office du Tourisme, s'est vu déplacé d'une commune voisine aux locaux de l'association. C'est depuis la salariée de l'association qui s'occupe également de l'accueil au syndicat d'initiative. Cette initiative de mutualisation, et le fait que la personne en charge soit dorénavant Britannique font l'objet de quelques controverses locales, notamment un autochtone rencontré se plaignait de la qualité des renseignements en français obtenu. En tout cas, elle démontre une stratégie développée par les élus de la communauté de communes pour axer le développement territorial autour des populations britanniques, et leur assimilation aux populations touristiques (cf. 5.1.2). L'association semble alors aux croisements de structures institutionnelles publiques, privées et associatives.

La présidente de l'association semble elle-même relativement influente dans le secteur, menant conjointement un important projet de restauration du patrimoine, via une autre association, qui partage néanmoins une partie de son réseau avec l'association franco-britannique. Par exemple un jour où je visitais les locaux de l'association franco-britannique et donc de l'office du tourisme local, je fus incitée, comme tous les visiteurs, à signer une pétition visant à soutenir un aspect du projet de restauration. Par ailleurs, certains événements sont organisés par la première association, pour soutenir les projets de la seconde. Cette influence est parfois discutée par certains dans le secteur concerné. Un autochtone rencontré par exemple s'inquiète de la formation de ce qu'il nomme une « coterie ». Mais elle semble généralement acceptée par les élus locaux et la communauté. Ces associations semblent en tout cas avoir permis à « la présidente », comme elle est le plus souvent désignée au sein de l'association, d'asseoir un statut social important[122], et de partager les ressources socioculturelles symboliques avec ses compatriotes en Centre-Bretagne afin de favoriser leur légitimité sur le territoire.

3.2.2.2. *Spotlight on Brittany* : l'émission radiophonique bilingue

Radio Bro Gwened et Radio Kreiz Breizh sont deux radios associatives diffusant des programmes en français et en breton dans le Morbihan. Depuis 2007, elles diffusent un programme dont l'objectif est de permettre aux Britanniques d'en apprendre plus sur les habitants des environs et de pratiquer le français, et aux autochtones de pratiquer l'anglais. Ce programme est réalisé par des membres de l'association franco-britannique décrite plus haut,

[122] Ici il me faut souligner que je ne suis pas parvenue à rencontrer cette personne, par ma faute, en grande partie. Malgré quelques quiproquos qui ont semble-t-il compliqué la communication avec les membres moteurs de l'association, les portes de l'association m'ont été grandes ouvertes et j'ai pu librement assister à quelques activités, dont les après-midi de conversation francoanglophones, un cours de Français et une conférence sur « l'intégration administrative ».

suite à l'initiative d'un petit groupe de personnes s'étant réunies via le forum AngloInfo en 2007. Il est intéressant de noter qu'à l'origine le projet fut de monter une *station* de radio, sur le modèle d'une station animée par des migrant·e·s britanniques en Espagne. Au cours de la discussion certain·e·s discutant·e·s se révèlent hostiles à ce projet, de peur qu'il ne contribue à renforcer, une « ghettoïsation » (DF18 : 56), une cohésion communautaire entre Britanniques[123]. Les meneurs du projet souligneront cependant leurs objectifs : favoriser « l'intégration » des Britanniques, en diffusant des informations sur les lieux de migration, en respectant « all things French/Breton » (DF18 : 20) et en favorisant l'apprentissage du français.

Ces objectifs rejoignant ceux de l'association franco-britannique précédemment décrite, les meneurs du projet y ont finalement trouvé leur place, ce qui leur permit de collaborer avec les radios associatives déjà en place sur le territoire. C'est pourquoi on retrouve alors un langage commun entre celui de l'association franco-britannique et l'émission de radio, qui est devenue une émission mensuelle, par exemple avec la phrase qui a longtemps été introductive de l'émission : « vous écoutez *Spotlight on Brittany*, l'émission destinée à aider les nouveaux arrivants ». Encore une fois, il n'est donc pas question de parler plus précisément de l'origine géographique de ces « nouveaux arrivants ».

Tous les mois, une nouvelle émission de trente minutes est produite et diffusée le mercredi et le week-end sur les deux radios associatives. Ces émissions assemblent, autour d'une thématique, des interviews de migrant·e·s britanniques et d'autochtones en anglais par défaut, et le cas échéant en français doublé ou traduit à la suite en anglais. Au début de chaque émission, un résumé en français et un résumé en anglais présentent le contenu des interviews. Les animateurs vont généralement à la rencontre d'acteurs locaux, commerçants, élus, bénévoles et promeuvent les initiatives culturelles menées sur le territoire. On peut noter qu'un nombre assez important d'autochtones sont interviewés en anglais.

Un certain nombre d'émissions se termine avec une petite leçon de français et d'anglais sur les phrases utiles pour des petites interactions du quotidien. Sur le site internet de l'émission, ces parties de l'émission sont proposées en téléchargement libre, et sont présentées comme des ressources pour l'apprentissage du Français, dans la version anglophone du site, et comme des ressources pour l'apprentissage de l'anglais, dans la partie francophone. Par son ambition affichée d'initier les auditeurs britanniques au français, elle relaye le principe idéologique de la nécessité de l'apprentissage du français pour « l'intégration », et négocie ainsi sa légitimité d'une émission anglophone.

[123] Il est intéressant de noter ici que ces mêmes forumeurs ne questionnent pas l'utilisation du forum AngloInfo, qui n'est pas perçu comme un obstacle à « l'intégration » des Britanniques dans les lieux de migration, probablement parce qu'il n'est pas autant visible aux autochtones.

Cette émission illustre la légitimation des pratiques anglophones en Centre-Bretagne lorsqu'elles servent la mise en valeur du territoire. Il s'agit en effet de se concentrer sur le patrimoine et la vie socioculturelle locale, plutôt que sur les trajectoires et préoccupations spécifiques des migrant·e·s britanniques. Je reviendrais, au cours du dernier chapitre sur les éléments choisis pour cette mise en valeur du territoire, et le profit partagé par les migrant·e·s et les autochtones de cette initiative (cf 5.1.2 et 5.1.2.2.).

Mais on peut déjà remarquer que ce sont dans ces conditions qu'une telle présence de la langue anglaise sur les ondes locales est négociée et acceptable. Par ailleurs, par son autre ambition de favoriser l'apprentissage de l'anglais, l'émission signale le désir de certains autochtones de tirer parti des connaissances anglophones des Britanniques, et la mise en équivalence de celles-ci avec le français. Aussi, après avoir annoncé que le projet continuerait dans le cadre des radios associatives existantes, l'une des personnes à l'origine du projet explique sur le forum :

> « It appears to be important that the project be seen as "French" rather than "English" which is more appealing for objectives to be obtained, which, under the cirumstances is right and proper. Everyone is confident that there will be an English speaking content on existing community radio in our region and in order to ensure that it is done correctly and with a view to expansion in the future , it is necessary to take things step by step. » (DF18 : 60)
>
> [*Il semble important que le projet soit perçu comme étant « français » plutôt que « anglais » ce qui est plus intéressant pour atteindre nos objectifs, ce qui au vu des circonstances semble juste et approprié. Nous sommes tous certains qu'il y aura du contenu de langue anglaise sur des radios associatives existantes dans notre région et afin d'être sûrs que cela soit fait correctement et dans l'idée de se développer, il nous faut avancer pas à pas.*]

3.3. ATTITUDES ANGLO(PHONO)PHILES D'AUTOCHTONES : LE PRIVILEGE D'UN CAPITAL ANGLOPHONE ?

Il est à présent de l'ordre de l'évidence de souligner que la langue anglaise est associée à l'idée d'une modernité et de la participation à un monde globalisé (Piller 2011). Malgré une « défiance » française vis-à-vis d'une langue considérée concurrente à la langue française (Lelièvre 2008, p. 54), la maîtrise de l'anglais est un critère de sélection, et notamment de recrutement, dans les catégories socioprofessionnelles intermédiaires et supérieures. Aussi, la généralisation croissante de l'enseignement de l'anglais dans le secondaire à partir des années 1960 implique que la plupart des autochtones ont bénéficié de cet enseignement. Aussi, il est certain qu'un nombre important d'autochtones mobilisent ces connaissances dans leurs interactions avec les migrant·e·s britanniques, y compris dans leur activité professionnelle ou associative.

On peut ajouter que le désir de pratiquer et de développer des connaissances en anglais chez les autochtones peut également amener certains à établir des relations avec les migrant·e·s

britanniques. On constate alors une multitude d'initiatives individuelles et informelles permettant aux Britanniques non francophones, ou en apprentissage du français d'accéder à certaines ressources.

3.3.1. Les autochtones anglophones : plaisir de la pratique et valorisation des connaissances

Encore une fois, de par le parti pris d'entrer sur le terrain par les points de rencontre, les informateurs autochtones rencontrés ont eu tendance à exprimer une attitude positive vis-à-vis de la langue anglaise.

Fabrice est un travailleur social chargé de l'accompagnement des personnes en situation de handicap ou vieillissantes. L'empathie de Fabrice vis-à-vis des migrant·e·s est d'autant plus importante qu'il fait un parallèle avec une expérience migratoire antérieure en Écosse :

Aude	non/ c'est vraiment par hasard que vous avez découvert l'existence = de : /
Fabrice	= oui oui oui/ parce que j'débarquais moi d'Écosse et euh/ **j'avais bénéficié je trouve d'un très bon accueil avec la population écossaise / et euh/ j'ai le sentiment de de rendre la pareille quoi**/
Aude	la pareille ouais/
Fabrice	puis quand les uns et les autres on vit à l'étranger/ **on sait ce que ça représente d'être étranger**/
Aude	ouais/
Fabrice	si on est un peu intelligent /**on essaye de faciliter les choses aux autres**/

Son expérience écossaise lui a donc permis de maîtriser efficacement la langue anglaise, maîtrise qu'il s'emploie à mobiliser dans son travail. Il ajoute :

1	**Fabrice**	et puis **c'est bon pour nous aussi**/ y a l'**plaisir** aussi/ bon euh/ j'dois r(e)connaître que euh : /
2	**Aude**	ouais/
3	**Fabrice**	**quand j'ai l'occasion comme ça d'faire un p'tit entretien en anglais bah j'suis content** quoi/
4	**Aude**	mmm/ ouais ouais ouais/
5	**Fabrice**	c'est euh/
6	**Aude**	mais vous souhaiteriez ne pas forcément avoir à le : à le faire ? / 'fin pour eux/ -fin/ je sais pas/
7	**Fabrice**	**ah moi ça m'gène pas du tout hein**/
8	**Aude**	ouais/ non d'accord/
9	**Fabrice**	non non ça m'gène pas du tout/ c'est **non- c'est un plaisir**/
10	**Aude**	ouais ouais/
11	**Fabrice**	à chaque fois/ **ça change**/ dans notre/ dans nos pratiques administratives bon c'est/ c'est la **p'tite cerise sur le gâteau dans la journée** quoi/
12	**Aude**	ouais/
13	**Fabrice**	bon/ puis on sait bon/ **on a rendu service /on voit le sourire sur le-/ ou les gens rassurés/**
14	**Aude**	ouais c'est ça aussi/
15	**Fabrice**	ou **un sourire/ bon ben ça compte**/
16	**Aude**	mmm/ d'accord/

S'ajoute donc à la satisfaction pure et simple de pratiquer la langue qu'il maîtrise (3), celle d'un éloignement des routines professionnelles (11) et du service social rendu (13, 15). Ma question relativement maladroitement posée (6) trouve néanmoins une réponse intéressante à

rebours de mes présupposés : la non-maîtrise du français par les Britanniques ne pose aucun problème éthique ou moral à Fabrice[124], et a l'avantage de lui donner l'occasion de parler, avec « plaisir », dans cette langue. Il souligne d'ailleurs précédemment dans l'entretien le « paradoxe » d'une exigence de la maîtrise de l'anglais dans tous les concours administratifs du service public, et le non-emploi de cette langue avec les usagers. Ce paradoxe se trouvera expliqué par le maintien d'une forte idéologie monolingue sur les lieux de migration (cf. Chapitre IV). Par ailleurs, il souligne comment son capital linguistique l'amène à une diversification des tâches :

> **Fabrice** et ce qui fait que (rires) /on se r(e)trouve de/ souvent en fait /c'est des personnes comme nous/ on se retrouve à devoir aller bien au-delà de : de nos compétences /et puis bon bah du poste pour lequel on est recruté/

Mais comme on a pu le voir précédemment, et comme le montre par exemple sa démarche de venir me rencontrer afin de trouver des solutions pour diffuser ses informations auprès des Britanniques, et comme il le montre dans l'entretien, Fabrice prend plaisir à s'investir au-delà des balises définies par sa fiche de poste, et se sent valorisé par cette mission supplémentaire.

Pour Fabrice, les autochtones anglophones ont par ailleurs un rôle à jouer, pour « valoriser » « l'implantation » des étrangers. Ici il parle de sa difficulté à répertorier les médecins anglophones :

1	**Fabrice**	= ou l'contraire/**des gens qui le parlait et qui ont pas pensé à le valoriser/**
2	**Aude**	= ou alors des gens qu'ont : / qu'ont des compétences et qui qui ne croient/ qui finalement pensent pas en avoir aussi/ peut-être/ je sais pas/
3	**Fabrice**	OUI/ mais les deux/ y a les deux excès/ euh : / **des gens qui omettaient de l'signaler alors qu'c'est très utile/ quand j'vois l'nombre de Britanniques qui qui sont d'passage ici/ euh : ça serait utile/**
3	**Aude**	mmm/
5	**Fabrice**	et puis/ ça **valoriserait même l'implantation de de gens**/ euh/
6	**Aude**	ouais/ mais alors il faut que euh/
7	**Fabrice**	**d'étrangers**/

Par la suite, Fabrice souligne son envie d'œuvrer particulièrement à la gestion des dossiers concernant les populations britanniques :

8	**Fabrice**	**euh si y avait des groupes de travail et même euh le soir après l'boulot/ je : je serais partant**/
9	**Aude**	mmm/
10	**Fabrice**	**parce que même pour nous/ bon c'est une opportunité bon pour maintenir notre niveau/**
11	**Aude**	ouais/
12	**Fabrice**	rencontrer des gens qu'ont : l'même intérêt/ bon qui aiment bien aider aussi/
13	**Aude**	mmm/
14	**Fabrice**	euh : / = et **puis changer l'image/**

Dans ces deux extraits, il apparaît que l'enjeu d'une amélioration de l'accueil des migrant·e·s britanniques dans leur langue est non seulement de leur venir en aide et d'entretenir son niveau d'anglais, mais également de mettre en valeur le territoire (5 ; 14). Il est intéressant de

[124] On verra que cette posture reste exceptionnelle parmi les autochtones (cf. 4.1).

noter ici comment les logiques de mise en concurrence des territoires et de compétitivité, par la construction d'une « image » (14), relevées dans le premier chapitre (voir 1.4.4), peuvent être intériorisées par certains informateurs, ici, par un agent territorial. Pour l'instant, je me contenterai de souligner l'idéologie langagière sous-jacente, associant langue anglaise et prestige.

Grégoire, secrétaire de mairie sur la commune de Léron, se satisfait également des opportunités de pratiquer l'anglais dans son travail :

Aude et vous vous parlez anglais ? /
Greg. **un petit peu** oui/
Aude ouais/
Jacques **oh oui oui il parle bien**/
Yvon quand les Anglais viennent oui/
Greg. certains euh cherchent vraiment à parler français/ et ils essaient vraiment de parler français/
Aude ouais ouais/
Greg. quand je suis avec eux**/ c'est même des fois marrant parce que EUX me parlent en français moi j'essaye de leur parler anglais**/
Aude ouais/
Greg. **parce que du coup moi aussi j'aime bien parler anglais/ ça permet de : entretenir la langue/**
Aude pratiquer ouais/

Grégoire semble minimiser ses connaissances anglophones aux yeux de Jacques, Adjoint au Maire non anglophone. Mais encore une fois il s'agit pour lui d'allier le plaisir de la pratique avec le désir « d'entretenir » le niveau de connaissance.

Ici Grégoire relate une situation que d'autres migrant·e·s britanniques m'ont dit avoir rencontrée : une discussion bilingue « inversée », au cours de laquelle chacun souhaite mobiliser la langue de l'autre. Gillian relate un autre exemple, où la commerçante souhaite, elle, pratiquer pour pouvoir accueillir ses autres client·e·s « anglais·es » :

Gillian = (xxx) la boulangère/ et : une dame je parle en français à elle/ et elle parle en = en anglais/ (rires)
Robert =en anglais/ (rires)
Aude ah ouais?
Gillian oui oui/ parce que/
Aude où ça/ pardon j'ai pas j'ai pas euh/ quand ça ? /
Gillian ..
Aude euh quand ? /
Gillian euh :
Yvonne où ça ? / à Intermarché ?
Gillian non c'est c'était le boulangère à Réhon/
Aude ok/
Yvonne ah oui/
Gillian euh : oh il y a quelques ans/ mais/ elle elle m'a dit elle a besoin de parler anglais = parce qu'elle a :
Robert = voilà y a beaucoup d'Anglais/
Gillian parce qu'elle a des clients anglais/
Aude ah ouais/
Robert bien bien SUR/
Gillian qui ne parlent pas-/
Yvonne du tout/
Gillian français/ pas du tout/
Aude hunhun/
Gillian et euh/ c'est toujours comme ça (rires)/

Aude ok

Dans ces cas de discussions bilingues inversées, de négociation de la langue d'interaction, chacun souhaite donc signifier une posture positive à l'encontre de la langue natale de son interlocuteur. Gillian racontera ensuite que lors de sa visite hebdomadaire à ses voisins, âgés, elle a parfois l'occasion de leur enseigner quelques mots d'anglais, à leur demande.

Grégoire, contacté par un mail envoyé à une centaine de communes sur le territoire, a immédiatement montré son enthousiasme pour une participation à l'enquête et a permis ma rencontre avec le conseil municipal de Léron. On peut clairement noter dans l'entretien qu'il porte un regard globalement positif, à l'instar du maire de sa commune, sur l'installation des populations britanniques, qui a permis de minimiser l'impact démographique de l'exode rural.

Cette anglophilie peut trouver une explication complémentaire avec le cas d'Alice. Cette dernière illustre explicitement, comment la diffusion de la culture anglo-saxonne favorise une propension de certains autochtones à s'intéresser à la langue anglaise :

Aude parce que vous avez- vous avez euh appris euh l'anglais où/ enfin dans quel euh/
Alice d'abord à l'école/
Aude ouais/
Alice (rires) et bah ouais/ (rires)
Aude ouais/
Alice **d'abord à l'école/ et puis euh** : /
Aude oui bah moi aussi hein (rires)
Alice bah ouais ! / non mais c'est vrai je tiens à le dire parce que euh/ e-
Aude ça peut marcher parfois/ (rires)
Alice bah ouais ça marche parfois ! / 'fin moi ça me plaisait quoi/
Aude mmm/
Alice **puis j'écoutais plein de musique sans arrêt**/ enfin je puis ouais je suis curieuse quoi/.. Et puis y a : c'est vraiment le/ **y avait un petit côté exotique pour moi/ .. Je suis je suis une fille de : ferme hein/ je suis - han/**
Aude mm
Alice « **waouw/ un autre pays une autre langue »/ j'étais éMERveillée quoi/**

Si beaucoup d'autres autochtones, comme Alice et, je dois ajouter, comme moi-même, furent attirés par un apprentissage particulièrement assidu de l'anglais, c'est donc probablement grâce au développement de l'hégémonie culturelle anglo-saxonne depuis les années 50, notamment via l'industrie musicale pour Alice. En soulignant comment, « fille de ferme », cette langue et cette culture l'attiraient, elle esquisse une hiérarchisation entre son environnement socioculturel d'origine, et celui d'une sphère anglo-saxonne imaginée, voir magnifiée, et « exotique ».

3.3.2. Les deux facettes d'une hégémonie linguistique

Bien qu'elles puisent s'entremêler souvent, et bien qu'elles mènent au résultat similaire d'une légitimation des pratiques anglophones par les autochtones dans les interactions avec les

migrant·e·s britanniques, il me semble cependant important de distinguer ici deux types d'idéologies langagières portant sur l'anglais en France, et régissant les pratiques anglophones des autochtones dans ce contexte.

La première, évoquée plus haut, est l'association de l'anglais à la valeur économique et comme compétence sélective sur le marché du travail pour les plus jeunes générations, sans qu'il corresponde nécessairement à un usage effectif (Truchot 2002, p. 15 ; Lelièvre et Forlot 2014, p. 165). Considéré comme la langue qui « ouvre les portes du monde », l'anglais est perçu par beaucoup d'autochtones comme une compétence à acquérir et à capitaliser. Pour certains parents d'élèves autochtones scolarisés avec des enfants britanniques, cette présence anglophone est considérée un « atout » pour leurs enfants, notamment dans les classes de langue en école primaire.

On rejoint ici ce principe idéologique, avec une nuance surprenante proposée par ce forumeur autochtone et bretonnant[125] :

30 farnan posted on : 29/09/2006 at 12:18

I was born in the [nom de commune] area and have been living in Norway for the past 20 years. My wife is English from London. […] There is no culture French-English language conflict in Brittany (not in the Breton speaking area). The Breton-French language conflict is still very much present and **many people resent the forced invasion of French, not of English**. On the contrary, **the arrival of the English language is welcome** by many. This is the language that **open the doors of the world**. It makes many thinks how they have been fooled when they have been forced to replace Breton by French which is hardly more useful.

[*Je suis né dans les environs de* [*nom de commune*] *et j'ai vécu en* [*pays européen, hors Grande-Bretagne*] *ces 20 dernières années. Ma femme est anglaise de Londres.* […] *Il n'y a pas de conflit culturel entre le français et l'anglais en Bretagne (pas dans la partie bretonnante). Le conflit breton-français est toujours présent et beaucoup reprochent l'invasion forcée du français, pas de l'anglais. Au contraire, l'arrivée de l'anglais est positivement vécue par beaucoup. Elle est la langue qui ouvre les portes du monde. Cela amène beaucoup à penser qu'ils se sont fait avoir en étant forcés de remplacer le breton par le français qui est à peine plus utile.*]

Le point de vue développé ici est tout à fait particulier, et pourra trouver de nombreux désaccords chez les autochtones[126]. Cependant, il reflète d'une part l'essentialisation répandue des catégories linguistiques, permettant leur hiérarchisation (utiles/non utiles) et personnifiée en des entités agissantes, pouvant entrer en conflit les unes contre les autres. D'autre part, sans qu'il n'y ait d'indices qui puissent y relier directement son discours, l'intervenant rejoint un discours, très minoritaire en Bretagne et ancien (Chartier 2013, p. 169), porté par certains mouvements indépendantistes bretons d'extrême droite, faisant des Britanniques les candidats idéaux au soutien contre la « francisation »[127]. Enfin, il démontre comment différents arguments

[125] L'information transparaît dans un passage que j'ai dû supprimer pour anonymiser l'intervention.

[126] cf. Chapitre IV

[127] Par exemple, dans ce communiqué du mouvement d'extrême droite Adsav, suite à une agression perpétrée à l'encontre d'une famille britannique, le mouvement enjoint au bon accueil des « cousins » britanniques. On retrouvera ce terme dans le Chapitre V (cf. 5.1.2) http://www.adsav.org/communique-78-Agressions-anti-britanniques-symptome-de-la-francisation-des-esprits.php

apparemment paradoxaux et contradictoires peuvent être mobilisés pour la légitimation de pratiques langagières.

Mais Alice illustre à mon sens un autre axe de valorisation de la langue anglaise, plus culturel que stratégique celui-là. En effet, c'est bien l'attrait pour les cultures des îles britanniques qui peut attirer certains autochtones à mobiliser et développer leurs connaissances anglophones. Aussi, on s'éloigne d'une vision acculturelle et instrumentale de l'anglais, pour en faire un outil de découverte de ses locuteurs natifs. Et c'est plus particulièrement en tant que langue véhiculaire des territoires représentés « celtes » que l'anglais attirera certains.

Par ailleurs, j'ai été surprise de trouver des marques d'assimilation de la langue anglaise à une langue minoritaire. Il semble en effet que cette stratégie de minoration, pouvant paraître largement ironique au vu du statut de l'anglais dans le monde, puisse permettre un rapprochement des locuteurs des langues minoritaires de Bretagne. Par exemple, à l'occasion de la sélection au Celtic Media Festival 2012 d'un documentaire radiophonique d'une heure, composé à partir de plusieurs émissions de *Spotlight on Brittany* (cf. 3.2.2.2), la présidente de l'association franco-britannique est interviewée sur la genèse de l'émission, dans l'émission de mai 2012[128] :

> the easiest thing seemed to me to inform myself by visiting this different associative radio stations // they were absolutely wonderful//they picked up the idea very quickly /and I was very amused because they said /all the ones I visited were Breton /basically their vocation was to speak quite a lot of Breton during the day/they said **« Hey you too you're a minority language / why don't you join us ? » //** so that uh was very encouraging//
>
> [*ce qui m'a semblé le plus simple a été de m'informer en rendant visite à ces différentes radios associatives // ils ont été vraiment merveilleux // ils ont adhéré à l'idée très rapidement // Et ça m'a amusé parce qu'ils ont dit / toutes celles que j'ai visitées étaient bretonnes / leur vocation est principalement de parler pas mal de breton au long de la journée/ ils ont dit « Hé vous aussi vous êtes une langue minoritaire / pourquoi ne pas venir nous rejoindre ? »// alors c'était très encourageant//*]

Par ailleurs on peut souligner ici que la candidature à ce festival des médias celtes est en soit intéressante : si les radios sur lesquelles sont diffusées les émissions de *Spotlight on Brittany* sont des médias militant pour le maintien du breton et ancrant explicitement la Bretagne parmi les « nations celtes », critères retenus par le festival, leur reconnaissance en tant que radio « celte », leur présence à ce festival, ne peut passer que par l'adoption de la langue anglaise. La langue anglaise devient alors un moyen de pénétrer le marché panceltique, étant donné qu'un programme radiophonique en langue bretonne n'aurait en effet pas pu être évalué par un jury non bretonnant[129]. Aussi, un président du jury interviewé par les reporters de *Spotlight on Brittany* commente le programme et sa participation au festival :

> (…) like Spotlight on Brittany/ I didn't expect to get something like that/ and it really was quite-/ it did **stand out from the pack**/ because it was so unique/ uhm//and there was-/ **it**

[128] http://www.spotlightonbrittany.fr/archive/2012/1205/sob12_05_arts&Music_MarilynCMF.mp3

[129] Depuis 2007, seul un documentaire radiophonique non anglophone a été récompensé. Le documentaire est en irlandais, et la seule autre langue que l'anglais pour la communication sur ce festival semble être l'irlandais.

really did give a good flavor of of Brittany/ and and uh life of people living in Brittany// and uh **we would encourage more Breton programs and program makers uh /to enter into the competition** and just to engage with other celtic broadcasters uh media (xxx**)/ I think this is a great opportunity to network//**

[*Traduction : (…) comme Spotlight on Brittany / Je ne m'attendais pas à entendre quelque chose comme ça/ et c'était assez- / ça se différenciait vraiment des autres / parce que c'était tellement unique / uhm// il y avait-/ ça donnait vraiment une bonne idée de la Bretagne/ et de la vie des habitants de Bretagne// et uh on voudrait encourager plus de programmes et de réalisateurs bretons à se présenter en compétition et de simplement rencontrer d'autres radiodiffuseurs celtes (xxx)/ je pense que c'est une grande occasion pour faire du réseau/*]

Ici apparaît la possibilité d'une « fierté » et d'un « profit » (Duchêne et Heller (eds.) 2012) partagés entre autochtones et migrant·e·s britanniques par la valorisation du territoire, et sa distinction sur les marchés symboliques, dans les aires anglophones (cf. 5.3.)

Ces deux axes idéologiques ont donc en commun d'offrir aux locuteurs de la langue anglaise la possibilité d'un profit sur les marchés symboliques. Ces axes se manifestent également dans le fleurissement des clubs de conversations français-anglais hebdomadaires dans des dizaines de communes, car bien que la plupart des personnes y assistant soient britanniques (cf. 4.3.2.2), quelques autochtones viennent y pratiquer l'anglais.

Ces idéologies langagières induisent alors un privilège que les migrant·e·s britanniques n'ont donc pas activement cherché, mais qu'ils ont su néanmoins activer en identifiant les interlocuteurs anglophones. Si beaucoup peuvent en bénéficier au quotidien, il possède également un double tranchant. Comme on pourra le voir, beaucoup d'autochtones, dans une perspective précisément anti-hégémonique, ne voient pas d'un bon œil l'émergence des pratiques anglophones sur le territoire. Et, s'il est possible en pratique de vivre — ou de « survivre » comme le formule une informatrice enseignante de FLE — sur les lieux de migration en utilisant peu les pratiques langagières des autochtones, l'apprentissage du français s'avère être un outil presque incontournable à la socialisation avec les autochtones.

3.3.3. Un privilège demeurant relatif : limites des connaissances anglophones des autochtones

En effet, si de nombreux·ses autochtones ont des connaissances anglophones, beaucoup considèrent cet apprentissage trop pauvre et lointain pour être réactivé et utilisé dans leur relation aux migrant·e·s britanniques.

Par exemple, Marie-Odile, présidente d'un club du troisième âge :

1	**Aude**	Mais vous parlez anglais?
2	**M.-O.**	**non pas du tout**/ non mais bon on arrive euh /'fin **j'ai appris l'anglais hein euh/**
3	**Aude**	ouais
4	**M.-O.**	bon alors **y a des choses que j'arrive à comprendre/** mais c'est vrai **qu'avec les avec leur euh des fois l'accent et tout c'est difficile** quoi de#..
5	**Aude**	huh

6	M.-O.	**bon y a des mots que j'arrive compr-/** mais y en a quand même de **ceux que je côtoie euh/ la plupart ils parlent quand même** relativement/ à part Marjorie et Bernard/ bon c'est assez difficile/ encore Bernard ça ça va mieux maintenant/

Après une première évaluation négative de ses connaissances en anglais, Marie-Odile montre qu'elle mobilise néanmoins des connaissances résiduelles qu'elle a apprises pour comprendre un minimum de chose. Cependant, elle ne semble pas mobiliser ces connaissances pour activer une socialisation avec les anglophones. En effet, ceux qu'elle « côtoie » « parlent », sous-entendu le français. Aussi, elle décrit le cas d'un couple britannique, Marjorie et Bernard, participant aux activités de son association, mais ne pouvant véritablement y créer des liens.

	M.-O.	ah c'est ça nous au club c'est pareil**/ y en a qui parlent pas** .. **français**/ donc euh c'est difficile hein/
(…)		
	Aude	ah d'accord / alors ils font/ comment ils font du coup ?/
	M.-O.	.. bah euh/ ffff/
	Nadine	**des gestes**
	M.-O.	oui / **enfin on arrive un petit peu mais**/ entre autres je pense/ je pense à Marjorie/
	Patrick	ouais
	M.-O.	Marjorie qui est là quand même depuis pas mal de temps/ et euh ben j'la vois euh au 'club euh **j'me dis elle s'ennuie quoi**/ parce que : / elle est/ nous ici au club on est / **on fait une table de femmes une table d'hommes/**
	Aude	ah oui ?
	M.-O.	donc elle se trouve avec euf/ avec la plupart des femmes françaises/ donc **les anciennes ici bah elles comprennent pas l'anglais non plus**/
	Aude	oui
	M.-O.	donc euh c'est compliqué quoi/ pour elle j'me dis elle doit s'ennuyer pa(r)ce que…

Nadine, Nicolas, Patrick, Joëlle et James connaissent également ce couple, dont ils reconnaissent tous les « efforts »[130] par la participation aux activités communales et associatives, mais dont ils constatent l'échec en matière de socialisation avec les autochtones, malgré leur présence et leur statut de médiateurs bilingues. Dans ce contexte, Marie-Odile observe par ailleurs un écart entre les plus anciens, qui n'ont jamais appris l'anglais, et les retraités de sa génération qui ont pu l'apprendre à l'école. On peut souligner ici que les rites du « club », ici la séparation des hommes et des femmes, ne sont pas aménagés pour permettre à Marjorie de se joindre à la table des hommes, où sont présent·e·s d'autres Britanniques, dont son conjoint.

Dans cet extrait, Fabrice parle de sa difficulté à trouver, pour les emplois sociaux demandant peu de qualifications, des personnes parlant anglais. Cet extrait souligne comment la possession d'un capital linguistique anglophone peut être le marqueur d'une classe sociale. Aussi, il marque comment dans ce contexte, ce capital linguistique pourrait théoriquement faire une différence et favoriser l'obtention d'un contrat de travail pour les personnes les moins qualifiées :

[130] Pour un retour sur cette expression fortement utilisée par les autochtones et les Britanniques, voir 4.1.2.

Fabrice pour avoir accès à leurs droits/ et puis après pour trouver aussi du personnel qui euh/ parce que **souvent l'aide à domicile on a pas des personnes de de/ très qualifiées/**
Aude ouais/
Fabrice **je veux dire dont les gens n'ont pas fait forcément un parcours universitaire/ on a des des cas quand même**/ euh des **infirmières** à domicile aussi/ euh bon des fois des filles **qui ont voyagé** à droite à gauche/euh/
Aude mmm/
Fabrice donc ça : euh/ je dis les filles parce que : /
Aude souvent c'est des filles/
Fabrice souvent c'est des filles /et puis dans le secteur social on est très très féminin/
Aude ah c'est clair/ et oui bien sûr /ouais/
Fabrice donc là on arrive à trouver/ **mais euh l'aide à dom- l'aide ménagère bah euh/**

On peut entendre des Britanniques s'amuser du fait que certains autochtones auraient plus de connaissances en anglais qu'ils ne semblent le reconnaître (par exemple : DF2 : 19 ou DF27 : 9). Trois éléments pourraient expliquer la non-utilisation de connaissances anglophones. L'interprétation la plus couramment formulée par les Britanniques est que les autochtones brideraient leurs connaissances par une volonté de résister à l'usage de l'anglais. Cet élément est lié aux exigences en terme de connaissances francophones et sera développé dans le quatrième chapitre. Par ailleurs, il semble qu'une insécurité à parler en anglais amène de nombreux·ses autochtones à déconsidérer leurs connaissances, ou à les considérer inadaptées, à l'instar de Marie-Odile, citée plus haut, ou encore de Joëlle, la compagne de Patrick, un Britannique :

Patrick Non la vérité c'est qu'on est venus ici pour euh : comme des missionnaires/ pour euh : /
Aude mmm/ (rires)
Joëlle (rires)
Patrick POUR VOUS APPRENDRE l'anglais et : /
Aude (rires)
Patrick c'est euh : / ouais : /
Aude angliciser la Bretagne/
Joëlle **=ça marche pas bien avec ta compagne/ (rires**)
Patrick = pour convertir euh/
Joëlle ta méthode elle est pas très au point/
Aude toi tu veux apprendre l'anglais ou : pas ? /
Joëlle euh **il suffirait que je PRENNE confiance en moi**/
Aude oui c'est ça/
Joëlle **mais je n'OSE pas** avec Patrick/ les qu- RARES fois où je lui baragouine en anglais/ **il ne COMPREND PAS c'que j'lui dit**/
Patrick ouais c'est souvent parce que j'attends/ je je je ne l'attends pas qu'tu parles anglais alors je je pense que tu dis quelque chose en français/ et :
Aude (rires)
Patrick j'comprends pas/ mais : /
Aude y a des cours de conversation euh j'crois/ = au euh : /
Joëlle = ah oué / y en a/
Aude à l'UTL tout ça/
Joëlle mais j'pense que : ça reviendrait très très vite/
Aude mmm/
Joëlle parce que **j'ai énormément d'vocabulaire**/
Aude ah ouais/
Joëlle donc ça c'est pour (xxx) non plus mais/ et l'autre tr-/ j'ai vu l'autre jour qu'ils recevaient des groupes euh/ c'est dans : en Grande-Bretagne/ ils recevaient des jeunes pour des séjours linguistiques/

Patrick mmm/
Joëlle et y avait une prof d'anglais (…) elle disait / « **mais ils CONNAISSENT des TAS d'CHOSES sur la grammaire »/ ils sont INcollables/ sur les verbes irréguliers** sur tout c'que tu veux tout ça/ mais ils ne savent pas parler/ **et moi je retrouvais** .. **l'expérience que** de/ mais elle date pas d'hier/ pa(r)ce que je j'ai soixante et un an quand même/ mais **l'expérience que j'ai vécue avec les langues**/ et c'que j'crains c'est qu'ça n'ait pas tellement évolué// on ne/ ils disent/ elle disait aussi mais on les fait pas parler ! / ils parlent une demi-heure chacun dans la semaine/ comment veux-tu parler une langue ? / et ça j'trouve ça lamentable/ **moi aussi j'connais des choses sur la grammaire anglaise/ du vocabulaire j'en ai PLEIN/ j'arrive à comprendre c'que j'lis en anglais/**
Aude mmm/
Joëlle **mais j'suis incapable de l'parler/**
Aude faut des conditions de : confiance et de : = et DE TEMPS et de :
Joëlle = donc c'est :
Aude ouais/
Joëlle j'pense que si j'étais baignée dans un/ dans un bain d'anglais/ ça reviendrait/
Aude mm/
Patrick mmm/
Joëlle ça reviendrait/ mais (en riant) comme avec Patrick euh : / **si j'prononce pas bien il comprend pas/ donc euh : j'essaie plus quoi**/ pa(r)ce que ç'aurait été l'occasion idéale/ ..

Ce sont aussi les méthodes d'apprentissage des langues en France, peu tournées vers le développement des compétences actives, qui sont incriminées par Nicolas :

Aude d'accord/ et vous vous parlez bien anglais ?
Nadine bien c'est beaucoup dire/ mais on l'comprend et : /s'ils parlent pas trop vite en plus/ et puis on retraduit aux aut(r)es euh comment-
Aude mmm
Nicolas **moi j'ai une bonne connaissance scolaire/ c'est-à-dire que je l'écris mal je le LIS très bien**/
Aude ouais c'est souvent ça/ les= compétences passives
Nicolas **= chez les gens de mon âge**
Nadine ce qu'on appelle comme ça qui : /
Nicolas ceux qu'ont bien travaillé à l'école/ **qui ont enregistré beaucoup d'vocabulaire et de grammaire/ mais qui ont très peu parlé**/
Aude ah oui/
(…)
Nicolas = et puis j'ai mauvaise oreille en plus/ j'ai toujours mal parl-

Enfin, probablement en conséquence de cette approche écrite des langues, il semble que la variété anglophone pratiquée par certains autochtones pose des difficultés de compréhension aux autochtones. Marie-Odile, dans une citation précédente, soulignait en effet « qu'avec des fois leur accent c'est difficile » (ligne 5, p.186). Nadine et Nicolas éprouvent des difficultés similaires à comprendre leur voisin :

Nadine c'est ça / c'est 'énorme/ (acc) je je je constate parce que par rapport à notre voisin Ron qui PARle PAS un mot de français/ et en plus **on comprend pas bien son anglais**/
Patrick ah ouais/
Nadine parce que j'ai l'impression **qu'il parle très vite**/ et donc on a on peut pas communiquer avec lui/ on peut pas communiquer

et dans un second entretien :

Nadine RIen/ rien rien en plus c'est un anglais qu'on ne comprend pas/ 'fin toi non plus hein?

Nicolas ah non/ lui moi non je :
Nadine en plus euh ou il accen- enfin **il prononce pas bien ou il parle vite** et tout ça et ça :

Aussi, un utilisateur autochtone et anglophone du forum énonce :

22 **yann alan replied on 13/11/2003 at 16:55**

I know many frenchmen (my wife for example) who understand better english when spoken by non-english. They understand Yasser Arafat better than Tony Blair. (…) That's a normal thing, people learning a language learn a standard language first.

[*Je connais beaucoup de Français (mon épouse par exemple) qui comprennent mieux l'anglais parlé par des non-Anglais. Ils comprennent mieux Yasser Arafat que Tony Blair. C'est normal que les gens apprennent le standard d'abord.*]

23 **Ellen7 replied on 14/11/2003 at 09:02**

Yes, Yann Alan, my husband reckons that Yasser Arafat speaks the best English too.

Ellen

[*Oui, Yann Alan, mon mari trouve aussi que l'anglais de Yasser Arafat est le meilleur.*]

Ainsi, si l'impression qui peut se dégager jusqu'à lors pouvait être que les pratiques anglophones seraient privilégiées au quotidien dans les interactions entre Britanniques et autochtones, l'observation des pratiques interindividuelles nuance cette perspective et révèle des paradoxes émergeant d'un contexte socioéconomique.

3.4. Un communautarisme Britannique ?

3.4.1. Reconnaissance transnationale, rites et « confort linguistique »

L'existence de réseaux sociaux[131] exclusivement britanniques est un sujet de controverse, tant parmi les autochtones que parmi les migrant·e·s. On peut effectivement constater que, bien que la relocalisation des migrant·e·s ne s'organise que rarement autour d'un réseau de connaissances déjà existant sur les lieux de migration, de nombreux·ses migrant·e·s, de fait, tendent à se lier prioritairement avec leurs compatriotes vivant aux alentours. On a pu observer précédemment, l'existence de lieux de socialisation britanniques, tels que des pubs et des associations. Il existe par ailleurs de petites congrégations religieuses anglicanes, des clubs de lectures, un club de cricket, des troupes de théâtre, etc. Sur les forums, comme je l'ai déjà mentionné, la situation politique et économique en Grande-Bretagne est longuement discutée. Julia elle exprime un sentiment d'appartenance transnational indirectement. En parlant des fameux « cowboy builders » elle déclare : « what really I hate is they profit from the English people/ from their own people ». L'implicite serait alors qu'une solidarité transnationale devrait

[131] Dans ce texte, le terme de réseau social ne renvoie pas aux seules plateformes de communications en ligne, mais à l'ensemble des connexions sociales établies par les individus sur le terrain.

exister sur les lieux de migration. On peut également noter que le marqueur autoréférenciel « We Brits[132] » est régulièrement utilisé dans les forums.

Ceci amène beaucoup d'autochtones, mais également de migrant·e·s, à formuler avec plus ou moins de nuances que « les Anglais restent entre eux » et évitent d'entrer en contact avec les autochtones.

De nombreux témoignages relatent l'absence complète de relations de voisinage chez certains Britanniques. Ici, Jacques, l'un des conseillers municipaux interviewés parle de ses voisins, les Miller :

Jacques: parce que je vois quelques Anglais là c'est pareil là**/ ils ruminent là/**
Aude : mmm/
Yvon: mmm/
Jacques: bah (xxx) les Miller là/
Yvon: mmm
Jacques: bah **ils ont pas de relation avec l'extérieur /alors bah ils ont du mal avec la langue hein/**
Aude : ouais/
Yvon: mmm/ =alors **c'est la barrière de langue** et puis euh : /
Grég. : = (xxx) euh oui qu'a pas eu d'courant pendant deux jours/
Jacques voilà/
Grég. : ils ont attendus qu'la mairie ouvre/
Aude han (!)/
Grég. : pour prévenir parce **qu'elle a même pas été voir ses voisins**/
Aude ah ouais/
Jacques ouais/
Grég. : pendant deux jours là tout le week-end/
Jacques - **et pourtant on est en très bonne relation hein**/
Grég. : bah oui oui/
Yvon: mmm/
Jacques: mais bon/
Aude : elle avait pas le réflexe de : /
Jacques: voilà je sais pas/ et pourtant avec ses enfants-
Yvon: -**ben ils vivent un peu sur eux-mêmes**/
Jacques: voilà/
Yvon: ils ont des enfants euh : /
Jacques: oui oui/ euh : / elle elle a une fille au moins toujours/ elle a p't'être même j'pense qu'elle en a deux/ mais **le fait qu'elle a pas de contact avec l'extérieur**/ euh/ non
Yvon: mmm/
Jacques: **on s'entend très bien hein/ enfin on se parle**/ on voit bien qu'elle a : de mal a : / a : .. ../
Yvon: **ben y a la barrière de la langue quoi** qui est/
Jacques: ah ouais ouais/ tout à fait/
Yvon: **la barrière de la langue et puis des fois ils vivent entre eux quoi c'est ça qui** = est un petit peu : /
Aude : = ouais/
Grég. : certains ouais/

Je reviendrai sur l'expression récurrente de la frontière symbolique, la « barrière de la langue », en début de chapitre suivant. Mais je me concentrerai pour l'heure sur l'observation récurrente par les autochtones d'un évitement par certains Britanniques de l'interaction avec ces

[132] Les termes « the British/Brits » et « the English » sont utilisés à la même fréquence dans les discussions de forums sélectionnés, et il semble que les migrant·e·s anglais·es ont souvent tendance à utiliser ces termes l'un pour l'autre (à l'exception des migrant·e·s né·e·s en Angleterre, qui revendiquent une identité celte, à l'instar de John et Lowenek cité·e·s dans le point précédent).

derniers. Ici se sont les Miller qui « vivent un peu sur eux-mêmes ». Pourtant, l'équipe municipale de Léron estime qu'il n'existe pas de réels « clans » sur la commune, soit de partition entre anglophones et francophones, bien que cela pourra être la perception de certains administrés, comme on le verra par la suite (cf. 4.1.1), et bien que Grégoire considère que, par contre, ce peut être le cas sur d'autres communes du secteur.

Cependant, l'idée qu'il existe plusieurs types de dynamiques de socialisation sur l'ensemble du territoire est récurrente dans le corpus. Ici par exemple dans le forum :

13 **englishRosie Posted on: 19/05/2007 at 18:18**

hi AI[133],

My experience of other Brits is that they fall into three categories: (1) those who cling to each other (as in the other forum you refer to) and hardly speak any French ... and by the way I know some friends who have attended those bbq's and there were NO French people in attendance on the two occasions they were there. They have since stopped going and stopped taking part in that forum site as they felt held back by it. (2) those who avoid other Brits like the plague, who have nothing good to say about their own countrymen and who are running away from something in their past and sadly feel they must bury their Britishness to do so, (3) those who make the effort to learn French and to integrate - keeping their Britishness and blending well into their new communities, unfortunately not the majority of Brits but they are there. this is my personal experience, which are you? eRosie

[*Salut AI,*

Mon expérience des autres Brits est qu'ils sont répartis en trois catégories: (1) ceux qui s'accrochent aux uns les autres (comme dans l'autre forum auquel vous avez fait allusion) et parlent à peine français … et au fait j'ai des amis qui sont allés a ces barbecues et il n'y avait pas un seul Français les deux fois où ils sont allés. Depuis ils ont cessé d'y aller et ont arreté de fréquenter ce forum là car ils sentaient que ça les entravait. (2) ceux qui évitent les autres Brits comme la peste, qui n'ont pas un mot positif à propos de leurs propres compatriotes et qui fuient quelque chose de leur passé et qui pensent tristement qu'ils doivent enterrer leur britannicité pour y parvenir, (3) ceux qui font l'effort d'apprendre le français et de s'intégrer – gardant leur britannicité et se mêlant bien à leur nouvelle communauté, malheureusement ce n'est pas la majorité des Brits mais ils sont bien là. C'est mon expérience personnelle, lequel êtes vous ?]

Je reviendrais sur l'idée du maintien de ce qu'englishRosie appelle ici la *Britshness*, dans le Chapitre V. Cette catégorisation – et hiérarchisation - des migrant•e•s britanniques semble être une stratégie récurrente sur le terrain, et permettre à celui ou celle qui les produit de se valoriser par contraste. Mais l'on retrouve cette catégorisation chez certains autochtones au contact des britanniques, par exemple, Alice, différencie elle, ceux « qui restent entre eux », de ceux qui évitent l'effet de communauté :

1	**Alice**	ouais/ (inspire) bah moi je les- je vois parce que **je suis dehors/ je suis en dehors, mais je les-**/ j'ai affaire à des- à toute sorte- / je vois CEUX qui restent entre eux / **je vois ceux qui ne VEULENT pas rester qu'entre euh Britanniques/ .. Je vois ceux qui FUIENT ceux qui restent entre eux/**
3	**Aude**	ouais/
4	**Alice**	qui sont Britanniques **et qui font TOUT pour ne pas dire qu'ils sont/ ET fréquentent que des Français/**
5	**Aude**	ouais
6	**Alice**	**ou francophones/**
7	**Aude**	j'avais déjà remarqué cette remarque-là/
8	**Alice**	CA c'est drôle/
9	**Aude**	ouais/

[133] Acronyme utilisé sur le forum : AI pour AngloInfo.

10	**Alice**	parce que **- bon/ à un moment ou à un autre/ j'ai- /j'ai affaire à eux un petit peu / mais beaucoup moins à ceux qui restent entre eux / ils essaient de résoudre leurs problèmes entre eux/**
11	**Aude**	ah ouais ? /
12	**Alice**	ah ouais ouais/ oh ouais/

Dans ce passage, on peut souligner qu'Alice appuie ici sur l'altérité des Britanniques pour s'en distinguer. Bien qu'elle côtoie quotidiennement des Britanniques, y compris son conjoint, elle se considère en « dehors » (1). Par ailleurs, en se reprenant, ligne 6, Alice produit une catégorisation intéressante : le critère des Britanniques qui ne souhaitent pas « rester entre eux » ne semble pas tant être que les personnes soient autochtones, mais francophones. Les migrant·e·s britanniques francophones apparaissent alors comme une sous-catégorisation « fréquentable » pour les Britanniques voulant éviter l'effet de communauté.

Il est intéressant de noter également que, selon Alice, ce ne sont pas les individus qui n'ont pas de relations avec les autochtones qui font appel à ses services en premier lieu. Ceci vient en contre point de vives critiques qu'Alice reçut d'autochtones : les services d'aide administratifs qu'elle propose encourageraient, selon certains, les Britanniques à ne pas s'essayer à la pratique du français et ne favoriseraient pas leur intégration. Ces critiques, Alice les reçut suite à une petite médiatisation de son entreprise, de vive voix et par messages téléphoniques anonymes. C'est également l'une des critiques faites par des autochtones à l'encontre de l'association franco-britannique évoquée précédemment (cf. p. 175). Pourtant, Alice s'en défend et estime que son rôle est plutôt d'encourager les Britanniques à s'émanciper sur les lieux de migration. Elle explique sa démarche :

Alice	bon « vous avez un problème »/ « quel est-il « déjà/ on formule le problème/ parce qu'il y a P(eu)T-ETRE PAS un problème/ 'fin vous vous imaginez qu'(il) y en a et y en a peut-être pas/
Aude	ouais/
Alice	et et puis on essaie euh d'apporter une solution/ Mais **ça conduit aussi vers une certaine autonomie/**
Aude	humhum/
Alice	**je suis pas non plus dans le euh/** c'est peut-être pour ça que serais jamais riche/ .. Euh **dans le : / JE fais je REMplis le papier à ta place, mais j'te dis pas comment faire**/
Aude	ouais/ ouais/
Alice	pour remplir le suivant quand tu- quand tu l'auras/
Aude	d'accord/
Alice	ce qui fait que **j'ai montré à plein de gens COMMENT remplir**
Aude	oui oui/
Alice	**les déclarations d'revenus/ et y en une partie qui est revenue vers moi/ puis l'autre qui n'est pas rev(e)nue**/ parce que .. //

De même, du point de vue de l'association franco-britannique, comme on l'a vu précédemment, il s'agit de faciliter « l'intégration » des « nouveaux arrivants », de donner aux Britanniques les clés pour comprendre les lieux de migration, et un espace pour démarrer une socialisation.

Néanmoins, les médias anglophones, les réseaux d'entrepreneur·e·s offrant des services à destination des Britanniques et des rassemblements tels que les quiz nights, et les Fish and Chips nights, ou d'autres évènements associatifs, favorisent les rencontres et rendent visible pour les populations autochtones la mise en réseaux des migrant·e·s britanniques. Cette visibilité est pointée par certain·e·s intervenant·e·s sur le forum. Par exemple ici, avec quelques exagérations (du moins à la date où j'écris ceci) quant à la quantité de ces éléments visibles qui iconisent, selon l'intervenant, « l'anglicité » dans le paysage breton :

37 Johnny Posted on : 01/10/2006 at 23:19

Why do the Bretons think the English are the dominant 'invaders' when it comes to the housing price increases? **It's the all pervasiveness of the Englishness across Brittany:**

- English numberplates in all the supermarket carparks
- Small ads (and big ones) on supermarket noticeboards in English
- English spoken at volume and with disregard in supermarkets
- "English spoken" signs at bars, estate agents, internet cafés, campsites etc
- English produce sections in supermarkets and English-products shops across the region

to list just 5 examples. The Dutch and Germans here, of whom there are many[134], speak French, and manage to blend in to the local society; the English, *par contre*, do not (and I'm speaking generally here). (…)

[*Pourquoi les Bretons pensent que les Anglais sont les 'envahisseurs' dominants quand on parle de la hausse du prix de l'immobilier ? C'est à cause de tout l'étalage d'anglicité en Bretagne :*

- *des plaques d'immatriculation anglaises sur tous les parkings de supermarchés*
- *des petites (et des grandes) annonces sur les panneaux d'information des supermarchés*
- *l'anglais parlé fort et sans faire attention dans les supermarchés*
- *les panneaux "English spoken" à l'entrée des bars, des agences immobilières, des cybercafés, des campings, etc.*
- *des rayons de produits anglais dans les supermarchés et des boutiques de produits anglais partout dans la région*

pour ne citer que ces cinq exemples. Les Hollandais et les Allemands ici, qui sont nombreux, parlent français, et arrivent à se fondre dans la société locale ; les Anglais, par contre, non (et je parle en général ici). (…)]

Mais conscient·e·s, en grande partie, que la socialisation entre Britanniques détériore l'image des populations britanniques en Centre-Bretagne, les migrant·e·s britanniques sont amené·e·s à se positionner sur le sujet. Les migrant·e·s britanniques rencontré·e·s ont tous souhaité souligner que les autochtones avaient tendance à croire de manière erronée que, puisqu'ils parlent la même langue, qu'ils ont la même nationalité, les Britanniques de communes proches se connaissent et se côtoient. Nombreux·ses sont ceux et celles qui déclarent, comme Rob et Janet, ou Kate et Jack, au cours des entretiens, qu'ils sont sélectifs dans les amitiés qu'ils créent avec les Britanniques, et que le seul partage de codes linguistiques ne peut être un critère de rapprochement. Derrière cette insistance on peut lire la crainte chez de nombreux·ses migrant·e·s que les autochtones assimilent la création de liens amicaux entre Britanniques comme un rejet du principe idéologique d'intégration, principe sur lequel je reviendrai plus amplement dans le chapitre suivant.

[134] Au recensement 2011 (INSEE 2015a) on compte 2 500 immigrés allemands en Bretagne contre 13 750 Britanniques. On note ici que l'intervenant ne fait référence qu'à des individus provenant de pays européens riches.

On trouve par ailleurs, de nombreux discours produits par les Britanniques, à l'encontre de leurs compatriotes et rejoignant les critiques des autochtones vis-à-vis d'une tendance des migrant•e•s à constituer une communauté. Ces tensions se révèlent par exemple dans une discussion intitulée « English only mixing with English », lancée par un forumeur manifestant son désaccord avec cette pratique, déclarant « I have a problem with that » (DF15 : 1). Dans la plupart des réponses qui suivent, il s'agit alors pour les discutant•e•s de démontrer que leurs pratiques de socialisation ne se construisent pas autour des appartenances nationales des uns et des autres, mais autour des « affinités », et s'expliquent par une grande facilité de communication. Aussi la plupart des forumeurs admettant une plus grande facilité de socialisation avec leurs compatriotes semblent vouloir réfuter toute suspicion de communautarisme conscient et stratégique. Ce sont les circonstances (manques de temps, de connaissances du français, centres d'intérêt partagés) et les traits de caractère individuels qui détermineraient la possibilité ou non d'une socialisation spontanée avec les compatriotes. Par exemple ici (DF15) :

22 The Spinner posted on 22/04/2007 at 20:36 :

Dear original poster,

Surely the fact that English ex pats and no doubt other countries ex pats seem to cleave to each other is due to the fact that **their mother tongue binds them in the first instance. Also there is a common bonding factor of what drove them all to come here.**

[…] Everyone I speak to here who is renovating or refurbishing say that they do not know how they found time to work in the UK **- I am so busy that I could spend weeks without saying more than hello and how are you to my lovely French neighbour -** perhaps when my home is finished I will have more time to mix. **I did not mix that much in the UK and never frequented pubs so why would I attend pubs here. Its just a mind set and I am trying to change it but I really do not see that much reason to get excited about the whole -how do they see us - thing.** Intelligent people tend to react to others on an individual basis rather than taking account of generalisations generated by the gutter press in any country.

[…] I believe that being an immigrant in any country is difficult - its not just language or lack of it that seperates - we lived in New Zealand for some time and we all speak a common language there - we tried to make friends with everyone and found that our friends were ex pats - its the common bond thing I believe. I have joined groups here with people who I share interests with both Breton, French and English - this is the only way forward for me. A lot of ex pat ladies I know have done likewise and it works for them - very often the only way to change commonly held opinions is from the wife's point of view rather than the pub. I have finished now.

[*Cher auteur du premier post,*

Le fait que les expats anglais et sans doute les expats d'autres pays semblent se rassembler est sûrement dû au fait que leur langue maternelle les lie dès les premiers instants. Il y a aussi le fait que nous avons en commun les raisons qui nous ont menées ici.

[…] *Tous ceux à qui j'ai parlé et qui sont en rénovation ou restauration disent qu'ils ne savent pas comment ils trouvaient le temps de travailler au Royaume-Uni – Je suis si occupé(e) que je pourrais passer des semaines sans dire plus que bonjour et comment allez vous à mes charmants voisins français – peut-être que quand ma maison sera terminée j'aurais plus de temps pour me socialiser. Je ne me socialisais pas tant que ça au Royaume-Uni et je n'ai jamais fréquenté les pubs, donc pourquoi le ferais-je ici. C'est seulement une façon d'être que j'essaye de modifier, mais vraiment je ne vois pas de raisons de s'agiter à propos de la façon dont ils nous voient.*

[…] *Je crois qu'être un immigrant dans n'importe quel pays est difficile – il n'y a pas que la langue ou son absence qui nous séparent – nous avons vécu en Nouvelle-Zélande quelque temps et nous parlons tous la même langue là-bas – nous avons essayé de sympathiser avec tout le monde et nous avons réalisé que nos amis étaient des expats - c'est le fait d'avoir ce truc en commun, je crois. J'ai rejoint ici des groupes de personnes qui partagent mes intérêts qu'elles soient bretonnes, françaises ou anglaises – c'est la seule façon d'aller de l'avant pour moi.*

Beaucoup de femmes expatriées ont fait la même chose que moi et ça marche pour elles – très souvent la seule façon de faire évoluer les idées reçues est de prendre la perspective de l'épouse plutôt que celle du comptoir. J'ai terminé.]

La maîtrise partagée de la langue anglaise est donc souvent posée comme un élément amenant spontanément la socialisation entre Britanniques. Dans l'extrait cité ici, il est intéressant de relever encore une fois que les migrant·e·s identifient par ailleurs des traits socioculturels partagés, au-delà de la simple question langagière. The Spinner met ici en avant une proximité liée au sentiment d'appartenance à un même groupe de Britanniques en mobilité et partageant une même quête : *« Also there is a common bonding factor of what drove them all to come here »*. Ce discours indique effectivement que cette quête partagée, ce regard et ces attentes sur les milieux ruraux construits outre-Manche peuvent constituer une grille relativement commune sur laquelle peut se construire une compréhension partagée des lieux de migrations, et donc des affinités et un certain confort pour l'interaction.

Parmi les activités permettant de se rassembler entre amis, on trouve particulièrement la tradition britannique du barbecue dominical ou des repas festifs. Ils sont évoqués dans un extrait précédemment cité (cf. p. 192) Alice raconte sa perception de ces rassemblements, auxquels elle s'est rendue souvent accompagnée de son conjoint britannique :

Alice et puis y a : / y a quelque chose euh qui rassemble euh beaucoup/ .. Y a une certaine forme de convivialité on va dire/ entre eux (claquement de langue)/ l'alcool est un : sacré moyen de rassemblement/
Aude ok /
Alice complètement/ et là là ça y va fort/ ..

(…)

Alice (rires) … non l'alcool euh : / .. (éclaircit sa gorge) / **les fêtes les barbecues/ euh pour tout et n'importe quoi/ simplement l'histoire d'être ensemble/**
Aude ouais/
Alice puis bon bah pourquoi PAS/ c'est c'est aussi - / mais c'est vraiment euh : / - chez : ceux qui : qui restent surtout entre eux/ c'est fffu : / **on sent comme une bouée de :**
Aude ah ouais/
Alice **souffler quoi/ on : se retrouve allez hop le dimanche/ enfin bon euh/ dans la semaine aussi les repas euh à n'en plus finir/ ..euh/ et puis on évoque euh/ on parle dans notre langue et puis/ .. J'y suis allée souvent/**
Aude ah ouais ? /
Alice .. Bah surtout avec [nom du conjoint] parce que/ [nom du conjoint] est avec euh moi depuis quatre ans euh/ (souffle) et puis **au début c'était euh / toutes les semaines/** "ah piépié" allez ON y va/ (xxx)
Aude mais il-/
Alice beaucoup d'alcool/

Alice n'est pas la seule autochtone à remarquer une plus forte consommation d'alcool chez les Britanniques que chez les autochtones. Ici, on peut noter particulièrement qu'elle perçoit ces retrouvailles comme un exutoire, permettant de « souffler » et d'interagir dans le confort d'une langue partagée. Les migrant·e·s britanniques qui expliquent qu'ils/elles côtoient d'autres Britanniques expriment souvent ce soulagement de trouver des interactant·e·s dans leur langue

native, de partager des référents culturels, ou encore des traits d'humour communs. A l'instar de Kate :

1	**Kate**	and I/ and **I must admit I like**-/ **though I/** when I'm working/ .. I would/ obviously I would be speaking French/ BAD French but they understand me/ and I get by/ and: it comes quite naturally now /and I don't have to think about it/ I just launch into it/ I KNOW I make mistakes/ **but..** / and I don't even think/ **but sometimes-/** even with the television/ we've only got French television/ but sometimes some things would be all in English and sometimes we'd been partly through it and we realise we're watching it in English/ [*et je/ je dois admettre que j'aime-/ bien que / quand je travaille/.. Je/ bien sûr je parle français/ un MAUVAIS français mais ils me comprennent/ et je me débrouille/ et ça vient naturellement maintenant/ et je n'ai pas besoin de réfléchir/ mais parfois-/ même à la télévision/ on a que la télévision française/ mais parfois il y a des choses en anglais / et parfois au bout d'un moment on réalise qu'on la regarde en anglais/*]
2	**Aude**	yes
3	**Jack**	yeah
4	**Kate**	or French/ we havn't even realise/ straight off/ uhm/ so this happ-/ sometimes it's just nice to.. uh to **barvarde/ bavarder/** ouais/ you might say "chin wag "/ to wag is to go like that/ (mime une bouche avec sa main)/ chin wag/ is to talk talk talk talk/ and I can only do that with English people/ [*ou en français/ et on n'avait pas réalisé/ tout de suite/ uhm/ donc ça arr-/ parfois c'est simplement agréable de .. de bavarde/ bavarder/ ouais/ on peut dire « chin wag »/ to wag c'est faire ça (mime une bouche avec sa main)/ c'est parler parler parler parler parler parler/ et ça tu ne peux le faire qu'avec des Anglais/*]

Dans cet extrait, on peut noter que, pour Kate, il importe de précicer longuement qu'elle développe par ailleurs des compétences en français, avant de formuler cet « aveu » anoncé en début d'extrait (« I must admit I like ») et retardé à plusieurs reprises (« but../ » ; « but sometimes-/ »). Elle marque une dernière pause avant « d'amettre » qu'elle a besoin également de pouvoir interragir avec ses compatriotes et elle indexe encore une fois ses compétences francophones en mobilisant son lexique français (4 : « bavarder ») au moment même ou elle le fait.

3.4.2. Solidarités et frictions : structuration des réseaux sociaux Britanniques

Il semble que les Britanniques qui se socialisent avec leurs compatriotes formeraient donc une multitude de petits cercles au grès des affinités. Par exemple, ce poste d'Alison révèle la constitution d'un petit groupe d'amis solidaires, se retrouvant régulièrement et se soutenant dans les épreuves qui se trouvent sur le parcours migratoire (DF39) :

10 **Alison35**[135] **Posted on: 24/02/2010 at 21:28**

Thankfully **our little posse of 'good n proper Brit friends/neighbours' from round here** are all fine and dandy, living here ranging from 18 years down to 3 years and still doing fine**. We all had scares about one (L :)) I say that in case she sees this, but L has got a super job at Mont Saint Michel for the last 3 months and continuing to do well, well done L :)**

We have an ex-pat local young couple in their 20's who are about to get married in Brittany in August. (…)

Yes, corners have been cut, none of us go away for holidays (why should we?) and it's tight but still better for our group than in the UK and none of us would wish, by choice, to go back. **We're all here for each**

[135] On peut souligner ici que dans une intervention deux ans plus tôt sur le forum, Alison envisageait un retour en Grande-Bretagne (DF28 :13)

other in the best of ways, probably don't see each other for a week or so and when we do it's time to crack a bottle of 99c fizz from SuperU/Carre4 but above all we're here in another country enjoying our surroundings and all of our neighbours (after all every Brit is known in every community). (…)

[*Heureusement notre petite bande de vrais et bons amis/voisins brits des alentours vont tous super bien, ça fait entre 18 ans et 3 ans qu'ils vivent ici et tout va bien. On a tous eu peur pour l'une d'entre nous (L :)) Je le dis au cas ou elle voit ce post, mais L a un super boulot au Mont Saint Michel depuis trois mois et ça continue à marcher, bien joué L :).*

On a un couple d'expat/local (couple mixte) dans la vingtaine qui vont se marier en Bretagne en août. (…)

Oui, on a éliminé les extra, aucun d'entre nous ne part en vacances (pourquoi le devrions-nous ?) et le budget est serré, mais c'est toujours mieux ici pour notre groupe qu'au Royaume-Uni et aucun d'entre nous ne souhaiterais, par choix, repartir. On est toujours là les uns pour les autres, on va peut-être pas se voir pendant environ une semaine et quand on se voit on fait sauter la bouteille de mousseux à 99 centimes de Super U, mais avant tout on est ici dans un autre pays pour apprécier les environs et nos voisins (après tout, tous les Brits sont connus dans chaque communauté).]

Cette solidarité semble en effet fondamentale à l'épanouissement sur les lieux de migration, par exemple pour Kate :

Kate and its/ and uh: and I like that/ and I made-/ we have made friends over here/ with English people who are from a different part of England/ so we wouldn't have met had we not come here/ and we've made good friends with them/
[*et c'est/ et uh: et j'aime bien ça/ et je me suis-/ nous nous sommes fait des amis ici/ des Anglais qui viennent de différentes parties de l'Angleterre/ donc on ne se serait pas rencontré si on était pas venus ici/ et on est devenus bons amis avec eux/*]

Jack well we got/ yeah/ we got about two three couples ?/
[*bon oui/ on a deux trois couples ?/*]

Kate yeah/

Jack that we would/ WE would say they are friends/ not acquaintances/
[*dont on/ dont NOUS pouvont dire que nous sommes amis/ et non des connaissances/*]

Kate and I would say/ and I would say quite honestly / we need those friends/
[*et je dirais/ je dirais honnêtement/ on a besoin de ces amis/*]

La formule de Jack révèle par ailleur une caractéristique de la migration britannique : il s'agit principalement d'une migration de couples, parfois de familles, et c'est principalement en tant que couple que l'on se socialise. Ceci est marqué notamment dans les forums par les choix énonciatifs des intervenant·e·s qui, bien souvent, parlent au nom du couple, et le « je » devient « nous », comme on pourra le constater dans un certain nombre d'extraits dans cette troisième partie.

L'un des thèmes récurrent dans les entretiens comme dans les forums, est l'existance de frictions entre migrant·e·s. Par exemple ici, dans ces quatre interventions de forumeurs et forumeuses, dans une même conversation :

12 colmar Posted on: 17/12/2008 at 21:46

(…) I will be going back to exactly where I know where I stand, whereas over here you think that other expats are friendly, but they really are predators. I am sure that there are many more who feel the same.

[*(…) Je retourne exactement là où est ma place, tandis qu'ici vous pensez que les autres expats sont sympathiques, mais ce sont en fait des prédateurs. Je suis sûre qu'il y en a beaucoup qui ressentent la même chose.*]

22 billandben Posted on: 18/12/2008 at 09:17

Colmar, I totally agree with you about certain brits, we where also used by people here until we closed ranks and closed our doors. We now keep away from many brits (sad i know) but thats the way it is here.(…)

[*Colmar, je suis totalement d'accord avec vous à propos de certains Brits, nous avons aussi été utilisés par des gens ici, jusqu'à ce que l'on ne serre les rangs et que l'on ne ferme nos portes. Maintenant on se tiens à l'écart de beaucoup de Brits (je sais c'est triste) mais c'est comme ça ici.*]

24 urbangypsy Posted on: 18/12/2008 at 16:25

I have always lived by one rule and that is don t trust anybody because you can t! Its as simple as that. And yes we have met English people who are darn right nasty pieces of work and bec ause it is such a small English community some people think that they feel they have to stick together with their own people, some do. Some of the English over here have made me feel really bad for one reason and another, (…)

[*J'ai toujours vécu en suivant une seule règle, ne pas faire confiance à n'importe qui, car ce n'est pas possible! C'est aussi simple que cela. Et oui, nous avons rencontré des Anglais qui sont de bien mauvais gaillards et comme c'est une si petite communauté anglaise certains pensent qu'ils doivent rester groupé avec les leurs, certains le font. Certains Anglais ici m'ont fait me sentir mal pour une raison ou pour une autre, (…)*]

27 honeysuckle22 Posted on: 18/12/2008 at 19:52

This debate has proved to be very informative reading. When I first came over here I was shocked to be warned about certain Brits behaviour over here and to be honest I didn't believe it until I experienced it myself.

However, I have made some life long friends over here so I don't want to tar everyone with the same brush. Different strokes for different folks and even though i have felt uncomfortable with listening to malicious gossip and false behaviour, I believe in any small community this can occur and is the unfortunate part of the ugly side of human nature! Devils dressed as angels!

[*Ce débat c'est avéré être une lecture très informative. Quand je suis arrivé ici j'ai été choqué d'être prévenu du comportement de certains Brits ici et pour être honnête je ne les croyais pas jusqu'à ce que je le vive moi-même.*

Cependant, je me suis fait des amis à vie ici donc je ne veux pas mettre tout le monde dans le même panier. On ne marie pas une poule avec un canard, cependant je me suis senti mal à l'aise à l'écoute de rumeurs malicieuses et de comportements feints, je crois que dans n'importe quelle communauté cela peut arriver ça fait parti du mauvais côté de la nature humaine ! Des diables qui s'habillent en anges !]

Différentes causes semblent être avancées. L'une d'entre elle, avancée notamment par James, est une tendance à la relation fusionnelle entre des amis nouvellement trouvés sur les lieux de migration, particulièrement pour ceux qui ne peuvent pas se socialiser en français :

119	**James**	= et et mais/ mais si on ne peut pas = parler partout/
120	**Aude**	=mmm/ mmm/
121	**James**	on ne peut pas practiquer/
122	Aude	mmm
123	**James**	et - c'est pour ça que il y a des petits - des petits groupes de britanniques qui - ha - au début sont des amis/ mais après heu deux ans "crrrrccrrrr" (mime des épées qui se croisent avec ses doigts)
124	**Aude**	mmm ils se fâchent/
125	**James**	oui c'est/

Pour James, c'est bien cette socialisation en vase clos, trop redondante, qui amènerait ces conflits. Bien que ceux-ci soient également évoqués par les autochtones rencontrés, ces derniers semblent relativiser ces conflits comme étant de l'ordre de la nature humaine, comme le soulignent Nadine, Nicolas, ou encore Joëlle.

Une seconde raison, qui me semble particulièrement importante, serait les différences de postures idéologiques vis-à-vis de la communauté autochtone et de l'apprentissage du français, et

de positionnement politique dans les rapports de pouvoir. Dans ces positionnement peuvent se jouer notamment des jeux de distinctions pour les migrant·e·s tenant fermement à s'adapter aux rites et pratiques locaux : dénoncer celui qui ne se plie pas aux règles du jeu de « l'intégration », permet de s'en distancer. Ceci semble notamment faire partie du processus de positionnement de Jack et Kate, qui passeront beaucoup de temps à détailler les stratégies de leur voisin britannique, et ennemi, afin de se définir en opposition. Ceci explique peut-être la réaction d'un forumeur, en réponse à la question « quelle est votre expérience des autres britanniques ? » :

21 blorf22 Posted on: 21/06/2007 at 09:46

My experience of other brits is they spend all their time sitting at a PC, going on EXPAT websites whinging about each other and the French.....DOH!

[*Mon expérience des autres Brits est qu'ils passent leur temps assis devant leur ordinateur, allant sur des sites pour EXPAT pour se plaindre des uns des autres et des Français…HA!*]

Les frictions entre migrant·e·s semblent par ailleurs émerger de certaines pratiques malhonnêtes au sein du réseau marchand. J'ai déjà évoqué la réputation des « cowboy builders », ces entrepreneurs du bâtiment qui ne seraient pas formés à ces métiers et dont la qualité du travail est critiquée. Une foreumeuse, elle-même entrepreuneure dans les métiers de construction parlera elle de « cowboy customers » faisant défaut de payements. L'une des rumeurs circulantes parmi les migrant·e·s serait le nombre important de personnes fuyant la justice britannique, ou étant partis pour laisser derrière eux un passé criminel. Julia et Rob déclarent d'ailleurs « qu'il y en a beaucoup des comme ça ». C'est semble-t-il, précisémment le cas des voisins de Kate et Jack. On peut cependant souligner que ces cas sont néanmoins probablement moins nombreux que ce que peuvent en penser certains, par exemple ici dans les forums (DF29) :

2 guerdeval Posted on: 19/05/2007 at 08:05

Our local gendarme once commented in his view half the Brits came here in search of something while the other half came to get away from something, so 50%/50% I guess, much like UK. huelgoat

[*le gendarme du coin a déclaré une fois que, de son point de vue, la moitié des Brits venaient ici en recherche de quelque chose alors que l'autre moitié étaient venus pour s'enfuir de quelquechose, donc 50%/50% Comme au Royaume-Uni en fait. Huelgoat*

3 Salamander Posted on: 19/05/2007 at 08:22

Guerdeval, reckon your man probably got it right, obviously I've only met half of his sample, as almost 100% of them definitely got baggage !

[*Guerdeval, je crois que ce monsieur avait raison, évidemment je n'ai rencontré que la moitié de cet échantillon, car presque 100% d'entre eux avaient définitivement un passif!*]

Enfin, c'est la reproduction d'un rapport de classe, tel que celui existant en Grande-Bretagne qui semble pouvoir créer des tensions parmi les migrant·e·s. La société Britannique reste fortement impreignée du concept de classe, explicitement structurant. Julia par exemple se définie comme élevée dans une classe supérieure, mais ayant épousé un fermier anglais. Si elle considère qu'elle préfère avoir eu cette vie où elle a pu se « mélanger aux locaux » son discours est emprunt d'une distance de classe indépassable (elle n'est pas devenue comme les locaux, mais à

leur contact), et cela se reportera, on le verra, sur sa perception des autochtones en Bretagne rurale. On verra encore plus nettement cette structuration de classe dans le discours d'une foreumeuse, Aka, qui déclare :

85 **Aka posted on: 16/02/2010 at 11:52**

There is also a reverse snobbery people who are obviously overly proud of being one of, or sympathetic to, the common or ordinary folk, and who choose to denigrates or shuns those of superior ability, education, social standing or wealth.

[*Il y a aussi du snobisme inversé, des gens qui sont de toute évidence excessivement fiers d'être issu d'un, ou sympathique aux, groupe de gens communs ou ordinaires, et dénigrent ou évitent ceux qui sont supérieur en compétence, éducation, statut social ou richesse.*]

Aussi, une actualisation des rapports de classes se trouvera dans les discours épilinguistiques et recoupera une hiérarchisation des origines géographiques des migrant•e•s. Alice témoigne également :

907	**Aude**	… Donc c'est comme ça que ça fonctionne aussi les réseau/ les communautés euh/
908	**Alice**	…
909	**Aude**	c'est pas mal en fonction de qui on on est euh/ en Angleterre/ ou au au Royaume Uni/
910	**Alice**	… / oui mais pas au début/ puisque ça c'est quand même pas marqué sur leur front/ bah enfin/
911	**Aude**	ouais ouais/
912	**Alice**	euh c'est aussi perceptible c'est dans dans les accents/
913	**Aude**	ouais ouais/
914	**Alice**	quelqu'un qui: est (inaudible) du Hampshire ne va pas euh s'acoquiner facilement avec quelqu'un euh si on lui reconnaît en lui son accent euh cockney euh/

Ainsi que des forumeurs (DF27) :

18 **Fancythat 13/07/2008 at 02:08**

(…) The one thing I would like to ask Brits coming here; leave the old class thing behind eh, I still have expats looking down their noses at me 'cos I got a London accent innit ' funny thing is I speak fluent french. Hate to say I found it a doddle. Strange really as I was thick as a plank at school!

[*(…) La seule chose que j'aimerais demander aux Brits qui viennent ici c'est de laisser la vieille histoire de classe derrière eux. Eh, il y a toujours des expats qui me regardent de haut parce que j'ai un accent londonnien. Ce qui est drôle c'est que je parle courrament le français. Ca m'embête de le dire mais je trouve que c'est du gâteau. C'est bizare d'autant que j'étais vraiment nul-le à l'école!*]

21 **Le Boxeurs 13/07/2008 at 10:36**

(…) Re your accent Fancythat, I am from "oop North", so my accent often seems to define me too. Never mind, supposed to be a good one for speaking French.

[*(…) A propos de ton accent Fancythat, je viens du Nord, donc mon accent semble souvent me définir. C'est pas grave, il parait qu'il est bien pour apprendre le français.*]

On peut observer dans cet échange comment l'apprentissage du français peut-être employé pour la revalorisation sociale ce qui sera plus amplement analysé dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

« FAIRE L'EFFORT » : ENJEUX IDEOLOGIQUES ET SOCIAUX DE L'APPRENTISSAGE DES PRATIQUES LANGAGIERES AUTOCHTONES

Dans ce chapitre, je développerai l'analyse des rhétoriques posant les enjeux de l'apprentissage des pratiques langagières locales par les Britanniques. Il s'agira de réaliser un tour d'horizon des idéologies langagières portant sur les pratiques langagières locales, des raisons motivant ou dissuadant l'apprentissage et sur les stratégies d'apprentissage mises en œuvre. Il apparaîtra que le privilège linguistique mis en exergue dans le chapitre précédent d'une part est loin d'être indiscuté, et d'autre part qu'il ne peut s'exercer pleinement que sous certaines conditions socioéconomiques.

D'abord, il s'agira de relever les principes idéologiques qui sous-tendent les discours promouvant l'apprentissage du français par les migrant·e·s (4.1). Ceci m'amènera à aborder les rationalisations amenant les migrant·e·s à un apprentissage des pratiques autochtones. Je passerai en revue les contextes dans lesquels l'apprentissage des pratiques langagières autochtones se révèle être un avantage, révélant ainsi l'hétérogènéité des situations socioéconomiques des migrant·e·s (4.2). A cette occasion, je m'arrêterai sur la place des pratiques langagières régionales dans les interactions entre migrant·e·s et les autochtones. Puis, ce sont les conditions d'apprentissages des pratiques locales, y compris les obstacles auxquels peuvent faire face les migrant·e·s, que j'examinerai (4.3). En miroir à la première partie de ce chapitre, je me pencherai ensuite sur les principes idéologiques et les stratégies interactionnelles permettant de contourner les injonctions à l'apprentissage des pratiques langagières autochtones (4.4). Enfin, je proposerai une synthèse critique des observations proposées dans les troisième et quatrième chapitres, pouvant sembler ambivalentes, voire contradictoires (4.5).

4.1. PRINCIPES IDEOLOGIQUES : COHESION TERRITORIALE ET DEVOIR DU MIGRANT

4.1.1.« La barrière de la langue » : Un espace social fragmenté ?

Dans un rapport précédemment cité, les communautés de communes des Pays de Pontivy et du Centre-Bretagne s'inquiètent des tensions liées à l'installation de populations

« d'aspiration et d'origines différentes » (Conseils de développement des pays de Pontivy et du Centre Bretagne 2008, p. 38). « L'intégration » de ces nouvelles populations est présentée comme un enjeu primordial pour le développement du territoire. Un ensemble de leviers d'actions sont proposés :

- Mise en place d'outils de médiation territoriale.
- Création de moments « festifs », de rencontres et d'échanges à l'échelle locale pour (re)créer des lieux de rencontre « au quotidien » (ex. place du marché, jardins collectifs...).
- Mise en place de commissions « intégration/accueil » dans les communes (comme il existe des commissions finances ou aménagement).
- Renforcement des missions d'accueil des mairies. (…) (*Ibid.*)

Comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, de nombreuses initiatives municipales et associatives semblent mener ces missions de médiations territoriales. Mais ce rapport et ces préconisations révèlent l'identification d'un sentiment de rupture du tissu social local chez certains autochtones. Hors entretien, un autochtone s'exprimant au sujet de l'installation des migrant·e·s britanniques le fera en ces termes : « *Mais quand même c'est triste* (…) *mais ici maintenant c'est des gens qui sont juxtaposés les uns à côté des autres là* ». Au cours d'une situation d'observation informelle, un autochtone me dira également « bientôt on ne sera plus chez nous ». Ces quelques indices indiquent que la représentation de la surprésence des pratiques anglophones peut être ressentie comme une violence symbolique. L'achat de terrains et de maisons associés à une histoire collective communale, combiné à la non-reproduction de certains rites d'interaction, garants pour partie de la démonstration et la reproduction d'une appartenance communautaire, j'y reviendrai dans le chapitre suivant, peuvent être perçus par certains autochtones comme une fragmentation de l'espace et l'effritement d'un lien social, une mutation territoriale. Ceci explique probablement les menaces et insultes anonymes dont a été victime Alice par exemple, les graffitis « *Brits Out* » dans le village de Bourbriac il y a quelques années, et d'autres actes de vandalisme à l'encontre des Britanniques. Ainsi, c'est la crainte de la fragmentation de l'espace social qui se retrouve chez certains autochtones reprochant aux Britanniques une socialisation trop tournée vers leurs compatriotes.

Et ce qui semble être perçu comme le facteur de fragmentation de l'espace social et qui permet de le symboliser est le non-partage des pratiques langagières, soit cette « barrière de la langue » dont font état la plupart des personnes observées ou interviewées.

Le cas de la famille Miller, dans l'évitement de l'interaction avec leurs voisins (cf. p. 191), n'est pas un cas isolé. Une forumeuse souligne d'ailleurs le paradoxe de telles situations, alors que les « valeurs rurales » de cohésion communautaire semblent par ailleurs motiver en partie la migration chez de nombreux Britanniques (cf. 1.3 et 5.1.1) :

14 makenvyn Posted on : 11/02/2010 at 09:30

(…) There's been no mention here of what the locals think about Brits who come here and don't learn the language. On several occasions local people have asked me why English people come here and don't speak French. This is always asked in terms of puzzlement and slight bewilderment. **They often have English neighbours whom they would like to get to know but with whom they can't communicate.** I think, personally, **it's rude to go and live in a foreign country particularlyas many of us are here to look for that magical sense of `community'** and then spend life in a little parallel bubble which I call "Englyworld".

[Traduction : On n'a pas fait mention de ce que les locaux pensent des Brits qui viennent ici et qui n'apprennent pas la langue. Plusieurs fois des gens du coin m'ont demandé pourquoi les Anglais viennent ici et ne parlent pas français. La question est toujours posée avec des marques d'incompréhension. Ils ont souvent des voisins anglais qu'ils aimeraient mieux connaître, mais avec lesquels ils ne peuvent pas communiquer. Personnellement, je pense que c'est déplacé d'aller vivre dans un pays étranger, particulièrement alors que nous sommes nombreux à rechercher ce sentiment magique de communauté, et de vivre ensuite une vie un peu en parallèle, dans une bulle que j'appelle « Englyworld ».]

On remarque que cette intervenante souligne la rareté de la projection des points de vue des autochtones sur le sujet. C'est une situation similaire que Nadine raconte ici, en décrivant le cas de ses voisins britanniques :

Nadine c'est sur que-/ parce que euh : / c'est surtout **quand ils se retrouvent avec des personnes qu'ils connaissent PAS du tout leur- l'anglais/**
Aude ouais
Nadine et c'est là le le frein/ on a un p'tit village juste à côté et ben **ils voudraient bien inviter les Français autour parce qu'ils trouvent que c'est sympa/ mais ils se contentent de faire salut**/
Aude hunn
Nadine **salut ! / c'est tout/** alors bon euh c'est pas possible pour euh les inviter à prendre l'apéro/ euh
Aude y a un peu de peur euh : = de de pas être de de se trouver euh et de pas réussir à :
Nadine = ah oui chacun reste sur son : / oui oui / **et les Français d'la même façon disent "oh on les inviterait bien mais qu'est-ce qu'on va leur dire?"**
Aude mmm
Nadine **s'ils comprennent pas/ bien sûr y a les gestes mais c'est pas suffisant/**

Elle ajoute ensuite :

Nadine tout le monde en rit/ mmmm/ mais bon c'est c'est/ je moi je plains plus les les personnes qui n'connaissent PAS un seul mot d'anglais et qui sont obligés de parler- à la limite **je pense qu'ils doivent se dire "j'me cache voilà les Anglais"/ hop/**
Aude ouais/
Nadine hein ? / et ça c'est dommage/
Aude **pour pas se retrouver dans la situation de#**
Nadine **voilà/ de pas se comprendre/**
Aude ouais/ ah ouais/
Nadine je pense hein/
Nicolas **oui c'est gênant bien sûr/**

Gillian corrobore cette analyse en déclarant que c'est seulement lorsque ses voisins ont su qu'elle parlait français qu'ils lui ont adressés la parole. Plusieurs éléments peuvent permettre d'expliquer ces pratiques d'évitement. Dans une certaines mesures, ces pratiques, qui ne sont certes pas ouvertement agressives, mais néanmoins excluantes, peuvent témoigner de l'hostilité de certains autochtones envers les migrant·e·s. Mais on peut également en donner une explication pragmatique : il semble que la peur d'une absence d'intercompréhension, la potentielle

perte de face dans la situation interactionnelle puissent amener ces stratégies d'évitements. C'est donc en ces instants qu'est véritablement vécue la « barrière de la langue ». Patrick lui-même dit éviter d'accepter les invitations chez des amis britanniques lorsque sa compagne Joëlle, Française originaire d'une ville de la région, est chez lui, afin d'éviter l'embarras d'une conversation ressentie comme « forcée », peu spontanée et laborieuse en français, car Joëlle ne pratique pas l'anglais. Par ailleurs, il ajoute qu'il trouve les autochtones parfois « timides », n'osant pas faire le premier pas vers les anglophones. La situation plurilingue semble perçue par beaucoup comme une source d'inconfort et de malaise.

Yvon, le maire de Léron déclare :

Yvon	bon la **barrière de la langue c'est vrai que/ si y avait une langue universelle/**
Aude	mmm/
Greg.	**l'anglais/**
Aude	(rires)
Yvon	**l'esperanto**/
Greg.	l'esperanto/
Yvon	faudrait l'apprendre à l'école/ **c'est un peu dommage ça qu'il ait dans le monde qu'il y ait pas une langue universelle/ ça simplifierait bien des choses/**

Cette petite fraction d'entretien montre une perception des langues en tant qu'instrument d'encodage/décodage. Cette perception est en partie héritée du premier projet moderniste d'une langue stable, débarrassée de ces ambiguïtés et donnant accès à une vérité transparente. Ce projet trouve notamment ses sources dans les écrits de John Locke selon Richard Bauman et Charles Briggs, à la suite de Foucault (Richard Bauman et Briggs 2003). Cette perceptition fétichisée des langues, est pensée comme une vérité, un point de départ allant de soi, comme toute idéologie triomphante (Gal 1998), pour Yvon qui attribue une stabilité naturelle aux langues, et donc de manière problématique une étanchéité naturelle. Cette croyance en l'imperméabilité des langues empêche finalement les intervenant·e·s de questionner véritablement la raison pour laquelle « la langue » devrait être considérée comme une barrière infranchissable, tandis que la sociolinguistique a montré comment la stabilité linguistique, le monolinguisme et l'étanchéité des pratiques langagières n'étaient qu'illusions, et a démontré la banalité des situations plurilingues (Calvet 2013; Blanchet 2000). On peut ainsi se demander ce que « la langue » pourrait bien servir à clôturer.

La courte interjection ironique de Grégoire donne un premier élément de réponse en révélant une partie des rapports de pouvoir qui se jouent autour des questions linguistiques dans ce contexte : l'anglais étant une langue puissamment véhiculaire, elle pourrait potentiellement être cette langue universelle, entendue en fait ici comme neutre, que recherche Yvon. Mais, ce dernier, qui ignore l'intervention de Grégoire, ne peut la considérer comme telle. L'anglais n'est pas un « terrain » neutre, car c'est un terrain habité. Malgré les stratégies anglophones déployées par cette

équipe municipale, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, l'enjeu semble néanmoins de maintenir un équilibre, une équivalence des pratiques locales avec les pratiques anglophones.

Le motif discursif accompagnant souvent l'idée d'une barrière de la langue est celui de « l'effort » que les migrant·e·s ont à fournir pour venir sur le terrain des pratiques locales. Par opposition, les migrant·e·s qui n'apprennent pas le français sont alors accusé·e·s de « paresse », y compris par de nombreux·ses migrant·e·s britanniques francophones.

Greg.	et certains euh parlent pas du tout un mot de français/ alors que je vois notamment ceux qui habitent à : près de l'ancien camping là/ euh b**
Yvon	ah oui oui/
Greg.	bon ça fait/ 'fin moi je suis là depuis 2007 je les ai toujours vu là[136]/ parlent pas un mot parl- français/
Y. et J.	(xxx)
Yvon	alors là pas un mot hein/
Jacques	y'en a qui font pas d'effort/
Yvon	y'en a tout simplement qui font pas d'effort/
Jacques	voilà/

Après qu'Alice m'ait parlée des rassemblements entre amis britanniques auxquels elle a pu participer avec son compagnon britannique, notre conversation continue :

1	**Aude**	.. .. ok/ d'acc-/ .. Donc vous avez aussi euh/ via lui cette euh .. Vie extra-professionnelle avec euh / 'fin/
2	**Alice**	oui et non / moi je je ça m-/ ça m- gave un peu ça/
3	**Aude**	ouais/
4	**Alice**	ça lasse quoi/ mmm/ .. / puis mais alors/ surtout que maintenant en plus y a y a Rennes/ y a des gens donc euh ffff/
5	**Aude**	ouais/
6	**Alice**	(tout bas) ça m'intéresse plus/
7	**Aude**	ouais ouais/ ..
8	**Alice**	.. Puis euh : / je me rapproche**/ j'aurais plutôt tendance à me rapprocher des gens qui euh/ qui font -/ (**ouvre grand les yeux, met sa main sur la hanche, prends une haute voix) **l'EFFORT** (elle sourit)
9	**Aude**	(rires)
10	**Alice**	(rires) **de parler français/ euh : (inspire) ouais**/
11	**Aude**	(en souriant) c'est vrai qu'on entend beaucoup ce : /
12	**Alice**	(rires)/ hein ?
13	**Aude**	souvent les mêmes mots qu'on utilise pour dire les choses euh/ ouais ouais/
14	**Alice**	(rires) / "tu fais pas l'effort" (rires)
15	**Aude**	… mmm/

Bien que choisissant une intonation parodique pour souligner le caractère stéréotypé de cet énoncé (8), Alice prend elle-même à son compte cette idée d'un effort attendu de la part des Britanniques, et ce alors même que ses connaissances anglophones lui assurent la possibilité d'une relation avec des non-francophones. Dans un autre passage de l'entretien, ce qu'Alice déplore en fait est ce qu'elle ressent comme un manque de curiosité des Britanniques non francophones pour les autochtones. De même, Nadine explique que dans ses stratégies interactionnelles, elle favorise les pratiques francophones, et s'investit différemment dans l'interaction selon les intentions de son interlocuteur :

[136] L'interview a eu lieu en 2012.

Nadine oui oui/ = mais on sent la personne qui est / **on sent aussi la personne qui veut faire des efforts et celle qui ne veut pas/ en faire/**
Aude ouais ? /
Nicolas mmm
Nadine ça on l'a très bien compris avec nos voisins là/ c'est l'exemple type/ je vois quelquefois bon pour faciliter la conversation avec Kelly **je lui dis en anglais / elle me répond en français/ bon bah j'dis ça va**/ alors j'continue un peu en français /si je vois qu'elle comprend pas j'lui redis en anglais / même si c'est qu'un mot pour essayer d(e) l'aider/ **mais son mari .. RIEN**/
Nicolas **faut qu'il y ait un pas fait de chaque côté quoi c'est c'est ça/**

D'autres enjeux que la simple intercompréhension se révèlent alors.

4.1.2. Le devoir moral d'intégration

La quasi-unanimité des autochtones reproche donc à ceux qui ne pratiquent pas, ou peu, le français de ne pas « *faire l'effort* ». Mais il faut souligner également la présence de ce discours chez de nombreux·ses Britanniques, avec des exceptions majeures que nous examinerons (cf. 4.4). On peut en effet constater un relatif consensus autour de l'importance de « s'intégrer » d'une part, et d'apprendre le français, ce qui est généralement présenté comme corollaire[137].

La question revient de manière récurrente sur le forum AngloInfo, avec, parmi ceux intégrés au corpus, des fils de discussion intitulés : « Parlez-vous français ? » (DF2), « Language » (DF6), « Learning to speak French » (DF24), « Speaking French » (DF27 et DF48), « What is integration » (DF38), « French classes » (DF51), « Learning the language » (DF54). Ce corpus abondant montre une focalisation spontanée sur la problématique langagière. De nombreux extraits exploités dans ce travail montreront donc l'héritage idéologique de ce que Bauman et Briggs présentent comme le second volet d'un projet moderniste, attribué cette fois à Herder, soit « l'argument une-nation-une-langue, la notion qu'une langue commune est le liant social qui maintient la nation, engendre une culture unique et partagée, et est nécessaire à la stabilité d'un état démocratique.[138] » (Richard Bauman et Briggs 2003, p. 302) Ceci implique alors que la légitimité à vivre à un endroit, ou plutôt dans *une* nation, repose en partie sur la capacité à parler le standard linguistique associé à cette nation.

Pour commencer à illustrer cet élément, on peut par exemple observer les interventions amorçant plusieurs fils de discussions sur le forum (DF24, DF27, DF54 et DF48, dans cet ordre) :

[137] Encore une fois, on rencontre exceptionnellement quelques discours dissociant connaissances linguistiques et intégration (cf. 4.4.2)

[138] Ma traduction : « On the other hand, Herder's legacy lies at the heart of tthe one-nation-equals-one-language argument, the notion that a com- mon language is the social glue that binds a nation together, engenders a unique and shared culture, and is also requisite to a viable democratic state » (Richard Bauman et Briggs 2003, p. 302)

1 **Triskel posted on : 06/04/2008 at 12:05**

I have been quite surprised since moving here to live in **France the number of English people I meet in shops who are not able to converse in French.** When I politely ask them how long they have been **living in Brittany some have said 4 - 5 years**. I find it very difficult to learn French myself even though I have a French wife, but I am still trying to get it right. It is quite funny when you meet a French person who is learning English, they talk to you in English and I end up replying in French. It does make me smile when I here of English people who have SKY TV and watch the BBC and ITV. We moved into a very small Village in the Morbihan and find we spend more time in the kitchen talking as a couple (with our young son charging around) than we did in the UK glued to TV all evening. I love it here in Brittany only hope we can stay. **Lets hope we can all learn to converse with our new neighbours and gain the respect from the French we deserve and not turn Brittany into region of anti Brits.**

[*J'ai été assez surpris lorsque je me suis installé ici en France par le nombre d'Anglais que je rencontre dans les boutiques et qui sont incapables de converser en français. Quand je leur demande poliment depuis combien de temps ils vivent en Bretagne, certains répondent 4 – 5 ans. Je trouve moi-même qu'il est difficile d'apprendre le français, même si mon épouse est française, mais je continue d'essayer de m'améliorer. C'est assez amusant que lorsque vous rencontrez un Français qui apprend l'anglais, il vous parle en anglais et je finis par répondre en français. Ca me fait sourire quand j'entends parler d'Anglais qui ont SKY TV et qui regardent la BBC et ITV. On s'est installés dans un très petit village du Morbihan et on réalise que nous avons plus de discussion de couple (pendant que notre fils chahute à côté) qu'au Royaume-Uni où on passait notre soirée collée à la télé. J'adore la Bretagne, j'espère seulement qu'on va pouvoir y rester. Souhaitons que nous puissions tous apprendre à discuter avec nos voisins et gagner le respect que nous méritons auprès des Français et ne pas faire de la Bretagne une région anti-britannique.*]

1 **BikerG12/07/2008 at 09:48**

I firmly believe that all of us should and can make the effort to learn the minimum of the French language when we arrive in this country, irrespective of our age, our educational level and background. How many amongst us have been amazed at the fact that our 80 year old neighbour who has never left their village learns how to communicate in English with us after a few weeks. If a poorly educated non-travelled rural Brittany farmer can learn a smattering of a foreign language so can a well travelled Brit - retired or otherwise! **For banking/utility or other essential services we shouldn't expect there to automatically be English language versions of websites, documents etc** (why on earth should there be?) but instead use the lack of a translated document as a way of helping us learn the language. By opening a dictionary and looking at the terms on the screen or on the leaflet it is really quite incredible how much you can learn....and then when you go into your bank or the Post Office and use one or 2 words in French (and then ask if they speak some english please) the response from the employees will be startlingly different. **You make a little effort, they make an enormous one.**

It is too easy for us all to shut ourselves off from so much around us by convincing ourselves we can't learn French.

[*Je crois fermement qu'on devrait et que l'on peut tous faire l'effort d'apprendre un minimum le français quand on s'installe dans ce pays, quelque soit notre âge, notre niveau d'éducation ou notre milieu d'origine. Combien d'entre nous ont été impressionnés par le fait que notre voisin de 80 ans qui n'a jamais quitté son village apprenne à communiquer avec nous en anglais au bout de quelques semaines. Si un fermier du Centre-Bretagne, peu éduqué, n'ayant pas voyagé peut balbutier dans une langue étrangère, alors un Brit voyageur le peut aussi, qu'il soit retraité ou non ! On ne devrait pas s'attendre à avoir des versions anglaises de sites internet, de documents, etc. dans le secteur de la banque ou d'autres services essentiels (pourquoi diable devraient-ils exister ?), mais plutôt utiliser l'absence de document traduit comme l'occasion de nous aider à apprendre la langue. En ouvrant simplement un dictionnaire et en cherchant les mots sur l'écran ou le prospectus c'est vraiment incroyable ce que l'on peut apprendre….et ensuite quand vous allez à votre banque ou à la poste et utilisez deux trois mots de français (et puis ensuite demandez s'ils parlent anglais s'il vous plaît) la réponse des employés sera tout à fait différente. Vous faites un petit effort, ils en font un énorme.*

C'est trop facile de se cloîtrer de tant de choses qui nous entourent en se convainquant que l'on ne peut pas apprendre le français.]

1 **Greenhouse Girl posted on : 10/02/2010 at 23:39**

What is it with English people out here that no-one seems to think it's important to learn French - and certainly no-one seems to be willing to pay for proper teaching? **I can't believe there are so many people who don't understand the importance and think that someone is always around to help!**

[Traduction : Quelqu'un peut m'expliquer pourquoi parmi les Anglais ici personne ne semble penser que c'est important d'apprendre le français – et surtout personne ne semble vouloir se payer de vrais cours ? Je n'en reviens pas que tant de personnes ne comprennent pas que c'est important et pensent qu'il y aura toujours quelqu'un autour pour aider !]

1 greengirl posted on : 15/07/2012 at 07:17

Good morning all, I've just had a close (too close!) contact with the Hospital in Ploermel. **Everyone from the cleaner to the surgeon had something to say about English people living in France who do not speak French! I felt ashamed of my fellow country men (and women).** I know it's hard - you don't need to be perfect - but **start trying** ;)

[*Bonjour à tous, je viens juste d'avoir un contact (trop) rapproché avec l'hôpital de Ploeremel. Tout le monde, du personnel d'entretien au chirurgien avait son mot à dire sur les Anglais qui vivent en France et qui ne parlent pas français ! J'ai eu honte de mes compatriotes. Je sais que c'est dur – vous n'avez pas à parler parfaitement – mais commencez par essayer ;)*]

Le registre axiologique de ces quatre interventions se rejoint, mettant en faute morale les migrant·e·s non francophones. Au mieux, ceux-ci font sourire, au pire, ils font honte. Nombreux·ses sont les intervenant·e·s des forums et les informateurs à pointer du doigt et se distinguer des Britanniques mobilisant uniquement leurs pratiques anglophones, sans complexe apparent. La mise à distance s'opère souvent par le partage d'anecdotes concernant des migrant·e·s non francophones, tel qu'ici :

17 Pam Morton replied on 12/11/2003 at 16:30

There used to be a couple like that here but they left about three years ago which was just as well because the French and the few of us who live here were getting fed up to the back teeth with translating for them. They even rang me up once to book a table for them at the hotel restaurant for four people for New Year's Eve and would I bring a tanslation of the menu as well.....They never, ever even tried and probably fortunately never seemed to realise how everyone felt about them. We, the "local Brits" were ashamed.

[*Il y avait un couple comme ça, mais ils sont partis il y a trois ans ce qui est une bonne chose parce que les Français et les quelques-uns d'entre nous qui vivons ici en avions ras le bol de traduire pour eux. Ils m'ont même appelée une fois pour que je leur réserve une table au restaurant pour quatre personnes à la Saint-Sylvestre, et de me demander si je ne pouvais pas leur envoyer la traduction du menu en plus…. Ils n'ont jamais ne serait-ce qu'essayé et, probablement heureusement pour eux, n'ont jamais paru réaliser ce que tout le monde pensait d'eux. Nous les « Brits locaux » on avait honte.*]

Ce type d'interventions assez récurrentes participe à la création d'une figure altéritaire et archétypale du/ de la Britannique embarassant·e dans le discours des migrant·e·s britanniques. Ce « personnage » parle en anglais sans complexe et à un volume sonore élevé dans les espaces publics. Il se plaint régulièrement de la qualité du service au consommateur, et il n'est pas francophone bien qu'il ait néanmoins vécu en Bretagne depuis plusieurs années. Il regarde exlcusivement la télévision britannique, et certain·e·s considèrent qu'il peut être reconnu par sa plaque d'immatriculation demeurée britannique, malgré l'obligation de faire enregistrer sa voiture en France. On retrouvera cette figure dans d'autres extraits cités au cours de ce travail, et on peut notamment mentionner que c'est un personnage que l'on retrouve dans la littérature « lifestyle », notamment dans certains mémoires de migrant·e·s britanniques en France (Etrillard 2014a). Par effet de constraste cette figure négative fait emerger le modèle à suivre du/ de la « bon·ne migrant·e » francophone. Je reviendrai sur cette figure positive qui pourra être complétée par d'autres critères que des critères linguistiques. C'est alors tant la distinction entre Britanniques que la quête du « respect » des autochtones qui est ici en jeu, et celui-ci s'atteindra, d'après les intervenant·e·s, par la pratique du français.

Mais quoi qu'en pensent certains migrant·e·s britanniques francophones et beaucoup d'autochtones, l'apprentissage du français semble avoir été une dimension d'au moins une partie du parcours de la plupart des migrant·e·s britanniques. Les stratégies d'apprentissages et leurs résultats sont cependant variables, et tandis que certains disent en être constante progression, d'autres déclarent être découragés (cf. 4.3). En réponse à l'intervention de Greenhouse Girl citée p. 209, un certain nombre de voix s'élèvent donc contre la représentation que la plupart des Britanniques ne feraient aucune tentative d'apprentissage. On peut lire par exemple après quelques réactions :

22 Steve and Lou Posted on : 11/02/2010 at 10:41

Perhaps I could refer to the original post from Greenhouse Girl in which she says that "no-one seems to think it's important to learn French". It's fairly obvious from the replies that there are many people who are doing their best to learn the language and integrate into the community, so the original statement is a somewhat sweeping generalisation. (…)

[*Peut-être que je devrais revenir sur l'intervention initiale de Greenhouse Girl dans laquelle elle déclare "personne ne semble penser que c'est important d'apprendre le français". C'est assez évident d'après les réponses qu'il y a beaucoup de gens ici qui font de leur mieux pour apprendre la langue et s'intégrer au sein de la communauté locale, donc la déclaration initiale est quelque peu une grande généralisation. (…)*]

23 Jivedance Posted on : 11/02/2010 at 10:42

The original poster has made a very general statement with 'no-one' thinks it is important to learn French. We live in area 56 near Pontivy and ALL the Brits we come in contact with have some French and try to use it. From excellent to not much.

I myself am over 60 did not have any French at school and I am doing my best to learn the language. I really object the the term 'no-one'. As I said it is not the case in our area.

[*L'intervenante initiale a fait une grande généralisation, en disant que « personne » ne pense que c'est important d'apprendre le français. Nous vivons dans le département 56* [*Morbihan, Bretagne Sud*] *près de Pontivy et TOUS les Brits que nous avons rencontrés ont des notions de français et essayent de les utiliser. D'une excellente manière ou très peu.*]

Aussi, si dans les faits il semble que les connaissances en français de nombreux·ses migrant·e·s soient trop limitées pour leur permettre d'interagir avec les autochtones, et si des ajustements idéologiques vont permettre de justifier ces limites, le consensus parmi les migrant·e·s semble bien être qu'il est de leur devoir « d'au moins essayer » de pratiquer le français.

« L'effort » demandé semble généralement associé à une récompense dans les discours des migrant·e·s. L'apprentissage du français, même minime, est alors souvent représenté comme un investissement fructueux, marquant ici une approche capitalisante des connaissances langagières. Ci-après, je liste l'ensemble des énoncés, extraits du forum, associant efforts et récompenses. Pour la démonstration, et parce que cette illustration repose sur une recherche par filtre lexical, je n'ai sélectionné que les énoncés utilisant le terme « effort ». D'autres formulations qui peuvent être attachées à un même environnement sémantique (« get trying » ; « keep going », etc.) sont néanmoins présentes dans le reste du corpus, comme cela pourra transparaître dans de nombreux autres extraits présentés dans ce chapitre. Ces extraits sont décontextualisés, et cinq d'entre eux sont proposés par deux mêmes intervenants, cependant, ils témoignent d'une forte

dialogicité, démontrant la circulation d'une même posture idéologique : d'une part, la thématique de « l'effort » implique la responsabilité du migrant dans la réussite de son intégration ; d'autre part, la pertinence de l'apprentissage du français est évaluée dans un rapport coût(effort)/bénéfices. J'ai souligné ce qui dans chacune de ces interventions fait référence à l'effort et les marqueurs d'une relation de causalité, et en gras on peut lire le résultat de ces efforts.

« Brittany has a wonderfully rich history, the people are **warm, helpful and friendly** (if you make the effort).

« If you do such effort, the french people **will give you a warmer welcome**.

« Whatever the answer, there's a very high probability that you can **achieve it here** in Brittany given the time, commitment and effort.

« We were made very **welcome by the village** but you have to make the effort to fit it.

« Learn as much French as you can and don't be afraid to use it. Mix with French people as well as British. **French people appreciate** the effort.

« I am currently in my third location since moving to Brittany and have **never had any issues with the locals having always found the majority of them courteous and friendly** perhaps it is because I always try to make an effort to stop and chat - more than just a passing "Bonjour".

« We have found **most the French people to the exceptionally polite and appreciate** the efforts we make to converse in French and with a little bit of English thrown in we get by very well.

« i am busy making friends with our neighbours and i think this is very very important! You have to put the effort in and even if it just starts off as a smile.. then a wave as you drive past.. **it makes all the difference!!**

« The british in general have such a bad reputation abroad for making an effort to speak other languages that if you make the slightest effort to mumble a couple of words, **most of the bretons are delighted and will forgive any massacres of the french language**.

« **The French love that** we make an effort, and even my mother-in-law who doesn't live here has started to learn and can follow a slow conversation and make responses, and if she can at her age, anyone can. :)

« I know that it is not easy mastering any foreign language, in particular if you are hard of hearing, but a little effort is **much appreciated.**

« Also when you make the effort you usually **find they can speak more English than they first let on.**

« Human nature innit, if you see someone trying it makes **you want to help**, if you see someone not trying you think 'whats wrong with you, make an effort'

« They find our accents as charming as we find there's (yes, really) and will **immediately respect you** if you make the slightest effort at speaking French, because they are very, very timid and embarrassed about speaking English.

« It's such a shame that people like him don't even realise **how far** a little effort **will go**.

« You have to make the effort to adapt and even the effort can be **rewarding and interesting**.

« If your French is not up to par .. I am sure you can find a good neighbour or French speaker to help you. It **will be worth** the effort.

« General opinion seem to be at least try, even if it is only odd word, make a fool of yourself, but at least you are making the effort, and **then so will they**.

« What I do find is if you make an attempt to speak French **the doctors especialy will then come out in perfect English** but they do wait to see if you make the effort

« We try to speak a bit of french in shops, to neighbours, in Doctors, Pharmacie and effort is **rewarded**.

« Yes, I do agree that we should all have a modicum of French, and the majority of the time we do all get by and our efforts are **appreciated with good humour.**

« In fact **they all say they appreciate** any effort we make to speak French, however badly!

« Everyone's in the same boat, no-one will laugh at your efforts and **you and your neighbour will see the benefits virtually immediately.**

« As for the integration bit, I have found that if you make the effort, no matter how bad the grammar or pronunciation, **it is appreciated** and I reckon that it is the insular and petty-minded Petit Anglais that annoy the French/Bretons.

« **Old Pierre will appreciate** the effort you've made and, I'll **bet he'll tell all his friends (and thus, they'll become your friends, as well)**.

« I have made a real effort to integrate and **have made more friends in France in the last 5 years than in the UK in the last 15,** this has been achieved by a positive effort to integrate by both learning the language, working and joining several clubs/associations - all French.

« **People are usually more helpful** if you make an effort to communicate.

« I find that if you just try to speak a few words **then that is appreciated** - its those that don't make an effort that **irritates the French and puts them against the Brits.**

« L'effort », dans ces différents énoncés, est donc principalement la pratique du français, mais également le fait d'aller vers les autochtones, de les solliciter. Ces interventions sont l'occasion pour les migrants de produire une image positive de soi, et de se distinguer de ceux qui ne sont pas en relation avec les autochtones. Néanmoins, il est intéressant de noter que dans certaines interventions de ces intervenant·e·s « l'effort » n'a pas à être très important pour être remarqué et « apprécié » par les autochtones, et pour en tirer des « bénéfices ». Mais de manière encore plus frappante, il semble important pour les forumeurs d'insister sur le fait qu'une partie de l'effort consiste à accepter de dépasser une certaine insécurité linguistique. On le verra, la peur de ne pas produire une forme considérée acceptable de français vient en effet se mettre en travers des dispositions de certains à entrer en interaction avec les autochtones (cf. 4.3.3).

4.1.2.1. Le devoir de préparation à la migration

Par ailleurs, les autochtones semblent questionner particulièrement le manque de connaissance en français *en amont* de la migration. On trouve fréquemment chez les autochtones l'idée qu'habiter — voire visiter — un lieu implique d'en apprendre la langue, avant toute chose. Plutôt que de formuler cette idée (directement) en reproche, Alice et Nadine prennent une posture empathique et mobilisent leur expérience : elles ne se sentiraient pas à l'aise dans un pays dans lequel elles ne pourraient pas interagir.

Alice moi euh vous me donnez euh vingt briques demain euh/ je vais prendre un sérieux temps de vacances/ mais euh **par contre j'irais pas dans un pays où je maîtrise pas la langue/**
Aude hunnhunn/
Alice **parce que je me sentirais vraiment conne vite/**

(…)

Alice oui/ et puis-/ c'est pas qu'une question d'argent il faut aussi du TEMPS/ pour comprendre/ appréhender un territoire/ comprendre comment les choses marchent/ .. Il faut un temps fou**/ je sais pas si vous êtes allez dans un pays ou vous parlé pas la langue/ la langue utilisée/ mais c'est c'est drôlement handicapant**/ je suis allée en Espagne euh / cet été-là/ j'voulais pas parler anglais/

Aude (rire)

Alice **surtout pas/ non plus français**/ ah **ben j'ai rien dit** (rires)/ mais j'essaie de de chopper des mots mais j'ai rien dit/ et puis j'me suis sentie euh vraiment nulle quoi/

Aude mmm/

Alice .. Je voulais surtout pas euh passer par le français et l'anglais/ et bah j'ai bien vu que : voilà euh**/ j'aurais peut-être du euh/ j'avais j'étais là pour 10 jours aussi/ mais euh**/

Ici, Alice insiste sur son refus de communiquer dans d'autres langues que la langue qu'elle considère locale, quitte à être dans l'incapacité de communiquer autant qu'elle le souhaiterait. Elle ne finit pas sa phrase, mais insinue qu'elle aurait peut-être dû anticiper ceci, mais la courte durée du séjour l'en dédouane. Nadine, elle, prend justement des cours d'espagnol, et s'en sert pour argumenter en faveur d'un apprentissage du français en amont pour les Britanniques :

Nadine ouais / **moi je les admire** parce que je sais **personnellement je ne partirais pas dans un pays étranger si je ne COnnais pas la langue**

Nicolas (murmure) c'est vrai que/

Nadine ça **c'est irritant pour moi / hein/ je pourrais pas**/ m'inté- / j'pourrais pas// et **le manque de communication pour moi ça s(e)rait la fin de tout**/

(…)

Nadine mais moi il me semble/ **j'apprends l'espagnol aussi/** mais si c'est pas ludique et bah t'as pas envie de le faire quoi// **il faut un objectif aussi //** et là **je pense que pour tout les Anglais qui veulent venir en France / l'objectif serait pour eux/ c'est COmmencer par apprendre LE français/ déjà EN Angleterre / aVANT de venir/ moi il me semble//** mais bon/ y a d'autres qui font le chemin inverse//

Ces deux interventions de Nadine se passent pendant un entretien collectif en présence de deux migrants britanniques, Patrick et James. Aussi, ceci explique les précautions que Nadine prend à encadrer son intervention de marqueurs énonciatifs (passages soulignés) ouvrant la possibilité de relativiser ses propos. Elle insiste elle aussi sur l'idée avant tout que c'est pour le confort de l'interaction qu'elle préconise l'apprentissage des pratiques langagières du lieu de migration, ou de voyage. On note ici que Nadine euphémise d'abord son point de vue, en disant être admirative (116) des migrant·e·s s'installant en France sans « connaître la langue ». Puis l'énoncé 152 montre que son opinion est plus tranchée sur le sujet : les migrant·e·s devraient apprendre le français en Angleterre.

Du côté des participant·e·s britanniques, la préparation semble moins facile à mettre en œuvre. Kate déclare que les cours de français dispensés dans sa ville d'origine affichaient complet, et qu'elle ne put donc recevoir de formation linguistique avant son départ. Elle admet avoir sous-

estimé la difficulté que représentait l'apprentissage du français. Dns cet extrait que je commenterai à nouveau en fin de Chapitre V, elle déclare :

Kate to learn the language is the most important thing/ I think from my own point of view/ thinking about it now/ if I did known how difficult it would be I probably wouldn't have come/
[*Apprendre la langue c'est le plus important/ Je pense de mon point de vue/ quand j'y repense/ si j'avais su à quel point ça serait difficile, je ne serai probablement pas venue/*]

James pense que certains ont effectivement eu tendance à sousestimer la difficulté de l'apprentisage :

James je crois aussi que y a des Anglais qui a peut-être pensé / peut-être euh/ ce sera plus facile de c'est.. on – on doit travailler beaucoup beaucoup pour ..
Nadine oh ben oui
Nicolas pour avancer en Français / ben oui c'est beaucoup de travail oui
Nadine oui
James euh je crois

Évelyne, enseignante de français, s'étonne également de l'absence de l'anticipation des questions langagières chez certains migrant·e·s. Rappellons ici qu'Évelyne est française, ayant vécue en Grande-Bretagne pendant une petite vingtaine d'années, et s'étant installée en Centre-Bretagne avec son mari Britannique. Dans les premiers énoncés de cet extrait Évelyne associe le choix de la destination de migration au capital linguistique préexistant la migration : elle s'interroge sur la raison pour laquelle des migrant·e·s n'ayant pas de « compétences » francophones pourraient vouloir s'installer en France :

Évelyne j'ai des débutants/ **alors c'est-à-dire que eux ils savent même pas compter/ ils sont arrivés en France tu te demandes pourquoi**/
Aude ouais/
Évelyne **mais AUCUNE compétence**/
Aude ah ouais/
Évelyne ouais/ en fait ils sont partis pour euh/ pour un peu le le :.. comment/ ils pensaient que la terre était mieux d(e) l'autre côté /tu vois hein/
Aude ouais/
Évelyne c'était plus vert de l'autre côté/
Aude ouais ouais/
Évelyne **après t'as des gens qu'ont : qu'avaient réfléchis déjà un peu à leur projet/ et qui avaient pris quand même un peu d(e) cours/**
Aude d'accord
Évelyne **et en fait ils s(e) rendent compte qu'i(l)s en ont pas pris assez/**
Aude mmm/ mmm/
Évelyne puis après t'as des gens qui adorent ça/ qui font qu-/ qui ont toujours parlé français toute leur vie/
Aude ouais/
Évelyne **mais bon la moyenne euh : / en général les gens viennent avec très peu d'bases hein**/
Aude d'accord/
Évelyne **i(ls) sont très mal préparés**/
Aude ah ouais ? /
Évelyne ah ouais/ les gens **ils ont un rêve mais :** /
Aude ouais/ tu-/pourquoi tu penses qu'i(ls) : qu'i(ls) anticipent pas euh ça/
Évelyne **en fait ils partent sur un coup d'tête/**
Aude ouais/
Évelyne euh : la vie en Angleterre elle est : pas dure/ elle est pas plus dure qu'ici hein/
Aude mmm/

Évelyne au contraire j'trouve que en général la vie est : / peut-être plus facile/ le : / bah bon pas plus facile mais/ pour certaines choses c'est plus facile en Angleterre/ MAIS les GENS pensent que : / ils ont entendu qu'en France par exemple les propriétés c'est pas cher

Pour elle, le départ est clairement irrationnel dès lors qu'il n'est basé que sur des opportunités économiques ou sur des croyances idéalisant les lieux de destination (voir aussi 5.4.). Des interventions sur le forum font échos aux propos d'Évelyne (DF22):

28 **Begonia posted on : 02/10/2007 at 18:52**

You are already having reservations and what I would say is think very carefully**, do your homework,learn to speak some French before you come.**

Do not be blinded with the thought you could have a lovely house and garden at a price impossible in the UK.

Think very carefully into which area you want to live. We have moved to a very rural area where it is very hard to make friends and yes it is very lonely. It is also an area in which there are but a handful of English people and these are very busy trying to make a living farming and setting up new businesses. (…)

[*Tu as déjà des réserves et je dirais qu'il faut que tu réfléchisses avec attention, fais tes devoirs, apprends un peu de français avant de venir.*

Ne sois pas aveuglé par la perspective d'une jolie maison et un jardin à un prix inaccessible au Royaume-Uni.

Réfléchis bien au secteur où tu veux vivre. Nous nous sommes installés dans un secteur très rural où c'est très difficile de se faire des amis et oui c'est très désert. C'est aussi un secteur où il n'y a qu'une poignée d'Anglais et ils sont tous occupés à essayer de subvenir à leurs besoins en cultivant la terre ou en montant leur entreprise. (…)]

L'expression « people have to do their homework » revient régulièrement pour désigner tout le travail de préparation que requière la migration. Ici, on commence à voir comment une stratégie de distinction s'opère entre ceux « partis sur un coup de tête », et ceux qui ont préparé avec attention leur projet migratoire[139].

10 **Fable posted on : 12/07/2008 at 13:23**

A lot of folk know well in advance of their plans to live in France. It just requires a little effort to learn basics of the language before you come over or go the extra mile and find, maybe, a teacher of French in your local college, who would come and give you a private lesson maybe once a week. (…)

[*Beaucoup de gens savent bien à l'avance qu'ils vont venir en France. Il ne faut faire qu'un petit effort pour acquérir les bases avant de venir, ou faire quelques kilomètres de plus et trouver, peut-être, un prof de français au collège du coin, qui viendrait vous donner des cours peut-être une fois par mois. (…)*]

Cependant, il est possible de s'interroger sur l'utilité de cette stratégie. James estime que l'utilité des cours qu'il a suivis au Royaume-Uni fut faible, du fait qu'ils furent plus adaptés à un séjour touristique qu'à une installation durable :

James ouais/ je je ne sais pas MAINtenant/ mais je/ peut-être pendant six mois avant .. On a : quitté l'Angleterre/ .. On a fait un cours français en Angleterre/ mais .. C :'est c'est pour des des vacances/et : si on veut euh rencontre personne à la plage pour faire le surfing/
Aude mmm/
James c'est bien/
Aude = mais ça va pas être
James = mais il n'y a pas beaucoup des personnes ici qui veut faire ça = (rires)
Aude ouais
James = (rires)/ mais :-

[139] La mise à l'index des personnes étant considérées en « échec » dans leur parcours migratoire est plus amplement analysée dans le Chapitre V.

Aude c'était pas en rapport avec les besoins euh : /
James oui non non/ et : je crois peut-être il y a maintenant/ ou il y avait peut-être pendant les : des années 2004 2005/ des des des cours pour.. Pour .. Euh apprendre qu'est ce qu'on DOIT faire/ ou qu'est ce qu'on peut faire/
Aude ah oui/ plus culturel/
James oui/ oui/ ..

Dans le forum, d'autres soulignent le caractère inadapté de ces cours pour l'interaction avec les voisins, en milieu rural breton, inférant ici plutôt la différente variété linguistique pratiquée (cf. aussi 4.2.4.).

Enfin, je soulignerai que l'univers médiatique gravitant autour de ces migrations me semble poser rarement la question de l'apprentissage des pratiques langagières locales. Par exemple, les mémoires de migrant·e·s britanniques en France rurale que j'ai pu analyser pour l'heure (*Ibid.*) font rarement état d'une difficulté particulière pour apprendre le français, et les éventuelles incompréhensions dans les interactions que vivent les héros avec les autochtones sont, tout au mieux, utilisées comme des ressorts humoristiques, dans le cadre de cette littérature de divertissement. Ce sont pourtant précisément ces médias qui participent à dessiner les attentes des migrant·e·s (cf. 1.3, 5.3.1.2 et 5.4). Alors, on peut comprendre la déclaration d'un intervenant sur le forum : « I was mislead as to how difficult the language is to learn » (DF27 : 2).

4.2. Exigences linguistiques pour l'insertion sociale et professionnelle

On a pu commencer à voir que les connaissances des pratiques langagières autochtones peuvent être envisagée comme un capital par certain·e·s migrant·e·s. Dans ce point, je passerai en revue les « profits » émanant de ce capital linguistique francophone, voire brittophone, pour les migrant·e·s britanniques, et les « sanctions » de la non-maîtrise de ce capital pour certain·e·s.

4.2.1. Une condition à « l'employabilité »

Comme on a pu le voir dans le Chapitre III, une grande partie des migrant·e·s britanniques actifs se tournent vers l'entrepreunariat et se spécialisent plus précisément dans les services pour leurs compatriotes (voir aussi l'extrait cité de l'entretien avec Alice p. 249). Dans ces conditions, la question linguistique ne vient se poser que lorsqu'il s'agit de régler certains problèmes administratifs. Alice, par exemple, aide certains autoentrepreneurs à démarrer leurs démarches administratives. Néanmoins, dès lors qu'ils ont un statut de travailleur indépendant, elle n'est plus en mesure de leur donner les conseils légaux dont ils peuvent avoir besoin. C'est donc vers d'autres professionnels qu'elle les oriente.

Cependant, comme on a pu le voir également précédemment, la saturation de ce marché très restreint et géographiquement étalé que composent les migrant•e•s britanniques, ainsi que la baisse du pouvoir d'achat des migrant•e•s amènent certaines personnes à chercher un emploi hors de la sphère économique britannique. Les plus jeunes migrant•e•s ne sont pas les seuls à chercher à poursuivre une vie active en France. La dévaluation de la livre sterling peut amener certain•e•s « jeunes » retraité•e•s à chercher un complément de salaire en euros. Alors, le relatif privilège linguistique que l'on a pu observer dans le Chapitre III commence ici à trouver ses limites. Évelyne déclare :

Évelyne	mais c(e) qu'ils calculent pas en général c'est que/ (en)fin pas tous hein j(e) parle pas tous hein/ (pa)rceque **y a- y a plusieurs niveaux encore**/ mais t'as une catégorie d'personnes qui va partir ../qui va tout vendre/
Aude	mmm/
Évelyne	ta baraque tout/ i(ls) vont arriver ici i(ls) vont ach(e)ter une maison : / (al)ors en général i(ls) vont ach(e)ter un truc à r(e)tapper/
Aude	mmm/
Évelyne	hein/ **et puis i(l)s auront p(eu)t-être pas nécessairement calculé le coût de: pour retaper/ et puis i(ls) se retrouvent euh dans une situation/ et i(ls) mangent leur pécule euh très rapid(e)ment ouais/**
Aude	mmm/ ah ouais/
Évelyne	**et puis euh au bout d(e) trois quatre ans/ ils ont pas fait d'effort pour apprendre la langue/ maintenant il leur faut un boulot/**
Aude	mmm/
Évelyne	**et ça tombe pas du ciel/**

Une fois de plus, Évelyne mobilise un registre fortement axiologique, soulignant l'insouciance des migrant•e•s. On peut voir déjà ici comment les personnes se trouvant dans des situations financières critiques et n'ayant pas anticipé ces dernières peuvent par ailleurs subir un jugement dans les réseaux britanniques notamment, ce qui peut s'articuler, nous le verrons à une pression sociale pour la « réussite » du parcours migratoire (cf. 5.4). L'apprentissage du français est en tout cas présenté comme une étape incontournable de la recherche d'emploi. Pour Evelyne, « *la barrière de la langue* » fait une « *sélection naturelle* ». Ici encore avec cet exemple extrait du forum, qui soulève également la tendance en France à exiger des diplômes et autres certificats pour de nombreux emplois :

3 Erdeven007 replied on 18/01/2009 at 20:32

(…) we came out here with cash from a house sale over a year ago. Bought a house and are living with what was left over plus working as well. You need money to live on for at least a year or two if you don't have a job to go to when you arrive here. It's quite a shock to the system when you get involved with the ANPE and other job agencies **they like qualifications**. **Being able to speak French is very important unless you know people here already and having a skill you can use comes in handy**. Some people have come here with no idea what they will do for work, then find it hard to get work. Good luck to anyone thinking of giving it a go, it takes a lot of bottle. (…)

[*(…) nous sommes arrivés avec l'argent de la vente de notre maison il y a un peu plus d'un an. Nous avons acheté une maison et on vit sur nos économies restantes et on travaille aussi. Il vous faut de l'argent pour pouvoir vivre au moins un an ou deux si vous n'avez pas de travail qui vous attend quand vous arrivez. Ça fait un choc avec le système quand vous arrivez à l'ANPE ou d'autres agences de travail, ils aiment les diplômes. Pouvoir parler le français est très important à moins que vous ne connaissiez des gens ici déjà et avoir des compétences employables s'avère utile. Certains sont venus ici avec aucune idée de ce dans quoi ils allaient travailler, et*

trouvent ensuite que c'est difficile de trouver du travail. Bonne chance à tous ceux qui la tentent, ça demande du courage. (…)]

Ces migrant·e·s britanniques doivent donc non seulement mobiliser un capital francophone, mais par ailleurs s'adapter à un marché du travail régulé d'une manière différente que celui qu'ils connurent au Royaume-Uni. Le cas de Kate illustre particulièrement l'effacement du privilège linguistique dans une situation de recherche d'emploi. Kate et son mari, Jack, avaient convenu qu'en cas de problème financier, celui-ci proposerait des services de dépannage informatiques dans le réseau britannique. Les problèmes financiers sont effectivement arrivés avec la crise économique, mais Jack, victime d'une attaque cérébrale qui a laissé d'importantes séquelles, s'est trouvé dans l'incapacité de proposer ses services. D'une association proposant des formations pour la culture générale et principalement côtoyée par des personnes à la retraite (l'Université du Temps Libre), Kate a basculé alors vers un dispositif de formation destiné à l'ensemble des migrant·e·s en France. Hormis les migrant·e·s européen·ne·s, s'y trouvait également « a Turkish girl », et dans un autre groupe que celui de Kate « a couple of Marocans »[140].:

Aude	where did you take your lessons?/ [*où est-ce que vous avez pris vos cours ? /*]
Kate	uh::
Aude	there's a/
Kate	uh UTL[141]?
Aude	yes ok/
Kate	yeah for bits/ for a little bit/ we went there/ umh/ but we had prvate lessons as well before that /uh.. and uh/ then.. after Jack had his stroke and I thought I needed to work/ I found out that you-/ there are there's some CLPS/ Have you ever heard of them?/ [*oui un peu/ pendant quelque temps/ on est allé là-bas/ umh/ mais on a pris des cours particuliers avant ça /uh.. et uh/ ensuite.. après que Jack a eu son attaque et j'ai pensé qu'il fallait que je travaille/ j'ai vu qu'on pouvait-/ il y a il y a le CLPS/ Vous en avez entendu parlé ? /*]
Aude	yes it's a center/ a center for social:: need/ [*oui c'est un centre/ un centre pour des besoins sociaux/*]
Kate	yeah/ yeah/ **the CLPS do uh courses for English people/** (...) in Loudéac and uh: / **then I went to their European site because it's funded by European money/** [*ouais/ ouais/ le CLPS donne uh des cours pour les Anglais / (...) à Loudéac*[142] *et uh: / ensuite je suis allée sur leur site européen parce que c'est financé par l'argent européen/*]
Aude	ok/
Kate	or partly at least/ [*ou au moins en partie/*]
Aude	yes/
Kate	I went on to the European site and got the name of somebody/ and it is a couple of years back now/ and uhm/ **asked about it**/ because **I wasn't told about it/**

[140] Dans d'autres sites de cet organisme de formation en Bretagne, comme celui de Rennes, les Britanniques sont clairement moins représentés, voire absents, en toute cohérence avec la répartition des populations britanniques sur le territoire (cf. 1.5.1)

[141] L'Université du Temps Libre, une association culturelle.

[142] Loudéac est, avec Pontivy, l'une des deux plus grandes villes du Centre Bretagne. Ce sont les deux seules communes dont je n'ai pas modifié le nom, car les effectifs importants dans leurs structures permettent de préserver l'anonymat des participant·e·s les ayant fréquenté·e·s.

[*Je suis allée sur le site européen et j'ai eu le nom de quelqu'un / et ça fait un ou deux ans maintenant/ et uhm/ j'ai pris des renseignements/ parce que on ne m'en avait pas parlé/*]

Aude yes/

Kate and I didn't know who to ask and what to ask/
[*et je ne savais pas à qui demander/ quoi demander/*]

Aude yes/

Kate so uh.. I got a name and **I went in to the Pôle Emploi/ and signed on/ uh/ we say signed on/**
[*alors uh.. j'ai eu le nom de quelqu'un et je suis allée à Pôle Emploi/ et je me suis inscrite/ uh/ on dit s'inscrire/*]

Aude yeah

Kate inscrire/

Aude registered
[*inscrite*]

Jack yeah

Kate yeah registered/ but I wasn't entitled to any money or any help/ because I never worked here/
[*ouais inscrite/ mais je n'avais pas le droit à de l'argent ou une quelconque aide/ parce que je n'avais jamais travaillé ici/*]

Aude unhun/

Kate but it meant that I could go on this course/
[*mais ça signifiait que je pouvais suivre ce cours/*]

Aude ok/

Kate **and lots of people do it/ mostly English/**
[*et beaucoup de gens le font/ principalement des Anglais/*]

Aude alright/

Kate **but there's Polish/ the only course I was on there was I think fourteen of us/ Polish Spanish/ uh.. .. there was a Turkish girl/**
[*mais il y a des Polonais/ le seul cours auquel j'ai assisté là-bas on était je crois quatorze/ des Polonais des Espagnols/ uh.. .. il y avait une fille turque/*]

Aude ok/

Jack **a couple of Moroccans no?**
[*un ou deux Marocains non ?*]

Kate **No not on my course/**
[*Non pas dans mon cours/*]

(…)

Kate .. uh .. anyway/so I did that/ then I did one stage in .. a / and then you go back for a few weeks/ obviously everyone discuss what they've done /
[*.. uh .. mais donc/ alors j'ai fait ça/ après j'ai fait un stage à .. un / et puis tu reviens quelques semaines plus tard/ évidemment chacun discute de ce qu'il a fait/*]

Aude yeah/

Kate humm : **you have lessons which are to do with finding jobs and about work/ things like that / and then also actual French lessons/**
[*humm : tu as des leçons qui sont liées à la recherche d'emploi et au travail/ des choses comme ça / et aussi des vraies leçons de français/*]

Aude mmm/

Kate quite structured/ and at the end of it we did an exam in Rennes University/
[*assez bien structuré/ et à la fin on a passé un examen à l'université de Rennes/*]

(…)

Kate and then/ and I did that last/ I passed the exam last April/ but it's a practical exam/ (x) the whole day/ you do differents (x)/
[*et ensuite/ et j'ai fait ça en dernier/ j'ai validé l'examen en Avril dernier/ mais c'est un examen pratique/ (xxx) toute la journée/ tu fais différents (xxx)/*]

Aude oh ok/

Kate ehm/ and I did the exam in the French for the basics/ which is called/ uh what it is called ADELF/
[*ehm/ et j'ai passé l'examen en français pour les bases/ qui s'appelle/ uh comment ça s'appelle ADELF/*]

Aude the DELF yes/

Kate I did that/ I passed that/ but not a =very high level/
[*j'ai fait ça/ je l'ai eu/ mais pas un très haut niveau/*]

Il peut être intéressant de préciser ici que le catalogue de formation de l'UTL, indique « cours de français pour anglophones ». Ceci semble d'autant plus intéressant que, d'après les migrant·e·s rencontré·e·s qui ont assisté aux cours de cette association, les enseignantes y privilégient une approche immersive et bannissent l'usage de l'anglais en classe. Il n'y a *a priori* aucune raison que ce cours ne puisse être qu'à destination des anglophones. Certes, les migrant·e·s dans les environs des locaux de l'association (Loudéac) sont principalement britanniques, mais pas exclusivement.

Les deux publics semblent alors potentiellement séparés sur le marché des cours de français langue étrangère en Bretagne intérieure : d'un côté on trouverait les actifs chercheurs d'emploi qui doivent s'assurer d'avoir obtenu les marqueurs institutionnels de leur employabilité, par exemple par la passation du Diplôme d'Études en Langue Française (DELF)[143]. D'un autre côté du marché de la formation linguistique en français, on trouverait alors des retraités ou les non-actifs, dont les motivations pour l'apprentissage sont plus liées à des objectifs de socialisation, ou d'autonomisation face aux tâches administratives (cf. 4.2.2 et 4.2.3). Ces derniers semblent moins susceptibles de se trouver en compagnie de migrant·e·s d'autres nationalités dans leurs cours, à moins que ceux-ci ne soient dans un cas similaire de migration privilégiée. Sur le forum Anglo-Info, dans l'Association Franco-Britannique, ou encore dans le Central Britanny Journal, on retrouve des migrant·e·s néerlandais ou allemands, par exemple. Mais ces derniers·ères, moins nombreux·ses, sont rarement identifié·e·s en tant que collectif (cf. p. 194), ou alors assimilé·e·s aux Britanniques, dans le cas où, « anglophones », ils participent par exemple aux activités de l'association franco-britannique dont il a été question précédemment. Alors c'est sous le terme « d'anglophones » que ces migrant·e·s privilégié·e·s sont englobés sur le territoire et ce capital linguistique valorisé permet une distinction de classe entre migrant·e·s d'origines géographiques différentes. Cette catégorisation par la langue permet de ne pas formuler explicitement une catégorisation par l'appartenance ethnique ou nationale, qui elle serait considérée discriminante.

Mais, comme on le voit avec le cas de Kate, nationalité et classe sociale ne peuvent évidemment pas se superposer complètement, et les migrant·e·s britanniques chercheur·se·s d'emploi en situation financière délicate peuvent ainsi se trouver orientés dans les mêmes dispositifs d'aide sociale que les migrant·e·s non européen·ne·s[144]. Ainsi, cette formation que

[143] Le DELF valide institutionnellement un capital linguistique, sur différents niveaux du Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL).

[144] L'organisme au sein duquel Kate a fait sa formation, le CLPS (Construire La Promotion Sociale), est une association prestataire de formations linguistiques pour les étrangers non francophones, notamment agréée par l'État français pour les formations entrant dans le cadre des politiques nationales de l'immigration, telles que le Contrat d'Accueil et d'Intégration (CAI) en vigueur sur l'ensemble du territoire français depuis le 1er janvier 2007 (Ouabdelmoumen 2014). Les migrant·e·s britanniques, en tant que citoyens de l'Union Européenne ne sont pas concernés par le CAI, dont la mise en œuvre contractualise des rapports sociaux de race, de sexe et de classe. (*Ibid.*) Non concernés par ce rite d'institution et par l'ensemble des « dispositifs de contrôle et de sécurité » des politiques migratoires, les migrant·e·s britanniques ne peuvent être associés à la « figure de l'immigré-e », que ces dispositifs

Kate suivra est plus axée sur l'ensemble des « compétences » en français considérées nécessaires sur le marché de l'emploi. J'y reviendrais lorsque nous nous intéresserons plus particulièrement à l'ensemble de la trajectoire de Kate, mais pour l'heure, je me contenterai de m'intéresser aux problématiques linguistiques auxquelles elle est confrontée.

Kate était cheffe de rayon dans une grand centre-commercial en Grande-Bretagne. Ayant d'abord tenté de retrouver une carrière de vendeuse en Bretagne, elle dû se résoudre à abandonner ce projet et à se reconvertir dans le service à la personne. Les problèmes majeurs[145] qu'elle invoque sont son impossibilité de faire valoir son expérience, l'importance que les structures françaises accordent aux diplômes plutôt qu'aux savoirs-faire, et son niveau insuffisant en français pour un travail requérant une aisance orale : « I knew that for selling my French would have to be good ». Kate se trouve alors dans une situation de déclassement comparable à celle de nombreux·ses migrant·e·s non européens.

Sur le forum, d'autres migrant·e·s racontent des trajectoires similaires à celle de Kate :

9 **Kt replied on 19/01/2009 at 08:23**

It's seriously hard going at the moment but I agree that **there are jobs out there** if you're prepared to do them **but you have to speak French. I can't emphasise enough the need to learn the language.** Anyone considering moving out here, please take this advice and don't even think of coming without funds or if you don't think you can learn the language. If you fall on hard times, which, let's face it I think most of us are now, and you turn up at a bar or office and **offer yourself as a French speaker**, there is a good chance you'll be accepted for the vacancy**.** Like some of you I've lost everything that I'd spent every hour possible earning during the past 20 years of my life, (…)

I'm going to take a bus drivers licence because I have to work in addition to my other business but I have had to go to ANPE first**. I never imagined in a month of Sundays I would become a bus driver and I don't mean that in a derogatory manner, it's just that I've never had an occupation like that before.** I'm looking forward to it but I have to do a three month stage which will be hard going but worth it. Many people are going back now and it's very sad. Good luck to you all!

KT

[*Les temps sont durs, mais je suis d'accord qu'il y a du travail ici si vous êtes prêts à le prendre, mais vous devez parler français. On insistera jamais suffisamment sur l'importance de l'apprentissage de la langue. Que ceux qui pensent à s'installer prennent ce conseil et ne pensez même pas venir si vous n'avez pas d'argent de côté ou si vous ne pensez pas pouvoir apprendre la langue. Si vous rencontrez des moments difficiles, ce qui, regardons les choses en face, est le cas pour la plupart d'entre nous en ce moment, et que vous vous présentez à un bar ou un bureau et vous offrez en tant que francophone, il y a de bonnes chances que vous soyez choisi pour prendre le boulot. Comme certains d'entre vous, j'ai perdu tout ce que j'ai gagné pendant ces 20 dernières années à travailler autant d'heures qu'il m'était possible (…)*

Je vais passer le permis de chauffeur de bus parce que je dois travailler en plus de mon autre boulot, mais j'ai dû aller à l'ANPE d'abord. Je n'avais jamais imaginé que je deviendrais chauffeur de bus, et je ne dis pas ça d'une manière péjorative, c'est juste que je n'ai jamais eu un emploi comme celui-là. J'ai hâte de le devenir, mais je dois faire un stage de trois mois ce qui ne va pas être facile, mais ça en vaudra le coup. Beaucoup de gens repartent maintenant et c'est très triste. Bonne chance à tous !]

Cet intervenant semble s'être approprié les logiques néolibérales du marché de l'emploi : savoir être compétitif (« offer yourself as a French speaker), savoir être flexible (« I never

instituent (*Ibid.*). Cependant, le programme du volet linguistique du CAI rejoint le programme des apprenants « hors-CAI » dans le cadre de la préparation au DELF et d'une formation linguistique axée sur les exigences professionnelles.

[145] J'explorerai plus en détail le parcours de Kate dans le Chapitre V (cf. 5.4.2.1).

imagined (…) I would become a bus driver (…) I never had an occupation like that before »), et savoir persister dans ses efforts (« will be hard going but worth it »). Dans le cinquième chapitre, j'aurais l'occasion de revenir plus en détail sur les discours résillients et responsabilisant des migrant·e·s face aux difficultés qu'ils rencontrent. Et, en réponse à cette intervention, une forumeuse confirme les constats faits précédemment :

10 **1010janet replied on 19/01/2009 at 10:12**

I wanted to reply to this post as I agreed with KT comments.

(…) **we have no savings and live from month to month with a grant from a course my Husband is doing for six months to improve his French and job prospects**[146]**.** (…)

(…) he is really doing his best on the course, but he struggles. **He is a qualified Lorry/bus driver but in France you need an extra driving permit called a FIMO. Need to speak French to pass, so we are hoping this course he is doing will improve his prospects to find work for a company to put him through for a FIMO.** There are grants and work to be found here, but I agree with KT, **you have to learn the language.**

[*Je voulais répondre à ce poste, car je suis d'accord avec le commentaire de KT.*

(…) nous n'avons pas d'argent de côté et on vit au jour le jour grâce à une aide pour un cours que mon Mari fait pour améliorer son français et ses recherches d'emploi. (…)

(…) il fait vraiment de son mieux avec le cours, mais il peine. C'est chauffeur poids lourd expérimenté, mais en France il faut un permis supplémentaire appelé FIMO. Il faut savoir parler français pour l'obtenir, donc on espère que le cours qu'il est en train de suivre va augmenter ses chances de trouver une compagnie qui lui fera passer le FIMO. Il y a des aides et des boulots à trouver ici, mais je suis d'accord avec KT, vous devez apprendre la langue.]

Par ces témoignages, on constate que les migrant·e·s britanniques en Bretagne sont loin de correspondre systématiquement à un profil de retraités fortunés. Nombres d'entre eux, actifs ou retraités correspondent à la tranche « lower-middle class » en Grande-Bretagne et ceux-ci semblent être particulièrement fragilisés dans leur parcours migratoire.

4.2.2. Apprendre pour remédier à l'isolement social

Un des objectifs avancés par les migrant·e·s pour l'apprentissage de la langue française est la crainte de vivre dans l'isolement total, ou le désir de rompre avec celui-ci. On a déjà évoqué quelques cas critiques d'isolement social, dont certains informateurs, tels que les membres de l'équipe municipale de Léron (cf. p. 191), ont pu être les témoins. Ici, une forumeuse s'exprime (DF54) :

12 **mrsstepford Posted on: 11/02/2010 at 09:11**

i would love to speak more french it is very lonlely when u have no one to talk to.but i am on a limitted income and i dont drive.there is not many people who will say ill pick u up and take you to the lessons.even if i paid for the petrol.and i have found as ive got older it is harder to learn a new language.

[*j'adorerais parler plus français, on se sent seul ici quand on n'a personne à qui parler. Mais j'ai un revenu limité et je ne conduis pas. Il y n'a pas beaucoup de gens qui me proposent de venir me chercher et m'emmener aux cours. Même si je payais l'essence. Et je trouve que plus je vieillis, plus c'est difficile d'apprendre la langue.*]

[146] Il s'agit probablement du même cycle de formation et de stage rémunéré que Kate a pu faire via Pôle Emploi.

Je reviendrais dans le point 4.3 sur les obstacles potentiels à l'apprentissage du français évoqués ici (le manque de moyens, l'étalement géographique, l'âge). Dans les espaces ruraux, et particulièrement pour les personnes ne vivant pas dans les bourgs des communes, en même temps que la possibilité d'être mobile est essentielle, elle repose uniquement sur la possibilité de posséder une voiture et de conduire. Cette potentielle absence d'autonomie de mobilité impacte radicalement sur la vie sociale. Ici, la forumeuse ne peut vraisemblablement pas trouver d'anglophones avec qui se socialiser dans son voisinage proche, et sa vie sociale est alors grandement conditionnée par sa connaissance des pratiques langagières autochtones. L'isolement, particulièrement pour les plus âgés d'entre les migrant·e·s, peut également naître soudainement à la suite du décès de leur conjoint. Un forumeur raconte (DF54) :

24 Celtic Cadman Posted on: 11/02/2010 at 10:45

(…) But please think of this, if you are planning to come here to retire, be very sure of what you want, my neighbour is a retired Englishman who came here with his wife six years ago, he renovated an old stone farm house using an English builder (living in Brittany), who did an awful job. Then unfortunately his dear wife died of cancer, **he is left here now alone** and with a house he is finding very difficult to sale, he cannot speak French and is loosing money due to the poor exchange rate**. We have invited him to various village functions but he refuses every time saying he cannot speak a word of French and would be a burden to us. His situation is very sad made worse by not being able to speak French,** so if you are planning to come here to live please make sure you at least try to learn enough French to get by before you take the plunge. Good luck and please do not feel offended by my comments its only my opinion.

[*Mais s'il vous plaît, réfléchissez à ça, si vous avez prévu de venir ici pour votre retraite, soyez bien sûrs de ce que vous voulez, mon voisin est un Anglais retraité qui est venu ici avec sa femme il y a six ans, il a rénové une vieille ferme en embauchant un maçon anglais (vivant en Bretagne), qui a fait un affreux boulot. Et puis malheureusement sa chère épouse est décédée d'un cancer, maintenant il est tout seul, avec une maison qui s'avère difficile à vendre, il ne parle pas français et il perd de l'argent à cause du taux de change. On l'a invité à différentes activités du village, mais il a toujours refusé en disant qu'il ne pouvait pas parler le français, et il serait un fardeau pour nous. Il est dans une situation très triste et rendue pire encore par le fait qu'il ne parle pas français, donc si vous prévoyez de venir vivre ici, s'il vous plaît assurez-vous d'au moins essayer d'apprendre suffisamment de français pour vous débrouiller avant de plonger. Bonne chance et s'il vous plaît ne vous sentez pas froissés par mes commentaires, ce n'est que mon opinion.*]

Le décès du conjoint, ou un divorce, peut motiver le retour en Grande-Bretagne, mais il est souvent soumis à la condition de la vente de la maison, rendue difficile sur un marché immobilier en berne. Dans l'extrait suivant, un·e intervenant·e montre comment certains migrant·e·s sont conscient·e·s de l'intérêt pragmatique d'engager une relation sociale avec les voisins :

7 dreamer posted on : 19/04/2007 at 12:40 :

[…] We have French and English friends.....our neighbours are all French. We do invite them round for drinks **not out of niceness but because we want them to accept us as part of their community and for them to see what we're doing** and who we are without them having to be nosey! People who choose to shut themselves off are welcome to do that but we'd hate that. **We much prefer to be open and friendly with our neighbours as it's them we'd need in an emergency. Conversation doesn't happen but we talk about all sorts** and swop vegetables and flowers and give them English food to try. It costs nothing to be polite and friendly and goes an awful long way in community relations!

Our neighbours are curious about us and actually see it as being rude if we refuse their offer of a drink.

[*(…) Nous avons des amis français et anglais… Nos voisins sont tous français. Nous les invitons à venir boire un verre, pas par simple gentillesse, mais parce que nous voulons qu'ils nous acceptent dans la communauté et pour*

qu'ils voient ce que l'on fait sans qu'ils n'aient besoin de faire les curieux ! Les gens qui choisissent de s'enfermer en ont bien le droit, mais nous detesterions ça. Nous préférons largement être ouverts et amicaux avec nos voisins puisque c'est d'eux que nous avons besoin en cas d'urgence. Nous n'avons pas de véritables conversations, mais nous parlons de choses diverses et nous échangeons des légumes et des fleurs et nous leur faisons essayer de la nourriture anglaise. Cela ne coûte rien d'être polis et amicaux et ça nous aide sacrément bien à établir des relations avec la communauté !

Nos voisins sont curieux de nous et en fait ils considérent que ça serait impoli de refuser leur invitation à boire un verre.]

Ici, on peut observer que les stratégies interactionnelles sont particulièrement rationalisées, avec la conscience que ces dernières seront observées et interprétées par les autochtones. Cet-te intervenant-e souligne en tout cas la dimension relativement forcée que peut avoir la prise de contact avec les voisins, mais également la nécessité de les connaître pour pouvoir compter sur leur solidarité « en cas d'urgence ».

J'ai déjà souligné que la représentation qui fait globalement consensus parmi les migrant•e•s britanniques est l'idée que l'apprentissage du français est d'autant plus « profitable » qu'il est largement récompensé par la production d'une image positive, notamment par un profit de distinction par contraste avec les migrant•e•s non francophones. Aussi au-delà de la « compétence » à communiquer, c'est bien la légitimation des populations migrantes qui est en jeu. Ainsi dans cette intervention, ce forumeur trouve dans sa possession du fétiche linguistique l'explication des attentions positives dont il bénéficie sur les lieux de migration :

31 V8Eddie Posted on: 11/02/2010 at 12:29

(…) Yes **it is important to learn the language in the country of your choice** - at least to get by with the necessities of life alone! **Here are a few lovely stories that may entertain you or not!**

Just talking to my neighbour who has a smattering of english - you would laugh - as he speaks to me in english and I speak back in french. Both of us reverting to our own language when we have difficulty but it is a joy! We have exchanged sayings and all the one's I can think of have a translation in french!

I lost my purse with all my bank cards the other day, so retraced my steps and found it in the first shop I had been too. **The lovely lady at reception had tried to contact me but without luck. So you can imagine how grateful I was plus all the money and cards were intact!** I bought her a couple of bouquets of flowers and some chocolates and she was overawed - made her day too!

Another one for you, **I left my lights on the car overnight, so drained battery** - bummer! Went to see **my neighbour and he offered his car to me for a trip into town** plus he went to the local agricultural store to get a large battery charger for my car (unfortunately I have a rather big car!)

So sorry to ramble **but you can get the jist of what you are missing if you don't try and learn the language!**

Keep at it and try - it is appreciated!

[*(…) Oui c'est important d'apprendre la langue du pays de votre choix – ne serait-ce que pour se débrouiller avec les nécessités de la vie courante ! Voici quelques petites histoires qui vont peut-être vous divertir, ou pas.*

Rien que de parler avec mon voisin qui a un peu de connaissance en anglais – ça vous ferait rire – alors qu'il me parle en anglais je lui réponds en français. Tous les deux on revient à notre propre langue quand on a des difficultés, mais c'est un régal ! Nous avons échangé des dictons et tous ceux auxquels je peux penser ont leur traduction en français !

J'avais perdu mon porte-monnaie avec toutes mes cartes bancaires l'autre jour, alors je suis retourné sur mes pas et je l'ai retrouvé dans la première boutique que j'avais visité. L'adorable dame à l'accueil avait essayé de me contacter, mais n'avait pas réussi. Alors vous pouvez imaginer à quel point j'étais reconnaissant en plus tout l'argent et toutes les cartes étaient là ! Je lui ai acheté un bouquet de fleurs et des chocolats, elle était aux anges – ça lui a fait passer une super journée aussi !

Et encore une autre, j'avais laissé mes feux allumés toute la nuit, donc plus de batteries – l'imbécile ! Je suis allé voir mon voisin et il m'a prêté sa voiture pour pouvoir aller faire un tour en ville et en plus il est allé dans le magasin de matériel agricole le plus proche pour acheter un chargeur de batterie pour ma voiture (malheureusement j'ai une voiture plutôt grosse !)

Donc désolé de radoter, mais vous pouvez vous faire une idée de ce que vous manquez si vous n'essayez pas d'apprendre la langue !]

Mise à part la première anecdote (les conversations bilingues inversées), où la nécessité de la connaissance du français pour pouvoir être dans une relation horizontale est évidente, ces évènements vécus par Eddie ne requièrent pas nécessairement l'utilisation du français. Mais, tandis que la « dame de l'accueil » aurait probablement eu la même attention s'il n'avait pas été francophone, ses relations de voisinage n'auraient peut-être pas été aussi positives. Le capital linguistique francophone des migrant·e·s agit comme un marqueur social largement positif sur le terrain observé, on l'observera à nouveau en revenant plus précisément sur les trajectoires de Patrick et de James (cf. Discussion 3).

Il me faut finalement brièvement souligner la fonction socialisatrice des espaces d'apprentissage du français, comme les cours, ou les clubs de conversation. Générateurs d'un esprit de groupe, et amenant des interactions intensives, les cours semblent être également des endroits où forger des amitiés entre Britanniques. Tel fut le cas pour Jack et Kate, et pour James. Évelyne témoigne par exemple que le groupe classe peut apporter un soutien particulièrement utile en cas de difficultés :

Évelyne ouais non non/ alors des blues *[chez les migrant·e·s britanniques]* y en a hein/ y en a tout le temps/
Aude mmm/
Évelyne faut pas croire/ euh: alors l'avantage/ pour moi/ vu que j(e) travaille avec un groupe de personne/ ils sont à peu près huit dix par groupe/
Aude mmm/
Évelyne ces gens-là se créent un tissu/
Aude ouais/
Évelyne social/ si tu veux/ qui VA euh leur permettre en fait /le jour où ils ont pas l(e) moral y'aurait un copain qui s(e)ra là/
Aude ouais/
Évelyne ça c'est vachement important/ et moi je sais que j'ai des gens qui viennent en cours/ PAS nécessairement pour avoir un cours/
Aude ouais ouais/
Évelyne mais ils viennent parce que ils en ont besoin/

4.2.3. Apprendre pour acquérir son autonomie

L'un des reproches principaux faits à l'encontre des migrant·e·s britanniques non francophones est leur absence d'autonomie. C'est ce qui conduit notamment le personnel de mairies ou d'hôpitaux à se plaindre, comme un extrait de forum précédemment cité le soulignait (p. 209) :

Alice (…) et puis à chaque fois le même discours/ la secrétaire *[de mairie]* qui me dit/ "ah oui mais ils apprennent pas le français" /euh lala/
Aude (rires)

Alice "c'est pénible euh/ ils viennent pour l'urbanisme euh/ pour leur permis de construire euh/ alors là ils comprennent rien"/ enfin/
Aude hunhun/
Alice donc je fais aussi tous les permis de constRUIRE (xxx)/

De cette méconnaissance des pratiques autochtones découle alors pour Alice une méconnaissance des pratiques culturelles et institutionnelles, qui peut-être lourde de conséquences :

Alice (inspire) drôlement handicapant/ hein/ on sait pas ou comment les choses marchent euh : /
Aude et euh : vous sentez/ est-ce que vous sentez cette euh détresse la chez certains/
Alice .. Oui mais cette détresse elle est souvent gommée par euh/ "vous savez euh/ voilà comment ça marche chez moi /donc j'imagine que ici c'est pareil"/ j(e) dis mais non/ ../ ils partent - ils assument beaucoup aussi/…
Aude oui/
Alice ils assument beaucoup/ ils se figurent pas que- que culturellement y a a c'est peut-être différent/
Aude ouais/
Alice donc c'est pour ça que des fois ils font souvent plein de- plein de/ enfin ils prennent des chemins euh/ qu'ils ne qu'ils ne devraient pas prendre/
Aude humhum/
Alice ils en voient les conséquences après/ ..

Pour illustrer ce point Alice raconte par exemple le cas d'une personne ayant perdu sa couverture maladie, pour cause de délais non respectés, et par croyance que le dispositif institutionnel fonctionnait de la même façon qu'en Grande-Breatgne. Au jour le jour, les migrant•e•s britanniques ne possédant pas le capital linguistico-culturel — nécessaire par exemple pour la compréhension ou la rédaction d'une lettre officielle, ou à l'orientation dans les divers services administratifs — déploient différentes stratégies telles que des demandes d'informations sur le forum Anglo-Info, la recherche d'un interlocuteur anglophone dans les services concernés, ou l'appel à l'aide d'autres migrant•e•s britanniques francophones. De nombreux•ses migrant•e•s francophones sollicité•e•s régulièrement par leurs compatriotes s'en agacent. Parmi ceux-ci Mike et G.G. :

35 Mike posted on: 29/04/2007 at 16:34

(…) My question, here, would be.... The English here who don't speak French (and who don't want to make the effort to do so), what do they do when they need to know something? How do they cope when they receive a letter that they can't translate? How do they ask for that special cut of beef (the English cut, in other words)? Do they just complain about the bureaucracy? Do they start hankering for an easier life back home? (…) Or, do they just rely on their English friends to help them out? (…)

[*(…) La question que je pose est… Les Anglais ici qui ne parlent pas français (et qui ne font pas l'effort d'apprendre), que font-ils quand ils ont besoin de savoir quelque chose ? Comment ils font quand ils reçoivent une lettre qu'ils ne peuvent traduire ? Comment est-ce qu'il demande la coupe spéciale d'un morceau de bœuf (en d'autres mots, la coupe à l'anglaise) ? Est-ce qu'ils ne font que se plaindre de la bureaucratie ? Est-ce qu'ils commencent à se languir d'une vie plus facile au pays ? (…) Ou est-ce qu'ils comptent simplement sur leurs amis anglais pour les aider ? (…)*]

36 G.G. posted on: 29/04/2007 at 16:46

Pfff! they rely on people who DO speak French and then get huffy when those people express their discontentement about always being used for that purpose.

[*Pfff ! Ils comptent sur les gens qui EUX parlent français et ensuite ils s'énervent quand ces gens expriment leur mécontentement d'être toujours utilisé pour ça.*]

37 Mike posted on: 29/04/2007 at 17:53

G.G. I do sense a slight amount of despair in your comment. So, on average, how many letters do you translate each month? And, how many knocks on the door, do you get (…), for requests for favours (mainly during mealtimes)? (…) Not taking it too seriously but, what would all the "Only speak English" people over here do, if all the bi-lingual people decided to shut up shop (or, only speak French)? (…)

[*G.G., je sens une pointe de désespoir dans votre commentaire. Alors en moyenne, combien de lettres traduisez-vous chaque mois ? Et combien de fois entendez-vous frapper à votre porte (…), pour des requêtes pour des faveurs (principalement durant les repas) ? (…) Il ne faut pas le prendre trop sérieusement bien sûr, mais que feraient tous les « ne parlent qu'anglais » si toutes les personnes bilingues décidaient de fermer boutique (ou de ne parler que français) ? (…)*]

Patrick et James, sont également dans le cas de Mike et de G.G. Patrick a d'ailleurs décliné la proposition de la Maire de sa commune de devenir conseiller municipal, notamment pour ne pas être plus sollicité qu'il ne l'est déjà. Le capital linguistique de James est parfois réquisitionné jusque dans les situations conversationnelles, ce qui peut venir interférer avec sa propre dynamique conversationnelle. Ses amis, Nadine et Nicolas témoignent :

Nadine	alors c'est pareil/ **imaginez on invite euh des Français et des Anglais s'il faut sans arrêt traduire c'est un peu pénible**/ et **même James le dit même "oh, il dit, ça ça commence à me peser"**
Aude	bah oui lui il-
Nicolas	-faire l'interprète oui ça le
Nadine	-il fait l'interprète
Nicolas	c'est usant/
Nadine	alors c'est usant hein/ **on ne peut pas suivre la conversation/**

Cette absence d'autonomie, semble particulièrement critiquée par certains en ce qu'elle peut se trouver en opposition avec une idéologie dominante déjà évoquée (cf. 4.1.2.) de responsabilisation de l'individu face à ses trajectoires, qui transparaît par exemple dans cet extrait :

3 laughingboy 12/07/2008 at 10:30

Agree 100% with BikerG[147]. **It can't be good for morale being so dependent on help from others all the time.** (…) **as time goes** on the number of everyday French tasks that you can do for yourself builds up and **you are mor ein control of your life** as well as having more confidence and **selfrespect**. (…) THe thing is that if you **focus your effort on learning for yourself** you will learn from your mistakes it will get easier, but if you put all your effort into asking other people and doing what they say and finding it doesn't work (…) you learn nothing except that other people dont always have the answers either, and you yourself never get anywhere. Sorry to go on but I have been struck by this too :-)

[*Je suis d'accord à 100 % avec BikerG. Ça ne peut pas être bon pour le moral d'être constamment si dépendant de l'aide des autres. (…) avec le temps le nombre de tâches que vous pouvez faire vous-même en français s'accumule et vous gagnez en contrôle sur votre vie et vous avez plus confiance et de respect pour vous-même. (…) Le truc c'est que si vous consacrez vos efforts à apprendre pour vous-même, vous allez apprendre de vos erreurs et ça va devenir plus facile, mais si vous dédiez tous vos efforts à demander à d'autre gens et à faire ce qu'ils ont dit et à réaliser que ça ne marche pas (…) vous n'apprenez rien, à part que les autres n'ont pas toujours les bonnes réponses non plus, et que vous êtes resté au même point. Désolé d'enfoncer le clou, mais j'ai aussi été frappé par ça :-)*]

Axé sur la quête de l'épanouissement personnel, l'émancipation de l'individu des contraintes structurelles, ce type de migration pose l'acquisition d'une certaine autonomie comme

[147] L'intervenant répond ici à l'extrait cité p. 209

un objectif. Mais cet objectif d'autonomisation participe également à la figure archétypale du « bon migrant » déjà évoqué précédemment, voir justement un motif de différenciation de la catégorisation de « l'immigré », pour se rapprocher de celle de « l'expatrié ». Pour certain·e·s migrant·e·s, il est de leur devoir de ne dépendre aucunement de la communauté d'accueil, j'y reviendrai dans la discussion qui clôturera ce quatrième chapitre.

Mais c'est seulement face à certaines situations particulièrement aiguës que l'absence de connaissances en français peut être finalement perçue comme problématique chez certain·e·s migrant·e·s non francophones. Ainsi on peut observer ici l'évolution du point de vue d'une même intervenante en l'espace de deux ans. Dans le premier post (DF54 : 19), Sold Out se justifiait de ses connaissances minimales en français en mobilisant précisément un argument d'individualisation[148]. Dans une intervention précédent l'extrait n° 19, et non reproduite ici, Sold Out expliquait par ailleurs qu'elle avait laissé tombé son apprentissage du français commencé à son arrivée, car cela « n'avait pas marché ». Dans le second post cité ici (DF48 : 94), deux ans plus tard, Sold Out exprime son besoin de reprendre des leçons en français, notamment pour être en mesure de gérer des cas d'urgence. Aussi, si elle dit ne pas éprouver de besoin de se socialiser, c'est son autonomie à laquelle elle aspire :

19 Sold Out Posted on: 11/02/2010 at 10:13

To all those people on both sides of the fence can I say that my life here is precisely that MY LIFE it does not belong to anyone else I do not try to make anyone else's life difficult and **I am not particularly interested in living "in the community". We are all different with differing abilities and desires.**

Its common sense to try and speak the language and this is what we do as a family but **I am not particularly interested in learning to speak French to speak to everyone in the village I have different desires than being known as the woman who speaks to everyone - I try to speak the language out of common courtesy as I am a foreigner** and even if I spoke French brilliantly **I would still be a foreigner here.** This very last fact is why certain people cleave to others of similar background and there are people in my village as soon as they hear my bonjour and cava turn the other way so its a 2 way street as usual. (…)

[*À tous ceux qui campent sur chacune de leur position, puis-je ajouter que ma vie est précisément cela MA VIE, elle n'appartient personne d'autre, je n'essaye pas de rendre la vie des autres difficile, et ça ne m'intéresse pas particulièrement de vivre « dans la communauté ». Nous sommes tous différents avec des capacités et des désirs différents.*

Cela va de soi d'essayer d'apprendre le français et c'est ce qu'on fait dans ma famille, mais ça ne m'intéresse pas particulièrement d'apprendre le français pour parler à tout le monde dans le village, j'ai des désirs autres que celui d'être la femme qui parle à tout le monde – j'essaye de parler la langue par politesse parce que je suis étrangère, mais même si je parlais français admirablement bien je resterais une étrangère. Et c'est pour cette raison que certains s'accrochent à ceux qui ont les mêmes origines et il y a des gens dans mon village qui dès qu'ils entendent mon « bonjour » « ça va ? » font demi-tour, donc ça va dans les deux sens, bien sûr. (…)]

95 Sold Out Posted on: 18/07/2012 at 15:29

I feel hampered by the fact that after six years I cannot get a grasp of the language, in as much as I very often do not understand the responses. However in September my grandson, myself and my second son will be going to lessons with a very kind lady here who used to be a directrice and in exchange I will help her with her English (…)

[148] J'explore l'ensemble des arguments expliquant l'absence de pratiques francophones chez les migrant·e·s britanniques dans la section 4.4.

I become concerned when in emergency situations that I will not be able to cope and this is why I want to learn. Another reason is to reply in similar vein to those who have clearly laid an insult or used my lack of understanding in order to try to fool me (as in the case of one of our lottisement neighbours). By and large I find that most people are forgiving of my attempts to say the least and only had one man who asked me not to speak in French as he did not want to hear his language murdered.

[*Je me sens empêchée par le fait qu'au bout de six ans je ne peux pas maîtriser la langue, au point que très souvent je ne comprends pas les réponses. Mais en septembre mon petit-fils, mon second fils et moi-même allons prendre des cours avec une dame d'ici très gentille qui était directrice et en échange je vais l'aider avec son anglais (…).*

Je commence à m'inquiéter dans le cas où dans des situations d'urgence je ne serais pas capable de gérer la situation et c'est pourquoi je veux apprendre. La seconde raison est pour me permettre de répondre sur un même ton à ceux qui m'ont clairement insultée ou qui se sont servis de mon manque de compréhension pour me piéger (ce qui est le cas d'un de nos voisins de lotissement). En général je crois que la plupart des gens me pardonnent largement mes erreurs et une seule personne m'a dit de ne pas lui parler en français parce qu'il ne voulait pas entendre sa langue meurtrie.]

Ces deux interventions montrent comment la vie sociale peut être relativement tendue pour certains migrant·e·s exposé·e·s à une hostilité de certains autochtones, et ces tensions seront explorées par la suite. Mais il révèle également comment il peut être difficile d'agir en ignorant les attentes et le jugement de ses voisins dans ce contexte sociologique. Ceci permet de poser une première critique à l'idée que l'épanouissement personnel d'un individu puisse se réaliser en dehors de toute prise en compte de la pression des collectifs et des structures sociétales qui l'entoure : si Sold Out pensait que l'apprentissage des pratiques langagières locales avait principalement pour objectif de témoigner de son respect, elle réalise qu'elle en a également besoin pour défendre sa légitimité dans son voisinage d'une part, et pour gérer les urgences d'autre part.

La gestion difficile des cas d'urgence par les migrant·e·s non francophones est un sujet d'inquiétude majeur parmi les migrant·e·s. C'est la raison pour laquelle Évelyne a décidé d'y consacrer une séance de cours. Beaucoup d'histoires et de rumeurs circulent sur telle personne n'ayant pas su comment contacter les secours à temps, ou une autre n'ayant pas pu communiquer efficacement avec les opérateurs téléphoniques. Une forumeuse raconte une visite d'un des hôpitaux du secteur :

18 sirius Posted on: 15/07/2012 at 11:29

(…) Then I spoke to a woman who was visiting her husband who had had a heart attack**. She said she had rung for an ambulance but apart from giving her address, couldn't tell them what had happened, and was absolutely alone in that awful situation.** She said that though the hospital was fabulous, **it had made them realise their French was not good enough and the fright it had given them made them realise they would feel happier going back to England.**

I have heard from a nurse that certain hospitals are bringing in English teachers for the staff to learn English. That is good news for many **but it's up to us to learn at least the basics**. It's just rude not to try and speak the language of the country we choose to live in.

[*(…) Ensuite j'ai parlé à une femme qui rendait visite à son mari qui avait eu une crise cardiaque. Elle m'a raconté qu'elle a appelé une ambulance, mais à part donner son adresse elle ne savait pas leur dire ce qui était arrivé, et elle était complètement esseulée dans cette terrible situation. Elle a dit que bien que l'hôpital était fabuleux, ça leur a fait réaliser que leur français n'était pas assez bon et la frayeur qu'ils ont vécue leur a fait réaliser qu'ils se sentiraient plus heureux de repartir en Angleterre.*

Une infirmière m'a dit que dans certains hôpitaux on embauche des professeurs d'anglais pour former le personnel. C'est une bonne nouvelle pour nombre d'entre nous, mais c'est à nous d'apprendre au moins les bases. C'est tout simplement impoli de ne pas essayer de parler la langue du pays dans lequel on choisit de vivre.]

En tant que travailleur social orientant les personnes en situation de handicap au travers de différentes démarches administratives, Fabrice est amené à recevoir des migrant·e·s britanniques non francophones devant faire face à une nouvelle situation et à un univers institutionnel qui leur est inconnu :

Fabrice et puis je voyais c'monsieur/ ap- après six ans de présence ici / avec des difficultés pour comprendre l'anglais/
Aude le français ? /
Fabrice mercredi/ LE français/
Aude ouais/
Fabrice mercredi en fait il y avait une permanence de la [nom d'une structure administrative] et moi j'travaillais au premier étage/ et euh la responsable de la [nom d'une structure administrative] a commencé à mener l'entretien y avait Madame qui était à côté de Monsieur/
Aude ouais/
Fabrice qui traduisait/
Aude ouais/
Fabrice elle voyait bien que le Monsieur voulait dire des trucs et que sa femme de temps en temps disait « bah écoute euh../ c'est pas la peine de le dire »/ vous comprenez/
Aude mmmm/
Fabrice par les signes en fait/ il pouvait pas dire tout ce qu'il voulait/
Aude d'accord/
Fabrice bon/ la jeune stagiaire qui travaillait à côté est v(e)nu m(e) chercher/ euh/ sachant qu(e) j(e) parlais anglais/ et euh la j'ai continué/
Aude ouais/
Fabrice à mener l'entretien/ à lui expliquer exactement ce qu'était le:le bah le processus de r(e)conversion dans lequel il s'engageait/
Aude d'accord/
Fabrice ce qui allait l'attendre/ comment ça allait s'passer euh/ les financements/ et c'était plus rassurant tout d'un coup quoi pour lui/

Cette interaction racontée par Fabrice montre que dans ces situations aiguës où les personnes font face à une perte d'autonomie physique, le besoin de contrôle des informations est d'autant plus important. Fabrice est étonné par le décalage entre le faible capital linguistique francophone de cette personne et le nombre d'années qu'il a passées en Bretagne, et notamment en travaillant dans le bâtiment puis dans une usine agroalimentaire. Je lui demande quelles en sont, selon lui, les raisons :

Aude (…) et donc à votre avis euh qu'est-ce qui bloque/ pourquoi il y a ce: blocage
Fabrice pourquoi y a euh/ sou-souvent en fait quand ils sont venus en couple/ euh il y en a un qui qui repose sur l'autre/ c'est le conjoint qui sert de de contact /et ils vivent beaucoup sur eux/ =ce qui fait que/
Aude =donc il y a un espèce de déséquilibre/
Fabrice oui dès qu'y a/ dès que la personne se retrouve euh/ bon tant qu'il était dans une entreprise à faire du désossage bon ça allait/ euh travail répétitif il connaissait son boulot/ il le faisait bien/ euh dès qu'il y a un problème de de reconversion bah il va falloir qu'il suive des formations[149]/
Aude ouais/

[149] Ce passage fait écho aux éléments soulevés précédemment quant aux conditions linguistiques à l'embauche (cf. 4.2.1.)

Fabrice et c'est que les problèmes euh apparaissent/ ou quand y a des divorces/ parce que j'en ai rencontré d'autres euh pour lesquels c'était le divorce/ avec madame qui faisait euh l'interface avec le milieu francophone autour/ et monsieur bah euh avait une autre activité qui lui permettait bon de- d'être autonome/ ou alors des décès/ euh aussi/
Aude ah ouais aussi/
Fabrice donc des décès/ or- voilà/ dès qu'on r(e)tire une béquille entre guillemets/
Aude ouais/
Fabrice euh: / celle qui peut pratiquer la langue/
Aude c'est moins stable quoi/
Fabrice euh c'est c'est/
Aude donc ils ont du mal à se réadapter à différentes situations/ ils sont moins flexibles/
Fabrice arh après ils sont très dépendants/
Aude mmm/
Fabrice je me souviens d'un usager pour lequel il fallait qu'on trouve euh des aides-soignantes parlant anglais euh/ un médecin parlant anglais euh/ un avocat parce que c'était dans sa procédure de divorce parlant anglais/

Plusieurs indices semblent converger pour dessiner une tendance chez les hommes à être moins souvent en interaction avec les autochtones. C'est un point de vue que les observations d'Alice et de Patrick, le documentaire *Mon voisin est Anglais*, quelques insinuations sur le forum, ou encore les propos d'informatrices au cours de ma participation à une séance d'un club de discussion franco-britannique tendent à renforcer. Kate également observe :

Kate (rires) we do know people who don't-/ haven't bothered to learn the language/ mostly women will learn the language/ and the men don't/
[*on connaît des gens qui ne-/ ne se sont pas donnés la peine d'apprendre la langue/ la plupart des femmes vont apprendre la langue/ et les hommes non/*]
Aude ok/
Kate that's MY opinion/
[*c'est mon opinion*]
Aude ok /WHY/ why ?/
[*ok/ POURQUOI/ pourquoi ?*]
Kate (soupir) I think men are more afraid of making fools of themselves/
[*Je pense que les hommes ont plus peur d'avoir l'air ridicule/*]

C'est une hypothèse qui serait cohérente avec les observations sociologiques de la répartition des tâches sociales dans un contexte hétéronormé, mais elle resterait à confirmer : n'ayant pas cherché initialement à répondre à cette question, je n'ai pas cherché à recueillir des données permettant d'explorer le sujet. James, lui, observe que dans son réseau social, les rôles sont inverses : les épouses ont tendance à rester en retrait et dépendantes du capital linguistique de leur conjoint. En tous les cas, nombreux·ses sont les participant·e·s à observer que dans cette migration « de couples », car c'est effectivement le plus souvent à deux ou en famille que les migrant·e·s viennent s'installer en Bretagne, l'un des deux membres du couple est en charge de la relation avec les autochtones et de la gestion des tâches administratives, ce qui peut mener effectivement à une perte d'autonomie en cas de séparation ou de décès de la personne occupant cette fonction.

4.2.4. Quelles connaissances, quels usages des pratiques régionales ?

4.2.4.1. Représentations de l'espace sociolinguistique rural

Jusqu'à présent, je n'ai associé que la langue française aux pratiques langagières autochtones. En effet, force est de constater qu'elle semble pour la plupart des autochtones et des migrant·e·s la seule langue locale envisagée pour l'interaction. Les pratiques langagières régionales de Bretagne semblent rarement identifiées par les migrant·e·s en amont de leur migration. Et elles ne sont que rarement un sujet de discussion abordé dans les forums, bien que, on le verra, quelques rares migrant·e·s développent un intérêt particulier pour le passé et le présent sociolinguistique de leurs lieux de migration. En entretien, c'est une thématique qui a également été rarement abordée spontanément[150]. Une des exceptions est l'entretien collectif EC1, où c'est Nadine, résidant en Haute-Bretagne qui aborde le sujet :

Nadine	**et en plus ici y a pas que la barrière de la langue / y a les personnes qui parlent gallo/ alors là c'est difficile / c'est encore plus difficile/**
Patrick	oui/
Aude	les anciens/
Nadine	les personnes âgées/
Nicolas	**le patois est compliqué/**
Nadine	ouais c'est ça /ça complique euh/
Aude	parce que c'est encore la différence que/ qu'avec le français =qui est appris/
Nicolas	**=**le frFrançais appris/ voilà/ c'est encore plus loin/
Nadine	voilà/
James	**l'accent aussi / ouais/ (rires)**
Nadine	l'accent/
James	**et la vitesse !/**
Nadine	et la vitesse/
James	**(**rires)
Nadine	mais ça / et p(u)is **y a aussi des personnes qui ne font pas d'effort hein**/ qui ne **qui vont parler assez vite**/ pour euh bon/ dire bon ben tant pis hein/ c'est son problème et puis c'est tout/ / moi j(e) trouve que c'est pas / c'est pas gentil hein/ c'est pas comme ça que ça se passe/ hein/ (…)

Ici il n'y a pas consensus sur ce qui est appelé gallo, ou plutôt, il n'y a pas de délimitation entre des pratiques gallophones et des pratiques francophones[151]. Au-delà de la réticence soulignée par Nadine de certains autochtones à adapter leur vitesse aux apprenant·e·s (voir aussi 4.3.1.2), c'est « l'accent », restant indéfini, qui semble compliquer la compréhension pour James et Patrick. Il semble se dégager l'idée que le français normé serait objectivement plus simple à comprendre. Dans l'extrait suivant un forumeur découvre les variations et opère alors une hiérarchisation de ces dernières, bien que la situation oratoire ne puisse être probablement pas comparée aux interactions quotidiennes :

[150] Alors que la question n'était pas abordée spontanément lorsque nous parlions des interactions avec les autochtones, je demandais aux participant·e·s s'ils avaient identifié des spécifiés dans la façon de parler locale, ou parfois tout simplement s'ils avaient entendu parler des langues régionales de Bretagne, ce qui est en soi déjà une catégorisation proposée.

[151] Mon intervention, se voulant être flou et signifier que les cours de français n'étaient peut-être pas suffisant pour permettre d'interagir avec l'ensemble des autochtones, incite probablement à ne pas distinguer le « patois », le « gallo », d'une forme de français.

79 Santenoise Posted on: 17/07/2012 at 15:18

They are broadcasting en direct from l'assemblee nationale on France 3 and the french is very **clear and exact**. I think the local accents are what **"muddies"** the water somewhat!!

[*ils diffusent en direct les débats de l'Assemblée Nationale sur France 3 et le français est très clair et exact. Je crois que l'accent local "embourbe" l'eau en quelque sorte.*]

James, dans l'entretien individuel complète ses propos tenus lors de l'entretien collectif :

James et aussi je dois dire que c'est un peu différent- difficile de temps en temps pour comprendre des des gens de du secteur/ parce que ils: ils sont euh un accent spécial/
Aude mmmm
James euh des mots spécial/ des et ce n'est- /ce n'est pas- .. euh le français propre/

C'est un français éloigné du standard attendu que James, résidant en Haute-Bretagne identifie, associe à la plus ancienne génération :

Aude (…) et en tout dans les cours euh /on vous a expliqué un petit peu euh en Bretagne / ce qui-/ ce que les anciens/ enfin les- ce que les personnes agées parlent/ pourquoi est-ce qu'ils parlent pas le même français/ tout ça ? / personne ne vous explique ça? dans les cours?/
James euh ..
Aude ou peut-être pas dans les cours/
James mais oui/ euh humhum / oui/ c'est ça c'était expliqué expliqué/ parce que euh l'enseignante qui habite Plourin/
Aude mmm
James elle est anglaise/
Aude ouais/
James mais elle habite .. Euh à Plourin depuis .. Ffffooo je crois c'était quatre vingt# dix sept/
Aude mmm/ ouais/ elle était là-/
James elle elle habite avec euh .. Son partenaire/
Aude mmm/
James et elle elle elle nous a dit / « je ne peux pas comprendre mes beaux-parents »/
Aude mmm/
James parce que .. Elle ils sss ils avaient/ je sais pas soixante-dix ans/

Aussi, on entrevoit ici que ce n'est pas un apprentissage potentiellement inadapté aux pratiques locales qui est remis en question, et ne peut-être enseigné que le « français correct », quitte à ne pas pouvoir interagir avec certains autochtones. Par ailleurs, lorsqu'au cours de mon entretien avec James j'évoque la possibilité de prendre des cours de Gallo, ce dernier reste clairement dubitatif face à ce qu'il considère être une « mode ».

Dans le cadre de son travail en maison de retraite, Kate rencontre également le « patois », comme elle le nomme, à l'instar des locuteurs. Cependant, selon elle seuls quelques mots échappent aux usagers et au personnel de la maison de retraite. Elle souligne que ses collègues, dans l'ensemble, ne comprennent pas le patois non plus, et que les interactions se font principalement en « français ». Mais ce sur quoi Kate revient plus particulièrement, ce n'est pas tant l'expression dans son entourage professionnel, mais leur compréhension. Selon Kate, les personnes de son entourage professionnel ne sont pas habituées à entendre les sonorités de son accent, et n'arrivent donc pas, dans un premier temps, à comprendre certains mots. Aussi, si cela

l'a frustrée pendant un temps, car Kate ne parvient pas à rapprocher sa prononciation de celle des autochtones, elle remarque que les autochtones qu'elle fréquente s'habituent, et apprennent à entendre sa prononciation. Ce cas me semble très éclairant quant au travail interactionnel nécessaire à l'intercompréhension, et révèle combien il est également du ressort des autochtones de s'investir dans l'interaction, alors même que la croyance prépondérante est que l'effort doit venir des migrant·e·s. J'aurai l'occasion de revenir sur cette dimension un peu plus tard dans ce chapitre.

Dans l'extrait suivant, on observe également la découverte par un migrant des variations langagières en Haute-Bretagne (DF33) :

9 syd replied on 18/06/2009 at 09:06

When we first started visiting I was really confused by the local speech out in the countryside. Even in a small town like Mûr de Bretagne, at least **what people spoke sounded like French even if I couldn't always understand it whereas a couple of kilometers away iout on the lanes I really couldn't make sense of much of what the older people, most of the population, were saying at all.** A few days after arriving one of my neighbours brought his nephew to see me. **The nephew was understandable, and could understand my clumsy attempts at French** too, and he was able translate for the two of us, in French.

I said to him **"so you can understand me?" to which he replied "yes I can but he can't"** - gesturing to his uncle - **"but sometimes I can't understand him either!"**

Another neighbour (who was originally from the bright lights big city of Mûr**) told me about Gallo soon afterwards, referring to it as 'Francais Deformé'** and said that it was medieval French that has survived in the countryside But I'm not sure that is historically correct.

[*Quand j'ai commencé à venir (en Bretagne) j'étais déboussolée par les façons de parler locales dans la campagne. Même dans une petite ville comme Mûr de Bretagne, mais au moins ce que parlaient les gens ressemblait à du français même si je ne pouvais pas toujours comprendre, mais en s'éloignant d'un ou deux kilomètres je ne pouvais vraiment rien comprendre de ce que disaient les plus âgés, soit la majorité de la population. Quelques jours après mon arrivée un de mes voisins est venu me rendre visite avec son neveu. Je pouvais comprendre son neveu, et il pouvait comprendre mes maladroites tentatives de parler français aussi, et il pouvait traduire pour nous deux en français..*

Je lui ai dit "alors vous pouvez me comprendre ?" ce à quoi il a répondu "oui je peux, mais lui ne peut pas" – en désignant son oncle – "mais parfois je ne le comprends pas non plus !"

Un autre voisin (originaire de la belle et grande cité qu'est Mûr) m'a parlé du Gallo peu de temps après, en l'appelant du 'Francais Deformé' et m'a dit que c'était du français médiéval qui avait survécu dans les campagnes, mais je ne suis pas certain.e que ça soit historiquement correct.]

Syd montre ici comment différentes stratégies peuvent être utilisées pour mener à l'intercompréhension, avec le recours à la médiation d'un locuteur d'un français se rapprochant probablement du standard connu par Syd. Aussi, il exemplifie comment l'oreille des autochtones n'est pas toujours accoutumée aux pratiques francophones des anglophones. Il montre également ce qui semble ressortir largement des témoignages : c'est avec la génération la plus ancienne que de véritables difficultés de compréhension apparaissent.

Alors les migrant·e·s sont donc bien souvent confronté·e·s à des pratiques langagières auxquelles ils ne s'attendaient pas, et à propos desquels des représentations émergent, sur la base de leurs propres observations, des discours des autres migrant·e·s, des autochtones, ou enfin de leur propre recherche sur le sujet. Je souhaiterais ici m'arrêter sur une discussion de forum

intitulée « Language » (DF06). On pourra y voir une illustration de ce tâtonnement dans le processus de production des représentations sociolangagières locales :

1 **William David posted on 19/05/2005 at 20:36**

A number of postings mention learning the French language whilst some have drifted onto the subject of Breton and another mentioned Verlaine *[ici l'intervenant veut probablement parler du Verlan]*. **I know some Welsh people who have tried to communicate in their own language with Bretons, but this is restricted to more specific areas, perhaps due to dialects.**

From a cultural point of view, has anyone come across Argoat or Patois as yet? Argoat is a slang language which is understood by most people irrespective of where they live. **Patois is a language local to a specific area. This is spoken mainly by the older folks who have been raised in a given area. The language is particular in that it can change in as little as 4km or from village to village.**

It is possible to obtain a **dictionary** for Argoat but **not as far as I know for Patois**, a hand-me-down spoken language.

William

[*Un certain nombre de posts mentionnent l'apprentissage du français et certains ont glissé vers le sujet du Breton et un autre a mentionné Verlaine* [*ici l'intervenant veut probablement parler du verlan*]. *Je sais que certains Gallois ont essayé de communiquer dans leur langue avec des Bretons, mais c'est restreint à certaines zones spécifiques, sûrement dû aux dialectes.*

D'un point de vue culturel, est-ce que quelqu'un a déjà rencontré de l'Argoat ou du Patois ? Argoat est un langage argotique qui est compris par la plupart des gens, quel que soit l'endroit où ils vivent. Le patois est une langue locale spécifique à une zone. Elle est principalement parlée par les plus anciens qui ont été élevés dans une zone spécifique. La langue a cette particularité qu'elle change de village en village séparé de pas plus que 4 km.

Il est possible d'obtenir un dictionnaire d'Argoat mais, d'après ce que je sais, pas pour le Patois, qui est une langue qui se transmet oralement.]

Le point de vue de William montre comment les catégorisations des pratiques langagières locales peuvent sembler complexes pour un nouvel arrivant, et ce d'autant plus que William semble comprendre les langues comme des ensembles de pratiques relativement étanches : la variation lui apparaît, non comme un phénomène commun, mais comme une particularité du « patois » (et ce, alors même qu'il envisage les variations dialectales en Breton). S'il a entendu parler d'un patois, nom par lesquelles les pratiques gallèses sont souvent désignées y compris par leurs locuteurs-trices, il ne semble jamais avoir entendu parler de gallo. Les deux intervenantes suivantes reprendront l'étiquetage erroné de William : celui-ci ne veut probablement non pas parler de l'*Argoat*[152] qui ne renvoie pas à une catégorisation linguistique, mais de l'argot. Ici l'intervention de Samantha :

2 **Samantha replied on 19/05/2005 at 20:45**

William - do you mean argot? I've seen french argot dictionaries, just the same as there are English slang dictionaries for French people.

And I can't see how one could ever be made for Patois, considering that it varies so much from village to village, and is **pretty much only used by old people,** with **its purpose having been the ability to tell the outsiders from the locals.** I don't see what the point would be in even making one...

[*William – voulez-vous dire argot? J'ai vu des dictionnaires d'argot, comme il y a des dictionnaires d'argot anglais pour les Français.*

[152] Terme breton désignant les terres « boisées », l'intérieur de la Bretagne, par opposition à l'*Armor* désignant les zones maritimes.

Et je ne vois pas comment il pourrait il y en avoir un pour le Patois, puisque ça varie tant d'un village à l'autre, et c'est utilisé à peu près seulement par les personnes âgées, dans le but de pouvoir différencier les étrangers des locaux. Je ne vois pas l'utilité d'en faire un...]

Samantha semble inférer ici qu'un dictionnaire ne serait utile que pour un objectif d'apprentissage. Alors, trois arguments permettent à Samantha de considérer un dictionnaire du « patois » comme inutile : 1) sa trop grande variation diatopique, 2) le vieillissement de ses locuteurs, 3) le patois est produit dans le but d'exclure « l'outsider ». On retrouve combiné à une idéologie du standard monoglotte, une approche utilitariste des langues. On retrouvera plus loin cette approche chez Samantha au sujet du breton.

Le quatrième intervenant est Syd, que j'ai déjà cité·e ci-dessus. Il mobilise les connaissances accumulées auprès des autochtones et par ses lectures, pour influencer les représentations produites. On note qu'il prend soin, d'une part de modaliser son discours afin que celui-ci ne soit pas considéré comme un discours d'autorité, mais comme une interprétation (« as I understand it » ; « as far as I can tell » ; « Cannot vouch for 100% accuracy »), et d'autre part de citer ses sources qui elles peuvent être considérées fiables :

4 syd replied on 20/05/2005 at 08:07

Patois is, as I understand it, similar to 'dialect' in English. **People still make up words and call it patois.** However **there is also 'Gallo'** which is **spoken by many of the older people** in the non-breton-speaking parts of northern central Brittany (i.e. **roughly 22 Côtes d'Armor**). This is a distinct **regional language** and there is a movement to revive it through traditional stories, songs etc. As far as I can tell it is a sort of **survival of medieval French** in the **remoter** country areas.

Cannot vouch for 100% accuracy in this, it is just **what I have gleaned from neighbours and Le Télégramme**[153] over the years.

[*Le patois est, d'après ce que je comprends, ce qu'on appelle 'dialecte' en Anglais. Les gens inventent toujours des nouveaux mots et ils appellent ça du patois. Mais il y a aussi le 'Gallo' qui est parlé par beaucoup de personnes âgées dans la partie non bretonnante de la partie nord du Centre-Bretagne (c'est à dire à peu près le 22 Côtes-d'Armor). C'est une langue régionale distincte et il y a un mouvement pour le faire revivre grâce à des contes traditionnels, des chants, etc. D'après ce que je sais c'est en quelque sorte ce qui reste d'un français médiéval dans les campagnes les plus isolées.*

Je ne garantis pas à 100 % l'exactitude de ceci, c'est ce que j'ai compris ici et là de ce que mes voisins on dit et du Télégramme d'années en années.]

Pour Syd ici le gallo et le patois sont deux choses distinctes. Cette différenciation est probablement liée à sa connaissance de la revendication pour le gallo du statut de langue régionale, ancienne. Dès lors, ce ne peut être le patois dont William parle, et le patois est simplement un lexique « inventé » par les autochtones. Syd mobilise également le découpage géographique de cet espace qu'il connaît : le découpage institutionnel en département, qui ne vient pourtant pas épouser le contour, aussi flou soit-il, des aires linguistiques gallèses et bretonnes.

Intervient alors un autochtone, déjà rencontré précédemment dans ce manuscrit[154], qui vient alors produire un discours d'autorité :

[153] Le second quotidien régional de Bretagne.

5 farnan replied on 20/05/2005 at 09:10

The situation of the Breton language is not very different from that of other languages in the world. **I am a Breton speaker** and **have no difficulty understanding people all over the Breton speaking area**. **Older people still are ashamed of speaking** their language and would normally present a **negative image of the language**, this is the result of **French oppression** over several hundred years, and particularly in the 20th century when Breton was forbidden at schools. **Dialects exist of course in Breton like in English and in all languages.** There are also strong dialects in Norway where I live and they change also from village to village.

People here would not think of abandoning their dialects as they have a positive image, but then Norway is independent, isn't it! In fact this year is the celebration of the 100th year of independance from Sueden.

[*La situation de la langue bretonne ne diffère pas tellement des autres langues du monde. Je parle breton et je n'ai pas de difficulté à comprendre les gens où que ça soit sur la zone bretonnante. Les plus âgés ont toujours honte de parler leur langue et vont généralement donner une image négative de la langue, ce sont les conséquences d'une oppression française de plusieurs siècles, et particulièrement du 20e siècle quand le breton était interdit dans les écoles. Des dialectes existent bien sûr en breton comme en anglais. Il y a de forts dialectes en Norvège là où je vis et ils varient d'un village à l'autre.*

Les gens ici n'imagineraient pas abandonner leur dialecte, car ils ont une image positive, mais la Norvège est indépendante, n'est-ce pas ? D'ailleurs cette année on célèbre le centenaire de la prise d'indépendance à la Suède.]

Farnan introduit immédiatement la dimension diglossique, et donc politique, au sujet du breton. On note l'inférence de l'auteur à l'indépendance politique comme condition au maintien des variations langagières. Il insiste également sur l'intercompréhension possible entre variations dialectales, et le caractère banal de l'existence de variations.

William, qui donc commence à renégocier ses représentations de l'espace sociolinguistique centre-breton, est induit en erreur par l'association qu'a fait Syd entre gallo et Côtes-d'Armor. Un cinquième intervenant va venir les réorienter et permettre finalement de réorganiser les catégorisations autour d'une différenciation entre langue latine et langue celte. Cette intervenante, contrairement à Syd, rapporte un discours qu'il considère d'autorité et indiscutable, il n'y marque donc pas son énonciation ou des marqueurs interprétatifs :

6 William replied on 20/05/2005 at 10:36

Perhaps it is the Gallo that corresponds more to the Welsh language since I recall it was an area inland from St Brieuc[155] where the understanding was most effective.

[*Peut-être que c'est le Gallo qui correspond plus à la langue galloise, car je me souviens que c'était dans l'arrière-pays de St Brieuc que la compréhension était optimale.*]

7 ttubhead replied on 20/05/2005 at 11:33

no, you were right the first time, **Breton and Welsh are related** - in fact quite closely related as they bear more ressemblance to each other than they do to other celtic tongues like Gaelic. **Gallo on the other hand is a latin language,** and is in fact **a langue d'oil; modern French stems from 2 sources**, **langue d'oil (north) and langue d'oc (south),** with the line roughly following the Bordeaux-Lyon axis

[*non, vous aviez raison le premier coup, le breton et le gallois ont une parenté – d'ailleurs assez proche, car ils portent plus de ressemblance l'un à l'autre qu'à d'autres langues celtes comme le gaélique. Le gallo par contre est une langue latine, et est en fait une langue d'oïl ; on trouve deux sources au français moderne, les langues d'oïl (au nord) et les langues d'oc (au sud), la frontière suit grosso modo l'axe Bordeaux-Lyon*]

[154] cf. p.184

[155] Préfecture du Département des Côtes-d'Armor.

8 farnan replied on 20/05/2005 at 12:46

Gallo and Welch are as far from each other as French and Breton are.

As a Breton speaker (moderately educated in the language) **I am able to read simple Welch and understand basic Welch when clearly and slowly spoken.** Of course, **Welch has also dialects and varies from region to region!** I speak "recieved prononciation English"[156] with my wife, but would **loose track quickly when speaking to an English farmer from a strong dialect region in England**. I find it also difficult to focus on American TV programmes where so many words seems to be home made and squeezed between numerous "F..ing." !

Languages are in fact quite diffuse things.

It would be interesting to hear the points of view of British residents in Western Brittany concerning the Breton language. **Breton is still a hidden language. Most Bretons ignore it and even ignore its existence. This ignorence is strongly encouraged by the French authorities and you have to be from a militant background to have a chance to learn the language.**

[*Le gallo et le gallois sont aussi loin l'un de l'autre que le français et le breton.*

En temps que bretonnant (légèrement éduqué dans cette langue), je peux lire le gallois simple et je comprends le gallois basique quand il est parlé clairement et lentement. Bien sûr, le gallois a aussi différents dialectes et varie d'une région à l'autre ! Je parle "recieved prononciation English" avec ma femme, mais je perdrais le fil rapidement si je parlais à un fermier anglais d'une région à fort dialecte en Angleterre. Je trouve aussi que c'est difficile de se concentrer sur les programmes TV américains où tant de mots semblent être fabriqués et intercalés entre de nombreux "F..ing." !

Les langues sont en fait des choses assez diffuses.

Ça serait intéressant d'avoir le point de vue de résidents britanniques sur la langue bretonne. Le breton est toujours une langue qui est cachée. La plupart des Bretons l'ignorent et ignorent même son existence. Cette ignorance est fortement encouragée par les autorités françaises et il faut venir d'un milieu militant pour avoir la chance d'apprendre la langue.]

Avant de conclure la discussion sur la dimension politique, farnan propose une compréhension des phénomènes langagiers comme étant moins étanche que ce que William semblait penser en première intervention. La position d'autorité dont bénéficie farnan, en tant que locuteur, lui permet ensuite de poser comme des faits avérés des éléments qui pourraient être discutés s'agissant de la place de la langue bretonne en Bretagne. Enfin, William de conclure la discussion :

9 William replied on 20/05/2005 at 19:17

I'm all for the different regions retaining their language, whether it is the Alsacaciens, Basques, Corsicans or Bretons. **This adds an identity to these people,** enriching their existence since most have **a much longer history than some "mongrals"**[157].

[*Je suis pour que les régions gardent leur langue, que ce soient les Alsacaciens, les Basques, les Corses ou les Bretons. Ca renforce l'identité de ces gens, ça enrichie leur existence puisque la plupart ont une histoire beaucoup plus longue que toutes ces "bâtardes".*]

Il est intéressant ici de noter que, malgré l'insistance de farnan sur le caractère banal de la variation langagière, William associe la légitimité des pratiques régionales à leur ancienneté et à leur pureté. Et alors que la posture de farnan pose le breton en concurrence au français, William envisage les langues régionales comme des valeurs ajoutées. Dialecte ou patois, on constate que chacun des intervenant·e·s en a mobilisé une définition différente, et relativement floue pour

[156] RP English est une norme phonologique correspondant au standard bénéficiant d'un prestige social. Il est censé correspondre à une variété du sud de l'Angleterre.

[157] Je suppose ici que l'auteur a voulu utiliser le mot *mongrel* (bâtard).

structurer ses représentations de l'espace sociolinguistique centre-breton, marqué par une diversité de pratiques sur les « marchés francs » (Bourdieu 1983, p. 103).

Le cas de William semble relativement commun en Haute-Bretagne où il peut être difficile pour des allophones de différencier les pratiques gallèses des pratiques bretonnes. Alice s'en amuse :

> **Alice** .. .. Alors euh ça c'est: marrant les Anglais quand ils l'entendent euh/ bon pour euh c'est du breton/ (xxx) / ils disent « ouais il est Breton » quoi/ bon c'est pas pareil mais (xxx)/ ils disent ouais il est Breton/ mais en fait c'est gallo/ ils entendent pas beaucoup l'breton ici/ ..

Pour conclure ici, on peut par ailleurs souligner que le site Brittany Tourism, n'encourage pas à identifier les pratiques gallophones, mais insiste plus particulièrement sur le breton. Le contenu éditorial de ce site internet, que j'ai déjà évoqué dans le Chapitre I et sur lequel je reviendrai dans le chapitre suivant, est spécifiquement orienté pour les populations britanniques. Une section « Languages », reproduite en page suivante, est consacrée aux langues régionales de Bretagne. Cependant, si dans la version francophone le pluriel dans l'intitulé se justifie par l'évocation du gallo, bien qu'anecdotique et le cantonnant à ce qui semble être une petite partie à l'est de la Région, la version anglophone ne fait état que d'une seule langue régionale. On insiste dans la version anglophone sur les racines linguistiques du breton partagées avec le gallois, le « cousin celte ». L'une des autres différences frappantes entre les deux versions est l'insistance en français sur le renouveau bretonnant via l'enseignement, tandis que la version anglophone le relativise : « seul un petit nombre de Bretons conservent leur langue avec ténacité » et « bien que le nombre [d'étudiants] qui y assistent reste très faible ». Les mêmes « mots icones » de breton (yech'ed mad, kenavo, degemer mad) y sont néanmoins transmis, avec une leçon légèrement plus développée dans la version française.

4.2.4.2. Ajouter « a touch of Breton » ? Iconisation des spécificités territoriales

Je n'ai rencontré aucun indice d'un intérêt particulier de migrant·e·s britanniques pour le gallo. Souvent désigné en tant que « patois », il n'est pas considéré comme une langue qui puisse être apprise. On peut souligner que très peu de locuteurs du gallo le considèrent également comme une langue à transmettre aux migrant·e·s.

En Basse-Bretagne, il peut arriver que, sur le ton de l'humour, certains locuteurs du bas-breton invitent les Britanniques à apprendre cette langue, bien que ce soit le français qu'il leur est demandé explicitement d'apprendre. Mais cette répartition des usages correspond à une organisation observée depuis le tournant diglossique d'après-guerre en Bretagne : chez les autochtones bretonnant·e·s, c'est le français qui a depuis lors été utilisé pour la communication avec les étrangers (Le Dû et Le Berre 1996). Un migrant marié à une autochtone raconte :

Captures d'écran de la section « langues » de www.tourismebretagne.com[158]	Capture d'écran de la section « languages » de www.brittanytourism.com[159]

Langues

Komz a rit brezhoneg ? ou Parlez-vous breton ?

Très imagé, le breton est la dernière langue celtique d'Europe. Elle flirte avec le gallois et l'irlandais. Au 7e s., elle s'exprime sur toute la péninsule, avant de se cantonner à l'ouest d'une diagonale Saint-Brieuc - Vannes. Parmi les 200 000 personnes qui parlent brezhoneg, les jeunes sont de plus en plus nombreux. Une reconquête qui se lit aussi sur les panneaux routiers et dans l'édition.

De la honte à la fierté

Pendant la première moitié du 20e s., la république impose la langue française. Aux écoliers récalcitrants, elle fait porter un sabot ou un panneau sur lequel est écrit « défense de cracher par terre et de parler breton ». Puis l'action d'intellectuels et de politiques redonne de la voix au breton. La langue connaît un renouveau auprès des jeunes. L'école bilingue Diwan (le « germe ») scolarise 3 000 élèves jusqu'au baccalauréat.

Des filières bilingues ont été créées dans l'enseignement privé et public. Au total, 10 000 scolaires parlent *brezhoneg*.

Une ou plusieurs langues ?

Soyons clairs, le breton est une langue à part entière et non un patois. Il se décompose en 4 dialectes principaux : le cornouillais dans le Sud-Finistère, le léonard en nord-Finistère, le trégorrois et le vannetais. Plus à l'est, c'est le gallo qui se fait entendre.

Qui parle breton ?

200 000 personnes parleraient breton. La majorité d'entre elles habite le Finistère. 35 000 locuteurs utilisent le breton tous les jours. En laissant trainer vos oreilles, *skouarn*, sur les marchés locaux, vous avez une chance d'entendre des dialogues colorés dont le sens vous échappera.

Le breton dans le panneau

Les panneaux routiers et les indications officielles se sont convertis au bilinguisme. Si Quimper se reconnaît aisément dans Kemper (le « confluent »), la transformation est moins évidente pour Vannes qui devient Ar Gwened. Très utilisé dans les noms de lieux, Ker désigne un lieu habité, un village.

Exemple réussi de traduction, Titeuf et Astérix dialoguent également en breton !

A vous la parole !

Les premières expressions connues montrent bien la convivialité de la région. Il s'agit de Yech Mad, « A la tienne», de fest-noz, « fête de nuit », de degemer mat, « bienvenue » et de Kenavo, "Au revoir".

Très vite, vous partagerez des krampouezh, des « crêpes » et des kouign-amann, « gâteaux au beurre ».

Toujours utiles :
Mat an traoù ? Ca va bien ?
Petra zo ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Les choses se gâtent si vous devenez un torr-penn, un « casse-tête », équivalent de casse-pied ou si l'on vous claironne diwall ! « attention ! ».

Lien utile

Office de la langue bretonne

Languages

Celtic cousins

Breton is a Celtic language closely related to Welsh and Cornish. From the Revolution, which imposed a single French language, the number of Breton speakers slowly dwindled. In the 19th century, the Third Republic, while instituting schooling for all, insisted on French as the sole language. Now, just a small number of Bretons stick tenaciously to their native tongue.

Breton connections

Breton may not have managed to survive as vibrantly as Welsh, but if you're from Wales, or have visited that country, you may spot many familiar words in Brittany. '*Kreis ker*', for example, means 'town centre'. '*Ker*' is a word you'll see a lot, signalling a locality. '*Pen*' or '*penn*' (headland or end), is another word commonly found either side of the Celtic Channel ; Finistère is thus known as Penn ar Bed, 'the end of the earth', in Breton. Add '*pen*' to '*ty*' (house), and you get a '*penty*' – Breton for 'end of a house', i.e. a cottage. It's fun getting to grips with the building blocks of the language.

Minding your Ps and Qs

To say hello in Breton, the expression is '*Degemer Mad*'. Goodbye is '*Kenavo*'. You'll often see posters advertising a '*fest noz*', or night festival, when you can enjoy traditional Breton singing and dancing. To join in and say cheers, the phrase you should have on your lips is '*Yech mad*', literally 'good health'. That last word, '*mad*' by the way, means 'good' in Breton, rather than indicating troubled sanity !

Learning the lingo

The closest you may come to learning Breton on holiday is by studying a restaurant placemat illustrated with basic Breton words although you'll find a good array of publications on the Breton language in local bookshops. It's now possible to take school leaving exams in Breton, and Diwan schools teach wholly in Breton, even if the number who attend is very small. Some universities in Brittany also offer courses in Breton.

Did you know ?

Although it's hard to calculate precise numbers, it's estimated that some 200,000 people can speak Breton today.

[158] [url] : http://www.tourismebretagne.com/connaitre-la-bretagne/breizhpedia/langues, dernière consultation le 28 juillet 2015

[159] [url] :http://www.brittanytourism.com/get-to-know-brittany/breizhpedia/languages, dernière consultation le 28 juillet 2015

4 Triskel posted on: 06/04/2008 at 13:16

(…) being married into a famille Bretonne, I suppose I have a slight advantage, only hope they don't get me to try to speak Breton that would finish me off. (…)

[*(…) étant marié dans une famille bretonne, je suppose que j'ai un léger avantage, j'espère seulement qu'ils ne vont pas me faire essayer de parler breton, ça m'achèverait. (…)*

On trouve des réactions similaires chez de nombreux·ses Britanniques : le français c'est une chose, mais apprendre le breton est considéré soit comme trop difficile, soit comme inutile. Julia explique :

Julia and of course a lot here speak Breton/
[*et donc beaucoup ici parlent breton*]
Aude yes/ ah ok/
Julia **and it is such an ugly language/**
[*et c'est une langue tellement laide*]
Aude ah!/ you find it-/
[*ah !/ vous la trouvez-*]
Julia it's even worst then German/
[*c'est encore pire que l'Allemand*]
Aude oh! ok!/
Julia it is so gutural/ it all comes from here (pointing at her throat)/ oh!/ I learnt three or four words/ but/
[*c'est si gutural/ tout vient de là (désigne sa gorge)/ oh !/ j'ai appris trois ou quatre mots/ mais*]
Aude ok/
Julia a few words/ yeah
[*quelques mots/ oui*]
Aude ../
Julia It's nice that they're proud of their language/ but umh/ I don't wanna go in there/
[*C'est bien qu'ils soient fiers de leur langue/ mais umh/ je ne veux pas m'investir là-dedans*]
Aude yes ok/
Julia ../ you know/ you know things like yec'h mat[160] and uh/
[*vous savez/ vous connaissez certaines choses comme yech' mat et euh*]
Aude yes ok/
Julia and uh/ minds gone black now/ he taught me-/ my neighbor taught me one very important one/ (prononce une phrase en breton)/
[*et uh/ j'ai un trou maintenant/ il m'a appris-/ mon voisin m'a appris une phrase importante/ (prononce une phrase en breton)/*
Aude sorry?
[*pardon ?*]
Julia ferme ta gueule s'il te plaît/
Aude (éclate de rire)/ well I don't speak Breton/
[*eh bien je ne parle pas breton*]/
Julia no that is very useful/ (rires)/ that is very useful/
[*non ça c'est utile/ (rires)/ c'est très utile/*]

Julia n'associe clairement pas de prestige à cette langue qu'elle trouve « laide » et ne souhaite donc pas s'y investir. Cependant, on peut noter qu'elle y accorde une fonction symbolique, avec les quelques mots qu'elle connaît qui lui permettent d'indexer sa connaissance du territoire, dans une manifestation assez archétypique des « stratégies de condescendance » idéntifiées par Pierre Bourdieu :

[160] Formule pour trinquer en breton.

> La stratégie de condescendance consiste à tirer *profit* du rapport de force objectif entre les langues qui se trouvent pratiquement confrontées (…) dans l'acte même de nier symboliquement ce rapport, c'est-à-dire la hiérarchie entre ces langues et ceux qui les parlent. Pareille stratégie est possible dans tous les cas où l'écart objectif entre les personnes en présence (…) est suffisament connu et reconnu de tous (…) pour que la négation symbolique de la hiérarchie (celle qui consiste par exemple à se montrer « simple ») permette de cumuler les profits liés à la hiérarchie, à commencer par le renforcement de la hiérarchie qu'implique la reconnaissance accordée à la manière d'utiliser le rapport hiérarchique. (Bourdieu 1982, p. 62-63)

Je reviendrais sur d'autres occurrences d'un discours de condescendance chez Julia, liées très probablement à ses origines sociales aristocratiques (cf. 5.3.1.2.b.). Julia déclare mettre un point d'honneur à parler « franchement », et se plaît à être « bossy » (autoritaire) dans sa gestion des affaires communales. Ici, savoir dire cette phrase, lui permet probablement d'assurer cette image. Mais comme le souligne Bourdieu, c'est parce qu'elle est assurée de sa position sociale qu'elle peut s'autoriser à trangresser et utiliser cette langue qu'elle dévalorise par ailleurs.

L'apprentissage de mots iconisant la spécificité sociolinguistique et culturelle du territoire semble être assez courant chez les migrant·e·s. Ainsi, lorsque je demande au maire de Léron si les migrant·e·s britanniques de sa commune sont conscient·e·s qu'il y a des locuteurs du breton dans sa commune il répond : « oui ils font kenavo yec'hed mat/ des trucs comme ça oui/ ils savent qu'il y a un dialecte ».

L'émission *Spotlight on Brittany* illustre bien cet usage symbolique du lexique breton. Tradionnellement, elle commence par cette formule d'accueil trilingue : « Degemer mat, bienvenue dans *Spotlight on Brittany* ». Dans les archives de l'émission, qui ne comporte que quatre des six années d'émissions, quatre émissions ont des sujets consacrés à la langue bretonne ou à son enseignement, et seul dans l'une d'entre elles peut-on entendre une interview en langue bretonne. Rappelons que l'émission est néanmoins diffusée sur deux radios associatives diffusant des programmes en langue bretonne. Aussi cette formule de la présidente de l'association franco-britannique résume bien l'ensemble de ces stratégies consistant à donner une place symbolique à la langue bretonne. Au sujet du coprésentateur autochtone de l'émission, elle dit :

> (…) and as you hear every week Bruno Blanchard /once a technician/ now a radio star /he is putting in such humor and input into uh the links we have with the French language/ **and a touch of Breton too**/[161]
>
> [*(…) et comme vous l'entendez chaque semaine Bruno Blanchard, un temps technicien, et à présent une star de la radio. Il amène tellement, d'humour notamment, au sujet de nos liens avec la langue française/ et une touche de breton également.*]

Alors le breton n'est que rarement perçu comme une langue à apprendre pour interagir dans les milieux ruraux bretons. Dans l'extrait suivant krampouezh répond à l'intervention de Triskel, cité ci-dessus (cf. p. 242). Un troisième intervenant réagira à son incitation à apprendre le breton, puis on retrouvera une nouvelle intervention de la forumeuse Samantha (cf. p. 236) :

[161] http://www.spotlightonbrittany.fr/archive/2012/1205/sob12_05_arts&Music_MarilynCMF.mp3

19 krampouezh posted on: 06/04/2008 at 17:33

Well said, LRE! And 'bon courage' (or kalon vat, as we say here in BzH) to all who are striving to understand and make themselves understood. Not an easy feat, even for those who learned French at school. (…)

AND ..."only hope they don't get me to try to speak Breton that would finish me off " (said Triskel) ... um, speaking from experience, you'll probably find Breton much easier than French**. Give it a go !** You can master the basics in no time **(and WHAT a way to impress the natives!!!) Seriously, though, people here are quite sensitive to that sort of respect being shown to their language - even if they don't speak it themselves.**

Brezhonegerez[162]

[*Bien dit, LRE! Et 'bon courage' (ou kalon vat, comme on dit ici en BzH) à tout ceux qui se battent pour comprendre et se faire comprendre. Ca n'est pas une prouesse facile, même pour ceux qui ont appris le français à l'école. (…)*

ET … "j'espère seulement qu'ils ne vont pas me faire essayer de parler breton, ça m'achèverait" (a dit Triskel) … um, d'expérience, vous allez probablement trouver le breton bien plus facile que le français. Essayez ! Vous pouvez maîtriser les bases en peu de temps (et QUELLE façon d'impressionner les natifs !!!) Sérieusement, quand même, les gens ici sont assez sensibles à ce type de respect montré à leur langue – même s'ils ne la parlent pas]

23 festnoz2 Posted on: 17/10/2005 at 21:50

ma Doue[163], Krampouezh, only a minority of Bretons learn Breton, why on earth do you think Britons should learn it?

Other than for the arts, music and its own sake, **Breton will be as dead as the old Cornish in another generation.** Unless schools teach in Breton, rather thazn in French, the language will remain the gift of the few.

As it happens, I do love it here**, I have a few Breton phrases, mainly to do with drinking and greetings (I run a bar),** and I find learning **French quite challenging enough** !

À wir galon[164],

Festnoz

[*ma Doue, Krampouezh, seulement une minorité de Bretons parlent breton, pourquoi diable pensez-vous que les Britanniques devraient l'apprendre ?*

Mis à part pour l'art, la musique et pour la langue elle-même, le breton sera aussi mort que le bon vieux cornouaillais d'ici une génération. À moins que les écoles n'enseignent en breton, plutôt qu'en français, la langue restera le trésor de quelques-uns.

Il s'avère que j'adore vraiment être ici, je connais quelques phrases en breton, principalement autour de la boisson et des salutations (je tiens un bar), et je trouve que le français est un défi suffisant !

À wir galon,]

24 Samantha Posted on: 17/10/2005 at 22:09

Festnoz, there has been a sort of re-birth in the Breton language/culture over the past few years, so I **highly doubt the language will be dead** in another generation, especially considering how proud they are of it and the number of bilingual Breton-French schools that can be found in Brittany.

However besides yammat and kenavo, I do think French would be a much more <u>useful</u> first language to learn here.

[*Festnoz, il y a eu une sorte de renaissance de la culture/langue bretonne ces dernières années, donc je doute sérieusement que la langue soit morte à la prochaine génération, particulièrement au regard de la fierté qu'ils en ont et le nombre d'écoles bilingues breton-français que l'on peut trouver en Bretagne.*

Néanmoins, à part yammat et kenavo, je pense vraiment que le français serait une langue bien plus utile à apprendre ici.]

---

[162] Traduction du breton : « bretonnant »

[163] Traduction du breton : « mon Dieu »

[164] Traduction du breton : « chaleureusement »

Cette discussion renforce les constats précédents. Premièrement, on observe encore une fois un usage symbolique du lexique breton, que cela soit dans les noms des pseudonymes avec des mots couramment identifiés par les non bretonnant·e·s (Triskel, Krampouezh *[crêpes]*, Festnoz) ou dans les interventions (ma Doue, a wir galon, kenavo…). Deuxièmement, c'est le rapport investissement/utilité qui importe pour Samantha et Festnoz, et ainsi, tout comme Julia, ils ne souhaitent pas aller au-delà de la manifestation de leur bienveillance pour cette langue, par l'utilisation de ces mots-icones. Mais, troisièmement, on peut également noter pourtant l'important pouvoir symbolique de la connaissance du breton. Pour Krampouezh c'est une preuve de respect de la culture et des pratiques sociolinguistiques perçues comme authentiques sur le territoire, qui permet par ailleurs aux migrant·e·s qui s'y initient de se distinguer sur le territoire. On explorera d'ailleurs cette question de la démonstration d'une volonté de préserver l'authenticité des lieux de migrations par les Britanniques dans le cinquième chapitre.

Enfin pour terminer ces observations sur la place accordée aux langues régionales, on peut remarquer un intérêt pragmatique, de la part de certains migrant·e·s gallois·ses, pour l'apprentissage du breton. La proximité linguistique des deux langues semble être effectivement identifiée et suscite un espoir chez les migrant·e·s gallois·ses éprouvant des difficultés à apprendre le français :

5 **Galles replied on 16/06/2009 at 10:48**

A good few years ago,lol I used to drive Coach Parties all around Brittany. I remember walking around a small town with some of my male collegues and pointing out a poster in a shop window for a Calon Lan[165](…). As I had lived most of my life in Llanberis in N Wales, I was able to read and understand the poster.

Was very much hoping that there was an area in the warmer drier part of Brittany that was a Breton stronghold lol ---my French is appalling

Galles

[*Il y a quelques années, lol, j'organisais des voyages en bus à travers la Bretagne. Je me souviens de m'être promenée dans une petite ville avec quelques-uns de mes collègues masculins et d'avoir vu une affiche dans une vitrine avec un Calon Lan (…). Comme j'ai vécu la plus grande partie de ma vie à Llanberis au nord du Pays de Galles, je pouvais lire et comprendre l'affiche.*

J'espère fortement qu'il existe une zone dans la partie la plus sèche et chaude de Bretagne qui serait une poche de résistance bretonne lol — mon français est une horreur.]

Ou encore ici :

1 **euros posted on 14/01/2006 at 20:34**

(…) Does anyone out there have any idea on the state of the breton language and is there any point in learning it. Being a Welsh speaker I thought it might be easier to learn than French!

[*Est-ce que quelqu'un ici a une idée de l'état de la langue bretonne et est-ce que ça vaut la peine de l'apprendre. Étant un locuteur du gallois j'ai pensé que ça serait plus simple de l'apprendre* [*le breton*] *plutôt que le français !*

(…)

[165] Hymne religieux en gallois. Ici, il n'est pas clair si l'affiche montrait un texte en breton ressemblant au Calon Lan ou si c'était effectivement le texte en gallois de l'hymne.

3 bleublancrouge replied on 15/01/2006 at 07:06

Hi, the Breton language is much respected but not so many speak it fluently. (…) Being Welsh if you have an ear for the nuances of speech you will probably find it easier than others. (…)

You will still have to learn french!! Have fun !

[*Salut, la langue bretonne est très respectée, mais ils ne sont plus nombreux à le parler couramment. (…) Comme tu es Gallois, si tu as une bonne oreille pour les nuances linguistiques tu vas probablement trouver ça plus facile que d'autres. (…)*

Tu devras quand même apprendre le français !! Amuse-toi bien !]

4 makenvyn replied on 15/01/2006 at 11:26

Breton is spoken by many people over the age of 55 to the west of Guingamp. It developed originally from the Welsh branch of the Celtic languages and thus there are many nouns/adjectives that are the same but the verbs are different. Welsh also sounds a much softer language to the ear - Breton is more stressed though there are sounds that are unique to both. I would encourage anyone to learn Breton as it is such a rich language and it also represents a culture and a history. However if you learn Breton and not French you are going to find it difficult to operate on a day to day basis though many native Breton speakers would be delighted I'm sure!

[*Le breton est parlé par beaucoup de gens de plus de 55 ans à l'ouest de Guingamp. La langue est issue à l'origine de la branche galloise des langues celtes et donc il y a beaucoup de noms/d'adjectifs qui sont les mêmes, mais les verbes sont différents. Aussi, le gallois sonne plus doux – le breton est plus accentué, mais il y a des sons que l'on ne trouve que dans ces deux langues. J'encourage tout le monde à apprendre le breton, car c'est une langue si riche et elle représente aussi une culture et une histoire. Mais si vous apprenez le breton et pas le français, vous allez avoir des difficultés à vivre au jour le jour, même si beaucoup de locuteurs natifs en seraient enchantés, j'en suis certaine !*]

Toute l'ironie de la situation diglossique ici se révèle. Si les migrant·e·s locuteurs et locutrices du gallois peuvent avoir un avantage par la maîtrise du breton potentiellement facilité, cet avantage ne reste que symbolique auprès des autochtones non bretonnant·e·s. Sur les marchés unifiés pour reprendre encore une fois la terminologie de Pierre Bourdieu, les locuteurs du gallois tireront plus parti de leur capital anglophone ou francophone que de leur connaissance du gallois.

4.3. STRATEGIES D'APPRENTISSAGES ET OBSTACLES

On a pu constater qu'une forte pression, émise tant par les Britanniques francophones que par les autochtones, demeure pour que les Britanniques apprennent le français. Aussi, diverses stratégies d'apprentissage sont développées par les migrant·e·s.

4.3.1. L'immersion

4.3.1.1. Dans le bain linguistique

La première stratégie est la stratégie immersive. Il s'agit pour certains Britanniques de privilégier les socialisations francophones sur les socialisations anglophones, et comme on a pu le voir dans certains extraits précédents, d'éviter parfois leurs compatriotes. Par exemple à la question « parlez-vous français ? » un forumeur répond :

2 bob replied on 10/11/2003 at 00:28

Yes, I do !

And **I learnt due to spending the first 6/8 months in France speaking no English,** apart from one call a week to the folks to reassure them that all was well. (as well as it ever was anyway :0)his "going native" would not suite everyone, but it certainly worked for me - **the instant you socialise with mostly English speakers and watch English TV in France I believe that you are in for a long struggle in learning the language!**

As soon as you stop to translate, and believe me you do, (weird eh?) **you can relax a little and watch Porridge on cassettes sent from Blighty** to relax in the evenings. (…)

The importance is to try, to smile and be polite - everyone will appreciate that even if you are far from perfect! (…)

[*Oui ! Et je l'ai appris en passant mes premiers 6/8 mois en France sans parler anglais, mis à part pour un coup de fils hebdomadaire à la famille pour les rassurer que tout allait bien. Dès qu'on arrête de traduire, et croyez-moi cela arrive (bizarre hein ?) on peut se relâcher un peu et regarder Porridge en cassettes expédiées depuis Blightly*[166] *pour se détendre en soirée. (…)*

L'important c'est d'essayer, de sourire et d'être polis – tout le monde appréciera cela même si vous êtes loin de la perfection ! (…)]

On note au passage que comme de nombreux intervenant·e·s sur le forum, et comme Kate et Jack me le formuleront également, le refus d'installer un récepteur de télévision par satellite est présenté comme une marque d'investissement dans l'apprentissage et dans la vie locale. Puis dans la même discussion :

9 Mickrest replied on 11/11/2003 at 18:15

I can equate to Bob's advice as my experiences of learning the language have been very similar to his.

I spent 6 years at school studying French and, at the end of it, didn't feel equipped to hold a meaningful conversation with a French 3 year old. Fortunately, a few years ago, I was working on a 6 month contract in Nantes and found myself in an office surrounded by French speakers. At the end of 6 months, with my schoolboy French as a useful launch pad, I was fluent. **Immersing yourself in the language in this way is by far the best way to do it and apes the way you learn your native tongue** – by constant repetition at your mother's knee.

There are a few more things that worked for me, particularly during the first couple of difficult months, so I list them below:

Try not to translate words and phrases from English into French. (…)

Take every opportunity to conduct proper French conversations with French people that go beyond discussing your and their state of health and the state of the weather. (…)

Listen to French radio, watch French tele, read French magazines, read novels that you've read in English that have been translated into French, swear at the cat in French, romance your spouse in French, speak French with the kids at the meal table, dream in French! Some people will find it easier than others, but never assume that "you're no good at languages". That's defeatist. If you've learned English, you've already mastered one of the hardest languages in the world. (…)

[*Je valide les conseils de Bob étant donné que mon expérience de l'apprentissage de la langue a été similaire.*

J'ai étudié le français pendant 6 ans à l'école, et au bout du compte je ne me sentais pas équipé pour tenir une véritable conversation avec un petit français de 3 ans. Heureusement, il y a quelques années, j'ai eu un contrat de travail de 6 mois à Nantes et je me suis retrouvé dans un bureau entouré de francophones. Au bout des 6 mois, grâce à mon français d'écolier qui m'a servi de base de lancement, je parlais couramment. S'immerger dans la langue est de loin la meilleure façon d'apprendre et de singer la façon dont on apprend sa langue natale – par répétition constante dès le plus jeune âge.

Il y a quelques astuces en plus qui ont marché pour moi pendant les premiers mois difficiles, donc je les liste ci-après :

[166] « *Blightly* » est un terme d'argot pour désigner généralement l'Angleterre, parfois la Grande-Bretagne. *Porridge* est une sitcom britannique humoristique des années 1970.

Essayez de ne pas traduire les mots et les phrases de l'anglais vers le français (…)

Saisissez toutes les occasions d'avoir de véritables conversations avec des Français, qui vont au-delà de votre ou de leur état de santé ou de la météo. (…)

Écoutez la radio française, regardez la télé française, lisez des magazines français, et des romans que vous avez lus en anglais qui ont été traduits en français, grondez le chat en français, courtisez votre épouse/époux en français, parlez français à vos enfants à table, rêvez en français ! Certains trouveront cela plus facile que d'autres, mais ne partez jamais du principe que « vous n'êtes pas bon en langues ». C'est défaitiste. Si vous avez appris l'anglais, vous avez déjà maîtrisé l'une des langues les plus difficiles au monde. (…)]

Ou encore ailleurs :

23 **magnum44 posted on: 06/04/2008 at 20:26**

The best way to learn the lingo is to get out there and mix with your local populace, friends, neighbours etc. Join a club that interests you as I have, a shooting club (targets, not animals) my French is improving the more time I spend with French friends at the club. (…) Regards, D. Harry

[*Le meilleur moyen d'apprendre la langue est de sortir et de se mélanger à la populace locale, aux amis, aux voisins, etc. Rejoignez un club qui vous intéresse, comme moi avec le club de tire (sur cible, pas sur des animaux) mon français s'améliore à mesure que je passe du temps avec des amis français du club. (…) Bien à vous, D.Harry*]

Plonger dans le « bain » francophone semble être perçu comme la stratégie la plus efficace pour l'apprentissage. L'objectif est de retrouver la dynamique d'apprentissage d'un enfant qui apprend sa langue maternelle. Pour qu'il y ait « immersion » il faut alors augmenter la fréquence des interactions avec les francophones. Dans cet extrait on trouve encore une fois l'idéal d'un apprentissage spontané, équivalent à celui d'un enfant apprenant sa langue natale :

Nadine	ou alors il faut qu'ils i(l)/ i(l) faut qu'ils acceptent de **VIVRE un petit peu avec un français/ qui viendrait de temps en temps/ chez lui/ en disant bon/ ça ça s'appelle machin / une table / ça ça s'appelle une chaise/ et CONverser/ comme ça / donc/ pour que ça passe plus facilement / pour qu'ça soit ludique/ j'en reviens à ça/**
Patrick	heh heh
Nadine	hein c'est vrai /
Patrick	ouais ouais/
Nadine	ça c'est le cas de Lizbeth et c'est ce qui lui faudrait / il faudrait qu'elle ait une euh / UNE FRANÇAISE
Nicolas	**se baigner dans le français / comme les enfants/ comme à l'école**/
Nadine	avec elle / et qui parle avec elle/ qui comprend un peu l'anglais parce que sinon euh/ elles vont pas pouvoir euh parler beaucoup/ mais y a que ça/ / ya que ça/ regarder les enfants s'ils apprennent si vite c'est parce qu'ils jouent/ ils bougent des choses / et pis ils savent/ et ils retiennent/ quoi/ **ils retiennent plus facilement que nous c'est vrai/**

4.3.1.2. Obstacles 1 : trouver le temps et les espaces interactionnels propices

Cependant, pour certains, cette conception de l'apprentissage s'avère être une impasse. Il semble en effet que le simple contact quotidien avec des francophones suffit rarement à développer les connaissances francophones escomptées, s'il n'engage pas un véritable lien social. Plusieurs intervenant·e·s insistent par exemple que parler de la pluie et du beau temps à son voisin n'est pas une conversation qui engage une relation. Je reviendrai sur les différentes attentes qui se dégagent en terme de socialisation sur le terrain, mais il semble en effet que les relations superficielles n'offrent pas un environnement propice à l'apprentissage linguistique, notamment

car il ne permet pas de varier les situations interactionnelles ni d'engager de longues conversations.

Selon certains migrant·e·s, le problème est le manque d'opportunités de se socialiser dans les lieux de migration, particulièrement pour ceux qui n'ont pas de voisins immédiats, ou des voisins peu enclins à entrer en relation. On verra cependant que les personnes reproduisant les rites sociaux locaux peuvent devenir débordées par une vie sociale plus intense qu'attendue (cf. 5.3.2.2). La forte présence de Britanniques dans certaines zones du territoire, et la socialisation facilitée entre Britanniques, comme j'ai pu le montrer précédemment, semble également rendre les occasions de parler français plus rares. Comme l'exprime par exemple un forumeur : « We live in a town with a huge amount of english so I speak english everyday whereas I probably only speak french about once a week. » (DF3 : 6). Alice estime que cela a effectivement un impact important, particulièrement pour les personnes travaillant dans le réseau entrepreunarial britannique :

Alice il y a aussi la chose euh très simple/ et mathématique aussi c'est que : / une journée fait vingt quatre heure/ euh : si il faut subvenir aux besoins de la FAMILLE/ euh si l'un doit travailler à l'extérieur/ euh les chances qu'il puisse travailler au contact de francophones est assez mince/ .. euh donc euh le TEMPS/ bah voilà le temps euh c'est de l'argent/ hein/ le temps c'est le travail/ ça ça permet de NOURIR la famille/ mais bah personne va/ je vois/ J'AI observé ça assez souvent /et l'un va travailler /et p(u)is **l'autre A plus de temps ou de loisir pour euh se dédier à la langue/**

Aude ok/ alors ouais/ c'est intéressant parce qu'on aurait tendance à penser que euh le travail aide à : euh pratiquer plus/ mais alors/

Alice ben non puisque euh/ c'est la que : / et c'est dû au NOMBRE de personnes/ parce que ce ne sont pas des euh/ parce qu'il y A cette masse/ ils peuvent travailler quand même alors là y a un réseau (rire)/

Aude ils se supportent comme ça/

Alice ah : oui/ oui y a : **j'en connais plusieurs là/ qui euh voilà/ elle est à la maison/ bah elle attend/ elle va chercher les enfants à l'école/ elle parle français un petit peu avec les autres/ et le monsieur bah il travaille/ mais il travaille forcément avec/ ou GRÂCE a Central Britanny Journal/ AngloInfo/ où là c'est le réseau de de Britanniques euh/**

Alice décrit ici les mécanismes d'une division genrée du travail de socialisation, rejoignant les observations déjà évoquées de certains participant·e·s à l'enquête (cf. p. 232). Par ailleurs, les parents d'enfants scolarisés sont perçus comme ayant plus d'opportunités d'être en contact avec les autochtones. Ces derniers restent néanmoins moins nombreux que les personnes retraitées, ou préretraitées :

Nadine non mais c'est c'est Difficile et puis ce sont des a- des personnes qui n'ont PAS d'enfant/ s'ils avaient des enfants je pense que ça passerait mieux/

Aude ouais?

Nadine on a l'exemple de d'une famille à la Corenteuc/ qui ont des enfants qui ont été scolarisés donc euh automatiquement ben il a bien fallu qu'les enfants se débrouillent hein/ et : après quand ils r(e)viennent à la maison ben ils peuvent aider les parents pour parler français/

Aude ouais/

Nadine et ces enfants-là parlent très très bien français maintenant/

Nicolas les enfants très bien/ les parents s'y sont mis aussi/

Dans une intervention extrêmement critique quant à l'accueil des autochtones, un·e forumeuse·eur estime que le milieu rural breton est un environnement peu propice à l'apprentissage :

26 thud Posted on: 15/07/2012 at 12:00

The French are not 'really friendly'. They hardly ever approach you and speak. When they do, they find you don't understand them and then never speak to you again. Thus there is the problem of how to learn. You need a patient person who is willing to converse for you to even get started. They rarely seem to want to dumb down their speech or even slow down. All the novice hears is a string of sound, unable to tell where one word ends and another starts. (…)

[*Les Français ne sont pas "vraiment aimable". Ils vous approchent et vous parlent rarement. Quand ils le font, ils se rendent compte qu'on ne les comprend pas et ils ne nous adressent plus jamais la parole. Donc le problème est comment apprendre. Vous devez trouver quelqu'un de patient qui accepte de discuter avec vous pour commencer. Ils veulent rarement simplifier leur discours ou même ralentir. Tout ce que le novice entend est un flux de sons, incapable de dire où finit un mot, ou commence l'autre. (…)*]

Cette intervention montre comment une approche immersive seule peut rendre difficile l'apprentissage si l'interlocuteur ne ralentit pas son débit, et ne cherche pas à s'assurer que les « néofrancophones » ne comprennent. Certains autochtones peuvent ne pas manifester de désir d'accompagner les migrant·e·s dans leur apprentissage. Bien qu'il semble que l'expérience de nombreuses personnes s'oppose à celle de thud (cf. les récompenses de « l'effort » citées p. 212), on a déjà évoqué plus haut certaines pratiques d'évitement (4.1.1) et je reviendrai sur certaines manifestations d'hostilité envers les migrant·e·s dans le chapitre suivant.

Mais c'est le manque de temps disponible dans les premiers mois de l'arrivée qui est très souvent souligné comme la cause d'une absence de vie sociale, et donc d'opportunité d'apprendre le français par la socialisation. On peut revenir sur la première partie d'un extrait cité précédemment (cf. p. 266) :

4 Jsmith posted on: 10/02/2010 at 23:52

Well said, PartyPat. I think all Brits living over here arrive with the thought that within 6 months of arriving they will speak fluent French. However, let's get real. **What with renovating, getting into whatever health regime, learning what shops are what etc, the language dream takes a back seat.** With time we all reach a level of French that we are comfortable with, not usually perfect but acceptable. I despise people who use their level of French as a social tool, thinking they are much better than the ones who are still struggling to grasp it. I find that these are usually the ones who can afford to lash out vast amounts of cash to hire a private French tutor but then fail to make the effort to get involved with the locals as they think the average Breton is below them!

[*Bien dit PartyPat. Je crois que tous les Brits qui vivent ici arrivent avec l'idée qu'au bout de 6 mois ils parleront français couramment. Mais regardons la vérité en face. Entre la rénovation, l'inscription au régime de sécurité sociale, découvrir les différents types de magasins, etc, le rêve linguistique est relégué au second plan. Avec le temps, on arrive tous à un niveau de français avec lequel on se sent à l'aise, généralement imparfait, mais acceptable. Je méprise les gens qui utilisent leur niveau de français comme un outil social, pensant qu'ils sont tellement meilleurs que ceux qui en sont encore à s'en saisir. Je constate que ce sont ceux qui peuvent se permettre de débloquer beaucoup d'argent pour embaucher un professeur particulier, mais ensuite ne font pas l'effort de s'investir dans la communauté locale parce qu'ils pensent que les Bretons leur sont en général inférieurs!"*]

Pendant l'entretien collectif, en présence d'autochtones James rejoint cette idée :

James oui/ ça c'est une chose/ mais aussi quand on on arrive **il y a toujours beaucoup à faire/** peut-être euh/ des travaux de la maison/ faire du

jardinage/ etc/ etc et c'est presque trop tard / quand on a le temps **c'est presque trop tard parce que** /
Aude pourquoi c'est trop tard ?/
James **parce que on a on a../ un petit délai** avec les autres on voudrait /euh
Nadine **on a son petit confort/**
James Oui/
Nadine **et on a .. moins besoin des autres/ hein ?/**
James mmm / **On peut faire des courses normalement/**

James semble d'abord inférer que la difficulté après cette période où les migrant•e•s sont trop occupé•e•s pour se concentrer sur l'apprentissage du français, est le décalage qui peut apparaître avec « les autres ». L'intervention de Nadine dans cet extrait oriente vers une évaluation négative de cette situation. Elle rejoint les accusations de « fainéantise » des migrant•e•s qui n'apprennent pas le français. Mais James semble plutôt expliquer que plus les mois, voire les années passent, plus la décision de commencer leur apprentissage ou leur mise en interactions avec les autochtones est difficile à prendre et à mettre en place : peut-on démarrer de zéro une relation avec un voisin que l'on a côtoyé sans véritablement interagir pendant tout ce temps ? Ainsi, il semble fréquent d'observer quelques années entre l'arrivée et le commencement d'un apprentissage « appliqué ». Cette période, un forumeur l'appellera de manière assez judicieuse « la quarantaine linguistique » (DF54 : 47).

4.3.1.3. Obstable 2 : autoapprentissage et habitus

Il semble que, pour qu'elle soit véritablement efficace, la stratégie immersive doit être couplée le plus souvent à d'autres stratégies d'autoapprentissage que certain•e•s migrant•e•s s'appliquent à mobiliser : méthode sur CD, ressources en lignes, consultation de dictionnaires et de guide grammaticaux, lectures, exercices de conjugaisons, utilisation des sous-titres pour les films et les émissions de télévision, etc. Les personnes n'ayant pas acquis ces réflexes semblent stagner dans leurs apprentissages et s'en décourager. Nadine cite par exemple le cas d'une voisine :

Nadine **=oué m'enfin y a du vocabulaire de base /quand même/ vocabulaire de base /ils savent même pas dire /alors fffff/ hein**/
Aude mmm
(…)
Aude ouais/ faut juste essayer en fait/ c'est ça le problème/
Nadine faut s'lancer aussi hein/ faut dire que: faut s'lancer hein/ ..
Nicolas il faut avoir des objectifs précis/ des choses à : faire passer / des choses à dire et à faire comprendre quoi euh/ que ce soit pour tondre la pelou:se ou pour euh pour le courrier ou j'sais pas quoi/ faut qui est un:/
Nadine oui
Aude un truc pratique/
Nadine oui/
Nicolas quelque chose de pratique/ et pis# c'est comme ça qu'ça vient p'tit à p'tit/
Aude mmm
Nadine **oui mais on sait que Ghislaine à côté elle elle parle bien avec Kelly/ alors qu'Ghislaine ne connaît pas un mot d'anglais/ parle relativement vite je trouve/ quand même elle parle assez vite parce qu'elle doit pas spécialement-/ nous on essaye d'pas parler vite pour**

	qu'ils comprennent plus facilement/ mais Ghislaine doit pas faire attention/ elle parle de ses fleurs elle de c'est-/ tout euh /'fin les animaux enfin bon/ **donc euh j'pense que de temps en temps ils doivent moins venir euh (rires**)/ mais **on a des dictionnaires aussi tandis que ben p(eu)t-êt(re) que chez : Ghislaine/ euh ben ils font pas l'effort /mais j'sais pas dans quel sens il faut faire l'effort/**
Aude	ouais/ = bah les deux?
Nadine	**=et j'pense que c'est plutôt c'est à eux/**
Aude	ouais/
Nadine	**quand on comprend pas/ moi j'viens chercher l'dictionnaire/ et puis j'dis bon tu cherches et#/**
Aude	hunhun/ ouais/
Nadine	ils disent bon c'est ça bon d'accord/ on a on a vu/ surtout là qu'c'était des termes médicaux en ce qui la concerne là/

Nadine décrit ici une situation à laquelle l'intervenant-e thud, cité-e p. 250, a probablement été confronté-e : l'autochtone avec laquelle les voisins britanniques de Nadine interagissent n'a pas conscience de son débit et de leur difficulté à la comprendre, au point qu'ils « doivent moins venir » la voir pour discuter. Nadine montre également que c'est elle qui incorpore les réflexes d'un apprentissage scolaire, tel que le recours à un dictionnaire. Cette approche scolaire d'un apprentissage autonome semble constituer un habitus qui n'est pas nécessairement partagé par tous, bien qu'il soit considéré comme un effort attendu de la part de Nadine ici (399).

Pour certains intervenant·e·s sur le forum, une approche trop scolaire et normative est incompatible avec une approche communicationnelle, car elle inhiberait les apprenant·e·s, trop concentré·e·s sur la volonté de « bien parler » pour être à l'aise dans la situation interactionnelle (cf. l'intervention citée p. 263). Ceci semble également être le point de vue développé ici par une intervenant·e qui n'approuve pas le suivi de cours une fois sur place (DF27) :

10 Fable 12/07/2008 at 13:23

(…) **I really can't see the point in attending French classes here where the accent is on learning grammar. Most of us will never have to write or read French fluently ..... the morale booster is to be able to make yourself understood. Word and sentence building is much more valuable.**

I think that learning about three new words a day is helpful. Buy a small handheld blackboard and write the words on it and leave it in the kitchen, or stick the words on the fridge or anywhere. And when you have learned them,.... go for some more.

The same is **really important to learn "coloquial" sentences. They really build up your language ability.**

A lot of us speak French better than we think ..... hope you will summon up your courage and just get stuck in ..... we all know how much our French hosts admire us when we try.

Hope the days are gone when the arrogant attitude of the English was that they just expect everyone to speak their language. Especially as the French are so kind and polite.

[*(…) Vraiment je ne vois pas l'intérêt de prendre des cours de Français ici, où l'accent est mis sur l'apprentissage de la grammaire. La plupart d'entre nous ici n'allons jamais avoir à écrire ou à lire le français couramment ….. ce qui remonte le moral c'est d'être capable de se faire comprendre. Le vocabulaire et la construction de phrases sont bien plus utiles.*

Je crois que ça aide d'apprendre trois nouveaux mots par jour. Achetez une petite ardoise et écrivez-y ces mots, et laissez là dans la cuisine. Et une fois que vous les avez appris,…. Apprenez-en d'autres.

De même, il est très important d'apprendre des phrases en langage "familier". Ça permet vraiment de construire vos capacités langagières.

Beaucoup d'entre nous parlent mieux français qu'ils ne le pensent …. J'espère que vous arriverez à rassembler votre courage et vous y coller …. On sait tous comment nos hôtes français nous admirent quand on essaye.

J'espère que l'attitude arrogante des Anglais qui s'attendaient à ce que tout le monde parle leur langue, c'est du passé. Particulièrement alors que les Français sont si gentils et polis.]

L'intervenant-e associe les cours de langue à un enseignement uniquement centré sur l'écrit et une expérience « non-authentique » des pratiques langagières : il faut apprendre des phrases de registre familier pour pouvoir interagir avec les autochtones. J'ai pu observer que les cours proposés par Évelyne puisent néanmoins largement dans les méthodes communicatives. Plutôt que de chercher à développer les compétences scripturales des apprenant·e·s, Évelyne relie constamment ses cours aux situations interactionnelles dans lesquels ses élèves sont amenés à se trouver. Il semble, d'après les déclarations de mes informateurs et d'après certaines interventions sur le forum, qu'il en aille de même pour de nombreux autres cours proposés sur le territoire. Mais on voit dans cet extrait comment les croyances portant sur les pratiques pédagogiques peuvent influencer les décisions prises en terme de stratégies d'apprentissage.

Pour Évelyne, les personnes bloquées dans cette « quarantaine linguistique » ont au contraire avant tout besoin de cours pour comprendre les structures grammaticales[167]. La stratégie de la compilation de mots, conseillée par Fable, n'est pas adéquate :

Aude t(u) as des élèves comme ça qui euh/ qui sont la depuis (xxx) de temps et qui commence les cours euh (?)/
Évelyne ouais j'en ai ouais/
Aude c'est ça/
Évelyne ouais ça arrive ouais/bah **la s(e)maine dernière y avait une dame/ ça fait sept ans qu'elle est en France** / elle c'- elle me dit **« j(e) connais plein de mots mais j(e) peux pas les mettre euh/ j(e) peux pas faire de phrase »**/
Aude mmm/
Évelyne **et en fait c'est parce que ils ont appris des mots sur- sur l(e) tas mais/ ils ont pas fait d(e) grammaire**/
Aude ouais/
Évelyne donc euh: / je suis désolée mais **t'as besoin quand même d'un peu d(e) grammaire/ pour euh pouvoir communiquer/**
Aude hunhun/
Évelyne tu peux apprendre des phrases/ des expressions utiles tout ça/ par cœur/ bien sûr que tu peux en apprendre/ moi aussi j'peux l(e) faire/ si j(e) vais en vacances à l'étranger j'vais apprendre une dizaine de phrases/ c'est combien euh: / puis-je avoir/ ça je peux/ mais **AVOIR une conversation avec quelqu'un c'est quand même AUTRE chose**/
Aude mm/
Évelyne donc en fait ben souvent/ on s(e) retrouve dans ça/
Aude ok/

(…)

[167] Je précise ici que je considère « les grammaires » comme des outils d'organisation des connaissances métalinguistiques sur les usages langagiers, qui lorsqu'elles sont considérées comme définitives et qu'elles sont instituées comme répertoire des seules usages considérés corrects, sont les constructions permettant notamment d'asseoir l'idéologie du standard monoglotte.

Aude	il *[migrant britannique générique]* aura p(eu)t-être pas prévu non plus que: de deVOIR/ bah d'avoir nécessité de: de: =parler en plus/
Évelyne	=ouais/ **ouais mais toi si tu vas en Angleterre ?/ tu vas parler quoi?/ Français ?/**
Aude	non (rires) bah non c'est sur mais-/[168]
Évelyne	NON mais voilà mais/ **non mais ils sont sur leur planète/**
Aude	ouais/
Évelyne	**pas tous hein/ je dis pas tous/**
Aude	oui oui oui/ bien sûr/
Évelyne	mais t'as quand même cinq-/ **AU MOINS cinquante pour cent .. qui s'disent d'toutes façons on va apprendre en FAIsant/**
Aude	ouais/
Évelyne	bon tu peux apprendre en faisant/ mais: **t'as intérêt à plutôt être euh motivé**../ **intelligent/ j'vais dire**/ pour pouvoir apprendre sans l'aide de quelqu'un/

Cet extrait souligne ici encore les différences en terme d'habitus parmi les migrant•e•s britanniques. Pierre Bourdieu défini l'habitus comme un :

> systèmes de *dispositions* durables et transportables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaire pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans en être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. (Bourdieu 1980, p. 88)

Alors, la disposition à mobiliser des pratiques d'autoapprentissage complémentaires à une immersion linguistique est structurante, dans le sens où ceux qui possèdent cette disposition seront valorisés, puisqu'ils pourront accéder au capital linguistique considéré comme approprié. Pour Évelyne, cet habitus, ce rapport normé à l'apprentissage d'une langue est associé à une capacité intellectuelle, plutôt que le résultat d'une trajectoire sociale révélant un processus de naturalisation de la hiérarchisation sociale.

Et l'idée, répandue, que la plupart des individus puissent apprendre « en faisant » est selon elle un fantasme, car c'est une stratégie qui en général ne permet pas de s'approprier les structures grammaticales, condition pour Évelyne à une pratique interactionnelle efficace.

Cette perspective semble être partagée par quelques migrant•e•s qui soulignent notamment que l'apprentissage de la grammaire française est d'autant plus difficile que, contrairement aux enseignements de français en France, l'enseignement de la langue anglaise dans les écoles de Grande-Bretagne, ne mobilise pas une approche grammaticale :

30 suzylou posted on: 06/04/2008 at 23:40

> (…) **one of the reasons the british find french hard to get to grips with is the grammar, english is a more straightforward language and grammar is rarely taught in schools** (or at least it wasn't before, maybe that has changed since), **so you have to learn english grammar first before you can hope to understand french grammar**. incidentally, german is much harder to get to grips with than french, despite sharing origins with english, as they have 3 genders and not 2. (…)

[168] Prise de court et gênée par cette interrogation d'Évelyne, mon intervention renforce malheureusement l'idéologie une-langue-une-nation. Une réponse proposant une idéologie alternative aurait pu susciter une discussion plus approfondie sur cette perspective présentée comme évidente.

[*(…) l'une des raisons qui font que les Britanniques trouvent que le français est une langue difficile est la grammaire, l'anglais est une langue plus simple et la grammaire n'est jamais enseignée dans les écoles (ou en tout cas ça ne l'était pas, peut-être que ça a changé maintenant), alors il faut apprendre la grammaire anglaise avant de pouvoir espérer comprendre la grammaire française. Il s'avère que l'allemand est bien plus difficile à maîtriser que le français, bien qu'elle partage des origines avec l'anglais, parce qu'ils ont 3 genres et non 2. (…)*]

Alors, si on a pu voir que la situation qui est perçue idéale en terme d'apprentissage est celle des enfants apprenant une première langue, reste que l'opération ne semble pas reproduisible pour les apprenant·e·s adultes et anglophones natif·ves : ayant déjà formés leurs pensées dans un autre système linguistique, l'autre langue est, pour reprendre les mots de Bourdieu :

> « *perçue comme telle*, c'est à dire comme un jeu arbitraire explicitement constitué comme tel sous forme de grammaires, de règles, d'exercices, et expressément enseigné par des institutions expressément aménagées à cette fin ; dans le cas de l'apprentissage primaire, au contraire, on apprend en même temps à parler le langage (qui ne se présente jamais qu'en acte, dans la parole propre ou autre) et à penser dans ce langage (plutôt qu'*avec* ce langage). » (*Ibid.*, p. 113)

Dans la citation à suivre, Mickrest, l'un des forumeurs les plus actifs et apprécié pour ses très bonnes connaissances des lieux de migration, produit une perspective nuancée :

46 Mickrest Posted on: 11/02/2010 at 18:40

Quote *[from another poster]*: "How can people learn French when the vast majority cannot spell to save their lives or even construct sentences in English?!!!!!!"

It's certainly true that it helps if you know the basic building blocks of your own language and, you're right, not everyone does. However, this problem isn't confined to the Brits - **it's exactly the same for the French.** I can give you some examples of far from perfect French (e.g. pour se qui conserne la maison, ne soyez pas désoler vous y ete pour rien) that I've received in emails from French people recently. It still doesn't prevent us Brits learning a new language and communicating in it - **our French isn't going to be vetted by the Academie Francaise!** I will admit though **that it's advisable to do some preliminary work to understand the basic principles of English grammar before you even attempt to learn French.**

In any case, having a thorough knowledge of the grammar of the English language **doesn't necessarily help you with things like French pronunciation rules, agreement of adjectives with nouns, the past historic and few other exciting little frills, nor will it help you with idioms** - e.g. you either know by repeated practice and frequent use of the language that "to teach your grandmother to suck eggs" translates to French as "to teach an old monkey how to grimace" or you don't.

[*Citation* [*d'un autre intervenant*]*"Comment les gens peuvent ils apprendre le Français alors que la grande majorité est incapable d'une bonne orthographe ou même de construire des phrases en anglais ?!!!!!"*

C'est vrai que ça aide si on connaît les fondamentaux de base de sa propre langue et, c'est vrai, tout le monde ne les connaît pas. Mais, ce problème ne se pose pas qu'aux Brits- c'est exactement pareil pour les Français. Je peux vous donner quelques exemples de français loin d'être parfait (ex: pour se qui conserne la maison, ne soyez pas désoler vous y ete pour rien) que j'ai reçu récemment de la part de Français. Mais ça ne nous dédouane toujours pas, nous les Brits d'apprendre une nouvelle langue et de communiquer – notre français ne va pas être examiné par l'Académie Française! J'admettrai quand même qu'il soit conseillé de faire un travail préliminaire pour comprendre les principes de base de la grammaire anglaise avant ne serait-ce que d'essayer d'apprendre le français.

Dans tous les cas, avoir une connaissance approfondie de la grammaire de la langue anglaise n'aide pas nécessairement avec des choses comme la prononciation française, l'accord entre l'adjectif et le nom, le passé, et autres petites fioritures réjouissantes, pas plus qu'avec les expressions idiomatiques – ex: soit on sait par répétition et utilisation fréquente du langage que "to teach your grandmother to suck eggs" se traduit en français par "on apprend un singe à faire la grimace", ou non.]

Dans la citation qui introduit cette intervention de Mickrest, on rencontre à nouveau l'idéologie du standard monoglotte (cf. pp. 264-267), idéologie que Mickrest reproduit bien qu'il s'en distancie en même temps, en soulignant que les autochtones, eux-mêmes ne se confinent pas

à une pratique de la variation standard, et que ce n'est donc pas ce qui serait attendu de la part des Britanniques (« our French isn't going to be vetted by the Academie Francaise! »). Mais il souligne cependant que la connaissance des notions grammaticales, de cette manière d'organiser les connaissances métalinguistiques, sera partiellement utile pour un transfert dans le cadre d'un apprentissage scolaire du français.

4.3.2. Les cours

À ma connaissance, au moins quatre grandes associations dispensent des formations linguistiques de français langue étrangère à des migrant·e·s britanniques en Centre-Bretagne. Deux sont spécialisées dans la formation pour l'insertion professionnelle (l'Association Régionale d'Éducation Permanente-AREP et l'association Contribuer à La Promotion Sociale-CLPS), l'une est l'association franco-britannique dont-il a été question précédemment, et la dernière est l'Université du Temps Libre-UTL une association proposant un ensemble de cours, d'ateliers de sorties culturelles, et de conférences, hors du cursus diplômant. Mais il est fort probable que des migrant·e·s britanniques assistent aux cours d'autres organismes dont je n'ai pas eu connaissance.

Des participant·e·s m'ont également parlé de quelques communes, offrant des cours dans les Centres Communaux d'Actions Sociales (CCAS), mais je n'ai pas réussi à vérifier cette information. Enfin, on peut trouver également quelques professeurs particuliers, dont les plus appréciés sont ensuite recommandés sur le forum AngloInfo. Le bouche-à-oreille est d'ailleurs le principal moyen pour tous ces enseignant·e·s de recruter de nouveaux élèves.

4.3.2.1. Un coût à prévoir

L'une des problématiques qui s'imposent aux migrant·e·s britanniques semble être le financement de ces formations linguistiques. Évelyne, enseignante de FLE prend le temps de souligner cet élément :

Évelyne	sur une année euh: bah si tu fais ça sur un an/ c'est 800 euros[169]/
Aude	mmm/ bien sûr/
Évelyne	**bah j'ai des gens ça fait: trois quatre ans qu'ils (le) font/ hein donc euh: bah c'est un investissement/ cin(q) mille euros/ ça peut-être euh trois mille quat(r)e mille euros/**
Aude	mmm/
Évelyne	**donc ça c'est des coûts que /quand (m)ême en général/ qu'ont pas été préVU dans leur euh**:/
Aude	=dans leur-
Évelyne	= y en a qui on prévu/ y en a qui avaient prévu dans leur budget/
Aude	ouais/ ouais/
Évelyne	**mais d'façon souvent tu les vois ceux qu'ont prévu/**

[169] Son calcul ici est pour une formation de deux heures de cours par semaine sur 52 semaines au sein de l'association pour laquelle elle travaille. Le tarif dans cette association est de 7 euros par heure de cours. D'autres structures offrent un tarif moins élevé. Par exemple, le « cours de français pour anglophones » de l'UTL coûte 7 euros pour 2 h. Peut-être, le suivi et une organisation globale du cursus différente justifient cet écart de prix.

Aude ouais/
Évelyne **c'est: des gens qu'étaient dans l'enseignement: euh:/**
Aude ouais?/
Évelyne qu'ont l'habitude de- d'être formé/
Aude mmm/
Évelyne **et les gens qui n'ont:/ ils ont pas eu d'formation depuis très longtemps/ bah type ouvrier:** euh/ j'sais pas **ou quelqu'un qui travaille dans une entreprise/**
Aude ouais/
Évelyne **qu'ont pas suivis d'formation/ en général il n'aura pas prévu ce coût/**
Aude ah ouais/
Évelyne et c'est un r- c'est un coût énorme/

Ici Évelyne opère une hiérarchisation sociale en s'appuyant sur différentes catégories professionnelles et en y associant une attitude différente face à la formation. Ici c'est donc encore un phénomène de reproduction sociale et de concentration des ressources économiques et symboliques qui est illustrée par Évelyne : les plus éduqués sont les plus disposés à avoir anticipé le coût de la formation. Se dessine alors une sorte de double peine pour les personnes qui selon elle seraient les moins susceptibles d'avoir anticipé le coût d'une formation linguistique, car elles semblent être potentiellement des personnes aux revenus moins élevés, par exemple des « ouvriers », et donc celles pour qui un écart budgétaire est le moins envisageable. Notons qu'Évelyne, tout comme son conjoint britannique, vient du milieu enseignant.

Il faut souligner qu'un phénomène économique a amené la plupart des migrant·e·s à revoir à la baisse leur budget une fois sur place. Les crises économiques de 2007 et 2008 sont présentées par beaucoup de migrant·e·s comme un tournant dans leur expérience migratoire, rendant caducs tous les calculs prévisionnels faits en amont, et dévaluant leurs revenus (retraites, salaires, produits bancaires ou fruits de la vente d'un bien immobilier en Grande-Bretagne). Les ménages de « lower-middle class » et les « jeunes retraités » percevant une faible retraite semblent avoir été particulièrement touchés par cette dévaluation. Ainsi, c'est encore une fois les ménages les plus fragiles économiquement qui s'en sont trouvés impactés. Et la formation linguistique est effectivement une dépense qui est évitée par certain·e·s :

5 **auntievera posted on: 06/04/2008 at 13:21**

(…) **Many like me, have to pay for French lessons, and given the state of the exchange rate, those on pensions like me, find these lessons too expensive now...**

[*(…) Beaucoup comme moi, doivent payer pour des leçons de français, et au vu du taux de change, les retraités comme moi, trouvent ces leçons trop chères à présent…*]

Dans la seconde partie de l'intervention citée p. 250 (DF38 : 26), qui reprochait aux autochtones une distance rendant impossible l'apprentissage par immersion, l'intervenant-e continue au sujet des cours :

26 **thud Posted on: 15/07/2012 at 12:00**

(…) It's all very well to say "learn French" but they don't offer any facilities to do so. Sure you can pay an expensive teacher to sit and chat, but that is not an option for those on a budget. Where cheap language classes exist, they are never within travelling distance.

The assumption is always that is a lack of desire to learn French that is the problem. I suggest that in most cases it is the lack of opportunity.

[*(…) C'est très bien de dire 'apprenez le français' mais ils n'offrent pas les structures pour le faire. Bien sûr vous pouvez payer cher un prof pour bavarder, mais ça n'est pas une option pour ceux qui ont un budget serré. Là où il y a des cours de langue pas chers, ils sont toujours trop loin.*

On croit toujours que c'est le manque de désir d'apprendre le français le problème. Je suggère que dans la plupart des cas c'est le manque d'opportunité]

D'autres migrant·e·s se plaignent de la distance qui les sépare des lieux où se trouvent les activités qui les intéressent (cf. 5.3.1.2), ne s'attendant pas à un territoire aussi étalé. Il est vrai que certains services ne peuvent être bien répartis sur le territoire. L'UTL par exemple a dû momentanément fermer son offre de cours sur deux communes par manque d'effectifs.

Évelyne dit ne pas avoir constaté de baisse de ses effectifs en entretien. Dans un article dans la presse locale trouvé après l'entretien, et datant de deux ans avant l'entretien Évelyne déclarait cependant l'inverse. Peut-être, le recul sur ces années permet à Évelyne d'affirmer que cela n'a pas eu d'impact, tandis que l'interview du journaliste a elle été réalisée au moment où, selon Évelyne, il y a eu beaucoup de « panique ». Il est également possible que ses propos aient été interprétés et modifiés par le journaliste.

Elle reconnaît les difficultés financières dans lesquelles peuvent se retrouver certains, mais considère que ses apprenant·e·s viennent de tous horizons. Selon elle, la crise a plutôt encouragé certains à s'inscrire en cours. Aussi elle valorise énormément les personnes ayant fait le choix de s'inscrire en cours. Elle aussi considère « qu'ils font l'effort », que ce sont « des gens ouverts », et qui « ont compris que c'était important ». Évelyne associe encore une fois les stratégies d'apprentissage à l'intelligence, mais également à une évaluation morale positive.

De nombreux·ses migrant·e·s cherchent néanmoins des alternatives économiques pour l'apprentissage du français.

4.3.2.2. Espaces de formation gratuits

a) Les clubs de conversations

Les alternatives auxquelles les migrant·e·s ont le plus souvent recours sont les clubs de conversations. Plusieurs associations en organisent, généralement contre une modeste participation qui couvre la location des locaux et les rafraîchissements proposés lors de ces rencontres. De manière encore plus informelle, d'autres sessions de discussion « franglais » ont lieu dans certains bars et restaurants de la région et ont été organisées par des particuliers à l'aide du forum Anglo-Info.

Je me suis rendue et aie participé à deux séances du club de conversation de l'association franco-britannique dont il a été question précédemment (cf. 3.2.2.1.), notamment pour y réaliser l'enregistrement d'une séance, organisée en entretien collectif (EC2).

Le club se réunit toutes les semaines. Les participant·e·s sont répartis sur deux groupes : les débutant·e·s (Groupe B), plus nombreux·ses, sont dans la grande salle, et les confirmé·e·s (Groupe A). C'est avec le groupe A que j'ai réalisé l'entretien EC2. Pendant les séances auxquelles j'ai assisté, deux francophones natifs, Robert et Yvonne étaient présents. À la seconde semaine, Robert est venu avec sa nièce pour qu'elle pratique l'anglais. Robert et Yvonne ont été répartis dans les deux groupes à la première séance, mais tous les francophones natifs furent rassemblés dans le Groupe A à la seconde séance à l'occasion de l'enregistrement de l'entretien. Pendant ma première séance d'observation, j'ai commencé par une heure et demie de participation au Groupe B, et le reste de la séance avec le Groupe A.

Dans chaque groupe la séance dure deux heures : une heure de discussion en français et une heure de discussion en anglais. Le choix des thèmes n'est pas préparé, les participant·e·s discutent généralement de choses qu'ils ont vécues au cours de la semaine, ou des lieux de migration. Néanmoins, Robert, un des participant·e·s français déclarera, en riant, qu'ils ont certaines restrictions thématiques : « pas de sexe, pas de religion, pas de politique ». L'objectif est en effet d'avoir une conversation qui soit la moins conflictuelle possible. Mais on constate que des discussions à teneur politique peuvent néanmoins ressurgir dans la conversation. Dans ce tableau, j'ai listé les thèmes abordés dans les deux groupes, lors de ma première participation[170] :

	Groupe Advanced	**Groupe Beginners**
Nombre de participant·e·s	**6**	**8**
Nationalité des participant·e·s	**1 Français, 5 Britanniques**	**1 Française, 7 Britanniques**
Thèmes abordés	• Le chauffage (l'une des participantes a un problème de chaudière) • Les restaurants et la division sexuelle des rôles au restaurant. • Les limites de la Bretagne (une manifestation à Nantes a revendiqué le rattachement de Nantes à la Bretagne) • Le journal Connexion.	• présentation des nouveaux participant·e·s • les hospitalisations, la santé • Les limites de la Bretagne (une manifestation à Nantes a revendiqué le rattachement de Nantes à la Bretagne) • Le passé pauvre de la Bretagne pauvre • La nourriture, les légumes

Pendant la séance du Groupe A, personne n'est chargé de la modération. Les participant·e·s sont assis autour de quatre tables de deux places regroupées en une. J'ai pu observer une utilisation du langage paraverbal pour éviter d'utiliser le codeswitching et de respecter les consignes, particulièrement lors de la première séance. Le débit de parole est resté

[170] Lors de ma deuxième participation, j'ai organisé la séance du groupe A, en entretien collectif. J'étais donc en charge des thématiques abordées. Cependant, j'ai gardé le principe de la conversation bilingue : la première partie de l'entretien est en français, et la seconde est en anglais.

assez lent, à l'exception des moments où les participant·e·s utilisent l'humour. L'ambiance y est décontractée et les participant·e·s se connaissent visiblement depuis longtemps.

Dans le groupe des débutant·e·s, c'est Jill, Britannique, bénévole de l'association et francophone, qui modère la discussion dans une salle relativement vaste. Les participant·e·s se trouvent assis à des tables disposées en U, de telle sorte que la proximité entre les personnes se faisant face est moindre, comparée à ce que permet la disposition du Groupe A. La discussion y est beaucoup moins facile, bien que Jill fait attention à rendre la conversation la plus lente possible : pendant la première partie francophone, seules quatre personnes initient les sujets de conversation et s'adressent à l'ensemble du groupe en français : moi-même, Yvonne, un homme et une femme britannique. Quelques autres entament de brèves conversations avec leur voisin. Une attention particulière est dirigée par les francophones envers une nouvelle participante qui ne prononce pas un mot, on lui demande si elle comprend, mais elle est sourit et déclare que c'est difficile. Cette dernière est plutôt mal à l'aise. Au cours de la partie francophone trois participant·e·s n'auront pas parlé, d'après mes observations. Yvonne mobilisera beaucoup la parole et Jill devra lui demander de laisser les autres s'exprimer.

Mais au passage à l'anglais, les participant·e·s accélèrent leur débit, et il y a moins d'effort pour s'adresser à l'ensemble du groupe. Ainsi, plus de conversations se développent entre voisins. Pour Yvonne, le débit est parfois trop rapide en anglais, et elle ne comprend pas l'anglais d'un des participant·e·s. Deux des trois participant·e·s, n'ayant pas dit un mot pendant la première heure, resteront relativement silencieux, bien que quelques mots seront échangés avec leurs voisins immédiats. L'alternance codique reste toléré pendant la partie francophone. Jill répondra par exemple intentionnellement en français à une question posée en Anglais par Alan, un participant britannique. Joan, l'une des participantes britanniques se lancera elle aussi dans une explication en français, pendant la session anglophone, avec les encouragements d'Yvonne. À la fin de la séance, Jill se dira désespérée par l'inefficacité de ce type de séance pour certains et elle demandera des conseils pour l'organisation de la séance. N'ayant pas réfléchi à cette question sur le moment, je n'ai pas souvenir de lui en avoir prodigué[171]. Fatiguée par des problèmes de santé, Jill me dit ne pas avoir l'énergie pour véritablement modérer et relancer la discussion.

De cette observation, on peut conclure que l'efficacité de cette stratégie d'apprentissage, menée ainsi, reste relativement faible pour les débutant·e·s les plus insécures. Si elles sont l'une des rares occasions, selon les participant·e·s débutant·e·s, d'interagir en français, les personnalités en retrait n'en saisissent pas l'opportunité pour autant, et préfèrent une interaction plus discrète avec leur voisin de table. L'absence de méthodologie (pas de prise de notes, pas de restitution

[171] C'est en tout cas absent de mes notes de terrain.

demandée, pas de travail thématique, pas d'exercices ludiques, pas d'organisation rituelle, etc.) semble mieux convenir aux apprenant·e·s « confirmé·e·s ». Les moins confiant·e·s restent de simples observateurs de la conversation, n'osant interrompre pour demander une reformulation en cas d'incompréhension. Il ressort de l'observation de l'organisation des débutant·e·s, une relative infantilisation des novices et des personnes les plus insécures.

b) Formations pour les chercheurs d'emploi

Comme j'ai pu l'évoquer précédemment, pour les Britanniques chercheurs d'emploi, une autre solution est d'obtenir, par l'intermédiaire de l'agence pour l'emploi, l'accès à des formations dispensées par des structures telles que l'Association Régionale d'Éducation Permanente ou le CLPS. On a pu voir que, parmi les participant·e·s à l'enquête, Kate pu accéder à une formation au sein de ce dernier. Il faut souligner que la plus grande partie des migrant·e·s britanniques n'étant vraisemblablement pas active, elle ne peut passer par ce circuit de formation.

c) L'entraide spontanée

Enfin, certains Britanniques annoncent sur le forum qu'ils ont pu trouver un voisin, ou un·e enseigant·e à la retraite qui a accepté de les aider à apprendre le français. James raconte par exemple que la directrice du collège local a elle même eu l'initiative de proposer de petits cours de français :

James	elle était bon sœur/ mais oui elle était well elle EST un bon sœur/ une bonne sœur/ mais euh elle a commencé des# des* petits séances - pour des britanniques/ pour euh# .. Pour apprendeuh la langue pour ceux qui ne parlent pas/
Aude	mmm/ comme ça spontanément elle euh c'est elle qui a eu l'initiative?/
James	oui/ je crois/
Aude	mmm/
James	euh et pour -nous qui avais un petit peu c'est pour perfectionner/
Aude	ouais/
James	et ça va bien pour pendant -deux ans je crois/ et alors elle euh .. Elle a-tteind -l'âge -de la retraite/ et .. Ça f ça ça f ça c'est fini/

Parfois, en retour, ces Britanniques vont aider les autochtones à apprendre l'anglais (cf., extrait citée p. 229). Encore une fois, dans ces logiques d'échange, on peut souligner comment le capital linguistique anglophone peut-être mobilisé par les migrant·e·s dans leur installation sur le territoire.

4.3.3. Évaluations normatives des connaissances linguistiques

L'(auto-)évaluation négative des connaissances en français de certains migrant·e·s semble inhiber certains dans leurs pratiques interactionnelles. Par exemple, dans cet extrait de forum (DF3) :

16 **Benson replied on 12/11/2003 at 14:30**

Hello - interesting thread !

Somedays I can speak french, some days I can't. I can't fathom out why. I can hold an half hour conversation with the batty lady in town talking about politics and war etc.. but the next day the guy in the tabac seems to struggle to understand even the simpliest sentence uttered from my mouth. **I think too much about the grammar and tenses and feel embarrassed if I make a simple mistake (I have a french degree) - my husband has copious amounts of confidence and doesnt care if he has put a sentence together properly as long as he tries. Needless to say he is coping better than me.** (…)

[*Bonjour – c'est un fil de discussion intéressant !*

Certains jours, je peux parler français, et d'autres non. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Je peux tenir une demi-heure de conversation sur la politique et la guerre, etc. avec la folle du village, mais le jour suivant le buraliste semble avoir des difficultés à comprendre même la plus simple des phrases qui sortent de ma bouche. Je réfléchis trop à la grammaire et aux temps et je me sens gênée si je fais une faute toute bête (j'ai un diplôme en français) – mon mari a de l'assurance et il s'en fiche s'il a réussi ou non à faire une bonne phrase dès lors qu'il essaye. Pas la peine de dire qu'il s'en sort mieux que moi. (…)]

Kate et Jack ressentent également une forme de crainte à l'idée de commencer à communiquer dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas :

Kate	**sometimes it's-/ when you start to speak/ it's difficult/ it's embarrassing**/ [*parfois c'est-/ quand tu commences à parler/ c'est difficile/ c'est génant/*
Aude	yeah/
Kate	but so if you feel/ you can s- just start/ then it-../**then go over that/** [*mais si tu sens/ tu peux juste commencer/ ensuite ça-../ ensuite dépasser ça/*
Aude	yeah/
Kate	then then/ **and I know I will never speak like a French person/** never/ [*et puis et puis/ et je sais que je ne parlerai jamais comme une Française/ jamais/*
Aude	ok/
Kate	umh I would never get that/ I'm too old/ [*je n'aurais jamais ça/ je suis trop agée*]

On voit ici pointer l'idée d'un âge limite pour l'apprentissage des langues, problématique spécifique à la migration britannique que j'évoquerai dans le point suivant. Kate, comme de nombreux·ses migrant·e·s, prend le parti de considérer que ses connaissances francophones resteront plafonnées, et qu'elles ne seront jamais ressemblantes aux pratiques autochtones. On note aussi dans ces deux extraits, qui nous dévoilent la perception des interactions entre les autochtones et les migrant·e·s du point de vue des migrant·e·s, comment « l'effort » est quotidien et constant pour « dépasser » sa gêne. Je peux ajouter que Kate saisira pendant et après l'entretien de nombreuses occasions pour compléter ses connaissances en français et valider ses acquis, en me demandant des corrections de sa prononciation et en réemployant des mots français dans notre conversation en anglais. Elle se montre véritablement anxieuse de développer des connaissances en français.

Dans cet extrait James déclare que cette volonté de parler sans faire d'erreur l'a également paralysé pendant un temps :

James	oui/ c'est / (rire) je crois / .. De temps en temps pour moi/ le problème ÉTAIT/ maintenant pff n'importe quoi/ mais le problème était que si on ne peut pas le faire exact on ne veut pas le faire/ pas du tout/
Aude	mmm
James	et euh le notaire avec j'ai travaillé en Angleterre/ sa femme était française/ .. Elle et- elle est Française/ je crois (rires) euh et il a dit/ quand il: visite la France/ visite ses parents/ ils euh parle rien en français/
Aude	mmm

James rien rien rien/ parce qu'il ne veut pas euh: faire des erreurs/

De nombreuses interventions de migrant•e•s francophones encouragent les apprenant•e•s à décomplexer leur approche des pratiques linguistiques :

17 warwick 13/07/2008 at 01:05

(…) **Booze is a great facilitator of fluency. Accuracy goes out of the window, but communication is improved and with this rapport and confidence increase.**

Most over 50's were taught languages at school in ways which are now seen as archaic, and as a result have **'hang ups' regarding accuracy**, because so much emphasis was put on accuracy.

The cultural extremes of this in terms of learning English are the Japanese and the Spanish. **The Japanese are generally excellent at grammar but terrified of speaking** because they might make mistakes. **The Spanish are generally poor at grammar but won't shut up**, and don't give a toss about mistakes.

The British speaking French tend to be like the Japanese (held back by fear of errors) and would do well to gravitate to a more 'Spanish' approach. (…)

[*(…) L'alcool permet de parler couramment plus facilement. Pour l'exactitude c'est plus trop ça, mais la communication s'améliore et ce qui amène des rapports plus faciles et une plus grande confiance en soi.*

La plupart des plus de cinquante ans ont appris les langues à l'école d'une façon qui est perçue maintenant comme archaïque, et s'accrochent donc à l'exactitude, parce que c'est sur l'exactitude qu'on a insisté (pendant leur scolarité).

En matière d'apprentissage de l'anglais, les Espagnols et les Japonais s'opposent culturellement. Les Japonais sont généralement excellents en grammaire, mais ils ont très peur de parler parce qu'ils feront peut-être des erreurs. Les Espagnols sont nuls en grammaire en général, mais ils n'arrêtent pas de jacter, et ne font pas gaffe aux erreurs.

Les Britanniques qui parlent français ont tendance à être comme les Japonais (ils se retiennent par peur de faire des erreurs) et feraient bien de se rapprocher de l'approche « espagnole ». (…)]

Ici, l'intervenant s'appuie sur des essentialismes culturels pour opposer deux approches de l'apprentissage linguistique, dont une est associée à une approche « archaïque » de l'enseignement linguistique, et perçue comme excessivement normative. À noter également la convivialité associée à l'alcool, ici proposée comme un remède au manque de confiance en soi. Il semble qu'il faille désacraliser l'interaction plurilingue pour beaucoup de migrant•e•s britanniques. Aussi, sur le forum, on raconte certaines situations interactionnelles avec des voisins dans lesquelles le manque d'intercompréhension a conduit à une situation comique et a plutôt renforcé la proximité que mené à un jugement dépréciatif. Prendre le parti de faire de l'incompréhension un ressort humoristique semble permettre, aux autochtones comme aux migrant•e•s, de sauver la face et de déconstruire l'appréhension d'un échec de la communication.

Rob, aussi déclare avoir dépassé cette crainte de l'interaction avec les autochtones et de l'évaluation de ses pratiques langagières. Dans l'extrait suivant, il montre qu'il peut même tirer profit de cette maîtrise imparfaite, qui plaît à certains autochtones :

Rob I could say "please" "thank you" /which is/ when-/ whatever country I go that's the first two words I learn/
[*Je pouvais dire « s'il vous plaît » « merci »/ ce qui-/ quand-/ quelque soit le pays où je me trouve ce sont les deux premiers mots que j'apprends/*
Julia yes/
Aude yes ok/
Rob uhm/ but I / I picked it up/

	[*mais je m'y suis mis/*]
Aude	**ok/ you were not intimidate/ intimidated by the task or : /**
	[*ok/ vous n'étiez pas intimide/intimidé par la tâche ou:/*
Rob	(click of the tongue)/ **uh.. a little bit**/
	[*uh.. un peu*]
Aude	yeah ? /
Rob	**at first/ 'the very begining I was self conscious**/
	[*au début/ au tout début j'étais mal à l'aise* (approx. : portait beaucoup d'attention à ses pratiques)]
Aude	mm/
Rob	**that I'm making mistakes the whole time**/ I'd look something up in the dictionnary/
	[*de faire des fautes tout le temps/ je vérifiais quelque chose dans le dictionnaire*]
Aude	sure/
Rob	and forget it/ uh and/ but then I/ **after a few month I thought/ well NO/ If you're going- if I'm going to look stupid I'm going to look stupid**/
	[*et je l'oubliais/ euh et/ mais ensuite j'ai/ au bout de quelques mois je me suis dit/ bon NON/ puisque tu vas-/ si je dois avoir l'air bête j'aurais l'air bête/*
Aude	mmm/
Rob	then something just changed/ *[snapping his fingers]* I though "here we go"/ and so I worked in restaurants/ I worked in bars/ I worked in Hotels/ **and I don't speak grammatically correct French/** ..
	[*et puis quelque chose a changé/* [*claque les doigts*] *je me suis dis « c'est parti »/ et donc j'ai travaillé dans des restaurants/ j'ai travaillé dans des bars/ j'ai travaillé dans des Hôtels/ et je ne parle pas un français grammaticalement correct/..*
Julia	but so what?
	[*mais et alors ?/*]
Rob	but so what/ umh/ I help now with friends who own a Bed and Breakfast/ and ninety percent of our custumers are French/ and.. must (h)av- / **we get talking and most of them say "oh the way you speak French is charming"/**
	[*et alors ?/ umh/ maintenant j'aide des amis qui ont un Bed and breakfast/ et quatre-vingt-dix pour cent de nos clients sont Français/ et .. il doit y-/ on parle et la plupart disent « oh votre façon de parler français est charmante/*]

Rob, comme Kate, évalue sa pratique du français négativement (« I don't speak grammatically correct French »), mais cette « imperfection » lui permet de se différencier et de se distinguer auprès des autochtones.

Il semble que beaucoup de migrant·e·s ne soient pas sensibles qu'à la projection d'un jugement des autochtones. Au sein même des espaces interactionnels britanniques, on trouve une forte présence des jugements induisant une pression normative tant pour la maîtrise d'un français que d'un anglais standard. Pour illustrer cette évaluation, cet exemple extrait du forum de discussion :

1 **wilson posted on: 01/04/2005 at 22:20**

There are one or two things that make me laugh when I hear mispronounce French words. **I was exactly the same when I started** out and still make howlers even now, much to the entertainment of others.**It's all part of learning**!

However I do get annoyed when people continue with errors just because they **wont except that they are wrong. The one example that bugging me at the moment is the name of a local village.** The village in question is Commana Dpt 29 in the Monts D'Arree.

The local pronunciation is "comon-a" as you would describe someone from a common back ground. However **there has always been one or two Brits who insist on calling it "co-maa na"**which is **now becoming the excepted version amongst the Brits.** Why? I guess that Mme Bucket is alive and well and living in Brittany and how dare I suggest that they live in such a low born village.

It's not a big thing but **I wish people would except the correct pronunciation of words.** There, got it off my chest, have you got any other examples preferably hilarious.

[*Il y a une ou deux choses qui me font rire quand j'entends des mots français mal prononcés. J'étais exactement pareille quand j'ai commencé et je fais toujours des bourdes même maintenant, pour le grand plaisir des autres. Ça fait partie de l'apprentissage !*

Mais ça m'énerve quand les gens continuent à reproduire des erreurs, juste parce qu'ils ne veulent pas [*accepter*] *qu'ils aient tort. L'exemple qui me dérange en ce moment est le nom d'un village par ici. Le village en question est Commana Dpt 29 dans les Monts d'Arée.*

La prononciation locale est "comon-a", comme vous décririez quelqu'un venant d'un milieu social commun [*common*]. *Mais il y a toujours un ou deux Brits qui continuent de l'appeler "co-maa-na" ce qui est maintenant devenu la traduction* [*attestée*] *parmi les Brits. Pourquoi ? J'imagine que Mme Bucket*[172] *est toujours en vie et qu'elle vit en Bretagne, et comment oserais-je suggérer qu'ils vivent dans un village aux basses origines sociales.*

Ce n'est pas très important, mais j'aimerais que les gens [*acceptent*] *la prononciation correcte des mots. Voilà c'est sorti, avez-vous d'autres exemples, de préférence hilarants.*]

2 Samantha posted on : 01/04/2005 at 23:51

I find it amusing when people spell their own towns or departments wrong. I often see Cote d'amor written here, instead of Cote D'armor, or more recently I saw someone selling their house in Broon (instead of Broons). **You think people would know how to spell the name of the place where they live**. **I'm not being mechante, I make mistakes myself, I just think it's funny.**

For example, the other day, I was talking to a neighbor about Vladamir Poutin, and I accidentally pronounced his name in English the French way (which came out poutain) instead of saying Poutine (the French version).

[*Ça m'amuse de voir certaines personnes mal épeler leur ville ou leur département. Je vois souvent ici écrit Cote d'amor, au lieu de Cote D'armor, ou plus récemment j'ai vu quelqu'un vendre sa maison à Broon (au lieu de Broons). On serait en droit d'attendre que les gens sachent épeler le nom de la ville dans laquelle ils vivent. Je ne veux pas être méchante* [*dans le texte*]*, moi même je fais des erreurs, c'est juste que je trouve ça drôle.*

Par exemple, l'autre jour, je parlais à un voisin de Vladamir Poutin, et par erreur j'ai prononcé son nom en Anglais à la française (ce qui à donné poutain) au lieu de Poutine (le nom français).]

3 scanners posted on : 02/04/2005 at 00:09

Moulin Rouge pronounced as 'Moulon' is always a dead cert.

..**and as if to prove your own point about spelling, try Vladimir Putin**

[*Traduction : Moulin Rouge prononcé 'Moulon' est toujours une valeur sure.*]

4 eezyrider posted on : 02/04/2005 at 01:09

I get far more laughs from the spelling and English grammar here,never mind the French

[*Le français mis à part, je me marre beaucoup plus à propos de l'orthographe et de la grammaire qu'on trouve ici.*]

5 millymollymandy posted on: 02/04/2005 at 07:16

A good proportion of people using AngloInfo think they live in an "area", rather than a "department". That one really annoys me. Hello people, France is made up of Departments and Regions.

[*Il y a un bon nombre de personnes sur AngloInfo qui pensent qu'ils vivent dans une zone plutôt que dans un département. Ça m'énerve. Hello les gens, la France est faite de Départements et de Régions.*]

(…)

16 ttubhead posted on: 06/04/2005 at 11:30

It's actually spelled Côtes d'Armor (yes I am very pedantic)

[*En fait ça s'écrit Côtes d'Armor (oui je suis très tatillon)*]

Dans ce fil de discussion, intitulé « English version of a standard language », le premier forumeur entreprend une évaluation des pratiques de ses compatriotes en relevant leurs

[172] Mme Bucket est un personnage de la sitcom satirique *Keeping up Appearances* qui souhaite apparaître comme venant d'une classe sociale plus élevée que la sienne. Elle prononce ainsi son nom « Bouquet » à la française.

« erreurs », comparées aux prononciations standards attribuées aux autochtones. Il est ensuite suivi dans cette entreprise par quelques autres relevant ce qu'ils considèrent comme des erreurs orthographiques et phonologiques. On voit ici clairement apparaître l'idéologie du standard monolingue, pour reprendre la formule de Michael Silverstein (1996) : l'idée qu'une seule et unique norme langagière puisse être considérée comme appropriée dans une société ou une nation, et que les écarts à cette norme doivent ainsi être corrigés. Comme le souligne Jane Hill (2008), cette idéologie implique inévitablement l'établissement d'un rapport de pouvoir, des tenants de la norme standard sur les locuteurs d'autres variétés langagières.

La conversation citée ici prend cependant une tournure ironique lorsque d'autres forumeurs prendront l'initiative de produire des remarques évaluatives sur les productions scripturales des deux premièr·e·s intervenant·e·s, pris au piège de l'évaluation normative qu'ils ont déclenchée. La dernière intervention citée ici (16), qui clôture d'ailleurs le fil de discussion, semble ajouter un niveau d'ironie : en se qualifiant de « très tatillon », car offrant une correction, l'intervenant implique probablement que les initiateurs de la discussion le sont également, et ce en dépit de leur tentative de relativiser la posture de supériorité prise (« I was exactly the same when I started »).

Certains discours épilinguistiques reproduisent un rapport de pouvoir sur le terrain, parfois nettement articulés avec la reproduction de la structure sociale britannique qui a maintenu une hiérarchisation de classe relativement explicite. Les connaissances en français, et la reproduction d'une idéologie monolingue sont ressenties par certains comme un outil de domination sociale. Par exemple ici :

1 **Greenhouse Girl posted on: 10/02/2010 at 23:39**

What is it with English people out here that no-one seems to think it's important to learn French - and certainly no-one seems to be willing to pay for proper teaching? **I can't believe there are so many people who don't understand the importance and think that someone is always around to help!**

[*Quelqu'un peut m'expliquer pourquoi parmi les Anglais ici personne ne semble penser que c'est important d'apprendre le français – et surtout personne ne semble vouloir se payer de vrais cours ? Je n'en reviens pas que tant de personnes ne comprennent pas que c'est important et pensent qu'il y aura toujours quelqu'un autour pour aider !*]

(…)

3 **PartyPat Posted on : 10/02/2010 at 23:41**

To be honest, what is it with people like you who think they have the right to comment on what other people do and don't do?

[*Honnêtement, quelqu'un peut m'expliquer pourquoi des personnes comme vous/toi pensent qu'ils ont le droit de commenter ce que font et ne font pas les autres?*]

4 **Jsmith Posted on : 10/02/2010 at 23:52**

Well said, PartyPat. I think all Brits living over here arrive with the thought that within 6 months of arriving they will speak fluent French. However, let's get real. What with renovating, getting into whatever health regime, learning what shops are what etc, the language dream takes a back seat. With time we all reach a level of French that we are comfortable with, not usually perfect but acceptable**. I despise people who use their level of French as a social tool, thinking they are much better than the ones who**

are still struggling to grasp it. I find that these are usually the ones who can afford to lash out vast amounts of cash to hire a private French tutor but then fail to make the effort to get involved with the locals as they think the average Breton is below them!

[*Bien dit PartyPat. Je crois que tous les Brits qui vivent ici arrivent avec l'idée qu'au bout de 6 mois ils parleront français couramment. Mais regardons la vérité en face. Entre la rénovation, l'inscription au régime de sécurité sociale, découvrir les différents types de magasins, etc., le rêve linguistique est relégué au second plan. Avec le temps, on arrive tous à un niveau de français avec lequel on se sent à l'aise, généralement imparfait, mais acceptable. Je méprise les gens qui utilisent leur niveau de français comme un outil social, pensant qu'ils sont tellement meilleurs que ceux qui en sont encore à s'en saisir. Je constate que ce sont ceux qui peuvent se permettre de débloquer beaucoup d'argent pour embaucher un professeur particulier, mais ensuite ne font pas l'effort de s'investir dans la communauté locale parce qu'ils pensent que les Bretons leur sont en général inférieurs!"*]

Ce dernier intervenant soulève le problème du coût des leçons de français déjà évoqué. Mais il insiste particulièrement sur le profit social dont peuvent bénéficier les migrant·e·s francophones, non seulement vis-à-vis des autochtones, mais parmi les Britanniques. Comme on a pu le voir (cf. 3.2.1.1 et 3.2.2.1) la mobilisation des connaissances francophones de certains migrant·e·s leur permet effectivement d'être valorisés.

4.3.4. Les dispositions cognitives en question

Nombreux·ses sont les migrant·e·s à souligner des inégalités à l'apprentissage. Parfois, comme j'ai pu le souligner précédemment, ce sont les inégalités socioéconomiques qui sont pointées. Nous avons vu comment, au-delà du simple coût des formations linguistiques, élément visible de ces inégalités, ce sont les écarts en terme d'habitus qui peuvent jouer un rôle prégnant dans le parcours des apprenant·e·s et dans ce qui peut être considéré comme un apprentissage réussi. Dans une approche bourdieusienne, ce qui se passe hors du cours, ou hors du simple contact interactionnel, l'histoire sociale des apprenant·e·s influence la disposition à se conformer aux pratiques standards. Comme le souligne Évelyne, ce qu'elle apporte n'est « qu'une goutte d'eau dans l'océan » et c'est ensuite aux apprenant·e·s d'approfondir les éléments vus en cours dans leurs interactions.

Néanmoins, pour de nombreux·ses migrant·e·s, les inégalités à l'apprentissage sont surtout des dispositions « naturelles » qui font de certains de meilleurs linguistes que les autres. Par exemple :

16 Bald Eagle 13/07/2008 at 00:22

(…) I am 61 and failed "O" level French. The only one I failed. Have holidayed most years in France for 30 years and I'm still an almost numpty when it comes to the French language. Science, maths, history the facts stick in my mind like the proverbial to a blanket. Languages (except English to "A" level) are a mystery to me. I can hold conversations with my neighbours and with shopworkers but that's it. I'm neither proud or embarrassed of this fact. I will never be more than "O" level failed and thank God for the English speaking French people.

BE

ps I'm not missing out on any local events and meetings either.

[*(…) J'ai 61 ans et j'ai échoué à l'examen de français du O level* [*équivalent du brevet*]. *C'est le seul auquel j'ai échoué. Je suis parti en vacances en France presque tous les ans depuis 30 ans et je suis toujours presque un imbécile face à la langue française. Les sciences, les maths, l'histoire les faits s'accrochent à mon esprit comme,*

dans le proverbe, à une couverture. Les langues (à part l'anglais jusqu'au A level [*équivalent du baccalauréat*]*) sont un mystère pour moi. Je peux tenir des conversations avec mes voisins et les commerçants, mais c'est tout. Je ne suis ni fier ni gêné par ça. Je n'irais jamais plus loin que mon O level raté et je remercie le seigneur pour ces Français qui parlent anglais.*

BE

Ps Je ne manque jamais un événement local ou des rassemblements non plus.]

Dans cet extrait, on peut voir comment l'intervenant reproduit une compartimentation scolaire des connaissances (l'histoire, les maths, les langues étrangères, l'anglais). Ses compétences dans d'autres domaines justifient la croyance que chacun ne nait pas avec les mêmes capacités neurobiologiques : puisqu'il ne s'agit pas d'un manque d'application, puisqu'il ne peut y avoir d'autres raisons (historiques, sociales, methodologiques, etc.) pour une absence de « compétences » en langue, les raison ne peuvent être que biologiques.

Mais c'est souvent l'âge, plus ou moins avancé, de certains migrant·e·s qui est cité principalement comme frein à l'efficacité de l'apprentissage, on l'a vu par exemple avec Kate (cf. p. 262). Ici encore, avec ces extraits (DF54 : 8 ; DF38 : 74 ; DF27 : 2, 9), l'on retrouve parfois l'idée de prédispositions biologiques à l'apprentissage linguistique (opposé notamment à l'apprentissage technique et mathématique), et la croyance dans ce premier extrait que la répartition de ces compétences parmi les individus fait une société bien ordonnée :

8 Joe Posted on : 11/02/2010 at 01:28

(…) you made no metion of the fact that even the French admit that their language is one of the hardest to learn. **After the age of about 40 it is almost impossible to learn a language even if you try your hardest - unless you have a particular flair for languages.** (not many have) (…)

We all know people that "we assume" do not try but the reality is it is probably NOT POSSIBLE for them to learn a language.

I could probably wipe the floor with you in subjects like mathematics or electronic logic design and circuit design - you are good at language that is what makes the world go around.

[*(…) vous n'avez pas précisé que même les Français admettent que leur langue est l'une des plus difficiles à apprendre. Après l'âge de 40 ans, c'est presque impossible d'apprendre une langue, même si on essaye du mieux que l'on peut – à moins que vous ayez un don particulier pour les langues (peu en ont un).*

On connaît tous des gens dont « on suppose » qu'ils n'essayent pas, mais la réalité c'est probablement que ce n'est PAS POSSIBLE pour eux d'apprendre la langue.

Je pourrais probablement vous faire des tartines sur des sujets comme les mathématiques ou l'électronique et les circuits électriques – vous vous êtes bon en langue et c'est comme ça que le monde tourne rond]

74 whitewitchjs Posted on: 17/07/2012 at 11:51

(…) The ones who complain will always complain about something. I'm all for learning and speaking the language of a host country, but some of us are a little thick, or old, and learning a language is difficult after a certain age.

[*(…) Ceux qui se plaignent auront quelque chose à dire. Je suis tout à fait pour apprendre et parler la langue du pays d'accueil, mais certains d'entre nous sont un peu nuls, ou vieux, et apprendre une langue est difficile passé un certain âge.*]

2 alvin antrain 12/07/2008 at 10:15

i agree[173] but some people in the uk find it very hard and need help prehaps a club or meeting group for new arrivals would be a good idea - but the older you get it is a lot more of a chalenge .

[173] L'intervention précédente est citée p. 209

on a personal note i speak basic french and in my town there is very little english spoken so i am trying hard.

[*je suis d'accord, mais certains au Royaume-Uni trouvent que c'est difficile et ont besoin d'aide, peut-être un club ou un groupe pour les nouvelles arrivées serait une bonne idée – mais plus on vieillit plus c'est un challenge*]

9 Woodchopper 12/07/2008 at 12:53

I am afraid for some of us oldies try as we might a lot of what goes in just does not stay there. My wife, (younger than me) and my thirteen year old daughter are fluent in French. I spend a lot of time with French people and know lots of words, stringing them together well, that's another matter! (…)

[*J'ai bien peur que pour certains d'entre nous les vieux, on aura beau essayer, beaucoup de ce qui entre ne reste pas. Ma femme (plus jeune que moi) et ma fille de treize ans parlent français couramment. Je passe beaucoup de temps avec des Français et je connais beaucoup de mots, bien les utiliser ensemble, c'est autre chose ! (…)*]

James attribue lui aussi certaines de ses difficultés à l'âge :

James oui euh / et pour ma femme aussi / mais il y a des problèmes pour des personnes de d'un certain age / comme moi / qui arrivent sans un mot /pour euh pour euh ../
Patrick retenir/
James retenir// oui/

À ce sujet, deux perspectives semblent néanmoins s'affronter : certains considèrent cet argument comme une excuse pour le manque de motivation, voire une « fainéantise ». Par exemple dans ces extraits de la discussion DF27, ces deux enseignants s'expriment :

8 Janet 12/07/2008 at 12:25

I agree that people whatever their age should try to learn some French. It makes their stay here much more enjoyable if they do.

I teach English to French people and also French as a foreign language. My oldest French lady is 75. She didn't learn English at school but German because she came from the east of France, near the German border. She is very keen and plays language cassettes in the car before the class begins. When she learns a new word, she writes down how it sounds in her own phonetic system.

I know that it is not easy mastering any foreign language, in particular if you are hard of hearing, but a little effort is much appreciated.

[*je suis d'accord sur le fait que tout le monde, quel que soit son âge devrait essayer d'apprendre un peu de français. Cela rend leur séjour ici bien plus agréable.*

J'enseigne l'anglais à des Français et également le français langue étrangère. Mon élève française la plus âgée a 75 ans. Elle n'a pas appris l'anglais à l'école, mais l'allemand parce qu'elle venait de l'est de la France, près de la frontière allemande. Elle aime vraiment ça et écoute des cassettes d'anglais dans sa voiture avant de venir en classe. Quand elle apprend un nouveau mot, elle écrit comment il sonne dans son propre système phonétique.

Je sais que ce n'est pas facile d'apprendre une langue étrangère, particulièrement si on est dur d'oreille, mais un petit effort est très apprécié.]

15 warwick 13/07/2008 at 00:00

My French is good and I happen to be a qualified language teacher.

I don't buy any stories about it being more difficult to learn when you're older. This view is generally cited as an excuse or a justification.

It all boils down to motivation.

If you want to learn, do it. Give up the excuses. I personally don't have any problem with English here who don't speak French. They probably miss out on a whole dimension of life here, but it's a choice, so fair enough.

Everyone reading this has managed to get to grips with the internet. Why ? Interest and motivation, I suggest.

[*Mon français est bon et il se trouve que je suis un enseignant de langue certifié.*

Je ne crois pas aux histoires de c'est plus difficile quand on est plus vieux. Ce point de vue est généralement utilisé comme une excuse ou une justification.

Tout dépend de la motivation.

Si vous voulez apprendre, faites-le. Laissez tomber les excuses. Personnellement ça ne me pose pas de problème les Anglais ici qui ne parlent pas français. Il manque probablement toute une dimension de la vie ici, mais c'est leur choix, donc ça me va.

Tous ceux qui lisent ceci ont réussi à maîtriser internet. Pourquoi ? Je crois que c'est par intérêt et motivation.]

Ou encore (DF54) :

40 Mickrest Posted on: 11/02/2010 at 16:04

(…) Old age is not an obstacle to learning French. It's things like lack of confidence, determination, effort or motivation that are the biggest obstacles. You learn a foreign language best when you are under 10 years old. After that we all struggle. (…)

[*(…) L'âge avancé n'est pas un obstacle à l'apprentissage du français. Ce sont des choses comme le manque de confiance en soi, d'effort ou de motivation qui sont les plus grands obstacles. Le meilleur moment pour apprendre une langue, c'est quand on a dix ans. Ensuite, on peine tous. (…)*

Néanmoins, il semble que la fatigue, la surdité et les troubles de la mémoire liés à l'âge peuvent effectivement compliquer l'apprentissage, ou, par la suite, l'interaction. À la fin de notre long entretien en français par exemple, James montre des signes de grande fatigue, et éprouve de plus en plus de difficulté à trouver ses mots. De plus, l'âge avancé de la plus grande partie de ces migrant·e·s les rend plus disposés à certains problèmes de santé pouvant empêcher l'apprentissage. Jack, par exemple, est atteint d'aphasie, des suites d'une attaque cérébrale :

Kate = and the doctor said the doctor said/ "oh he will forget ALL his French because that's the most recent thing he learned/
[= *et le docteur a dit/ le docteur a dit/ "oh il va oublier TOUT son français/ parce que c'est la chose la plus récente qu'il a apprise /*]

Aude .. ok/ and it's not working that way/
[.. *ok/ et ça ne se passe pas comme ça/*]

Jack but and I have forgotten French/ I understand about 80 percent of what- uh when someone speaks to me /
[*mais j'ai oublié mon français/ je comprends 90 pour cent de ce que- uh quand quelqu'un me parle /*]

Aude alright/

Jack but I can't - huh/ I find it difficult to have to construct the sentences in my head/
[*mais je peux pas - euh/ je trouve difficile d'avoir à construire les phrases dans ma tête/*]

Aude mmmm/

Jack with English/ and let alone FRench/ once I got the sentence I wanna say .. right?/ uh uh it's gone/
[*en anglais/ alors le français c'est pas la peine/ quand j'ai la phrase que je veux dire.. ok?/ .. euh euh c'est parti/*]

Pour certaines personnes atteintes de surdité partielle, la tâche est également compliquée, mais il semble que certains arrivent néanmoins à atteindre un niveau qui les satisfasse. Ici, un intervenant parle des bénéfices de son apprentissage du français à l'UTL :

11 Spangle Posted on: 06/10/2013 at 16:41

Couldn't agree more, in terms of confidence building, Cattlebar. I'm 75% deaf (even with hearing aids) and need to lip-read quite a lot. At first this was impossible but the classes helped to build up my confidence and ability.

(…) If I can do it, then anyone can. It's never too late to start learning or improving, irrespective of age, ability or how long one's lived here. One just need to be motivated.

[*Je ne peux pas être plus d'accord au sujet de la mise en confiance, Cattlebar. Je suis sourd à 75 % (même avec des appareils auditifs) et je dois lire sur les lèvres assez souvent. Au début c'était impossible mais les cours m'ont aidé à gagner en confiance et en compétence.*

(…) Si je peux le faire, alors tout le monde le peut. Ça n'est jamais trop tard pour commencer à apprendre ou à s'améliorer, sans regarder à l'âge, les capacités ou les années que la personne a vécues ici. Il faut juste être motivé.]

4.4. CONTOURNEMENTS PRATIQUES ET INTERSTICES IDEOLOGIQUES

On a donc pu observer ce qui semble être un consensus pour « au moins essayer » d'apprendre le français. On a pu voir que dans les faits, cette posture pouvait être plus difficile à mettre en acte que prévu, notamment du fait de différences en terme d'habitus et de ressources économiques parmi les migrant·e·s, ainsi qu'une forte insécurité linguistique et des états de santé précaires pour certains. Néanmoins, il semble que les postures idéologiques observées dans le point 4.1.2, ne font pas nécessairement l'unanimité. Avant de clôturer ce quatrième chapitre, je ferai ici un tour d'horizon des différents argumentaires mobilisés par les migrant·e·s britanniques non francophones pour contourner les injonctions à la pratique du français et à la socialisation avec les populations autochtones.

4.4.1. « Live and let live » : rejet de l'injonction à l'intégration sociale

L'une des lignes argumentaires les plus saillantes rejoint les logiques d'individualisation responsabilisant les migrant·e·s face à leurs trajectoires d'apprentissage (cf. 4.1.2 et 4.2.3). Puisqu'en effet ils sont responsables de leurs trajectoires, et doivent être considérés comme autonomes, alors nombreux·ses sont celles et ceux, sur les forums, soulignant qu'ils n'ont alors pas à subir le jugement collectif et intégrer une dynamique de groupe. Ici, dans la discussion DF54 :

28 **PartyPat Posted on: 11/02/2010 at 11:59**

The whole point of my original response (right back there on page 1) was not whether or not people should learn to speak French when living in France, but whether or not it is anyone else's business. Clearly it is polite, useful etc etc to be able to at least 'get by' but that is **an individual choice**. After all, **the only people who are possibly at a disadvantage through not speaking any French are those people themselves**.

[*Le but de ma première réponse (tout là-bas page 1) n'était pas de dire si oui ou non les gens devraient parler français quand ils vivent en France, mais si oui ou non ça regardait les autres. C'est clairement poli, utile, etc. etc. d'être capable au moins de se « débrouiller », mais c'est un choix individuel. Après tout, les seules personnes que ça désavantage de ne pas parler français sont ces mêmes personnes.*]

Dans ce type de discours, l'apprentissage ou non du français est donc un choix libre, et les potentielles répercutions sur les rites d'interactions locaux ne sont pas soulevées : seuls les

migrant·e·s peuvent pâtir de l'impossibilité de communiquer. Or on l'a vu, si les non-francophones peuvent pâtir grandement de leur manque de connaissances du français dans une situation de recherche d'emploi, de handicap ou d'isolement social, les autochtones peuvent par ailleurs craindre un effritement du lien social sur place. On a déjà rencontré cette logique d'individualisation, avec l'intervention de Sold Out, qui clamait, deux ans avant de décider de reprendre l'apprentissage du français : « *my life here is precisely that MY LIFE it does not belong to anyone else (…). We are all different with differing abilities and desires.* » (cf. p. 229). Zygmunt Bauman rapproche ce désir d'individualisation et d'émancipation des normes sociales à la liquéfaction des structures sociales modernes contemporaines :

> Et dans ce monde kaleidoscopique où les valeurs sont redistribuées, où les chemins sont mouvant et où les cadres fondent, la liberté de manœuvrer devient la valeur primordiale — elle est en fait une méta-valeur, la condition d'accès à toutes les autres : passées, présentes et surtout, celles à venir. Une conduite rationelle dans un tel monde nécessite que les options, dans leur plus grand nombre possible, soient maintenues ouvertes, et obtenir une identité trop ajustée, une identité qui une fois pour toute offrirait similitude et continuité, amènerait à la fermeture des options, ou les condamnerait par avance. (Zygmunt Bauman 2001, p. 300)[174]

Cette persective nous expliquerait le paradoxe entre la quête de sécurité ontologique qui a pu mener les individus à migrer, et le rejet de former communauté de certain·e·s migrant·e·s. Cette position permet en tout cas à certain·e·s de tenter de déconstruire l'idéologie monolingue qui prédomine. On peut y voir également une forme de défense pour ceux et celles qui sont mis en échec dans leur apprentissage, à l'encontre du jugement social hiérarchisant articulé à l'évaluation du capital linguistique des migrant·e·s britanniques :

9 JSmith Posted on: 12/02/2010 at 16:06

Throughout my life I have lived in England, Canada, Spain, S. Africa, Australia, New Zealand, Columbia, Germany and France. I have carried out my life pretty much the same in every country. I have been **friendly and helpful to my neighbour**s, tried to support whatever local activities were happening and made friends with people I felt comfortable and at ease with, **regardless of their nationality**. I **would never feel under pressure to become one of the 'natives'** and likewise wouldn't become friends with another ex-pat just because we spoke the same language. I think **the people who make such a big deal out of becoming 'integrated' both culturally and linguistically are very small minded** and have obviously never experienced spreading their wings any further afield than little ol' Brittany. **Respect, tolerance and live and let live** is the name of the game wherever you may call home.

[*Au cours de ma vie, j'ai vécu en Angleterre, au Canada, en Espagne, en Afrique du Sud, en Australie, en Nouvelle-Zealand, en Colombie, en Allemagne et en France. J'ai mené ma vie à peu près de la même façon dans chacun de ces pays. J'ai été aimable et serviable avec mes voisins, j'ai essayé de soutenir les activités locales, lié des amitiés avec les gens avec qui je me sentais à l'aise, quelle que soit leur nationalité. Je n'ai jamais ressenti la pression à devenir « natif.ve » et de même je ne suis jamais devenu ami avec un.e autre expat seulement parce qu'on parlait la même langue. Je pense que les gens qui en font tout un foin pour devenir « intégrés » à la fois culturellement et linguistiquement ont l'esprit étroit et n'ont de toute évidence jamais déployés leurs ailes au-delà de la bonne vieille petite Bretagne. Respect, tolérance, vivez votre vie et laissez les autres vivre la leur, ce sont les règles du jeu quelque soit l'endroit où vous vous considérez chez vous.*]

[174] Traduction de l'anglais : « And in a kaleidoscopic world of reshuffled values, of moving tracks and melting frames, freedom of manoeuvre rises to the rank of the topmost value – indeed, the meta value, condition of access to all other values: past, present and above all those yet to come. Rational conduct in such a world demands that the options, as many as possible, are kept open, and gaining an identity which fits too tightly, an identity that once and for all offers 'sameness' and 'continuity', results in the closing of options or forfeiting them in advance. » (Zygmunt Bauman 2001, p. 300)

Ici, on peut noter que la critique de l'injonction à l'intégration est l'occasion pour l'intervenant-e de se distinguer, par ses expériences de mobilités, de ceux qui vivent leur première expérience à l'étranger. « Live and let live », et l'expression elle-même est utilisée par trois autres intervenant·e·s de la discussion, c'est le sens de nombreuses réponses à la question « What is integration ? » (DF38), posé par Beermat. Après de nombreuses interventions similaires à celle de Jsmith, l'initiateur de la discussion résume :

74 Beermat posted on: 15/02/2010

(…) It is good that you and we all agree that people should be allowed to live their lives as they please, and not be talked down to, criticised or verbally attacked because they do not wish to be told how they should act and think while living in a foreign country. It will be good to see this moral bullying and patronising disappear from the forum.

[*C'est bien de voir que vous et nous tous sommes d'accord sur le fait que les gens devraient pouvoir vivre leur vie comme il leur plaît, et ne pas être diminué, critiqué ou attaqué verbalement parce qu'ils ne veulent pas qu'on leur dise ce qu'ils devraient faire et penser dans un pays étranger. Ça serait bien de voir ce harcèlement moral et cette condescendance disparaître du forum.*]

Mais la volonté de s'extraire du jugement moral collectif semble abriter par ailleurs un autre principe idéologique pouvant sembler contradictoire. Plutôt que de contribuer à une critique en profondeur du privilège social, ce principe tend à légitimer ce dernier sur d'autres plans. C'est ainsi que Beermat a en effet introduit la discussion :

1 Beermat posted on: 12/02/2010 at 12:28

(…) what I would like to see discussed is why so many expats seem to take it as a 'given' that they should make all efforts to learn the language and 'integrate' into the culture of the country in which they have chosen to live. (…) Personally, I always thought the idea of the European Union was to open borders and allow members to travel and live where they liked, as long as they paid their way and observed and obeyed the rules and regulations of the host country? Or was I mistaken?

[*(…) j'aimerais que l'on discute de la raison pour laquelle tant de gens prennent pour « acquis » qu'ils doivent faire tous ces efforts pour apprendre la langue et « s'intégrer » dans la culture du pays dans lequel ils ont choisi de vivre. (…) Personnellement, j'ai toujours pensé que le principe de l'Union Européenne était l'ouverture des frontières et de permettre à ses membres de voyager et de vivre où ils le souhaitent, tant qu'ils payent leurs droits et respectent et obéissent les lois et les règles du pays d'accueil? Ou est-ce que je me trompe?*]

Ici la citoyenneté flexible (Ong 1999 cf. 1.2.5) qu'offre l'appartenance à l'Union Européenne, le droit, et donc de fait la légitimité, non seulement à circuler, mais à s'établir dans un autre pays, offre également la légimité de se défaire de toutes les contraintes non explicitement posées par le cadre légal des sociétés d'accueil. Ceci permet alors de ne pas considérer les régimes de socialisations qui ne sont pas institutionnalisés comme des « lois et des règles » auxquelles se conformer. En ce sens, les membres mobiles de l'Union Européenne auraient donc un privilège sur les populations qui ne sont pas mobiles. L'appropriation du territoire sans reproduction des pratiques linguistiques et culturelles locales n'est pas perçue ici comme potentiellement problématique, mais comme un droit légitime hérité du statut légal de membres de l'Union Européenne. Alors, tandis que la violence symbolique exercée par l'injonction à l'intégration linguistique sur les migrant·e·s est reconnue, celle pouvant être vécue par certains autochtones ne

l'est pas. On retrouve cette approche dans cette autre intervention, au cours de la même discussion :

18 iwanttoliveonaboat posted on: 12/02/2010 at 20:11

Integration to me is simply being legal in the chosen country, pay your taxes, drive a legal car and do as you wish be it speaking the lingo or not, possibly like in your home country just be who you want to be. Does it matter if someone chooses not to belong to the local breton dance club and prefers to have only english friends, not one bit really its their life.

[*L'intégration pour moi c'est simplement vivre légalement dans le pays choisi, payer ses impôts, conduire une voiture enregistrée et faire comme bon vous semble, parler la langue ou pas, possiblement comme dans votre pays d'origine, être seulement ce que vous voulez être. Est-ce que c'est important si quelqu'un choisi de ne pas adhérer au club de dance bretonne du coin et préfère avoir des amis anglais, pas du tout, vraiment c'est leur vie.*]

Cette approche idéologique permet à ceux qui la mobilisent de mettre l'individu en position de sélectionner les traits culturels et linguistiques qu'il souhaite s'approprier, ce qui implique, on le verra dans le prochain chapitre, d'objectiver l'altérité et d'ordonner ces traits linguistico-culturels identifiés (cf. 5.2.1). Et, l'on voit ce qui apparaissait comme un consensus autour du principe de l'effort se fissurer à la lecture de certaines interventions semblant légitimer une forme de « socialisation à la carte » :

22 Tez Posted on: 17/10/2005 at 20:37

I live here,my french vocabulary is very limited,it is very different to England,it's not that easy but hey it's not that bad.Just go with what feels good for you.If you don't want to learn the language or feel you can't retain it,don't worry what's the big deal??? I'm sure a few words will stick like Bonjour, cava? You can build on this if you choose. "Integration" should be left for the individual to decide,hopefully without condemnation from others

[*Je vis ici, mon français est très limité, c'est très différent de l'Angleterre, ce n'est pas si facile, mais bon pas si mal. Faites en fonction de ce qui vous semble bon pour vous. Si vous ne voulez pas apprendre la langue ou vous sentez que vous ne pouvez pas la retenir, ne vous en faites pas, pourquoi ça serait important??? Je suis sur que vous allez retenir certains mots comme Bonjour, ça va ? Vous pouvez développer ensuite si c'est votre choix. « L'intégration » devrait être un choix laissé aux individus, et préférablement sans condamnation des autres*]

Il n'est donc pas question ici de revendiquer la possibilité de communiquer en anglais avec les autochtones, mais de rejeter l'injonction à communiquer avec ces derniers. Il est néanmoins possible que parler de choix ici permette de masquer les obstacles sociaux, économiques et cognitifs précédemment soulignés qui peuvent entraver les migrant·e·s dans leurs apprentissages. En effet comme on le verra dans le Chapitre V, une pression à la « réussite » semble être fortement ressentie par les migrant·e·s. Reste que certains semblent donc ne pas éprouver le désir de se socialiser avec les autochtones. C'est une tendance qu'Alice qualifie d'individualiste et incompatible avec une situation de mobilité. Ici, elle parle des migrant·e·s non francophones, et notamment de son partenaire (il) :

Alice .. Donc euh oui peur de l'échec mais euh/ pffff/ .. Pour moi/ je je/ je je/ ça fait pas sens ça/ je je trouve/ j(e) sais pas comme si fallait prouver à quelqu'un d'autre ou à soi-même/ je s- /je comprends pas/ **je comprends qu'on ne veuille pas apprendre une langue si euh : on ne bouge pas si on a pas envie d'voyager/ ou de fréquenter des des étrangers/** mais/ .. moi j'a je/ oui pourquoi il a pas envie/ quand quand ils n'ont pas envie **pourquoi ils n'ont pas envie/ euh j(e) mets moi je je mets là-dessus un : un : /pareil/ individualisme quand même/**

Mais, il semble qu'il existe par ailleurs un flou, peut-être né d'un malentendu menant à un décalage entre les exigences attendues par certains autochtones en matière de connaissances linguistiques et de socialisation et la représentation de ce que serait un niveau acceptable de socialisation pour les migrant•e•s.

4.4.2. Savoir « se débrouiller » : les exigences linguistiques minimales

Certaines indications montrent que, dans une certaine mesure, une socialisation avec les autochtones reste cependant envisageable sans partager nécessairement les pratiques langagières. La participation des non francophones aux activités associatives et communales à Corenteuc et à Léron est soulignée et appréciée par les participant•e•s autochtones, j'y reviendrais lorsque nous examinerons les rites de socialisations reconnus par les migrant•e•s et les stratégies d'interaction qu'ils déploient (cf. 5.3.2.2). On peut néanmoins commencer par illustrer ici, avec deux exemples, la possibilité de se trouver apprécié par les autochtones en dépit d'une faible connaissance des pratiques langagières autochtones. Le premier exemple est cité ici par Patrick.

Joëlle	= et des gens qui arrivent aussi/ il doit y avoir une volonté des Anglais/
Aude	ouais/
Joëlle	d'aller vers les:/ vers les gens du coin quoi/
Patrick	parce que je vois Lawrence/ […]/ alors lui c'est un grand gars costaud euh: assez âgé maintenant/ mais euh: il .. /même s'il n'arrive pas à parler beaucoup français/ il a fait beaucoup d'amis ici/ euh et euh on le voit qui euh / comment ça se dit "clap you on your shoulder"/ euh enfin il est plein de de bonhomie/ ça fait un bon effet/ même s'il n'arrive pas à tout comprendre/
Joëlle	ouais et puis quand y a des fêtes il est au vestiaire/ il s'occupe d'un tas d(e) trucs/
Patrick	ouais ouais/
Joëlle	c'est ça l'intégration/ c'est faire partie du groupe/

Par son attitude serviable et son attitude extravertie, Lawrence semble pouvoir compenser ses manques linguistiques aux yeux des autochtones. Un intervenant sur le forum relate un cas similaire :

21 Le Boxeurs 13/07/2008 at 10:36

(…) One of my friends speaks very little, just a few "buzz" words, yet he is the life and soul of the village, has an excellent relationship with all his French neighbours and gets invited to everything. Thing is, he is happy here, loves the French way of life and it shows. THAT is what is appreciated as well as the language skills. He does try, bless him and his neighbours gain great hilarity from his efforts, but after 2 years, STILL the same buzzwords!

We all have heard of the Brit who will shout louder in English to get himself understood. I have yet to come across him. What I DO see often is people with little French smiling, nodding and making eye contact. It might not be the ideal, but it is polite. (…)

[*(…) L'un de mes amis parle très peu, seulement quelques mots « magiques », pourtant il est au centre de la communauté, a d'excellentes relations avec ses voisins français et est invité à tous les évènements. Le truc c'est qu'il est heureux ici, ils adorent le mode de vie français et ça se voit. C'est ÇA qui est apprécié comme les compétences linguistiques. Il essaye dur, le pauvre, et ses voisins rigolent bien de ses efforts, mais au bout de deux ans, ce sont TOUJOURS les mêmes mots magiques !*

On a tous entendu parler du Brit qui va crier plus fort en anglais pour se faire comprendre. Je n'en ai pas encore rencontré. Par contre ce que je vois ce sont des gens qui connaissent peu le français, qui regardent droit dans les yeux, qui sourient et font des signes de la tête. Ce n'est peut-être pas l'idéal, mais c'est poli.]

On a pu le voir dans le point 4.1.2, l'idée circule parmi les Britanniques que l'effort, même minimal, est apprécié et récompensé, comme l'énonce un forumeur :

7 laughingboy replied on 12/07/2008 at 12:12

its not a question of ability, its a question of attitude, the imprtant difference is not between ones that can and cant speak french but the ones that do or dont try. Human nature innit, if you see someone trying it makes you want to help, if you see someone not trying you think 'whats wrong with you, make an effort'.

[*Ce n'est pas une question de capacité, c'est une question d'attitude, la différence n'est pas entre ceux qui peuvent parler et ceux qui ne peuvent pas, mais ceux qui essayent et ceux qui n'essaye pas. La nature humaine aidant, si vous voyez quelqu'un essayer, ça vous donne envie de l'aider, si vous voyez quelqu'un qui n'essaye pas vous pensez 'c'est quoi ton problème fais un effort'.*]

ou encore ici :

104 possum Posted on: 20/07/2012 at 17:17

We should all make an effort with learning the language, but for all those that struggle do not worry about it, at the end of the day if you are a good, kind, honest person that shows consideration for your neighbours and everyone else that's good enough! If I lived in back in England and had a French person as a neighbour that could not speak English but, was all of the above and an English neighbour that was not I know who I'd rather see the back of!!

[*on devrait tous faire l'effort d'apprendre la langue, mais pour ceux qui ont des difficultés ne vous en faites pas, au bout du compte si vous êtes une personne bonne, gentille et honnête qui montrez de l'attention à vos voisins et à tous les autres c'est suffisant ! Si je vivais encore en Angleterre et si j'avais un voisin français qui ne parlait pas anglais, mais qui avait toutes les caractéristiques mentionnées précédemment, et un voisin anglais qui ne les avait pas, je sais lequel des deux je voudrais voir partir!!*]

C'est également sur *l'attitude* et la reproduction de certaines pratiques traditionnelles, plutôt que sur des connaissances linguistiques que les rédacteurs britanniques du Central Brittany Journal insistent, sur l'ancien site internet du magazine, lorsqu'ils prodiguent quelques conseils pour l'intégration :

> Central Brittany is a rural region, with a tradition of small-scale farming. The best way to fit in is to respect this tradition – have a vegetable garden, grow potatoes, cut your hedgerows for firewood, make jams and jellies from the fruit in your garden, and lend a hand to your neighbours when they need it. **If you can, learn a few words of Breton, and enough French for everyday use, and you will get by.** [175]
>
> [*Le Centre Bretagne est une région rurale, où les petites exploitations agricoles sont traditionnelles. Le meilleur moyen de s'intégrer est de respecter cette tradition – faites votre potager, faites pousser des pommes de terre, taillez vos haies pour en faire du petit bois, confectionnez des confitures et des gelées à partir des fruits de votre jardin, et donnez un coup de main à vos voisins lorsqu'ils en ont besoin. Si vous pouvez, apprenez quelques mots de breton, et suffisamment de français pour un usage quotidien, et vous vous débrouillerez.*]

Les compétences langagières semblent ici optionnelles (« if you can »), et les connaissances minimales conseillées[176] restent relativement floues (à quoi correspond un usage quotidien ?). Ces conseils du principal journal anglophone local corroborent donc l'idée qu'il est possible de construire une légitimité sur les lieux de migration sans connaissances approfondies

[175] Le site internet du Central Brittany Journal a été refondu en 2015 et ce texte ne figure plus sur la nouvelle version du site. Je n'ai malheureusement pas gardé en archive les anciennes pages originelles du site.

[176] On note ici que l'on conseille d'apprendre quelques mots de breton, ce qui rejoint les observations de l'utilisation « indexicale » du lexique breton. Le Central Britanny Journal est néanmoins diffusé au-delà de la Basse-Bretagne.

du français. D'ailleurs, la formule « getting by » (on se débrouille) est une des plus couramment utilisées par les migrant·e·s britanniques pour qualifier leurs connaissances en français. Ici, un intervenant du forum offre une perception utilitariste des pratiques langagières considérant qu'il est inutile d'approfondir ses connaissances pour au-delà de cette « débrouille » :

64 **demain posted on: 14/02/2010 at 15:05**

(…) **don't do anything more than you need to get by.** Be comfortable **as your needs require** for your life in France but falsely trying to become or act French is pathetic at best and spotted a mile off. **Be yourself and just get by as you see best** and just leave the fools to assimilate if they are integrated or not and in whatever way they believe integration is!

[*(…) N'en faites pas plus que ce dont vous avez besoin pour vous débrouiller. Soyez aussi à l'aise que vos besoins le requièrent pour vivre en France, mais essayer faussement de devenir français ou d'agir comme l'un est, au mieux, pathétique, et se repère à un kilomètre à la ronde. Soyez vous même et faites seulement ce que vous pensez nécessaire pour vous débrouiller et laissez les idiots s'assimiler, qu'ils soient intégrés ou non, quelle que soit leur définition de l'intégration!*]

Je reviendrais dans le point 5.2 sur les définitions contrastées de « l'intégration » et la revendication du maintien d'une différence identitaire chez la plupart des migrant·e·s, et rendue visible dans cette intervention. Encore une fois dans cette intervention, c'est à l'individu d'apprécier son rapport aux pratiques langagières locales, et le point de vue des autochtones n'est pas envisagé dans cette perception. Aussi, comme le souligne Alice, les migrant·e·s suivant cette logique et n'ayant pas la nécessité de régler des problématiques matérielles (recherche d'emploi, santé précaire par exemple), n'auront pas d'obligation à mobiliser de connaissances en français, l'établissement d'une relation avec les autochtones n'étant pas un objectif visé par tous, on l'a vu dans le point précédent. Ici, elle fait référence aux personnes vivant de la plus-value réalisée à la vente de leur bien en Grande-Bretagne :

Alice -Quand on a un matelas/ sur lequel on peut compter/ euh/ faut un certain militantisme pour voir/ pour VOULoir apprendre la lan:gue euh/
Aude hmm/
Alice se casser les méninges:/
Aude ouais/
Alice genre à chercher/ a chercher un travail / a être intégrer dans les assos euh/ faut le vouLOIR/
Aude faut un certain volontarisme à ce niveau-là oui/
Alice voilà quand on a un matelas sur lequel on peut: s(e) reposer enfin euh:/ comme disait Coluche hein euh/ le travail si on peut s'en passer euh/
Aude oui oui/
Alice enfin - y a cette dimension-là hein/
Aude hmm/

On rejoint ici les observations faites au sujet de la difficulté, pour certain·e·s migrant·e·s de trouver les opportunités d'entrer en contact avec les autochtones (cf. 4.3.1.2), seulement ici c'est bien le désir des migrant·e·s de trouver ces espaces qui est questionnés. Pour certains, c'est avant tout la possibilité de posséder une grande propriété en milieu rural, avec un jardin. La Bretagne les a alors attirés car le prix des propriétés y était compétitif, mais il n'y a pas eu nécessairement d'attirance pour l'environnement social et culturel. Nombreux·ses sont ainsi les migrant·e·s sur le forum qui déclarent être satisfait·e·s de leurs connaissances en français, qui ne

leur permettent pas de tenir des conversations approfondies avec les autochtones, mais qui leur permettent d'assurer ce qu'ils estiment être un minimum de politesse, voire une socialisation minimale pour entretenir des relations de voisinage cordiales. Seulement ce que certains considèrent être une socialisation satisfaisante peut néanmoins être perçu, par les autochtones comme insuffisante. « La débrouille » ne permettant pas des discussions approfondies une certaine frustration de la part des autochtones peut apparaître, et rester inaudible pour les migrant·e·s qui ont un niveau d'exigence moins élevé en matière de socialisation. Ici, l'on peut revenir sur le fait que 82 % de la population britannique est une population urbaine. La structure sociale des communautés rurales bretonnes peut être potentiellement différentes de celle dont provienne les migrant·e·s. Ainsi on a pu lire dans certaines interventions citées que certains migrant·e·s ne souhaitaient pas accroître l'intensité de leur vie sociale, comparée à celle qu'ils pouvaient avoir en Grande-Bretagne (cf. par exemple p. 278), et ceux d'autant plus qu'ils sont venus en Bretagne pour sa « tranquillité » (DF38 : 96). Un forumeur déclare par exemple (DF02 : 03) :

3 Bald Eagle replied on 10/11/2003 at 08:43

(…) I am not and never will be better than basic. I just do not have an aptitude for foreign tongues. My wife can read very little French and speaks virtually nil. We do go out and speak to local folk about the same amount as in England. **By this I mean that in England I don't go up to everyone and speak to them, so why should it be expected of me in France?**

We haven't any problems with our level of integration it suits us. To finish, even though we have numerous English near us we see them as much or little as we want. (…)

[*(…) Je n'ai et n'aurais jamais plus que les bases. Je n'ai simplement pas d'aptitude pour les langues étrangères. Mon épouse peut lire un tout petit peu de français et ne peut pas du tout parler. Mais on sort et on parle aux gens du coin à peu près autant qu'en Angleterre. Je veux dire par là qu'en Angleterre je ne vais pas aller parler avec tout le monde, alors pourquoi est-ce qu'on devrait attendre cela de moi en France ?*

On n'a aucun problème avec notre niveau d'intégration, il nous convient. Pour finir, même s'il y a beaucoup d'Anglais autour de chez nous, nous les voyons autant, ou aussi peu, que nous le souhaitons.(…)]

Dans une autre discussion (DF15), on trouve aussi :

23 fat bloke posted on 22/04/2007 at 21:06 :

I agree with the spinner, **if you weren't an extrovert or party animal in the UK why would one feel the compulsion to do so now**. I also agree with the point,"clever british students" at french classes, who seem to delight at my failings in french. I came here for a better quality of life, i feel i am on my way to attain this, **It does include socialising with french and english, but this is not the be all and end all, I don't think it's fair to chastise "us" brits for talking to "them" brits,** it would be a sad and scary state of affairs if you were told who and how many french/english/scots/welsh etc you could be frindly with. **I have 5 kids who are happy and a by product of this is that i am happy! big TV....no more babies. I hope**!!

[*Je suis d'accord avec The Spinner, si vous n'étiez pas un extraverti ou un fêtard au Royaume-Uni, pourquoi devoir l'être maintenant. Je suis également d'accord à propos du « bon élève britannique » en classe de français, qui semble se délecter de mes erreurs de français. Je suis venu pour une meilleure qualité de vie, je sens que je ne suis pas loin d'y arriver, Cela inclus effectivement de me socialiser avec des Français et des Anglais, mais ce n'est la seule chose qui compte, Je ne crois pas qu'il soit juste de condamner « nous autres » les Britanniques pour avoir parlé à « eux autres » les Britanniques, ce serait triste et effrayant de s'entendre dicter combien d'amis français/anglais/écossais/gallois etc il faudrait avoir. J'ai 5 enfants qui sont heureux et ça me rend heureux ! une grosse télé…. Pas plus d'enfants j'espère !!*]

Mais la question rhétorique « pourquoi est-ce qu'on devrait attendre cela de moi en France ? » peut cependant trouver une réponse moins évidente que Bald Eagle et fat bloke peuvent sembler le croire. Un décalage peut en effet demeurer entre les attentes potentielles des autochtones, ce qui est relevé par une intervenante sur le forum :

22 Dianamary Posted on: 15/07/2012 at 11:4

Seems to me that the difficulty lies in how much French you can speak/understand is considered "enough". There is of course a huge difference in ability, this can range from a few words to being very good. As Clover says, I feel we should all try our best, but often our best is not good enough, and I have been met by dismissive comments. (…)

[*Il me semble que la difficulté est de savoir quel niveau de français est considéré « suffisant ». Bien sûr il y a de grandes différences en terme de compétence, qui peut aller de quelques mots à un bon niveau. Comme Clover l'a dit, je pense qu'on devrait tous faire tout notre possible, mais parfois tout notre possible n'est pas suffisant, et j'ai reçu des réflexions désobligeantes. (…)*]

Sans qu'il me soit possible de mesurer l'ampleur, car ces cas sont probablement peu rapportés par les migrant•e•s qui en sont victimes, certains autochtones produisent en effet des évaluations négatives des pratiques francophones des migrant•e•s. Ceci peut s'expliquer peut-être partiellement par la difficulté pour certains autochtones de comprendre un français prononcé et structuré différemment de leurs habitudes. Il est néanmoins indéniable que certains autochtones reproduisent ici une idéologie normative mettant en mot le rejet et l'exclusion de cette population étrangère. Mais on peut néanmoins voir dans certains commentaires d'autochtones une frustration sincère face à l'impossibilité de nouer des relations plus que cordiales, comme j'ai pu le souligner dans la première partie de ce chapitre. À titre d'exemple, Nadine et Nicolas mentionnent encore une fois l'implication des Britanniques dans les évènements locaux. Mais Nadine de souligner cependant une frustration alors d'autant plus forte :

Nadine	mais le moindre repas des chasseurs/ repas d'la FNACA tout ça ils y vont/ et TOUS les Anglais/ parce qu'il leur dit euh/ parce qu'il annonce ça dans le courrier et tout/
Nicolas	ils sont toujours présents et actifs/
Nadine	et actifs/ oui bah oui/
Nicolas	ils sont très aidant aussi ils participent/
Aude	ah ouais/
Nadine	ah oui/ à leur façon ils participent/ ils vont v(e)nir mettre les chaises les tables /machin/ ranger et tout/
Aude	hmmm/
Nadine	même si c'est par gestes qu'ils peuvent euh#= se faire comprendre
Nicolas	=on sens qu'y a quand même euh une volonté profonde et régulière disons =une volonté de de de s'intégrer de participer/
Nadine	**= c'est là que-/c'est que c'est dommage pour la langue/**

La simple participation pour elle n'est pas aussi satisfaisante que l'intercompréhension en situation d'interaction. Il est ainsi fort probable que tandis qu'une grande partie des migrant•e•s estiment produire « les efforts » attendus d'eux, les autochtones évaluent ces mêmes migrant•e•s comme non-francophones.

4.4.3. Entre plurilinguisme utilitariste et pouvoir hégémonique

Enfin, un troisième positionnement idéologique, moins explicitement exprimé dans l'espace public permet d'expliquer l'évitement d'un apprentissage du français : certains migrant·e·s se reposent sur le statut de langue véhiculaire mondiale de l'anglais. Ainsi, puisque « tout le monde parle » anglais, ou plutôt devrait parler anglais, l'apprentissage d'autres langues est optionnel. C'est surtout par témoignage indirect que j'ai rencontré ce type de discours. Alice, James, Jack et Kate m'en ont fait l'état :

Aude (…) qu'est-ce qui FAIT que certains parlent français d'autres pas/ qui ont appris avant ou pas/ ou est-ce que c'est parce que : ils ont plus de confiance en eux/ ou est-ce que c'est parce que -/non/
Alice VRAIMENT moi je mets ça/ je le SENS en lien avec**/ le MONOpole qu'a la langue dans le monde/**
Aude mmm/
Alice **POURquoi ils iraient s'emmerder/ ça je l'ai entendu de leur bouche hein/ pourquoi s'embêter alors que hum tout est accessible/**
Aude ouais/
Alice enfin/ l'anglais est parlé partout/ pour QUOI faire l'effort/ alors euh pfff/ AUSSI c'est là une chose particulière/

Kate et Jack racontent également le cas d'un voisin :

Kate we don't expect them (the administation staff) to speak English/ and we have heard English people say/ "oh I KNOW they can speak English"/ "why don't they speak English to me?"/
[*on n'attend pas d'eux (le personnel administratif) qu'ils parlent anglais/ et on a entendu des Anglais dire/ « oh je SAIS qu'ils parlent anglais »/ « pourquoi ne me parlent-ils pas anglais ? »/*
Aude ok ok/
Kate and we say/ why.. should they ?/
[*et nous on répond/ pourquoi devraient-ils ?/*]
(…)
Jack and the man of th couple/ see/ was moaning/ about that he's been over here twenty YEARS/ .. right ?/ and they still won't speak English to him/
[*et l'homme du couple/ vous voyez/ se plaignait du fait que ça faisait vingt-ans qu'il était là/ .. ouais ?/ et qu'ils ne lui parlaient toujours pas en anglais*]

Pour James, c'est une surestimation de la diffusion des pratiques anglophones qui amène certains migrant·e·s à ne pas anticiper la difficulté de communication sur les lieux de migration :

James oui oui/.. Je /.. Un autre chose euh différent/ mais je crois que il y a beaucoup beaucoup des: des Britanniques qui a prévu que des Français peut parler anglais/ en fait des François DOIT parler anglais/
Aude tu crois?/ qui y a des gens qui pensent ça?
James oui oui/ eumh et par exemple si on va à la banque
Aude mmm
James il y a des des personnes qui qui prévoient que il il y avait ? *[intonation interrogative, James n'est pas certain de la forme verbale]*/
Aude quelqu'un oui/
James il il y aura/ quelqu'un qui peut parler en Anglais/ SI TU vas en Angleterre (gonfle la joue) (xxx)/
(…)
James bon c'est c'est vrai que .. Anglais c'est presque la langue mondiale pour euh.. Tourisme… …/ c'est c'est comme ça parce que euh .. Anglais et Americaine c'est presque pareil (rires)/
Aude (rire)/
James .. Umh et c'est c'est une langue universelle/

Aude mmm/
James pour pour faire des: des entreprises ect/ MAIS c'est presque euh une.. .. Une attitude arrogant/
(…)
James mmm … et c'est c'est vrai que si: si on fait des vacances en:
Aude mmm
James France / peut-etre euh je sais pas à Paris ou:/ au Sud de France ou même euh: peut-être à JOUGON ou euh: RENNES/ il y a beaucoup beaucoup de monde qui:
Aude mmm
James qui DOIT parler anglais/
Aude mmm!
James anglais pour pour
Aude le tourisme/
James le tourisme exactement/ (…)

Alors que l'expérience touristique peut porter à croire que les pratiques anglophones sont totalement acceptées dans le quotidien, une installation de longue durée des Britanniques amènera les autochtones à exiger une plus grande connaissance des pratiques locales.

Mais James évoquera également qu'au-delà du simple statut hégémonie de l'anglais, il existe par ailleurs chez certains l'attente d'une pratique plurilingue dans les services administratifs et commerciaux. En effet, en Grande-Bretagne, les pratiques plurilingues dans les services sont plus courantes, notamment en ce qu'elles sont compatibles avec une approche managériale des connaissances linguistiques, considérées alors comme des compétences à employer au service des client•e•s ou des usagers. Cette dimension ne manque pas d'être soulignée également par certains intervenant•e•s sur le forum, non sans généralisation et non sans mobiliser quelques catégorisations essentialistes. C'est le cas notamment dans cette discussion, lancée par Greengirl (cf. p. 209). Pour rappel, Greengirl a rapporté le discours du personnel soignant d'un hôpital de la région, pour qui trop de Britanniques n'ont pas suffisamment de connaissances en français :

39 **Dug1 Posted on: 15/07/2012 at 14:07**

It just shows how backward the French are ,in UK when someone goes to the DSS or most gov agencies they get the paperwork in their own language not here though and i suspect they would demand we do it in UK for human rights issues, but then the French do not follow the rules they make. (…)

[*Ca montre simplement à quel point les Français sont arriérés, en Grande-Bretagne lorsqu'on se rend au Departement of Social Services ou dans la plupart des services gouvernementaux on obtient les formulaires dans sa propre langue, mais pas ici, et je suspecte qu'ils nous demanderaient de le faire en Grande-Bretagne au nom des droits de l'homme, mais les Français ne suivent pas les règles qu'ils créent. (…)*]

75 **65 Chevy Posted on: 17/07/2012 at 12:24**

(…) Has anyone noticed that a foreign national living in UK will be offered things like tax forms, etc. in something like 40 non-English languages? Can you see that happening here?

[*(…) Personne n'a remarqué qu'on va proposer aux étrangers qui vivent en Grande-Bretagne des choses comme des formulaires de déclaration des revenus, etc. dans quelque chose comme 40 langues autres que l'anglais ? Est-ce vous voyez ça ici ?*]

Cette confrontation de deux idéologies langagières peut amener à quelques tensions, notamment entre les migrant•e•s et les administrations comme on pourra le voir dans le prochain extrait cité, toujours en réponse au poste de Greengirl. Celui-ci combine un argumentaire explicitement hégémonique, à l'exigence de compétences plurilingues dans les services.

L'intervenant produit ici une hiérarchisation des sociétés et des cultures catégorisées et stéréotypées :

74 whitewitchjs Posted on: 17/07/2012 at 11:51

The Germans learn English in school, and most of them speak English in addition to their own language, and perhaps even a third or fourth language. **Same with the Swedish, Russians, Norwegians, and Dutch. Most educated European countries, have a predominance of English speakers. None of these countries have lost their national identity.**

Many people in Brittany can't even read. Education and time will change this we hope, as **France needs to come into the future.**

The ones who complain will always complain about something. I'm all for learning and speaking the language of a host country, but some of us are a little thick, or old, and learning a language is difficult after a certain age. I must say that after visiting a doctor in Vannes on one occasion he asked me how long I had been in France - I told him and **he responded with 'You should now be speaking fluent French'.** I hadn't said a word in French except for Bonjour, and after that didn't speak one word to him in French. **Needless to say I changed doctors**. My local doc and I have good conversations about the correct terminology in French and English**. I speak fractured French to him, he speaks fractured English to me - I think we both benefit.**

In France it is mandatory for anyone in Medical School to take several semesters of English. Most of the Medical Journals worth reading and with invaluable information are written in English. I had occasion to visit a surgeon in the past - a large pile of medical journals (in English) were in a pile on the surgeon's desk.

For anyone working in a hospital, the attitude the original poster encountered is racist and I would ask to speak to the hospital administrator – **after all the salaries are being paid in part by the National Health**.

[*Les Allemands apprennent l'anglais à l'école, et la plupart d'entre eux parlent anglais en plus de leur propre langue, et peut-être même une troisième ou quatrième langue. C'est la même chose chez les Suédois, les Russes, les Norvégiens, et les Hollandais. La plupart des pays européens éduqués ont une prédominance de locuteurs anglophones. Aucun de ces pays n'a perdu son identité nationale.*

Beaucoup de gens en Bretagne ne peuvent même pas lire. On espère que l'éducation et le temps feront changer les choses, car la France doit entrer dans son futur.

Ceux qui se plaignent se plaindront toujours de quelque chose. Je suis tout à fait pour apprendre la langue du pays d'accueil, mais certains d'entre nous ne sont pas très habiles, ou âgés, et apprendre une langue c'est difficile passé un certain âge. Je dois dire qu'à l'occasion d'une chez un docteur à Vannes, à un moment donné il m'a demandé depuis combien de temps je vivais en France – Je lui ai dit et il m'a répondu « Vous devriez pouvoir parler le français couramment ». Je n'avais prononcé aucun mot de français, à part Bonjour, et après ça, je n'ai pas parlé un mot de français avec lui. Inutile de dire que j'ai changé de docteur. Avec mon docteur ici on a de bonnes conversations à propos de la bonne terminologie en français et en anglais. Je lui parle un français endommagé, il me parle un anglais endommagé – je crois qu'on en tire tout les deux bénéfices.

En France, c'est obligatoire pour tous ceux qui suivent l'École de Médecine de suivre des cours d'anglais pendant quelques semestres. La plupart des revues médicales qui valent la peine d'être lues et avec des informations de grande qualité sont écrites en anglais. J'ai eu l'occasion de rendre visite à un chirurgien il y a quelque temps – une grande pile de journaux médicaux (en anglais) se trouvait sur le bureau du chirurgien.

Pour quiconque travaillant dans un hôpital, l'attitude à laquelle l'auteur du premier post à du faire face est raciste et j'aurais demandé à parler au directeur de l'hôpital – après tout leurs salaires sont payés par la Sécurité sociale.]

Ce forumeur n'envisage pas que la résistance de certains autochtones à pratiquer l'anglais est en partie destinée à contrer ce type d'argumentaire présentant l'anglais comme la langue du « futur » et de la science. De plus, la comparaison non historicisée avec la situation des pays scandinaves et germaniques, rend ici invisible la résistance féroce que les pays francophones mobilisent pour maintenir leur influence sur le marché linguistique mondial, y compris à des fins politiques, et la posture de méfiance vis-à-vis de l'anglais qui en découle chez de nombreux·ses

autochtones. Ce discours — au quel semble s'ajouter une distinction de classe (le chirurgien, lui, lis en anglais) et une attitude consumériste du service hospitalier — semble néanmoins rester plus rare qu'un discours mettant en perspective et critiquant l'hégémonie linguistique de l'anglais :

76 Strabler Posted on: 17/07/2012 at 12:29

There is no escaping, the fact, that English is the world business language, the major language of the Internet, of the Films and series that many French watch, on TV, and the world music that many listen to. Try and imagine what that must be like, never being able to escape the sound of a foreign language. So, it's understandable that ex-pats refusing to speak French can sometimes be too much for some, non-English speaking, French persons to bare, especially when they are the ones requesting help.

[*On n'y échappe pas, le fait que l'anglais est la langue commerciale mondiale, la principale langue d'Internet, des films et des séries que beaucoup de Français regardent à la télé, et la musique internationale que beaucoup écoutent aussi. Essayez d'imaginer ce que ça peut-être, de ne jamais pouvoir s'échapper du son d'une langue étrangère. Alors c'est compréhensible que les expats qui refusent de parler français soient difficiles à supporter pour les Français qui ne parlent pas anglais, surtout ceux qui demandent de l'aide.*]

Par ailleurs, comme on a pu le voir en début de chapitre, l'idéologie monolingue reste solidement établie dans les discours de nombreux·ses migrant·e·s britanniques :

77 Lots Posted on: 17/07/2012 at 12:45

Very simply ... I find it absolutely absurd that any non-French speakers expect any official encounters they are faced with to provide speakers of their native language.

[*Très simplement … je trouve que c'est vraiment absurde que des non-francophones s'attendent à se voir offrir les services de locuteurs de leur langue native dans n'importe quel contexte officiel.*]

Néanmoins, si les discours et les intentions explicitement hégémoniques sont rares, les pratiques, elles, le sont moins : comme l'on a pu le voir dans le Chapitre III, nombreux sont les privilèges dont bénéficient les migrant·e·s britanniques par le truchement de leur capital linguistique. Par ailleurs, plusieurs extraits de ce chapitre montraient comment les pratiques plurilingues pouvaient, en dépit des postures idéologiques monolingues déclarées, se négocier à condition que les migrant·e·s britanniques démontraient leur bonne volonté à apprendre le français et à reproduire ces postures idéologiques en déclaration. Ici se révèle la mécanique complexe d'un privilège : les personnes agissant explicitement en dominant ne sont pas les seuls à cueillir les fruits de cette domination.

On a pu voir à quel point, dans un territoire où prévaut, en dépit de tout, une idéologie monolingue, le privilège linguistique se trouve alors d'autant plus restreint que la position du privilégié est fragile. C'est cette ambivalence que souligne ce forumeur :

11 Voyageur 12/07/2008 at 14:23

The fact remains that for many people it is not the lack of ability to learn French it is the lack of desire or necessity. It is easy enough to do all your shopping and then just hand over the money. **Lack of the language only arises when confronted with a problem** but even then with so many "life lines" offered by ex-pat businesses, information sites and English speaking help lines there are few occasions when someone is likely to be really lost or in trouble. (…)

[*Reste que pour beaucoup de gens, ce n'est pas un défaut de capacité à apprendre le français, c'est le manque de désir ou de nécessité. C'est facile de faire son shopping et simplement de donner l'argent en caisse. Le manque de connaissances en anglais ne survient que lorsqu'on est confronté à un problème, mais même là avec tous ces « life lines »* [*approx. sécurités*] *qu'offrent les entreprises d'expats, les sites d'information et les lignes téléphoniques d'aides en anglais, il y a peu de circonstances dans lesquels quelqu'un peut-être perdu ou en difficulté. (…)*]

Ces « quelques circonstances restantes », dans lesquels un migrant anglophone peut être néanmoins « perdu ou en difficulté » ne sont néanmoins pas des moindres, car c'est en effet dans des contextes de recherche d'emploi, de difficultés financières, d'isolement social et de précarité sanitaire qu'un capital francophone devient particulièrement nécessaire.

4.5. Du privilege de l'expatrie au devoir linguistique du migrant : des amenagements ideologiques

À l'issue du Chapitre III et du Chapitre IV, il apparaît que la migration britannique en Bretagne est un contexte sociolinguistique permettant d'illustrer l'agencement complexe des idéologies langagières. En effet, ainsi que Paul V. Kroskrity le synthétise dans l'introduction de *Regimes of languages* :

> Les idéologies langagières sont opportunément construites dans leur multiplicité à cause de la multiplicité des divisions sociales faisant sens (classe, genre, clan, élites, générations, etc.) au sein des groupes socioculturels qui ont la possibilité de produire des perspectives divergentes exprimant leurs appartenances groupales. (Kroskrity (ed.) 2000, p. 12)[177]

Les populations migrantes et autochtones ouvrent des interstices idéologiques, dans lesquels se négocie la régulation des pratiques langagières sur le terrain, dans un contexte où des logiques dominantes se rencontrent et se confrontent. Les langues régionales ne semblent jouer qu'un rôle secondaire et optionnel d'indexicalisation et de reconnaissance des spécificités linguistico-culturelles régionales. Mais l'idéologie monolingue semble se maintenir puisqu'on attend des migrant·e·s qu'ils pratiquent « *la* langue », soit la langue française. Cependant, une approche critique permet de voir que ce monolinguisme national ne sied plus tout à fait à toutes les configurations de la domination dans un capitalisme contemporain, où des populations occidentales, et relativement prospères, font face aux contradictions de leurs propres idéologies dans le cadre d'une expérience migratoire. Ces populations sont alors en mesure de flexibiliser ces cadres idéologiques, en s'appuyant sur un pragmatisme libéral, rappelant les « faits » de la « réalité » moderne, soit l'inévitable adaptation à la fluidification des mobilités et la nécessaire pénétration du marché économique international. Dans cette optique, un plurilinguisme incorporant des pratiques anglophones est alors envisageable, et fait rare en France, les pratiques langagières d'une population de migrant·e·s trouvent droit de cité dans certaines institutions et dans certains médias. Quelques Britanniques sont sollicités pour occuper des responsabilités politiques dans certaines communes, alors même que le paysage politique français tant à peu représenter les minorités. Et cette flexibilisation des idéologies langagières pour les mobilités

[177] Ma traduction : « language ideologies are profitably conceived as multiples because of the multiplicity of meaningful social divisions (class, gender, clan, elites, generations, and so on) within sociocultutal groups that have the potential to produce divergent perspectives expressed as indices of group membership. » (Kroskrity (ed.) 2000, p. 12)

britanniques est particulièrement intéressante à observer alors même que les dispositifs de contrôle des politiques migratoires européennes continuent à employer l'outil linguistique au service de la régulation des mobilités (voir par exemple Ouabdelmoumen 2014).

On trouve sur le forum des occurrences de la mise en évidence de cet écart. Dans les trois exemples suivants, la comparaison des pratiques des Britanniques et des migrant·e·s plus pauvres et/ou racisé·e·s, révélent le privilège. À chaque fois que le terme (anglais) *immigrant* est utilisé par les Britanniques pour se définir, il s'accompagne d'une injonction des migrant·e·s à apprendre le français. Le premier extrait ici est rédigé par un autochtone ayant vécu en Grande-Bretagne. Le second est rédigé par orme, l'utilisatrice la plus régulière du forum. Orme est mariée à un autochtone. Et le troisième est rédigé par un·e migrant·e britannique :

43 yann alan Posted on : 16/04/2004 at 15:22

I agree with Dancer when he says people are not obliged to go to every fest noz or apero, or I don't know. I'm french and I am pleased sit before the chimney fire. The problem is the language problem : British are the first people looking openly for british-speaking peope in hospitals, stores, restaurants. Arabs, turks, portuguese, and many other did come here and learnt french, or found somebody speaking french to help them, which is quite normal. People here did loose their first language(breton), they don't want to forget the second one(french). (…)

[*Je suis d'accord avec Dancer quand il dit que les gens ne sont pas obligés d'aller à tous les fest-noz ou apéros, ou je sais pas quoi. Je suis français et je suis content de rester assis devant un feu de cheminée. Le problème, c'est le problème de la langue : les Britanniques sont les premières personnes à chercher ouvertement des anglophones* [*approx.*] *dans les hôpitaux, les magasins, les restaurants. Les Arabes, les Turques, Portugais et beaucoup d'autres sont venus et ont appris le français, ou trouvé des gens qui parlent français pour les aider, ce qui est bien normal. Les gens ici ont perdu leur première langue (le breton), ils ne veulent pas oublier leur seconde (le français). (…)*]

14 orme posted on : 20/04/2007 at 14:48 :

Where my son was at primary school, half his school were of foreign origin. The nationalities ranged from Portuguese, Albanian, Spanish, second generation Italian, Dutch, German, French, German, ex-Yugoslav, American and one half-British (lol)! All these children (and their parents) had to learn French pretty darn quickly, otherwise what hope did they have of communicating with each other, let alone the locals? And they did learn French, as did their parents. A lot of these people were agricultural labourers, poorer people. Perhaps those of humble origins are less likely to expect others to make the effort, and more likely to make the effort themselves?

[*A l'école primaire de mon fils, la moitié des élèves étaient d'origine étrangère. Les nationalités allaient de portugais, albanais, espagnol, italien de deuxième génération, néerlandais, allemand, français, allemand, ex-yougoslave, américain et un demi-Britannique (lol) ! Tous ces enfants (et leurs parents) devaient apprendre le français plutôt rapidement, sinon comment ils auraient communiqué entre eux, sans compter les locaux ? Et ils ont appris le français, comme leurs parents. Beaucoup de ces gens étaient des ouvriers agricoles, des gens plus pauvres. Peut-être que ceux qui ont des origines modestes s'attendent moins à ce que les autres fassent l'effort, et ont plus tendance à faire l'effort eux-mêmes ?*]

2 c2oafc posted on : 15/07/2012 at 08:09

I think it goes without saying , the problem is too many folk say they cant do it.... I understand its not easy but I remember all too well when I was in a shop etc when an Asian for example started talking in their own language I thought it was terrible. Why should we expect the French to be more accepting. (…)

[*Je crois que cela va sans dire, le problème c'est que trop de gens disent qu'ils ne peuvent pas…. Je comprends que ce n'est pas facile, mais je me souviens quand j'allais dans une boutique, etc. et qu'une personne originaire d'Asie par exemple commençait à parler dans sa langue je trouvais que c'était terrible. Pourquoi devrait on attendre des Français qu'ils soient plus tolérants. (…)*]

La négociation complexe du statut politique des migrant·e·s britanniques est précisément rendue visible par la multiplicité des catégorisations assignant aux migrant·e·s britanniques leur

place dans l'espace social local. *Unwanted visitors*, *valued residents*, *uninvited guests*, *expats*, nouveaux résidents, *newcomers* ou *immigrants*[178], toutes ces catégorisations relevées sur le terrain renvoient à des statuts sociopolitiques bien différents, assortis d'exigences variées en termes de pratiques linguistiques et de socialisation. Comme on l'a déjà vu, ces catégorisations sont l'objet de vif débat parmi la population britannique (cf. 3.1.2.2), et je souhaiterais ici revenir sur les enjeux de cette dénomination.

C'est uniquement par le terme « les Anglais » que les autochtones désignent les migrant·e·s britanniques, ou, comme on l'a vu, par le terme « nouveaux arrivants » dans les institutions territoriales (cf. 3.2.1.2). L'utilisation du terme « immigrant » reste rare, et seuls les Britanniques semblent utiliser cette catégorisation chargée d'un poids social hiérarchisant. Il ne s'agit probablement pas d'une stratégie de condescendance, car les Brtanniques ne semblent pas ici pouvoir tirer profit d'une telle autodénomination dans les exemples suivants. On peut néanmoins s'appuyer sur Pierre Bourdieu pour considérer que si seuls les Britanniques peuvent se nommer ainsi, c'est qu'ils sont situés en aplomb de cette catégorisation sociale :

> Un des privilèges de la consécration réside dans le fait qu'en conférant aux consacrés une essence indiscutable et indélibile, elle autorise des transgressions autrement interdites : celui qui est sûr de son identité culturelle peut jouer avec la règle du jeu culturel. (Bourdieu 1982, p. 131)

J'ai déjà cité précédemment un usage spontané de cette dénomination (cf. extrait cité p. 27), en voici un autre :

21 MamaKubwa Posted on : 11/02/2010 at 10:39

I think Mackenvyn is right. If you go and live in a foreign country you should make an effort to learn at least enough of the language to have simple conversations. It's only polite**. I'm sure you've all heard people in UK ranting on about immigrants who don't speak English, don't integrate, wear their own funny clothes, shop in their own shops. Remember we are the immigrants here.** (…)

[*Je pense que Mackenvyn a raison. Si vous allez vivre dans un pays étranger, vous devez faire un effort pour apprendre au moins suffisamment de la langue pour avoir une conversation simple. C'est de la politesse. Je suis sûre que vous avez tous entendu les gens au Royaume-Uni se plaindre à propos des immigrants qui ne parlent pas anglais, qui ne s'intègrent pas, qui portent leurs propres vêtements bizarres, ne fréquentent que leurs propres boutiques. Rappelez-vous que nous sommes les immigrants ici. (…)*]

Si j'ai trouvé chez des Britanniques rencontrés, comme Patrick, Kate et Jack par exemple, ou dans des interventions sur le forum des messages de grande tolérance et d'ouverture à une diversité, il est vrai qu'une propension importante de migrant·e·s britanniques semble néanmoins produire un discours anti-immigration, comme le soulignait Alice dans l'extrait cité p. 161, et

[178] À titre d'information, dans les forums, j'ai recensé les emplois de certains de ces termes qualifient la mobilité : 52 intervenant·e·s utilisaient le terme « *expat* » (ou ex-pat, ou expatriate) pour désigner les migrant·e·s britanniques ; 33 intervenant·e·s utilisaient le terme « *immigrant* » ; 24 intervenants parlaient de « *residents* » ; 12 de « *newcomers* » ; 4 de « guests » et 3 de visitors. Certain·e·s intervenant·e·s peuvent mobiliser plusieurs de ces termes néanmoins. Pour 29 intervenant·e·s, le terme *immigrant* désigne les étrangers non britanniques. Cependant, ce dénombrement statistique reste extrêmement biaisé par le fait que « *immigrant* » a fait partie des mots-clés utilisés pour identifier les fils de discussion dans lesquels apparaissaient la thématique du positionnement des migrant·e·s vis-à-vis des autres populations migrantes et donc ce comptage ne prétend pas refléter une représentativité de l'usage sémantique. Le terme de migrants/immigrants n'est jamais utilisé pour désigner les Britanniques dans les entretiens avec les migrant·e·s, comme avec les autochtones.

comme le souligne Yvonne qui, frappée par la récurrence de la thématique dans le discours des Britanniques qu'elle rencontre, déclarera pendant l'entretien « *je me demande s'ils sont pas plus racistes que nous* ». Ceci reflète la place importante qu'a prise le sujet dans l'espace médiatique et politique en Europe, et peut-être plus particulièrement en Grande-Bretagne. Aussi, l'utilisation de l'assignation *immigrant* dans les forums reste souvent discutée, et à chacun d'en produire une définition. On observe les enjeux d'une telle dénomination et de la hiérarchisation des mobilités et des populations dans un fil de discussion où il est question des Britanniques en difficulté financière (DF30). À la 28eme intervention, sans que ni le mot « expat » ni celui « d'immigrant » n'aient été utilisés auparavant, un·e intervenant·e déclare à propose de ces personnes :

28 Kronk replied on 03/12/2009 at 21:20

Is it really correct to call them expats aren't they just immigrants? I thought skilled professional people working in another country are the real expatriates and manual workers who has moved to another country to earn more money, or in this case less, are just 'immigrants'.

[*Est-ce qu'il est vraiment correct de les nommer expats, ne sont-ils pas simplement des immigrés ?*[179] *Je croyais que les gens qualifiés travaillant dans un autre pays étaient les vrais expatriés et les travailleurs manuels qui se sont installés dans un autre pays pour avoir plus d'argent, ou dans ce cas moins d'argent, ne sont que des « immigrés ».*]

La hiérarchisation est ici explicitée par la forme discursive (l'apposition de l'adverbe « just » à la catégorisation « *immigrant* ») et par les précisions sémantiques proposées (l'expatrié est qualifié, l'*immigrant* est un travailleur manuel) actualisant un rapport de classe. Il faut attendre quelques autres interventions avant qu'une autre intervenante fasse à nouveau référence à ces catégorisations, qu'elle doit alors expliciter, et d'autres intervenant·e·s lui emboîteront le pas, et, dans l'objectif d'asseoir leur définition de ces étiquettes, mobiliseront différentes stratégies discursives :

38 Aka replied on 04/12/2009 at 12:18

We made sure that we had enough savings and income before we started drifting around the world as expats. I think we are expats because our income doesn't originate from the places we live. Although when the word expat is mentioned I immediately think of Americans and such people as Heminway living in Paris and Cuba part of the 1920s expatriate community known as "the Lost Generation." Very romantic and adventurous. (…)

[*Nous nous sommes assurés que nous avions suffisamment d'économies et de revenus avant de partir errer autour du globe en tant qu'expats. Je pense que nous sommes des expats parce que nos revenus ne proviennent pas des lieux où l'on vit. Même si quand on mentionne le mot expat je pense immédiatement aux Américains et aux gens comme Hemingway qui vivait à Paris et Cuba faisant partie de la communauté d'expatriés des années 1920 appellée la « Lost Generation ». Très romantique et aventureux. (…)*]

39 H Starks replied on 04/12/2009 at 12:38

(…) and if it was easy to live here on low incomes why would so many immigrants be dashing through France to get to the UK. You have to love it here and want to be here and have the means to survive here. Being a true ex-pat you should not expect to live off handouts from the state if your plans go wrong.

[*(…) et si c'était aussi facile de vivre ici avec des bas salaires pourquoi tant d'immigrés se précipiteraient à travers la France pour passer au Royaume-Uni. Il faut vraiment aimer et vouloir vivre ici et avoir les moyens*

[179] J'ai choisi de traduire le mot anglais *immigrant* par celui d'*immigré*, car les usages des deux mots dans les espaces médiatiques et publics ont tendance à correspondre.

pour survivre ici. En tant que vrai ex-pat on devrait pas avoir à vouloir vivre des aides de l'état dans le cas où ce qui était prévu ne fonctionne pas.]

43 Doggydoo replied on 04/12/2009 at 14:09

To digress a little, expatriates are correctly defined neither by professional or employment status, nor by their reasons - forced or otherwise- for moving from their native land. The permanence of the relocation also has no bearing on their status.

The definition immigrant, however, is either someone who has moved to another country in order to permanently reside there or (British[180]) someone who has settled in another country for less than ten years.

In either case, social status also has no bearing on the definition except in certain 'common usage', which probably reflects the 'snob value' attached to the titles.

No offence meant to anybody.

[*Pour dévier du sujet un peu, les expatriés ne se définissent pas correctement en fonction de leur fonction ou de leur situation professionnelles, ni pas leurs raisons – forcées ou non – motivant leur départ de leur pays de naissance. La durée de la mobilité n'a pas d'impact sur leur statut non plus.*

La définition d'immigré, cependant, c'est soit quelqu'un qui s'est installé dans un autre pays pour y vivre de façon permanente ou (Britannique) quelqu'un qui s'est installé dans un autre pays pour moins de dix ans.

Dans tous les cas, le statut social n'a pas non plus d'impact sur la définition excepté dans un certain « usage commun », qui reflète probablement la valeur snob attachée aux étiquettes.

Sans vouloir ne froisser personne.]

47 Aka replied on 04/12/2009 at 14:31

I still think there is a big distinction between an expatriate and an immigrant[181].

[*Je pense toujours qu'il y a une différence entre un expatrié et un immigré.*]

49 mollythe collie replied on 04/12/2009 at 14:49

An expat is normally expatriated for a reason often work or impending trial! all the rest of us/you are immigrants.

[*Un expat est normalement expatrié pour une raison, souvent le travail ou l'imminence d'un procès ! Le reste d'entre nous/vous sont des immigrés.*]

50 Kronk replied on 04/12/2009 at 15:02

I'm not an immigrant as I take no active part in being here as I'm retired and just pay tax. I consider myself as being in self imposed exile.

[*Je ne suis pas un·e immigré·e car je ne participe pas à la vie ici puisque je suis retraité-e et je paye seulement des impôts. Je me considère en exil auto-imposé.*]

53 Doggydoo replied on 04/12/2009 at 15:20

An expat or expatriate is a person settled either temporarily or permanently in a country other than their country of origin. A person forcibly moved for trial is EXTRADITED.

Kronk - the very fact of being settled in France (assuming you were not born here) makes you an immigrant, whether you like the perceived stigma or not.

H Starks- an immigrant to the UK is an expat of their own country of origin.

To AKA and others who may disagree - regardless of what you feel, I was more or less quoting from several established sources.

[*Un expat ou expatrié est une personne qui s'installe soit temporairement ou de façon permanente dans un pays autre que leur pays d'origine. Une personne qui est forcée à se déplacer pour un procès est un EXTRADE.*

---

[180] Ici la signification de l'incise « (British) » n'est pas explicite. Cela peut signifier que l'intervenant considère que la définition correspond aux migrant·e·s britanniques, ou bien qu'il indexe ici la source de cette définition, qui se base probablement sur les critères pris en compte par les institutions produisant des données statistiques en Grande-Bretagne.

[181] Dans un commentaire, trois mois plus tard, on pourra constater la différenciation qu'Aka fait entre un expatrié et un immigré : « Intergration is of little importance to the retired expats and more the concern of the working immigrant. » (DF38).

Kronk – le simple fait d'être installé en France (en supposant que vous n'êtes pas né-e ici) fait de vous un·e immigré·e, que le stigmate vous plaise ou non.

H Starks — un immigré au Royaume-Uni est un expatrié de son pays d'origine.

À l'intention d'Aka et d'autres qui ne seront peut-être pas d'accord – quel que soit votre sentiment, je citais plus ou moins plusieurs sources reconnues.]

Doggydoo semble croire en l'existence de définitions objectives de ces catégories, auxquelles s'opposerait un sens commun subjectif, contrairement aux autres intervenant·e·s il n'appose pas de marqueur énonciatif à son discours (du type « I though » ; « I think » ; « I consider »), ce qui confère un statut de vérité à son discours, semble-t-il rapporté de source institutionnelle d'autorité. Cependant, c'est lui qui souligne comment aux significations données sont apposées une dimension évaluative, et en l'occurrence hierarchisante. On observe la résistance de trois intervenant·e·s au « *stigma* », comme le dit très justement Doggydoo, qui résulte de l'assignation du statut d'immigré.

Utilisant moi-même le terme de migrant·e·s pour qualifier les Britanniques en milieu rural breton, j'ai plusieurs fois été confrontée à la surprise de mes interlocuteurs, autochtones, britanniques ou universitaires. J'en suis même venue à m'interroger sur la pertinence de cette dénomination : puisqu'elle ne recouvre pas une désignation existante, quelle légitimité aurais-je à la mobiliser ? Pourtant il n'y a pas de critères objectifs qui permettent de ne pas considérer les Britanniques comme des migrants. Et à la lumière d'une orientation critique, le maintien de cet emploi m'est justement apparu, afin de souligner le privilège constitutif de ces mobilités. En effet, le principe du privilège est qu'il n'est généralement pas considéré comme tel, du moins, pour les populations privilégiées, mais comme une norme. Le privilège a tendance à être « non marqué », y compris discursivement (Hill 2008) et n'est donc rendu visible que par la confrontation au marquage, y compris discursif, des figures altéritaires non-priviégiées. Il n'est en effet pas de catégorisation qui prenne sens sans frottement à une autre. Aussi, parler de migrant·e·s dans le contexte de ces mobilités, utiliser un marqueur discursif habituellement employé pour des populations dites « du Sud », contribue à dénaturaliser ce qui est pris comme un allant de soi.

Il semble qu'il se manifeste ici au moins deux volets hiérarchisant le statut d'immigrés, et le distinguant de celui d'expatrié, dans les discours présentés précédemment : les rapports sociaux de race, par les processus d'ethnicisation des populations en mobilité, et les rapports sociaux de classe (Balibar et Wallerstein 1988). Bien que ces deux volets seront considérés consubstantiels conformément à l'approche matérialiste choisie pour aborder les rapports de pouvoir (cf. 2.2.1.2), j'entrerai d'abord par les rapports de classe, ici, et en viendrai plus précisément à la blanchité qui se révèle en creux dans les assignations identitaires des migrant·e·s britanniques dans le chapitre suivant. On a pu voir dans les extraits précédents que le statut d'expatrié est associé à une « indépendance » économique. Pour Kronk et pour H Starks, les personnes en recherche

d'emploi, ou ayant besoin d'aides sociales, ne peuvent ainsi être perçues comme des expatriés. À l'inverse, des personnes vivant uniquement grâce au capital accumulé dans un autre pays, et/ou étant imposables, ne peuvent être considérées comme des immigrés. Cette autonomie financière alors octroie un privilège linguistique à la classe sociale « non-immigrée » dans le sens où ils échappent alors au devoir linguistique imposé aux « immigrés ».

Pour illustrer cette articulation, voici un nouvel extrait d'une discussion de forum (DF27). Sur le ton de l'ironie, pour réprouver un discours reproduisant une idéologie monolingue, l'intervenant-e précédent propose que les Britanniques s'installant en France soient soumis à un test d'entrée similaire que les migrant·e·s entrants. Mais Bubblehead reprend ses propos, sans y détecter l'ironie :

13 Bubblehead 12/07/2008 at 16:48

« pass a test similar to those for immigrants to the UK »

It is just not fair to compare the two situations. The difference with the immigrants in the UK is that they are seeking official citizenship and that is what the proposed language skill test is directed at. I would imagine that no British ex-pats seek French citizenship, but are self-financing/paying into the system and as such do not really have to prove that they are able to speak French.

Having said that, we've been here over five years now and our French is very good - helped no doubt by the fact that we no longer watch UK tv. (…)

[*« passer un test similaire à celui pour les immigrés au Royaume-Uni »*

Ce n'est pas juste de comparer les deux situations. La différence avec les immigrés au Royaume-Uni c'est qu'ils cherchent à obtenir la citoyenneté officielle et c'est dans ce but qu'est pensé le test de compétence langagière. J'imagine qu'aucun Britannique expatrié ne souhaite obtenir la citoyenneté française, mais s'autofinancent/contribuent financièrement au système et ainsi n'ont pas à prouver qu'ils parlent français.

Cela dit, nous sommes ici depuis plus de cinq ans et notre français est très bon – grâce sans doute au fait qu'on ne regarde plus la télévision britannique. (…)]

On peut souligner plusieurs choses dans cette intervention. D'une part, le fait que Bubblehead ne « voit » pas que l'obtention de la citoyenneté permet avant tout aux migrant·e·s de s'assurer de pouvoir rester sur le territoire, alors que les migrant·e·s trans-UE n'ont pas cette problématique. D'autre part, le maintien d'une idéologie monolingue associant une nationalité à la connaissance de la langue nationale. Enfin, on note un glissement, de la différenciation de catégorisations à leur mise en opposition : les immigrés cherchant la citoyenneté se trouvent opposés aux expatriés financièrement autonomes. Si sur un plan sémantique stricte ces deux catégories ne s'opposent pas (des immigrés demandant la citoyenneté peuvent être indépendant financièrement, des expatriés peuvent dépendre des aides de l'état-hôte, on le voit dans le contexte décrit ici-même) la signification attribuée implicitement ici au terme « immigrant », reposant sur le stéréotype de l'immigré-parasite que Bubblehead mobilise, les oppose. Cette figure fantasmée de l'immigré dépendant de la collectivité est par ailleurs associée à la morale d'une nécessaire responsabilisation des individus vis-à-vis de la société.

L'opposition de ces catégories matérialise explicitement comment l'articulation d'idéologies s'opposant apparemment est rendue possible : le plurilinguisme est envisageable pour les populations sur lesquelles il n'y a pas de contrôle à exercer, soit de domination. Ici, les plus prospères d'entre les migrant·e·s britanniques sont donc protégés d'une injonction à l'apprentissage du français. Néanmoins, et on l'a vu avec les cas de Kate ou du/de la forumeur-se Kt (cité-e p. 222), et on le verra encore avec d'autres témoignages, beaucoup de Britanniques se retrouvent déclassé·e·s et/ou en grande difficulté financière dans leur parcours migratoire et peuvent être amené·e·s à mobiliser des dispositifs d'aide sociale, et peuvent notamment se trouver dans les mêmes circuits de formation que des migrant·e·s non britanniques. Le privilège, notamment dans sa forme linguistique devient alors relatif, l'apprentissage du français devient d'avantage une nécessité. Néanmoins ces catégorisations restent pourtant largement mobilisées pour structurer et hiérarchiser les mobilités : les migrant·e·s britanniques restent, dans l'ensemble, plus facilement nommés « expats », « nouveaux arrivants » ou « les Anglais » et différencié·e·s des migrant·e·s non britanniques, y compris ceux et celles qui peuvent être en difficulté financières ou en situation de recherche d'emploi. La structuration de classe générant une différenciation hiérarchique entre « immigrant » et « expat » ne suffit donc pas à expliquer la stabilité de ces assignations. Pour comprendre pourquoi ces dernières ne sont pas renégociées dans ces circonstances il nous faudra donc nous intéresser au second volet hiérarchisant distingant ces assignations du statut d'immigré dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

CONDITIONS ET CONSTRUCTION DISCURSIVE DE LA LEGITIMITE A LA MIGRATION

Les contextes migratoires favorisent la réactualisation et la redéfinition des rapports altéritaires, ouvrant tant la voie à des assignations collectives qu'à la négociation des subjectivités aux prises avec ces assignations. Au-delà de la situation de « contact », et de la coprésence, les contextes migratoires installent un rapport de pouvoir dont l'enjeu est la négociation de la légitimité des migrant·e·s à s'installer durablement dans ces espaces. C'est, dans le cadre d'une mobilité liée au tourisme, toute la différence, en principe, entre l'expérience du touriste et l'expérience du migrant. Néanmoins, la question de la légitimité se pose dans des termes relativement différents de l'ensemble des populations migrantes pour les Britanniques : d'une part, parce qu'il n'existe pas de contraintes légales auxquelles doivent faire face les migrant·e·s pour s'assurer le droit de s'installer sur le territoire. D'autre part, car l'acquisition d'une propriété sur le terrain matérialise encore un peu plus la légitimité légale d'y être présent, constituant, littéralement, une appropriation des espaces.

Cette matérialité s'accompagne pourtant d'un ensemble de discours qui permettent aux Britanniques de tisser leur relation au territoire et aux autochtones, maintenant la fétichisation de cette transaction. En effet, j'ai exposé au premier chapitre ma compréhension de ces migrations comme relevant d'un fétichisme, soit d'un rapport marchand constituant un rapport social. Aussi, ce pouvoir d'appropriation du territoire doit-il être également légitimé par la production des rationalisations construisant le lien légitime des migrant·e·s au territoire.

Par ailleurs, la légitimité ne se négocie pas uniquement dans les discours et les positionnements, mais également dans les interactions avec les autochtones. L'expérience d'un nouveau territoire est un processus plus ou moins complexe pendant lesquels les mythes présidant à la migration sont renégociés, et stimulent l'activité réflexive des migrant·e·s sur leurs places et leurs trajectoires.

Dans ce chapitre on observera une double dynamique, avec à la fois la mise en mots d'une relation interethnique entre Britanniques et autochtones (5.1) et la revendication du droit à la différence culturelle (5.2), sans que ces deux dynamiques soient considérées incompatibles. Par ailleurs, on observera comment les migrant·e·s britanniques rationalisent et légitiment, non seulement le choix de migrer, mais également le choix de rester sur le territoire ou de le quitter,

en ajustant leur définition des lieux de migrations et leurs pratiques interactionnelles (5.3), et en s'appuyant sur une construction discursive de la cohérence et la maîtrise des trajectoires migratoires qui s'inscrit dans une logique de responsabilisation des individus (5.4).

5.1. La Bretagne, une « Petite » cousine

5.1.1. « It's like Cornwall 50 years ago » : un retour aux sources ?

J'ai commencé le premier chapitre en évoquant le contexte sociopolitique que les migrant·e·s britanniques considèrent quitter, pour la plupart. L'altération ressentie de la qualité de vie, conséquence de la compression des espaces sociaux et des temporalités qu'imprime le développement d'une économie politique néolibérale, pousse en effet les Britanniques à rechercher un cadre de vie principalement associé à une époque révolue en Grande-Bretagne. Émerge alors la représentation ancrant la Bretagne rurale dans une époque prémoderne.

Mais dans cette représentation de la ruralité, tintée de romantisme, que j'ai évoquée précédemment (cf. 1.3), la campagne bretonne devient alors le contrepoint de la Grande-Bretagne contemporaine, qui, elle, s'apparente à un paradis perdu. Par exemple, c'est un sentiment de sécurité et de confiance en son voisin que Gillian et Moira apprécient en Bretagne rurale. Ceci se trouve illustré dans trois segments de l'entretien, qui montrent la représentation d'une forte criminalité en Grande-Bretagne, et d'une perte de respect de la part des plus jeunes générations :

	Moira	la vie en France aujourd'hui/ est pareille que la vie en Angleterre/ il y a: qua-quarante ans/
	Yvonne	ah oui Gillian m'a un peu dit ça/
	Robert	ouais ouais/
	Moira	c'est beaucoup de dangers pour les enfants/
	Robert	mmm/
	Gillian	mais moi même je trouve/ je peux laisser la porte ouverte/ et: je regarde pas tout les choses/
	Aude	ouais/
	Robert	mmm/
	Gillian	normalement en Angleterre/ si t'habites/ si tu as peut-être une chaise ou une table du jardin/.. chaque fois dans le garage/
	Robert	faut ranger / mmm/
	Aude	tu ramasses/
	Gillian	et fermer la porte à clé/ mais ici/ on peut pas/ il n'y a pas: / il n'y a pas de mauvais gens/ c'est/ (rires)
	Yvonne	oui mais on est à la campagne ici/
	Gillian	oui je je sais il y a toujours des problèmes/ mais: il y a des gens qui dit j'ai un problème avec ça/ et il y a des voleurs qui cherchent des maisons qui ont des vacances/
	Robert	oui oui/
(…)		
	Yvonne	ils disent que les enfants sont plus polis aussi/ ils disent bonjour/ font des bisous/ par exemple pour une expo-/
	Moira	oui/

Yvonne je me rappelle les voisins anglais/ quand (nom 1) avait exposé à la mairie/ c'était des p'tits Français mais aussi des p'tits Hollandais qui étaient v(e)nu vivre ici avec les parents/
Aude mmm/
Yvonne et ils sont/ avant d'partir ils ont dit aur'voir à tout le monde/ des bisous à tout le monde/ ils sont restés (rires) /ils savaient pas comment réagir/
Gillian mais en Angleterre les parents dit à les enfants ne parle pas avec-/
Aude les inconnus/
Robert ah ouais/
Gillian avec les gens:-/
Robert que tu ne connais pas/
Gillian que tu ne connais pas/
Aude mmm/
Gillian et je trouve en France/ quand euh l'enfant:/ une fois/ euh la première fois et c'est bonjour et c'est comme ça/

(…)

Moira il y a une sens de sécurité/ ici/
Robert mm/
Moira avec les villes comme Pontivy euh:/ et les autres villes aussi/ euhm ça n'existe pas en Angleterre/
Aude mmm/
Moira pas maintenant/ même en Écosse/ c'est pareil en Écosse/ eumh/ parce que je crois que dans les nouvelles il y a souvent souvent les les histoires des pedos/
Aude les?/
Moira pédophiles/
Aude ah oui/
Moira les gens qui-/
Yvonne **Aude** je pense que les médias en parlent aussi/ tu comprends ?/ ça r'vient aussi/
Moira et tous les jeunes avec les petits enfants/ gardent les enfants trop/
Aude ouais ouais/
Moira presque trop/ mais c'est naturel/
Robert mmm/
Moira c'est nature-/ c'est euh/ ils pensent y a beaucoup de danger pour les enfants/ en Angleterre/
Robert je sais plus qui me disait qu'il avait été étonné/ un Anglais/ qui me disait ce qui l'a le plus étonné c'est que à Pontivy/ quand il croisait des jeunes/ les jeunes se mettaient sur le côté et leur disaient bonjour et les laissaient passé/ i(l) d(it) en Angleterre non/ i(l) d(i)sait c'est nous qui sommes obligés d'aller sur la route/
Aude ok/
Robert euh bah parce que ils bougeront pas du trottoir quoi/ et c'est ce qui les avait euh le plus surpris en France/ c'était ça/ le comportement des ados/ par rapport aux personnes âgées enfin/

Les participantes britanniques soulèvent le contraste entre un environnement considéré anxiogène et la tranquillité de la Bretagne rurale. Cependant, Yvonne et Robert vont à plusieurs reprises souligner la médiatisation importante des faits divers en Grande-Bretagne, qui selon eux, produirait un effet loupe. C'est également la position tenue par de nombreux·ses forumeurs·ses se positionnant contre le *UK Bashing,* par exemple ici, avec le commentaire d'un·e migrant·e étant retourné s'installer en Grande-Bretagne :

17 LRE replied on 03/11/2011 at 10:51

When I was living in France I learnt an awful lot by comparing the French lifestyle with my previous one in the UK. It didn't mean either one was better than the other, just different. Now back in the UK I apply all the good things I learnt in France and find I am far more tolerant. I live in the very place fishyb mentions - stabbings, vandalism, drunks, traffic jams, litter, ridiculous house prices etc - but do I have to get involved in any of that? Of course not, I'm too busy seeing the good things - theatres, restaurants, concerts, shopping, helpful people, the beautiful forest etc. - and the stories in the newspaper about my

declining city become a joke. Just as do the misinformed comments of many ex-pats who enjoy commiserating over everything that is bad in the UK.

I think it all boils down to having a realistic and balanced outlook on life. It's about getting on with things wherever you are.

[Traduction : Lorsque je vivais en France j'ai appris bien des choses en comparant le style de vie français avec celui que j'avais au Royaume-Uni. Ça ne signifie pas que l'un était meilleur que l'autre, simplement différent. Maintenant, de retour au Royaume-Uni j'applique toutes les bonnes choses que j'ai apprises en France et je réalise que je suis plus tolérant. Je vie exactement à l'endroit que Fishby à mentionné – les coups de couteau, le vandalisme, les soulards, les bouchons, les ordures, le prix de l'immobilier ridiculement élevé, etc. – mais est-ce je dois être concerné par tout ça ? Bien sûr que non, je suis trop occupé à voir les bonnes choses – le cinéma, les restaurants, les concerts, les boutiques, la serviabilité des gens, la belle forêt, etc. – et ce que racontent les journaux sur ma ville en déclin devient une blague. Tout comme les commentaires méinformés de beaucoup d'expats qui aiment s'apitoyer sur tout ce qui est mauvais au Royaume-Uni.]

Mais on peut noter la fréquence et l'intensité des discussions comparant la France et le Royaume-Uni dans les forums. Il semble que la plupart des intervenant·e·s justifient leur migration principalement par rejet de la Grande-Bretagne, et pour certain·e·s vivre en Bretagne est explicitement un choix par défaut. Aussi, les positionnements mesurés vis-à-vis de l'état sociopolitique du Royaume-Uni restent moins nombreux que les critiques radicales, d'autant qu'ils contribuent à justifier et rationaliser la migration des Britanniques. Les nombreux fils de discussion se concentrant sur les raisons qui ont motivé la migration sont l'occasion de produire ces critiques. Ici, j'en citerai quelques exemples :

53 RON replied on 24/08/2008 at 11:17

Sorry Keith for painting such a picture but being an ex met retired copper from 1953 to 1979 I have seen a different side of life. **Life in the fifties was very much like life is here today. We had respect for each other, Mrs Jones your next door neighbour would come in and borrow a cup of sugar,our doors were not locked we could walk in and out of each others houses go window shopping at night without any fears of being mugged,** sorry Keith we have moved here from Dorset ourselves to be able to have the life we enjoyed 50 years ago. Please do not get me **wrong I love the UK or at least what it used to be.** People will say what about progress we must move on, for the better yes but not for the worst. **I lay the blame with our various goverments, the do gooders**[182]**.** Will I go back? I live my life day by day perhaps tomorrow.

[*Désolé Keith de peindre un tel tableau* [*du Royaume-Uni*] *mais en tant qu'ancien flic de 1953 à 1979 j'ai vu la vie d'un autre côté. La vie dans les années 50 était vraiment comme elle l'est ici aujourd'hui. Nous avions du respect les uns pour les autres, Madame Jones votre voisine venait chez vous pour vous emprunter un peu de sucre, nos portes n'étaient jamais fermées à clé, nous pouvions entrer et sortir des maisons des uns et des autres, partir faire du lèche-vitrine en soirée sans crainte de se faire cambrioler, désolé Keith mais nous sommes partis du Dorset pour pouvoir retrouver la vie que nous avions il y a 50 ans. Ne vous méprenez pas, j'aime le Royaume-Uni ou en tout cas, ce qu'il était. Les gens vont dire "et le progrès alors? Il faut bien avancer", pour le meilleur oui, mais pas pour le pire. Je tiens pour responsables nos divers gouvernements, les biens pensants. Est-ce que je vais y retourner ? Je vis ma vie au jour le jour, peut-être demain.*]

On peut noter la récurrence de certaines formes discursives employées par les uns et par les autres et la forte dimension dialogique de ces interventions, révélatrices d'un épaississement idéologique autour de ces sujets. En effet, quelques années plus tard dans un autre fil de discussion, un autre intervenant déclare :

? blisters replied on 03/11/2011 at 09:47

Personnally **I love the England I once knew, and not the Uk as it is now**, its unrulely, unkept, over populated over commercialised and **no longer English**, and im sure im not alone in this view, yes there will be the **PC brigade / do gooders**[183] who knock me for saying this and thats their choice, but in my

[182] Cf. note suivante.

experiance these people are usually from areas that have not been devastated by deminishing standards and immigration, Like Bradford, birmingham, Mancherster,stoke,leicester etc

I think if you were to ask the question did you run to France or from England, most would say the later, we certainly ran from, so disallusioned with the Uk**, France is like England was 30 years ago, smaller communitys, huge family values, respect,** (and not the new interpretation "mind your own business and we'll be alright) and I hope it keeps them for years to come, We love it here for those reasons although we find the lingo a problem, but if I was honest if England was still the same, we'd be there not here

Think i'll go get my hard hat

[*Personnellement, j'aime l'Angleterre que j'ai connue, et non le Royaume-Uni tel qu'il est maintenant, indiscipliné, mal préservé, surpeuplé, surcommercialisé et ce n'est plus anglais, et je suis sûr que je ne suis pas le/ seul-e de cet avis, oui il y aura la brigade du politiquement correct/ les biens pensants qui m'attaqueront pour avoir dit ci et c'est leur choix, mais d'après mon expérience ces gens sont habituellement qui viennent d'une zone qui n'a pas été dévastée par des exigences rabaissées et l'immigration, comme Bradford, Birmingham, Manchester, Stoke, Leicester, etc.*

Je crois que si vous demandez est-ce que vous avez accouru en France ou fuit l'Angleterre, la plupart choisiront la deuxième réponse, nous avons en tout cas fuit, tellement désabusés par le Royaume-Uni, la France c'est comme l'Angleterre il y a 30 ans, des communautés plus petites, de grandes valeurs familiales, du respect (et pas dans le nouveau sens de "occupez vous de vos oignons et tout ira bien") et j'espère que ça va les préserver pour les années à venir. On adore vivre ici pour toutes ces raisons, bien que nous trouvons que la langue est un problème, mais si j'étais honnête si l'Angleterre était toujours la même, on serait là-bas, et pas ici

Je vais chercher mon casque de protection.]

Je reviendrais encore une fois sur la thématique de l'immigration en Grande-Bretagne mise en visibilité ici dans une autre section de ce chapitre (cf. 5.1.2.2). La sensibilité du sujet m'amène à souligner que bien que très répandu, le point de vue exprimé ici à ce sujet, ainsi que le positionnement nationaliste n'est pas celui de tou·te·s les migrant·e·s britanniques rencontré·e·s. On l'a vu, la thématique peut donner lieu à d'âpres débats (cf. 3.1.2.2). Aussi, si l'on retrouvera dans d'autres extraits l'environnement sémantique conservateur mobilisé dans ces deux interventions, les personnes se positionnant à l'autre bout du spectre politique insisteront plutôt sur les contraintes de l'urbanité (densité, nuisances sonores, circulation) et, comme Kate et Jack, des effets de la privatisation du secteur public. Mais tous ceux qui rationalisent leur migration comme un choix politique s'accordent donc sur la perte d'un lien social et d'un désengagement moral vis-à-vis des autres membres de la communauté. On retrouvera donc, dans l'ensemble de ces discours, la récurrence des expressions telles que « respect », « like it was 30/40/50 years ago », « community », « values » etc. Par contraste, les campagnes bretonnes semblent continuer d'abriter les « valeurs » qui n'ont plus de places dans la modernisation et l'urbanisation intensive en Grande-Bretagne, comme c'est illustré par cette autre intervention :

206 Perret Posted on: 07/07/2004 at 14:26

(…) Most of us have come to Brittany because it has so much that we seek out and enjoy. Some of us in their latter years looking for retirement, and younger ones looking for life with better values....

[183] « PC (pour Political Correctness) Brigade » est un terme employé en Grande-Bretagne pour critiquer les accusations de racisme et de sexisme de certains discours soit prétendus humoristiques, soit prétendus comme soulevant des tabous politiques. Ces accusations sont considérées par les utilisateurs de ce terme comme des atteintes à la liberté d'expression. « Do-gooders » est généralement employé pour critiquer la naïveté perçue des personnalités se positionnant en faveur de politiques contre les inégalités sociales et l'inclusion des minorités culturelles. L'emploi de ces termes indexe donc généralement un positionnement anti-Labour Party. C'est à peu près l'équivalent de la posture en faveur d'un discours politique « décomplexé » en France, dont l'une des caractéristiques est de positionner l'immigration en tant que « problème » et d'ethniciser les problématiques sociopolitiques.

> That sense of belonging to the community, being made welcome even though (for some) our spoken 'French' is poor, and our spoken 'Breton' non existant, **the unexpected and unsolicited gifts from one's neighbour, being happy and willing to use one's skill to help in return** on those occassions where we can, the encouragement of our neighbours to join in with village life - In other words**, the things many of us grew up with as children, and have seen erroded by the modern, self-centered life style.**
>
> **It matters not what our background is, or from where we have come, which flag we fly (or had on our car until...) -** for we all have experience and history to bring to the table - but above all, **are we not supposed to be European in our outlook ?**
>
> We all respect Brittany for what it has to offer us, that is why we are here, and we must be seen to be willing to put back as much as we recieve. **We have been made welcome, even by those who wear the black tee shirts with 'Breiz sans Franc' on the front, they say we are prefered much more than dreaded the Parisians!** - so there is hope for us all (even our neighbour who works in Paris, but is a Breton!!! Life need not be complicated :¬)
>
> [*(…) La plupart d'entre nous sont venus en Bretagne parce qu'il y a tant de choses que nous recherchons et aimons. Certains d'entre nous pour leurs vieux jours de retraités, et les plus jeunes recherchent une vie avec de meilleures valeurs…*
>
> *Ce sentiment d'appartenir à une communauté, être bien accueilli même si (pour certains) notre 'français' est faible, et notre 'breton' est inexistant, les cadeaux inattendus et non sollicités d'un voisin, être heureux d'offrir ses compétences en retour lorsque l'on peut, les incitations de nos voisins pour que l'on participe à la vie du village – autrement dit, les choses avec lesquels nombre d'entre nous ont grandi quand on était enfant, et que l'on a vu s'éroder avec le style de vie moderne et autocentré.*
>
> *Nos origines sociales ou géographiques n'ont pas d'importance, quel drapeau nous agitons (ou avions sur notre voiture jusqu'à…) – car nous avons tous une expérience et une histoire à apporter – mais avant tous, ne sommes-nous pas tous supposés être Européen dans notre façon de voir les choses ?*
>
> *Nous respectons tous la Bretagne pour ce qu'elle nous a offert, c'est pourquoi nous sommes ici, et nous devons être perçus comme ayant la volonté de rendre autant que nous recevons. On nous a bien accueillis, même ceux qui portent les t-shirts noirs avec écrits « Breizh sans France », ils disent qu'ils nous préfèrent aux Parisiens qu'ils craignent ! – donc il y a de l'espoir pour tous (même nôtre voisin qui travaille à Paris, mais il est breton !!! La vie n'a pas à être compliquée :¬)*]

On peut souligner ici que le cycle de dons/contre-dons est considéré comme le principe fondateur du lien social. Les réflexions originelles de Marcel Mauss sur le sujet permettaient déjà de révéler les rapports de pouvoir qui se jouaient dans le don (Mauss 2002), et Perret semble se positionner, au moins en déclaration, en position de soumission aux dons qu'il/elle perçoit. On verra que cette approche peut aboutir à une mise en valeur du territoire et peut par ailleurs permettre à certains migrant·e·s de bénéficier d'une place importante dans la communauté (5.3.2.2 et 5.3.2.3). On peut mettre en relief également une autre stratégie retrouvée chez quelques autres migrant·e·s, à savoir la différenciation des « Parisiens », résidents secondaires et ennemis des autochtones bien identifiés. Cette différenciation est par ailleurs ici paradoxale, car Perret relativise l'importance des origines… au sein de l'Europe. Perret rapporte ici le discours probritannique que certains indépendantistes peuvent tenir déjà évoqué dans le Chapitre III, et qui alimente la légitimation des populations britanniques contre l'altérité parisienne, en villégiatures ou en vacances, cette dernière étant perçue comme la figure de l'oppression de l'état français et étant homogénéisée en une classe sociale dominante.

La migration est donc perçue comme un retour aux sources pour beaucoup de migrant·e·s, et comme un retour vers une nature et une société préservées. On peut par ailleurs souligner la tendance à assimiler la Bretagne à des régions spécifiques de la Grande-Bretagne,

toujours dans leur version « prémoderne », la Cornouaille en tête, car les liens historiques de la Bretagne avec cette région sont souvent mis en avant, j'y reviendrai. Aussi, on peut lire dans le forum : « Brittany is Cornwall but without the traffic » ; « We call Brittany "French Cornwall" », ou encore :

35 MattZoe replied on 27/11/2011 at 18:52

Hi have been living in Brittany (Huelgoat) since May this year. Moved here from Cornwall, me and my fiancé both lived in Looe all our lives. We are loving it over here, totally agree with what people are saying about it being like Cornwall was 50 years ago.

[Salut, suis installé en Bretagne (Huelgoat) depuis mai de cette année. Suis venu de Cornouaille, moi et ma fiancée avons vécu toute notre vie à Looe. On adore vivre ici, complètement d'accord avec ce que les gens disent, c'est comme la Cornouaille d'il y a 50 ans.]

La proximité géographique du Devon concoure également à trouver des liens entre les régions, mais les candidats à la comparaison sont nombreux, là l'Écosse, ici le Worcestershire :

211 Alison S Posted on: 04/08/2004 at 00:30

I asked my wonderful neighbour some years ago what he and his family thought about having British neighbours. His response was that he wanted us rather than French as we don't complain about the farm smells!! Must admit I was rather amused. Since then they have grown to love Cadburys Roses and the numerous bits and pieces we bring over for them. Their daughter wants to marry Prince William ;o)

We have a great life in Brittany, it is everything I was brought up with in Worcestershire/Shropshire borders UK, close community relations, space and tranquility, help at hand and help given and all the things we took for granted when young but cherish today.

[*J'ai demandé à mon voisin formidable il y a quelques années ce que lui et sa famille pensaient du fait d'avoir des voisins britanniques. Sa réponse fut qu'il préférait nous avoir plutôt que des Français parce qu'on ne se plaignait pas de l'odeur de la ferme!! Je dois avouer que j'étais plutôt amusée. Depuis il a appris à aimer les Cadburys Roses et les nombreuses petites choses qu'on leur ramène. Leur fille veut se marier au Prince William ;o)*

Nous avons une vie formidable en Bretagne, il y a tout ce avec quoi j'ai grandi à la frontière entre le Worcestershire et le Shropshire, des relations de proximité, de l'espace, et de la tranquillité, de l'entre-aide et toutes ces choses qui nous semblent évidentes quand on grandit mais qu'aujourd'hui on chérie.]

Dans sa monographie retraçant les parcours de certains expatriés britanniques en France depuis la Révolution, Peter Thorold souligne que cette tendance à trouver des équivalences françaises à des provinces britanniques peut d'ailleurs être une stratégie commerciale :

> Les magazines vendant des propriétés en France comme *French Property News*, font apparaître clairement que la comparaison directe avec des comtés anglais peut être attrayante. Par exemple, certaines parties de la Vendée sont décrites comme ayant 'plus qu'une touche de Lincolnshire', et d'autres peuvent être comparées au Norfolk.[184] (Thorold 2008, p. 222)

Il est en effet fort probable que cette pratique aide à identifier certaines des régions les moins connues sur le marché, tout en renforçant l'idée d'une proximité déjà acquise avec les lieux de migration.

[184] Traduction de l'anglais : « Magazine selling property in France, such as French Property News, make it clear that direct associations with English counties can be an attraction. For instance some of the Vendée is described as having 'more than a touch of Linconshire about it', or alternatively some may be put in mind of Norfolk. » (Thorold 2008, p. 222)

En effet, en posant ainsi les deux campagnes en équivalence, les migrant·e·s britanniques mettent en avant un terreau culturel commun. L'appropriation de ce lieu par les migrant·e·s britanniques peut donc sembler particulièrement légitime.

5.1.2. « Our Breton cousins » : historicisation et naturalisation des liens

5.1.2.1. Liens historiques

Les relations historiques entre la Grande-Bretagne et de la France, en particulier, du nord de la France servent souvent à expliquer un lien particulier entre les deux nations. Avec, parfois, quelques approximations historiques ou géographiques, l'historicisation ancienne de cette relation politique, y compris des épisodes conflictuels, permet de garantir la force des liens, autour d'une relation qualifiée « d'amour-haine ». C'est ce qui mène par exemple un forumeur à déclarer (DF28) :

74 Rick replied on 23/09/2008 at 20:48

(…) Myself, having been brought up in London and the South East I have always considered France as more accessible than anywhere in the north of England and given our French/English history have always feel more in common with France than the north of England. So when I grew tired of England my next move was naturally across the channel.

[*(…) En ce qui est de mon cas, ayant été élevé à Londres et dans le sud-est j'ai toujours considéré que la France était plus accessible que n'importe quel endroit du nord de l'Angleterre et étant donné notre histoire franco-anglaise, j'ai toujours senti plus de choses en commun avec la France qu'avec le nord de l'Angleterre. Donc quand j'en ai eu marre de l'Angleterre l'étape suivante a été naturellement de traverser la Manche*]

On trouve parmi les thèmes mobilisés, avec plus ou moins de précisions historiques et géographiques, l'invasion normande :

13 James Posted on: 04/02/2004 at 00:08

Quote : " . . . we the English are simply returning the compliment paid to us by William Duke of Normandy in 1066."

In fact I think you will find that William invaded Brittany just before he invaded Britain so we've actually got a lot in common ! (...)

[*Citation : « … nous les Anglais on ne fait que renvoyer la balle que nous a lancé Guillaume Duc de Normandie en 1066 »*

En fait je crois qu'il s'avère que Guillaume a envahi la Bretagne avant d'envahir la Grande-Bretagne, donc on a en fait beaucoup de choses en commun ! (…)]

Ou encore (DF38) :

21 Incognito posted on: 12/02/2010 at 20:40

Lets be honest here, after that 1066 malarkey, most of us have French blood anyway

[*Soyons honnêtes, après ce bazar en 1066, la plupart d'entre nous ont du sang français de toute façon.*]

Les déclarations de ce type les plus approximatives sont parfois discutées. Les origines généalogiques communes paraissent alors plus difficiles à identifier. Ainsi, orme répond à Incognito :

24 orme Posted on: 12/02/2010 at 23:55

(…) Now, the Normans that invaded in 1066 may not have had that much French blood (if you say that French is Frank or Gaulish), as Normandy was given to the Vikings to stop them trying to take over Paris (grosso modo). There must have been a jolly old mix up, but who's to day whether it was 'French', or whether indeed the idea of being French existed much all those centuries ago. (…)

[*(…) Sinon, les Normands qui ont envahi (la Grande-Bretagne) en 1066 n'avaient peut-être pas beaucoup de sang français (si on considère que français signifie Franc ou Gaulois), puisque la Normandie fut donnée aux Vikings pour les empêcher de prendre Paris (grosso modo). Il devait il y avoir un beau mélange, mais qui peut savoir s'il était 'français', ou si l'idée d'être français existait vraiment il y a de ça des siècles. (…)*]

Mais il s'agit bien pour certain·e·s de retrouver une origine commune, non sans contestation ici encore, dans l'histoire complexe des mouvements des tribus germaniques et celtes :

« Where did the Breton of Brittany come from? Britain - hence their title. Travellers again, invaders if you will. So what's new? » (John DF3 :116)

« Briezh, Great Britain was also 'alive and kicking' before the arrival of the English and those from that island that took over Armorica were not English but British, hence the name Breton.. So anyone who claims Breton ancestry must accept British ancestry. »

« Bretons are Bretons not French. Britons are Britons not English. The two 'Brits'are historically the same. This is shown by history and by DNA. » (Hoggit DF3 : 194 et 204)

Je reviendrai sur le cas plus spécifique des migrant·e·s britanniques s'identifiant comme d'origine celte, mais on peut voir qu'un lien interethnique peut être mis en mot, notamment en soulignant l'origine étymologique commune des assignations (la graphie de *Brittany* fait d'ailleurs l'objet d'un fil de discussion (DF37). Patrick, lui, fait référence aux Johnnies, les hommes de la région de Roscoff qui jusque dans les années 1950 traversaient la Manche au début de l'automne pour vendre en Angleterre les oignons produits dans la région. Il aime faire le parallèle entre lui et ces hommes qui matérialisent un lien en miroir entre Bretagne et Grande-Bretagne.

Mais c'est principalement la Seconde Guerre mondiale qui est l'événement historique le plus mis en avant. Le débarquement est parfois considéré comme une dette qui scelle l'amitié franco-britannique. Selon Gillian, bien qu'elle soit née bien après la fin de la guerre, c'est cette reconnaissance qui attire la sympathie et la curiosité de son voisin autochtone. Aussi, le forumeur Triskel, marié à une autochtone déclare dans le forum : *« I meet some French people who don't like me and I don't like them. They will always pull your leg, but hey it was the Brits who came back and kicked the Nazis out of France and Brittany, let us not forget that. »* Un·e intervenant·e lui fera néanmoins remarquer qu'il n'a pas lui-même pris par à la libération. Cependant, si cette génération intériorise et s'approprie les événements de 1944, certains migrants britanniques sont également des vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Ces derniers sont de moins en moins nombreux, évidemment, mais ce fut le cas du mari de Julia, aujourd'hui décédé, qui connut la région en tant que soldat britannique en 1944. Aussi, l'équipe municipale de Léron constate que les administré·e·s britanniques assistent particulièrement aux commémorations militaires, y compris les plus jeunes, et ceci reflète une plus forte tendance en Grande-Bretagne à célébrer les efforts de guerre. Il faut souligner au passage que nombreux sont les rassemblements d'anciens

combattants britanniques en Bretagne. Des repas et des tombolas sont organisés auxquels des Britanniques qui ne sont pas vétérans peuvent par ailleurs assister, pour se socialiser, c'est le cas de Kate et Jack. Kate et Jack, d'ailleurs, s'intéressent particulièrement à l'histoire de la France, de la Bretagne, pour, dit Jack, comprendre la « Psychée française ». Ils sont également plus particulièrement intéressés par la période de la Seconde Guerre mondiale et notamment, les aspects les plus mis en avant par la région, à savoir les réseaux de résistance bretonne, fonctionnant notamment grâce au soutien des forces alliées outre-Manche.

On peut noter que cette stratégie d'historicisation des liens franco-britanniques est utilisée par la Région Bretagne dans sa communication touristique ciblée en direction des publics britanniques, rejoignant l'objectif de se rendre visible sur les marchés anglais et irlandais (cf. 1.4.4, p. 69). Les contenus anglophones du site Brittany Tourism sont truffés de références soulignant différents liens historico-culturels, plus ou moins anecdotiques entre la Grande et la petite Bretagne, et une page entière y est consacrée[185]. On y lit par exemple :

> Brittany has especially long, strong connections with the British Isles. Well before the Romans arrived, trading across the Channel thrived and while after mass Dark Ages immigration, things turned sour as merchants, corsairs and armies battled with each other across the Channel, matters could be quite different behind the scene at court. **Then along came tourism to bring mutual benefit and joy**.
>
> [*La Bretagne a des relations particulièrement fortes et anciennes avec les îles Britanniques. Bien avant que les Romains n'arrivent, le commerce d'une rive à l'autre de la Manche, alors qu'après les immigrations massives du haut Moyen-Âge les relations sont devenues plus âpres. Les marchands, les corsaires et les armées se battaient d'une rive à l'autre de la Manche. Puis est arrivé le tourisme apportant un enrichissement mutuel et une joie partagée.*]

Étonnamment, parmi ces fortes connexions, il n'est pas fait référence au fait que la première population étrangère en Bretagne soit Britannique. Les détails historiques restent vaguent et la seconde partie du deuxième millénaire est enjambée. Mais on note comment l'histoire peut-être mobilisée pour la différenciation et la mise en désir du territoire, et comment le tourisme lui-même est présenté comme l'occasion d'une relation internationale apaisée.

L'histoire ainsi racontée donne substance aux identités nationales, et régionales, des migrant·e·s et des autochtones. Ces identités reposent notamment sur l'illusion, qui, pour reprendre la réflexion d'Étienne Balibar, « consiste à croire que les générations qui se succèdent pendant des siècles sur un territoire approximativement stable, sous une désignation approximativement univoque, se sont transmis une substance invariante. » (Balibar et Wallerstein 1988, p. 118) Cette substance ainsi partagée peut contribuer à asseoir la légitimité des migrant·e·s britanniques, les plaçant dans le fil narratif du territoire.

Produits de la même « préhistoire » de la structuration du monde politique en nations, les migrant·e·s britanniques et les autochtones sont des *homo nationalis* (*Ibid.*, p. 126), s'accordant déjà

[185]http://www.brittanytourism.com/about-brittany/brittany-through-the-ages/links-between-brittany-great-britain

globalement autour de l'injonction à l'intégration, sinon sociale, alors au moins économique, à la nation. En effet, dans ces discours les catégorisations de nationalités sont souvent mobilisées de façon « ambiguë » pour reprendre encore une fois les mots de Balibar et Wallerstein : les nationalités ne marquent pas seulement une appartenance à un groupe sociopolitique partageant le même statut légal vis-à-vis d'un état, mais également la représentation d'une ethnicité, soit d'un groupe dont les membres sont considérés comme partageant les mêmes caractéristiques linguistico-culturelles, et la même histoire. Ici, je propose alors que l'injonction à l'intégration linguistique et culturelle se trouve relativisée par le fait même que ces groupes nationaux sont représentés comme partageant des fondations historiques, idéologiques et généalogiques. La représentation d'un lien interethnique, qui reste, j'y reviendrai (cf. 5.2), compatible avec la revendication d'une identité distincte continue donc à se construire ici. On peut résumer cette croyance en une parenté par cette intervention sur le forum (DF3) :

40 walken Posted on: 06/02/2004 at 10:25

(…) Like it or not, the British, the Breton and French are first **cousins**, we share history and, deep down, in my experience, a mutual fascination and admiration (much of the time, at least). Vive la différence!

[*que ça vous plaise ou non, les Britanniques, les Bretons et les Français sont avant tout cousins, nous partageons une histoire et au fond, d'après mon expérience, une fascination et une admiration mutuelle (la plupart du temps en tout cas). Vive la différence !*]

La relation mise en mot entre les autochtones va bien souvent au-delà d'une coprésence historique. On peut revenir ici sur les utilisations du terme « cousins » que l'on retrouve dans quatre autres interventions de la même discussion, ou sur l'utilisation du mot « blood » (cf. p. 300), qui expriment, parfois dans un sens seulement symbolique (culturel), parfois dans un sens véritablement généalogique, la représentation d'un socle ethnique partagé avec les autochtones.

5.1.2.2. Un socle commun ? Les marges d'une migration « blanche »

Comme on a pu commencer à le voir, la campagne bretonne, pour certain·e·s Britanniques, représente un ersatz de la « véritable » Angleterre, enterrée par la modernité. Et, on l'a vu, pour certain·e·s de ces migrant·e·s, l'une des caractéristiques de la campagne bretonne, est l'absence « d'immigrés ». Dans ces discours, apparaît alors en creux une racisation (Guillaumin 2002) des lieux de migration, et des migrant·e·s britanniques, plus précisément encore, émerge alors leur *blanchité*, terme que je définirai dans la suite de cette section :

12 TRB replied on 15/04/2009 at 09:13

I have been a French resident since 1991. Why ? It wasn't economics but the culture.

France is still as French as it has been for centuries. They appreciate their culture and dont let it be eroded by people from other countries trying to hoist their ways on the cummunity. If you want to live a good life in France you must live it as the French do (Parisians excepted). The French attitude to political correctness is as it should be.Call a spade a spade, not a shovel just in case you may offend someone. Apart from the city of Marsailles the lunitics haven't been allowed to take over the asylem unlike Leeds or Wolverhampton.

[*Je suis résident en France depuis 1991. Pourquoi ? Ce n'était pas l'économie mais la culture.*

La France est toujours aussi française qu'elle l'a été depuis des siècles. Ils apprécient leur culture et ne la laissent pas s'éroder par des gens qui essayent de s'appuyer sur la communauté pour faire valoir leurs façons de faire. Si vous voulez vivre une bonne vie en France, il faut vivre comme les Français (sauf les Parisiens). L'attitude française face au politiquement correct est comme il devrait être. Appelons un chat, un chat et non pas un chien de peur d'offenser quelqu'un. À part la ville de Marseille, les fous n'ont pas pris le contrôle de l'asile, pas comme à Leeds ou Wolverhampton.]

Paradoxe d'un discours qui se ne se veut pas « politiquement correct », le discours repose sur des implicites, mais produit une racisation des populations étrangères en se référant à des représentations circulantes non explicitées (par exemple le fait qu'à Marseille, les populations étrangères sont principalement originaires du continent africain) et une hiérarchisation des « cultures-nations ». En poursuivant sur les raisons qui ont mené les Britanniques à s'installer en Bretagne, et la question de la sécurité dans la campagne bretonne Gillian déclare :

Gillian	et je pense ici pour-pour les parents anglais/ c'est une vie differente/ il n'y a pas les étrangers/
Robert	oui mais là en Bretagne/
Gillian	oui/ mais/
Yvonne	dans la campagne/
Gillian	il n'y a pas les noirs/ les étrangers et: il n'y a pas BEAUCOUP/ des gens/ il y a les/ des petits euh villages très: bien connu à tous/
Aude	ouais/
Gillian	et:/
Aude	donc les gens ont pas peur parce qu'y a pas d'autres euh:/
Gillian	(soupir) what's perception?/
Aude	perception?/ ouais/
Gillian	que c'est c'est gentil c'est simple/
Robert	ouais/
Gillian	tranquille/

La blanchité de la campagne bretonne est explicite, et peut être mise en parallèle avec les travaux britanniques soulignant comment la représentation de la « quintessence britannique » repose en partie sur un canevas tissé d'une ruralité inchangée et blanche (Chakraborti et Garland 2004; Tyler 2012), vectrice notamment d'une « bonne morale » et de « bonnes valeurs » comme on pourra l'observer dans une autre section de ce chapitre (5.3.1.1.). Dans cet extrait, le caractère relationnel des catégorisations raciales est par ailleurs évident : les « noirs » et les « étrangers » sont présentés comme des altérités aux « parents anglais », ces « parents anglais » sont donc blancs. Dans la suite de l'entretien, il s'avère que Gillian ne reprend pas ce discours à son compte, elle le rapporte (elle souligne d'ailleurs ici qu'il s'agit d'une « perception »). Kate et Jack et plusieurs forumeurs déclarent que l'atmosphère raciste qui se développe outre-Manche fait partie des raisons pour lesquelles ils ont quitté le Royaume-Uni. Des forumeuses et forumeurs, comme Mickrest, répondent quasi systématiquement aux discours posant l'immigration en Grande-Bretagne comme un problème, pour les déconstruire. Malgré la présence de ces positionnements, on constate ici la résurgence de la problématisation de l'immigration en provenance des pays du « Sud » et de « l'Est » dans la parole politique en Grande-Bretagne depuis le début des années 2000 (Geddes 2010). Elle est perçue comme coûteuse pour l'État, massive, comme amenant l'insécurité et la mise en branle de l'authenticité culturelle britannique. Ceci se manifeste dans les

discours de beaucoup de migrant·e·s britanniques en Bretagne : les extraits cités dans le point 4.5. montraient que la différenciation entre expatrié et immigré repose sur la capacité à produire un revenu (cf. p. 161-164)., des intervenants déclarent que « l'Angleterre n'est plus anglaise » (cf. 5.1.1.), et Gillian dans l'extrait cité ici montre l'association qui est faite entre les catégories « d'étrangers » et de « noirs » et l'intranquilité en Grande-Bretagne. La rhétorique de l'immigration invasive et coûteuse pour l'État remonte aux débuts des années 1960 et Aiwha Ong notent comment le racisme institutionnalisé de cette période s'entrecroise avec une structuration de classe :

> Les lois de l'immigration d'après-guerre institutionnalisaient la différence raciale par l'exclusion progressive des immigrants « de couleurs » venant du Commonwealth. Au début des années 1960, suivant la pression publique pour une limitation de l'immigration des personnes de couleurs (dont on disait qu'ils accaparaient les logements sociaux et les aides de l'État), le gouvernement conservateur retira le droit d'entrée en Grande-Bretagne aux titulaires non blancs d'un passeport britannique. Quelques années plus tard, le même gouvernement accorda le droit d'entrer et de s'installer à plusieurs millions de « blancs » d'Afrique du Sud. (…) Bien que le langage de ces lois de l'immigration n'était pas explicitement raciste, la distinction entre les personnes blanches et colorées venant du Commonwealth et la contribution différenciée aux tensions raciales qu'on leur attribuait (la race était utilisée fréquemment en référence aux gens de couleur, mais non aux blancs) reproduisit clairement une hiérarchie de classe dans laquelle l'on donna à la race une expression institutionnelle concrète.[186] (Ong 1999, p. 121)

Depuis cette période, les réponses à la question des inégalités raciales en Grande-Bretagne ont oscillé entre politiques progressistes, le plus souvent symboliques (Solomos 2003, p.243), et crispations identitaires conservatrices, n'effaçant jamais ainsi l'inquiétude de l'opinion publique face à la perception du « changement » de la britannicité et d'une perte des valeurs et pratiques fondamentalement britanniques, montrant la représentation d'une identité nationale qui reste associée à la blanchité. La première décennie du millénaire n'a pas échappé à cette dynamique, ayant commencé par la valorisation du multiculturalisme et de la diversité culturelle en Grande-Bretagne et s'achevant, après le tournant marqué par les commentaires médiatiques des attentats de 2005, par la saturation de l'espace médiatique d'un discours massivement conservateur sur les questions d'intégration.

Il convient alors de définir ce qu'on appelle ici les rapports sociaux de race, et la blanchité. On soulignera d'abord que, à l'exception notable des approches féministes matérialistes (voir les travaux de Colette Guillaumin, Christine Delphy ou encore Danièle Kergoat), l'approche du racisme par les sociologues français·es s'est basée sur une lecture presque uniquement marxiste de ces discriminations et stigmatisations, ainsi que de celles liées au sexe, alors

[186] Traduction de l'anglais : « Postwar immigration laws institutionalized racial difference through the progressive exclusion of « colored » immigrants from the Commonwealth. In the early 1960s, under public pressure to restrict colored immigrants (who were said to overwhelm housing and state benefits), the Conservative government withdrew the right of colored U.K. passport holders to enter Britain. A few years later, the same government granted the right of entry and settlement to several million « white » people from South Africa. (…) Although the language of immigration law was not explicitly racist, the distinction between whites and colored from the Commonwealth and their assumed differential contribution to racial tension (race was frequently used to refer only to coloreds, not to whites) clearly reproduced a class hirerarchy wheeby race was given concrete institutional expression. (Ong 1999, p. 121)

considérées comme des déclinaisons des rapports de pouvoir établis par le capitalisme. Comme je l'ai présenté dans le deuxième chapitre, l'approche consubstantielle des rapports sociaux, sur laquelle est appuyée cette analyse, ne subordonne pas les discriminations raciales ou sexuelles aux logiques capitalistes, mais observe l'enchevêtrement des systèmes catégoriels de ces trois domaines se fondant inévitablement les uns les autres : le capitalisme, la race, le genre, tous trois considérés comme des rapports sociaux (cf. 2.2.1.2).

Néanmoins, depuis la reprise du dialogue théorique « transatlantique », notamment avec les travaux d'Elsa Dorlin et d'Eric Fassin, une réappropriation des lectures américaines de la *French Theory* a renforcé la circulation de ces approches en France et la potentialité critique des concepts de race et de sexe en tant que produits de rapports de pouvoir (Dorlin 2009). On note aussi la prise en compte de ces approches, via les *Cultural Studies,* en France par certains chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication, se penchant notamment sur les environnements médiatiques, à l'instar de Maxime Cervulle (2013) dont les travaux sur la blanchité vont alimenter cette analyse. Comme le souligne Eric Fassin (2010), ce retour d'un dialogue transatlantique est vu avec réticence par certain·e·s chercheur·e·s en France considérant notamment que la catégorie de race correspond plutôt aux contextes politiques anglo-saxons que français et voient son importation comme participant à une hégémonie scientifique. Eric Fassin propose cependant de ne pas considérer cette reprise des travaux américains comme « une logique d'importation, mais de traduction », et de resituer cette résurgence dans l'histoire du dialogue scientifique transatlantique, mais également dans un contexte politique européen actuel où l'on assiste à une actualisation des « appréhensions biopolitiques des individus » (Canut, Bodourova et Caroli 2009) y compris dans le milieu académique (Dorlin 2009, p. 15) incitant les chercheur·e·s critiques à s'emparer du concept de race pour mieux déconstruire les fictions qui le rendent opérant. Ce n'est donc pas la forme employée dans certains dispositifs institutionnels anglo-saxons du terme de race, renvoyant à une catégorisation phénotypique et généalogique perçue comme stable et objective, qui est mobilisée ici, mais bien, un *processus* de différenciation à effet hiérarchisant produit par les contextes politiques, idéologiques, sociologiques et économiques, pouvant, outre le phénotype « s'actualiser en s'adossant à de multiples lieux de catégorisation sociale, ethnique, religieuse, etc. » (Ouabdelmoumen 2014, p. 102)

Si l'on admet donc, en paraphrasant Colette Guillaumin (1986) que le terme race recouvre à la fois un objet sociologique existant (la discrimination racisée existe, donc les catégories de race sont opérantes) et qui n'existe pas (le terme ne renvoie à aucune « réalité » biologique objective)[187], on peut alors considérer que :

[187] « Non, la race n'existe pas. Si, la race existe. Non certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, mais elle est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale des réalités. » (Guillaumin 1986)

> la blanchité [sert] de support implicite à la production d'un discours constituant les « non-blancs » en tant que marqués par un trait visible et particularisant. (…) (Cervulle 2013, p. 16)

et

> Il s'agit de contester l'idée reçue selon laquelle les actrices et acteurs socialement perçus comme blancs échapperaient à l'emprise de la racialisation. Loin de tomber dans le piège de l'essentialisation, le concept de blanchité ne renvoie ni à un type corporel ni à une origine définie, mais à un construit social aux modalités dynamiques par lesquelles, en certains contextes sociohistoriques, certains individus ou groupes peuvent être assigné (selon un processus d'allo-identification) ou adhérer (selon un processus d'auto-identification) à une « identité blanche » socialement gratifiante. (*Ibid.*, p. 49)

On considérera donc que ce n'est pas parce que ce marquage n'est pas discriminant et/ou stigmatisant, qu'il ne constitue pas une forme de racisation[188]. Hégémonique, la blanchité est perçue neutre, un standard à partir duquel les « autres » sont présentés comme différents, d'où l'importance de renverser le regard en mettant le standard à hauteur du discriminé et/ou stigmatisé, plutôt que du discriminant/stigmatisant. Et c'est tout l'intérêt du concept de privilège, de reconsidérer ce qui relève d'un standard comme avantage et ressource :

> La notion de privilège permet de changer de perspective pour rendre visible non la discrimination, mais l'avantage social, ce qui implique une modification du point de vue, mais aussi des méthodes et outils conceptuels. […] Concernant l'étude des rapports sociaux de race, ce changement de perspective peut impliquer de faire des conditions de vie sociales et économiques des minorités ethnoraciales le standard à partir duquel comparer des acteurs blancs. (*Ibid.*, p. 87-88)

Ceci rend valide et heuristique un questionnement, pouvant être considéré naïf : pour quelles raisons les Britanniques ne font pas face au traitement standard des étrangers en France ? En partant donc du privilège, il est possible de dérouler une interprétation selon laquelle ce qui se joue n'est pas seulement une structuration en classe liée aux logiques capitalistes, mais l'intrication de cette structuration avec un rapport social de race, soit la mobilisation de la blanchité des migrant·e·s britanniques.

Ainsi, je propose ici d'envisager que la blanchité des migrant·e·s britanniques, et et la reconnaissance de la banchité des lieux de migration par ces dernier·e·s, leur attribue des avantages pour la construction de leur reconnaissance et de leur légitimité sur les lieux de migrations, de leur point de vue d'une part, mais également auprès des autochtones reproduisant eux même une essentialisation, une ethnicisation et une hiérarchisation des nationalités Ceci peut être particulièrement éclairé par quatre extraits du fil de discussion intitulé « What's integration ? » Ici, le premier intervenant cité est un·e autochtone ayant vécu en Grande-Bretagne :

[188] Christian Poiret (2011) préconise une différenciation entre racialisation et racisation, le premier terme désignant « un processus cognitif de mise en forme du monde et de définition de la situation, un processus de construction de la réalité sociale, c'est-à-dire la face mentale du racisme compris comme un rapport social » et le second « les pratiques et les attitudes orientées et justifiées par la racialisation – consciemment ou non – et qui ont pour effet d'actualiser l'idée de race en produisant des individus et des groupes racisés » et « un processus de production sociale, la face matérielle du rapport social raciste, faite de discrimination, ségrégation, harcèlement, agression, extermination, etc. ». Néanmoins cette distinction différenciant les plans macrosociologique et microsociologique semblera peu opérante dans une approche pragmatique et discursive des rapports sociaux.

77 petitbois posted on: 15/02/2010 at 18:54

Hello, I am sorry but I won't find the time to read all the replies to this post, just wanted to say what **I understand in 'integration': it is aimed at people coming from a very different culture than the western culture, we have been talking of integration when people arrived from 'north africa' or other part of the african continent.** this is not in any way meaning that brits should become french. **it is more a 'western' attitude, like conforming to the 'republican' ideal that for example we don't put religion first in our life and behaviour**, which explains that we do not tolerate the burka in public places[189].

That said, I am back from 10 years in the UK, and would have not left if not for the recession. Now, I don't watch french tv (loathe it) and am going to get a UK sat since I miss my BBC and by the way I am a froggie. Hi ! and welcome to France**, Brits are very appreciated in this country, whatever the degree of integration they feel they should worry about...**

[*Traduction : Bonjour, je suis désolé·e mais je n'aurais pas le temps de lire toutes les réponses à ce post, je voulais juste dire ce que j'entends pas 'intégration': ça concerne les gens qui viennent d'une culture très différente de la culture occidentale, on a parlé d'intégration quand les gens sont arrivés 'd'Afrique du Nord' au d'autres parties du continent africain. Ça ne veut pas dire du tout que les Britanniques devraient devenir Français. C'est plus une 'attitude occidentale', comme se conformer à l'idéal 'républicain, par exemple on ne met pas la religion au centre de notre vie et de notre comportement, ce qui explique pourquoi on ne tolère pas la burqa dans l'espace public.*

Cela dit, je viens de passer 10 en Grande-Bretagne. Je ne serai pas parti·e sans la récession. Maintenant, je ne regarde pas la télévision française (je la déteste) et je vais installer la télé par satellite britannique parce que la BBC me manque et au fait, je suis un·e froggie. Salut ! Et bienvenus en France, les Britanniques sont très appréciés dans ce pays, quel que soit le degré d'intégration qu'ils se soucient d'avoir…]

(…)

90 Mickrest posted on: 17/02/2010 at 18:34

Hi petitbois,

Perhaps it was too much to say "most" bretons. Most of our neighbours are fine, but there are certainly a few that give credence to what our close friends have told us. **We have some neighbours in the UK who have the same attitude to foreigners. I think it's probably normal when foreigners start to arrive in numbers that some local people will not welcome the "invasion".**

[*Salut petitbois,*

peut-être que la "plupart" des Bretons, c'était trop dire. La plupart de nos voisins, ça va, mais il y en a certainement quelques-uns qui corroborent ce que nos amis nous ont dit. Nous avons des voisins au Royaume-Uni qui ont la même attitude avec les étrangers. Je pense que c'est probablement normal quand les étrangers arrivent en nombre que certains locaux n'accueillent pas favorablement 'l'invasion'.]

91 Erdeven007 posted on: 17/02/2010 at 20:26

Ref: Mr or Mrs or Miss Mickrest

Depends on who and the type of foreigner who is invading your country,hence the rise in the number of right wing extremist parties in the UK now and the amount of UK peoples leaving the UK. I remember reading an article in the Times before I left for France in 2007 entitled " We shove off whilst they push in" talking about **people coming to the UK looking for work and a better standard of living and why not, when the Brits are leaving the UK looking for a better life abroad.** We all know why we have come to Brittany and yes we do integrate with the culture.**My French neighbour once said to me, that he would rather see British people coming to France to live here rather than the others! I' ll leave that one to you guys to work out as to who he meant by the others.** (…) So, back to integration, life is what you make of it, if you choose to stay in a small Brit world then hey, why not, but don't judge just on what you assume, you know what they say about assumption!

[*À Mr, Mme ou Mlle Mickrest,*

Ca dépend qui et le type d'étranger qui envahissent ton pays, d'où le bond des partis d'extrême droite en Grande-Bretagne en ce moment et le nombre de Britanniques qui quittent le Royaume-Uni. Je me souviens d'avoir lu un article dans le Times avant que je ne parte pour la France en 2007, intitulé « on s'expulse quand ils se

[189] L'année 2009 a été médiatiquement marquée en France par les débats sur le projet de loi visant à interdire le port de la burqa dans les espaces publics. Le discours de petitbois, notamment l'utilisation de l'expression « republican ideal » reprend les termes mobilisés par le gouvernement pour justifier le projet de loi, qui sera voté en octobre 2010.

bousculent » à propos des gens qui viennent au Royaume-Uni pour chercher du travail et un meilleur niveau de vie et pourquoi pas, puisque les Brits quittent le Royaume-Uni pour une meilleure vie à l'étranger. On sait tous pourquoi on est venu en Bretagne et oui on s'intègre à la culture. Mon voisin français m'a dit un jour qu'il préférait voir des Britanniques venir en France pour vivre ici plutôt que les autres ! Je vous laisse deviner ce qu'il voulait dire par les autres. (…) Donc pour en revenir à l'intégration, votre vie vous appartient, si vous décidez de vivre dans un petit monde britannique, alors pourquoi pas, mais ne jugez pas sur des impressions, vous savez ce qu'on dit des impressions !]

(…)

93 Mickrest posted on: 18/02/2010 at 15:11

"but don't judge just on what you assume, you know what they say about assumption!" I wasn't basing my opinion on assumption, Erdeven007. As I said in a previous post, I'd been given the perceptions I listed by a couple of French friends.

We mix socially a lot with French people (and we can both sing the French national anthem without looking up the words). We also play bridge at a French bridge club and at least two of them also have a dim view of British immigrants - their main gripe is that Brits take advantage of the French medical system.

Nor would I subscribe in any way to your implication that british immigrants are in any way different to any other type of immigrant, either in the UK or France. **Can you perhaps explain what you assume to be superior about British immigrants?**

[*"mais ne jugez pas sur des impressions, vous savez ce qu'on dit des impressions !*]

Je ne basais pas mon jugement sur des impressions, Erdeven007. Comme je l'ai dit dans un post précédent, ce sont des amis français qui m'ont transmis ces représentations que j'ai listées.

Nous nous socialisons beaucoup avec des Français (on peut tous les deux chanter l'hymne national français sans regarder les paroles). On joue aussi au bridge dans un club de bridge français et au moins deux d'entre eux ont une piètre opinion des immigrés britanniques – leur argument principal est que les Bris profitent du système médical français.

Je n'approuve pas non plus du tout votre insinuation que les immigrés britanniques soient différents d'un autre type d'immigrant, que ça soit en Grande-Bretagne ou en France. Peut-être que vous pouvez m'expliquer ce qui vous donne l'impression que les immigrés britanniques sont supérieurs ?]

Mickrest intervient régulièrement dans les forums pour déconstruire les essentialismes produits par certains forumeurs, particulièrement ceux portant sur les *immigrants* en Grande-Bretagne. Dans le fil de discussion, avant la première intervention citée ici, il mentionne l'hostilité de certains autochtones à l'encontre des migrant·e·s britanniques rapportés par ses amis autochtones et fait l'analogie avec l'hostilité à laquelle peuvent faire face certains « immigré·e·s » en Grande-Bretagne. Comme la plupart des forumeurs utilisant le terme d'*immigrant* pour s'autocatégoriser, il prend soin par ailleurs de se justifier en précisant son adhésion au principe « d'intégration » (dont la preuve avancée dans cet extrait serait sa connaissance de la *Marseillaise*). Ici, il intervient à deux reprises pour mettre en équivalence les migrant·e·s britanniques avec les « *immigrants* » de Grande-Bretagne, tandis que Petitbois et Erdeven007, eux, s'attachent à différencier les deux types d'immigration. On peut néanmoins noter comment Erdeven007 ne le fait qu'en mobilisant des discours rapportés (l'article du Times, le discours du voisin), ce qui lui permet d'éviter d'être l'explicite énonciateur de ces idéologies, et de maintenir un léger flou quant à son positionnement, du fait qu'il y ajoute par ailleurs une intention relativiste ('and why not ?'). Dans la suite de la discussion il ne répondra d'ailleurs pas à la dernière interpellation de Mickrest l'invitant à exprimer plus clairement son positionnement. Ces stratégies de construction ambivalente du discours se retrouvent dans d'autres interventions mobilisant des idéologies

racistes sur le forum, permettant leur reproduction sans sortir des contraintes de la modération et sans déborder dans une discrimination pénalement et socialement condamnables, tout en diffusant en sous-texte ces idéologies. Ceci se rapproche des « ambivalences calculées » que Ruth Wodak et Martin Reisigl relèvent dans les discours politiques mobilisant une rhétorique populiste (Wodak et Reisigl 2015).

Erdeven007 et Petitbois soulignent néanmoins comment le devoir d'intégration dépend de l'origine des migrant·e·s. Ici, on observe les processus de racisation à l'œuvre : il n'est plus question de classe et de contribution économique au système, mais bien d'une proximité culturelle, d'une « attitude occidentale », consistant selon petitbois à ne pas imposer sa religion. C'est une solidarité « occidentale », pour ne pas dire « blanche », que semblent ici proposer petitbois et Erdeven007, et questionnée par Mickrest, qui permettrait à certains Britanniques de se dégager de l'injonction à l'intégration produite par une idéologie dominante à laquelle ils peuvent adhérer par ailleurs.

Ainsi, on peut voir en creux dans cette racisation l'élément permettant de stabiliser les assignations des populations migrantes sur le terrain, soit de maintenir une distinction entre migrant·e·s britanniques et migrant·e·s hors Union européenne, que la seule explication de la superposition de ces catégories avec des catégories de classes sociales ne permettait pas d'expliquer, au regard de la situation économique et professionnelle de nombreux·ses migrant·e·s britanniques.

Si les exemples choisis ici montrent une mise en discours de la racisation chez certain·e·s migrant·e·s et autochtones, les procesus de racisation peuvent néanmoins être à l'œuvre hors de tout discours explicitement et intentionnellement racisant. En effet, l'un des éléments fondamentaux du concept de blanchité est que « le blanc n'est pas une couleur » (Cervulle 2013), dans le sens ou la blanchité n'émerge pas de la différenciation explicitée des individus porteurs de cette identité, mais de la différenciation des non blancs. Comme l'anthropologue du langage Jane Hill le souligne, c'est donc également dans ce qu'on ne dit pas que l'on peut trouver les marques de la différenciation (Hill 2008). J'observe par exemple que le terme de « nouveaux arrivants », employé par les institutions locales, par exemple par le Conseil Général des Côtes-d'Armor, ou par le maire de Léron, permet de contourner les présupposés socioéconomiques et ethnoraciaux du terme « immigrés », et démontre alors les présupposés ethnoraciaux du terme. Ici je partage avec Alice cette observation :

Aude	mmm/ .. Euh à ce propos j'ai une question/ parce que eumh: ../ ça serait pas des Britanniques on parlerait de migrants.. Et y a personne qui utilise 'fin je suis un peu la seule / moi j'utilise le terme migrant parce que c'est juste pour esp- expliciter le fait qu'ils bougent d'un endroit pour arriver dans un autre/
Alice	mmm

Aude et s'installer définitivement/ .. Eumh est-ce que vous entendez ce mot-là?/ prononcer émigrés migrants etc/
Alice immigrés jamais pour un Britannique/
Aude non/
Alice c'est (en riant) très intéressant ça/ en effet un immigré est forcément marron quoi/
Aude ouais/
Alice non mais c'est fou ça/ quand on y pense/ ..

« Les Anglais », est la catégorie la plus utilisée par les autochones, et bien qu'elle ne soit pas systématiquement associée à une image positive des Britanniques, elle indexe une nationalité, dont le poids et le prestige politique sont plutôt considérés équivalents à la nationalité française, y compris du point de vue des migrant·e·s (cf 5.2). Ainsi, la rareté de l'assimilation des migrant·e·s britanniques au terme de « migrants », voire « d'immigrés », particulièrement parmi les autochtones, peut faire apparaître le privilège.

Cela ne signifie pas que les Britanniques soient à l'abri de toute hostilité de la part des autochtones, une hostilité parfois précisément motivée par la perception d'une posture hégémoniste de certain·e·s migrant·e·s britanniques. Des faits divers rapportent des actions de vandalisme à l'encontre de Britanniques et j'observe chez beaucoup d'autochtones une défiance vis-à-vis de migrant·e·s britanniques, mêlée, comme le propose Nadine, à une véritable incompréhension de ce qui peut les mener à s'installer sur les territoire :

Nadine quand on les a vu ach(e)ter ça on c'est dit "mais ils sont fous"!/
Aude mmm
Nadine quelle idée!/ nous on achèterait pas/ on se disait/ et c'est là que bon euh j(e) comprends pas/ bon y a aussi le le le tempérament breton mais de# qui vit s- qui aime bien être euh/ comment dire/ qui a peur de l'étranger/
Aude ouais/
Nadine hein/ autrefois c'était souvent ça/ peur de l'étranger/ j'ouvre pas ma porte/ enfin c'est eux /m'enfin euh qu'est-ce qui veulent ?/ euh ils savent pas/

En outre, j'ai pu entendre des remarques telles que « on est plus chez nous ». Je reviendrai dans le point 5.3, sur les pratiques d'évitement et d'exclusion ressenties par certain.e.s Britanniques.

Aussi, je ne souhaiterais pas voir mon propos simplifié : En effet, si les Britanniques constituent bien une altérité sur les lieux de migration, celle-ci dispose de marge permettant de la relativiser. Les stratégies de légitimation décrites ici, reposant sur des critères historiques et/ou racisant tendent à réduire le degré d'altérité entre populations autochtones et migrant·e·s britanniques. Et cette altérité semble acceptable dès lors qu'elle est perçue comme moindre et qu'elle n'est pas une menace à l'ordre social établi et aux idéologies en présence.

Ainsi, sur un plan interactionnel, l'accueil positif des migrant·e·s semble notamment reposer sur la façon dont sont mobilisées les idéologies en présence par les autochtones et les migrant·e·s, et des marges de négociation semblent s'ouvrir dans cette constellation idéologique. Alors, à condition que leurs matrices idéologiques et les « régimes de vérité » (Foucault 2012)

dans lesquels sont organisées les conduites sociales — les y mènent, et qu'ils soient dotés des ressources nécessaires (blanchité, anglophonie, statut légal, capital économique, etc.) – les migrant·e·s britanniques peuvent ainsi mobiliser ces ressources pour négocier leur légitimité sur le territoire, là où ces régimes de vérité sont partagés par les autochtones et le système de gouvernementalité mobilisé localement[190]. Ces ressources, d'autant plus si elles s'articulent entre-elles, semblent distinguer significativement les Britanniques des autres populations migrantes et faciliter, si ce n'est l'octroi systématique d'une pleine légitimité « de principe » par les autochtones, au moins de « plages » institutionnelles, interactionnelles et discursives de légitimité par les migrant·e·s, notamment une légitimité « de droit » à ne pas être matériellement entravé dans leurs mobilités.

5.1.2.3. « That's a celtic thing » : capitaliser ses origines sur le marché symbolique breton

Je souhaite à présent revenir sur l'importance accordée par les autochtones et les migrant·e·s à la revendication par certain·e·s migrant·e·s d'une identité celte. « Être celte » est fortement et positivement identifié sur le marché symbolique breton. Nombreux·ses sont donc les Gallois, Écossais, Cornouaillais, ou les Anglais pouvant se réclamer d'un ancêtre celte, à mettre en mot leurs origines pour mettre en avant leur affinité particulière avec la Bretagne et son « mode de vie ». Par exemple, Julia, qui se dit par ailleurs anglaise, me dira après l'entretien avoir mis en avant certaines de ses origines pour être particulièrement appréciée de son voisinage : « I said my grandfather was a Scot, my grandmother was Welsh and my husband was an ex-farmer. » La dernière catégorisation signifiant son appartenance au monde rural — par le transfert du statut de son mari — a également toute son importance, nous le verrons dans le point 5.3.

Les migrant·e·s gallois·es ont particulièrement l'occasion de mettre en avant leur identité, notamment, on l'a vu, grâce à la relative proximité linguistique entre le gallois et le breton. Parfois, il s'agit d'ailleurs de se distinguer du reste de l'ensemble des Britanniques (DF19) :

7 ynyshir replied on 06/07/2007 at 17:00

Here I am not trying to be facetious for this is very serious. **Brits is a collective term but we Welsh seemingly are 'cousins' to the Bretagne Celts.** I do not think I would like to take the chance and to argue the point. (…)

[190] Telle que définie par Michel Foucault : « Par gouvernementalité, j'entends l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions, les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, bien que complexe, de pouvoir, qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir, l'économie politique, pour instrument technique essentiel les dispositifs de sécurité. » (Foucault 2001, p. 655) On reconnaîtra toutefois que la conception de la gouvernementalité ici est moins subjectiviste que celle de Foucault, dans le sens où le pouvoir n'est pas compris uniquement comme un acquis, mais aussi, dans une compréhension marxiste des rapports de pouvoir, comme une propriété au moins partiellement transmissible, sans qu'aucune stratégie préalable ne soit nécessaire au privilégié pour exercé son privilège. La notion de gouvernementalité nous permet néanmoins de mettre en avant la production collective des instances de pouvoir et de contrôle.

[*Je n'essaye pas de plaisanter ici, car c'est très sérieux. Les Britanniques est un terme collectif mais nous les Gallois il semble que nous soyons des 'cousins' des Celtes de Bretagne. Moi, je ne pense pas que j'essayerais de remettre ça en question. (…)*]

On l'a vu, le parallèle entre la Bretagne et la Cornouaille est également souvent mis en avant. Ce qui permet à un forumeur de déclarer « *our Breton neighbours like that we came here from Cornwall* » (DF44 : 3) ou Triskel, que nous avions déjà rencontré dans le Chapitre IV, d'écrire : « *I always say to the locals inside every Breton there is a Cornishman trying to get out, I'ts a Celtic thing.* ». Et l'on peut donc voir certain·e·s Anglais·e·s souligner leur appartenance à des ethnies celtes moins reconnues. Dans cet extrait, John défend sa généalogie celte en réaction à un forumeur breton qui déclare que les Irlandais sont particulièrement bienvenus, et en réaction à une critique qui lui est faite par une forumeuse d'origine écossaise et irlandaise déclarant qu'en tant qu'Anglais il ne peut comprendre la sensibilité des « petites nations ». John argumentera alors amplement pour souligner la mise en invisibilité d'autres minorités ethniques pouvant se revendiquer d'origines celtes (DF3) :

167 John posted on: 01/03/2004 at 22:35

(…) Do I not understand the mindset of the smaller nations? Um. I am not Scots, I am Cumbrian. A small group of Celtish people who are not even acknowledged by other Celts because we do not have a nation, like the rest of you, that the English drew on a map. Think about that. Sounds bitter? Yes it is. Sorry. No I am not sorry because my bitterness is not aimed at you. Just at history. My mothers side are Coulsons, as in 'Ol' King Cole'. He was not Scots. He was Cumbrian and based at York. On my fathers side I am Cornish from Zennor. It matters not, **but I am not Scots and I am not English. I regard the English as tourists who have only been here 1500 years and yet treat the place as if it was their own!** I am British. That is as in the original term, not the kidnapped term the English use.

(…) Ireland and Brittany are not the only Celtic peoples to share a passion for the same music. I sometimes think it is the measure of all Celts that we 'know' each others passion through music. I could say the same for dance and for family tradition but I would not be able to so easily include the potato. The potato?!!? So much for an English discovery in America! :-) **Sorry! I am glad you [*adressed to Breizh, a previous poster, autochtone*] welcome the Irish as you do, but don't forget the rest of us. We would welcome our Breton cousins.**

[*(…) Moi, je ne comprends pas l'état d'esprit des plus petites nations? Um. Je ne suis pas Scot, je suis Combrien. Un petit groupe de gens celtes qui ne sont même pas reconnus par les autres Celtes parce que nous n'avons pas de nation, contrairement à vous, que les Anglais auraient dessinés sur une carte. Réfléchissez à ça ? J'ai l'air amer ? Oui. Désolé. Non je ne suis pas désolé, car mon amertume ne vous est pas destinée. Seulement à l'histoire. Du côté de ma mère je descends des Coulsons, comme dans le vieux 'King Cole'. Il n'était pas Scot. Il était Combrien et basé à York. Du côté de mon père je suis Cornouaillais de Zennor. Ça n'a pas d'importance, mais je ne suis pas Scot, et je ne suis pas Anglais. Je considère que les Anglais sont des touristes qui sont seulement restés 1500 ans et considèrent néanmoins l'endroit comme leur appartenant! Je suis Britannique. C'est-à-dire au sens d'origine, pas dans l'emploi kidnappé par les Anglais.*

(…) L'Irlande et la Bretagne ne sont pas les seuls peuples celtiques à partager une passion pour la même musique. Parfois je pense que c'est le propre de tous les Celtes que de connaître la passion des autres au travers de la musique. Je pourrais dire la même chose de la danse et de la tradition familiale, mais je ne pourrais pas inclure si facilement la pomme de terre. La pomme de terre ?!!? Une découverte anglaise en Amérique! :-) Désolé! Je suis content que vous [*s'adresse à Breizh, intervenant précédent, autochtone*] *accueilliez positivement les Irlandais, mais n'oubliez pas le reste d'entre nous. Nous accueillerions positivement nos cousins Bretons.*]

Ici, John propose une vision essentialiste et fixiste de « l'identité celte ». On remarque à nouveau le terme de « cousins ». Dans l'extrait cité en page précédente, comme ici, le terme a un sens moins symbolique que véritablement généalogique. Le terme permet la mise en mot d'une relation de parenté suffisamment floue et distante pour être non contraignante et laisser place à

une différence culturelle restant légitime. Certains intervenants autour de cette discussion parleront également de « gènes » et de « celtic blood », par exemple ici, où l'analogie avec la race de chien explicite les soubassements idéologiques de cet étiquetage généalogique pour lowenek : une approche fixiste et racialiste des identités :

17 lowenek Posted on: 04/02/2004 at 11:08

(…) In the 14th century in a village close to ours 19 Breton families moved there - why I don't know but they included the curate and a miller. It was the Celts from Cornwall and elsewhere who invaded 'Brittany' in the 6th century wasn't it, so Little Brittany gained its name! Perhaps those 14th century ones were going ' home' too. Who knows, perhaps we are decended from those earlier Bretons - it's all in the genes and I have always felt happier here than in Cornwall, though I love it as well! (…)

[*(…) Au XIVe siècle, dans un village proche du notre, 19 familles bretonnes se sont installées – pourquoi je ne sais pas, mais il y a avait un curé et un meunier. Ce sont les Celtes de Cornouailles et d'ailleurs qui ont envahir la 'Bretagne' au 6e siècle n'est-ce pas, alors la Petite Bretagne a pris son nom! Peut-être que ceux du XIVe siècle rentraient chez eux aussi. Qui sait, peut-être que nous sommes des descendants de ces Bretons – tout est dans les gènes et j'ai été plus heureuse ici qu'en Cornouailles, bien que je l'adore aussi! (…)*]

200 lowenek Posted on: 06/07/2004 at 21:39

Melody,
Ask any Breton what nationality they are. The almost always say, Breton first, French second. Back in the mists of time Cornwall did not join Scotland, Wales and England with Northern Ireland to be GREAT Britain. It was known then as the United Kingdom with Cornwall. No insult to the real English,but there is no way I can be classed as English. As is said, if a Pekinese gives birth in an Alsation's kennel, the pups won't be Alsations. With a real mixture of Celtic blood in my veins I could never be English. However I carry a British passport, so I don't mind being British and am extremely proud of my Celtic ancestry, so like the Bretons I am a Celt first and British second and certainly not English by any stretch of the imagination.

[*Melody,*

demandez à n'importe quel Breton sa nationalité. Ils disent presque toujours, Breton d'abord, et Français ensuite. Aux temps immémoriaux, la Cornouailles s'est effectivement jointe à l'Écosse, au Pays de Galle, et à l'Angleterre avec l'Irlande du Nord pour devenir la GRANDE-Bretagne. On l'appelait à l'époque le Royaume-Uni et Cornouailles. Sans vouloir insulter les vrais Anglais, ce n'est pas possible de me catégoriser Anglaise. Comme on dit, si un Pékinois met bas dans un chenil de bergers allemands, le chiot ne sera pas un berger allemand. Avec un vrai mélange de sang celte dans mes veines, je ne pourrais jamais être Anglaise. Cependant, j'ai un passeport britannique, donc ça ne me dérange pas d'être Britannique et je suis très fière de mes ascendances celtes, comme beaucoup de Bretons je suis d'abord Celte et ensuite Britannique et pas Anglaise pour le moins du monde.]

Rarement basée sur la mise en avant de spécificités culturelles partagées, mais plutôt essentialisée en un esprit, un « sang », dont les caractéristiques différenciatrices sont considérées comme allant de soi, l'identité celte permet aux Britanniques de montrer « patte blanche » aux autochtones, et de se différencier de la figure de l'Anglais impérialiste. Alice croit en effet voir une approche de la région différente en fonction de l'origine des migrant•e•s :

Aude	est ce que vous croi- vous TROUvez qu'y a euh un voilà/ un sentiment/ une conscience d'une euh/ fin de voilà qu'on a identifié une identité/ enfin euh que les Anglais ou des Britanniques/ ou des: Américains/ voilà/ qui s'installent ici/ reconnaissent une euh identitité particulière?/
Alice	.. Alors là c'est euh/ = (inaudible)
Aude	= la de de la Bretagne même de la commune/ ou du:
Alice	c'est peut-être moi qui suis euh: déformée par ce qui m'intéresse hein/ évidemment/ c'est p(eu)t-être/ j'ai j'ai j'ai VU que ce que je voulais peut-être voir/ (rires) MAIS il se trouve QUE (rires) les RARES clients irlandais que j'ai OUI/
Aude	ah ouais/
Alice	ont été capable de-/ voilà/

Aude ouais/
Alice ..
Aude hunhun/
Alice de m(e) parler de l'Irlande et de parler POURQUOI et de dire voilà "eux en Bretagne"/ et puis euh: "eux l'Irlande"/ enfin voilà-/ sans que j'dise quoi que ce soit/
Aude mmm
Alice j'entends JAMAIS ça d(e) la bouche des Anglais quoi/
Aude mmm/
Alice ils viennent ici comme on irait n'importe où quoi/ .. On vient ici parce que le bateau est proche/ c'est pas loin/
Aude Ok/
Alice c'est c'est vrai que c'est c'est flagrant un petit peu/ alors est ce que c'est euh (tape ses mains sur ses genoux)/ j'sais pas moi/ hein/ une médiatisation ou on:/ pffff/ parce que c'est c'est euh/ c'est extrêmement aussi à la mode pour certains/ parler de celti- celtitude/ puis euh ../ je crois que euh c'est pas non plus parce qu'ils ils sont nés quoi/ je pense/ moi je crois que euh .. qu'on soit/ quelque soit l'endroit que l'on soit né/ ce qui ce qui compte/ 'fin ce qui ce qui peut faire [inaudible]/ c'est de VIVRE/ c'est surtout là où on vit quoi/ ..
Aude …
Alice .. Eumh/... des Anglais qui par exemple euh vivent euh/ enfin Cornouailles par exemple/
Aude mmm/
Alice euh longtemps hein/ ben [nom de son partenaire] il est né à [nom d'une ville] près de Londres/ mais il a longtemps vécu en Cornouailles/ il - / (claquement de langue) uh-/ il il il se rapproche peut-être de de de ses personnes irlandaises qui tout de suite on dit "oh je vais acheter une maison en Bretagne / parce que voilà
Aude mmm/
Alice c'est comme chez nous/ puisque je vais aller faire la fête à Lorient" euh/

La réponse d'Alice est hésitante. Elle prend soin de modaliser son discours pour ne pas le rendre doxique (« j'ai vu ce que je voulais peut-être voir »). Ce faisant, elle montre qu'elle valorise l'identification de la spécificité culturelle du territoire, *ce qu'elle voudrait voir*. Contrairement à Lowenek, Alice considère que le lien interethnique cependant, n'est pas un acquis de naissance, mais bien une construction se développant au contact de ces groupes, ce qu'elle illustre avec l'exemple de son compagnon. Mais elle garde un positionnement ambivalent, en signifiant sa prudence quant à la pertinence d'une idée de celtitude, la caractérisant comme une invention récente, plutôt que trouvant ses sources dans des temps immémoriaux. Elle l'inférera plus tard dans l'entretien, pour Alice, le plus important reste la compréhension par les migrant·e·s des pratiques rurales, plutôt que d'une culture spécifiquement bretonne.

Dans cette première partie de chapitre, on a pu observer certaines stratégies de relativisation des différences entre migrant·e·s et autochtones, permettant de constituer une représentation de l'espace de migration comme « naturellement » ou historiquement proche. Ainsi, certains migrant·e·s peuvent tisser et mettre en mot une légitimité à migrer sur ces territoires par une association symbolique à ces derniers. Dans la deuxième partie de ce chapitre, l'on pourra observer que cette proximité établie permet d'ouvrir à la revendication par les migrant·e·s de leur *différence*.

5.2. « VIVE LA DIFFERENCE ! » : TRANSNATIONALITE, FIXISMES ET SUBJECTIVITES

La situation de migration implique une constante renégociation des définitions de soi et des altérités auxquelles l'un se confronte, particulièrement dans le contexte géographique fragmenté et concentré :

> le pressentiment généré par la sensation d'un espace qui implose face à nous (…) se traduit par une crise identitaire. Qui sommes-nous et à quel espace/lieu appartenons-nous ? Suis-je un citoyen du monde, de la nation, de la localité ? (Harvey 1990, p. 427) [191]

Aussi, l'une des thématiques récurrentes dans les entretiens et dans les forums est la revendication d'une identité britannique ou anglaise, et le caractère fixe de ces catégorisations. Patrick dira par exemple « à la base je suis anglais/ je ne vais jamais changer ». Ceci ne l'empêche pourtant pas de déclarer par ailleurs – devant sa compagne française – qu'il est venu pour « mettre des racines ». La réponse de Patrick à la question posée par David Harvey serait donc double : son sentiment d'appartenance est à la fois territorialisé et transnational. Cependant, le territoire où Patrick pose ses racines ne semble pas être perçu comme un territoire dans lequel il serait un agent politique :

Patrick	(…) j'ai parlé avec euh/ un ancien copain de l'université/ la s(e)maine dernière/ on s'est rencontré euh pour (xxx) à Josselin/ lui il habite euh Pontoise/ Cergy-Pontoise j'sais pas/ mais .. lui il a dit qu-qu-qu'il avait souvent pensé à prendre la nationalité française/
Aude	ouais/
Patrick	et je lui ai dit/ je lui ait dit "mais pourquoi?"/ quels sont les avantages/ il m'a dit pour pour euh: .. (claque sa langue) pour avoir la possibilité de voter/
Aude	ouais/
Patrick	euh: bon / (rire) ça ne m'intéresse pas énormément/
Aude	ah ouais/
Patrick	et puis euh j'ai toujours l'droit de voter en Angleterre si j'veux/

Cette absence de désir de s'impliquer par le vote peut sembler paradoxale à la lumière de l'implication de Patrick dans un ensemble de projets communaux et associatifs. Mais c'est localement que Patrick « met ses racines » plutôt que dans la nation française.

Cette affirmation d'un ancrage local dans un espace translocal rencontre probablement également les marques de l'accueil positif que certain·e·s autochtones lancent aux migrant·e·s : on le verra, c'est localement, en tant que résidents d'une commune, ou en tant qu'adoptant un mode de vie rural que la reconnaissance des migrant·e·s britanniques par les autochtones peut se faire, plutôt que nationalement (cf. 5.3.2.2).

[191] Traduction de l'anglais : « the foreboding generated out of the sense of social space imploding in upon us (…) translates into crisis of identity. Who are we and to what space/place do we belong ? Am I a citizen of the world, the nation, the locality ? » (Harvey 1990, p. 427)

Dans l'enquête Brits Abroad, Sriskandarajah et Drew notaient en effet une faible tendance des émigrants britanniques à demander la nationalité du pays d'accueil, si ce n'est pour certaines raisons pragmatiques (Sriskandarajah et Drew 2006, p. 56). Ils remarquent également que nombreux migrants maintiennent des produits bancaires et des biens immobiliers au Royaume-Uni. Il est clair d'après mes observations sur ce terrain que nombreux·ses sont ceux et celles qui maintiennent un lien matériel et affectif avec la Grande-Bretagne, notamment car certain·e·s envisagent la possibilité, ou la nécessité, d'un retour, comme Julia, qui depuis notre entretien est repartie vivre en Grande-Bretagne, malgré son investissement en tant que conseillère municipale dans sa commune, notamment pour des raisons de santé. Molly, la salariée de l'association franco-britannique, observe que les migrant·e·s éprouvent des difficultés à rompre leurs liens avec les institutions administratives britanniques. Dans les séances d'information, appelées « intégration administrative », qu'elle propose, elle encourage les migrant·e·s à ne plus rester dans cet entre-deux administratif, qui selon elle, en plus de créer des confusions, bride leur attachement au lieu de migration.

James, comme Patrick, donne une propriété de stabilité aux assignations identitaires. Après avoir déclaré que, face au système de sécurité sociale il n'était ni Français ni Anglais, je le relance sur le sujet :

Aude tu as dis la que tu étais pas Anglais tu étais pas Français/ tu penses que t'es plus/ t'es pas anglais? Non? T'as dis ça tout à l'heure/
James oui ouais/ c'est pour pour des /pour m- moi je suis je suis Anglais/
Aude mmmm
James oui/ ça sur/ et euh je suis sur que toujours je serai Anglais/
Aude mmmm
James Mais pour pour euh: .. .. Pour les sys:tèmes gouvernemental/
Aude oui/
James c'est un peu/ oui si::/
Aude soit l'un soit l'autre quoi/
James oui c'est c'est un peu difficile à expliquer/

Enfin, pour Kate et Jack l'idée de se définir français semble aberrante :

Kate (…) there's two types/ there's the ones who try to be more French than the French/ which is ridiculous/ there are few of (xxx) between/ and then there's the others that .. really don't make an effort/ and I wouldn't be bothered to deal with those/
[*(…) il y a deux types/ il y a ceux qui essayent d'être plus français que les Français/ ce qui est ridicule/ il y en quelque (xxx) entre les deux/ et puis il y a les autres qui .. vraiment ne font pas d'effort/ et ça ne m'intéresse pas d'avoir affaire à eux/*]
Jack yeah/
Kate because/ what's the point/ you know/ I/ I don't want to pretend I'm French because I'm not/ and I'm not gonna be dealing with someone who did/ and I can't see the point in living this isolate life where everything you're getting is English/
[*parce que/ à quoi ça sert/ tu sais/ je/ je ne veux pas prétendre que je suis Française/ parce que je ne suis pas/ et je ne serai jamais/ et je ne veux pas fréquenter quelqu'un qui le ferait/ et je ne vois pas l'intérêt de vivre cette vie isolée ou tout ce que tu as autour est anglais/*]

Je peux ici préciser que, comme on le verra, c'est principalement en tant que territoire français (et typiquement représentatif de la France) que les migrant·e·s imaginent les lieux de migration (cf. 5.3.1). C'est donc face à une identité française qu'ils construisent leur positionnement.

5.2.1. « We will always be Les Anglais » : assignation-revendication et fixation

J'observe donc que certain·e·s migrant·e·s sont amenés à critiquer fermement, voir à ridiculiser, les migrant·e·s se réclamant d'une culture perçue française, ou reproduisant d'une façon qui est perçue comme excessive et artificielle des pratiques autochtones, et à les soupçonner d'un manque de loyauté vis-à-vis de soi et de sa patrie d'origine. Ceci semble parfois lié encore une fois la crainte de perdre la face vis-à-vis des autochtones, et la croyance que les normes sociales locales ne pourront jamais être adéquatement performées par les migrant·e·s, car ils n'ont pas « autorité » sur ces normes. D'autres fois, il semble s'agir d'un refus par anticipation d'une démarche d'assimilation.

En parallèle d'une discussion, lancée par Greenhouse Girl (cf. p. 209) et incitant à l'apprentissage du français, un autre forumeur, Beermat crée un fil de discussion déjà cité à plusieurs reprises et intitulé « *What is Integration ?* ». Dans son post initial, dont j'ai déjà analysé certains passages (cf. p. 273), il déclare :

1 **Beermat posted on: 12/02/2010 at 12:28**

(…) Apart from learning the language, do the pro-integraters think that British expats should stop preferring Cheddar to Camembert, watch only French television and **attempt to become something they can never be- i.e. French? A sort of wannabe who can never be?** And with whom should British expats integrate? Only the sort of class and type of person they would have mixed with in Britain, or the sort of people they definitely would not have mixed or 'integrated' in Britain? Do the pro-integraters think that, **being part of Europe, a Briton buying a house here, paying taxes, contributing to the local and national economy and causing no anti-social problems is not enough of a contribution... or somehow morally unacceptable?** You would be **hard pushed to find a more multi-cultural society than Britain, and all those in power in the UK say how desirable it is** that the members of those different cultures continue to celebrate their cultures. Do the pro-integraters think that attitude should not apply to Brits who choose to live in another country? As I said at the start, I am not taking sides, just trying to understand where each side is coming from, and particularly those who tell us how we must live just because we chose to live in another country. Personally, I always thought the idea of the European Union was to open borders and allow members to travel and live where they liked, as long as they paid their way and observed and obeyed the rules and regulations of the host country? Or was I mistaken?

[*(…) À part apprendre la langue, est-ce que les prointégrations pensent que les expatriés britanniques devraient arrêter de préférer le cheddar au camembert, ne regarder que la télévision française et essayer de devenir quelque chose qu'ils ne pourront jamais être- c'est-à-dire français ? Une sorte de prétendant qui ne peut prétendre ? (approx.) Et avec qui devraient s'intégrer les expats britanniques ? Seulement le genre de classe et de type de personnes qu'ils auraient fréquentés en Grande-Bretagne, ou la sorte de gens qu'ils n'auraient jamais fréquentés ou 'intégrés' en Grande-Bretagne ? Est-ce que les prointégration pensent que, faisant partie de l'Union européenne, un Britannique qui achète une maison ici, payant ses impôts, contribuant à l'économie locale et nationale et ne causant pas de problèmes antisociaux ne contribue pas suffisamment… ou que ça serait quelque chose de moralement inacceptable ? Il faudrait pousser pour trouver une société plus multiculturelle que la Grande-Bretagne, et tous ceux qui sont au pouvoir au Royaume-Uni disent combien il est souhaitable que les membres d'une culture différente continuent de célébrer leur culture. Est-ce que les prointégrations pensent que cette attitude ne devrait pas s'appliquer aux Britanniques qui choisissent de vivre dans un autre pays ? Comme je*

l'ai dit au départ, je ne prends pas parti, j'essaye juste de comprendre d'où viennent les arguments de chacun, et en particulier ceux qui nous disent comment nous devons vivre juste parce qu'on a choisi de vivre dans un autre pays. Personnellement, j'ai toujours pensé que l'idée derrière l'Union européenne était d'ouvrir les frontières et d'autoriser les membres à voyager et vivre où ils le souhaitent, tant qu'ils contribuent financièrement et qu'ils respectent et obéissent aux règles et aux lois du pays d'accueil? Ou est-ce que je me trompe ?]

Bien que Beermat prétende ne pas prendre parti, ses questions formulant, en des termes caricaturaux, les points de vue supposés des « pro-integrators » montrent qu'il en est autrement. De plus, Beermat utilise ici la forme interrogative à des fins rhétoriques : elle lui permet de ne pas formuler ses arguments d'une façon doxique, il contrôle ainsi le statut que l'on pourra donner à sa parole, et désamorce un positionnement antagoniste. Néanmoins, son discours sous-entend un ensemble de positionnement :

(i) un Britannique ne pourra jamais être français ;

(ii) l'identité se définit notamment par des pratiques culturelles, et ici, par des pratiques de consommation (télévision ; nourriture) ;

(iii) la différence culturelle des Britanniques enrichit le territoire ;

(iv) le statut de citoyen européen, le paiement des impôts et le respect des lois suffisent à faire des Britanniques de légitimes résidents sur le territoire.

Dans cette perspective proposée par Beermat on peut lire encore les marques idéologiques qui « dessinent et dirigent le franchissement des frontières et les relations transnationales » (Ong 1999, p. 6), ici une appréhension néolibérale des identités culturelles et des conditions à la mobilité que l'on retrouve dans d'autres interventions. Les réponses qui suivront l'intervention de Beermat, iront globalement dans ce sens, et dans le sens d'une naturalité de la nationalité : on ne devient pas français, on le naît :

4 TY posted on: 12/02/2010 at 15:24

(…) I dont think even for the want of trying so hard we shall ever fully be intergrated-accepted as the brits in the village-have lasting friendships but always be the brits-even tho I do have french blood in me....a tincy wincy piece but still there non the less.I think unless you are born & bred here it shall always be.I dont feel unduly uncomfortable about it after all we are the aliens...lol but accept that will perhaps always be like this.

Perhaps the best thing will be for my Handsome three boys to marry three french fillies and maybe finally the corner will be turned.[192]

Even in the uk those whom came to England back in the 50/60 and 70`s still are not accepted even all these years down the line so why should france think any differently I guess.

[*(…) je pense aussi qu'on aura beau essayer tant qu'on pourra on sera toujours intégrés-acceptés comme les Brits du village- avec des amitiés durables mais on sera toujours les Brits même si j'ai du sang français dans les veines… un tout petit peu mais qui est quand même là. Je crois qu'à moins d'être né et élevé ici il s'en trouvera toujours ainsi. Ça ne me rend pas excessivement inconfortable, après tout c'est nous les aliens… lol mais j'accepte qu'il en soit peut-être toujours ainsi.*

Peut-être que le mieux serait que mes trois Beaux garçons se marient à trois filles françaises alors peut-être que finalement un palier sera franchi.

[192] On peut remarquer comment, pour TY, le mariage peut par ailleurs ouvrir vers un rapprochement d'une autochtonie, montrant l'actualisation de la gouvernementalité biopolitique des trajectoires individuelles.

Même au Royaume-Uni ceux qui sont arrivés en Angleterre dans les années 50/60 et 70 ne sont toujours pas accepté après toutes ces années alors pourquoi la France penserait-elle autrement.]

11 SusieB posted on: 12/02/2010 at 16:56

(…) Speaking the language, well, it will help and we certainly intend to improve but it's certainly not about (for us, at least) trying to become French/Breton and forgetting our origins. I too have lived in several countries and always been proud to be British but honored to be experiencing another country as more than a tourist.

The community we hope to settle in accepted us from the very start, we are included in everything where possible but, as someone else said, we will always be Les Anglais, and wouldn't have it any other way, we are all interested in each other as people and appreciate our differences. (…)

[*(…) Parler la langue, bon, ça aidera et on a bien l'intention de nous améliorer mais il ne s'agit certainement pas (pour nous, en tout cas) d'essayer de devenir Français/Breton et d'oublier nos origines. Moi aussi j'ai vécu dans plusieurs pays et j'ai toujours été fière d'être Britannique, mais honorée de pouvoir avoir l'expérience d'un autre pays en étant plus qu'une touriste.*

La communauté dans laquelle nous espérons nous installer nous a acceptés dès le départ, nous participons à tout ce dont il est possible de participer, mais, comme l'a dit quelqu'un, on sera toujours Les Anglais, et je ne voudrais pas qu'il en soit autrement, nous sommes tous intéressés les uns par les autres et nous apprécions nos différences. (….)]

14 thud posted on: 12/02/2010 at 19:21

I always thought that is was a game of oneupmanship where you tell everyone else "I am more French than thou". An insistence on being more French than the French. Berets and strings of onions around the neck come to mind. All things French are good, all else inferior. Knowledge of French customs and history, speaking perfect French etc. Of course the French will scratch their heads at the ridiculous anglais trying to be French but the French are not the target of the show, it is the other anglais. By showing that they are more integrated than you, they, to their mind, show that they are better than you and gain validation. For their part, the French see us all as a bunch of anglais. You see the same thing in the UK with foreigners who want to be more British than the British, yet it clear to all that they are not, and never will be.

[*J'ai toujours pensé que c'était une sorte de compétition dans laquelle il s'agit de dire aux autres "je suis plus français que toi". Une insistance à être plus français que les Français. Les bérets et les grappes d'oignons me viennent à l'esprit. Tout ce que est français est bien, tout le reste est inférieur. La connaissance des coutumes et de l'histoire françaises, parler parfaitement français, etc. Bien sûr les Français seront déconcertés par l'Anglais ridicule qui essaye d'être Français, mais les Français ne sont pas la cible de cette parade, ce sont les autres anglais. Pour leur part, les Français nous voient comme un paquet d'Anglais. On voit la même chose au Royaume-Uni avec les étrangers qui veulent être plus Britanniques que les Britanniques, pourtant il est clair qu'ils ne le sont pas et qu'ils ne le seront jamais.*]

Dans ces interventions l'absence d'un projet d'adhésion à une identité locale par les migrant·e·s se construit en miroir du refus de l'octroi de cette dernière par les autochtones. Ces discours s'appuient sur une définition fixiste de l'identité culturelle : l'autorité culturelle est un acquis de naissance. Pourtant, cette idéologie peut s'articuler à une mise en valeur du multiculturalisme. La paradoxale combinaison de ces deux approches à l'aire de la politique économique néolibérale a largement été commentée, notamment dans le champ sociolinguistique critique (Heller et Boutet 2006; Canut et Duchêne 2011). Faisant de l'accumulation du capital le projet essentiel des institutions politiques et économiques, au-delà d'un projet humaniste de tolérance, l'acceptation de la diversité culturelle a pu être envisagée comme ressource compatible à l'expansion du capital, dans ce qu'elle a permis la multiplication des marchés et de mobiliser les connaissances linguistico-culturelles des individus en tant que ressources et compétences. Ainsi, la cohabitation compartimentée proposée par Beermat, est d'autant plus acceptable qu'elle est perçue comme l'occasion de développer l'économie locale (cf. 3.1.1). En entretien Patrick dira :

> « Pour moi, l'important, c'est que l'intégration c'est pas une rue à sens unique. C'est-à-dire que c'est pas seulement aux Anglais de s'intégrer avec les Français. C'est pas aux Anglais de faire tous les efforts, c'est aux Français aussi de s'intégrer avec les Britanniques. »

La possibilité de tenir un tel discours dans le contexte culturel français semble relever de l'exception pour un migrant. Ceci indique la confiance de Patrick dans le statut de la catégorisation « Anglais » dans les lieux de migration à savoir son équité avec la catégorisation « Français ».

Cependant, on a vu que chez certain·e·s migrant·e·s, le multiculturalisme britannique est vivement critiqué pour avoir conduit selon eux à une dissolution de l'identité britannique imaginée. De par cet attachement à leur propre identité nationale, le modèle assimilationniste français peut alors être également rejetés par ces migrant·e·s britanniques, alors même que c'est une idéologie qu'ils souhaiteraient voir appliquée en Grande-Bretagne. Apparaîssent alors un paradoxe et un positionnement inconfortable dont la résolution peut se trouver dans des contournements et l'octroi d'un statut spécifique, par le refus de se définir comme « *immigrant* », ou par la mise en évidence du lien interethnique discuté dans le point précédent. Il s'agira alors de rendre plus acceptable l'altérité britannique que celle des « *immigrants »* racisés qui, eux, peuvent menacer l'identité nationale et sont soumis aux logiques de l'intégration.

Dans les extraits de forums présentés plus haut, le refus par les autochtones de l'octroi d'une identité française comme le refus par les migrant·e·s de se revendiquer d'une identité française, sont présentés comme légitimes dans le cadre d'une compréhension déterministe et naturaliste des identités collectives. Mais certains cas montrent que la reconnaissance du droit des Britanniques à la différence culturelle, et « l'intégration à double sens » souhaité par Patrick ne semble pas pour autant garantie. Et dans ces cas, la revendication d'une britannicité peut être précisémment une façon de répondre au refus de la reconnaissance d'un droit à l'hétérogénéité culturelle par certain·e·s autochtones et de faire face aux paradoxales assignation à la différence et injonction à l'assimilation, notamment dans un contexte institutionnel. Par exemple, Cory lance une conversation sur le forum qu'il/elle intitule « Which culture do you indulge in ? » (DF23). Il/elle souhaite recueillir des témoignages dans le cadre d'un projet scolaire[193]. Dans sa première intervention, cory déclare :

1 cory posted on 01/02/2008 at 11:14

(…) i chose largerly to engage with british culture as a way of staying true to myself..outside of school, i watched british t.v, read British/American Literature and listened to anything but french music. (…)

[*(…) Je choisis principalement de côtoyer un environnement culturel britannique afin de rester fidèle à qui je suis.. En dehors de l'école, je regarde la télé britannique, je lis des ouvrages britanniques/américains et j'écoute tout sauf de la musique française. (…)*]

Puis il/elle explique :

[193] D'après les déclarations de Cory, il/elle doit avoir entre seize ans et une vingtaine d'années.

7 cory replied on 08/02/2008 at 01:08

(…) Just to make a better picture so that i don't seem like a totally bigoted xenophobic..at the time i was a quite an open minded 15 year old when i arrived in france (well so i thought haha!)..i'd studied french and absolutely loved it from the first year at school so i was excited about learning more, but the french school system ground me down to a state of not distaste, but stubborness to anything french ..it seemed to me that it wasn't enough for them for the brits to take a curiosty into their culture, you had to be a part of it and live it, but at the same time you could never be considered french..so as un rosbif in the french school system i felt it was frowned upon to be british and yet we were goaded with the possibility of enagaging with french culture as if to suggest the two could not exist together.this feeling of total fragmentation_left me feeling totally displaced, torn and far from being intergrated.It is thought by many prospective ex pats that putting their children into school will gaurantee their intergration and assume their love for the french way of life.. do you think mybe this is easier to achieve as an independant if you like... someone not influenced by governmental socialising apparatuses?

[*(…) Juste pour donner des éléments de contextes et que je n'apparaisse pas complètement comme un·e chauvin·e xénophobe.. À l'époque j'étais un·e ado de 15 ans plutôt ouvert·e d'esprit quand je suis arrivé·e (en tout cas je pensais l'être haha !).. J'ai étudié le français et j'ai adoré ça dès la première année à l'école donc j'étais stimulé·e par l'idée d'apprendre plus, mais le système éducatif français m'a usé jusqu'à, sinon me dégoûter de tout ce qui est français, m'amener à y résister.. J'ai l'impression que ce n'était pas suffisant pour eux que les Brits soient curieux de leur culture, il fallait en faire partie et la vivre, mais en même temps tu ne pourrais jamais être considéré français.. alors en tant que rosbif dans le système éducatif français j'ai ressenti que j'étais rejeté·e parce que j'étais britannique et en même temps on nous éperonnait avec la possibilité de s'immerger dans la culture française comme si les deux de pouvaient coexister. Ce sentiment de fragmentation total m'a laissé l'impression de n'être pas à ma place, déchiré et loin d'être intégré. Beaucoup d'expats qui ont le projet de s'installer pensent mettre leur enfant à l'école garantira leur intégration et leur amour du style de vie français.. est-ce que vous pensez que peut-être c'est plus facile d'y arriver comme quelqu'un d'indépendant.. quelqu'un qui n'est pas influencé par les dispositifs de socialisation gouvernementaux ?*]

Il semble que c'est l'absence de reconnaissance de sa subjectivité dans le système institutionnel que Cory semble ici exprimer, du fait des assignations produites par le « dispositif » (comme il le nomme lui-même). Celles-ci amènent Cory à développer en contre point l'immersion dans ce qu'il considère la culture britannique comme un « choix » et un espace dans lesquels sa subjectivité se trouve conservée (« true to myself ») et non « fragmentée ».

De nombreux migrant·e·s semblent cependant s'extraire du dilemme de la « définition » de leur identité par la mise en avant de leur subjectivité. Sortir de l'organicité des assignations permet à certain·e·s migrant·e·s un rapport plus apaisé à ces positionnements :

46 Les Boxeurs Posted on: 13/02/2010 at 15:18

(…) From a purely personal point of view, I am happy to be accepted for who I am and how I relate to others rather than being categorised by my ethnicity or attempting to adopt another. (…)

Vive la difference - as they say!

[*(…) D'un point de vue purement personnel, je suis heureux d'être accepté pour ce que je suis et comment je suis avec les autres plutôt que d'être catégorisé par mon ethnicité ou essayer d'adopter une autre. (…)*

Vive la différence ! - Comme ils disent]

La revendication à la différence pour certain·e·s migrant·e·s est donc avant tout la reconnaissance de leur individualité par les autochtones. Mais pour ce faire, j'y reviendrais il semble que la pratique du français et/ou la reproduction des rites de socialisation locaux soient nécessaires (cf. 5.3.1)

Enfin, on peut signaler ici qu'une fois de plus les phénomènes d'assignations-revendications sont instrumentalisés dans des enjeux de classe parmi les Britanniques et vis-à-vis

des autochtones. Tandis que certains Britanniques estiment que l'ignorance des pratiques linguistico-culturelles locales relève du snobisme, d'autres estiment au contraire qu'une trop grande application à la reproduction de ces dernières est un moyen de domination sociale. Sriskandarajah et Drew, dans leur vaste sondage parmi les Britanniques remarquaient dans leur enquête :

> Les Britanniques peuvent également ne pas se sentir comme faisant partie de la société d'accueil s'ils s'en sentent supérieurs. Les personnes vivant dans d'autres pays ont identifié ce sentiment d'arrogance ou de snobisme comme un trait britannique. MORI 2004, Ratcliffe 2000) (Sriskandarajah et Drew 2006)[194]

S'il semble que ce phénomène soit relativement modéré sur les lieux de migration, c'est un discours que Alice, Kate et Jack disent néanmoins avoir rencontré. On peut illustrer ce type de discours avec cet extrait d'une forumeuse déjà citée précédemment pour sa mise en mot explicite de la reproduction d'une structuration de classe parmi les Britanniques (cf. p. 201). Dans la discussion « *What is Integration ?* » elle commente une citation d'un intervenant précédent :

39 Aka Posted on: 13/02/2010 at 13:59

"New customs and attitudes are acquired through contact and communication"

But what if those customs and attitudes are inferior to those that one has already acquired? I should expect that our farmer neighbour would be more influence by his contact with us than us with him. It is not as if we have landed on these shores from a third world country.

[*« Les nouvelles coutumes et habitudes sont acquises par le contact et la communication »*

Mais que se passe-t-il si ces coutumes et attitudes sont inférieure à celles que l'on a déjà acquises ? J'imagine que notre voisin fermier serait plus influencé à notre contact que nous par lui. Ce n'est pas comme si nous avions débarqué sur ces rivages d'un pays du tiers-monde.]

Il me faut souligner ici que ce discours doublement dominateur (vis-à-vis des pays du Sud, et vis-à-vis des campagnes bretonnes) vise précisément à infériorisier la ruralité, plutôt que la représentation d'une culture française, car « Aka » possède par ailleurs un logement à Paris où elle déclare être mieux socialisée. J'ai déjà eu l'occasion de souligner des stratégies de condescendance vis-à-vis des pratiques langagières des autochtones (cf. 4.2.4.2.), et je reviendrai encore une fois sur cette infériorisation (5.3.1.2.).

Cette autre intervention illustre l'association des enjeux de classe aux positionnements et assignations identitaires des migrant·e·s, mais montre cette fois que ce sont les personnes reconnues par les autochtones qui peuvent être accusées de snobisme :

35 Mike posted on: 29/04/2007 at 16:34

(…) Now, I know many English over here who have never opened their dictionaries; the ones they so proudly bought and displayed before they came to seek a place in the sun. (…) Many of them will make no effort to understand the local culture (and, will thus, complain that the shops are shut next Tuesday, and the Tuesday afterwards, and the Thursday, a week later). **They seem to pride themselves on their circle of English friends, here in Brittany and then get upset when some of those friends (the ones with children, mainly - in my experience), start integrating and making French friends (they have to, for their children's sake). I've heard the word snob, more than once.**

[194] Traduction de l'anglais : "Britons may also not see themselves as part of their host society because they feel superior to it. People living in other countries have identified this feeling of arrogance or snobbishness as a British trait (MORI 2004, Ratcliffe 2000)" (Sriskandarajah et Drew 2006)

[*(…) Maintenant, je connais beaucoup d'Anglais ici qui n'ont jamais ouvert leurs dictionnaires; ceux qu'ils avaient fièrement achetés et exhibés avant qu'ils ne viennent venir trouver leur place au soleil. (…) Beaucoup d'entre eux ne feront aucun effort pour comprendre la culture locale (et donc viendront se plaindre que les boutiques sont fermées mardi prochain, et le mardi qui suivra, et le jeudi une semaine plus tard). Ils ont l'air de s'enorgueillir de leur cercle d'amis anglais, ici en Bretagne et ensuite s'indignent lorsque certains de ces amis (ceux qui ont des enfants principalement, de mon expérience), commencent à s'intégrer et se faire des amis français (ils doivent le faire, pour le bien-être des enfants). J'ai entendu le mot snob plus d'une fois.*]

Ces tensions révèlent l'avantage que constitue une implication sur les territoires, et une valorisation des pratiques linguistico-culturelles locales par leur reproduction. Comme thud, cité p. 320, l'infère et comme on l'analysera dans le dernier point de ce chapitre la « réussite » du parcours migratoire est un jeu de distinction pour certains migrants britanniques, et une forme de compétition sociale peut apparaître autour de l'appropriation du capital symbolique nécessaire à une reconnaissance des autochtones sur le territoire.

5.2.2. Partager sa différence : « fierté et profit » de la britannicité

Les migrant·e·s britanniques se réclament donc pour la plupart d'une britannicité, ou d'une anglicité pour certain·e·s migrant·e·s anglais·e·s. Une partie de cette britannicité se réalise, semble-t-il, dans des pratiques de consommation, ce qui a ouvert, on l'a vu, un marché à destination des Britanniques, qui a toutefois quelques difficultés à faire face à la saturation de l'offre. Les pratiques culinaires et les repas (pris plus tôt en soirée, et plus courts et plus légers au déjeuner) sont cités de façon récurrente comme des rites que les migrant·e·s ne souhaitent pas modifier dans leur pratique quotidienne. Divers éléments comme l'écoute des matches de cricket pour Patrick, la pinte de bière au pub en soirée, l'excentricité, le shopping dans de grands centres commerciaux iconisent la Britannicité, et pour ceux et celles qui se trouvent être relativement déçus par leur relocalisation, la politesse, notamment dans le contexte de l'échange marchand, ou l'activité culturelle — j'y reviendrai — semble définir également la vie en Grande-Bretagne.

On observe que certain·e·s migrant·e·s semblent tirer un profit symbolique de cette revendication. Une intervenante sur le forum déclare :

7 **juicy dog posted on: 12/02/2010 at 15:47**

I have an English friend living in Brittany, and she tells me that in England she felt like a nobody whereas in France she feels like a somebody. She thrives on the fact that she is different and very un French, she helps at the local school too. So in a way her very Englishness has given her the opportunity to integrate on a level that is comfortable for her.

[*J'ai une amie anglaise qui vit en Bretagne, et elle me dit qu'en Angleterre elle n'était personne alors qu'en France elle est quelqu'un. Elle s'épanouit parce qu'elle est différente et très non française, elle donne un coup de main à l'école locale aussi. Donc dans un sens c'est précisément son Anglicité qui lui a donné l'opportunité de s'intégrer à un niveau qui lui convient.*]

L'indexicalisation de la différence peut être faite de manière anecdotique. Un exemple cité assez régulièrement par exemple est l'émulation entre les supporters de rugby à l'occasion des tournois des six nations. Le maire de Léron raconte par exemple comment lui et son voisin se « chambrent » à ces occasions, tout en permettant de créer une connivence autour d'un centre

d'intérêt commun. On a vu par ailleurs comment l'héritage de la Seconde Guerre mondiale pouvait être symboliquement « capitalisé » par certains migrant•e•s. Mais une illustration plus probante encore de la possibilité de « capitaliser » sur son identité est peut-être le cas de James, qui chaque année organise en novembre la commémoration de l'exécution de Guy Fawkes[195], invitant l'ensemble de son village à participer à un repas autour du traditionnel feu de joie. Un intervenant sur le forum, qui se trouve être Patrick, se sert lui aussi de cet exemple pour illustrer son idéal d'une intégration « à double sens » :

76 [pseudonyme de Patrick] posted on: 15/02/2010 at 16:55

(…) Integration is a two-way street. It is not about apeing the other nationality, which might quickly be ridiculous, and certainly would be if it took the form of wearing a beret and a string of onions[196]! It might be more about opening channels of communication and increasing mutual understanding. Here's an example:

A few years ago, an English couple in my commune started inviting friends and neighbours to a Guy Fawkes Bonfire, followed by a simple meal of stew and baked potatoes. At the end of the meal, enlivened by the wine, we would sing: both the English and the French. Last November there must have been about forty of us, with the French slightly in the majority. This may not be the sort of evening which would appeal to all who read this; but I can assure you that in our little community this sort of gesture has helped break down barriers, helped us all to know one another a little better, and fostered friendship and mutual respect, whilst commemorating a unique moment in English history. So there's no denial of our own cultural roots, just a way of stretching out the hand of friendship with warmth and confidence. (And that's how I see 'integration', by the way.)

And this English couple are not playing the role of wealthy Lord and Lady of the Manor, entertaining the serfs! Everything, from the wood for the bonfire to the potatoes in the oven is offered by their French and English guests in the preceding weeks. (…)

[*(…) L'intégration c'est une rue à double sens. Ça ne consiste pas à singer l'autre nationalité, ce qui s'avérerait rapidement ridicule, et ça le serait définitivement si cela se manifestait par le port du béret et des grappes d'oignons ! Il s'agirait peut-être plus d'ouvrir des canaux de communication, et d'accroître l'intercompréhension. Voici un exemple :*

Il y a quelques années, un couple anglais de ma commune a commencé à inviter des amis et des voisins pour un feu de joie de Guy Fawkes, suivi d'un repas simple de pot-au-feu et de pommes de terre au four. À la fin du repas, vivifié par le vin, on chante : les Anglais comme les Français. En novembre dernier, on devait être une quarantaine, avec une petite majorité de Français. Ce n'est peut-être pas le genre de soirée qui attirerait tous ceux qui lisent ceci ; mais je peux vous assurer que dans notre petite communauté ce type d'initiative participe à briser les barrières, nous a aidé à nous connaître un peu mieux, et cela a généré des amitiés et un respect mutuel, tout en commémorant un moment unique de l'histoire anglaise. Donc il n'y a pas de déni de nos propres racines culturelles, simplement une façon de tendre une main amicale, chaleureuse et confiante. (Et au passage c'est comme ça que je définis l'intégration).

Et ce couple anglais ne joue pas le rôle des châtelains, divertissant leurs serfs ! Tout, du bois pour le feu aux pommes de terre dans le four est offert par leurs voisins français et anglais.]

On peut noter que Patrick ici anticipe sur le soupçon de snobisme qui pourrait être porté à l'encontre de James, pour le déconstruire. Ici encore, on lit la « confiance » de Patrick que ces pratiques culturelles non-locales ont toute leur place dans les lieux de migration. Nicolas et Nadine abondent dans le sens de Patrick, pour montrer leur disposition favorable aux pratiques culturelles britanniques :

[195] Guy Fawkes était un activiste politique catholique pendu le 5 novembre 1605 pour avoir participé à l'organisation du Gunpowder Plot, prévoyant de faire exploser des stocks de poudre sous le parlement britannique, dans l'objectif de faire vaciller le règne de James I.

[196] Ce message est écrit dans le fil « What is Integration », après celui de thud qui le premier évoquait les bérets et les oignons (cf. supra).

Nicolas ben y a deux choses à intégrer/ ça peut-être soit renier sa culture initiale pour se euh s'adapter à la culture locale la nouvelle/
Aude mmm/
Nicolas soit essayer d'marier les deux/
Aude mmm/ d'accord/
Nicolas moi j'pense qu'il faut essayer d'marier les deux/
Aude ouais?/
Nicolas se trouver à l'aise dans la# la société ou l'on est maintenant/ tout en conservant ses ses traditions personnelles disons si j'peux dire/ c'est ce que fait James par exemple/ il garde Guy Fawkes pourtant il est très intégré en France/
Aude ouais/ c'est ça/
Nadine mmm
Aude le tout c'est d'être euh bien quoi/
Nadine bien!/ bah oui/
Nicolas D'être bien/ il faut rien renier/ jamais/ renier quelque chose =c'est malsain moi j'trouve/
Nadine = non/ on peut pas "je reviendrai pas en Angleterre"/ par exemple hein/
Aude ouais/
Nadine on ne sait pas/
Nicolas par contre il faut essayer de cohabiter de# faire coexister deux#
Nadine vivre avec/= le vivre ensemble
Nicolas = deux cultures ou deux traditions enfin qui sont parfois différentes/ qui peuvent être en opposition mais enfin ça si c'est en opposition il faut essayer d'gérer l'truc/
Aude mm
Nicolas j'pense qu'on doit pouvoir euh/
Aude mmmm
Nadine =parce qu'on est quand même pas#
Nicolas =ça d'mande des qualités quand même hein/ tout le monde euh ne peut pas y arriver facilement/ quand y a des gens qui sont un peu rigides sans doute/
Aude mmm

Il est clair que la nationalité de James, en même temps qu'elle l'a mené à produire des efforts importants pour montrer sa volonté à participer à la communauté, lui a permis d'être identifié et d'obtenir un rôle au sein de cette communauté : celui de médiateur d'une part, mais également, on le verra, un rôle de passeur d'histoire et de mise en valeur de sa commune.

5.3. (RE)DEFINITION, DESIR ET MISE EN DESIR DU TERRITOIRE

5.3.1. Définir et s'adapter à la ruralité

Les migrant·e·s produisent en abondance des rationalisations justifiant le choix de migrer, de rester migrant·e, ou de repartir, reposant sur la comparaison des conditions de vie en Grande-Bretagne et des conditions de vie dans les milieux ruraux bretons. Ces comparaisons trouvent toutes leur place sur des fils de discussion incitant les migrant·e·s à expliciter les raisons de leur migration (DF8 ; DF13 ; DF16 ; DF25 ; DF32 ; DF43), ou les raisons d'un retour au Royaume-Uni (DF11 ; DF21 ; DF22 ; DF29 ; DF39). À cette occasion, la campagne bretonne, et ses habitant·e·s autochtones sont constamment redéfinis. Différentes perspectives se croisent pour tisser les représentations des milieux ruraux bretons. Aussi, ici, je reviendrai sur ces définitions en deux temps. Premièrement, je reviendrai sur les discours maintenant une définition positive, voire

idyllique, des lieux de migrations, en explorant les critères saillants qui en font un espace où « *the good life* » peut être atteinte. Dans un deuxième temps, j'explorerai les discours renégociant les perspectives idylliques ou affinant la perception des territoires, parfois au point de ne plus trouver de bénéfice à la migration dans la mise en rapport des espaces ruraux bretons et de la Grande-Bretagne.

5.3.1.1. Une idylle rurale française

Il me faut d'abord rappeler que, comme cela a déjà été précisé dans le premier chapitre, la migration s'est effectuée principalement grâce à l'écart en terme de valeur des propriétés entre le marché britannique et le marché rural breton. Ceci étant dit, la décision de migrer, puis la décision de rester sont donc modelées par un ensemble d'attentes de ce que peut-être le « *French lifestyle* », emploi très souvent métonymique pour désigner la vie rurale. Ici, on peut rappeler également que la « culture bretonne » n'est qu'exceptionnellement formulée comme un motif de migration, bien que, au fil de leurs interactions avec les populations locales, certain·e·s migrant·e·s découvrent et reproduisent des pratiques spécifiquement bretonnes (cf. 5.3.2.2). Comme le soulignait Alice dans l'extrait cité précédemment (cf. p.315) et comme le déclare James, c'est la proximité géographique avec le Royaume-Uni qui a pu amener certain·e·s à élire domicile en Bretagne. D'ailleurs, les autochtones, s'ils ne sont pas appelés « *the locals* », sont désignés plus souvent comme « *the French* » que « *the Breton* ». En revanche, de nombreux migrant·e·s déclarent que leur francophilie a longtemps précédé leur migration ; certains, comme Patrick et Julia, dès leur jeunesse pendant laquelle ils ont eu l'occasion de vivre en séjour prolongé pour apprendre le français, d'autres, plus nombreux, au fil de séjours touristiques réguliers.

Je ne vais ici que détailler brièvement ce qui est avancé pour décrire positivement les lieux de migration, étant donné que certains éléments ont déjà été évoqués à plusieurs reprises. Ce qui semble avant tout caractériser un style de vie à la française, entendu comme style de vie *rural* à la française, est son authenticité, son caractère inchangé. L'ayant déjà évoqué dans le premier point de ce chapitre, je me contenterai ici de citer ces propos d'un·e intervenant·e sur le forum :

13 epsilon 23/04/2007 at 13:18

(…) what they really mean when they say that rural France is like the 50s is that is has kept much of its ruralness intact, it is not gentrified (i.e outrageously expensive) as so much of Britain's country has become, it is still full of space, real peasants, traditions, etc. (…)

[*(…) ce qu'ils veulent vraiment dire quand ils disent que la France rurale est comme dans les années cinquante c'est qu'elle a gardé sa ruralité intacte, elle n'est pas gentrifiée (c'est-à-dire outrageusement chère) comme l'est devenue une grande partie de la campagne britannique, il y a toujours beaucoup d'espace, de vrais paysans, des traditions, etc. (…)*]

Le style de vie dans les lieux de migration est par ailleurs défini par sa « tranquillité » et un rythme de vie plus calme, voir pour certain·e·s proche de l'isolement. L'espace, et la faible urbanisation sont clairement perçus comme des caractéristiques des lieux de migrations[197] :

Patrick on cherche la# tranquillité
Nadine la tranquillité/ tout le monde le dit hein/
Nicolas l'espace / c'est vrai/
Patrick ouais/
(…)
Patrick il y a aussi une grande raison pour moi / c'est qu'il n'y a pas de lampadaires/
Tous rires/
Patrick alors la nuit la nuit je peux sortir/
Nicolas regarder les étoiles/
Patrick je ne vois pas pas les étoiles/
Nadine les étoiles/
Marie-O. c'est vrai//
Patrick pour moi c'est important/

Certain·e·s forumeurs·ses expriment la recherche d'un isolement social, ou en tout cas le désir de s'échapper de la densité de population britannique. Associé à cet espace, le jardinage, notamment l'entretien d'un potager semble également être considéré comme faisant partie de cette définition diffuse du style de vie à la française. Comme un conseiller municipal le remarque, les migrant·e·s britanniques, notamment les moins âgés d'après mes observations, ont également souvent quelques petits animaux de ferme (des poules principalement, mais aussi des lapins, moutons ou autres chèvres). L'équitation étant un sport plus répandu en Grande-Bretagne, on peut noter que pour certain·e·s la migration a pu être motivée par la possibilité de garder leurs chevaux sur un terrain à proximité, plutôt que devoir louer une place en centre équestre.

Les paysages font ensuite partie des caractéristiques motivant la migration. Il n'est pas rare de lire et entendre des descriptions hyperboliques et émerveillées de l'environnement paysager des migrant·e·s, par exemple ici :

4 Armorel Posted on: 17/10/2005 at 08:00

I am lucky to live in an exceptional place in Brittany, the river flows under my sitting room - no the house hasn't flooded since it was built in 1700 - though the lock-keepers house opposite has! The house is situated in a rain shadow area, so not much rain anyway. On the other side of the house I have woodland with deer in and no neighbours! I moved here 20 years ago from an idyllic wooded valley in West Cornwall, but even then it was quieter here.(…) So for me, now I am an OAP, living alone, I have no fears about living here. For me, I have found my paradise on earth but will admit there are a few bureaucratic things that make me tear my hair out!!

[*J'ai la chance de vivre dans un lieu exceptionnel en Bretagne, la rivière coule sous mon salon – non la maison n'a pas été inondée depuis qu'elle fut construite en 1700 – bien que la maison du gardien, en face, oui! La maison est située dans une zone protégée de la pluie, donc il n'y a pas beaucoup de pluie de toute façon. De l'autre côté de la maison il y a des bois ou habite un cerf, et pas de voisins ! J'ai emménagé ici il y a 20 ans, venant d'une vallée boisée idyllique à l'ouest de la Cornouailles, mais c'est encore plus calme ici. (…) Donc pour moi, maintenant que je suis un retraité d'âge avancé, vivant seul, je n'ai pas peur de vivre ici. Selon moi, j'ai trouvé mon paradis sur terre mais je dois admettre qu'il y a quelques problèmes bureaucratiques qui me font m'arracher les cheveux !!*]

[197] La densité des espaces ruraux en Grande-Bretagne reste presque deux fois plus élevée qu'en Centre-Bretagne.

Dans les définitions positives des lieux de migration, vient ensuite le caractère amical, poli, et relaxé des autochtones, ainsi que leur serviabilité :

6 JanTy Posted on: 17/10/2005 at 10:26

(…) Our neighbours have been kindness itself helping us arrange for our 'terrain' to be mowed finding out information & checking builders' local reputation &, when we arrived last weekend, we found that a kind neighbour, knowing that we needed to burn some old fence posts & harden rubbish, had moved it all into the middle of the field and started a very professionally controlled burn. We haven't found that to happen much in UK. I know that Brittany is not alone in this attitude as we have friends in other area who say the same. The secret is to treat people as you would like to be treated. They just seem to respond better in France.

JanTy

[*(…) Nos voisins ont été la gentillesse incarnée en nous aidant à faire que notre terrain soit tondu, à trouver des informations et à vérifier la réputation des entreprises de construction locales, et quand on est arrivé le week-end dernier, on a réalisé qu'un gentil voisin, sachant que nous voulions brûler des anciens poteaux de clôture et des ordures, avait déplacé tout ça au milieu du champ et a commencé un feu avec une grande maîtrise professionnelle. On n'a pas connu ça au Royaume-Uni. Je sais qu'il n'y a pas qu'en Bretagne qu'on trouve cette attitude, car nous avons des amis qui disent la même chose. Le secret c'est de traiter les gens comme on aimerait être traité. Ils semblent juste y répondre mieux en France.*]

La convivialité fait également partie des éléments cités par les migrant·e·s caractérisant les autochtones, et elle est notamment associée avec la tradition culinaire… et la consommation de vin. La qualité de la nourriture est en effet largement soulignée, bien que, comme je l'ai déjà évoqué, on observe par ailleurs chez de nombreux migrant·e·s une tendance à rechercher des produits alimentaires typiquement britanniques, ce qui est considéré absurde par d'autres migrants, comme Gillian, ou Kate et Jack.

Comme le souligne Michaela Benson (2011) dans son ethnographie de la migration britannique dans le Lot, une forme de « morale » est attribuée aux lieux de migration, et c'est cette moralité de la campagne qui permet par ailleurs aux parents d'enfants en âge d'être scolarisés de considérer que c'est l'espace idéal pour élever leurs enfants.

Si la qualité du système de santé est également louée, nombreux·ses sont les migrant·e·s à réfuter la rumeur persistante chez les autochtones que les « *Anglais sont venus pour la couverture sociale* », et qu'ils en profiteraient sans avoir cotisé.

Enfin, je préciserai qu'un consensus négatif à propos de la vie en France semble par ailleurs largement partagé même parmi les migrant·e·s produisant des représentations massivement positives de leur vie en France : la lourdeur des dispositifs administratifs et l'hostilité des « fonctionnaires » (entendu par là, les personnes travaillant dans l'administration publique). Ceci est parfois présenté comme l'un des seuls points négatifs, et quelques informateurs m'ont fait part de leurs techniques interactionnelles pour atténuer l'irritation des dits-fonctionnaires (formulation d'excuses, grande politesse, sourire, etc.). Kate, Jack, Rob et Julia précisent par ailleurs que la crispation des relations entre les personnels administratifs et certain·e·s migrant·e·s peut être liée à une approche arrogante de certains migrants. Il me semble

qu'il existe effectivement des différences en terme de pratiques managériales et relationnelles dans les administrations des deux pays, avec une approche commerciale de l'usager des services public en Grande-Bretagne. Par ailleurs, chez les plus positifs, la lenteur des processus administratifs est considérée comme le prix à payer pour un rythme de vie ralentie, et comme la forumeuse orme le formule « *the 'I want it done yesterday' culture* ».

5.3.1.2. Un rêve à renégocier

Si certain·e·s migrant·e·s maintiennent une perspective largement positive sur les lieux de migration, une plus grande partie semble néanmoins avoir affronté, ou affronte, une période de désenchantement. Des tensions entre ces deux groupes peuvent apparaître, les uns reprochant leur irréalisme à ceux qui leur reprochent une tendance trop critique envers la vie dans les milieux ruraux bretons. Cette tension peut apparaître dans les forums notamment autour de l'expression récurrente « wearing rose tinted specs/glasses »[198]. Dans le tableau suivant, j'ai répertorié les différentes occurrences de l'expression (sous ses formes variées) trouvées dans les fils de discussions sélectionnés. On observe trois registres associés à la reprise de cette expression : le registre défensif réfutant les accusations d'irréalisme, le registre explicatif assumant une période d'enchantement, et le registre critique reprochant un discours excessivement positif.

Registre défensif	1. Thank you all for your feedback, **I dont look through rose tinted glasses i am a realist** in a lot of ways , I just want whats best for my children i appreciate all your commments and has given me more to think about . 2. When you have lived somewhere for 17 years, **the rose tinted spectacles broke many years ago**! 3. I once posted on a similar thread when I'd been here only 4 months and **got the response that my opinions were worth nothing as I still had rose tinted specs on!** (Dreamer) 4. There are times when I have been well and truly shocked by the antics of my fellow Brits (and it's cost us a lot of money) so **rose tinted specs no, positive outlook, yes** and always will have. 5. **No rose tinted specs** but a smashing way of life with lovely people, both French and English and a few others as well. 6. Over all - I'm in paradise and loving every second of it - and, **no, I don't own any rose tinted spectacles!**
Registre explicatif	7. There is a **tendancy with any new venture to see the "rose-tinted"** side to everything **because we all move to something we hope will bring a better quality of life** depending on our own aspirations. 8. Maybe **sammie has on her rose tinted spectacles for the moment. lets face it most of us have them on when we move somewhere new** (including France)-mine are still on after 7 years though! 9. We have another 15 years before retirement and yes we should have taken this into account but hey ho **we obviously wore those rose tinted specs but so what**.

[198] Soit, voir la vie en rose (littéralement : porter des lunettes roses).

Registre critique/sceptique	10. Despite all of the above, if you are sure that the French way of life is what you want, then go for it but, whatever you do**, throw away those rose tinted glasses**! 11. **Many of the retirees in Brittany live in their own rose tinted world** and the every day realities of raising children here are alien to them. 12. **I have met several retirees who have their rose tinted glasses firmly in place** and get very upset when you try to take them off! 13. And I think **you are still viewing things thru rose tinted specs Dreamer**. **14.** Its easy to knock Britain as everyone has moved here to get away from there but there is also a lot to knock about France and the French just got **to stop looking through rose tinted glasses.** 15. But **I hope you keep your enthusiasm for all things French & your rose coloured specs don't fall off.**

À l'exception des énoncés 7 et 8, les usages interdiscursifs de cette même expression montrent comment le rapport enchantement/désenchantement peut structurer les relations entre migrant·e·s britanniques : tandis que les plus sceptiques et désenchanté·e·s tendent à décrédibiliser le discours des « enchanté·e·s », ces derniers doivent alors se défendre pour affirmer leurs capacités réflexives et critiques.

La critique du « rêveur » se construit en ricochet du désenchantement vécu par certain·e·s migrant·e·s, dans le sens où elle exprime l'amertume face à ce qui a été « espéré » et attendu (énoncé 8) et qui n'est jamais arrivé. Il me faut rappeler ici que dans le cadre de l'émergence des marchés de la mobilité privilégiée, le registre lexical du « rêve » accessible a largement été mobilisé dans l'environnement médiatique (articles, livres, films, émissions de télévision). « Live the dream » fut un slogan largement diffusé au plus fort moment du phénomène migratoire. On en trouve également la trace dans les forums. Voici le relevé des occurrences du nom et de l'adjectif « dream » dans cette partie du corpus.

1. I do think i am realising ***my dream*** by being here.
2. We are all moving to Brittany to fulfil a **dream**.
3. I've always been a country girl at heart, so now I am going to **live <u>the dream</u>**, I have no illusions, I know it won't be easy
4. There is nothing wrong with **<u>the dream</u>**,far from it...Brittany is a FABULOUS place to live and the quality of life is superb but this isn't Peter Mayle[199] land..it's real.
5. We came over here two and a half years ago to sign for ***our dream*** house.
6. In France however that **dream** can become real without winning the lottery
7. I get very jealous at times, and then these family members say words like " **living <u>the dream</u>**, Paradise, like a permanent holiday!"
8. I've waited so long to be able to **live** ***my dream***, I don't want to waste a day of it .
9. To be honest it doesnt matter what you say on Anglo someone will always think those of us that **live <u>the dream</u>** are only dreaming and not living in the real world.
10. My wife and I have been contemplating realising ***our dream*** to live in France, particularly the Brittany area.
11. Not everyone lives ***their dream*** here.

[199] Auteur de *A year in Provence*, cf. 1.3.

12. I guess it is the same with some who move here, they enjoy a holiday or two and it becomes a **dream** which in turn becomes a nightmare and for some, because of the even higher rise in house prices in the UK, they cannot return.
13. I put it down to **the dream** turning sour for the poster because their money had run out and she saw living in France as a failure.
14. A house is only bricks and mortar .... do not just give your heart away to one that may fit ***your dream*** ..... there is always another one.
15. It was a **dream** and I would gladly maintain it at a couple of months in the summer but 6 months is, for me, now too long.
16. You can **live the dream** here, but you are in a foreign country and its necessary to except things as they are.
17. To be honest I never wanted to move here, it was ***his dream***.
18. We do miss a lot from Brittany but also are very happy to be back in England, 6 months in each would be ***my impossible dream*** !
19. Don't keep referring to moving as **"dream, dream life, dream house** etc etc " rather, start thinking about reality. Living in Brittany is not a dream but is, quite a nice reality !
20. i thought i had found my dream; Everyone has a dream if as a couple you have the same dream follow it; im now returning on my own, to follow ***my dream***,
21. I observe an awful lot of retired people who move here, taken in by **the "dream"** and the wake up to reality, not exactly a nightmare
22. I have lived **the dream** and now want more from life
23. Unfortunately it has been harder than we ever imagined & **the dream** of living in another country, learning another language & culture has not been the great idle we had hoped for.
24. the reality of living in a foriegn land, did not match **the dream** and they returned to the UK, poorer but wiser.
25. if I stay for a month or two and realise it was a **dream**, I can always leave again and in the meantime
26. Family, illness, widowhood, the tribulations of getting work or being self-employed... the main one however, I think, over the years was that it simply didn't match **the dream**.
27. Once again we read the phrase "**living the dream**" but what does it mean?
28. I treasure my 7 years in Brittany and feel privileged to **have lived the dream**. However, to be honest, there is no place like home.

Une première chose qui peut frapper ici sont les nombreuses anaphores marquées par l'emploi plus régulier de l'article défini « the » (souligné), plutôt que des possessifs « my » ; « our » ; « their » (en italique). Ces anaphores marquent bien une référence interdiscursive au rêve standardisé produit dans l'espace médiatique partagé, plutôt qu'une construction individualisée. Deuxièmement, on remarque dans certaines occurrences le maintien du qualificatif « dream » pour désigner l'expérience migratoire, alors même que les énonciateurs sont en position de désenchantement (15 ; 22 ; 28). Le terme, notamment dans l'énoncé 22, semble alors désémantisé et indique la reprise par convention, telle une coquille vide, d'un discours extérieur partagé.

Pour certain·e·s migrant·e·s, le compte-rendu excessivement positif des expériences migratoires des Britanniques dans les médias explique un fort sentiment de désenchantement chez certains. J'ai déjà évoqué un travail effectué en parallèle sur quelques mémoires de migrants britanniques en milieu rural (Etrillard 2014a). Il ressort de cette analyse que, bien que se positionnant comme des récits se basant sur l'expérience des auteurs, les stratégies narratives tendent à inscrire ces récits dans le genre du divertissement et euphémisent, s'ils ne les éludent pas, les difficultés rencontrées pour en faire des ressorts humoristiques. Mais dans le même temps, ces récits sont construits pour renforcer l'empathie avec le narrateur ou la narratrice et

une projection sur ceux-ci, qui finissent systématiquement par trouver un équilibre et une maîtrise de leur trajectoire. Les multiples émissions de « télé-réalité » mobilisant les mêmes structures narratives (humour, suspens, mise en empathie avec le sujet) ont trouvé dans les histoires des migrants une matière largement exploitée. Ainsi, steve, après avoir évoqué quelques éléments pouvant poser problème à l'installation comme au retour des migrants écrit (DF12) :

52 steve Posted on: 13/09/2006 at 13:56

(...) If some of the uk TV programmes made these points, then people might be a bit more aware. Don't get me wrong - I am a long term resident and very happy here and, hopefully, will only return permanently to uk in a box! However, I have seen others who have not been so lucky.

[*(…) Si seulement les programmes télé britanniques soulignaient ces points, alors les gens seraient peut-être un peu plus alertes. Ne vous méprenez pas – je suis un résident depuis longtemps et très heureux ici et, je l'espère, je ne reviendrai au Royaume-Uni de façon permanente que dans une boîte! Cependant, j'en ai vu d'autres qui n'ont pas eu autant de chance.*]

Et dans une autre discussion (DF32) :

35 trevp 18/04/2009 at 13:29

(...) TV programmes, Newspaper articles and glossy magazines, all showed a land where the sun shone every day apparently. What they didn't show was the one mile walk at 6.30 every morning for your children to catch the school bus, and the same one mile at 19.00 in the evening, in all weathers !! The simple peasants who, according to many articles would cut your whole acreage for a bottle of rough red wine, now had tractors and demanded 150 francs per hour, plus diesel, plus wine !! (...) The list goes on, but you get my drift. (...) Those who say they love the Brittany way of life would love equally the Cotswolds or rural Dorset, they just kid themselves that the language is no barrier and the air is cleaner and people more friendly and..... well, you name it, they use that as an excuse.

Cynical you could say, but really examine your own experiences.

[*(…) Les programmes télé, les journaux et les magazines, tous exposaient un territoire où le soleil semblait briller tous les jours. Ce qu'ils ne montraient pas ce sont les presque deux kilomètres de marche à 6h30 tous les matins pour que les enfants prennent le bus, et les mêmes deux kilomètres le soir à 19h, par tous les temps !! Le paysan simple qui d'après de nombreux articles, débroussaillerait votre acre entier pour une bouteille de rouge, ont à présent des tracteurs et demandent 150 francs de l'heure, plus l'essence, plus le vin !! (…) La liste est longue, mais vous voyez où je veux en venir. (…) Ceux qui disent qu'ils aiment le style de vie en Bretagne aimeraient tout autant les Costwolds ou le Dorset rural, ils se mentent à eux même pensant que la langue n'est pas une barrière et que l'air est plus sain et les gens sont plus aimables et..... bon, ce que vous voulez, tout ça sont des excuses.*

Cynique vous pourriez dire, mais regardez de plus près votre expérience.]

En entretien, Gillian explique également :

1	**Gillian**	In England there are lots of.. TV programs which are- which show people buying houses and living abroad/ they show all the nice things/ [*En Angleterre il y a beaucoup de programmes télé qui sont- qui montrent des gens achetant des maisons et vivant à l'étranger/ ils montrent toutes les belles choses/*
2	**Yvonne**	(rires)
3	**Gillian**	the scenery/ good prices/ and.. [*le paysage/ les prix/ et..*]
4	**Robert**	good neighbor[200] (rires) [*un bon voisin*]
5	**Aude**	(rires)
6	**Gillian**	and it is../ after you've watched this show you have the impression that.. it is so wonderful/ everybody is friends/ [*et c'est.. / après avoir regardé ces programmes tu as l'impression que.. c'est tellement merveilleux/*]

[200] Robert fait ici référence à une ancienne voisine de Gillian, qui l'a agressée verbalement. D'après ce que j'ai pu comprendre, cette voisine a été considérée psychologiquement instable. L'expérience a néanmoins été traumatisante pour Gillian.

7	**Moira**	- but it is/ it IS wonderful here/ [*mais ça l'est/ C'EST merveilleux ici/*]
8	**Yvonne**	not in winter /always/ [*pas les hivers/ toujours*]
9	**Tous**	(rires)
10	**Yvonne**	for me (rires)/
11	**Moira**	(xxx) for how good life is/ [*(xxx) tellement la vie est bonne ici/*]
12	**Gillian**	oh I I love my life here/ [*oh j'adore ma vie ici/*]
13	**Moira**	it's great/
14	**Gillian**	honestly/ BUT .. to remain realistic there are things that .. to make ideal I would change / I would have more shops/ [*honnêtement/ MAIS.. en restant réaliste il y a des choses que .. pour rendre idéal je changerais/ il y aurais plus de boutiques/*]
15	**Robert**	(rires)
16	**Gillian**	different neighbors/ but she is gone so that's ok (rires)/ [*d'autres voisins/ mais elle est partie donc ça, ça va (rires)/*]
17	**Robert**	(rires)

Ici aussi, on remarque par l'intervention de Moira (7) comment se croisent les deux types de discours portant sur les lieux de migration.

Le coût de la vie, les difficultés, notamment financières, liées au chantier de rénovation, la dévaluation de la livre sterling, les hivers humides font partie des nombreux motifs matériels impliquant le désenchantement, mais c'est avant tout sur les aspects relationnels que je souhaiterais venir ici. M'étant déjà attardée sur les difficultés rencontrées au cours de l'apprentissage du français dans le chapitre précédent, je m'attarderai à présent sur deux autres motifs de désenchantement qui portent sur la vie sociale, notamment énoncés dans l'extrait précédent : d'abord, la difficulté parfois de créer de bonnes ou de profondes relations avec les autochtones ; ensuite le manque d'activité sociale ressenti par certain·e·s migrant·e·s.

a) « Do you live in a friendly village ? »

Dans l'imaginaire des autochtones, comme dans celui de nombreux migrant·e·s, le territoire est accueillant. Pour citer par exemple le maire de Léron « *je pense que Léron en particulier, le Centre Bretagne en général, c'est une terre d'accueil* ». James et Patrick ont fréquemment insisté sur l'accueil positif qu'ils avaient reçu à Corenteuc. Par exemple ici :

Patrick	et moi je pense que franchement si James ne m'avait pas invité à venir à la salle des fêtes à venir chez lui comme ça/ je j'aurais été beaucoup plus content de rester chez moi/
Aude	plus tranquille encore/
Patrick	oui je je ne sais pas si j'aurais trouver la confiance de d'essayer de m'intégrer /
Aude	il faut des invitations/ des premiers pas…/
Nadine	et pourtant Patrick/ du fait que tu parles français/
Patrick	non mais c'est pas seulement ça /
Nicolas	c'est le caractère qui est plus/
Patrick	ouais c'est c'est / j'ai eu un très bon accueil parce que mes voisins m'ont invité tout de suite à venir chez eux/ tout ça/ et la première fois que je suis allé à la sale des fêtes/ je ne savais pas à quelle heure ça commençait/ alors en fin de compte c'est [nom du voisin] et [nom de la voisine] qui m'ont emmené dans la voiture/ comme ça j'étais pas seul /
Aude	oui c'est vrai/

Patrick j'avais un peu peur/

Pourtant, tous les autochtones ne semblent pas avoir eu la même expérience. J'ai déjà souligné des manifestations particulièrement visibles d'hostilité à l'encontre des Britanniques, tels que les tags « Brits Out », les appels anonymes et menaçants qu'Alice a reçus pour son travail d'aide administratif, j'ai évoqué ci-dessus le cas de Gillian. Il existe bel et bien des sentiments anglophobes chez certain·e·s autochtones, et probablement plus particulièrement envers les non-francophones, et j'ai pu être le témoin de discours anti-anglais. Les idéologies monolingues, la hausse des prix de l'immobilier, l'existence de réseaux sociaux et entrepreneuriaux britanniques, ou, plus simplement une altérophobie inspirent le rejet de cette population par certain·e·s autochtones, et ce fut d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai originellement choisi de me pencher sur le sujet. Une intervention parmi d'autres peut illustrer cette attitude :

34 jackiezee Posted on: 30/09/2006 at 13:30

We had a French electician round the other week who said that lots of Brits who move over here also hen move out their elderly relatives to take advantage of the superior French health care. Sounds very reminisant of the common view among the Daily mail fraternity et al in the UK who think that every immigrant coming into the UK is doing so solely to take advantage of the benefit system! Jackie

[*Un électricien français est venu à la maison il y a quelques semaines, et il a dit que beaucoup de Brits qui viennent ici s'installent avec leurs parents âgés pour profiter du système de santé français qui est meilleur. Ça me rappelle les lieux communs qui circulent parmi les suiveurs du Daily Mail & co. qui pensent que les immigrés qui viennent en Grande-Bretagne ne le font que pour tirer profit des avantages sociaux! Jackie.*]

Aussi, même derrière l'apparente entente parfaite dans le village de Patrick et James, des réticences à l'accueil des Britanniques existent. Au cours d'une correspondance par mail quelques mois après nos entretiens, Patrick m'expliquera en effet qu'un conseiller municipal lui avait exprimé « quelques doutes ». Si Patrick prend, à raison, cette confidence comme une marque de « confiance » sur le plan personnel, soit la reconnaissance de sa subjectivité, il ajoute par ailleurs que ce n'est pas un discours que les autochtones tiennent publiquement.

De même, à Léron, certain·e·s administrés paraissent moins enthousiastes que l'équipe municipale. Si l'équipe municipale de Léron reconnaît que certain·e·s autochtones ont manifesté une certaine hostilité, les conseillers ont associé ces ressentiments aux quelques années qui ont suivi la vague de 2004. Et les équipes municipales ne sont également pas toujours aussi impliquées qu'à « Corenteuc » ou à « Léron »[201] pour l'accueil des migrant·e·s britanniques :

22 Devonian Posted on: 21/03/2011 at 18:05

Not everyone has a Maire like yours laughingboy - ours for instance is a 'good ole boy' who dilsikes foreigners and threatened to set the police on us because a neighbour complained that we had not cut our hedges to her satisfaction.

[*Tout le monde n'a pas un Maire comme le votre laughingboy – le notre par exemple est un 'bon vieux gars' qui n'aime pas les étrangers et nous a menacés de nous envoyer la police parce qu'une voisine s'est plainte que nous n'avions pas taillé nos haies comme elle le voulait.*]

[201] Les cas de Corenteuc et Léron sont cependant loin d'être des cas isolés. Deux communes visitées lors de mon enquête de master montraient des stratégies similaires.

Aussi dans le forum, une intervenant·e démarre un fil de discussion qu'elle intitule « Do you live in a friendly village ? » :

1 **Sammiegolden Posted on: 31/07/2009 at 08:34**

I have to say that I don't often feel envious .. except when people say they live in a place where the natives are friendly and helpful and there is always something going on. Do you live in a friendly village in Brittany ?.... tell us where and what goes on and why your French neighbours are wonderful. (…)

[*Je dois dire que je ne me sens pas souvent envieuse .. sauf quand les gens disent qu'ils vivent à un endroit où les natifs sont amicaux et qu'il y a toujours de l'animation. Est-ce que vous vivez dans un village agréable en Bretagne ?.... dites nous où et ce qu'il s'y passe et pourquoi vos voisins français sont merveilleux. (…)*]

Plus qu'une ambiance générale de village, il semble que ce soit quelques querelles de voisinage qui viennent ternir l'image de l'ensemble de l'accueil fait aux Britanniques. Cependant, comme le souligne Évelyne, ce type de situation n'est pas spécifique aux lieux de migration. Il est par ailleurs difficile de distinguer ce qui relèverait d'une anglophobie dans ces conflits interpersonnels, mais il est fort probable que les Britanniques des communes n'étant pas toujours aux faits des règles implicites et lois explicites qui régulent les relations de voisinage et d'entretiens des propriétés soient particulièrement attendus au tournant par les autochtones.

Mais, mis à part les manifestations d'hostilité, c'est la difficulté d'aller au-delà de l'entente pour forger des relations plus profondes qui semble poser problème pour ceux qui souhaitent s'investir plus dans les lieux de migration. Kate et Jack expliquent, qu'au-delà des subtilités linguistiques, c'est une autre culture de l'amitié qu'ils ont trouvée sur les lieux de migrations, remarquant que la socialisation au sein de la famille, dans les fratries, est bien plus fréquente pour les autochtones de leur génération. Ainsi, comme c'est également remarqué par deux intervenant·e·s sur le forum, les autochtones ne chercheraient pas autant à se lier véritablement d'amitié à l'extérieur du cercle familial. Cet extrait de l'entretien avec Nadine et Nicolas, illustre ces différences en terme de socialisation : le réveillon du Nouvel An se fête plutôt en famille qu'entre amis. Malgré tout Nadine et Nicolas ont accepté l'invitation de leurs voisins britanniques :

1	**Nadine**	(…) et là c'est aussi leur gentillesse pour le nouvel an /bon ils nous ont invités une année/
2	**Nicolas**	oui/
3	**Nadine**	mais alors à la limite c'est même un peu trop parce qu'on est gêné/
4	**Aude**	ah ouais?/
5	**Nadine**	et# euh#/
6	**Aude**	pourquoi vous êtes gêné? Parce que:/
7	**Nadine**	bah parce que le nouvel an en principe nous on le fait en famille/
8	**Aude**	ouais c'est plus intime/
9	**Nadine**	hein en famille ou en#/ mais eux bon ils ont insisté "mais si vous allez venir"/ et nous on/ pour prendre le jour du nouvel an c'est délicat quoi/ on va pas faire ça comme ça/
10	**Aude**	mmmm/
11	**Nadine**	c'est:/
12	**Aude**	vous êtes allez finalement ou pas ?/
13	**Nadine**	oui!/
14	**Nicolas**	oui oui/

15	**Nadine**	oui oui/ tout le village est allé/ hein/ enfin tout le village on est quand même pas bien nombreux trois familles[202]/ on était /-plus eux les anglais ils ont fait v'nir tous leurs amis et tout heh/ puis après ça se termine entre eux/ parce que c'est des (aspire) des des beuvries d'Anglais (rires)
16	**Aude**	(rires)
17	**Nicolas**	c'était ça hein/
18	**Nadine**	alors là nous on les laisse tomber/ hein/ (en souriant)

Ces derniers commentaires (15-18) indiquent encore un rapport à la consommation d'alcool assez différent de celui des autochtones, comme un extrait de l'entretien avec Alice le soulignait (cf. 5.4., p. 196).

Enfin, tout simplement, les centres d'intérêt avec des voisins immédiats ne sont pas toujours partagés. Le « fermier breton », dans sa représentation archétypale, est notamment citée par quelques témoins comme peu intéressé par une véritable socialisation, par écart culturel ou générationnel :

19 **Max out posted on: 12/02/2010 at 20:31**

I'm English/European, I'm retired, I speak French with an English/Parisienne accent, my clothes are made in every third world country imaginable, I drive a LHD German car and own a chunk of French soil with some buildings upon it. I have a Dutch girlfriend, who speaks with an American accent, and we both prefer English TV and to communicate with each other in English. **Neither of us care what our Breton farmer neighbors think of us as we have little or nothing in common with them. We are polite and humor them when necessary.** I don't understand integration other than a pretense of trying to hide in someone else's culture? **If we had chosen to live in a big town or Paris maybe things would be different.**

[*Je suis Anglais/Européen, je suis retraité, je parle français avec un accent anglais/parisien, mes vêtements sont fabriqués dans tous les pays du tiers-monde possibles et immaginable, je conduis une voiture allemande qui se conduit à gauche et je suis propriétaire d'un bout de terre français, avec dessus quelques bâtiments. J'ai une petite-amie hollandaise, qui parle avec un accent américain, et nous préférons tous les deux la télévision anglaise et communiquer entre nous en anglais. Ni l'un ni l'autre ne nous soucions de ce que pensent nos voisins, des fermiers bretons, car nous avons peut de chose en commun avec eux. Nous sommes polis et nous nous prêtons à leur jeu lorsque cela est nécessaire. Je ne comprends pas ce qu'est l'intégration à part une excuse pour se cacher derière la culture de quelqu'un d'autre ? Si nous avions choisi de vivre dans une grande ville ou à Paris, peut-être que les choses seraient autrement.*]

Dans cet extrait Max out montre le qu'il est pris dans les processus de la mondialisation. Cette description d'un mode de vie (et de consommation) internationalisé, ainsi que l'urbanité, se présente en contraste avec le mode de vie de ses voisins autochtones agriculteurs. Et ensuite, dans la même discussion :

22 **Aka posted on: 12/02/2010 at 21:31**

We have an apartment in Paris and while we are there we socialise (integrate), here it is just not possible. Quite frankly we would not know where to begin. I suppose it all depends on who you are and what you want from your life here. I rather think our conversation would seem boring to our neighbors, who are farmers (aren't they all?). We tend to still keep English hours but they close their shutters and turn off the lights, to sleep, we presume, soon after dark. Of course we are both on waving terms with them across the fields who wouldn't be.

[*Nous avons un appartement à Paris et tandis que là-bas nous nous socialisons (nous nous intégrons), ici ce n'est simplement pas possible. Franchement, nous ne saurions pas par où commencer. J'imagine que tout dépend de qui l'on est et ce que l'on attend de la vie ici. Je pense que nos conversations seraient ennuyeuses pour nos voisins, qui sont fermiers (ne le sont-ils pas tous?). Nous avons tendance à garder le rythme anglais, mais ils ferment leur volet et éteignent la lumière, pour dormir nous supposons, peu de temps après le coucher du soleil. Bien sûr, nous nous faisons salut au loin, qui ne le ferait pas.*]

[202] Un village ici est un hameau.

À ce commentaire, Mickrest et orme réagiront néanmoins, soulignant que d'une part la population bretonne est plus variée que Aka ne semble le croire, et d'autre part, que les fermiers bretons ne sont pas forcément les archétypes bourrus et uniquement concernés par leurs champs que certain·e·s semblent dépeindre. Se révèle néanmoins ici un écart culturel, au moins perçu, entre mondes urbains et mondes ruraux, que l'on continuera d'explorer dans la section suivante.

b) De l'idylle à la « dull » Bretagne ?

L'expérience de la vie rurale peut s'avérer également moins épanouissante que prévue pour certain·e·s migrant·e·s. La tranquillité recherchée peut alors tourner à l'ennui :

24 Bubblehead Posted on: 21/12/2007 at 14:31

(…) I think I'd get rather bored if it wasn't for our frequent trips to Paris and London. The quiet rural life is not for everyone but I must add that, after 3 or 4 days in either capital, I can't wait to get back to the peace and quiet.

[*(…) Je pense que je m'ennuierais pas mal sans les voyages fréquents à Paris et à Londres. La calme vie rurale ne sied pas à tout le monde, et j'ajoute qu'après 3 ou 4 jours dans une de ces capitales, j'ai hâte de retrouver la paix et le calme.*

22 The Spinner Posted on: 21/12/2007 at 13:43

(…) I personally find it rather boring - the art trails are nigh on non existent and that is driven by the lack of funding or talent. There is not much expedable cash here as people are finding it difficult to pay their bills leave alone splash out on non essentials.

(…) I fully accept that this will offend some but wherever you live in the world the country life can be very boring and extremely hard. Consider carefully what you want as what you wish for you very often get. This is typed on the 21 December 2007 and on the 22nd December 2007 I may very well feel different about it - but I do not intend to be buried in the local graveyard or in this village. (…)

[*(…) Personnellement je trouve qu'on s'ennuie - les circuits artistiques presque voir inexistant et c'est lié au manque de financement ou de talent. Il n'y a pas beaucoup de dépenses extra ici, car les gens ont déjà du mal à payer leurs factures sans compter les dépenses qui ne sont pas essentielles.*

(…) Je comprends pleinement que ceci va en froisser certains, mais où que ça soit dans le monde la vie à la campagne peut être vraiment ennuyeuse et très difficile. Réfléchissez bien à ce que vous voulez et ce que vous souhaitez avoir souvent. J'écris ceci le 21 décembre 2007 et le 22 décembre 2007 il se pourrait bien que je ressente les choses différemment – mais je n'ai pas l'intention d'être enterrée dans le cimetière du coin ou dans ce village. (…)]

82 KERHUEL replied on 26/09/2008 at 17:49

I live nr Corlay, and have lived here in the wild west for seven years.

(…) I do quite like the country life, but feel that the world is slowly slipping by and am getting a bit fed up and frankly bored with the continuous round of farming talk, wet weather, potato harvesting etc etc, the novelty has worn a bit thin I suppose. I observe an awful lot of retired people who move here, taken in by the "dream" and the wake up to reality, not exactly a nightmare but if one has nothing to do it must be like slowly sinking into a vat of honey (not unpleasant but still terminal.

[*Je vit près de Corlay, et j'ai vécu ici dans le wild west ces sept dernières années.*

(…) J'aime plutôt bien la vie de campagne, mais j'ai l'impression que le monde s'évanouit lentement et franchement je commence à en avoir marre de la continuelle discussion fermière, du temps humide, de la récolte des patates, etc., la nouveauté s'est un peu usée, j'imagine. Je remarque un tas de retraités qui s'installent ici saisis par le « rêve » et le retour à la réalité, pas vraiment un cauchemar, mais si on a rien à faire on s'enfonce lentement dans une cuve de miel (pas désagréable mais néanmoins léthal.]

La ruralité est ici associée à une activité artistique réduite, une certaine pauvreté et à des préoccupations essentiellement liées à la culture de la terre. Dans ce type de déclaration, l'ambivalence des migrant·e·s reste frappante : ni tout à fait convaincus d'être pleinement

épanouis dans des milieux urbains ni satisfait par le rythme et les préoccupations dans les lieux de migration, le sentiment de ne pas savoir où est sa place revient de façon récurrente. À la question 'Are you glad you moved ?', une forumeuse répond (DF16) :

26 lucyloo Posted on : 21/08/2007 at 21:34

It's a difficult question to answer. Yes, I was in the beginning, but now, I just feel that I do not have a life. I am not of retirement age and yet have virtually retired. I feel that my brain is stagnating and some days lack the motivation to do very much at all. It was fun at first, everything was different and new and exciting. (…) I used to have a managerial position in a large well known company, in work at 8am, smartly dressed, full make up and nail polish etc.....now, well, it's just jeans every day and no need to get up early, and nail polish is a thing of the past ! All I seem to do is clean the house and look after the animals or the garden because the grass and weeds grow better than the flowers do. (…)

France is lovely, the people are lovely, but.....and it is becoming a very big BUT for me. I have no reason to return to England - no family ties, no one to see grow up or grow old, so it's not the old heart strings tugging, it's just all a bit boring and I need a life again. (…)

[*C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Oui, au début je l'étais, mais maintenant, j'ai l'impression que je n'ai pas de vie. Je n'ai pas l'âge de la retraite et malgré tout c'est comme si j'étais retraitée. J'ai l'impression que mon cerveau stagne et certain jour n'a la motivation pour ne rien faire. C'était amusant au début, tout était différent et nouveau et excitant. (…) Avant j'avais un poste au niveau managérial dans une grande entreprise connue, au travail à 8h, bien habillée, maquillage et manucure totale etc……maintenant, je suis juste tous les jours en jean, pas besoin de se lever tôt, et le vernis à ongles appartient au passé! J'ai l'impression que je ne fais que nettoyer et m'occuper des animaux ou du jardin parce que la pelouse et la mauvaise herbe poussent plus vite que les fleurs. (…)*

C'est charmant la France, les gens sont charmants, mais……et ça devient un grand MAIS pour moi. Je n'ai pas de raison de rentrer en Angleterre – pas de liens familiaux, personne à voir vieillir, personne à voir grandir, donc ce n'est pas le grand cri du cœur, c'est juste que tout est un peu ennuyant et j'ai besoin de retrouver une vie. (…)]

De nombreuses réactions, notamment de femmes, abonderont dans le sens de lucyloo après son intervention. Ici, on peut souligner au passage que les secteurs d'emploi sur les lieux de migration ne favorisent pas la réinsertion professionnelle à statut équivalent pour les professions intermédiaires. L'histoire de lucyloo ressemble fortement à l'histoire de la voisine d'Yvonne, qui de cadre dans le secteur informatique à Londres s'est reconvertie dans l'aide à domicile. Yvonne raconte comment cette difficile reconversion professionnelle est un sujet de discorde pour le couple, et pourrait être un motif de départ pour cette dernière.

Les pratiques associées à la vie urbaine active, telles que le maintient d'une apparence, faire les boutiques, sortir dans les bars, semblent alors manquer dès que l'effet de nouveauté lié à l'apprentissage de nouvelles pratiques rurales s'efface. Pour de nombreux migrants, j'y reviendrais, la migration est considérée comme « une aventure » (cf. 5.4). Cependant, ce qu'il est possible de rendre excitant dans la concentration d'une œuvre de fiction ou d'un programme télévisé se dilue dans la temporalité vécue.

Néanmoins, de nombreux·ses migrant·e·s réfutent l'idée que les milieux ruraux bretons offrent une activité sociale insuffisante. James, par exemple déclare :

James oui/ un peu/ mais aussi .. Eumh moi et Sharon aussi on était très très très euh.. On fait beaucoup beaucoup dans la communauté en Angleterre/
Aude ouais/
James et c:' est c'est c'est pour ça que on a dit : "si on déménage très loin / c'est c'est fini"/

Aude on sera tranquille ouais/
James oui/ .. Mais (rires) (fait non de la tête)
Aude (rires) / bah oui/ au final vous r'commencez ici (rires)/ d'accord/ c'était trop en fait/ vous aviez trop de choses à faire/
James .. .. Je je je ne peux pas rien ne rien faire/

James est en effet très impliqué dans sa commune, il participe à l'organisation de nombreux événement sur la commune au sein du comité d'animation, il gère l'édition du bulletin municipal, il aide certains administrés anglophones de la commune et il est également membre d'une chorale. Kate et Jack, soulignent-eux que ce n'est qu'en apparence que la vie sociale est calme sur les lieux de migration :

Kate we noticed that, that there appears to be nothing happening but there's something going on all the time »
[*on a remarqué ça, on dirait qu'il n'y a rien qui se passe mais il y a tout le temps quelque chose*]
Aude when you arrived you thought there was not so much activities or :?
[*quand vous êtes arrivés vous pensiez qu'il n'y a avait pas beaucoup d'activité ou :*]
Kate yeah/ yeah/
Jack well when we arrived/ umh we though that was dead/ really/ because nothing here were on/
[*c'est à dire que quand on est arrivé/ umh on pensait que c'était mort/ vraiment/ parcequ'il n'y avait rien ici/*]
Aude you couldn't see the:/
[*vous ne voyiez pas les:/*]
Jack then you scratch the surf-/ people-/ the first year we were here/
[*ensuite tu grattes la surf-/ les gens-/ notre première année ici/*]
Kate we were never in !/
[*on était jamais à la maison !*]
Jack no /we had thirteen galettes des rois[203] !/ they go to-/ THIRTEEN in a month !/ we never imma:-/
[*non/ on a fait treize galettes des rois !/ ils vont à-/ TREIZE en un mois !/ on aurait jamais imma-/*]
Kate I put on a lot of weight/
[*j'ai grossi/*]
Aude (rires)
Kate the first year/ because we just-/ but it was good because that's when we integrated/
[*la première année/ parce qu'on-/ mais c'était bien parce que c'est là qu'on s'est intégré*]

Alice défendra également « son territoire » en soulignant certaines structures habituellement associées aux milieux urbains, comme le cinéma local, projetant des films classés arts et essai. Aussi, lorsqu'une forumeuse démarre un fil de discussion intitulé « *Some night life needed* » (DF10), les réponses et conseils sont nombreux. Néanmoins, il faut souligner qu'un certain nombre d'entre eux conseillent de se tourner vers les villes de Lorient ou de Rennes.

La vie rurale, et les ruraux restent fréquemment associés à une classe sociale basse, et peu cultivée, comme on pouvait le lire dans les postes d'Aka (cf. p. 323 et p. 337). Kate et Jack disent être témoins de cette attitude chez certain·e·s de leurs compatriotes notamment issus de la « *higher middle class* ». Ceci est particulièrement visible dans ces deux passages de mon entretien avec Julia

[203] La plupart des associations et parfois les municipalités organisent une soirée au mois de janvier, parfois à l'occasion de l'assemblée générale, où l'on partage la galette des rois, et l'on s'échange les vœux de bonne année.

et Rob. Rob, dans une séquence antérieure à cet extrait, explique qu'il a déménagé dans une autre (commune 1) plus grande (un peu plus de 5 000 habitants) que celle dans laquelle il s'était établi à l'origine :

1	**Rob**	that's the difference I notice between here and (commune 1)/ it could be a different country/ [*c'est la différence/ j'ai remarqu » entre ici et (commune 1)/ on pourrait croire que c'est un autre pays/*]
2	**Aude**	yes ok/ there's a lot of working- persons- there no ? / [*oui ok/ il y a beaucoup d'actifs- là-bas non ?/*]
3	**Rob**	in (commune 1) ?/
4	**Aude**	yeah/
5	**Rob**	yeah/ yes/
6	**Rob**	yes and there's a couple of big entreprises/ although I hate to say/ [nom d'une entreprise agroalimentaire] factory/ I have to say I hate [nom de l'entreprise] /with avengence/but it does bring in different people into (commune 1)/ [*oui il y a quelques grosses entreprises/ bien que je déteste le dire/ l'usine* [*nom d'une entreprise agroalimentaire*]*/ je dois dire que je déteste* [*nom de l'entreprise*]*/ j'ai de la rancœur/ mais ça amène des gens différents à (commune 1)/*]
7	**Aude**	yes/
8	**Rob**	and of course the colleges/ and the gendarme school/ we have kids from all over France to come to the gendarme school in (commune 2) and it just.. broadenth everyone's horizons in (commune 1)/ uh so that that's the big difference I noticed between-/ [*et bien sûr les collèges/ et l'école de gendarme/ il y a des gosses qui viennent de la France entière à l'école de gendarme (commune 2) et tout simplement ça.. élargit l'horizon de tout le monde à (commune 1)/ euh donc c'est la grosse différence que j'ai noté entre-/*]
9	**Julia**	yes/ but I mean we're only two hundred and forty out here/ [*oui/ mais je veux dire on est que deux-cent-quarante ici/*]
(…)		
10	**Rob**	We can always tell in (commune 1) people who have travelled as opposed to the ones that just stayed in Finistère/ [*On peut toujours reconnaître à (commune 1) les gens qui ont voyagé par rapport à ceux qui sont restés dans le Finistère/*]
11	**Julia**	uhuh/
12	**Aude**	(xxx)/
13	**Rob**	yeah because they just have a different outlook/ [*oui parce qu'ils ont simplement une autre vision des choses/*]
14	**Aude**	mm/
15	**Rob**	wherease I suppose here in the small villages people were born/ raised/ and die/ [*alors que je suppose qu'ici dans les petits villages les gens sont nés/ ont grandi/ et meurent/*]
16	**Aude**	mmm/
17	**Julia**	well quite a lot of them 'ave gone elsewhere and worked and come back here to family house to retire/ but they seem to slick back into/ [*bon il y a beaucoup qui sont parti ailleurs travailler et qui sont revenus ici dans la maison familiale pour vivre leur retraite/ mais ils se fondent à nouveau parmi*]
18	**Rob**	mmm/
19	**Julia**	slick back into the locals quite quickly/ .. [*se fondent parmi les locaux assez rapidement*]
20	**Aude**	ok/
21	**Julia**	no I mean people are../ what I say is this is le pays de ploucs/ [*non mais je veux dire les gens sont/ moi je dis le pays de ploucs/*]
22	**Aude**	../ pays d'ploucs ?!/
23	**Rob**	ouais/ (rires)
24	**Julia**	it IS/ sorry!/ [*mais ça l'est désolée !*]
25	**Aude**	ok/
26	**Julia**	some of the ploucs are very nice/ but eh/

		[*certains ploucs sont très gentils mais eh/*]
27	**Tous**	(rires)
28	**Julia**	you mustn't expect too much 'cause you might be disappointed/ ok?/ [*il ne faut pas en attendre trop parce que tu pourrais être déçu/ ok ?*]

On observe la valorisation de la mobilité et la perception pour Rob[204] de l'immobilité des habitants des petits villages. Cette représentation peut être liée au fait que les autochtones qui ont une expérience de mobilité, à l'instar de Fabrice, peuvent être particulièrement enclins à comprendre les problématiques auxquelles les migrants font face, et à aller vers les migrant·e·s en mobilisant plus promptement leurs connaissances anglophones.

La hiérarchisation (« plouc », « you mustn't expect too much ») et l'implication d'une étroitesse d'esprit des habitants des villages les plus ruraux (8), dessinent alors une mise en valeur sociale de l'urbanité, et la dévaluation de la ruralité, maintenue dans une représentation pittoresque d'espaces déconnectés. Cette hiérarchisation semble ouvrir à Julia la possibilité de mobiliser des stratégies de condescendance, au sens bourdieusien du terme[205], indexant un sentiment de supériorité sociale des migrant·e·s qui la mobilisent. En rappellant que Julia est conseillère municipale, on peut ainsi complexifier le rapport de pouvoir sous-tendu par le concept d'intégration abondamment mobilisé par les migrant·e·s et par les autochtones : si certain·e·s migrant·e·s, comme Julia, mobilisent des stratégies de condescendance pour leur « intégration », c'est que ces derniers ne pensent pas être en position de dominés d'un point de vue social et culturel.

Enfin, pour terminer sur une dimension plus pragmatique de la définition de la vie dans les milieux, lorsque Rob évoque les raisons de son déménagement il en souligne un élément fortement problématique :

Rob	(…) for me (Commune 1) / something- there's always something going on/ uh/ I don't have a car/ which I'm quite-/ I don't like having a car/ and in (Commune 1) I can walk/ [*(…) pour moi (Commune 1)/ quelque- il y a toujours des choses qui se passent/ Je n'ai pas de voiture/ ce qui me-/ je n'aime pas avoir une voiture/ et à (Commune 1) je peux marcher/*
Aude	yeah/
Rob	wherever I want to go/ I can do anything I need/ just by going by foot/ [*pour aller où je veux/ je peux faire tout ce que je veux/ juste en marchant/*]

[204] C'est l'occasion ici de préciser que s'ajoute pour Rob la représentation de la périphéricalité des lieux de migrations. Pendant l'entretien, il formulera l'idée que les administrations finistériennes sont trop éloignées pour être à jour au sujet de certaines régulations, et c'est donc à lui d'apporter l'information : « *sometimes certainly Finistère they are not always on the board / with the new regulation/ (…)the information doesn't really filter.. down/ to the extreme west/ so you have to go in with your evidence* »

[205] « J'appelle stratégies de condescendance ces transgressions symbolique de la limite qui permet d'avoir à la fois les profits de la conformité à la définition et les profits de la transgression : c'est le cas de l'aristocrate qui tape sur la croupe du palefrenier et dont on dira « Il est simple », sous-entendu, pour un aristocrate, c'est-à-dire un homme d'essence supérieure dont l'essence ne comporte pas en principe une telle conduite. » (Bourdieu 1982, p. 131) Je peux préciser d'ailleurs ici que Julia dit avoir été dans cette situation depuis son mariage : fille de l'aristocratie, elle a épousé un fermier britannique. Elle déclare avoir donc dû s'adapter, sans que cela lui soit contraignant, un autre monde, dans lequel par exemple le facteur appelait son mari par son prénom.

Comme je l'ai déjà évoqué, posséder une voiture et conduire reste un élément incontournable pour entretenir une vie sociale pour les migrant•e•s :

9 LifesGood Posted on: 01/05/2013 at 14:43

Arealgent If you are a social person, choosing a rural property is probably a nightmare for you. The best advice I was given was from a friend of ours who had been living in Brittany ten years before us, (…). She advised us to buy a property nearer a town if we were going to live here permanently and not to get drawn into the isolated miles from anywhere idealism so many Brits seem to choose, even though it may not suit their needs. (…)

So we took her advice and have been living in the middle of a small town since 2001,with everything to hand,we still enjoy beautiful countryside views from our home, have lots of nice safe dog walks to choose from without having to get the car out to take the dogs a walk(…)

Schools are in the town,supermarket walking distance,doctors etc etc lots of bars and restaurants within walking distance so no worries about driving if we fancy a tipple, so perfect for us. (…)

[*Arealagent Si vous êtes quelqu'un de sociable, choisir une propriété rurale sera peut-être un cauchemar pour vous. Le meilleur conseil que l'on m'a donné venait d'une de nos amies qui s'était installée en Bretagne dix ans avant nous (…). Elle nous a conseillé d'acheter une propriété plus près d'une ville si on avait l'intention de vivre là-bas et ne pas être attiré par l'idéal d'un isolement à des kilomètres de tout que tant de Brits semblent choisir, même si ça ne convient pas à leurs besoins. (…)*

Donc on a pris son conseil et on vit au milieu d'une petite ville depuis 2001, avec tout à porté de main, on profite quand même de la vue sur la campagne depuis notre maison, avec plein d'itinéraires sûrs parmi lesquels choisir pour promener le chien sans avoir à prendre la voiture (…).

Les écoles sont dans la ville, le supermarché est accessible à pied, les docteurs etc etc, beaucoup de bars et de restaurants accessibles à pied donc on n'a pas à s'inquiéter pour la conduite si on a envie de boire un coup, donc c'est parfait pour nous. (…)]

La dernière remarque de LifesGood peut paraître anecdotique, mais le conflit entre la conduite et la consommation d'alcool est régulièrement rélevé comme particulièrement problématique pour les migrant•e•s qui y associent la socialisation. Mais c'est surtout l'incapacité de conduire pour certain•e•s migrant•e•s vieillissant•e•s qui peut devenir un sujet d'inquiétude pour les migrant•e•s et leur entourage :

Nadine	alors une personne comme James le jour où il peut pu conduire qu'est-ce qui se passe?
Aude	Mmm
Nadine	qu'est-ce qui se passe? Et bon c'est c'est pareil pour les Français vous me direz/ mais euh fffff c'est pour ça que s'installer là:/
Aude	ben oui et non dans le sens où euh j'ai l'impression qu'les anciens ont quand même euh peuvent compter sur des voisins:-/
Nadine	ben voilà/
Nicolas	ils ont leur famille/ leur tissu= local je dirais
Nadine	= la famille/ les les peut-être des voisins se mobilisent-/ encore que bon euh James serait dans la panade euh on se mobiliserait
Aude	oui bien sûr/
Nadine	parce qu'il est vraiment bien intégré hein/ et même au niveau de de Corenteuc en général/ puisque comme il fait partie du conseil/ et puis il est bien vu euh =TOUTES les manifestations

Si James peut bénéficier d'un tissu social solide, il n'en va néanmoins pas de même pour tous les migrant•e•s. Patrick, comme LifesGood, a également reçu le conseil d'éviter l'achat d'une propriété complètement isolée. À l'instar de Kate et Jack, il s'est alors installé dans un hameau afin d'éviter un isolement social complet.

5.3.2. « When in Brittany do as the Bretons » : préservation et mise en valeur des territoires

On l'a vu, certain•e•s migrant•e•s rejettent l'idée de « faire comme », notamment par crainte de diluer leurs identités britanniques (cf. 5.2.1). Il existe néanmoins un discours « entre-deux », affirmant la compatibilité d'un maintien d'une identité britannique (le plus souvent toujours solidement arrimée dans les discours) avec la reproduction des pratiques locales. L'utilisation abondante de l'expression « when in Rome do as the Romans », dans sa version locale « When in Brittany do as the Bretons » (DF1 : 54), dans les forums confirme ce souci d'adopter les normes locales.

5.3.2.1. Le dilemme de la quête d'authenticité : une destruction créatrice ?

L'enjeu du maintien de ce qui rend ces territoires si attractifs peut amener les migrant•e•s à exprimer leur souci de préserver l'authenticité. Cette intervention, datant de la période où l'arrivée de Britanniques était massive, montre la conscience d'un impact potentiel :

90 **lagadu Posted on: 18/02/2004 at 12:14**

I'm sure many of us have good and even excellent relationships with our breton friends and neighbours, and I wasn't suggesting otherwise. N'empêche que...we are part of a social phenomenon and we should be aware of our impact on the local economy and lifestyle.

When some of us annoy the local people through their lack of awareness, it is left to the rest of us to rattrape derrière. It would be better not to have to do this !

[*Je suis certain•e que beaucoup d'entre nous ont d'excellentes relations avec nos amis et voisins bretons, et je ne disais pas le contraire.* N'empêche que…*on fait partie d'un phénomène social et nous devrions être vigilants quant à notre impact sur l'économie locale et son style de vie.*

Lorsque certains d'entre nous agacent les locaux par leur manque d'attention, c'est aux autres d'entre nous de rattraper derrière. Ça serait mieux si on avait pas à le faire !]

Certain•e•s de migrant•e•s souhaitent avant tout éviter de reproduire ce qu'ils ont vécu comme une destruction de l'authenticité des campagnes anglaises. Les migrant•e•s cornouaillais•e•s sont particulièrement prompts à souligner cet aspect, un exemple ici (DF03) :

17 **lowenek Posted on: 04/02/2004 at 11:08**

We came here from Cornwall in 1986. The house we sold there has resold for more than 7 times the amount we sold it for!!!! My sons who remained there only bought houses with a great amount of difficulty. The reason - all the wealthy 'Londoners' who have second homes or retire there. (…) However we chose to live in Brittany, things have changed here it is true, long gone are the days when country houses were left to rot as 'there is no market for them' as a notary told us. Village centres have improved and are profusely decorated with flowers and fresh paint, small supermarkets open in villages which had no shop , schools take on an extra teacher etc.

The British 'invasion' had helped this change, the countryside is the home to many more people, including Bretons and French, and the ruins transformed. However, and a very big, HOWEVER, we do not have the right to seek to change the essential Brittany, this is why we came here - isn't it? Jill

[*Nous sommes arrivés de Cornouailles en 1986. La maison que nous avons vendue là-bas a été revendue plus de 7 fois plus cher que le montant auquel on l'a vendu !!!! Mes fils qui sont restés là-bas n'ont réussi à acheter des maisons qu'au prix de grandes difficultés. La raison – tous les riches 'Londoniens' qui ont des maisons secondaires ou qui y prennent leur retraite. (…) Cependant, on a choisi de vivre en Bretagne, les choses ont*

changé ici c'est vrai, c'est fini le temps où les maisons des campagnes restaient pourrir, car 'il n'y a pas de marché à en tirer' comme nous avais dit un notaire. Les bourgs se sont améliorés et sont décorés avec des fleurs en profusion, et la peinture est rafraîchie, de petits supermarchés s'ouvrent dans des villages où il n'y avait pas de boutiques, les écoles embauchent des enseignants supplémentaires, etc.]

Jill/loweneck associe donc le renouveau de la campagne bretonne à l'arrivée des Britanniques, mais souligne le dilemme qui se pose : préserver, sans modifier « l'essence » bretonne, ce qu'un rapport uniquement marchand au territoire pourrait entraîner :

40 walken Posted on: 06/02/2004 at 10:25

(…) And there are two sides to the issue. For any of us originally from Cornwall who are in any doubt, just look at the social consequences of house price inflation, holiday home ownership domination and decimation of local young populations there. Expat communities and holiday home ownership potentially bring more benefits than disadvantages, but the attutude of 'I got my house, I don't care about the rest of you lot' is not a viable approach either. (…)

[*(…) Et le problème a deux côtés. Pour tous ceux d'entre nous qui viennent de Cornouailles et qui en doutent, regardez tout simplement les conséquences sociales de l'inflation des prix de l'immobilier, de la domination des maisons secondaires et de la décimation des populations jeunes là-bas. Les communautés d'expat et les personnes en résidence secondaire apportent plus de bénéfices que de problème, mais l'attitude « J'ai ma maison, et je me fiche du reste d'entre vous », n'est pas viable non plus. (…)*]

Ces « deux côtés du problème », le développement économique qui accompagne la dissolution du lien social, peuvent être expliqués par ce que le géographe David Harvey nomme la « destruction créative »[206] (Harvey 2007a; 2007b) impliquée par le néolibéralisme. L'aspect socioculturel n'est en effet pas pour certain·e·s un motif d'installation sur les territoires, comme j'ai déjà pu l'évoquer (4.4.1), bien qu'il participe au décorum d'un territoire authentique. La légitimité à la migration de ces populations est alors justifiée par leur capacité « to pay their way » (DF19 :29), par l'acquisition d'une propriété, par le payement d'impôts et cotisation et par la consommation. Symptôme ici d'une idéologie néolibérale qui, pour reprendre la citation de Paul Treanor par Harvey, considère l'échange marchand comme « une éthique en soi, capable de constituer un guide à l'action humaine, et se substituant aux croyances éthiques précédentes »[207]. Cette perspective développée dans le discours de certain·e·s migrant·e·s alimente l'inquiétude d'autres migrant·e·s, qui, au-delà de la maison, et de l'espace qu'offrent les lieux de migration, recherchent également une structure sociale :

7 many Posted on: 03/02/2004 at 18:55

Hi,

It is a shame. But that is the natural order of things I suppose. The british (I am a brit) do seem to have an absolute obsession with property and mortgage debt and sitting around diner parties discussing how much your property has risen in value last month, how one has preordered the latest registration marque car, etc., etc.,. It is probably a throw back to the have-and-have-not, upstairs- downstairs society, former empire nation that was once. My wish (as a brit) is that Brittainy does not become influenced by it. When

[206] « The process of neoliberalization has, however, entailed much 'creative destruction', not only of prior institutional frameworks and powers (even challenging traditional forms of state sovereignty) but also of divisions of labour, social relations, welfare provisions, technological mixes, ways of life and thought, reproductive activities, attachments to the land and habits of the heart. In so far as neoliberalism values market exchange as 'an ethic in itself, capable of acting as a guide to all human action, and substituting for all previously held ethical beliefs' (Treanor), it emphasizes the significance of contractual relations in the marketplace. It holds that the social good will be maximized by maximizing the reach and frequency of market transactions, and it seeks to bring all human action into the domain of the market. » (Harvey 2007b, p. 3)

[207] cf. note 206

I first bought a home here and spent time with Bretons and French peoples, it was a pleasure to escape to a corner of the world where the discussion of money all the time was considered rude. The lifestyle that is so attractive soon is destroyed unconsiously. Here is hoping it does not happen here.

[*Bonjour,*

C'est triste. Mais j'imagine que c'est dans l'ordre des choses. Les Britanniques (je suis un Brit) semblent effectivement avoir une obsession absolue pour les propriétés et les emprunts immobiliers, et de discuter pendant les dîners entre amis de combien leur propriété a pris en valeur le mois dernier, et de comment l'un a commandé la toute dernière voiture de marque, etc., etc. C'est sûrement le relent d'une société à deux étages, divisée entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, d'une nation autrefois empire. Mon souhait (en tant que Brit) est que la Bretagne ne soit pas influencée par cela. Lorsque j'ai acheté une maison ici, et commencé à passer du temps avec des Bretons et des Français, c'était un plaisir de m'échapper dans un coin de la planète où discuter d'argent était considéré impoli. Le style de vie qui est si attractif est vite détruit sans que l'on en soit conscient. Espérons que ça n'arrive pas ici.]

Le matérialisme de certain·e·s migrant·e·s, et l'importance cruciale de la valeur économique de leurs biens sont également relevés par Alice, particulièrement chez les migrant·e·s qui vivent de leurs rentes :

Alice MAIS EUX n'arrivent pas euh/ je je alors là par contre/ manque de recul/
Aude hmmm/
Alice ils sont vraiment centrés sur EUX/ euh: que: leurs sous fassent des petits/ euh ou investissent / enfin ils parlent beaucoup d'argent/
Aude mmm
Alice le côté humain euh les écolos euh ça commence à bien faire quoi/
Aude ouais/
Alice ça c'est:/ ça c'est bien net/
Aude ah ouais/
Alice oh ouais/ c'est f- c'est pas:/
Aude c'est super intéressant/ c'est très paradoxal souvent dans les discours ou euh c'est euh "ici y a pas de voitures/ y a pas de: de: euh"/
Alice enfin ils sont en gros 4x4/ euh excusez-moi mais/
Aude ouais ouais/
Alice =souVENT / pas généralement/ c'est paradoxal oui/

Focalisés sur la valeur monétaire des biens immobiliers et de leurs ressources, certain·e·s migrant·e·s peuvent ainsi ignorer en quoi l'acquisition et l'appropriation du territoire constituent un rapport social. J'ai plusieurs fois évoqué la violence symbolique qui peut être vécue par certain·e·s autochtones face à la non-reconnaissance par certain·e·s migrant·e·s des pratiques sociales, culturelles et langagières. L'acquisition d'un bien dans ces milieux ruraux où le sentiment d'appartenance se définit notamment par le rapport à la terre, peut amener à la perception d'une rupture dans la continuité de la transmission patrimoniale, lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'une reconnaissance et d'une reproduction des pratiques locales. Ceci peut susciter alors le rejet et l'hostilité déjà évoqués (« Brits out » ; « on est plus chez nous »). Je reviendrais sur la dimension patrimoniale dans le point 5.3.2.3.

Cette rupture peut signifier alors également une dilution de l'authenticité, ce qui peut également s'avérer problématique pour les migrants. Patrick lui, dit avoir choisi le Centre-Bretagne précisément pour éviter les côtes, où il croyait que les Britanniques étaient concentrés. Dans l'extrait suivant, on peut voir comment il désire vivre dans un espace occupé par des autochtones :

Aude Les voisins ils font quoi aux alentours ?/ Ils sont/ ils sont d'ici ?/ Ils sont tous d'ici?/
Patrick Les les voisins?/
Aude Ouais/
Patrick Alors derrière il y a un conseiller municipal/ (NOM1) qui est là depuis euh j- des années des années et des années/ et euh à côté (NOM2) euh qui est à peut-être euh les soixante-dix ans/ je sais pas même un peu plus peut-être/ et euh en face c'était à des Anglais/ **qui ont VENdu et HEUREUSEMENT/ je suis TRÈS CONTENT de ça/ c'est un JEUNE couple français qui sont arrivés/ ils sont arrivés avec un enfant/ maintenant y en a deux/ (sourit)/**
Aude (rires)
Patrick C'est très bien/ euh:/
Aude Ils font quoi?
Patrick Comment ?/
Aude Ils travaillent-/ Ils travaillent ?
Patrick Euh lui il travaille LA NUIT/ à à (Nom de l'entreprise)/ à Loudéac Et elle elle travaille euh comme euh hôtesse de caisse à (Nom de la grande surface) à (Nom de lieu) pas à (Nom de lieu)/
Aude ouais d'accord//
Patrick alors euh:/ euh ils partagent/ parce que lui il travaille la nuit / alors ils partagent euh euh le:/ .. Enfin les enfants comment dire euh/
Aude oui la la garde/
Patrick ouais ouais ouais/ voilà// **Et puis euh / ouais mais mais les gens du coin là sont vraiment des gens qui sont NÉS ICI/ qu'ont VÉCU toute la vie ICI/ ici là/ sauf (NOM1) qui qui euh# qui était ingénieur à et qui est venu ici plus tard dans la vie**/ Mais euh (NOM2) et (NOM3) et euh (NOM4) qui habitait euh en face avant/ et puis il a vendu la ferme aux Anglais et c'est bat- c'est fait construire une maison neuve là-bas/ euh mais oui euh/..

Le risque serait alors, pour certain·e·s, l'effacement de ce qui constitue l'une des motivations à la migration, par l'effet de la migration elle-même, ce qui peut donc nuire précisément à une perte d'attractivité. Bien que d'autres motifs sont clairement mis en avant en début de post (les hivers trop rudes et l'isolement rural), cet·te intervenant·e déclare par exemple que son retour en Grande-Bretagne a paradoxalement été en partie motivé par la présence d'autres Britanniques sur les lieux de migration :

7 Hope springs Posted on: 17/10/2005 at 11:16

(…) We found the French very welcoming and have made some lifelong friends but some of the later British arrivals were frankly objectionable. They had no inclination to learn the language or mix outside their own group of english speaking acquintances within which they gossiped about each other, smoked or snorted drugs and drank themselves into a stupor. If you declined to participate, you were labelled as "stuck up" or having "gone native". Our children were bullied at school - by other English children - jealous of their ability to communicate. One boy (from a troubled family - both parents alchoholics) in particular made our daughter's life a misery. He kicked her, ripped her books and scrawled swear words on her satchel. He did not want to be in France and made sure everyone else knew it. I sometimes felt embarrassed to be English after witnessing boozy evenings in the local bar. This might be deemed as re-invigorating rural communities. I think not. I for one am glad to be back in the UK. (…)

[*(…) Nous avons trouvé les Français accueillants et nous nous sommes fait des amis pour la vie, mais certaines arrivées récentes de Britanniques sont franchement regrettables. Ils n'avaient pas l'intention d'apprendre la langue ou de se socialiser hors de leurs groupes de connaissances anglophones à l'intérieur desquels ils commèrent les un à propos des autres, fument ou sniffent des drogues et se soûlent jusqu'au coma. Nos enfants se faisaient embêter à l'école – par d'autres enfants anglais – jaloux de leur capacité à communiquer. Un garçon (d'une famille à problème – les deux parents étaient alcooliques) en particulier a fait de la vie de ma fille un enfer. Il l'a frappé, il a déchiré ses livres et il a gribouillé des injures sur sa besace. Il ne voulait pas être en France et s'assurait que tout le monde le sache. Parfois je me suis sentie embarrassée d'être Anglaise après avoir été témoin des soirées de beuverie dans le bar local. Certains considèrent que ça fait revivre des communautés rurales. Je ne crois pas. Moi en tout cas je suis contente d'être retournée au Royaume-Uni.(…)*

On retrouve les tensions qui traversent les populations britanniques, évoquées en fin de Chapitre III, avec la figure récurrente des « misfits », desquels il est possible de se distinguer. Il se dégage ici par ailleurs la thématique de la distinction, entre ceux qui sont venus les premiers, en pionniers, et qui ont goûté à la véritable authenticité, avant la vague médiatique.

Mais il semble que l'épanouissement personnel des migrant·e·s sur les lieux de migration, et la pérennité de leur migration semblent grandement liés à leur sentiment d'avoir négocié leur place sur le territoire, non uniquement sur le plan économique, mais également sur le plan socioculturel. La maîtrise des pratiques langagières autochtones et la reproduction des rites et pratiques locales deviennent alors incontournables pour obtenir la reconnaissance d'une implication pérenne par les autochtones. Néanmoins, ceci implique en amont une inclination particulièrement positive des migrant·e·s à l'encontre des pratiques autochtones. Dans les forums de discussion, on trouve un certain nombre d'intervenants en « prospection », suscitant chez les migrant·e·s leurs impressions sur les lieux de migration. Un intervenant répond à Jess, qui a exprimé ses craintes quant à sa capacité d'apprendre le français :

37 **Nikki Noel Posted on: 03/10/2007 at 10:40**

Jess234 - is it actually France you want to move to or a place with more space?

If you want more space but have worries about language, social life etc then perhaps a move to a country that has english for a first language is what you should consider.

Where ever you go most people miss friends but if they can socialise that is half the battle won.For non french speakers who move here they have the barriers of the language before anything else, let alone missing family, friends socialisation etc.

If England makes people unhappy(I am sure many can list reasons) then it seems strange that one of the first options is France. Is this becasue its not that far away or maybe because there are millions of the same old programmes about France on the tv?? I suspect the letter lulls a lot of people into a false idea about life here - most do not actually talk about daily life - its glossed over by renovating houses! What about the consideration to go elsewhere in the world - plenty of fab places out there! For us it was the no 1 choice becasue we could get by at first on language - now after nearly 6 years its still great.

[*Jess234 – est-ce que c'est bien en France que vous voulez déménager, ou dans un endroit avec plus d'espace ?*

Si vous voulez plus d'espace, mais vous inquiétez de la langue, de la vie sociale, etc., alors peut-être qu'il faut envisager de déménager dans un pays où l'anglais est la première langue.

Où que vous alliez, les amis vous manquent mais si on peut se socialiser alors la moitié de la bataille est gagnée. Pour les non francophones qui s'installent ici de façon permanente, il y a avant tout la barrière de langue, sans compter la famille et la socialisation avec les amis qui vous manquent.

Si l'Angleterre rend les gens mécontents (je suis sur·e que beaucoup peuvent en lister les raisons) alors il semble étrange que l'une des premières options soit la France. Est-ce c'est parce que ça n'est pas loin ou peut-être parce qu'il y a des millions de ces mêmes bons vieux programmes sur la France à la télé ?? Je soupçonne ces derniers de faire croire à beaucoup de gens à de fausses idées à propos de la vie ici – la plupart ne parlent pas de la vie quotidienne – et c'est effacé par la rénovation de maisons ! Pour nous ça a été le premier choix parce qu'on pouvait se débrouiller avec la langue – maintenant ça fait 6 ans qu'on est ici et c'est toujours super]

L'illusion produite par la sphère médiatique *lifestyle* a déjà été évoquée. Mais l'intervenante appuie sur un point qui semble effectivement décisif dans l'expérience migratoire : les personnes ne cherchant pas simplement une aventure, aussi vague que la définition de l'aventure peut-elle être, mais qui sont également motivés par la rencontre interculturelle et l'apprentissage des rites et

pratiques locales se distinguent clairement des autres migrant·e·s en négociant leur légitimité à résider auprès des autochtones.

Ce sont ces migrant·e·s qui se trouvent alors confrontés à la question posée par l'ensemble des contextes liés au tourisme : peut-on disposer d'un espace qui est considéré authentique sans le désauthentifier dans le même temps ? La réponse positive à cette question nécessite la mobilisation d'un ensemble de pratiques d'observation et de reproduction des pratiques locales, ainsi qu'un discours mettant en valeur le territoire.

5.3.2.2. « Being a good neighbour » : apprentissage et reproduction des normes d'interactions et de socialisation

Les migrant·e·s tenant à ne pas « altérer » les structures socioculturelles du territoire et à obtenir la reconnaissance des autochtones doivent alors s'approprier les normes d'interaction locales qui ponctuent tant la socialisation interpersonnelle que la formation des communautés.

Ce qui est appelé normes d'interactions ici fait référence tant à l'objet d'étude goffmanien, soit la ritualisation des interactions interpersonnelles (Goffman 1967)[208], qu'aux événèments collectifs qui ont au moins une part de symbolique, c'est à dire, qui sont l'occasion de construire et de manifester une appartenance groupale, s'approchant ainsi de la notion de rite chez Durkheim (Durkheim 1912). Ce sont donc une multiplicité d'événements régulés que les migrants doivent reconnaître. Cette démarche interculturelle repose alors sur un travail d'objectivation des pratiques normées qui tissent la stabilité du tissu social et la reconnaissance.

La tâche n'est pas simple : aux migrant·e·s d'identifier ce qui se fait, mais également ce qui est perçu comme des entorses aux normes interactionnelles et de présentation de soi dans l'espace public. On comprend ainsi l'inquiétude de cette intervenante, habituée aux espaces urbains :

51 bonzo Posted on: 01/01/2008 at 18:52

Q asked "what is the worst part of living in France" - for me - because Im not a matey person and ex of central London - it's having no very good idea how to be a better neighbour, Breton style - but thinking about it - theres a strong Breton 'feeling' outside the 'local community', and I share that with some French pals.

[*Une question a été posée : « qu'elle est la partie la plus difficile de la vie en France ? » - pour moi – puisque je ne suis pas une personne très sociable et ancienne habitante de Londres centre – c'est de ne pas avoir une bonne idée de comment être une meilleure voisine, à la bretonne – mais maintenant que j'y pense – il y a un fort 'sentiment' breton en dehors de la communauté locale, et je partage ça avec quelques copains français.*

En effet, quelques ajustements peuvent être nécessaires, mais comme on peut le voir dans cet extrait les autochtones ne vont pas nécessairement expliciter toutes les pratiques locales.

1 Nadine ils aiment beaucoup la nature/ ils aiment bien les grands espaces / euh je vois Bernard là pour le le châtaignier il avait demandé s'il fallait l'couper/ elle

[208] Yves Wikin souligne l'instabilité de la notion de rites chez Goffman. Aussi, c'est plus précisément sur l'essai « On face-work » que je m'appuie ici (Winkin 2005)

		avait dit "oh non non" j'aime bien les oiseaux" tout ça/ et puis un jour j'sais pas ce qu'il avait fait comme travaux euh Bernard pour eh Alexander et Alexander lui a proposé du thé/ en pleine journée/ oh il dit "oui il m'a proposé du thé"/
2	**Nicolas**	jamais du thé!/ (rires)
3	**Nadine**	lui il boit pas du thé! Il boit d'la bière / pourquoi est-ce qu'il m'a pas proposé une bière! (rires)/
4	**Aude**	ouais/
5	**Nadine**	c'est vrai ça a été curieux/ j'dis tiens c'est bizarre qu'on te propose un thé/ bon puis en plus il faisait chaud et :/ il avait du lui proposé d'aider à dans son champ/ j'sais pas enfin/
6	**Aude**	peut-être que c'était ça qu'il savait dire à ce moment-là/ thé parce qu'il a pas réussi à dire autre chose?
7	**Nadine**	oui peut-être oui / oui alors Gérard lui qui est de bonne composition a du dire oui/ (rires) il a du dire bon il va me donner un thé bah il en avait peut-être jamais bu d'sa vie/ (rires)
8	**Aude**	(rires)/ oui donc des fois il y a des p'tits euh problèmes euh/
9	**Nadine**	ben voilà de compréhension/ et ça ça m'étonne que eux ils* dans leur côté ils doivent avoir des anecdotes comme ça aussi/
10	**Aude**	mmm/
11	**Nadine**	certainement hein/
12	**Aude**	ça doit être difficile à savoir euh avant comment on fait les choses ici/ euh les rites euh/
13	**Nadine**	ouais/ mais on voit aussi comment James il fait attention à aux autres aussi/ euh là il a des ruches il a mis une ruche hein?
14	**Nicolas**	oui/
15	**Nadine**	donc euh ses abeilles s'en vont et il a dit "ben j'espère que ça va pas gêner Céline/
16	**Nicolas**	il demande =(inaudible)
17	**Nadine**	il demande "mes abeilles ne gênent pas trop/ de viennent pas trop vous gêner quoi"/ ça j'aime bien ce côté euh comme ça/

Dans cette dernière partie de l'entretien (13-17), on observe comment l'intégration des pratiques d'usage est particulièrement appréciée des autochtones, et permet aux migrant·e·s comme James de construire une image d'exemplarité. Ici, le fait que James s'inquiète de l'effet que peut avoir l'installation de ses ruches, « fasse attention aux autres », est perçu comme la reconnaissance des autochtones.

Le forum est un espace où l'on peut en toute « sécurité » s'enquérir des façons d'être et des façons de faire avec les autochtones, et s'échanger de nombreux conseils de la part des forumeurs « expérimentés » dans l'interaction avec les autochtones. Ici, le seul utilisateur autochtone régulier que j'ai identifié sur le forum suggère :

4 **yann alan Posted on: 14/04/2004 at 15:07**

(…) Just ask AI ad your neighbours what to do and what not to do and it will be a plasure for you to live here. There are "unwritten laws". For example, some parisians and british people put panels "propriété privée" everywhere. Old people do not understand this. Normally everybody can go through as soon as he does not break anything and say "bonjour".

People should know river laws : if a river is running across your property, fishers may fish in it, you cannot let them get out, and when it happens, locals are not very happy, andthe fishing societies are powerful ! That' s two examples, there are other ones....

(…) Demandez simplement sur AngloInfo et à vos voisins ce qu'il faut faire et ne pas faire et ça va être un plaisir de vivre ici pour vous. Il y a des lois qui ne sont pas écrites. Par exemple, certains Parisiens et certains Britanniques mettent des panneaux « propriété privée » partout. Les anciens ne comprennent pas ça. Normalement, tout le monde peut traverser une propriété tant qu'ils ne cassent rien et qu'ils disent « bonjour ».

Les gens doivent aussi apprendre les lois sur les cours d'eau : si une rivière coule sur votre propriété, les pêcheurs peuvent y pêcher, vous ne pouvez pas les faire partir, et quand cela arrive, les locaux ne sont pas très contents, et les associations de pêcheur sont puissantes ! Ce ne sont que deux exemples, il y en a d'autres…

L'une des dernières fois où j'ai consulté le forum, alors que j'avais déjà constitué mon corpus, un forumeur avait par exemple créé un fil de discussion pour savoir quelle était « « l'étiquette » à suivre dans le cadre d'une toute première invitation à prendre l'apéritif chez les voisins autochtones : Fallait-il apporter à boire, à manger, les deux ? Faut-il arriver à l'heure, ou avec quelques minutes de retard ? À quelle heure faut-il prendre congé ? L'apéritif est en effet une pratique nouvelle pour de nombreux·ses migrant·e·s plutôt habitués à une invitation à dîner, ou à une sortie au pub après le repas du soir, pris plus tôt que ce qu'il est traditionnellement d'usage en France.

L'enjeu, on peut le lire dans ces conseils n'est pas seulement d'aider les uns et les autres à trouver leur place dans leurs communes respectives, mais également d'améliorer la réputation des Britanniques dans leur ensemble. La plupart des conseils interactionnels échangés sur le forum concerne le domaine de la politesse : sourire, serrer la main –même à des personnes que l'on ne connaît pas, mais se tenant à côté d'une personne que l'on connaît-, saluer en entrant dans une boutique, ne pas faire la bise à des inconnues, ne pas montrer trop d'agacement dans une file d'attente d'un commerce de proximité. Nous retrouvons ici le forumeur Mickrest qui livre certains de ses conseils (DF14 : 59) :

59 Mickrest Posted on: 13/10/2006 at 13:52

....and if someone thanks you (e.g. for holding the door open for them), you say the French version of "don't mention it" which is either "je vous en prie", "de rien" or "il n'y a pas de quoi". If you go into a restaurant or shop, it's a good idea to issue a generalised "messieurs 'dames, bonjour", "monsieur 'dames, bonjour" or "monsieur / dame bonjour" depending on the number and gender of the people in there. Sometimes, when French people go into a restaurant they say, after the initial greeting, "bon appetit" to those who are about to eat or already eating. It is still the norm in some bars for people, when they enter the bar, to greet and shake hands with those that are already in the bar, whether they know them or not. It's quite common in our village to share the cakes, jars of jam you make or the produce of your garden with the neighbours. It's also a good way of breaking the ice if you do it first. And, of course, the french are very generous, so they love to reciprocate. A couple of weeks ago, we were given a 20 year old bottle of home made brandy - it was delicious and very strong!

[*…et si quelqu'un vous remercie (par exemple de leur avoir retenu la porte), dîtes la version française de « don't mention it », qui est soit « je vous en prie », « de rien » ou « il n'y a pas de quoi ». Si vous entrez dans un restaurant ou dans une boutique, c'est une bonne idée d'adresser à l'attention de tout le monde un « messieurs 'dames, bonjour », « monsieur 'dames, bonjour » ou « monsieur/dame bonjour » en fonction du nombre et du genre des personnes. Parfois, quand les Français sont au restaurant ils disent, après les salutations d'usages, « bon appétit » à ceux qui s'apprêtent à manger ou qui sont en train de manger. C'est toujours d'usage dans certains bars que les personnes qui entrent dans le bar saluent et serrent la main à ceux qui sont déjà dans le bar, qu'ils les connaissent ou pas. C'est assez courant dans notre village de partager les gâteaux, conserves ou confitures que l'on fait ou les produits du jardin avec les voisins. C'est aussi un bon moyen de briser la glace si vous le faites en premier. Et, bien sûr, les Français sont très généreux, donc ils adorent rendre la pareille. Il y a quelques semaines, on nous a donné une bouteille de calva de 20 ans d'âge – c'était délicieux et très fort !*]

On observe dans la fin de cette intervention comment le principe de réciprocité des pratiques de dons/contre-dons des produits de la sphère non marchande est particulièrement observé ici et intégré aux rituels de politesse. Je précise par ailleurs que les échanges des produits du jardin sont l'occasion pour les migrant·e·s jardiniers de signifier le partage de cette pratique :

savoir cultiver, entretenir un beau potager est d'une grande importance et un élément de reconnaissance dans les milieux ruraux. Ceci implique la continuité d'un passé agricole et un attachement à la terre. À la faveur de leurs relations, certain·e·s migrants pourront être également initiés à des pratiques locales, c'est par exemple le cas encore avec Mickrest qui déclare, quatre ans après cette intervention, dans un autre post, avoir été initié à la distillation par son voisin agriculteur.

En fonction de leur expérience, les migrants accumulent alors un ensemble de connaissances et de stratégies interactionnelles.

Ce « travail ethnographique » entrepris par les migrants s'observe également hors du forum. Moira, pendant l'entretien au club de conversation soulignera qu'elle a particulièrement réalisé que, contrairement à là où elle vivait au Royaume-Uni, il ne fallait pas éviter l'interaction avec les inconnus, mais se lier. Gillian quant à elle objective les différentes étapes de sa socialisation avec ses voisins :

1	**Gillian**	= there are/ there are stages/ [=*il y a des / il y a des étapes :*]
2	**Moira**	yes/
3	**Robert**	mmm/ yeah/
4	**Gillian**	=first/ [=*d'abord*]
5	**Moira**	but after/ after that [*mais après/ après ça*]
6	**Gillian**	after that/ [*après ça/*]
7	**Moira**	you became friends/ you are friends for life/ [*t'es devenu amis/ on est amis pour la vie*]
8	**Robert**	YEAH/mmm/
9	**Moira**	until you did something wrong/ and that was it/ (xxx) ignored/ dead/ [*à moins que tu ne fasses quelque chose de mal/ et alors c'est fini/ (xxx) ignoré/ mort*]
10	**Robert**	yeah/
11	**Aude**	what are the stages ?/ [*quelles sont les étapes ?*]
(...)		
12	**Gillian**	to start with you say "hello"/ umh/ [*d'abord tu dis « bonjour »/ umh*]
13	**Aude**	mmm/
14	**Gillian**	and « it's it's a nice day today"/ [*et « c'est c'est une belle journée aujourd'hui »/*]
15	**Aude**	ok/
16	**Gillian**	and then/ mmm/ second is talk for a little longer/ so perhaps "what is your name/ do you like to live here"/ [*et ensuite/ mmm/ la deuxième étape c'est parler un peu plus longtemps/ donc par exemple « comment vous appelez-vous/ est-ce que vous vivez ici »/*]
17	**Aude**	mmm/
18	**Gillian**	uhm/ and and just general conversation/ then the next is to say umh/ « would you like to come for coffee »/ [*uhm/ et et juste de la conversation d'ordre général/ et ensuite c'est de dire « est-ce que vous voulez un café »/*
19	**Aude**	hunhun/
20	**Gillian**	but with an invitation/ umh/ and then/ you will invite them to come to for coffee/ and that would be several/ several times and each time it would be for a bit more time/

		[*mais sur une invitation/ umh/ et puis tu les invites à prendre le café/ et il y aura-/ plusieur fois et à chaque fois ça sera encore un peu plus longtemps/*]
21	**Aude**	mmm/
22	**Gillian**	a bit more time/ to start with it's its very short (rires)/ [*un peu plus longtemps/ pour commencer c'est très court (rires)/*]
23	**Aude**	ok/
24	**Moira**	I have something to say/ [*je voudrais dire quelque chose/*]
25	**Gillian**	and the and the conversation changes/ from being- [*et ensuite la conversation change/ de-/*]
26	**Aude**	casual to:/ [*relâchée à :*]
27	**Gillian**	formal/ and to talk about the weather/ or: very sort of unimportant things/ but very safe things/ [*formelle/ et à propos de la pluie et du beau temps/ ou: de choses vraiment pas importantes/*
28	**Aude**	yes/
29	**Moira**	no sort of family things or / [*pas de discussion sur la famille ou ce genre/*]
30	**Tous**	= (tout le monde parle)
31	**Gillian**	= and then they will ask about your family/ your life/ [= *et ensuite ils vont vous poser des questions sur votre famille/ votre vie/*]
32	**Aude**	mmm/
33	**Gillian**	your past/ [*votre passé/*]
34	**Robert**	yeah/
35	**Gillian**	and so/ so the picture (écarte les bras)/ [*et donc/ donc le tableau (écarte les bras)/*
36	**Aude**	yeah/
37	**Gillian**	it sort of start very small/ and its layers/ bigger and bigger/ [*est d'abord en quelque sorte tout petit/ et puis ce sont des couches/ de plus en plus grandes/*]
38	**Moira**	which is very nice I think it's-/ [*ce qui est très bien je pense que c'est-/*]

Gillian et Moira apprennent alors à gagner l'intimité des autochtones petit à petit, de façon ne pas être trop intrusive. Gagner la confiance et l'intimité des autochtones est perçu ici comme une affaire de patience, mais qui permet de construire une relation stable et intersubjective. On note néanmoins que cela requière un premier pas de fait envers les autochtones. La plupart des autochtones soulignent en effet que c'est à « eux de venir vers nous ». Yvonne, juste avant cette séquence déclare d'ailleurs « *It is to the English to tell hello aussi* ». Néanmoins, rares sont ceux qui connaissent dès leur arrivée les rituels de socialisation. Par exemple, il est souvent d'usage, lorsque l'on s'installe dans un hameau d'inviter les voisins à un apéritif pour se présenter. Gillian décrit deux rituels réguliers qui actualisent son entente avec ses voisins : « le café » et « l'apéritif ». Ceci peut dépendre des autochtones, mais bien souvent, lorsqu'il s'agit de la première occasion, ces instants font l'objet d'une « invitation » comme le dit Gillian (20), c'est-à-dire que les deux parties tombent d'accord sur le moment adéquat. C'est ensuite que viendront les invitations spontanées.

Hors des interactions quotidiennes avec les voisins, certain·e·s espaces de socialisation sont également clairement identifiés comme faisant partie du tissu social local. Dans beaucoup de

communes, on trouve des rassemblements hebdomadaires pour jouer aux boules. Yvon, le maire de Léron raconte comment il apprécie que son voisin y assiste :

Yvon	moi j'ai mon voisin là/ ben y vient/ bon c'est quelqu'un qui a lui-même un un bon niveau/ puisque j'crois qu'il était:/ il vendait des hélicoptères dans dans le monde entier/ donc euh oui/
Aude	ah ouais/
Yvon	donc il a acheté là dans le bourg euh/ ça se passe très bien avec lui / donc on joue aux boules euh traditionnellement / bon je suis en retraite alors/ le vendredi soir on fait une partie d'boules/ avec quelques-uns là/
Aude	ouais/
Yvon	on fait une partie d'boules sur l'boulodrome là/ et puis bon il vient/ il a jamais joué aux boules de sa vie/ mais il est v'nu/
Aude	mmm/
Yvon	et c'est plutôt bien quoi/ bon on prend un pot après euh/
Jacques	ouais/
Aude	mmm/

Kate et Jack fréquentent également le boulodrome de Pléan. Néanmoins, ils ont remarqué que cette activité se pratiquait plutôt entre hommes, ce qui, dans le cadre d'une socialisation « en couple » que j'ai pu souligner précédemment (cf. 3.4.2), a rendu plus difficile la création de véritables liens dans cet espace.

Dans les forums, l'un des principaux conseils pour se socialiser localement est d'intégrer une association, de nombreux·ses forumeurs·ses témoignent en effet que c'est par ce biais qu'ils ont pu démarrer leur socialisation, à l'instar de Kate et Jack, qui ont pu lier des amitiés grâce à leur inscription dans un club de danse bretonne. Ce sont également les cours de danse bretonne qui aident Moira à entrer en relation avec les habitants de sa commune. Elle raconte :

Moira	we have a/ every friday night for an hour and a half/ we have a Breton dancing class/ in the salle des fêtes/ in Saint-Benoît/
Yvonne	o:h I have to go:/
Moira	and there are/ there are four British ladies that go/ and maybe about seven or eight French ladies/ a couple of the-/the men/ the maire goes/ and the maire is not very good at dancing/
Aude	(rires)
Yvonne	(rires)
Robert	the Maire/ the mayor?/
Moira	oui le maire/
Yvonne	=le maire
(...)	
Moira	et euh/ it's been/ it's been very good fo:r/ eumh/ cimenting .. relationships/
Aude	yeah/
Yvonne	ah oui/
Moira	with people in the village/ because it's great fun/ Everybody laughs/
Aude	mmm/
Moira	they don't take each other seriously/
Yvonne	haa/ oui/
Moira	or we don't take each other seriously/ it's good/ really good fun/
Aude	mmm/
Moira	so when you see them in the street/ (xxx) speak to us and it's/it's lovely

Si les activités associatives sont les moyens principaux de développer une offre de loisir dans les espaces ruraux, elle est donc aussi considérée comme un ciment territorial favorisant les rencontres et la mise en valeur du territoire.

Les festivités semblent également avoir été identifiées par de nombreux·ses migrant·e·s comme des lieux où s'actualisent et se démontre l'appartenance aux communes. La participation est un des critères d'inclusion à la vie de la commune, comme le souligne le maire de Léron dans cet extrait :

Yvon	Je crois que ici le c-/ enfin Léron en particulier/ le centre-Bretagne en général/ c'est une terre d'accueil/ maintenant il faut que les gens fassent l'effort aussi de vouloir s'intégrer hein/
Aude	mmm/
Yvon	si y a la volonté d's'intégrer/ qu'ils font des efforts pour aller: aux festivités: euh/
Aude	mmm/
Yvon	bon j'pense qu'on est assez.. conviviaux ici hein/
Jacques	ouais ouais/
Yvon	pour euh/ les gens viennent/ bon ils sont tout de suite reconnus/ (xxx) pas de soucis/ sont pas rejeté je vais dire/
Aude	ouais/
Jacques	non non non/ non non/ au contraire y:/ certains y: rentre dans la conversation assez facilement/
Yvon	oui oui/ ouais/
Jacques	ben la preuve quand ils viennent aux fêtes euh/ ben ils sont/ ils aiment bien venir hein/ ils aiment bien ils aiment bien/ ils ont l'esprit fête/

À Corenteuc, comme à Léron, on se félicite de la participation active aux événements de la commune, y compris à leur organisation :

Nicolas	-c'est très bien dit dans le film/ les gens participent 'beaucoup.. à la vie communautaire/
Aude	oui c'est ça
Nicolas	les anglais/
Nadine	oui
M.-O.	mmm
Nicolas	ça c'est / c'est très attractifs en plus/ Même s'ils ne parlent qu'anglais/ ils viennent / ils trav-/ ils participent/
Nadine	oui c'est vrai
Nicolas	c'est très vrai et c'est très positif ça
A. et Na.	mmm
Aude	alors
Patrick	aux ev/ aux événements… au enfin
M.-O.	à la commune oui
Nadine	oui
Aude	ouais
M.-O.	ah ici tout les fêtes/
Patrick	la st sylvestre
Tous	(parlent en même temps)
Aude	dans les associations…
Patrick	beaucoup des anglais / même si pour le repas ils se mettent <u>ensemble/</u>
Nadine	oui
M.-O.	oui oula
Patrick	parler anglais / ils viennent quand même euh/
Nicolas	ils aident à/ pour les tables/ toujours

Les « loisirs festifs » des communes et des associations, comme la « galette des rois » évoquée plus haut par Jack, rythment la vie des communes et sont les moments où se construit un lien entre les administrés, et leur caractère saisonnier construit un sentiment de continuité. Sur des territoires craignant, on l'a vu, une fragmentation de l'espace social, il est alors

particulièrement nécessaire pour les nouveaux arrivants qu'ils soient investis dans la perpétuation des rites constituant la continuité locale.

Ici, il me faut souligner, comme le font Patrick Prado et Jacques Barou, qu'en Grande-Bretagne, contrairement à la France, la municipalité ne correspond pas à un groupe social auquel les habitants des campagnes peuvent s'identifier et autour duquel l'ensemble des activités gravite. Ainsi, ce qui peut être de l'ordre de l'évidence pour les autochtones ne l'est pas toujours pour les Britanniques, d'où l'importance d'initiatives de médiation sur le territoire. Ainsi, dans l'extrait suivant on peut voir que l'enjeu d'un pot d'accueil des « nouveaux arrivants » à Léron comme le dit Yvon, est également de favoriser la reproduction des rites locaux :

Aude et tout à l'heure vous avez dit que vous avez euh fait la visite euh de la ville et vous aviez des petits messages à leur faire passer/ donc y a eut/ le le truc des terrains constructibles/ y avait d'autres choses euh en particulier ou: ?//

Yvon beh d'abord **c'était un: message de de bienvenue en leurs disant qu'on les considérait comme des Léronais à part entière hein/** qu'il fallait qu'ils n'hésitent pas à venir vers nous/ **qu'il y avait des soirées festives euh qu'ils étaient/ que chaque fois qu'ici ils seraient le bienvenu/ qu'il y avait aussi euh des: besoins des opérations de bénévolats hein**/ je vois par exemple (nom 1) qui récolte des fonds pour la muco/ bon a besoin d'monde euh/ ils viennent hein/

Aude mmm/

Yvon y a eu le tour de-/ le tour de France**/ donner un coup d' main pour décorer le bourg euh/ ils sont/ ils sont v'nus/ ont leur a fait passer ces messages-**là comme quoi euh/ fallait qu'ils s'impliquent hein/ y a les **associations/ y a l' foot/ y a les-/ les anciens:/ y a les chasseurs** bon pour ceux qui chassent/ y a **les boules/** y a-/ bon on les invitait à/ partout/ donc après euh/ après **c'est à eux aussi de se de se prendre en main quoi**/ ce message-là et puis// je sais pas ce qu'on a pu dire encore d'autre/ on a présenté un peu/ présenté la commune/ le nombre d'habitants/ la surface/ euh/ les relations intercommunales/ euh/ et puis leur dire que bon y a des services à la mairie/ bon ça se passe bien avec eux/ euh

Les migrant·e·s bilingues sont également mobilisés pour « faire passer » ces messages, comme on l'a vu avec le bulletin communal édité par James. Nicolas souligne à quel point la présence de Patrick et de James sur la commune a favorisé l'entente « entre les deux communautés » :

Nicolas mais/ y a aussi des intermédiaires je dirais que le rôle de James et de Patrick/

Nadine ah oui ça

Nicolas par rapport à la communauté des autres Anglais est très importante pour l'intégration de l'intégration de l'ensemble/

Aude ça fait le lien quoi/

Nicolas il faut qu'il y ait des intermédiaires/

Nadine le lien entre les deux communautés/

Aude ouais/

Patrick et moi je pense que franchement si James ne m'avait pas invité à venir à la salle des fêtes à venir chez lui comme ça/ je j'aurais été beaucoup plus content de rester chez moi/

Aude plus tranquille encore/

Patrick oui je je ne sais pas si j'aurais trouver la confiance de d'essayer de m'intégrer/

Il me faut également souligner le point commun entre le bulletin municipal de James (voir son élection au Conseil Municipal) et l'initiative du pot d'accueil de la mairie de Léron. Toutes deux, dans le même temps qu'elles incitent les Britanniques de ces communes à s'investir dans les activités qui y sont proposées, différencient également ces populations et en constituent un groupe. Les Britanniques sont alors une communauté dans la communauté, et l'action des uns influencera la représentation que se font les autochtones de l'ensemble du groupe. « C'est à eux de se prendre en main », dit le maire de Léron, mais cette responsabilité devient alors également la responsabilité de l'image qui est associée à l'identité qui leur est assignée.

5.3.2.3. Restauration, conservation, transmission du patrimoine

S'il est une représentation positive largement partagée par les autochtones et les Britanniques au sujet des migrant·e·s, c'est leur impact positif sur la restauration du patrimoine immobilier. Nadine exprime par exemple à quel point elle est impressionnée et satisfaite de ces apports, dans l'entretien collectif, en présence de son conjoint, Nicolas et de Patrick, Marie-Odile et James :

Nadine mais ça / et pis y a aussi des personnes qui ne font pas d'effort hein/ qui ne qui vont parler assez vite pour eux bon/ dire bon ben tant pis hein/ c'est son problème et puis c'est tout/ / moi je trouve que c'est pas / c'est pas gentil / c'est pas comme ça que ça se passe/ hein/ c'est tellement mieux / moi je suis admirative pour tous les Anglais qui viennent en France quand on voit comment ils tiennent leurs maisons / leur euh/ tout / j'trouve que c'est un 'plus/ moi j'trouve que c'est un plus dans les ptits villages comme ça sinon ça s'rait des ruines

Nadine semble impliquer ici que la restauration des maisons implique une reconnaissance des autochtones. En effet, selon Patrick, son travail de rénovation a favorisé son accueil positif :

Patrick (…) Et ils m'ont très bien accueillis parce que cette maison où nous sommes là / euh# ça fait presque une trentaine d'années qu'elle est restée inhabitée/
Aude =Ah ouais !
Patrick Elle était couverte de LIERRE enfin / les toits étaient sur le point de de de tomber euh/ et euh 'fin#/ c'était euh / pour pour tous les voisins c'était AFFREUX/
Aude C'est moche oui/
Patrick C'est moche quoi/
Aude C'est triste quoi/
Patrick Oué/ ouais ouais/ Alors euh ils# sont très contents de voir quelqu'un arriver qui et qui#/ et c'est et c'est / c'est plus PROPRE maintenant//

Le maire de Léron insiste également sur le fait que certains ont en effet « fait de belles choses », et redonné une valeur à des biens tombés en ruine. Si pour certain·e·s migrant·e·s les maisons ne sont pas perçues comme investies de valeurs symboliques collectives, mais restent leur seule et unique propriété, d'autres, comme Patrick, ont eu l'occasion de réaliser que leurs propriétés appartenaient également à la mémoire des autochtones qui y ont connu leur histoire :

Patrick il y a beaucoup d'gens qui passent sur la: sur la route là devant/ et qui s'arrêtent en voiture même/ pour regarder la maison/ comme ça a changé/ et je sais bien qu'ils aimeraient bien entrer/ et voir / alors des fois je les ai

	rencontrés/ même euh/ je travaillais/ devant là/ et des gens qui passaient euh/ comme ça/ et euh j'ai entamé la conversation/ et même j'ai/ j'ai même invité des gens à venir voir le terrain/ et: ils s'intéressaient énormément/
Aude	ouais/
Patrick	à: à ce qui se passe ici/ parce que: c'est une/ 'fin c'est deux maisons qui ont été euh inhabitée pendant une trentaine / une quarantaine d'années/ qui étaient presque en ruine/ et euh alors les gens/ la dame qui qui est passée euh hier/ avant-hier/ euh avec euh sa copine là/ était assez âgée/ elle avait peut-être la soixantaine/ je sais pas/
(…)	
Patrick	la dame/ la dame qui est passée devant là // euh qui habite maintenant Portuit/ elle nous a racontée que ENFANT/ elle habitait la maison!/
Aude	AH!/
Joëlle	mais pas enfant/ adulte!/
Patrick	adulte!/
Joëlle	après son mariage/
Patrick	jusqu'à 72/
Joëlle	oui ouais/
Patrick	alors elle a dû être la dernière à habiter la maison/ et euh je l'ai-/ je l'ai rencontrée plusieurs fois parce que elle elle fait un p'tit circuit par ici tous les tous les mois/ avec euh son amie là/ et euh les deux femmes se sont arrêtées pour parler/ et à chaque fois qu'ils passent ils me disent quelque chose/ au sujet des travaux/

Patrick n'est pas le seul à avoir observé que les autochtones s'intéressent de près aux bâtisses qu'ils ont autrefois connues. On trouve en effet des témoignages similaires dans les forums. Rendre disponible sa maison aux autochtones qui y ont tissé un attachement est perçu très favorablement par les autochtones, et permettent aux migrant·e·s alors d'en tirer un profit social. C'est dans le même esprit que Jack et Kate ont tenu à tailler la haie qui cachait la maison, et se distinguer, selon eux, des Anglais qui construisent des clôtures pour se couper et se protéger de l'extérieur.

Plus généralement, j'ai pu observer que les projets associatifs de restauration du patrimoine, par exemple pour le maintien en l'état d'une chapelle, et les événements associatifs qui étaient liés intéressent particulièrement de nombreux·ses Britanniques. L'un des exemples les plus frappants est probablement le soutien déjà évoqué que l'association franco-britannique apporte à la restauration de l'Abbaye de la commune dans laquelle elle est établie (cf. 5.2.2.1 p.177).

Mais le « patrimoine immatériel » peut également faire l'objet d'initiatives de préservation de la part des migrant·e·s. Par exemple, James a entrepris de collecter la parole des « anciens » de Corenteuc pour conserver une « histoire orale » de la commune. Il a aussi emmené Patrick, Marie-Odile, Nadine et Nicolas dans cette initiative. Après m'avoir expliqué les différentes crises qu'a traversées la commune, et les pertes d'emplois suite à la fermeture d'une usine, Nadine et Nicolas expliquent :

1	**Nadine**	ouais/ c'est ce qu'on a fait dans l'histoire orale là/ on essaie de#
2	**Aude**	ouais/

3	**Nadine**	reconstituer un petit peu euh tout ça/ euh avec le les souvenirs des personnes qu'on interroge/ **donc ils nous disent "y avait tel commerce tel machin telle chose euh"**
4	**Nicolas**	**telle fête/**
5	**Aude**	vous faites un recueil? 'fin vous le#
6	**Nadine**	oui voilà
7	**Aude**	ouais?/ c'est ça/
8	**Nadine**	l'histoire orale/
9	**Aude**	d'accord/
10	**Nadine**	**ben ça c'est à l'initiative de James hein aussi/**
11	**Nicolas**	(acquiesce)
12	**Aude**	mmm
13	**Nadine**	et# on enregistre nous aussi/ 'fin un p'tit peu comme vous euh/ on les enregistre euh#/ et puis bon **ils sont contents aussi de parler de leur jeunesse hein/**
14	**Aude**	oui/
15	**Nadine**	pis bon il s'avère que j'les connais tous moi toutes ces personnes-là/ puis en plus je sais comment ça se passait plus ou moins même si c'est pas dans cette époque aussi éloignée/ mais bon euh moi ma jeunesse aussi/
16	**Aude**	des souvenirs collectifs aussi quoi/
17	**Nadine**	voilà absolument/ absolument/ **bon on espère qu'on f'ra une expo qu'on f'ra quelque chose hein/**
18	**Aude**	mmm/ bah c'est un sacré projet hein/ 'fin moi j'trouve que c'est :/
19	**Nadine**	c'est un peu / bah ça peut-être bien.. Mais c'est lourd à porter pour une petite commune/ donc si: la **si James obtient des subventions par le conseil général ou je ne sais quoi/** ou le département du moins/
(…)		
20	**Nadine**	(…) puis euh on a étudié toutes les archives euh/ 'fin toutes sauf celle qui ont disparu de la mairie/ pour essayer de voir les les grandes dates quoi/
21	**Aude**	ouais
22	**Nadine**	qu'est-ce qui c'est passé parce **qu'on a quand même un un passé historique à Corenteuc qui est intéressant/**
(…)		
23	**Nadine**	Y a un passé histori:que euh y a: bon y a des lieux:/ y des SItes quoi/ qui faudrait-/ des fontaines euh / y a des calvaires euh/ alors donc **on fait l'ressencement un petit peu de tout ça/**
24	**Aude**	Han!/
25	**Nadine**	**pour euh voir qu'est ce qu'on peut mettre en valeur/**
26	**Aude**	Mmm/ vous êtes combien sur le projet ?/
27	**Nadine**	ouh on est pas nombreux hein/ Y a Marie-Odile / parce que elle elle fait partie de l'association des anciens elle est la présidente/ euh Patrick mais maintenant il se désengage un petit peu parce que il envie d'lever le pied sur beaucoup de choses (en souriant) apparemment/
28	**Aude**	Ouais c'est ce qu'il avait l'air de dire aussi euh/
29	**Nadine**	ah oui?/ James et nous deux/ (rires) voilà/
30	**Aude**	ouais/
31	**Nadine**	c'est tout/
32	**Nicolas**	**au départ c'était James et Patrick/ qui euh = ont commencé ça tous les deux / oui oui/**
33	**Nadine**	**= qui devait mener l'affaire / comme quoi l'initiative anglaise!/**
34	**Aude**	j'touve ça sur-/ ouais!
35	**Nadine**	ça c'est super/
36	**Aude**	ouais c'est vraiment bien/
37	**Nadine**	c'est super/
38	**Aude**	c'est qu'y a-
39	**Nadine**	essayer de refaire revivre une petite commune euh/= je trouve c'est :
40	**Nicolas**	=ils s'sont rendu compte/ d'abord que Patrick n'avait plus beaucoup de temps/ à y consacrer et que tous les deux Anglais avaient du MAL à comprendre =les anciens/
41	**Nadine**	= ah oui
42	**Aude**	= eh oui c'est ça/ les anciens/
43	**Nadine**	et des personnes qui parle euh : = gallo/
44	**Nicolas**	= bien qu'parlant Bien l'français euh#
45	**Aude**	ouais

46 **Nicolas** le patois par les anciens c'est difficile/

Si l'exposition était en projet au moment de l'entretien, James avait d'ores et déjà « valorisé » ce travail historique en proposant des synthèses régulières dans le bulletin municipal (Image 14, ci-dessous). Cette initiative décrite ici par Nadine confirme l'attachement de certain·e·s migrants au patrimoine de ces territoires, définissant l'authenticité, et cet extrait illustre également le processus de construction sociale dont relève la patrimonialisation (Davallon 2006; Di Méo 2008). On observe en effet comment les objets et pratiques rattachés au passé sont sélectionnés par les acteurs, qui décideront de ce qu'ils peuvent mettre en valeur (23 ; 25). Ce processus de patrimonialisation et de transmission met en valeur et satisfait les « anciens » (13), et permet également de produire un discours valorisant la commune par son passé (22), alors même que Nadine dans les quelques minutes qui précédent l'extrait revenait sur la situation démographique et économique difficile de la commune.

Mais on peut également noter qu'ici la pleine maîtrise des pratiques langagières des autochtones est une condition à l'autorité sur l'histoire produite : James et Patrick se désengagent alors du travail d'interview, tandis que c'est Nadine, enfant du pays, qui est alors chargée de transmettre la mémoire des autochtones.

Dans une certaine mesure, ce travail permet, sinon de la réparer, de combler la rupture transmissionnelle générée par l'exode rural, et l'acquisition des propriétés par des personnes étrangères à la commune. Mais, comme le souligne Gaëlle Violo dans sa thèse portant sur la transmission dans les minorités langagières (Violo 2013), la patrimonialisation mplique paradoxalement également une rupture : l'archivage des pratiques et des objets les inscrit hors des temporalités présentes.

D'autres exemples de mise en histoire des pratiques et des espaces bretons par les migrant·e·s britanniques peuvent être trouvés, notamment dans les articles publiés par le Central Britanny Journal et dans l'émission Spotlight on Britanny. Ces médias contribuent à produire une image de la Bretagne authentique, rurale et sauvage, l'image qui a pu susciter chez les migrants un désir de s'installer dans les milieux ruraux bretons. Dans le même temps ils permettent à leurs producteurs d'exprimer leurs sentiments d'obligation, au sens ici d'un témoignage de reconnaissance, envers la communauté d'accueil de donner « autant qu'ils reçoivent », un nouvel acte de don/contre-don qui peut lier migrants et autochtones (cf. p. 298).

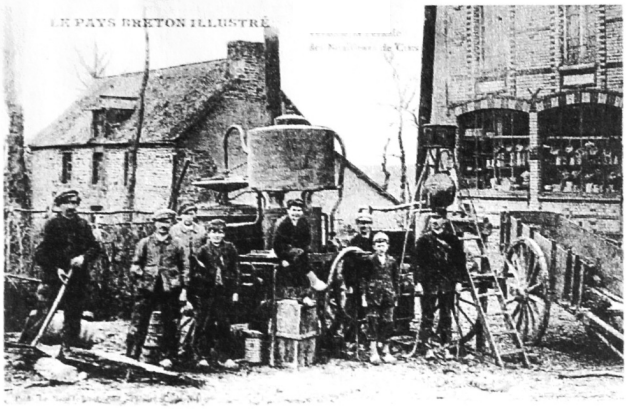
Image 14 : Dernière page du bulletin municipal de Corenteuc : l'histoire de Corenteuc

HISTORY OF CORENTEUC

As has been described in previous editions, the Corenteuc created by decree in 1870 was very different from the Corenteuc of today. The church was new and was close to the site of the chateau (in ruins following the fire in 1795 and there was just a relatively small scattering of houses. Indeed at the time it was known as the "village St [redacted] or St [redacted] a "village" being a small group of habitations (hamlet) as today at [redacted] ..... (The English meaning of village is more comparable to the word "bourg" in French whilst a town here is known as "ville" in France whilst a city is normally a "Grande Ville". Just to add to the confusion a "cite" in French, as well as meaning a town or city, also can mean a housing estate!!)

As time went on and the school was established close to the church, this area of the commune became the centre for the commerce of the commune. The roads to Portuit were made up during the thirties at the same time as electricity arrived here so travelling before this decade was much more difficult than today and the commune was more self contained than now.

Thus there was a variety of "shops" and enterprises serving the inhabitants of Corenteuc



Firstly there were 5 cafés within the bourg. However a café was not as we think of one today. It may well have been a single room in a house which was opened, not necessarily every day at regular hours, serving coffee, wine and aperatifs. The café often served as a grocery store as well.
The café situated at the bar "Au Pet't [redacted] also served a midday meal and the room to the left of the bar with the patterned brickwork window frames was also a general stores selling many of the everyday goods needed by Corenteucais .
In this picture of the travelling still dating from 1922, pots, pans and other kitchen utensils can be clearly seen hanging in the windows

Corenteuc also boasted a baker/cake shop, a butcher/cooked meat producer, a blacksmith (now garage [redacted]) a wheelwright, a sawmill, a thrashing company (la batterie) which travelled around the villages, a carpenter/joiner a service station and garage, a builder, an agricultural co-operative and a cobbler/clog maker.

The Corenteuc Festival (or perhaps Carnival) Committee (Le Comité des fêtes de Corenteuc) which was finally disbanded in 2002) organised several events each year such as cycle races when the "Queen" (Miss Corenteuc), accompagnied by her attendants or maids of honour, presented the winner with his laurels. Other regular events were a fair with a grand dance at the end of the day, Shrove Tuesday celebrations ...

The parish also organised kermesses (fêtes) which were held close to the pond whilst at Christmas, the parish trained a drama group which performed on Christmas Eve whilst waiting for midnight mass.

The annual "pardon" for St [redacted] was held on the closest Sunday to July 13th when, following a mass at the church, the statue of St [redacted] would be carried to the field on the edge of the forest where the spring associated with St [redacted] is found (marked by the large cross). The was then a communal open air meal.

We ask again for memories and stories of Corenteuc *and welcome all information which relates to the past life in our commune.*

Next issue – the school.

Produced on behalf of the Conseil Municipal de Corenteuc by James NAME with assistance from Nicolas and Nadine NOM Copies translated into French are available at the mairie.

All [redacted] ideas of items for future inclusion, requests for back copies or to cease receiving this newsletter please contact [redacted]

5.3.2.4. Participation à la mise en marché du territoire

Si de nombreux·ses autochtones s'interrogent sur ce qui peut motiver les Britanniques à venir s'installer dans les campagnes bretonnes[209], certain·e·s ont néanmoins réalisé grâce à cette migration que l'espace rural breton avait des atouts à faire valoir sur le marché touristique. L'octroi de la gestion du syndicat d'initiative local à l'association franco-britannique est un des indices déjà relevé dans le Chapitre III de l'association de la migration britannique avec le développement du tourisme en centre Bretagne. J'ai pu souligner également dans le Chapitre III, que certain·e·s Britanniques s'orientaient, et étaient orientés par les institutions, vers le secteur touristique, notamment par la reprise de bar-restaurants et la création de gîtes ruraux. En effet, les gîtes ruraux tenus par des migrants ont fleuri sur le territoire. Alice relève que certain·e·s migrant·e·s, relativement novices dans le domaine doivent prendre connaissance de certaines normes de labellisation :

Aude	mmm/mais c'est plus grand que j'pensais Pléan/ j'étais/ si / y a combien d'habitants ici/ vous savez pas/
Alice	1500 je crois/
Aude	ouais/ mais c'est ramassé sûrement/ enfin j'trouve qu'y a beaucoup d'maisons/ dans l'bourg/
Alice	dans l'bourg?
Aude	ouais!/ je sais pas/ ça m'a assez surprise/
Alice	y a beaucoup d'Anglais ici hein/
Aude	ouais?/
Alice	c'est des Gîtes/
Aude	ouais/
Alice	des trucs euh/'fin vous voulez en voir là?/ on peut débarquer euh/ là y en a un il y a bien 120 places de gîtes!/
Aude	ah ouais?/
Alice	et il a demandé (rires)/ = il a acheté un moulin/
Aude	= 120 places ?!/
Alice	non mais c'est c'est grandiose/ c'est des/ mais il les met en rang d'oignons/ il a demandé aux autorités à Saint-Brieuc euh : de tourisme euh/ pour se faire labelliser euh Gîtes de France/ ../ Gîtes de France quoi / c'est quand même euh voilà Gîtes de France/
Aude	ouais c'est ça/
Alice	ils sont venus/ ou alors peut-être pour une autre raison/ ils sont venus euh inspecter/ "non ça ça faut pas" (rires)/ bah oui là c'est de l'entassement/ (rires)
Aude	ah ouais/
Alice	c'est très/ c'est BIEN hein c'est classe/ y a deux trois bâtiments euh/ mais (éclaircit la gorge) pour eux il fallait que le nombre euh de de lit/ enfin de de places (rires)
Aude	au mètre carré/
Alice	ouais voilà/ ce euh/ qu'il y ait la même correspondance entre ça et le nombre de places assises autour d'une table/ pour manger/
Aude	ouais/ par exemple/
Alice	(rires) ils ont mis des lits partout!/ alors c'est bien fait, mais euh/ pp- .. C'est d'l'élevage/
Aude	(rires)

[209] Nadine, comme certain·e·s de mes proches, me répéteront cette interrogation : *« mais pour nous on se dit/ c'est bizarre/ comment il vient dans un petit trou perdu comme b/ euh alors que moi les gens de Corenteuc aimeraient peut-être être plutôt en ville où il y a tout ce qui faut sur place puisqu'on a rien on a pas de commerce à Corenteuc* »

Alice (rires) c'est vrai/ alors on on travaille un petit peu ensemble maintenant/ bon on c'est des potes aussi mais/ l'année dernière ils ont- ../ moi j'ai/ parce qu'ils avaient une demande de Britanniques/ huit dames/ (tout bas) c'est Arsenic et vieilles dentelles/ la plus âgée quatre-vingt douze ans en tout cas/ .. huit petites mémères/ (en riant) qui viennent euh passer huit jours là/ et euh elle voulait des des euh des cours de langue française/

Aude ah ouais/

Alice alors euh tous les matins / j'allais pendant des heures avec elles/ elles avaient un super niveau en plus/ on s'amusait bien/ et je leur ai proposé d'continuer ça/ proposer des séjours comme ça/

Aude ah ouais/ séjour linguistique/

Alice séjour un petit peu linguistique et puis culture/ l'après-midi euh: elles avaient des visites avec enfin/ avec le club des des du troisième âge ici/ jouer aux boules/ euh prendre un café euh/ la chorale euh aller chanter euh/ c'était euh avec James mm/si y a James qui était là/ mais on peut aller les voir hein euh/ enfin oui elle parle français/ elle a pris des cours/

Après une petite recherche, ce gîte accueil a à présent une totalité de 61 lits. Il est clair que pour une commune comme Pléan, une telle activité peut avoir un impact économique important. La plupart des gîtes tenus par des migrant·e·s britanniques ont néanmoins une taille plus modeste, et la plupart des gîtes et chambres d'hôtes sur le territoire sont tenus par des autochtones. En fonction de l'emplacement du gîte il peut être difficile d'en faire une source de revenus suffisante pour un couple, comme certain·e·s intervenants dans le forum le soulignent (DF42 :14). Néanmoins, ces entreprises contribuent à maintenir une offre de logements récréatifs sur le territoire, une offre particulièrement diffusée dans les réseaux britanniques, comme peuvent l'illustrer deux articles d'une journaliste de *The Gardian,* intitulés « Brittany's got hidden talent : family holidays away from the coast », racontant un séjour passé dans un gîte de Ploerdüt tenu par un couple britannique, et « Five family-friendly holiday cottages and gîtes in inland Brittany » dans lequel 4 des cinq adresses recommandées sont tenues par des Britanniques[210]. Je le soulignais également dans le Chapitre I, la clientèle touristique étrangère en Bretagne, et plus encore en Centre-Bretagne est principalement Britannique et la Région tente de maintenir, voir d'augmenter sa présence sur le marché britannique face à l'augmentation de la concurrence depuis le développement des lignes aériennes low-cost.

Aussi, il n'est peut-être pas étonnant de constater que sur le site BrittanyTourism.com, les premiers ambassadeurs de la Bretagne qui ont eu la parole furent des migrant·e·s britanniques. Qui mieux qu'un compatriote peut vous convaincre que ce que vous recherchez se trouve en Bretagne. Dans le cadre du site « Fans of Brittany », cinq vidéos d'une minute ont été réalisées par le Comité Régional du Tourisme (CRT), dans lesquels des migrant·e·s, et un résident secondaire, expliquent leur attachement à un lieu particulier de la Région. Trois d'entre ces vidéos

[210] O'CONNOR Joanne, « Birttany's got hidden talent : family holiday away from the coast », *www.theguardian.com*, Friday 28 March 2014, url : http://www.theguardian.com/travel/2014/mar/28/brittany-hidden-talent-family-holidays, consulté le 26 août 2015.

O'CONNOR Joanne, « Five family-friendly holiday cottages and gîtes in inland *www.theguardian.com*, Friday 28 March 2014, url : *www.theguardian.com*, Friday 28 March 2014, url : http://www.theguardian.com/travel/2014/mar/28/five-family-friendly-holiday-cottages-gites-inland-brittany, consulté le 26 août 2015.

ont été tournées en Bretagne intérieure, et au moins une des personnes sur ces vidéos a été précédemment citée dans ces pages. Aucune d'entre ces vidéos n'est postée sur la version française du site. Jusqu'au printemps 2015, les personnes qui y sont présentes étaient les seules figures de personnes vivant en Bretagne à avoir la parole sur le site anglophone (quelques autres personnages autochtones sont à présent décrits dans certaines sections du site). Penchons-nous ici sur les trois vidéos tournées en Bretagne Intérieure[211], pour en observer les caractéristiques discursives, et la représentation qui est produite des territoires. J'ai retranscrit ici les propos des intervenant·e·s :

> **Vidéo 1 (M.) : Fan of l'Abbaye de Bon Repos**
> One of my favourite places is the Abbaye de Bon Repos. The landscape around here is one of **water, because we're on the edge of the canal, woods, because of the forest, and mineral, because we have wonderful schiste and some granit. It's all part of Breton culture.** When I talk about the abbaye, I'm teased because they say I am passionate as Joan of Arc. But **passion is part of the countryside**. It's a question of **belonging**. I've lived in Brittany for years now, and I'm still discovering all the **mysterious** assets of this land.
>
> [*L'un de mes endroits préférés est l'Abbaye de Bon Repos. Le paysage ici est fait d'eau, car nous sommes au bord du canal, de bois, puisqu'il y a la forêt, et de minéraux, car nous avons un schiste formidable et du granite. Tout ça fait partie de la culture bretonne. Quand je parle de l'Abbaye, on me taquine, car ils disent que suis aussi passionnée que Jeanne d'Arc. Mais la passion fait partie de cette campagne. C'est une question d'appartenance. Je vis en Bretagne depuis de nombreuses années maintenant, et je continue à découvrir les atouts mystérieux de ce territoire.*]
>
> **Vidéo 2 (G.) : Fan of les Monts d'Arrée**
> [En fond sonore, un air de guitare. Le personnage est accompagné par son enfant. On le voit jouer de la guitare dans son jardin, puis partir en balade dans les Monts d'Arrée]. We're in the middle of the Mont d'Arrée. About **as (much) in the middle as you can get of things**. It's nice to have a place like this to come back to. That, you know… and **my inspiration is here** as well. I can just **relax**, we go for walk. [à son enfant] We're **singing songs** all the time don't we ? [l'enfant répond : « yeah »] Yeah we do. Our life, our life in England was hectic, to say the very least. Hectic and stressful. Busy, non-stop. And here I can stop. **Don't have to worry. I don't know, it's home !** It really does feel like **home** now. Uhm, and that's-. We've moved around a lot. And this really is **home**. And that's something really **special**.
>
> [*On est au milieu des Monts d'Arrée. À peu près au milieu de tout en fait. C'est plaisant d'avoir un endroit comme ça où revenir. Qui, vous savez… et mon inspiration est ici aussi. Je peux simplement me reposer, on sort faire des balades. (à son enfant :) On chante des chansons tout le temps hein ? (l'enfant répond :) « oui ». Oui, tout le temps. Notre vie en Angleterre était trépidante, pour le moins. Trépidante et stressante. Chargée, sans arrêts. Ici je peux m'arrêter. Je n'ai pas à me faire de soucis. Je ne sais pas, c'est chez moi ! Je me sens vraiment chez moi maintenant. Uhm, et c'est-. On a beaucoup voyagé. Et ici c'est vraiment chez moi. C'est quelque chose de spécial.*]
>
> **Vidéo 3 (C.) : Fan of Malestroit**
> We knew exactly the area we wanted to be, but wern't quite uh sure exactly which town. Uhm. And we found Malestroit by chance. It's really lovely. The architecture is just great. Uhm. There's **a super feel to the place**. The locals have been **very friendly** towards us. Our neighbors are **extremely kind**. Superb restaurants. We couldn't ask for more. As soon as we can, as we got some free time, we come over here straight away. Because we **enjoy it** so much over here. And we just come over here **to relax. And unwind**. It's a great place. We… through there, we've got also lot of friends through old cars, umh I'm involved in a classic car movement. And we found a lot of- awful lot of people who are keen in the same subjects. Huh

[211] Consultables sur le CD-Rom annexe et aux adresses suivantes :
http://www.brittanytourism.com/discover-our-destinations/coeur-de-bretagne-kalon-breizh/unmissable-sites/abbaye-de-bon-repos ;
http://www.brittanytourism.com/discover-our-destinations/broceliande/unmissable-sites/the-lanvaux-and-malestroit-moors# ;
http://www.brittanytourism.com/discover-our-destinations/coeur-de-bretagne-kalon-breizh/unmissable-sites/monts-d-arree-and-the-montagne-st-michel

and we have a **lot of fun with them**. And certainly if you're looking for somewhere in France, worth a look. **Come on and join.**

[*Nous savions exactement dans quelle région on voulait être, mais nous restions incertains sur la ville. Uhm. Et nous avons trouvé Malestroit par chance. C'est vraiment charmant. L'architecture est simplement formidable. Il y a une atmosphère super qui se dégage de cet endroit. Les locaux ont été très sympathiques avec nous. Nos voisins sont extrêmement gentils. Des restaurants superbes. Que demander de plus ? Dès que l'on peut, dès que l'on a du temps libre on vient ici tout de suite. Parce qu'on se plaît tellement ici. Et on vient simplement pour se relaxer. Et se détendre. C'est un endroit formidable. Nous… À travers ça, nous avons également rencontré beaucoup d'amis à travers les vieilles voitures, umh je suis impliqué dans un groupe intéressé par les voitures anciennes. Et nous avons rencontré beaucoup de- un tas d'autres gens qui sont intéressés par les mêmes choses. Huh. Et on s'amuse beaucoup. Et c'est certain que si vous cherchez un endroit en France, ça vaut le coup d'œil. Rejoignez-nous.*]

La première chose que l'on peut souligner, est la reprise des champs lexicaux et de différentes stratégies discursives, les « signes d'expressions » qui « *expriment la personnalité, le style de la marque et répondent aux objectifs d'actualisation de l'image de la Bretagne* », conseillés par le *Code de la marque Bretagne* (Bretagne Développement Innovation 2010). On retrouve par exemple l'utilisation du témoignage qui s'adresse directement au destinataire (« Come and join ! », Vidéo 3) préconisé « *pour montrer une Bretagne vivante* » et permettre de « *partager l'émotion* ». En effet l'empathie suscitée par le témoignage, renforce la projection avec le témoin qui dévoile ici ses ressentis, sont des techniques à présent classiques de marketing, relevant de ce qui est appelé le « storytelling », où les marques sont sensées raconter leur histoire. En effet, comme le souligne Anthony Giddens, la caractéristique prédominante contemporaine à être le narrateur de sa propre histoire permet de développer « des histoires (…) de façon à créer une cohérence narrative avec laquelle le lecteur ou le spectateur peut s'identifier » (Giddens 1991, p. 199)[212]. Et cette pratique, nous le verrons dans la dernière partie de ce chapitre, ne se restreint pas au champ de la marchandisation.

On retrouve aussi l'expression de la force, « *un élément central de l'identité de la Bretagne et du positionnement de la marque. Sensible et relationnelle, cette force se transmet et dispense une belle énergie vitale à ses habitants et à ses visiteurs.* » (Bretagne Développement Innovation 2010, p. 38) Ceci est rendu visible par la passion de la campagne qui se transmet (vidéo 1), la joie de vivre retrouvée (vidéo 2) et l'atmosphère positive et l'accueil des autochtones (vidéo 3). L'insistance sur l'épanouissement personnel qu'apportent « *naturellement* » les lieux est également fortement soulignée, dans la première et deuxième vidéo ainsi qu'une touche « *de magie et de poésie* [qui] *révèlent des facettes essentielles et originales de la Bretagne : une disposition naturelle à se créer un imaginaire et à l'exprimer, un art singulier de la réinvention permanente avec une créativité ouverte à l'universalité* » (*Ibid.,* p. 97). Ceci est véhiculé par « l'inspiration » que véhiculent les lieux (vidéo 2), les éléments naturels (l'eau, la forêt, la pierre) qui forment l'organicité de la « culture bretonne » et les « atouts mystérieux » du territoire (vidéo 1). Les conseils de mise en scène sont également respectés, montrant par exemple les personnages réflexifs et en contemplation d'éléments naturels, ainsi que les conseils

[212] « stories (...) in such way as to create narrative coherence with which the reader or viewer can identify." (Giddens 1991, p. 199)

de cadrage, notamment ceux mettant en valeur les contrastes de taille, soulignant le caractère imposant et spacieux des paysages, par des contres plongés, panoramas ou plans larges (

Image 15).

Image 15 : Plans larges dans la série de vidéos "fan of..."

Vidéo 1

Vidéo 2

Vidéo 3

Explicitement organicisée dans la stratégie de la Marque Bretagne, la culture bretonne se manifeste avant tout ici par le paysage, l'espace et les éléments naturels. Pourtant, l'un des objectifs de la Marque est de renouveler l'image des Bretons, comme un peuple dynamique et accueillant, notamment pour contrer l'effet de la représentation d'un espaces hors la modernité pouvant à la fois être un argument commercial et une « désagentivation » des habitants. Ainsi, on ne peut être que frappé par le contraste entre le visuel de la vidéo 3 et le discours tenu. Tandis que l'intervenant insiste sur la vie sociale locale, le parti pris est de le filmer absolument seul dans

la ville de Malestroit, suffisamment fréquentée et régulièrement animée pour qu'elle puisse être montrée sous un jour plus dynamique. Mais le luxe de l'espace reste un argument décisif pour le marché britannique, et ceci explique peut-être les choix visuels. Et c'est bien à nouveau le mythe de l'idylle rurale qui est reproduit, rejoignant pleinement la galaxie des « lifestyle media », et les processus de fétichisation où c'est l'histoire d'un individu qui est mise en avant, pour favoriser la projection dans ce territoire.

Ces vidéos restent des initiatives relativement anecdotiques, et semble-t-il, encore peu mise en avant par le CRT. Mais elles illustrent comment la migration britannique peut être mobilisée et invitée à participer à la mise en désir du territoire. Une certaine autorité, par leurs ressources culturelles et linguistiques, à s'adresser à leur compatriote semble alors leur être confiée, et la contribution à la mise en marché du territoire peut ainsi renforcer la légitimité des migrant·e·s sur les territoires.

5.4. ÉCHECS ET REUSSITES : L'INDIVIDU FACE A SON PARCOURS MIGRATOIRE

> « Those of you who came here and feel that that have made a mistake should remember that it was your mistake. » (Chef Marc, 18/12/2008, DF29 : 30)

Pour clôturer ce chapitre sur la légitimation, il me faut à présent aborder la part de cette légitimation qui ne se construit pas par rapport aux autochtones, mais par rapport aux autres migrant·e·s, et aux compatriotes restés en Grande-Bretagne. Nous verrons comment un aspect de ces discours portants sur les trajectoires des migrant·e·s révèle une idéologie de la responsabilisation et de l'autonomie et des parcours exposés aux conséquences de la prise de risque liées à cette responsabilisation. On pourra ensuite constater comment le travail discursif de rationalisation des choix se construit pour justifier « l'échec » ou démontrer la « réussite » : l'épanouissement de l'individu est au centre, sa vie forme une histoire cohérente, continue et si possible, prend la forme d'une aventure parfois épique.

5.4.1. « Life is what you make it » : l'injonction à la responsabilisation

Comme j'ai déjà pu l'évoquer, la migration pour les participants est souvent perçue, du moins en amont, comme un projet excitant. James a entrepris de migrer parce qu'il était curieux de voir comment l'on vivait outre-Manche, pour Kate et Jack c'est « une aventure » et « un *challenge* », un « projet » pour Patrick, et une « expérience » pour Rob. Ce sont également ces qualificatifs que l'on retrouve dans le forum et ce sont les thématiques développées par les médias

lifestyle. On y retrouve ainsi l'une des dimensions de l'esprit du capitalisme décrit par Luc Boltanski et Ève Chiapello (2011) : l'excitation est, avec la sécurité et la justification, l'une des trois dimensions nécessaires à la coopération des producteurs et des consommateurs, et donc à l'expansion des logiques de marché. Boltanski et Chiapello identifient trois périodes historiques de l'ère capitaliste, trois déclinaisons des régimes d'excitation, de justification et de sécurité. Dans la troisième ère qui est la nôtre, l'argument excitatoire mobilisé est la perspective d'un épanouissement personnel et d'une liberté d'action censée être permise par l'esprit d'entreprise. Dans le cadre de cette prise d'autonomie, la face sécurisante de la participation des individus aux dynamiques du capitalisme, par la production ou la consommation, s'étiole.

Aussi, j'observe dans les forums que l'un des slogans les plus repris est l'idée que chacun peut être maître de son parcours de vie : « life is what you make it ».

1. « What is so good about living in Britanny ? » : Nothing.....**life is what you make it**.
2. « Take care **- it is what you make it** and I have met some really beautiful people who are very positive no matter what is thrown at them. »
3. « Its fantastic here, **life is what YOU make it.** »
4. « newstart, as ronniecoulson and others have said, **life is what you make it** (give or take the odd bit of good or bad luck, but that's nothing to do with the country). »
5. « We both still work as not quite yet reached pension status for another 25 years, but so far so good in that our original plan is going to plan. **Life is what you make it. You get what you wish for.** »
6. « There are some genuine Brits who have common interests who have become FRIENDS. Then there are others who I have met and choose not to involve in my social circle (or avoid in other words)**. Life is what you make it!** »
7. « **Life as someone said is what you make it** and even if we are poorer here our life is richer in the friends we have made here. »
8. « Sounds sad lisatren, but to be honest **life is what you make it wherever you are**..... didn't you make any friends? Or just lonely for UK? »
9. « Everytime I return to the UK for family reasons I can't wait to get back to France! It is not paradise here, but it is not bad. **Life is what you make it.** »
10. « Who is the happiest out of how they live? That again, is obviously **down to each individual** couple - **life is what you make it** and good luck to everybody! »
11. « It is up to the children and the parents to find out exactly what there is to do locally and there is certainly more here to do than when i was younger living out in the sticks! **Life is what you make it it is your choice no on else's.** »
12. « I just cannot accept the way some people think! I say **get a grip!** Many people have said on this thread and others, and **its my maxim in life is 'life is what you make it'.** If you look on your situation as being boring, or you cannot or will not integrate, or the French way of life is difficult (in any sense), then it will be! »
13. « Wherever you live, **life is what you make it isn't it?** Luckily we're not all the same, and we don't all want the same things, and we don't all go about things in the same way, which is a good thing - I'm a great believer in diversity ;). »
14. « So, if the originator (Trevor) is still taking note - do it! A better life awaits you and yours, **remembering always, its what you make it.** »
15. **« Life is also what you make it.** Winter is near and my plans are to decorate and do other internal jobs that winter won't allow me to do outdoors. **My life is not boring, I do not allow it to be.** »

16. « **Where you live is what you make it** surely. »
17. « I hope all who read this are happy in Brittany. **Life is what you make it** and no one says it is easy wherever you are. I suppose it also depends on your mindset. »

Les migrants se trouvent alors face au double tranchant de leur privilège de mobilité, de leur autonomie de principe et de leur condition « d'acteur » : la responsabilité pleine et entière de leurs trajectoires et de leur épanouissement. Cette idéologie traverse les discours de la plupart des migrant·e·s britanniques, et c'est un prisme de l'évaluation du parcours migratoire des autres migrant·e·s. En effet, on ne peut considérer que ce slogan soit équivalent aux positionnements d'inspiration libertaire de certain·e·s (« *live and let live* »), car il sous-entend au contraire une évaluation, une pression normative à la « bonne vie », à la capacité d'entreprendre mesuré par le résultat, ici l'épanouissement. C'est ainsi que les logiques d'autonomie devenant logiques de responsabilisation, elles peuvent être considérées comme l'une des « figures de la domination » (Martuccelli 2004) et constituent ainsi des formes de régulation des conduites humaines (Foucault 2012), là même où elles ne sont plus censées être régulées. Dans le Chapitre IV, l'on retrouvait dans les discours mobilisant la rhétorique de « l'effort » — qu'on oppose à la figure du fainéant—, ou ceux mentionnant un devoir de préparation et d'autonomie linguistique et financière, cette injonction à la responsabilisation.

Pour continuer sur les emplois de la formule « *life is what you make it* », certains montrent des nuances dans cette approche, ou une utilisation désémantisée de la formule qui en devient paradoxale. Ici, des structures contraignant les trajectoires sont identifiées (passages soulignés).

18. « We're not living in Brittany yet but we have learnt that, yes, <u>to a degree,</u> **life is what you make it** but in some ways it is <u>easier to make it what you want in Brittany</u>. »
19. « But **life is what you make it** and mine is very full indeed just sometimes I just get that odd <u>feeling life could be better and do not know how to make it any better other than winning the lottery that is if we ever did it!!!!!!!!</u> »
20. « I personally feel i've been let down, in every shape or form and have even contemplated going back to the UK... Something i really don't want to do, so yes i agree with what others say **"Life is What you Make it"** <u>but the French System doesn't make it easy. Otherwise i'm quite happy here but could be HAPPIER.</u> »

On peut noter l'opposition des opinions entre les intervenant·e·s produisant l'énoncé 18 et l'énoncé 20 : les dispositifs institutionnels freinent l'auteur·e de l'énoncé 20, tandis que la Bretagne est perçue comme un lieu où l'on peut se dégager des contraintes. Et, dans l'énoncé 19, on observe que les ressources économiques pèsent sur les trajectoires : le capital pourrait apporter ce qui manque pour rendre la vie meilleure.

Dans cette intervention, où l'on retrouve au passage une évaluation négative des pratiques langagières autochtones, la nécessité d'une capacité préalable à s'adapter aux lieux de migration est suggérée :

21. « <u>If you like living in miisty damp windy enviroment where the natives are not sure what lingo to speak either Breton or French</u> then living here in Brittany would be right up your street. **But really its what you make it** »

Et dans cet énoncé, on peut s'interroger sur ce qui n'est pas dit, ce qui fait que la vie « n'est pas toute rose », alors même que l'on considère que l'on peut la maîtriser.

22. « it is the best move we ever made. It is not a bed of roses but then life isn't. **It is what you make it.** »

Enfin deux interventions employaient la formule pour la critiquer, non sans contradiction par ailleurs dans l'énoncé suivant, où l'intervenante, après avoir souligné les contraintes qui peuvent peser sur les acteurs, finalement redonne à l'action « positive » son pouvoir « magique » d'engrenage positif :

23. « I would **disagree that "life is what you make it".** If life, which you only get one crack at is not giong the way you want, then you do not shrug your shoulders and just make the most of what you have. You do something positive to change it. »

Et dans ce dernier énoncé écrit par un·e intervenant·e, malade et dans une situation financière difficile, sous l'effet de la précarité l'expression perd alors toute pertinence :

24. « Please, I beg you, **don't tell me that "life is what you make it"** or that I should learn French (I have spoken good French for about 25 years or more) or that you like Brittany so I should, because those are irrelevant. »

Dans cet extrait, Évelyne, comme dans l'énoncé 20 reproduit également cette idéologie tout en soulignant pourtant que des mécanismes de régulations peuvent faire de cet idéal existentialiste une utopie :

Évelyne après euh: moi j'connais plein d'Anglais qui sont super qualifiés/
Aude ouais/
Évelyne en fait **super qualifiés et dévalorisés en France**/
Aude mmm/
Évelyne j'ai eu des gens euh/ qui étaient vraiment déprimés parce que euh/ bah leurs licences leurs maîtrises tout ça c'est par r'connu quand même c'est:/ **on parle de l'Europe mais on n'est pas en Europe/**
Aude mm/
Évelyne **on se voile la face/**
Aude ouais/
Évelyne bon après c'est vrai qu'la barrière de la langue euh/ c'est un gros problème/ a(lo)rs comment euh:/ **c'est pas au gouvernement non plus de:/ de donner des cours aux étrangers/ hein c'est pas:/ c'est pas la logique quand même/ tu vas dans un pays tu t(e) débrouilles/ c'est à toi d'te débrouiller/ mais euh:/ d'un autre côté t'as plein d'gens qui pourraient avoir un travail/ .. et qui n'peuvent pas l'avoir à cause de cette barrière de la langue/**

La modernité liquide, décrite par Zygmunt Bauman (2000), permettant de faire des trajectoires de vie un ensemble de choix garderait ainsi localement sa viscosité, ici par l'institution et les idéologies langagières. Alors, non seulement l'autonomie supposée, en devenant responsabilisation, ne permet pas l'émancipation des logiques de hiérarchisation et de domination, mais elle est de plus, de toute façon, limitée par les dispositifs institutionnels et les logiques de marché elles-mêmes. En effet, par exemple, comme j'ai pu le souligner à plusieurs reprises, la dévaluation de la livre sterling par rapport à l'euro à partir de l'automne 2007 a sévèrement impacté les migrant·e·s percevant leurs revenus en livres, que cela soit sur leur retraite ou par des produits bancaires, eux-mêmes devenus fragiles. Alors que le taux de change intéressant avant

cette période a pu peser dans la décision de migrer, de nombreux·ses migrant·e·s se sont ainsi trouvés dans des situations financières difficiles. Pour cette intervenante, et quelques autres, ce climat économique instable aurait dû être anticipé par les migrant·e·s, et l'on retrouve ici la thématique de la responsabilité :

19 Helenback69 replied on 03/12/2009 at 09:59

I will no doubt get a lot of flack but I know many English that use the term "I have lost Half of my income" to my detriment I always argue that they have not lost, because when the exchange rate was in their favour they profited.

Nobody should plan a lifestyle change on something as volatile as the exchange rate.

I would suggest that calculations should be made on a 1 to 1 basis and anything over that is a bonus. (…)

[*Je vais sûrement m'attirer beaucoup de critiques mais je sais que beaucoup d'Anglais utilisent le terme « J'ai perdu la moitié de mon revenu ». À mon détriment je réponds qu'ils n'ont pas perdu, parce que quand le taux de change était en leur faveur, ils ont profité.*]

Dans ce contexte, on peut donc comprendre qu'au jeu de l'autonomie, tous ne sont pas sur un pied d'égalité : la possession d'un capital suffisamment abondant pour amortir les effets des logiques de marché peut garantir la sécurité dans ces trajectoires flexibles. Or, les milieux ruraux du nord et de l'ouest de la France ont précisément attiré tendanciellement les populations de classe moyenne, et « lower-middle class », jeunes retraités ou actifs sans revenus se trouvant face a un marché de l'emploi restreint.

Dans ce fil de discussion intitulé « How are people doing this ? », lancé début 2009, mais relancé une première fois en 2010, et une autre fois en 2011, on observe les conséquences de la flexibilisation des trajectoires, et de l'érosion de la face sécurisante des logiques marchandes. Les migrant·e·s tour à tour y exposent leur situation et leurs (complexes) stratégies financières. Ils sont néanmoins quelques-uns à déplorer la disparition d'un « filet de sécurité » dû à la grande flexibilité du parcours de certains, comme c'est le cas ici :

25 koat replied on 03/12/2009 at 19:22

can people not go to the job centre and claim income support while job seeking as they do in the uk? **surely they won't be left to starve**

[*ces personnes ne peuvent-elles pas se rendre au centre d'aide pour l'emploi et réclamer une allocation chômage pendant leur recherche d'emploi ? On ne les laisse sûrement pas mourir de faim*]

29 mollythe collie replied on 04/12/2009 at 08:15

Yes, you can be left to starve**. i have worked for 3 years here on temporary contracts which may start again some time next year.** The company that employs me as a vacataire , and **I, have paid a fortune into the benefit system**, but because I haven't been sacked and am not earning under the minimum wage(I'm earning nothing) i therefore cant claim unemployment or minimum wage top up. As we speak I have no means of putting petrol in my car, buying wood to keep warm or buying food. I have enough in the house to feed my children until the end of the week. In March the water and electricity boards will have the right to cut me off(even in 3rd world countries we campaqign for the right to fresh water[213]) I have asked all the relevant authorities what I am supposed to live on and they shrug their shoulders. **I am well qualified and speak 4 languages and have never claimed benefit before in my life.**So the answer is a resounding YES. france can be wonderful but deep down it is also an archaic inhumane country to those that are not one of it's own.

[213] La coupure du service d'eau n'est interdite en France que depuis 2013, donc pas encore au moment au Molly rédige cette intervention.

[*Et si on peut vous laisser mourir de faim. J'ai travaillé 3 ans ici sur des contrats temporaires qui vont peut-être redémarrer dans le courant de l'année prochaine. L'entreprise m'emploie en tant que vacataire, et moi j'ai payé une fortune aux assurances sociales, mais comme je n'ai pas été virée et je ne gagne pas en dessous du salaire minimum (je ne gagne rien) je ne peux donc pas demander le chômage ou le complément de salaire. Au moment où l'on parle, je n'ai pas les moyens de mettre de l'essence dans ma voiture, d'acheter du bois pour rester au chaud ou d'acheter à manger. J'ai ce qu'il faut dans la maison pour nourrir mes enfants jusqu'à la fin de la semaine. En mars les fournisseurs auront le droit de couper l'eau et l'électricité (même dans les pays du tiers monde on milite pour le droit à l'eau potable) j'ai demandé à tous les services appropriés avec quel argent j'étais sensée vivre et ils haussent les épaules. Je suis qualifiée, je parle 4 langues et je n'ai jamais réclamé d'allocations de ma vie. Donc la réponse est un grand OUI. La France peut être un pays merveilleux, mais au fond c'est aussi un pays archaïque et inhumain envers ceux qui ne sont pas des leurs.*]

Ces extraits révèlent les conditions de vie peu connues de certain·e·s migrant·e·s, souvent assimilé·e·s dans leur ensemble à un groupe de retraité·e·s affluent·e·s. Si ce type de situation semble rester relativement exceptionnel, il existe bel et bien une diversité de situations socioéconomiques parmi cette population, montrant comment le privilège peut être versatile lorsqu'il repose sur une prise de risque, une flexibilisation de l'emploi et lorsque le droit à la mobilité transnationale ne s'accompagne pas complètement par des structures sécurisantes. On observe en tout cas dans l'extrait 29, la nécessaire justification quant à une situation problématique qu'implique l'idéologie de la responsabilisation, afin de souligner les circonstances structurelles, hors de leur portée d'action, qui pèsent sur les acteurs. Comme nous pourrons le constater un peu plus bas, les migrant·e·s semblent avoir une tendance générale à justifier la cohérence et la légitimité de leurs trajectoires et ceci nous permettra de continuer à explorer les situations socioéconomiques difficiles des migrant·e·s devenus des propriétaires pauvres.

5.4.2. Rationaliser les trajectoires précaires et les risques de l'aventure

C'est le propre du discours que de mettre en relation l'énonciateur et son monde, de construire des subjectivités toujours mises en rapport, par l'activité dialogique, avec d'autres (cf. 2.2.2.2). C'est ainsi que les discours des migrant·e·s se rapportent nécessairement à un ensemble de discours, soit à une *formation discursive* (Foucault 1986) en même temps qu'ils y construisent leurs conditions subjectives. Autrement dit :

> Les discours sont en effet produits depuis des espaces discursifs multiples : les discours publics sur les migrants; les discours politiques, médiatiques, associatifs ou artistiques; les discours privés, familiaux, etc. Et c'est à partir de ces espaces discursifs que les migrants eux-mêmes construisent leurs discours. Car si les discours s'inscrivent toujours dans des *agencements collectifs d'énonciation*, fruits de la circulation discursive qui régit les pratiques, leur construction résulte en même temps de situations concrètes où des subjectivités se rencontrent. Ce double jeu, passant de la réappropriation du « déjà-dit » ou de la « mémoire discursive » à la production du dire en devenir, aide à comprendre comment les trajectoires singulières de chaque sujet parlant traversent une multiplicité interdiscursive qu'ils renouvellent en permanence. (Canut 2014, p. 261−261)

C'est donc dans cette résonnance que les migrant·e·s mettent en mots leur parcours. Et, comme démontré précédemment, le fond idéologique de la responsabilisation présent dans l'espace discursif implique pratiques de justification, mais également de rationalisation des

parcours des migrant•e•s. Ceux qui partent démontrent qu'ils ont eu raison de partir, qu'ils ont tiré profit de leur départ, et ils répondent ainsi, aux discours de ceux qui ne partent pas, de ceux qui les avaient prévenus de ce qui les attendait, comme ceux qui souhaitent partir, mais qui ne le peuvent pas. Et répondre permet ainsi d'actualiser sa position sociale en fonction de ce qui est considéré comme une réussite ou comme un échec. Les migrant•e•s construisent alors fréquemment un récit faisant apparaître le choix de migrer comme un résultat logique, justifié tant par des raisons systémiques que personnelles. Ce choix apparaît alors comme ayant été mûrement réfléchi et légitime et la trajectoire est a posteriori tout autant rationalisée.

5.4.2.1. Discours résilients : rester malgré l'instabilité

Cette quête de la rationalité peut expliquer la tendance de certain•e•s migrant•e•s à montrer leur volonté à s'adapter aux nouvelles circonstances socioéconomiques auxquelles ils/elles font face. Les migrant•e•s touché•e•s le plus durement par cette crise considèrent très souvent qu'il leur faut retrousser leur manche, accepter et s'adapter à ces nouvelles circonstances. Ces trois extraits, dont les deux premiers ont déjà été partiellement cités (cf. p. 223), montrent attitude résiliente face à l'insécurité socioéconomique des migrant•e•s dans les récits sur le forum :

9 Kt replied on 19/01/2009 at 08:23

(…) Like some of you I've lost everything that I'd spent every hour possible earning during the past 20 years of my life, mainly for other reasons, and all I've got to show for it is half a house in France (now dropped in value and expensive to run)-and that's only because my name happens to be on the deeds**. I refuse to go back because I love it here and I won't be beaten! For those who feel they've hit rock bottom try and get up and fight because you'll win in the end! Bad times cannot last forever.** (…)

[*(…) Comme beaucoup d'entre vous, j'ai perdu tout ce que j'avais passé chaque heure des vingt dernières années de ma vie à gagner, principalement pour d'autres raisons, et tout ce qu'il m'en reste c'est la moitié d'une maison en France (à présent dévaluée et chère à entretenir)-et seulement parce que mon nom est sur l'acte de propriété. Je refuse de rentrer parce que j'aime vivre ici et je ne vais pas me laisser abattre ! À ceux qui sentent qu'ils ont touché le fond essayez de vous relever et battez-vous parce que vous gagnerez à la fin ! Les mauvais moments ne peuvent pas être éternels. (…)*]

10 1010janet replied on 19/01/2009 at 10:12

I wanted to reply to this post as I agreed with KT comments. We bought a holiday home here six years ago**,** we both **had good jobs and a lovely home in the UK, but only just getting through each month paying all the bills, mortgage**, etc. I did 'o' level French at school many years ago. **I started doing evening classes in the UK for 2 years to improve**. The problem was that **every time we came to France, it was harder to go back, especially for me**. I just loved the beauty of this part of France, the friendliness of the local people, and how a simple life can be achieved here.

I 'pestered' my Husband to sell up and give it a try, and finally he agreed, providing we could sell the UK home. It sold within 3 days with no problems. We moved out here 3 years ago, but because **the holiday home was so small with not much land, we bought another house** with our savings because we basically **fell in love with the new house**, **(we are still there and still love it just as much)** and because we thought and **were told that the holiday home would sell quickly** as many people were looking for this kind of property.

Unfortunately, it is still for sale, we have no savings and live from month to month with a grant from a course my Husband is doing for six months to improve his French and job prospects. He did the thing a lot of Brits do and worked in the UK for the last two winters and had the summers off. That was really difficult. This course is really make or break for him to work out here.

I have been to part time university for 2 years, **worked on my own a lot to improve my language skills,** and believe my French is very good now. It has not been easy, this is a complex language to learn,

difficult because of the grammar which we are not really taught in the UK and the accent is crucial. But **I am proud of my achievements**, **and still feel the same about coming here, would never like to think of the prospect of returning.(…)**

I am committed to staying here, my Husband has days when he is happy here, but worries about an income purely to have a simple life. **I remain optimistic in the hope that things improve** and he gets a lucky break in finding work.

[*Je voulais répondre à ce post car je suis d'accord avec le commentaire de KT. Nous avons acheté une maison de vacances ici il y a six ans, nous avions tous les deux un bon travail et une jolie maison en Grande-Bretagne, mais on s'en sortait tout juste après le payement des factures, de l'emprunt, etc. J'ai fait du français avant le brevet il y a beaucoup d'années de cela. J'ai commencé à aller aux cours du soir au Royaume-Uni pendant 2 ans pour m'améliorer. Le problème c'est qu'à chaque fois qu'on allait en France, c'était de plus en plus dur de rentrer, particulièrement pour moi. J'adore tout simplement la beauté de cette partie de la France, l'amabilité, et comment une vie simple peut être atteinte ici.*

J'ai 'harcelé' mon mari pour que l'on vende et qu'on essaye, et il a finalement été d'accord, à condition que l'on puisse vendre la maison au Royaume-Uni. Elle s'est vendue en 3 jours sans problèmes. On a emménagé il y a trois ans, mais comme la maison de vacances était si petite avec peu de terrain, on a acheté une autre maison avec notre épargne, parce qu'on pensait comme on nous l'avait dit que la maison de vacances se vendrait rapidement.

Malheureusement, elle est toujours à vendre, nous n'avons pas d'épargne et nous vivons au jour le jour d'une bourse que mon Mari a obtenue pour suivre un cours de six mois pour améliorer son français et la recherche d'emploi. Il a fait ce que beaucoup de Brits font et a travaillé en Grande-Bretagne les deux derniers hivers et ne travaillait pas l'été. C'était très dur. Ce cours c'est vraiment ça passe ou ça casse pour lui ici.

J'ai suivi des cours à temps partiel à l'université pendant 2 ans, j'ai travaillé de mon côté pour améliorer mes compétences linguistiques, et je crois que mon Français est très bon maintenant. Ça n'a pas été facile, c'est une langue complexe à apprendre à cause de la grammaire qu'on n'apprend pas vraiment au Royaume-Uni. Mais je suis fière de ce que j'ai accompli, et je pense toujours que j'ai eu raison de venir ici, je ne voudrais jamais penser à l'idée de repartir. (…)

Je suis décidée à rester ici, mon Mari a des jours où il est heureux ici, mais il s'inquiète de ne pas avoir un revenu pour vivre simplement une vie simple. Je reste optimiste dans l'espoir que les choses s'améliorent et qu'il soit chanceux dans sa recherche d'emploi.]

Janet commence ainsi par énoncer les raisons de sa migration, en montrant qu'elle se basait initialement sur un plan logique, qui n'a pas fonctionné. Ici, les *risques* de l'investissement sont clairement visibles, particulièrement pour les acheteurs à faibles revenus. Les difficultés sont ensuite affrontées (apprentissage du français, formation professionnelle) et le désir de migrer est réaffirmé. Dans l'extrait suivant (et de nombreux autres, au fil de la discussion), la résilience est également encouragée :

11 Mac22 replied on 19/01/2009 at 10:19

(…) As others have said it is hard going at the moment, and I think it will get worse, but by and large that is out of our hands**. What we can do is adapt to changing circumstances and take whatever measures are necessary to suit our own needs.**

As Kt said, good luck to everyone.

[*(…) Comme d'autres l'ont dit, les temps sont durs en ce moment, et je crois que ça va empirer, mais c'est pour la plus grande partie hors de notre portée d'action. Ce que l'on peut faire c'est s'adapter aux circonstances et prendre toutes les mesures qui sont nécessaires à nos besoins.*

Comme Kt a dit, bonne chance tout le monde.]

Bien entendu, tous les migrant·e·s ne se satisfont pas de « joindre les deux bouts », et« *sick of just making do* » certain·e·s décident alors de quitter la Bretagne, s'ils parviennent à revendre leur maison. Dans la plupart de ces cas, les migrant·e·s n'ont pas développé d'attachement aux lieux de migration aussi puissant qu'à l'encontre de leur pays d'origine.

Avant de nous pencher sur les discours « du retour », je souhaiterais m'arrêter sur la première partie de mon entretien avec Kate et Jack, et sur cinq extraits qui illustrent particulièrement les processus de justification et rationalisation, peut-être précisément parce que Jack et Kate sont eux-mêmes dans une situation difficile.

a) Le cas de Kate et Jack

Alors que je viens à peine d'arriver chez eux, avec un peu de retard, nous démarrons l'entretien. Lorsque je leur demande de se présenter un petit peu, ils énoncent tout de suite les motivations qui les ont poussés à partir :

1	**Aude**	So: maybe to start with maybe some/ maybe a few words to just present yourself so/ [*Donc peut-être pour commencer avec quelques/ peut-être quelques mots pour vous présenter alors/*]
2	**Kate**	OK/
3	**Aude**	I know you have jobs and things like that/ [*Je sais que vous avez des emplois et des choses comme ça/*]
4	**Kate**	yep/ uh:/ we are a couple/ we came over here .. Four and a half years ago[214]/ uh: initially / well we bought this .. [*oui/ euh:/ nous sommes un couple/ nous sommes venu.. il y a quatre ans et demi/ euh: à l'origine/ bon on a acheté cette..*]
5	**Aude**	ok
	Kate	property and uh: / well I don't know we / we thought about it very much/ [*propriété et euh:/ bon je ne sais pas on/ on a beaucoup réfléchi à ça/*]
6	**Jack**	w'were basic- basically sick of England/ [*en gros on en avait marre de l'Angleterre.*]
7	**Aude**	OK
8	**Kate**	yeah and we had a son here/ not here but backwards and forwards to Paris/ [*ouais et on avait un fils ici/ pas ici mais il faisait des allers-retours depuis Paris*]

La discussion continue sur ce thème, et Jack et Kate vont alors insister sur tous les éléments qui les ont convaincus de venir en France :

- leur fils vivant à Paris à l'époque ;
- le fait que Kate avait grandi proche de la mer, apercevant les côtes françaises les jours de beau-temps ;
- le fait qu'ils soient républicains et politiquement à gauche ;
- le fait qu'il était impossible pour eux d'acquérir un bien immobilier à la campagne en GB ;
- le fait que s'ils avaient besoin d'argent Jack avait prévu d'exercer en tant que dépanneur informaticien ;
- leur goût du voyage, de l'aventure et de la rencontre avec l'autre ;
- leur âge (50 ans)

Leur décision est donc fortement argumentée. Kate et Jack mettront également en avant le fait qu'ils ont été raisonnables dans le choix de la région (ils ont visité avant, leur fils connaissait bien la région), et de la maison (une propriété pas trop isolée). Cependant, deux événements vont déstabiliser ces solides fondations. Le premier est la crise financière de 2007, qui diminue considérablement le poids de leurs économies et de la pension de retraite anticipée

[214] L'entretien a eu lieu en février 2012, Kate et Jack se sont donc installés à Pléan mi-2007, juste avant la dévaluation de la livre.

en livre en comparaison aux dépenses en euros. Le deuxième élément est l'attaque cérébrale dont Jack sera victime, le rendant en incapacité de travailler, alors même qu'ils avaient prévu qu'en cas de difficulté économique, Jack pourrait proposer ses services. Après avoir raconté cet épisode, Kate poursuit :

9	**Kate**	we were running out of money/ [*on arrivait à court d'argent/*]
10	**Aude**	mmm/
11	**Kate**	so that's why I thought/ I need to work/ [*donc c'est pour ça que je me suis dit/ je dois travailler*]
12	**Aude**	yeah
	Jack	**and all with that/ we'll never ever ever go back there/** [*et malgré tout ça/ on ne retournera jamais jamais là-bas/*]
13	**Aude**	yes/ that was no:/
14	**Jack**	**ever**/
15	**Kate**	**we don't wanna go back/ we don't wanna go back to England/** [*on ne veut pas y retourner/ on ne veut pas retourner en Angleterre/*]
16	**Aude**	ok/

Si c'est Jack qui insiste d'abord sur l'idée qu'il ne rentrera jamais en Grande-Bretagne (12), en dépit de ces épreuves, Kate le rejoint également. Ce travail réflexif est l'occasion ici de justifier, même a posteriori, le choix de partir comme ayant été le bon. D'ailleurs, Kate reformulera ensuite que, de toute façon, elle aurait souhaité travailler, pour « donner quelque chose en retour à la communauté ». Encore une fois, la relation don/contre-don permet ainsi de construire un lien légitime à la communauté locale. Mais on note également que cette reformulation permet de positiver la trajectoire.

Elle poursuit en racontant les différentes étapes de sa recherche d'emploi. Elle s'oriente d'abord vers la filière de la vente, ayant été cheffe de rayon dans un grand magasin en Grande-Bretagne. Cependant, comme je l'ai évoqué dans le Chapitre IV la non-équivalence de ses diplômes et de son expérience et son niveau de maîtrise du français la bloquent :

17	**Kate**	and uh : I had though of perhaps doing a stage/ or a formation for a / for vendeur/ [*et euh: j'avais pensé peut-être faire un stage/ ou une formation de/ de vendeur/*]
18	**Aude**	yeah/
	Kate	because that's what I'd done/ [*parce que c'est ce que je faisais/*]
19	**Aude**	yeah/
20	**Kate**	and uhm/ **there were two girls who'd been doing formation for q- quiet a while/ nearly finished/** [*et uhm/ il y avait deux filles qui avaient fait la formation depuis un petit peu de temps déjà/ presque terminé*]
21	**Aude**	yeah/
22	**Kate**	and they did a display/ **and they didn't clean the glass underneath where they did the display/** [*et elles ont fait une vitrine/ et elles n'ont pas nettoyée la vitre derrière la vitrine qu'elles ont faite/*]
23	**Aude**	ok/
24	**Kate**	**and I thought ..** [*et je me suis dit/*]
25	**Aude**	that's -/
26	**Kate**	**IF THAT'S WHAT THEY'VE LEARNT**/ [*SI C'EST ÇA QU'ELLES ONT APPRIS/*]

27	**Aude**	yes/
	Kate	**I'm not impressed/ and also I knew that for selling my French would have to be very good/** [*Ça ne m'impressione pas/ et puis aussi je savais que pour vendre mon français devrait être très bon/*]
28	**Aude**	yeah/

Ici, on peut voir comment Kate souligne son sentiment de déclassement lorsqu'elle compare le travail des personnes qui sont considérées à son même niveau (26-27). C'est cet élément qui est mis en avant, par la prosodie, par le temps qu'elle consacre à raconter cet épisode, plus que le niveau de français, qui n'est que rapidement évoqué.

Elle raconte alors ensuite que deux personnes de sa formation en français lui ont donné l'idée de se réorienter vers l'aide aux personnes âgées. Elle ne le mentionne pas, mais c'est effectivement un secteur où le taux d'embauche est plus fort, sans que d'importantes connaissances en français standard ne soient exigées. Elle rationalise ce choix autrement :

29	**Kate**	and: we have a son back in Britain who is like an aide-soignant/ [*et on a un fils en Grande-Bretagne qui est aide-soignant/*]
30	**Aude**	mmm/
31	**Kate**	hum/ he work with people with Alzheimers/ and I thought his work sounded interesting/ TIring but interesting/ [*hum/ il travaille avec des gens atteints d'Alzheimer/ et je me suis dit que sont travail semblait intéressant/ fatiguant mais interessant/*]
32	**Aude**	yeah/
33	**Kate**	**and worthwhile/ I don't know what/ how you say that in French/ worthwhile/** [*et qui vaut le coup/ je ne sais pas quoi/ comment vous dîtes ça en français/*]
34	**Aude**	uh/
35	**Kate**	something that's- .. [*quelque chose qui-/*]
36	**Aude**	.. uh de valeur/
37	**Kate**	oui/
38	**Jack**	oh oui/
39	**Aude**	oui/
40	**Kate**	oui oui/ something yes/ something/
41	**Aude**	that is not the same word but uh.. [*ce n'est pas le même mot mais euh..*]
42	**Kate**	**no something that is important to do/** [*non quelque chose qu'il est important de faire/*]
43	**Aude**	yes
44	**Kate**	**something that's more then just about money/** [*quelque chose qui ne soit pas qu'une question d'argent/*]

Ici on note alors comment cette réorientation, qui est pourtant une forme de déclassement, est en fait valorisée : il s'agit d'une fonction plus importante humainement, plus noble, que le métier de vendeuse. La valeur morale prend alors le dessus sur la valeur monétaire : le « care »[215] - ici dans sa forme du soin médical- est un apport direct à la communauté et au

[215] Les théories de l'éthique du *care* émergent des philosophes féministes américaines, notamment Carol Gilligan (2008) et Joan Tronto (2008), pour analyser les processus amenant les individus au « prendre soin » des autres. Bérénice Fisher et Joan Tronto résument ainsi : « Au niveau le plus général, nous suggérons que le *care* soit considéré comme *une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible.* Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie » (FISCHER Berenice et TRONTO Joan, 1991, « Toward a feminist theory of care », *in* ABEL E. et NELSON M. (dir.), *Circles of Care : Work and Identity in Women's Lives*, State University of New York Press, Albany, NY.1991, p. 40, cité dans Tronto

processus de don/contre-don (Caillé 2014) par lequel Kate s'y lie. Elle prend alors le parti de souligner les aspects positifs d'un parcours plus compliqué qu'attendu. Mais quelques minutes plus tard, elle laisse cependant paraître une perspective moins positive, à la surprise de Jack.

45	**Aude**	yeah/
	Kate	to learn the language is the most important thing/ I think from my own point of view/ thinking about it now/ if I did know how difficult **it would be I probably wouldn't have come/** [*apprendre la langue c'est le plus important/ je pense de mon point de vue/ maintenant que j'y pense/ Si j'avais vraiment su à quel point ça serait dur je ne serai probablement pas venue/*]
46	**Aude**	yeah/ allright/ ok/
47	**Kate**	**but now I'm here/** [*mais je suis ici maintenant/*]
48	**Jack**	**NO you wouldn't/** [*NON tu n'aurais pas (approx. « tu n'aurais pas pris cette décision)*]
49	**Kate**	oh well/ I'd have tried to learn-/ but I DID try when we knew we were coming over here/ I tried to get some courses in Britain/ .. and remembering we lived within sight of France/ I couldn't get on any courses/ they were full up/ [*oh bon/ j'aurais essayé d'apprendre-/ mais J'AI essayé quand on a su qu'on viendrait ici/ j'ai essayé de prendre des cours en Grande-Bretagne/ .. et quand on pense qu'on voyait les côtes françaises de là où on vivait/ je ne réussissais même pas à avoir de place dans un cours/*]
50	**Aude**	mmmm/
51	**Kate**	and they said/ "oh there's lots of people on the waiting list"/ and I said "but why don't you do another course then?"/ "oh no/ it's full up/ the one course that we have is full up" / [*et ils disaient/ « oh il y a beaucoup de monde sur la liste d'attente »/ et je disais « mais pourquoi vous n'ouvrez pas un autre cours alors ? »/ « oh non/ c'est plein/ le seul cours qu'on a est plein »/*
52	**Aude**	mmm/
53	**Kate**	I TRIED to learn a bit of French while uh we got-/ [*J'ai ESSAYÉ d'apprendre un peu le français quand on a-/*]
54	**Jack**	**-you would have come over here anyway/** [*tu serais venue de toute façon/*]
55	**Aude**	(petit rire)
56	**Kate**	we got tapes and CDs and and/ [*on a acheté des cassettes et des CDs et et/*]
57	**Aude**	yes/
58	**Kate**	and that sort of things/uh: [*et ce genre de choses/ euh:/*]

Lorsque Jack essaye de faire reformuler à Kate ses propos (48 ;54), elle choisit ici de l'ignorer, ne souhaitant probablement pas en discuter devant moi. Devant la sensibilité du sujet, et voyant que Kate ignore les relances de Jack, je choisis donc de ne pas relayer les interrogations de Jack, et le sujet de la conversation se portera alors sur les stratégies d'apprentissage.

Dans le discours de Kate, alternant régulièrement entre épisode de difficulté et mise en avant des bénéfices, on peut voir alors comment le récit migratoire peut avoir pour fonction de solidifier la logique, le bon sens d'un parcours, y compris face aux imprévus. Dans le cadre de l'entretien, c'est un discours pour convaincre, peut-être autant l'interviewée que l'intervieweuse,

2008, p. 243.) L'approche politique du *care* par Joan Tronto implique de penser la contrainte du soin auquel les femmes peuvent être soumise.

du bien-fondé des choix effectués. Mais c'est également l'occasion d'interroger ces choix, et la réflexivité peut alors ouvrir la porte aux regrets, bien que cette porte ici se referme brusquement.

Formuler des regrets semble ne pas être chose facile parmi les migrants, comme différentes interventions de forum l'illustrent. La crainte d'être jugé·e·s, ou de s'entendre faire la leçon peut retenir l'expression du doute.

5.4.2.2. « Going back », « moving on » : la valorisation de la mobilité

Pour les personnes ayant finalement fait le choix de repartir, par raison financière, pour cause de problème de santé, ou par manque de la famille ou de l'environnement culturel britannique, tout l'enjeu semble alors de pouvoir tirer un profit symbolique de leur expérience. On l'a vu, « l'échec » et les raisons de l'échec font l'objet de vive critique de beaucoup de migrant·e·s, et la « réussite » est le moyen d'asseoir une image positive de soi :

36 expresso Posted on: 03/10/2007 at 10:02

(…) People packing up and going back to the UK seem to be labeled as failing at life out here, but that's unfair as we're all individuals and it doesn't suit everyone to stay here permanently. I don't think I'll ever regret coming over here and giving it a go!

[*(…) Les gens qui font leurs affaires et qui rentrent au Royaume-Uni semblent être catégorisés comme ayant échoué dans la vie ici, mais ça n'est pas juste, parce qu'on est tous des individus (différents) et ça ne convient pas à tout le monde de vivre ici de façon permanente. Je pense que je ne regretterai jamais d'être venu·e et d'avoir essayé!*]

Alors, émerge un motif dans les discours « du retour » : toujours dans une logique entreprenariale, il s'agit de sauver la face, de maintenir une image de soi positive, et de ne pas formuler ceci tant comme un échec cuisant que comme une tentative courageuse. Pour Boltanski et Chiapello (2011), l'un des arguments développés pour motiver les agents à la participation aux logiques de marché dans cette nouvelle ère du capitalisme, est la promesse d'une plus-value sur le marché symbolique : il y a toujours à gagner lorsque l'on se risque à accepter un *challenge*.

38 Darcey 23/08/2007

At least **we all did something about our lives** .. and looked for a change. It is like all things in life ..... sometimes it works out for the better and if not, **we move on again, having been enriched by our experiences, both positive and negative**. (…)

[*Au moins on a tous fait quelque chose de notre vie .. et on a cherché le changement. C'est comme tout dans la vie …. Parfois ça marche pour le mieux et sinon, on passe à autre chose, en ayant été enrichis pas nos expériences, les positives comme les négatives. (…)*]

31 forger Posted on: 03/10/2007 at 06:25

There's different ways of looking at anything. A wise man once said to me, **if you don't try it you'll never know the answer for yourself. If things don't work out or go as expected, don't look on it as failure, but an experience of life.** All the expats over here have tried the UK, decided to try it over here, some like it, others have different experiences, for one reason or another. Life is too short to worry about failure or bad choices, **look on everything as experience**. (…)

[*Il y a différentes façons de voir chaque chose. Un sage m'a dit une fois, si tu n'essayes pas tu n'auras jamais la réponse par toi même. Si les choses ne marchent pas, ou pas de la façon à laquelle on pouvait s'attendre, ne voyez pas cela comme un échec, mais comme une expérience de la vie. Tous les expats ici ont essayé le Royaume-Uni, et ils ont décidé d'essayer ici, certains y sont bien, d'autres ont différentes expériences, pour une raison ou une*

autre. La vie est trop courte pour s'inquiéter des échecs ou des mauvais choix, considérez que chaque chose est une expérience.]

Ces deux intervenants insistent sur une perspective récurrente et effectivement importante : il s'agit de retracer les subjectivités de chacun et de ne pas se laisser assigner un ensemble de stéréotypes sur les raisons du retour. De plus, comme le souligne forger ici, les migrant·e·s ont la possibilité de recontrsuire leur histoire a posteriori (« there's different ways of looking at anything) pour en avoir une perspective positive. Alors, le courage permet de se distinguer de ceux qui sont restés au pays, anticipant ici aussi probablement les critiques de ceux qui avaient considéré l'entreprise comme irraisonnable :

12 jamabbie Posted on: 10/09/2006 at 21:11

(…) Having said all of this **our motto before coming here was: It's better to regret something that you've did, rather than to regret something that you WISHED you'd did!** I truly believe this. If we have to leave for whatever reason then **we'll all be going home bilingual and having had a little life adventure.** (…)

(…) Ceci dit notre devise avant de venir ici c'était : c'est mieux de regretter d'avoir fait quelque chose que de regretter de ne pas avoir fait quelque chose que l'on souhaitait faire ! Je crois vraiment en ça. Si nous devions partir quelle qu'en soit la raison alors on rentrera tous bilingues à la maison et ayant vécu une petite aventure.(…)]

3 madeincornwall replied on 16/08/2008 at 09:56

I dont think that you should look upon it as a mistake, more of an adventure and experience ! We are now back in the UK but lived in France for ten years before deciding that it was time for us to go back to our family . **We havent regretted a thing**, just love being back in England , the family and familiarity and also **a sense of security** now that we are pensioners but we also have a store cupboard full of memories of France , most of them happy ! **The sad people are those who grow old saying " I wonder if ..... . At least you gave it a shot**

[*Je ne crois pas qu'il faille le voir comme une erreur, plus comme une aventure ou une expérience ! On est revenu eu Royaume-Uni maintenant, mais on a vécu en France pendant dix ans avant de décider qu'il était temps de rentrer auprès de notre famille. On ne regrette rien, on adore être de retour en Angleterre, la famille et la familiarité et aussi un sentiment de sécurité maintenant qu'on est à la retraite, mais on a aussi une réserve pleine de souvenirs de la France, la plupart heureux ! Les gens tristes sont ceux qui vieillissent en disant « je me demande si….. » Au moins vous avez essayé.*]

32 LazyMaisy replied on 20/08/2008 at 21:02

(…) We will miss lots of things about France and sometimes we will undoubtedly regret the decision to throw in the towel and go back but **that's a risk we will have to take. We took an even bigger one coming here, into the unknown! And like many of you said, at least we did try it, which is more than a lot of people do**. We shall see what the future holds...

[*(…) Beaucoup de choses de la France vont nous manquer et par moments nous regretterons sans aucun doute d'avoir jeté l'éponge et d'être repartis, mais c'est un risque que l'on doit prendre. Et on a pris un risque encore plus grand à venir ici, ce qui est plus que beaucoup d'autres n'auront fait. Nous verrons ce que le futur nous réserve…*]

On peut par ailleurs commenter que, pensée comme un épisode qui rythmerait une vie pour certain·e·s migrant·e·s, la migration ne semble pas être perçue comme un engagement de l'individu *à vie*, mais comme l'étape d'une vie flexible, mobile, servant la quête de soi. Elle est, au sens propre, une entreprise, dont seul le migrant est responsable. Pour illustrer cet état d'esprit d'entreprise et de flexibilité immanentes aux sociétés modernes, on peut alors reprendre ici, la citation éclairante de Charles Péguy, par laquelle débute *Le Nouvel Esprit du Capitalisme* (*Ibid.*) :

> Nous avons connu, nous avons touché un monde (enfants nous en avons participé), où un homme qui se bornait dans la pauvreté était au moins garanti dans la pauvreté. C'était une sorte de contrat sourd entre l'homme et le sort, et à ce contrat le sort n'avait jamais manqué avant l'inauguration des temps modernes. Il était entendu que celui qui faisait de la fantaisie, de l'arbitraire, que celui qui introduisait un jeu, que celui qui voulait s'évader de la pauvreté risquait tout. Puisqu'il introduisait le jeu, il pouvait perdre. Mais celui qui ne jouait pas ne pouvait pas perdre. Ils ne pouvaient pas soupçonner qu'un temps venait, et qu'il était déjà là, et c'est précisément le temps moderne, où celui qui ne jouerait pas perdrait tout le temps, et encore plus sûrement que celui qui joue.
>
> Charles PÉGUY, *L'Argent,* 1913.

Cette citation d'un pessimiste de la modernité montre que l'esprit d'entreprise individuelle est probablement en fin de compte, vieux comme le capitalisme, mais qu'il se ramifie et s'intègre particulièrement dans la régulation des conduites contemporaines. Elle éclaire également une constatation quant au parcours des migrants : beaucoup d'entre eux ne parviennent pas par la migration à retrouver la sécurité ontologique qui leur faisait défaut en Grande-Bretagne, elle est au contraire, constamment « remise en jeu » dans la prise de risque de la mobilité. Si certain•e•s, comme Patrick, semblent avoir souhaité et réussi à, comme dit ce dernier, « mettre des racines » dans les lieux de migration, beaucoup restent dans un rapport ambivalent vis-à-vis des lieux de migration, réévaluant constamment la pertinence de leur migration, et restent incertains quant à leur future.

5.4.3. De l'hétérogène aux catégories, des dissonances aux harmonies

Dans le cadre d'un travail qui s'efforce de donner sa place à un ensemble de voix, j'ai pu être dans un premier temps désarçonnée par la diversité des situations dans lesquelles se trouvent les migrant•e•s et la complexité des points de vus, parfois contradictoires exprimés par ces dernier•e•s. Ceci n'est bien entendu pas spécifique à ce terrain, mais à l'approche ethnographique et qualitative, qui amènent, à l'instar de Monica Heller, à trouver alors que « les choses sont compliquées : pour certains les choses marchent plutôt bien, tandis que d'autres groupes peuvent avoir une constellation différente d'avantages et de désavantages[216] » (Heller 2011, p. 39). J'ai donc tenté de faire sens de cette polyphonie parfois dissonante et de l'organiser autour des harmonies qui s'en dégagent, tout en essayant d'effacer le moins possible le timbre de chacune des voix qui la composent.

Avant d'en arriver à la conclusion, il me faut alors revenir sur le statut épistémologique accordé à l'individualité dans ce travail. Une façon de le faire est peut-être de commencer à revenir sur la contradiction entre l'hétérogénéité interne à la catégorie « Britannique » mobilisée dans cette recherche, et l'emploi homogénéisant qui peut en être fait dans les discours des

[216] Traduction de l'anglais : « In my own experience, I usually find that things are complicated : that things work out pretty well for these people in some ways, but not so well in other ways, while other groups may have a different constellation of advantages and disadvantages. » (Heller 2011, p. 39)

autochtones, des migrant·e·s, et peut-être dans ce texte, par défaut de vigilance ou recherche d'efficacité[217]. Patrick remet ici la categorie Anglais en question :

1	**Patrick**	alors hum/ Non ce que je pensais c'est que: / on ne parl- on ne peut pas parler des Anglais en gros comme ça/
2	**Aude**	ouais//
3	**Patrick**	euh **il y a autant de raison pour quitter l'Angleterre qu'il a d'Anglais qui: qui sont émigrés/**
4	**Aude**	mmm
5	**Patrick**	alors euh:/ .. / et ici à Corenteuc/ et: enfin:/ les gens que j'ai rencontrés/ à Guerlévin aussi par moyen de l'[association franco-britannique]/ euh ceux sont des:/ bon **il ya des des différences de niveau social**/ sociaux
6	**Aude**	social
7	**Patrick**	social /*(rires)*/ oui d'accord/ et: alors ils arr- les les les **ATTENTES des gens sont: / sont énormément différentes/**
8	**Aude**	ah oui/
9	**Patrick**	euh:/ y a des gens qui veulent venir ici pour euh: *(aspiration)* peut-être **prendre la retraite euh à cinquante ans pour euh vivre tranquille à la campagne qui n'ont peut-être pas d'intérêt à s'intégrer**/ il se mettent ils mettent euh la satélite pour recevoir la télé anglaise et puis euh *(aspiration)* / les et y a même à Guerlévin il ya-/ non c'est tout près/ c'est à côté c'est à Trifin/ à Trifin il y a un petit magasin qui est tenu par une anglaise euh#/ qui s'appelle [nom de magazin]/ et euh enfin y a euh:/
(…)		
10	**Patrick**	(…) mais euh euh quand je parlais de de niveau sociaux là**/ euh c'est une question d'éducation/ c'est une question de de ce qu'on a attend de la vie de** / c'est une question de de de *(inspiration)*/ de **la CARRière qu'on a fait/** si on est si on est **MAçon**/ si on est euh **professeur** si on est **AVocat**/ enfin/ y a toute sorte de différences alors/ euh j'trouve très difficile de de parler DES Anglais
11	**Aude**	= ouais
12	**Patrick**	= ou des BRITANNIQUES EN BLOC/ comme ça
13	**Aude**	oui je comprends
14	**Patrick**	c'est:/ tout un tas de questions in:- INDIviduelle/
15	**Aude**	mmm
16	**Patrick**	Bon ?
17	**Aude**	Oui c'est choix personnels en fait/ des parcours euh/
18	**Patrick**	Oui/ **Personnellement** j'ai j'ai /**toujours rêvé depuis je ne sais pas combien d'années**/ euh de de finir ma vie en France//
19	**Aude**	ouais
20	**Patrick**	**j'avais toujours eu c't'envie**/ et euh en Angeleterre je voyais que euh: que euh qu'si j'commençais la retraite en AngleTERRE/ je deviendrai vite très très ennuyé (grimace)//

Patrick décrit ici la diversité sociale qui compose cet ensemble faussement homogène que l'on désigne par les « Anglais », impliquant une diversité d'habitus et tout en structurant cet ensemble (5 ;10, Patrick se sert ici des corps de métiers pour illustrer les « niveaux sociaux » différents). Dans son analyse qui s'apparente à une lecture bourdieusienne de l'actualisation des structurations sociales par les pratiques et les « goûts » (Bourdieu 1979), Patrick estime alors que les différences sociales amèneront une diversité « d'attentes » (6) et de pratiques interactionnelles (8). Dans ce contexte, la dernière partie de cet extrait (18-20), c'est l'occasion pour Patrick de souligner son attachement personnel au territoire, un attachement qui a précèdé les arrivées massives. Patrick précise d'ailleurs qu'il est venu initialement en Centre-Bretagne en

[217] L'écriture et les contraintes de constance, cohérence et intelligibilité impliquent l'emploi de constructions catégorielles sans permettre de toujours souligner leur qualité de construction.

pensant qu'il y aurait peu de Britanniques aux alentours. Ici, je concéderai néanmoins une nuance, en souligant qu'on ne peut réduire ces stratégies d'individualisation du rapport au territoire aux seules pratiques de distinction (*Ibid.*).

En filigranne de ces trois chapitres d'analyse on a pu observer en effet la volonté chez ces individus d'asseoir leur subjectivité, pour des motifs différents, voir opposés : pour certain·e·s c'est le moyen de construire un lien spécifique avec les autochtones et avec le territoire, comme Patrick ici, pour d'autres c'est le moyen de contourner les contraintes sociales imposées aux acteurs, tant par les collectifs autochtones que par leurs compatriotes. Quelle qu'en soient les raisons, on constate une dimension « imprévisible » des parcours et des discours dans laquelle certain·e·s parviennent à négocier leur individualité. C'est l'exemple de Lawrence, cet habitant de Corenteuc apprécié par la communauté pour sa bonhomie et sa serviabilité, en dépit de sa non-pratique du français (cf. p.Lawrence 275), ou des migrants suivant la maxime « live and let livre » et déclarant l'absence d'un besoin de se socialiser (cf 4.4.1.), et de maintes autres conduites non recensées ici qui échappent, voire subvertissent, les injonctions idéologiques relevées dans cette thèse. Ceci peut illustrer la critique boltanskienne au concept d'habitus (Boltanski 2009) qui permet, en s'appuyant sur la théorie de l'action d'Hannah Arendt, d'envisager les marges d'action et d'émancipation des individus :

> Si toute action n'est certes pas à tout moment possible, rien n'est cependant possible tant que seront oubliées la spécificité et la légitimité du domaine propre de l'action (Arendt, 1983[218]) - entendue comme choix orienté par des valeurs dans des conjonctures uniques, donc incertaines, et dont les conséquences sont partiellement imprévisibles-, au profit d'un repli, satisfait ou terrifié, optimiste ou catastrophiste, dans la matrice accueillante des déterminismes, qu'ils se donnent pour sociaux, économiques ou biologiques. (Boltanski et Chiapello 2011, p. 30)

La migration, pour certain·e·s est le moyen de projetter, sinon de construire, une nouvelle vie comme le formulent certains forumeurs (par exemple dans l'extrait cité p. 27). Et comme j'ai pu le souligner dans le premier chapitre, la quête d'une vie meilleure centrée sur l'épanouissement personnel est une thématique qui a largement été exposée dans la litérature des *lifestyle migration studies*.

Certain·e·s migrant·e·s rencontré·e·s ont une forte agentivité, et semblent avoir un impact décisif sur les territoires. Les cas de la présidente de l'association franco-britanniques, de Patrick et de James, sont, en ce sens, éclairants. Mais ces trois personnes ont pour points communs de pouvoir pratiquer le français, d'avoir du temps disponible pour s'investir sur le territoire, et de ne pas être dans une situation financière difficile. De plus, si à l'échelle de ces communautés rurales, les initiatives de quelques-uns peuvent jouer un rôle majeur vers la cohésion territoriale recherchée, ces initiatives doivent néanmoins être soumises, validées et

[218] ARENDT Hannah, 1983, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.

soutenues, c'est-à-dire contrôlées, par les dispositifs politiques locaux : conseil municipaux, comités d'animations, associations, voir, à l'échelle départementale et régionale, les conseils généraux et régionaux. Ainsi, l'action, comme Eve Chiapello et Luc Boltanski le rappellent, a ses cadres et ses limites.

Patrick, James, Alice, Jack et Kate m'ont tous dit avoir rencontrés des migrant·e·s cherchant à fuir et se faisant rattrapés par ce qu'ils fuyaient : problèmes financiers, problèmes familliaux ou psychologiques, la solution de la migration, telle une réminescence de la nouvelle frontière, ne serait ainsi que temporaire. Et, on l'a vu, les rapports de classes sociales semblent se reproduire sur les lieux de migration. Enfin, certaines personnes présentant l'absence de recherche d'une reconnaissance sociale auprès des autochtones comme un choix peuvent finalement se trouver dans la difficulté de vivre l'animosité de certains autochtones ou leur désocialisation.

Ainsi, ces individualités ne peuvent échapper à leur dimension relationnelle, soit à la participation aux formations collectives : elles sont aussi tissées par les structures qu'elles tissent, par des rapports à d'autres collectifs, à d'autres individus, dans les pratiques, notamment langagières, ne serait-ce que par leur assignation à des catégories sociales dont elles ne peuvent, ou ne veulent (cf. 5.2.1), se défaire.

C'est donc bien en tension avec ces cadres idéologiques et matériels et en relation aux collectifs que les migrant·e·s peuvent construire leurs subjectivités, et j'ai essayé dans cette recherche d'en dessiner les contours.

CONCLUSION

« IL N'Y A PAS DE ROSES SANS EPINES »

Dans ce travail de recherche, l'analyse critique des pratiques interactionnelles, des idéologies langagières et des discours nous a permis de dégager certains cadres à partir desquels les migrant·e·s britanniques tissent leurs relations sociales. Je me suis attachée à souligner les conditions idéologiques, linguistiques et matérielles auxquelles les migrant·e·s sont confronté·e·s. Cette migration témoigne alors des ambivalences inhérentes aux logiques capitalistes contemporaines et mondialisées, et des réaménagements paradoxaux des idéologies langagières et identitaires qui apparaissent lorsque les migrant·e·s ne sont pas en position d'être dominés dans la société d'accueil. Ces ambivalences s'observent tant chez les autochtones qui oscillent entre la « peur » d'un délitement du lien social et la satisfaction de voir le territoire économiquement et culturellement valorisé, que chez les migrant·e·s britanniques qui font face aux contraintes structurelles et relationnelles se dressant sur leur chemin vers l'accomplissement d'une idylle rurale.

« *Il n'y a pas de roses sans épines* ». Cette formule énoncée par le maire de Léron, en commentant les conséquences de l'arrivée des migrants britanniques sur le marché immobilier local, me semble ainsi illustrer l'ensemble de ces ambivalences face au phénomène migratoire étudié.

L'approche critique m'ayant amenée à me concentrer dans ce texte sur les situations conflictuelles et inégalitaires — soit aux « épines » —, dans ces dernières pages, je reviendrai sur les contradictions, les oppositions idéologiques et les paradoxes observés sur le terrain étudié, pour les discuter. Ceci me permettra de revenir sur certains positionnements politiques observés et sur les croyances portant sur les relations sociales et la structuration des communautés locales. Dans cette synthèse, les problématiques sociolinguistiques seront élargies aux enjeux sociologiques. Je proposerai une interprétation des processus sociaux à l'œuvre, en tentant d'en restituer la complexité et les dimensions contrastées. Aussi tenterai-je de suivre les préconisations de Philippe Corcuff citant Ludwig Wittgenstein :

> à la suite de Ludwig Wittgenstein, un (pourtant) grand éclaircisseur d'interrogations philosophiques : « Est-ce même toujours un avantage de remplacer une image indistincte par une image nette ? L'image indistincte n'est-elle pas justement celle dont nous avons besoin ? » [2004, partie I, § 71, p. 67]. Oui, seulement dans certains cas, à l'écart des tentations de généralisation abusive. (Corcuff, 2012 10)

« Gestion » des positions privilégiées et des relations aux autochtones

Un premier point d'opposition idéologique concernant la migration britannique en Bretagne porte sur le statut de cette mobilité. Il s'agit pour certain·e·s de hiérarchiser les mobilités et donc de produire une distinction entre les « *expats* » — portant avec eux le privilège de leur nationalité juridique, de leur blanchité et de leur capacité supposée à faire circuler le capital économique —, et les « *immigrants* » — perçus comme une menace culturelle et économique et portant avec eux le stigmate de leur racisation et de leurs appartenances nationales, implicitement posées comme inférieures aux nationalités du « Nord » et de « l'Ouest ». Pour d'autres migrant·e·s, il s'agit au contraire de mettre en évidence l'absence de pertinence objective de cette distinction et de se considérer alors comme *immigrants*. Les migrant·e·s se reconnaissant comme tel·le·s ont pourtant une tendance à reproduire les principes idéologiques formulant les conduites attendues des « étrangers », plutôt qu'à les déconstruire. Ces migrant·e·s s'appliquent à correspondre à la figure de l'immigrant·e exemplaire, en démontrant leur adhésion à cette idéologie et l'acceptation des conduites qu'elle sous-tend, notamment par un discours promouvant l'apprentissage du français et critiquant l'absence de connaissances du français chez un bon nombre de leurs compatriotes. Ceci apparaît comme une stratégie de désamorçage des craintes des autochtones, craintes dont la légitimité n'est pas remise en question. Cette stratégie d'assujettissement est peut-être d'autant plus facile à produire que le privilège continue d'être actif et activé malgré les postures affichant le rejet de son exercice : les migrant·e·s britanniques ne sont pas soumis à une infériorisation sociale et culturelle par les autochtones, et ne sont généralement pas considérés comme des migrant·e·s par ces dernièr·e·s. Ils peuvent alors jouir d'une reconnaissance leur donnant accès à des ressources, notamment linguistiques, qui ne sont pas mises à disposition d'autres populations migrantes. Bien que cette posture puisse participer à la déconstruction des présupposés idéologiques des catégorisations immigré·e·s/*immigrants*, et marque une opposition à ces derniers, la mise en égalité des mobilités dans les discours de certain·e·s peut alors être relativisée par l'observation des marques de privilège dont bénéficient les migrant·e·s britanniques et la réactivation simultanée d'une idéologie assimilationniste, avec aménagement d'exceptions par la reconnaissance de leur blanchité, d'une appartenance « occidentale » commune et d'une nationalité juridique jugée égale à la nationalité française.

Cette opposition idéologique parmi les Britanniques se manifeste néanmoins par des écarts dans les conduites effectives et les discours, — notamment dans les pratiques langagières — dessinant une partition entre francophones et non-francophones. Les Britanniques ayant participé à cette enquête communiquaient pour la plupart principalement en français avec les autochtones. Dans ce sens, les cas de trois participant·e·s, Julia, Patrick et James, sont

exemplaires, car ils illustrent le profil de nombreux·ses Britanniques ayant appris le français et étant devenu·e·s des piliers du tissu social local, au sein d'associations ou de conseils municipaux. La pratique du français par les migrant·e·s britanniques semble ouvrir de nombreuses portes, surtout si elle est accompagnée d'un investissement dans des rites locaux, et favorise une certaine popularité auprès des autochtones, plus rarement atteinte chez les migrant·e·s non francophones. Apprendre le français permet ainsi de se protéger du double tranchant du privilège linguistique anglophone qui, s'il n'est pas « géré », peut être vécu par les autochtones comme une forme illégitime de domination. Reconnaissance d'une égalité certes, mais non d'une supériorité.

Les pratiques de socialisation avec les autochtones et de valorisation, voire de patrimonialisation, des éléments matériels et symboliques perçus comme constituant le tissu socioculturel local originel trouvent leur source dans la reconnaissance de la valeur symbolique et non marchande des lieux de migration. Cette perspective s'oppose à une autre parmi les migrant·e·s : la considération des lieux de migration uniquement en tant que porteurs de valeurs d'échange sur le marché. Pour certain·e·s migrant·e·s, il semble que ces deux types de valeurs s'articulent, et ce non sans contradictions, j'y reviendrai. Mais pour d'autres le rapport au territoire est avant tout né d'une rationalisation économique. La perception d'une fragmentation de l'espace social peut apparaître lorsque la migration est avant tout déterminée par la possibilité d'acquérir une maison en milieu rural avec un terrain spacieux, recherché par les classes moyennes et prolétaires britanniques, plutôt que par un désir de rencontre et de socialisation avec les autochtones. L'absence d'une volonté de mise en relation avec les autochtones peut alors être vécue comme une violence symbolique. En effet, le territoire n'est pas qu'un patchwork de propriétés privées pour les autochtones. Il est, dans une certaine mesure, collectivement approprié et symboliquement partagé. L'acquisition d'un terrain par un individu ne participant pas au tissu social soustrait alors cette propriété de l'espace symbolique partagé. Et, le non-apprentissage des pratiques francophones est souvent interprété comme la manifestation d'un refus de socialisation et de participation à l'espace social partagé.

Cette dissociation par certain·e·s migrant·e·s, entre la maison-propriété et le cadre symbolique et historique dans laquelle elle est perçue par les autochtones, engendre également des écarts en terme de pratiques interactionnelles avec les migrant·e·s qui reconnaissent et valorisent ce cadre. Alors, tandis que certain·e·s vont puiser leur légitimation sur le territoire par la participation à une « économie de l'échange-don » (Mauss 2002) et/ou aux sphères non marchandes[219] (bénévolat pour les activités et événements communaux, partage de la production potagère, entre-aide pour les travaux d'entretien des propriétés, orientation professionnelle vers le

[219] Il me faut ici souligner que je souscrirais néanmoins à l'analyse de Nancy Fraser impliquant que « les formes d'activités informelles produisant de la valeur non monétisée » sont par ailleurs des « conditions préalables nécessaires à l'économie officielle » (Nancy Fraser dans Boltanski et Fraser 2014, p. 70)

care, etc.), d'autres vont mettre en place des pratiques d'évitements des rapports non marchands. En effet, les rapports marchands (payement des impôts, consommation de services et de produits notamment pour l'entretien des propriétés, production et vente de marchandise, salariat) sont considérés par certain·e·s migrant·e·s comme des moyens primordiaux de légitimation de la migration.

Une autre manifestation du rapport utilitariste au territoire de certain·e·s migrant·e·s renvoie à la flexibilité de l'attachement au territoire, accompagnée d'une mise en comparaison et en concurrence constante des espaces. Ce processus de comparaison-concurrence découle de la conception marchande des lieux de migration qui, par le prisme de la marchandise immobilière, peuvent être perçus comme des biens consommables, ayant leurs avantages et leurs inconvénients, ainsi que des caractéristiques définies et objectivées, ouvrant à la mise en compétition des espaces. Dans cet extrait d'entretien, Alice souligne que cette conception entrepreneuriale de la mobilité qu'elle observe aussi chez les migrant·e·s la fait douter de la pérennité de l'installation des Britanniques en Bretagne, car cette pérennité s'oppose aux objectifs de circulation du capital économique :

1139	**Aude**	vous avez vous avez dit "passage"/
1140	**Alice**	ouais/
1141	**Aude**	parce que pour vous c'est:/
1142	**Alice**	bah on meurt non?
1143	**Aude**	oui (rires) oui oui/ mais alors euh justement ça veut dire que euh/ ça veut dire qu'y aura plus d'arrivées/ ça veut dire que:/ que: ceux qui sont là vont être euh/ je sais pas? /
1144	**Alice**	hélas je crois que c'est vraiment lié à l'économie/
1145	**Aude**	ouais ouais/
1146	**Alice**	et que euh dès que ça va repartir/ si ça repart/ (aspire) / parce que y a un appauvrissement général de la planète/
1147	**Aude**	mmm
1148	**Alice**	et oui euh/ je crois qu'l'être humain est suffisamment-/ il est individualiste hein quelque part hein/ on sauve sa peau enfin/ y aura je pense/ et mais toujours à mon avis par le même système/ on a un moyen facile de se faire de l'argent c'est la spéculation immobilière/ hop/ et ben on en profite et bon/ on fait jouer ça quoi/

En effet, il est fort probable que l'absence d'un encrage symbolique dans les territoires chez certain·e·s migrant·e·s, et la rationalisation des choix du lieu de vie en fonction de sa valeur d'échange fragilisent la pérennité de la migration. Les derniers chiffres du recensement INSEE (2015a) montrant, pour la première fois une baisse, pour l'instant légère (presque 2 % en deux ans), du nombre de Britanniques en Bretagne peuvent sans-doute en témoigner. Ce témoignage sur le forum, rédigé pendant la forte période de crise, peut également illustrer l'instabilité de cette migration :

32 **Cyberjock Posted on: 26/02/2010 at 03:43**

We are going to sell up after six years and return to our home in the UK. We are part time with about 8-9 months a year in France and the rest back home where we still have our place in a peaceful, friendly and picturesque coastal village. Thank goodness we never made the move permanent. We both speak French

> and have mixed well with the people in our French village and been well accepted. We have loved it all but have just had enough of French life and want to go back to our own place now. 70% of the UK people we knew have stopped coming if they were part time or sold up and have gone elsewhere where they were resident. Our local village is like a ghost town with shops, cafes and reataurants closing all the time. we have four commercial premises left and twenty six closed down. There is just no joy left anymore and we don't see any light at the end of the tunnel.
>
> [*Nous allons vendre après six ans (ici), et retourner dans notre maison au Royaume-Uni. Nous sommes résidents en intermittence passant environ 8 à 9 mois en France, et le reste à la maison où nous avons toujours notre maison dans un village côtier calme, sympathique et pittoresque. Dieu merci nous ne nous sommes jamais installés en résidence permanente. Nous avons tout aimé ici, mais on en a eu juste assez de la vie française et nous voulons retourner dans notre maison à nous. 70% des gens du Royaume-Uni que nous connaissons ont arrêté de venir s'ils étaient en résidence secondaire ou ont vendu et sont partis ailleurs où ils étaient résidents. Notre village est une ville fantôme, et les boutiques, les cafés, les restaurants ferment les uns après les autres. Nous n'avons plus que quatre commerces et vingt-six ont fermé. Il n'y a tout simplement plus de joie de vivre et on ne voit pas le bout du tunnel s'annoncer.*]

Considérant que le maintien des populations dans ces territoires dépeuplés est un enjeu politique majeur pour les autochtones, les « dés » peuvent sembler « jetés » en amont, en fonction des idéologies politiques ayant amené le choix de migrer. Tandis que certain·e·s reproduisent une idéologie utilitariste dans une stratégie d'accumulation et envisagent leur trajectoire comme flexible — ce qui permet la réévaluation et la redirection constante de leur trajectoire — d'autres, moins nombreux semble-t-il, veulent précisément s'inscrire en rupture durable avec le modèle néolibéral et envisagent la pérennité de leur migration. Ici, on peut cependant faire l'hypothèse que, si les politiques locales ont peu d'impact sur les fluctuations des marchés immobiliers internationaux et sur les idéologies mobilisées par les migrant·e·s en amont de leur migration, elles peuvent néanmoins avoir un impact non négligeable sur l'attachement symbolique au territoire, en favorisant l'inclusion des migrant·e·s dans les espaces sociaux locaux par la transmission et l'apprentissage des pratiques interactionnelles locales. Néanmoins, les départs, comme les arrivées, sont contraints et limités par les conditions d'un marché qui ne connaîtra probablement pas le même essor qu'au début des années 2000, pour des raisons dont je discuterai dans la seconde partie de cette conclusion. Cette situation entrave donc la mobilité de certain·e·s migrant·e·s en attente de pouvoir vendre leur maison à un prix raisonnable pour repartir.

Ainsi, dans cette première partie de conclusion, j'ai relevé certaines oppositions idéologiques qui me sont apparues au fil des analyses. Pour résumer, ici, deux conceptions des rapports sociaux semblent s'opposer : un individualisme utilitariste irrigué par le contexte néolibéral d'un côté, et la volonté d'une reconquête de la relation sociale et de la sécurité garantie par la structure communautaire de petite échelle de l'autre. J'insiste ici sur la dimension très localisée de la recherche de reconnaissance. En effet, s'il est une lutte des migrant·e·s britanniques pour la reconnaissance, elle ne se situe pas dans une confrontation aux structures de l'État, contrairement aux migrations hors Union européenne contrôlées et stigmatisées par celles-ci. À l'exception, semble-t-il, des contextes de scolarisation de certains enfants britanniques évoqués, il n'est pas demandé aux migrant·e·s observé·e·s de prouver leur volonté d'appartenir à

la nation. En effet, le modèle et les valeurs nationales britanniques sont considérés comme suffisamment proches pour ne pas être infériorisés ou effacés. C'est surtout la légitimité de leur présence dans les structures sociales locales (hameaux, associations, communes) que les migrant·e·s britanniques sont amenés à négocier, et c'est un des éléments constituant leur privilège que d'avoir l'opportunité de cette négociation. La position privilégiée des migrant·e·s britanniques pourrait alors « naïvement » être proposée comme offrant une piste pour un modèle de projet politique inclusif de l'accueil des migrant·e·s. Plus lucidement, souligner cette position privilégiée permet de mettre en avant des inégalités entre les migrants dans la « lutte pour la reconnaissance » (Honneth 2013), y compris dans sa dimension linguistique, articulée, comme le propose Nancy Fraser, aux enjeux de redistribution (Fraser 2011; Fassin et Fassin 2006).

Individualisations paradoxales : conformisme et standardisation des conduites

L'une des contradictions qui apparaît au fil de ces pages réside dans l'association d'un discours poussant l'individu à devenir maître de sa réalisation individuelle avec une forme de standardisation des modes de différenciation : si des milliers de Britanniques s'installent en Bretagne « pour l'aventure », pour « avoir une vie différente » et pour sortir des sentiers battus, ils semblent néanmoins emprunter les mêmes chemins de traverse. Dans le premier chapitre, j'ai interprété cet aspect massif de la migration comme la manifestation d'une fétichisation, condition de la mise en marché des produits immobiliers. Le mythe de l'aventure et du style de vie permet de masquer les logiques marchandes, et donc les rapports sociaux, sur lesquels le phénomène migratoire repose. Il permet également une présentation attrayante de la marchandise, « l'aventure » étant d'abord conditionnée par l'acquisition d'un bien immobilier en milieu rural en France. Selon Philippe Corcuff, la contradiction entre individualisation par la consommation et limitation de l'individualisation dans le cadre du marché est une contradiction inhérente à l'individualisme marchand déjà relevée par Karl Marx :

> Le capitalisme participerait avec la dynamique de l'individualisme marchand, en interaction avec d'autres logiques sociales (émergence et consolidation d'une intimité, logique d'un individualisme démocratique dotant l'individu de droits, etc.), à une individualisation plus poussée, et donc à des désirs d'épanouissement personnel, *mais* dans le même temps il limiterait et tronquerait l'individualité, par la marchandisation comme par la division industrielle du travail. (Corcuff 2006)

En effet, l'illusion d'un choix infini sur le marché semble garantir l'illusion de la liberté complète de l'individu (Debord 2007, p. 57), dont l'agentivité, si elle n'est envisagée que par le prisme de la consommation, demeure alors dépendante et contingente au développement de la production et des marchés de niche.

Les processus de marchandisation reposent donc sur un certain niveau de standardisation, ce qui amène Luc Boltanski et Ève Chiapello (2011) à souligner le paradoxe de la quête de

marchandises authentiques. Les auteur·e·s interprètent l'apparition du critère d'authenticité sur le marché comme faisant partie d'une « réponse du capitalisme à l'intense demande de différenciation et de démassification qui marque la fin des années 60 et le début des années 70 » (*Ibid.*, p. 592). Ceci pris la forme d'une « transformation en "produits", affectés d'un prix et susceptibles par là d'être échangés sur un marché, de biens et de pratiques qui — en un autre état — demeuraient auparavant en dehors de la sphère marchande » (*Ibid.*). Les auteur·e·s de poursuivre :

> En ce sens, la marchandisation de l'authentique permet de relancer sur de nouvelles bases le processus de transformation du non-capital en capital, en quoi consiste l'un des principaux moteurs du capitalisme et, par là, de faire face à la menace de crise de la consommation de masse qui se profilait dans les années 70. (*Ibid.* p. 596)

Ce faisant, ce processus de marchandisation repose sur une *codification* (*Ibid.*, p. 596), soit sur l'identification des éléments qui fondent l'authenticité d'un produit, pour permettre sa reproduction : pour qu'il y ait marché, il faut effectivement une multiplication des produits. Mais les auteur·e·s utilisent la notion de *codification*, plutôt que celle de standardisation, puisqu'il ne s'agit pas de produire des biens identiques, afin de respecter le désir de démassification, mais des biens qui portent toutes les marques – les *codes* – d'authenticité. Les « maisons avec jardin » des milieux ruraux breton se prêtaient tout à fait à ce procesus de marchandisation : toutes différentes, mais porteuses des mêmes marques de la ruralité authentique recherchée par les Britanniques de la classe moyenne, et exclues du marché jusqu'à ce que l'authenticité ne devienne un critère commercial au début des années 1980. Or, comme Boltanski et Chiapello le montrent la reproduction des produits authentiques constitue une contradiction et induit ce que les auteur·e·s nomment « des cycles rapides d'engouement et de déception » (*Ibid.* p. 598), car « du seul fait que, pour assurer leur marchandisation, ces biens doivent être reproduits et copiés, en passant par un codage et par un calcul de rentabilité, ils ne peuvent, une fois mis sur le marché, que décevoir une partie au moins des attentes mises en eux. » (*Ibid.*) S'ajoute à cette déception le constat que la fétichisation impliquée par la marchandisation repose sur des mythifications, et produit donc un décalage inévitable entre les attentes et l'expérience vécue. En effet, nous avons pu constater le désenchantement vécu par certain·e·s migrant·e·s, la lassitude qui peut survenir au fil des mois et des années, ou encore la perception d'une « désauthenticisation » par l'effet des arrivées massives de migrant·e·s. Dans la logique expansionniste du capitalisme, il semble donc que la production de marchandises authentiques, uniques, et la différenciation individuelle qui découle de leur consommation, ne peuvent être durable, car elles contribuent paradoxalement à une défétichisation. La marchandisation de l'authentique apparaît alors comme un mode particulièrement fragile de l'exploitation des ressources territoriales. Ceci peut également être constaté chez les autochtones, car si beaucoup d'entre eux ont contribué à la mise en marché des

biens immobiliers outre-Manche[220], et s'ils ont espéré un renouveau de la campagne bretonne par ce nouveau moyen de faire circuler le capital, ils ne sont pas toujours prêts à faire face aux changements socioculturels et sociolinguistiques inhérents au phénomène migratoire.

Au-delà des effets de la marchandisation, l'illusion de la liberté individuelle totale se révèle également dans la forte dialogicité des discours, notamment avec la reprise récurrente de fragments discursifs, soulignée à différentes reprises dans cette recherche. Si cette forme d'homogénéisation des discours reflète en partie celui de l'espace médiatique *lifestyle* contribuant aux processus de marchandisation (comme l'utilisation de la formule « living the dream »), d'autres fragments soulignent la persistance de fortes idéologies régulant les conduites des individus (« life is what you make it » ; « make the effort »). Aussi, loin de mener à la dérégulation libertaire des conduites, le « désir » et l'injonction à l'individualisation deviennent un « désir » et une injonction à la distinction lorsqu'ils rencontrent les idéologies de l'effort, de la responsabilité, de la réussite. Ceci illustre le fait que la société est définitivement plus qu'un ensemble d'individus et que des logiques individualisantes trouvent leur pleine compatibilité avec des logiques hiérarchisantes.

Le revers précarisant de la responsabilisation des individus en contextes économiques flexibles

Enfin, ceci nous mène enfin au constat de la précarisation de certain·e·s migrant·e·s dans le cadre de la (supposée) « liberté d'entreprise ». Cette précarisation peut sembler paradoxale si l'on considère que la liberté de circulation (des capitaux et des individus) participe à la condition privilégiée des migrant·e·s britanniques. Mais en dehors de leur nationalité et de leur blanchité — qui tendent à dessiner un groupe homogène — il peut y avoir d'importants écarts socioéconomiques entre les migrant·e·s, et leur possibilité d'adaptation aux fluctuations des conditions économiques varie. Certain·e·s ont des ressources suffisantes pour compenser la dévaluation de la livre et le gel du marché immobilier, d'autres sont frappé·e·s de plein fouet par la crise économique et cumulent l'absence des ressources (économiques, linguistiques, habitus) qui leur permettraient de s'y ajuster.

Savoir gérer et utiliser son capital à bon escient est non seulement un moyen de distinction, mais également le seul moyen que les individus ont d'obtenir une sécurité économique. Ainsi, la recherche de sécurité implique donc paradoxalement la prise de risques. Des risques d'autant plus grands pour ceux dont le revenu est bas. Et, comme le souligne Jeanne Lazarus dans ses travaux, cette recherche de sécurité par des stratégies de placements financiers

[220] Rappelons que certains autochtones et agents immobiliers se sont tournés parfois prioritairement vers les acheteurs britanniques, car ceux-ci ne négociaient pas les prix à la baisse.

implique le développement d'une « compétence financière » chez les individus (Lazarus 2013). La sociologue montre que les établissements financiers et les institutions publiques ont développé depuis le début des années 2000 des programmes d'éducation financière, particulièrement dans les pays comme le Royaume-Uni « où la prise en charge des risques sociaux est largement du ressort des ménages », et d'autant plus chez les classes moyennes qui doivent alors « planifier leur retraite, leurs assurances santé, le financement des études de leurs enfants ou un éventuel chômage, le tout à travers des produits boursiers structurellement soumis à de fortes incertitudes » (*Ibid.*). Le fait même qu'un besoin de formation existe témoigne du non partage de la compétence financière. Elle atteste également de la financiarisation des ménages. De plus, Lazarus montre que ces programmes ont tendance à représenter le champ de la finance comme plus stable qu'il ne l'est. Ainsi, ils ne peuvent garantir que les particuliers soient parfaitement armés pour affronter l'imprévisible et l'incertain, et ce d'autant moins que les institutions proposant ces progammes peuvent inciter à l'exposition « aux soubresauts des marchés » par le placement (Lazarus 2014). En d'autres termes, la compétence ne garantit pas autant la sécurité face aux fluctuations des marchés que la possession d'un capital. Plusieurs extraits cités font apparaître les graves conséquences financières de l'imprévu pour les migrant·e·s aux revenus les plus modestes, devenus, comme le formule un·e forumeur·se, « rich in poperty, poor in cash », suite à un divorce, une maladie, au gel du marché immobilier, à la saturation du marché de l'emploi, ou encore aux fluctuations du cours de la bourse. L'effritement de la sécurité et « le transfert du risque » sur les individus (*Ibid.*) au nom de l'autonomisation et de la responsabilisation peuvent apparaître alors comme des injustices évidentes alors même que la stabilité des marchés n'est pas garantie et les ressources dont disposent les individus pour s'y adapter sont inégales.

***

Les espaces ruraux sont parfois les oubliés de l'étude des conséquences sociolinguistiques de la mondialisation. Pourtant, on y assiste, tout autant que dans les milieux urbains, à un ensemble de changements imprimés par des dynamiques économiques et sociales mondiales. La migration britannique m'est apparue comme un phénomène propice à l'étude de ces processus sociaux, notamment dans leur face langagière, illustrant les confrontations et aménagements entre anciennes et nouvelles idéologies, et les contradictions et injonctions paradoxales de ces mêmes idéologies. Bien entendu, les pistes et angles d'analyse sont loin d'avoir été épuisés dans ce texte, et d'autres travaux mobilisant d'autres approches méthodologiques pourraient ainsi approfondir, nuancer et critiquer les interprétations proposées ici. En effet, les enjeux sociologiques synthétisés précédemment permettent d'entrevoir les projets qui peuvent être entrepris pour poursuivre et prolonger ce travail sociolinguistique.

Tout autant que les processus de stigmatisation et d'exclusion, l'étude des privilèges sociolinguistiques, de leurs limites et des processus de reconnaissance me semble un outil particulièrement intéressant à exploiter pour comprendre la production complexe des inégalités. En ce sens, le concept de blanchité, encore peu mobilisé en France, et a fortiori en sociolinguistique, permettra peut-être d'observer et de discuter les mécanismes du pouvoir qui ne reposent pas uniquement sur l'accumulation de capitaux.

Une diversification des sites d'observation, notamment dans d'autres contextes interactionnels, comme les écoles ou les hôpitaux, ouvrirait de nouvelles problématiques et complexifierait probablement les interprétations proposées. Observant qu'un nombre important de migrants, mais plus encore de migrantes, s'oriente vers les professions du soin et du service à la personne, une étude de cette orientation et des interactions entre patient·e·s autochtones et soignant·e·s britanniques au prisme de l'éthique du *care* (Tronto 2008) pourrait permettre d'orienter le regard sur les rapports sociaux de sexe actualisés dans le phénomène migratoire et d'approfondir la problématique du don qui a régulièrement émergé des analyses présentées ici. La structuration, telle qu'observée, de la migration et des pratiques de socialisation autour du couple, très majoritairement hétérosexuel, pourra également être l'objet d'une analyse approfondie des schémas hétéronormatifs impliqués dans le phénomène migratoire.

L'exploration des pratiques et des discours ambivalents, mêlant quête d'individualisation des migrant·e·s et relation d'interdépendance liant les individus, « pour le meilleur ou pour le pire », me semble être un autre chantier à développer, y compris pour affiner un positionnement théorique critique articulant matérialité des discours et rapports sociaux, la production discursive permettant simultanément une individualisation et une mise en rapport au monde.

De plus, ce phénomène migratoire, qui semble se distinguer par sa flexibilité et sa précarité, gagnera probablement à être régulièrement réétudié au fil des années : le vieillissement de la population migrante britannique et les fluctuations des marchés, les nouvelles stratégies de mise en valeur touristique des milieux ruraux bretons, viendront, à n'en pas douter, reconfigurer à nouveau les dynamiques interactionnelles et idéologiques.

BIBLIOGRAPHIE

ACHARD Pierre, 1998, « Nations, nationalismes : l'approche discursive », *Langage et société*, 1998, p. 9-61.

ACHARD Pierre, 1995, « Formation discursive, dialogisme et sociologie », *Langages*, 1995, vol. 29, n° 117, p. 82-95.

ACHARD Pierre, 1993, *La sociologie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 127 p.

ACHARD Pierre, 1986, « Discours et sociologie du langage », *Langage et société*, 1986, p. 5-60.

ACHARD Pierre, 1984, « "Je jure..." (commentaires sur Ce que parler veut dire de Pierre Bourdieu) », *Langage et société*, 1984, vol. 29, n° 1, p. 61-78.

ALPHANDERY Pierre et BILLAUD Jean-Paul, 2009, « Retour sur la sociologie rurale », *Etudes rurales*, 2009, vol. 2009/1, n° 183, p. 9-22.

AMIT Vered (ed.), 2007, *Going first class ? New approaches to privileged travel and movement*, New York, Berghahn Books, 163 p.

ANGOUJARD Jean-Pierre et MANZANO Francis (eds.), 2008, *Autour du gallo: Etat des lieux, analyses et perspectives. Actes de la 1ere journée d'études gallèses, Nantes, 29 juin 2007*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 236 p.

BAGGIONI Daniel, 1997, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot & Rivages, 378 p.

BALIBAR Etienne et WALLERSTEIN Immanuel Maurice, 1988, *Race, nation, classe: les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 307 p.

BAROU Jacques et PRADO Patrick, 1995, *Les Anglais dans nos campagnes*, Paris, L'Harmattan, 237 p.

BAUMAN Richard et BRIGGS Charles L., 2003, *Voices of modernity: language ideologies and the politics of inequality*, Cambridge, England ; New York, Cambridge University Press, 356 p.

BAUMAN Zygmunt, 2001, *The individualized society*, Cambridge, UK ; Malden, MA, Polity Press, 259 p.

BAUMAN Zygmunt, 2000, *Liquid modernity*, Cambridge, UK : Malden, MA, Polity Press ; Blackwell, 228 p.

BENSON Michaela, 2013, « Postcoloniality and Privilege in New Lifestyle Flows: The Case of North Americans in Panama », *Mobilities*, septembre 2013, vol. 8, n° 3, p. 313-330.

BENSON Michaela, 2012, « How Culturally Significant Imaginings are Translated into Lifestyle Migration », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, décembre 2012, vol. 38, n° 10, p. 1681-1696.

BENSON Michaela, 2011, *The British in rural France: lifestyle migration and the ongoing quest for a better*

way of life, Manchester ; New York, Manchester University Press, 182 p.

BENSON Michaela, 2010, « Landscape, imagination and experience: processes of emplacement among the British in rural France: Landscape, imagination and experience », *The Sociological Review*, décembre 2010, vol. 58, p. 61-77.

BENSON Michaela et O'REILLY Karen, 2009, « Migration and the search for a better way of life: a critical exploration of lifestyle migration », *The Sociological Review*, 19 octobre 2009, vol. 57, nº 4, p. 608-625.

BENSON Michaela et O'REILLY Karen (eds.), 2009, *Lifestyle migration: expectations, aspirations and experiences*, Farnham, England ; Burlington, VT, Ashgate, 168 p.

BERNSTEIN Basil, 1972, « A sociolinguistic approach to socialization » dans *Directions in sociolinguistics: the ethnography of communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 465-497.

BERNSTEIN Basil, 1961, « Social structure, language, and learning », *Educational Research*, 1961, nº 3, p. 163-176.

BERTHO Catherine, 1980, « L'invention de la Bretagne », *Genèse sociale d'un stéréotype*, 1980, p. 45-62.

BERTHO-LAVENIR Catherine et LATRY Guy, 2007, « Côte d'Argent, Côte d'Émeraude : les zones balnéaires entre nom de marque et identité littéraire », *Le Temps des médias*, 2007, vol. 8, nº 1, p. 105-117.

BLANCHET Philippe, 2007, « Quels « linguistes » parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques » dans \iUn siècle après le Cours de Saussure : la Linguistique en question, Paris, L'Harmattan (coll. « Carnet d'Atelier de Sociolinguistique »), p. 229-294.

BLANCHET Philippe, 2000, *Linguistique de terrain: méthode et théorie : une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 195 p.

BLANCHET Philippe et COQ André LE, 2007, « Où en est le gallo? Pratiques et représentations de la langue er de la culture en Haute Bretagne », *Cahiers de sociolinguistique*, 2007, vol. 2007/1, nº 12, p. 11-29.

BLOMMAERT Jan, 2007, « On scope and depth in linguistic ethnography », *Journal of Sociolinguistics*, novembre 2007, vol. 11, nº 5, p. 682-688.

BLOMMAERT Jan, 2003, « Commentary: A sociolinguistics of globalization », *Journal of Sociolinguistics*, novembre 2003, vol. 7, nº 4, p. 607-623.

BLOMMAERT Jan, COLLINS James, HELLER Monica, RAMPTON Ben, SLEMBROUCK Stef et VERSCHUEREN Jeff, 2001, « Discourse and Critique: Part One: Introduction », *Critique of*

Anthropology, 1 mars 2001, vol. 21, nº 1, p. 5-12.

BOLTANSKI Luc, 2009, *De la critique: précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 294 p.

BOLTANSKI Luc et CHIAPELLO Eve, 2011, *Le nouvel esprit du capitalisme*, 2e éd., Paris, Gallimard, 971 p.

BOLTANSKI Luc et FRASER Nancy, 2014, *Domination et anticipation: pour un renouveau de la critique sociale*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 74 p.

BONE John et O'REILLY Karen, 2010, « No place called home: the causes and social consequences of the UK housing 'bubble': No place called home », *The British Journal of Sociology*, juin 2010, vol. 61, nº 2, p. 231-255.

BOURDIEU Pierre, 1983, « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, vol. 46, nº 1, p. 98-105.

BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 243 p.

BOURDIEU Pierre, 1980, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 475 p.

BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 670 p.

BOURDIEU Pierre, 1976, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, p. 88-104.

BOUSTA Rachida Saigh, 2007, « New forms of migration : Europeans in Marrakesh » dans Christine Geoffroy et Richard Sibley (eds.), *Going Abroad : Travel Tourism and Migration*, Cambridge Scholar Publishing., Newcastle, p. 158-166.

BOUTET Josiane, FIALA Pierre et SIMONIN-GRUMBACH Jenny, 1976, « Sociolinguistique ou sociologie du langage? », *Critique*, 1976, nº 344, p. 68-85.

BOUTET Josiane et HELLER Monica, 2007, « Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique », *Langage et société*, 2007, vol. 121-122, nº 3-4, p. 305-318.

BOUTET Josiane et MAINGUENEAU Dominique, 2005, « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire », *Langage et société*, 2005, vol. 114, nº 4, p. 15-47.

BRETAGNE DEVELOPPEMENT INNOVATION, 2010, *Code de la Marque Bretagne*, http://www.marque-bretagne.fr/BE_codedemarque%20Bretagne_complet.pdf.

BULLER Henry et HOGGART Keith, 1994, « The social integration of British home owners into French rural communities », *Journal of Rural Studies*, avril 1994, vol. 10, nº 2, p. 197-210.

CAILLE Alain, 2014, \iDon, care et santé, *La Revue du MAUSS en ligne*, http://www.journaldumauss.net/./?Don-care-et-sante , mai 2014, consulté le 28 août 2015.

CALVET Louis-Jean, 2013, \iLa sociolinguistique, Paris, Presses Universitaires de France, 128 p.

CALVEZ Ronan, 2012, « Ce que parler breton veut dire », *Ethnologie française*, 2012, vol. 42, n° 4, p. 647-655.

CAMBON Emmanuelle et LEGLISE Isabelle, 2008, « Pratiques langagières et registres discursifs: Interrogation de deux cadres en sociologie du langage », *Langage et société*, 2008, vol. 124, n° 2, p. 15-38.

CANUT Cécile, 2014, « On m'appelle le voyageur... » dans Cécile Canut et Catherine Mazauric (eds.), *La migration prise aux mots : mise en récits et en images des migrations transafricaines*, Paris, Le Cavalier Bleu, p. 261-278.

CANUT Cécile, 2007, *Une langue sans qualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 146 p.

CANUT Cécile, BODOUROVA Diana et CAROLI Elina, 2009, *Langues à l'encan: une nouvelle Europe des langues*, Paris, M. Houdiard, 177 p.

CANUT Cécile et DUCHENE Alexandre, 2011, « Introduction. Instrumentalisations politiques et économiques des langues : le plurilinguisme en question », *Langage et société*, 2011, vol. 136, n° 2, p. 5-12.

CASADO-DIAZ Maria Angeles, 2009, « Social capital in the sun: bonding and bridging social capital among british retirees » dans Michaela Benson et Karen O'Reilly (eds.), *Lifestyle Migration: Expectations, Aspirations and Experiences*, Ashgate., Farnham, England ; Burlington, VT, p. 87-109.

CASTELLOTTI Véronique et ROBILLARD Didier DE, 2001, « Langues et insertion sociale : matériaux pour une réflexion sociolinguistique », *Langage et société*, 2001, vol. 98, n° 4, p. 43-75.

CASTELLS Manuel, 1996, *The rise of the network society*, Malden, Mass, Blackwell Publishers, 556 p.

CELLULE ECONOMIQUE DE BRETAGNE, 2012, *Bilan 1988-2010 des achats de biens immobiliers par les étrangers en Bretagne*, http://www.cellule-eco-bretagne.asso.fr/archives/etudes-economiques/index.phtml , 2012, consulté le 21 octobre 2013.

CELLULE ECONOMIQUE DE BRETAGNE, 2007, *Bilan 1988-2006 des achats de biens immobiliers par les étrangers en Bretagne*, http://www.cellule-eco-bretagne.asso.fr/archives/etudes-economiques/index.phtml , 2007, consulté le 21 octobre 2013.

CENTRE REGIONAL DU TOURISME et BVA, 2009, *Etude Image et Attente sur la Bretagne, Rapport d'étude qualitative*, http://acteurs.tourismebretagne.com/vos-outils/etude-image , 2009, consulté le 21 octobre 2013.

CERVULLE Maxime, 2013, *Dans le blanc des yeux: diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 187 p.

CHAKRABORTI Neil et GARLAND Jon, 2004, *Rural racism*, Cullompton, UK; Portland, OR, Willan Publishing, 224 p.

CHARTIER Erwan, 2013, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, Spezet, Coop Breizh, 454 p.

COADIC Ronan LE, 2012, « Tout est bon dans le Breton », *Ethnologie française*, 2012, vol. 42, nº 4, p. 697-709.

COADIC Ronan LE, 2003, « Les contrastes bretons », *Ethnologie française*, 2003, vol. 33, nº 3, p. 373-379.

CONSEIL REGIONAL DE BRETAGNE, 2012, *Une politique linguistique pour la Bretagne, Rapport d'actualisation*, http://www.bretagne.fr/internet/upload/docs/application/pdf/2012-04/rapport_dactualisation_de_la_politique_linguisique_2012.pdf , mars 2012, consulté le 22 octobre 2014.

CONSEIL REGIONAL DE BRETAGNE, 2007, *Schéma Régional du Tourisme : Le document Cadre*, http://www.bretagne.fr/internet/upload/docs/application/pdf/2012-07/srt2.pdf , 2007, consulté le 21 octobre 2014.

CONSEILS DE DEVELOPPEMENT DES PAYS DE PONTIVY ET DU CENTRE BRETAGNE, 2008, *La Bretagne intérieure face à son avenir : Evolution de la répartition de la population*, http://www.pays-pontivy.fr/espace/fichier/286_prospective_rapport_final.pdf , 2008, consulté le 21 octobre 2013.

COOK-GUMPERZ Jenny (ed.), 2006, *The social construction of literacy*, 2nd ed., Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press (coll. « Studies in interactional sociolinguistics »,) 315 p.

CORCUFF Philippe, 2012, *Où est passée la critique sociale ? : penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte, 317 p.

CORCUFF Philippe, 2011a, \iStyle de théorie, statut de la critique et approche des institutions, *CRIDIS Working papers*, http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/cr-cridis/documents/WP_28_Philippe_CorcuffV2011.pdf , 2011, consulté le 16 octobre 2014.

CORCUFF Philippe, 2011b, « Présupposés anthropologiques, réflexivité sociologique et pluralisme théorique dans les sciences sociales », *Raisons politiques*, 2011, vol. 43, nº 3, p. 193-210.

CORCUFF Philippe, 2006, \iIndividualité et contradictions du néo-capitalisme, *SociologieS Théories et Recherches*, http://sociologies.revues.org.distant.bu.univ-rennes2.fr/462 , 2006, consulté le 11 avril 2015.

COSTA James, LAMBERT Patricia et TRIMAILLE Cyril, 2012, « Idéologies et différenciation sociolinguistique », *Carnet d'Ateliers de Sociolinguistique*, 2012, nº 5, p. 247-266.

COUPLAND Nikolas (ed.), 2010, *The handbook of language and globalization*, Malden, MA, Wiley-Blackwell, 662 p.

CROUCHER Sheila, 2012, « Privileged Mobility in an Age of Globality », *Societies*, 5 mars 2012, vol. 2, nº 4, p. 1-13.

CROUCHER Sheila, 2011, « The Nonchalant Migrants: Americans Living North of the 49th Parallel », *Journal of International Migration and Integration / Revue de l'integration et de la migration internationale*, mai 2011, vol. 12, nº 2, p. 113-131.

DAVALLON Jean, 2006, *Le don du patrimoine: une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Lavoisier : Hermès science, 222 p.

DEBORD Guy, 2007, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 208 p.

DORLIN Elsa, 2009, *Sexe, Race et Classe, Pour une épistémologie de la domination*, PUF., Paris, 313 p.

DUCHENE Alexandre, 2008, *Ideologies across nations: the construction of linguistic minorities at the United Nations*, Berlin, Mouton de Gruyter, 282 p.

DUCHENE Alexandre et HELLER Monica (eds.), 2012, *Language in late capitalism: pride and profit*, New York, Routledge, 269 p.

DU Jean LE et BERRE Yves LE, 1996, « Parité et disparité : sphère publique et spère privée de la parole », *La Bretagne Linguistique*, 1996, nº 10, p. 7-25.

DURANTI Alessandro, 1997, *Linguistic anthropology*, New York, Cambridge University Press, 398 p.

DURKHEIM Emile, 1912, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, Paris, Felix Alcan, 185 p.

ETRILLARD Aude, 2014a, « 'This Book will Trigger Dreams' : The memoirs of lifestyle migrants in rural France - recounting, entertaining, promoting », *Dos Algarves: A Multidisciplinary e-Journal*, 2014, nº 24, p. 64-82.

ETRILLARD Aude, 2014b, « Contextualiser les pratiques sociolinguistiques : cheminements vers l'interprétation critique », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, 2014, vol. 1, nº 5, p. 135-145.

ETRILLARD Aude, 2014c, « Ecrits de recherches et socialisation professionnelle en doctorat » dans Elatiana Razafimandimbimanana et Véronique Castellotti (eds.), *Chercheur-e-s et écritures qualitatives de la recherche*, Fernelmont, Editions Modulaires Européennes, p. 201-226.

FASSIN Didier et FASSIN Eric, 2006, « Conclusion. Éloge de la complexité » dans *De la question sociale à la question raciale: représenter la société française*, Paris, La Découverte, p. 249-259.

FASSIN Eric, 2010, *Pour une sociologie (ouvertement) politique - Du problème de l'immigration à la politique d'immigration comme problème. Entretien avec Thomas Lacoste*, http://www.labandepassante.org/ulysse-clandestin.php , 2010, consulté le 26 août 2015.

FERBRACHE Fiona, 2011, *Transnational Spaces within the European Union: the geographies of British migrants in France*,University of Plymouth, Plymouth, 308 p.

FISHMAN Joshua A., 1991, « Special article : Putting the "socio" back into the sociolinguistic enterprise », *International Journal of the Sociology of Language*, 1991, vol. 92, nº 1, p. 127-131.

FORLOT Gilles, 2010, « « Oh là là, ça c'est vraiment de l'anglais ! » : Discours métalinguistiques évaluatifs et processus identitaires en contexte migratoire », *Langage et société*, 2010, vol. 134, nº 4, p. 79-100.

FORLOT Gilles, 2008, *Avec sa langue en poche...*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 218 p.

FORLOT Gilles, 2006, « Minorité et légitimité communautaire : la migration française de Toronto entre francophonie et anglophonie », *Francophonies d'Amérique*, 2006, nº 21, p. 131-149.

FOUCAULT Michel, 2012, *Du gouvernement des vivants: cours au Collège de France, 1979-1980*, Paris, Editions de l'EHESS, 380 p.

FOUCAULT Michel, 2004, « « Des espaces autres » », *Empan*, 2004, vol. 54, nº 2, p. 12.

FOUCAULT Michel, 2001, *Dits et écrits, 1954-1988*, Paris, Gallimard, vol.2, 1976-1988, 1735 p.

FOUCAULT Michel, 1986, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 275 p.

FOUCAULT Michel, 1971, *L'ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France, prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 81 p.

FRASER Nancy, 2011, *Qu'est-ce que la justice sociale ? reconnaissance et redistribution*, 2e éd., Paris, La Découverte, 182 p.

GADET Françoise, 2004, « Mais que font les sociolinguistes ? », *Langage et société*, 2004, vol. 107, nº 1, p. 85-94.

GAL Susan, 1998, « Multiplicity and contention among language ideologies » dans Bambi B. Schieffelin, Kathryn A. Woolard et Paul V. Kroskrity (eds.), *Language ideologies : practice and theory*, Oxford ; New York, Oxford University Press, p. 317-331.

GERVAIS-AGUER Marie-Martine, 2006, \iProspective Analysis Residential choice and territorial attractiveness, *Les Cahier du GRES*, http://www.thisfrenchlife.com/thisfrenchlife/files/british_in_france_jan2007.pdf , 2006, consulté le 21 octobre 2014.

GIDDENS Anthony, 1991, *Modernity and self-identity: self and society in the late modern age*, Stanford,

Stanford University Press, 256 p.

GILLIGAN Carol, 2008, *Une voix différente: pour une éthique du care*, Paris, Flammarion, 284 p.

GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 256 p.

GOFFMAN Erving, 1967, *Interaction rituals : essays on face-to-face behaviour*, New York, Garden City, 288 p.

GRAMSCI Antonio, 1985, *Selections from the prison notebooks of Antonio Gramsci*, New York, International Publishing, 483 p.

GRICE H. Paul, 1979, « Logique et conversation », *Communications*, 1979, vol. 30, nº 1, p. 57-72.

GUILLAUMIN Colette, 2002, *L'idéologie raciste : genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 378 p.

GUILLAUMIN Colette, 1986, « Je sais bien mais quand même » dans *La science face au racisme*, Réédition du no. 1, 1981 de la revue Le Genre humain., Bruxelles, Éditions Complexe, p. 55-65.

GUMPERZ John J., 1972, « Introduction » dans John J. Gumperz et Dell H. Hymes (eds.), *Directions in sociolinguistics: the ethnography of communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 1-31.

GUMPERZ John J. et COOK-GUMPERZ Jenny, 2008, « Studying language, culture, and society: Sociolinguistics or linguistic anthropology? », *Journal of Sociolinguistics*, septembre 2008, vol. 12, nº 4, p. 532-545.

GUMPERZ John J., DARTEVELLE Michel, GILBERT Martine et JOSEPH Isaac, 1989, *Engager la conversation: introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Les Editions de Minuit, 192 p.

GUMPERZ John J. et HYMES Dell H. (eds.), 1972, *Directions in sociolinguistics; the ethnography of communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 598 p.

HAIGRON David, 2012, « La « crise de la représentation politique » : Symptomes, diagnostics et remèdes proposés », *Cercles*, 2012, vol. 2012, nº 25, p. 16-34.

HARRIS Zellig S., 1969, « Analyse du discours », *Langages*, 1969, p. 8-45.

HARVEY David, 2007a, « Neoliberalism as Creative Destruction », *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 2007, vol. 610, nº 1, p. 21-44.

HARVEY David, 2007b, *A Brief History of Neoliberalism*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 247 p.

HARVEY David, 1990, « Between Space and Time: Reflections on the Geographical Imagination », *Annals of the Association of American Geographers*, septembre 1990, vol. 80, nº 3, p. 418-434.

HARVEY David, 1989, *The condition of postmodernity: an enquiry into the origins of cultural change*, Oxford, UK ; Cambridge, MA, Blackwell, 378 p.

HELLER Monica, 2013, « John Gumperz (1922-2013) », *Journal of Sociolinguistics*, juin 2013, vol. 17, n° 3, p. 394-399.

HELLER Monica, 2011, *Paths to post-nationalism: a critical ethnography of language and identity*, New York, Oxford University Press, 223 p.

HELLER Monica, 2008, « Language and the nation-state: Challenges to sociolinguistic theory and practice », *Journal of Sociolinguistics*, septembre 2008, vol. 12, n° 4, p. 504-524.

HELLER Monica, 2005, « Une approche sociolinguistique à l'urbanité », *Revue de l'Université de Moncton*, 2005, vol. 36, n° 1, p. 321-346.

HELLER Monica, 2002, *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, Didier, 175 p.

HELLER Monica et BOUTET Josiane, 2006, « Vers de nouvelles formes de pouvoir langagier ? Langue(s) et identité dans la nouvelle économie », *Langage et société*, 2006, vol. 118, n° 4, p. 5-16.

HILL Jane H., 2008, *The everyday language of white racism*, Chichester, U.K. ; Malden, MA, Wiley-Blackwell, 224 p.

HOGGART Keith et BULLER Henry, 1994, « Les Anglais du coin », *Études rurales*, 1994, p. 59-68.

HOGGART Keith et BULLER Henry, 1992, \iSelling France: British Companies that Promote House Purchase in France, *OCCASIONAL PAPERS*, KING'S COLLEGE DEPARTMENT OF GEOGRAPHY, LONDRES.

HONNETH Axel, 2013, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Gallimard, 352 p.

HUDSON Richard A, 1996, *Sociolinguistics*, Cambridge, U.K. ; New York, Cambridge University Press, 279 p.

HYMES Dell H., 1972, « Models of the interaction of language and social life » dans John J. Gumperz et Dell H. Hymes (eds.), *Directions in sociolinguistics: the ethnography of communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 35-71.

INSEE, 2015a, \iLes immigrés en Bretagne : des profils qui se diversifient fortement, *INSEE Analyses n°19*, http://www.insee.fr/fr/insee_regions/bretagne/themes/insee-analyses/INA_19/INA_19.pdf , Mai 2015, consulté le 21 juin 2015.

INSEE, 2015b, *Cours de la Livre Sterling par rapport à l'Euro (1 Livre Sterling) - Moyenne mensuelle*, http://www.bdm.insee.fr/bdm2/affichageSeries.action?recherche=idbank&idbank=000642327 , 2015, consulté le 28 août 2015.

INSEE, 2013, *Tableau de bord des pays de la région Bretagne*,

http://www.insee.fr/fr/themes/detail.asp?reg_id=2&ref_id=1179 , 2013, consulté le 21 octobre 2013.

INSEE, 2012, \iLa Bretagne est la région française avec le plus faible taux d'immigrés, *Octant Info n°25*, http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=2&ref_id=19075 , 2012, consulté le 30 octobre 2014.

INSEE, 2010, *Répartition des immigrés par pays de naissance*, http://www.insee.fr/fr/ffc/figure/immigrespaysnais.xls , 2010, consulté le 21 octobre 2014.

INSEE, 2008a, \iLes nouvelles aires urbaines - L'influence des villes bretonnes se renforce, *Octant Analyse n°23*,http://www.insee.fr/fr/insee_regions/bretagne/themes/octantana/octana23/octana23.pdf , octobre 2008, consulté le 23 octobre 2014.

INSEE, 2008b, *Evolution de la densité de population de 1801 à 2008*, http://www.insee.fr/fr/insee_regions/bretagne/faitsetchiffres/presentation/img/videobretagne.zip , 2008, consulté le 21 octobre 2014.

INSEE, 2006, \iLa répartition spatiale de l'emploi et des salaires en Bretagne, Octant n°107, http://www.insee.fr/fr/insee_regions/bretagne/themes/octant/oc107/oc107art1.pdf , novembre 2006, consulté le 23 octobre 2014.

IRVINE Judith T., 2012, « Keeping Ethnography in the Study of Communication », *Langage et société*, 2012, vol. 139, nº 1, p. 47-66.

IRVINE Judith T. et GAL Susan, 2000, « Language ideology and linguistic differentiation » dans Paul V. Kroskrity (ed.), *Regimes of language: Ideologies, polities and identities*, Santa Fe, School of American Research Press, p. 35-84.

KERGOAT Danièle, 2010, « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion. » dans *Les rapports sociaux de sexe*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 60-75.

KORPELA Mari, 2010, « A Postcolonial Imagination? Westerners Searching for Authenticity in India », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, septembre 2010, vol. 36, nº 8, p. 1299-1315.

KROSKRITY Paul V. (ed.), 2000, *Regimes of language: ideologies, polities, and identities*, Santa Fe, School of American Research Press, 411 p.

LABOV William, 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.

LAZARUS Jeanne, 2014, « À la recherche des normes contemporaines de l'argent », *Terrains/Théories,* http://teth.revues.org/346 , 13 novembre 2014, consulté le 13 août 2015.

LAZARUS Jeanne, 2013, « De l'aide à la responsabilisation. L'espace social de l'éducation financière en France », *Genèses*, 2013, vol. 4/2013, n° 93, p. 76-97.

LEIMDORFER François, 2010, *Les sociologues et le langage*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 290 p.

LELIEVRE Françoise, 2008, *L'Anglais en France, une langue multiple: pratiques, représentations et postures d'apprentissage: une étude en contexte universitaire*, Université François-Rabelais, Tours, 446 p.

LELIEVRE Françoise et FORLOT Gilles, 2014, « Éducation et plurilinguisme : quel rôle pour l'anglais ? », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, 2014, vol. 5, n° 1, p. 161-171.

MAINGUENEAU Dominique, 1993, \iAnalyse du discours et archive, *Semen*, http://semen.revues.org/4069 , 1993, consulté le 1 mars 2014.

MAINGUENEAU Dominique, 1992, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », *Langages*, 1992, vol. 26, n° 105, p. 114-125.

MARCELLESI Jean Baptiste, BULOT Thierry et BLANCHET Philippe, 2001, *La sociolinguistique française : entretien avec Jean-Baptiste Marcellesi - Université Rennes 2 - CREA - Vidéo - Canal-U*, http://www.canal-u.tv/video/universite_rennes_2_crea_cim/la_sociolinguistique_francaise_entretien_avec_jean_baptiste_marcellesi.5009 , 2001, consulté le 25 janvier 2014.

MARCELLESI Jean Baptiste et GARDIN Bernard, 1974, *Introduction à la sociolinguistique: la linguistique sociale*, Paris, Larousse, 263 p.

MARTUCCELLI Danilo, 2004, « Figures de la domination », *Revue française de sociologie*, 2004, vol. 45, n° 3, p. 469.

MASQUELIER Bertrand, 2005, « Anthropologie sociale et analyse du discours », *Langage et société*, 2005, vol. 114, n° 4, p. 73-89.

MASQUELIER Bertrand et TRIMAILLE Cyril, 2012, « Introduction Dell Hymes : héritages, débats, renouvellements, branchements », *Langage et société*, 2012, vol. 139, n° 1, p. 5-19.

MAUSS Marcel, 2002, *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Chicoutimi, J.-M. Tremblay, 106 p.

MEO Guy DI, 2008, « Processus de patrimonialisation et construction des territoires » dans *Colloque « Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser »,* Poitiers-Châtellerault, Geste Editions, p. 87-109.

MOÏSE Claudine, MCLAUGHIN Mireille, ROY Sylvie et WHITE Chantal, 2006, « Le tourisme patrimonial : la commercialisation de l'identité franco-canadienne et ses enjeux langagiers », *Langage et société*, 2006, vol. 118, n° 4, p. 85-108.

MONDADA Lorenza, 2001, « Pour une linguistique interactionnelle », *Marges Linguistiques*, Mai 2001, nº 1, p. 142-162.

MORIN Edgar, 2005, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.

NOIRIEL Gérard, 2007, *À quoi sert « l'identité nationale »,* Marseille, Agone, 154 p.

OFFICE FOR NATIONAL STATISTICS, 2013a, *Characteristics of built-up area*, , 2013, consulté le 21 octobre 2014.

OFFICE FOR NATIONAL STATISTICS, 2013b, *House Price Index, April 2013*, http://www.ons.gov.uk/ons/dcp171778_314530.pdf , 2013, consulté le 21 octobre 2014.

OFFICE FOR NATIONAL STATISTICS, 2011, \iEmigration : A short story , 2011, consulté le 21 octobre 2014.

ONG Aihwa, 1999, *Flexible citizenship: the cultural logics of transnationality*, Durham, Duke University Press, 322 p.

O'REILLY Karen, 2009, « The Children of the Hunters: Self-realization projects and class reproduction » dans Michaela Benson et Karen O'Reilly (eds.), \iLifestyle Migration: Expectations, Aspirations and Experiences, Ashgate., Farnham, England ; Burlington, VT, (coll. « Studies in migration and diaspora »), p. 103-120.

O'REILLY Karen, 2000, *The British on the Costa del Sol: transnational identities and local communities*, New York, Routledge, 187 p.

O'REILLY Karen et BENSON Michaela, 2009, « Lifestyle Migration: escaping to the good Life? » dans *Lifestyle migration: expectation, aspirations and experiences*, Ashgate., Farnham, UK ; Burlington, VT, p. 1-13.

OUABDELMOUMEN Nadia, 2014, *Contractualisation des rapports sociaux : le volet linguistique du contrat d'accueil et d'intégration au prisme du genre*, Université Rennes 2, Rennes, 453 p.

PIEROZAK Isabelle, ROBILLARD Didier DE, RAZAFIMANDIMBIMANA Elatiana et DEBONO Marc, 2013, « Vers une sociolinguistique française qualitative. Perspectives historiques critiques sur des processus de reconnaissances », *Recherches Qualitatives*, 2013, vol. 1, nº 32, p. 107-131.

PILLER Ingrid, 2011, *Intercultural communication a critical introduction*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 197 p.

RAMPTON Ben, 2007, « Neo-Hymesian linguistic ethnography in the United Kingdom », *Journal of Sociolinguistics*, novembre 2007, vol. 11, nº 5, p. 584-607.

ROBILLARD Didier DE, 2009, « Réflexivité : sémiotique ou herméneutique comprendre ou donner signification ? », *Cahiers de sociolinguistique*, 2009, vol. 1/ 2009, n° 14, p. 153-175.

ROBILLARD Didier DE, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan, vol. 2/1, 308 p.

ROBILLARD Didier DE, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérienciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas. » dans *Un siècle après le Cours de Saussure : la Linguistique en question*, L'Harmattan., Paris, p. 81-228.

SALINS Geneviève-Dominique de, 1992, *Une introduction à l'ethnographie de la communication: pour la formation à l'enseignement du français langue étrangère*, Paris, Didier, 223 p.

SCHIEFFELIN Bambi B., WOOLARD Kathryn A. et KROSKRITY Paul V. (eds.), 1998, *Language ideologies : practice and theory*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 338 p.

SCOLLON Ron et SCOLLON Suzie Wong, 2007, « Nexus analysis: Refocusing ethnography on action », *Journal of Sociolinguistics*, novembre 2007, vol. 11, n° 5, p. 608-625.

SILVERSTEIN Michael, 1992, « The Indeterminacy of Contextualization : When is Enough Enought ? » dans Peter Auer et Aldo DiLuzio (eds.), *The Contextualization of Language*, Amsterdam, John Benjamins, p. 55-75.

SILVERSTEIN Michael, 1979, « Language structure and linguistic ideology » dans Paul R. Clyne, William F. Hanks et Carol F. Hofbauer (eds.), *The elements: a parasession on linguistic units and levels*, Chicago Linguistic Society., Chicago, p. 193-247.

SIMON Jean-François et GALL Laurent LE, 2012, « La Bretagne par intérêt », *Ethnologie française*, 2012, vol. 42, n° 4, p. 771-786.

SRISKANDARAJAH Dhananjayan et DREW Catherine, 2006, *Brits abroad: mapping the scale and nature of British emigration*, London, Institute for Public Policy Research, 123 p.

THOROLD Peter, 2008, *The British in France : visitors and residents since the Revolution*, London, Continuum, 273 p.

TRONTO Joan C., 2008, « Du care », *Revue du MAUSS*, 2008, vol. 32, n° 2, p. 243-265.

TRUCHOT Claude, 2002, *L'Anglais en Europe : Repères*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.

TSITSIPIS Lukas D., 2007, « Relationality in sociolinguistics: A dialogue with linguistic ethnography », *Journal of Sociolinguistics*, novembre 2007, vol. 11, n° 5, p. 626-640.

TYLER Katharine, 2012, *Whiteness, class and the legacies of empire on home ground*, Houndmills, UK ; New York, NY, Palgrave Macmillan.

VARRO Gabrielle, 1999, « "Sociolinguistique" ou "sociologie du langage" ? Toujours le même vieux débat ? A propos de deux ouvrages récents intitulés Sociolinguistique », *Langage et société*, 1999, p. 91-97.

VIOLETTE Isabelle, 2010, *Immigration francophone en Acadie du Nouveau-Brunswick: langues et identités: une approche sociolinguistique de parcours d'immigrants francophones à Moncton*, Thèse de doctotat

de Sciences du Langage, Université François Rabelais de Tours, Université de Moncton, Tours, 512 p.

VIOLO Gaëlle, 2013, *Héritage, patrimonialisation, revitalisation ? : approche ethnologique des transmissions de la langue bretonne en Bretagne (France) éclairées par celles de la langue française en Saskatchewan (Canada), dans les filiations*, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 469 p.

WARDHAUGH Ronald, 2006, *An introduction to sociolinguistics*, 5th ed., Malden, Mass., USA, Blackwell Pub, 418 p.

WILLIAMS Allan M. et HALL C. Michael, 2000, « Tourism and migration: New relationships between production and consumption », *Tourism Geographies*, janvier 2000, vol. 2, n° 1, p. 5-27.

WINKIN Yves, 2005, « La notion de rituel chez Goffman », *HERMÈS*, 2005, n° 43, p. 69-76.

WINKIN Yves, 2001, *Anthropologie de la communication: de la théorie au terrain*, Paris, De Boeck Université : Seuil, 332 p.

WODAK Ruth et REISIGL Martin, 2015, « Discourse and Racism » dans Deborah Tannen, Heidi E. Hamilton et Deborah Schiffrin (eds.), *The Handbook of Discourse Analysis*, Second Edition., Malden, MA, Wiley-Blackwell, p. 576-596.

TABLES DES ILLUSTRATIONS

FIGURES

Figure 1 Répartition des populations sur les départements de la Région Bretagne. Source : INSEE, 2010 _____ 72
Figure 2 : Nombre de transactions immobilières effectuées par des étrangers entre 1988 et 2012. Source : CEB 2007 et 2012 _____ 74
Figure 3 : Prix des maisons au Royaume-Uni et montant des prêts immobiliers 2000-2008. Source : Bone et O'Reilly, 2010, 236 _____ 75
Figure 4 : Principes généraux d'oppositions dans les définitions disciplinaires anglo-saxonnes en sciences sociales du langage (adaptés des manuels de Hudson (1996), Wardhaugh (2006) et Duranti (1997)) _____ 91
Figure 5 : Relations entre les participant·e·s aux entretiens _____ 130

IMAGES

Image 1 : Affiche de la campagne "Why don't you come over here ?". Source : Ghandul.info _ 44
Image 5 : Logo complet et logo réduit (à droite) de la marque Bretagne. Source : Bretagne développement et innovation, 2010. _____ 69
Image 7 : Couverture du Central Brittany Journal, septembre 2012 _____ 146
Image 8 : Chronique et annonces publicitaires assorties, CBJ, janvier 2012 _____ 146
Image 9 : Capture d'écran de la page d'accueil de angloinfo.com _____ 148
Image 11 : Version anglaise du bulletin municipal de Corenteuc _____ 168
Image 12 : Couverture et sixième page du livret d'accueil pour les nouveaux arrivants, juin 2006 _____ 173
Image 13 : Sommaire du guide du nouvel arrivant an Côtes-d'Armor, juin 2006 _____ 174
Image 14 : Dernière page du bulletin municipal de Corenteuc : l'histoire de Corenteuc _____ 361
Image 15 : Plans larges dans la série de vidéos "fan of..." _____ 366

CARTES

Carte 1 : Estimation du nombre et du pourcentage de brittophones par pays. Source : Office de la langue bretonne 1999. Visuel : Conseil Régional de Bretagne _____ 60
Carte 2 : Densité de la population en Bretagne en 1902, 1950, 1970 et 2008. Légende agrandie au centre. Captures d'écran (INSEE 2008b). _____ 62

Carte 3 : en couleur, les quatre pays de la Bretagne intérieure 62

Carte 4 : Zonages en aires urbaines selon les données du recensement (INSEE 2008a). 63

Carte 5 : Comparatif du poids des sphères productives et résidentielles dans les zones d'emploi en Région Bretagne. Source : INSEE, 2006. 64

Carte 6 : Localisation des transactions immobilières des étrangers par canton et par pays — Cumul de 1988 à 2010. Source : CEB, 2012. 74

Carte 7 : Lieux des entretiens et/ou d'observations. Fond de carte : Google Maps 130

CONTENU DU CD-ROM ANNEXE

1. Enregistrements des entretiens :

- EC1 (Patrick, James, Nadine, Nicole et Marie-Odile).mp3
- EC2 (Robert, Yvonne, Gillian et Moira).mp3
- EC3 (Mairie de Léron : Yvon, Jacques, Grégoire et Alain).mp3
- EI1 Patrick.mp3
- EI2 Nadine et Nicolas.mp3
- EI3 James.mp3
- EI4 Marie-Odile.mp3
- EI6 Patrick et Joëlle.mp3
- EI7 Alice.mp3
- EI8 Fabrice.mp3
- EI9 Kate et Jack.mp3
- EI10 Evelyne.mp3

2. Discussions de Forums

Les 52 discussions sont rassemblées dans le fichier « Corpus Forum.pdf ». Un sommaire les présente en début de document.

3. Corpus secondaire

3.1. Central Brittany Journal

3.1.1. Extraits du n°52 – Oct 2008

3.1.2. Extraits du n°91 – Jan 2012

3.1.3. Extraits du n°99 – Sept 2012

3.1.4. N°116 – Feb 2014

3.1.5. N°117 – Mar 2014

3.1.6. N°118 – Apr 2014

3.2. Documents de collectivités territoriales

3.2.1 Bulletin municipal en anglais Corenteuc

3.2.2. Livret d'accueil Léron

3.2.3. Prospectus en anglais réalisé par Fabrice (structure territoriale d'aide à la gestion du handicap)

3.2.4. Useful information for newcomers (Conseil Général des Côtes d'Armor)

3.3. Presse, télévision, communiqués

- Baldos Raphaëlle - Terri(s)toires - La Bretagne, version britannique.pdf
- Communiqué de Presse ADSAV (Juillet 2007)
- Fontanier Pierre - Ouest France - Elle allège la vie des Anglais en France.png
- Le Priol Mélanie - Ouest France - Ces Anglais qui veulent faire aimer le cricket aux Bretons.png
- Moss Stephen - The Guardian - To the village of hate with an olive branch.pdf
- O'Connor Joanne - the Guardian - Brittany's got hidden talent/ family holidays away from the coast.pdf
- O'Connor Joanne - The Guardian - Five family-friendly holiday cottages and gîtes in inland Brittany.pdf
- Rawstone John - DailyMail - Au revoir le dream... British expats in 'Dordogneshire' are now desperate to come home.pdf
- Reportage France 2 - 23 nov 2003 - capture audio.mp3
- Reportage France 3 Bretagne - 213 dec 2012 - Capture audio.mp3

3.4. BretagneTourisme

3.4.1. Documents du Conseil Régional du Tourisme

- Code de la marque Bretagne.pdf
- Etude Image – Tourisme Bretagne.pdf
- Marché britannique / Marchés étrangers / les principaux / Chiffres du Tourisme - Observatoire - Tourisme Bretagne.pdf
- Schéma Régional du Tourisme - Le Document Cadre.pdf
- Synthèse étude qualitative internationale CRT Bretagne.pdf

3.4.2. Vidéos Fans of Brittany

- Colin, a fan of Malestroit.mp4
- tourisme_bretagne_bon_repos.mp4
- tourisme_bretagne_fougeres.mp4
- tourisme_bretagne_mont_arres.mp4

3.5. Spotlight on Brittany

- Des Anglais parlent aux Anglais et aux Bretons - Ouest France.pdf
- Emission spéciale_Living Brittany 1.mp3 (Réalisation pour le *Celtic Media Festival*)
- Emission d'Avril 2012.mp3 (Reportage sur le *Celtic Media Festival*)
- Reportage France 3 Ouest Spotlight on Britanny_Capture Audio.mp3

3.6. Capture d'écran de sites internet

- Sponsoring Crédit Agricole en Anglais sur le site d'une des associations franco-britanniques
- Page en Anglais sur le site du Crédit Agricole des Côtes d'Armor_1
- Page en Anglais sur le site du Crédit Agricole des Côtes d'Armor_2
- Page en Anglais sur le site du Crédit Agricole des Côtes d'Armor_3

3.7. Mon voisin est Anglais Extraits utilisés en entretiens

Présentation des extraits et précisions concernant la compatibilité des fichiers.pdf

Extrait 1 – les raisons du départ.m4v

Extrait 2 – l'expérience d'une adolescente.m4V

Extrait 3 – le rapport à l'Angleterre.m4v

Extrait 4 – la première rentrée en France.m4v

Extrait 5 – les ressentis des autochtones.m4v

Extrait 6 – dans un commerce.m4v

Extrait 7 – l'isolement de Tony.m4v

4. Version numérique de la thèse

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS 5

SOMMAIRE 9

NOTE LIMINAIRE 11

INTRODUCTION

LA MIGRATION BRITANNIQUE EN BRETAGNE INTERIEURE : UNE ETUDE SOCIOLINGUISTIQUE CRITIQUE DES IDEOLOGIES, DES ASSIGNATIONS ET DES STRATEGIES INTERACTIONNELLES 13

Les objectifs d'une recherche en sociolinguistique critique : étudier les relations entre migrant•e•s et entre migrant•e•s et autochtones, interroger les « arrangements » idéologiques sur le terrain 14

Architecture de la thèse 17

CHAPITRE I

DE CRISES EN OPPORTUNITES, LES CONDITIONS SOCIOECONOMIQUES D'UNE MIGRATION 23

1.1. Modernité : limites et dépassements 25

1.1.1. Une insécurité ontologique ? 25

1.1.2. Flexibilité et mobilités transnationales : dépasser les limites 30

1.1.3. Le fétichisme du style de vie 35

1.2. Les mobilités privilégiées : vers une définition englobante d'un phénomène social émergeant 42

1.2.1. Aux origines, le tourisme 42

1.2.2. Provenances géographiques et sociales 43

1.2.3. La profitabilité en boussole 45

1.2.4. Temporalités flexibles 47

1.2.5. Transnationalisation des espaces 47

1.2.6. Organisation locale de la mise en concurrence des territoires 48

1.3. Le mythe rural britannique 48

1.4. Imaginaires, langues et démographie : le contexte rural breton 54

1.4.1. La terre, la nation et la région 54

1.4.2. Les pratiques langagières en milieu rural 57

1.4.3. Un état des lieux sociodémographique de la Bretagne Intérieure 61

1.4.4. La « mise en désir » de la Bretagne et de sa campagne 65

1.5. Renouveau de la campagne ? 70

1.5.1. Chronique des migrations britanniques en Bretagne 70

1.5.2. Organisation du marché immobilier 76

1.6. Enjeux sociolinguistiques de l'étude des migrations privilégiées 80

CHAPITRE II

BALISES ET TRAJECTOIRES THEORIQUES, EPISTEMOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES EN SOCIOLINGUISTIQUE 83

2.1. Perméabilités et polarités dans les sciences sociales du langage 83

2.1.1. La relation entre langage et société : entre quatre pôles 83

2.1.1.1. Pluralités des approches 83

2.1.1.2. Les polarisations du champ en quatre projets 85

2.1.2. Analyser les variations des formes linguistiques et leurs catégorisations 85
2.1.2.1. La co-occurrence de langue et société 85
2.1.2.2. Premières diversifications des approches 86
2.1.2.3. Les premiers travaux sociolinguistiques en France : la linguistique sociale 87
2.1.2.4. Limites de l'approche variationniste 88

2.1.3. Analyser les situations interactionnelles 89
2.1.3.1. Les linguistes en ethnographes 89
2.1.3.2. Discussions autour de l'approche anthropologique : culture et société 92

2.1.4. Les discours et les significations 94

2.1.5. Analyser l'efficacité sociale du langage 96

2.1.6. Vers une dépolarisation ? 99

2.2. Pour une analyse critique de la complexité des interactions et des discours 102

2.2.1. Complémentarités des pensées complexes et critiques 102
2.2.1.1. Formation et choix interprétatifs 102
2.2.1.2. Alternance des perspectives 104

2.2.2. Implications conceptuelles et théoriques 108
2.2.2.1. Idéologies langagières et la catégorisation des pratiques langagières en langues 108
2.2.2.2. Le discours : des interprétations et des performances 111
2.2.2.3. Interactions, stratégies et rapports sociaux : de la subjectivité aux structures sociales 113

2.2.3. Implications épistémiques : réflexivité, contexte et interprétation, approche qualitative 114
2.2.3.1. Un travail réflexif partiel 114
2.2.3.2. De la contextualisation à une interprétation du contexte 116
2.2.3.3. Principes qualitatifs : des questions ontologiques aux méthodes ethnographiques 118

2.2.4. Implications éthiques : la recherche comme rapport social 120
2.2.4.1. La relation enquêtrice-enquêté·e·s : le privilège d'interpréter et d'écrire 120
2.2.4.2. La recherche doctorale : une socialisation et une individuation professionnelle 123

2.3. Problématiques et préparation du travail de terrain 125

2.3.1. Premières rencontres du sujet 125

2.3.2. Questions de départ 127

2.3.3. Protocole initial 128

2.4. Déroulement du travail de terrain 128

2.4.1. Construction du corpus 128
2.4.1.1. Les entretiens 128
2.4.1.2. Les forums 131

2.4.2. Les participant·e·s aux entretiens 133

2.4.3. Organisation des entretiens 136
a) Entretiens collectifs 136
b) Entretiens individuels 137

2.4.4. Séances d'observations « formelles » 138

2.4.5. Sélection de fils de discussions sur le forum 139

2.4.6. Autres éléments versés au corpus 140

2.5. Discussion : Les paradoxes d'une démarche critique 140

CHAPITRE III 143

« ENGLISH SPOKEN » : PRATIQUES ET ESPACES ANGLOPHONES EN BRETAGNE INTERIEURE 143

3.1. Les espaces marchands anglophones 144

3.1.1. Des transactions marchandes entre Britanniques 144

3.1.1.1. Central Brittany Journal : un mensuel de mise en réseau 144
3.1.1.2. AngloINFO Brittany : entre diaspora et territorialisation 147
3.1.1.3. Un réseau entrepreneurial britannique 150
3.1.1.4. Légitimité d'un marché britannique 154

3.1.2. La langue anglaise pour s'ouvrir au marché britannique 156
3.1.2.1. Pratiques commerciales anglophones des autochtones 156
3.1.2.2. « valued residents », la légimation par l'apport économique 160

3.2. Pratiques anglophones pour l'accueil des « nouveaux arrivants » 165

3.2.1. Dans les institutions publiques 166
3.2.1.1. Documentations et interlocuteurs anglophones en mairies 166
3.2.1.2. Le guide des « nouveaux arrivants en Côtes-d'Armor » : une documentation institutionnelle ciblée 172

3.2.2. Dans les structures associatives 175
3.2.2.1. L'association franco-britannique, une structure sociale et politique centrale 175
3.2.2.2. Spotlight on Brittany : l'émission radiophonique bilingue 177

3.3. Attitudes anglo(phono)philes d'autochtones : le privilège d'un capital anglophone ? 179

3.3.1. Les autochtones anglophones : plaisir de la pratique et valorisation des connaissances 180

3.3.2. Les deux facettes d'une hégémonie linguistique 183

3.3.3. Un privilège demeurant relatif : limites des connaissances anglophones des autochtones 186

3.4. Un communautarisme Britannique ? 190

3.4.1. Reconnaissance transnationale, rites et « confort linguistique » 190

3.4.2. Solidarités et frictions : structuration des réseaux sociaux Britanniques 197

CHAPITRE IV

« FAIRE L'EFFORT » : ENJEUX IDEOLOGIQUES ET SOCIAUX DE L'APPRENTISSAGE DES PRATIQUES LANGAGIERES AUTOCHTONES **203**

4.1. Principes idéologiques : cohésion territoriale et devoir du migrant 203

4.1.1. « La barrière de la langue » : Un espace social fragmenté ? 203

4.1.2. Le devoir moral d'intégration 208
4.1.2.1. Le devoir de préparation à la migration 213

4.2. Exigences linguistiques pour l'insertion sociale et professionnelle 217

4.2.1. Une condition à « l'employabilité » 217

4.2.2. Apprendre pour remédier à l'isolement social 223

4.2.3. Apprendre pour acquérir son autonomie 226

4.2.4. Quelles connaissances, quels usages des pratiques régionales ? 233
4.2.4.1. Représentations de l'espace sociolinguistique rural 233
4.2.4.2. Ajouter « a touch of Breton » ? Iconisation des spécificités territoriales 240

4.3. Stratégies d'apprentissages et obstacles 246

4.3.1. L'immersion 246
4.3.1.1. Dans le bain linguistique 246
4.3.1.2. Obstacles 1 : trouver le temps et les espaces interactionnels propices 248
4.3.1.3. Obstable 2 : autoapprentissage et habitus 251

4.3.2. Les cours 256
4.3.2.1. Un coût à prévoir 256
4.3.2.2. Espaces de formation gratuits 258
a) Les clubs de conversations **258**
b) Formations pour les chercheurs d'emploi **261**
c) L'entraide spontanée **261**

4.3.3. Évaluations normatives des connaissances linguistiques 261

4.3.4. Les dispositions cognitives en question 267

4.4. Contournements pratiques et interstices idéologiques 271
4.4.1. « Live and let live » : rejet de l'injonction à l'intégration sociale 271
4.4.2. Savoir « se débrouiller » : les exigences linguistiques minimales 275
4.4.3. Entre plurilinguisme utilitariste et pouvoir hégémonique 280
4.5. Du privilège de l'expatrié au devoir linguistique du migrant : des aménagements idéologiques 284

CHAPITRE V
CONDITIONS ET CONSTRUCTION DISCURSIVE DE LA LEGITIMITE A LA MIGRATION 293
5.1. La Bretagne, une « Petite » cousine 294
5.1.1. « It's like Cornwall 50 years ago » : un retour aux sources ? 294
5.1.2. « Our Breton cousins » : historicisation et naturalisation des liens 300
5.1.2.1. Liens historiques 300
5.1.2.2. Un socle commun ? Les marges d'une migration « blanche » 303
5.1.2.3. « That's a celtic thing » : capitaliser ses origines sur le marché symbolique breton 312
5.2. « Vive la différence ! » : Transnationalité, fixismes et subjectivités 316
5.2.1. « We will always be Les Anglais » : assignation-revendication et fixation 318
5.2.2. Partager sa différence : « fierté et profit » de la britannicité 324
5.3. (re)Définition, désir et mise en désir du territoire 326
5.3.1. Définir et s'adapter à la ruralité 326
5.3.1.1. Une idylle rurale française 327
5.3.1.2. Un rêve à renégocier 330
a) « Do you live in a friendly village ? » 334
b) De l'idylle à la « dull » Bretagne ? 338
5.3.2. « When in Brittany do as the Bretons » : préservation et mise en valeur des territoires 344
5.3.2.1. Le dilemme de la quête d'authenticité : une destruction créatrice ? 344
5.3.2.2. « Being a good neighbour » : apprentissage et reproduction des normes d'interactions et de socialisation 349
5.3.2.3. Restauration, conservation, transmission du patrimoine 357
5.3.2.4. Participation à la mise en marché du territoire 362
5.4. Échecs et réussites : l'individu face à son parcours migratoire 367
5.4.1. « Life is what you make it » : l'injonction à la responsabilisation 367
5.4.2. Rationaliser les trajectoires précaires et les risques de l'aventure 372
5.4.2.1. Discours résilients : rester malgré l'instabilité 373
a) Le cas de Kate et Jack 375
5.4.2.2. « Going back », « moving on » : la valorisation de la mobilité 379
5.4.3. De l'hétérogène aux catégories, des dissonances aux harmonies 381

CONCLUSION
« IL N'Y A PAS DE ROSES SANS EPINES » 385
« Gestion » des positions privilégiées et des relations aux autochtones 386
Individualisations paradoxales : conformisme et standardisation des conduites 390
Le revers précarisant de la responsabilisation des individus en contextes économiques flexibles 392

BIBLIOGRAPHIE 395

TABLES DES ILLUSTRATIONS 409
Figures 409
Images 409

Cartes 409

CONTENU DU CD-ROM ANNEXE 411

TABLE DES MATIERES 415

La migration britannique en Bretagne intérieure : une étude sociolinguistique critique des idéologies, des assignations et des stratégies interactionnelles

Résumé :

En Région Bretagne, les Britanniques forment la plus importante population étrangère comptant au recensement 2010 près de 14 000 personnes. Depuis la fin des années 1980, cette population qui s'installe prioritairement dans les milieux ruraux de la Bretagne intérieure est une illustration exemplaire des nouvelles « mobilités privilégiées », ou *lifestyle migration*, en provenance des pays du « Nord ». Ces vagues migratoires peuvent ainsi amener à une reconfiguration du tissu économique et socioculturel de ces zones faisant face à un déficit migratoire. La recherche proposée ici s'attache à étudier l'accueil et la socialisation de ces migrant·e·s par l'analyse des pratiques interactionnelles et discursives, et à interroger les problématiques sociolangagières auxquelles les migrant·e·s anglophones et les autochtones sont confronté·e·s. Se basant sur un travail de terrain combinant observations, entretiens semi-directifs et forums de discussions, ces analyses critiques s'articulent à la prise en compte des conditions sociologiques, politiques et économiques de cette migration. Les catégories d'assignations identitaires, les idéologies langagières et les stratégies interactionnelles mobilisées par les migrants britanniques et les autochtones semblent alors faire apparaître des logiques paradoxales du capitalisme contemporain : d'un côté la hiérarchisation des mobilités et les stratégies de mise en marché du territoire montrent les privilèges des populations britanniques; de l'autre la responsabilisation des migrant·e·s face à leurs choix de migrer et la flexibilisation des parcours de vie peut mener à leur précarisation économique et à un certain isolement social.

Mots-clés :

Migration, Grande-Bretagne, Bretagne, sociolinguistique, théories critiques, idéologies langagières, discours, interactions, assignations identitaires, ruralité, rapports sociaux, privilège.

The British migration in central Brittany (France) : a critical sociolinguistic study of ideologies, categorisations and interactions

Abstract :

In Brittany (France), the British account for the largest foreign population, with an estimated 14 000 individuals according to the 2010 census. Since the end of the 1980s, this population relocates primarily in rural areas of central Brittany and illustrates the new "privileged mobilities", or "lifestyle migration", coming from the « North ». In these areas facing an important migration deficit, the British migration may have an impact on the local economic and sociocultural environment. This research aims at studying the reception and the socialization of these migrants through the analysis of interactional and discursive practices, and at questioning the sociolinguistics issues these Anglophones migrants and the autochthon population are confronted with. Based on a fieldwork combining observations, semi-directed interviews and a collection of discussion forum threads, these critical analyses are articulated to the sociological, political and economic background of the migration. The identities and social categories, the linguistic ideologies and the interactional strategies that the migrants and the autochthons mobilise thus seem to expose some paradoxical logics of contemporary capitalism: on the one hand the hierarchisation of mobilities and the marketing of the territory reveal the privileges of the British population; on the other hand the responsabilisation of the migrants with respect to their migratory process and the flexibilisation of the course of life can lead to socioeconomic insecurity and social isolation.

Keywords :

Migration, United-Kingdom, Brittany, sociolinguistics, critical theories, language ideologies, interactions, discourses, social categories, identity, rurality, power relations, privilege.